

Université Fédérale



Toulouse Midi-Pyrénées

THÈSE

En vue de l'obtention du
DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université Toulouse 2 - Jean Jaurès

Présentée et soutenue par
Jonathan TRAMPON

Le 23 septembre 2023

L'ennui et ses destins. Approche psychanalytique.

Ecole doctorale : **CLESCO - Comportement, Langage, Education, Socialisation, Cognition**

Spécialité : **Psychologie**

Unité de recherche :

LCPI - Laboratoire Cliniques Pathologique et Interculturelle

Thèse dirigée par
Sidi ASKOFARE

Jury

Mme Michèle BENHAÏM, Rapporteur
M. Jacques CABASSUT, Rapporteur
M. Marie-Jean SAURET, Examineur
M. Sidi ASKOFARE, Directeur de thèse

Remerciements

Mes remerciements vont :

à Monsieur Sidi Askofaré, mon Directeur de thèse, pour son accompagnement, son soutien et sa bienveillance,

à Monsieur Maire-Jean Sauret, Président du jury, pour avoir accepté d'occuper cette fonction, et plus généralement pour sa passion pour la transmission,

à Madame Michèle Benhaïm et Monsieur Jacques Cabassut pour avoir accepté d'être mes rapporteurs et de discuter de mon travail,

à mes collègues du Laboratoire Cliniques Pathologique et Interculturelle, à Monsieur Laurent Combres, à Madame Pascale Macary-Garipuy,

à Madame Delphine Rouquet,

aux étudiants et étudiantes que j'ai pu croiser,

et à Aurore pour son bout de savoir sur l'ennui.

*À Anaïs,
À Alex
À Loïc,
À ma famille, à mes ami.e.s,
À Lucille et à Vincent,
... vous qui savez ce que la réalisation de ce travail vous doit.*

Table des matières

Remerciements	1
Introduction	7
<i>PREMIÈRE PARTIE Approche historique et interdisciplinaire de l'ennui : une introduction</i>	15
Chapitre premier : De son évolution sémantique à sa construction comme objet d'étude : survol historique de la notion d'ennui	16
L'acédie	16
L'ennui : évolution sémantique et rupture au XVIIe siècle	21
Le concept de passion	26
Chapitre second : L'ennui, de la passion à l'émotion, l'exemple de la psychiatrie française du XIX^e siècle	29
Chapitre troisième : L'ennui en philosophie : parcours croisé entre Pascal et Heidegger	36
Le divertissement	39
De l'impossibilité du bonheur au seul remède à l'ennui	41
Chapitre quatrième : L'ennui de Freud à Lacan	45
Quelques rares occurrences de l'ennui dans le texte freudien	45
L'affect	48
Quelques éléments sur la conceptualisation de l'affect dans la pensée lacanienne	50
L'affect d'ennui dans l'enseignement de Lacan	52
<i>DEUXIÈME PARTIE L'ennui au champ de l'Autre : les lieux de l'ennui et ses conséquences subjectives</i>	62
Chapitre premier	64
Exploration des lieux produisant de l'ennui : le discours de l'Autre en question.	64
I.1 Vignette clinique 1 : L'école	64
I.2 Vignette clinique 2 : La banlieue	73
I.3 Vignette clinique 3 : Le travail, l'entreprise	81
Chapitre second : L'adéquation à un « principe de réalité » comme axiome	99
II.1. Le sujet comme représentant ?	99
II.2. La question de la référence ou le détour par le réalisme littéraire	102
II.3. L'ennui, la réalité	105

II.4. Réalité, discours réaliste et pouvoir	107
Chapitre troisième : L'ennui, un affect face à la totalité.	110
III.1. Quelques occurrences de la notion de totalité	110
III.2. Deux exemples de métonymie dans le cadre de l'étude de l'ennui	112
III.3. L'ennui et les conceptions du monde totalitaires.....	119
III.3. L'ennui, la marque d'un os.....	122
Chapitre quatrième : Un rapport à l'identité et non à l'identification.....	124
IV.1. L'impossible réponse à la question : Qu'est-ce que l'identité ?	124
IV.2.1 Identité et psychanalyse	128
IV.2.1 Le sujet, ce parlêtre	129
IV.2.2 L'identification est un échec identitaire	131
IV.2.3 Du « Qui suis-je ? » au « Tu es cela ! ».....	134
IV.2.4 L'ennui, un affect <i>signe</i> d'insulte ?	137
IV.3. L'ennui et l'identité, une illustration	141
Chapitre cinquième : Des discours et des formations humaines, de L'Un à l'Autre	150
V.1. Existe-t-il quelque chose comme un discours ennuyeux ?	150
V.2. L'ennui ou l'impossible satisfaction au cœur du lien social	153
V.3. L'ennui, l'Un nuit.....	156
V.4. De la manière dont un lieu « est habité ou non de la présence de l'Autre »	159
Conclusion : L'ennui, fenêtre sur un affect contestataire.....	163
<i>TROISIÈME PARTIE : L'ennui, de l'Autre-chose à ses conséquences subjectives.....</i>	<i>167</i>
Chapitre premier : L'Autre et la Chose	168
1.1 Le concept d'Autre : rappels théoriques.....	169
1.2 Le concept de La Chose : rappels théoriques	175
Chapitre second : L'ennui et le désir d'Autre-chose, première variation : le désir	183
2.1 Le désir d'autre chose (minuscule).....	188
2.2 Le désir d'Autre-chose (majuscule)	192
Chapitre troisième : L'ennui et le désir d'Autre-chose, seconde variation : l'horreur.....	194
3.1 Sade, une lecture d'ennui ?.....	194
3.2 Kant et Sade, avec Lacan.....	199
Chapitre quatrième : L'ennui et le désir d'Autre-chose, troisième variation : le semblant... 206	
Chapitre cinquième - L'ennui à l'aune de l'angoisse	213
5.1. Retour sur la théorie de l'angoisse : Freud et Lacan	213
5.2. Temporalité de l'angoisse, temporalité de l'ennui.....	217

5.3. Modalités de l'attente	221
5.4. L'ennui comme défense : l'exemple de l'adolescence	225
Chapitre sixième - L'ennui dans son rapport à la parole et au langage.....	228
Chapitre septième : <i>In odio esse</i>, rapport de l'ennui à la haine	238
<i>Présentation et analyse d'un entretien de recherche</i>	248
I. Une phénoménologie de l'ennui.....	250
1. Origine de la problématique de l'ennui	250
2. Les manifestations de l'ennui.....	259
3. Les limites de l'ennui	267
II. Analyse de l'entretien.....	271
1. L'ennui, le semblant, le discours	271
2. L'ennui et l'angoisse	274
3. L'identité	276
4. Les noms de l'uniformité : le Même et le On	278
5. Le Moi source d'ennui ?.....	279
6. Réalité, représentations dans la réalité.....	281
<i>Conclusion</i>	283
<i>Annexe : retranscription de l'entretien de recherche</i>	292
<i>Bibliographie</i>	302

Introduction

Le second trimestre de l'année 2020 est marqué partout en Europe par des mesures de restrictions liées à la pandémie de la Covid-19 : des confinements de la population sont annoncés, les services dits « non essentiels » ferment par mesure administrative, les écoles et universités également ; une large partie de la population doit alors s'arrêter de travailler ou d'étudier et rester chez soi. Certaines professions, jugées par l'État comme étant les plus essentielles sont priées de poursuivre leur activité, elles sont ces « premiers de cordée » comme les nomme le Président, celles qui doivent inexorablement leur tâche pour éviter que tout ne s'écroule, des professions élevées un temps en figure héroïque de la dévotion pour autrui, du maintien de la vie contre le mortel virus. C'est dans ce contexte, brutal par sa soudaineté et radical dans ses conséquences, que l'on a pu – et à mesure que le spectre terrifiant du virus laissait percevoir *l'après* – entendre des voix plébiscitant des changements d'ordres anthropologiques : les unes aspirant à un *retour* (le retour à la terre, à un capitalisme moins débridé voire familial, à un nationalisme pré-Union-Européen, etc.), les autres à une *alternative* (transition écologique, consommation raisonnée, promotion des circuits courts, etc.) ; avec toute l'imperméabilité de ces deux perspectives entre elles. Cet espoir ou prétention, quelle que soit sa modalité, formulait une critique du capitalisme contemporain et, nous semble-t-il, converge sur un point : le temps et la nécessité de se le « réapproprier.¹ »

Effectivement, notre contemporanéité – marquée par la domination du capitalisme comme système économique, et du discours capitaliste qui le soutient – est caractérisée par une temporalité arguant la primauté de l'immédiateté, de l'urgence, au travers de la promotion de la vitesse² et de l'accélération³. Or, la crise sanitaire (qui fut tout autant sociale), l'obligation de rester chez soi et, pour certains, un réaménagement du temps de travail laissant ouverte la possibilité d'un temps libre, ont entraîné des questionnements d'ordre axiologique. C'est dans ce contexte, que certains ont pu voir comme un terreau au changement, que nous avons pu repérer un intérêt grandissant pour ces temps désormais dédiés à l'*otium*, au loisir voire à

¹ Outre la multitude d'articles de presse de l'année 2020 traitant de cette réappropriation, c'est surtout l'une des conclusions de Nancy Brassard suite à son étude exploratoire sur le confinement : « Il apparaît dans les entretiens que le confinement ait permis aux travailleurs de se réapproprier le temps afin d'entamer de nouvelles réalisations personnelles ou de concrétiser des souhaits mis en latence. » BRASSARD Nancy, « COVID-19 et les retombées positives : l'autre côté de la médaille ! », *Ad machina - L'avenir de l'humain au travail*, 2020/4, p. 31

² Notamment : VIRILIO Paul, *Vitesse et Politique*, Paris, Galilée, 1977

³ Notamment : ROSA Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, Coll. "Théorie critique", 2010

l'oisiveté, et à l'ennui. Ainsi, c'est au moment même où l'économie connaissait une récession, et que la « valeur travail » se trouvait réinterrogée, que la figure de l'entrepreneur de soi⁴ ou du modèle de la cité par projet⁵ trouvaient leur expression paradigmatique : il convenait de trouver quoi faire, et de ne pas s'ennuyer. De ce fait, pléthore d'articles – de journalistes, d'experts, de coachs – ont écrit sur la question de l'ennui, sur comment l'éviter, le combattre, et le tuer. En cela c'est un mouvement visant à occuper le temps libre dont l'ennui fut la cible. Parallèlement, un tel intérêt pour l'ennui durant cette période fut également l'apanage des ouvrages de développement personnel – dont on sait le rapport intime qu'ils entretiennent avec le capitalisme⁶ – qui ont enjoint de saisir, à accueillir l'ennui comme une potentialité ouvrant au bonheur, à l'adaptation toujours accrue à la marche du monde, et à la responsabilité purement individuelle de ce processus méritocratique.

Ces deux mouvements sont en apparence contradictoires : l'un s'évertue à tromper l'ennui, en proposant de créer un environnement plus stimulant et motivant, tandis que l'autre le promeut comme un moyen de connaissance de soi, d'enrichissement de sa vie dite « intérieure », autrement dit comme une *chance d'aller de l'avant*. Bien entendu, c'est d'une même logique dont il s'agit, celle du capitalisme et de son discours qui ne tolère aucune zone d'exception à son influence, aucun espace ni aucun temps, aussi improductifs qu'ils soient, ne s'exemptent de l'impératif « Jouis !⁷ »

Ce qui nous paraît intéressant de retenir concernant l'ennui c'est le traitement toujours *dérivatif* dont il fait l'objet, autrement dit l'injonction faite de s'extirper de cet affect – que ce soit par la multiplicité des divertissements proposés ou par la promotion de la méditation, du recentrage sur soi afin d'atteindre une « pleine conscience. » C'est, nous semble-t-il, une caractéristique fondamentale dans l'approche contemporaine de l'ennui : il convient de ne pas s'*emmerder* trop longtemps.

⁴ Notamment : DARDOT Pierre et LAVAL Christian, *La Nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009

⁵ BOLTANSKI Luc, CHIAPPELLO Ève, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999

⁶ Notamment : CABANAS Edgar et ILLOUZ Eva, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris, Premier Parallèle, 2018

⁷ Cette injonction surmoïque à la jouissance, Lacan soutient qu'elle produit de l'angoisse : « Jouir aux ordres, c'est tout de même quelque chose dont chacun sent que, s'il y a une source, une origine, de l'angoisse, elle doit tout de même bien se trouver quelque part là. » LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 96

Il faut dire qu'un autre type d'odeur lui est parfois attribué, celle du soufre. Car « l'ennui peut pousser à tout⁸ » écrit Dostoïevski dans *Les Pauvres gens*. Les faits divers, dont l'auteur russe faisait d'ailleurs grand cas, en témoignent périodiquement : « Une femme a mis huit fois le feu "par ennui" en Haute-Vienne⁹ », « Elle avoue avoir causé 20 départs de feu "par ennui" depuis 2019¹⁰ », « A 11 ans, une petite fille s'ennuie et allume un feu de forêt¹¹ », « Roubaix : ivre, il vole et brûle des voitures "par ennui"¹² », « Allemagne : l'infirmier avait assassiné une trentaine de patients par "ennui"¹³ », « Trois jeunes Américains tuent pour tromper leur ennui¹⁴ », etc. Dans un ennui trop constant, c'est la possibilité de tous les vices qui s'exprime. Meursault, le personnage de *L'Étranger* de Camus, n'exprimait pas autre chose lorsqu'il répondait au juge l'interrogeant sur son éventuel regret : « J'ai réfléchi et j'ai dit que, plutôt que du regret véritable, j'éprouvais un certain ennui.¹⁵ »

Faire ressortir cet aspect *vicié* de l'ennui n'est pas anodin, la chose renvoie notamment aux liens de parenté avec l'acédie antique, l'un des huit péchés capitaux tels que les formalise Evagre le Pontique, et sur lequel nous reviendrons plus longuement¹⁶. Alors même que le statut et le rapport du sujet à l'Autre s'est trouvé modifié durant ces dix-sept derniers siècles, acédie et ennui ont en commun un trait fondamental dans leurs conceptions : ils demandent tous deux d'engager un rapport de force, de lutter contre cette affliction. C'est là le *dérivatif* ultime, que ce soit contre le démon de l'acédie ou contre ce « [...] monstre délicat¹⁷ » qu'est l'ennui, il convient d'être fort. Qu'importe en ce sens que l'on considère les choses comme une tentation, un péché ou une potentialité pour une connaissance prétendument pleine et entière de soi, il

⁸ DOSTOÏEVSKI Fiodor, *Les Pauvres Gens*, In. *Les Œuvres littéraires de Dostoïevski*, Vol. 1, Editions Rencontre Lausanne, 1961, p. 71

⁹ « Une femme a mis huit fois le feu "par ennui" en Haute-Vienne », *Sud-Ouest*, 18 août 2022, <https://www.sudouest.fr/faits-divers/incendies/une-femme-a-mis-huit-fois-le-feu-par-ennui-en-haute-vienne-11980178.php>.

¹⁰ « Elle avoue avoir causé 20 départs de feu "par ennui" depuis 2019 : une sexagénaire jugée à Limoges », *RMC*, 24 août 2022, https://rmc.bfmtv.com/actualites/police-justice/faits-divers/elle-avoue-avoir-cause-20-departs-de-feu-par-ennui-depuis-2019-une-sexagenaire-jugee-a-limoges_AN-202208240380.html.

¹¹ « A 11 ans, une petite fille s'ennuie et allume un feu de forêt », *Magicmaman*, 11 juin 2011, <https://www.magicmaman.com/a-11-ans-une-petite-fille-s-ennuie-et-allume-un-feu-de-foret,2224,1820528.asp>

¹² « Roubaix : ivre, il vole et brûle des voitures "par ennui" », *France 3 Hauts-de-France*, 11 juin 2020, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/hauts-de-france/roubaix-ivre-il-vole-et-brule-des-voitures-par-ennui-910371.html>.

¹³ « Allemagne : l'infirmier avait assassiné une trentaine de patients par "ennui" », *Linfo.re*, 21 février 2015, <https://www.linfo.re/monde/europe/663063-allemande-l-infirmier-avait-assassine-une-trentaine-de-patients-par-ennui>.

¹⁴ JAMET Constance, « Trois jeunes Américains tuent pour tromper leur ennui », *Le Figaro*, 23 août 2013, <https://www.lefigaro.fr/international/2013/08/21/01003-20130821ARTFIG00256-trois-jeunes-americains-tuent-pour-tromper-leur-ennui.php>.

¹⁵ CAMUS Albert, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1957, p. 109

¹⁶ Voir la première partie.

¹⁷ BAUDELAIRE Charles, *Les Fleurs du Mal*, Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 56

s'agit finalement d'une confrontation de l'Homme avec lui-même et c'est à l'aune de sa force (ou de sa faiblesse) qu'il trouvera à s'en extraire et s'en libérer. Encore une fois, les soubassements théoriques divergent radicalement, mais cette idée d'une expérience d'*assomption de l'ennui* par un être fort est présente dans beaucoup de conceptions.

Elles sont pour nous erronées.

Néanmoins, on les retrouve jusque dans la conception de l'ennui développée dans la psychanalyse d'origine anglo-saxonne, l'*ego-psychology*. La promotion d'un « Moi fort », d'un *ego-strength*, n'est-elle pas congruente avec notre précédent développement ? C'est du moins ce que nous repérons chez Fenichel dans son article « The Ego and the Affects » : « Quelle que soit la signification que l'on donne à la notion de "faiblesse" ou de "force" du Moi, il ne fait aucun doute qu'un Moi qui ne maîtrise pas suffisamment une quantité d'excitation assez faible peut être qualifié de plus faible qu'un Moi qui maîtrise des quantités plus importantes.¹⁸ » Dans le contexte des affects, la différence est donc d'importance car, pour citer Fenichel de nouveau, le Moi « [...] fortifié ne se contente plus de maîtriser après-coup les explosions d'affects, mais procède à leur anticipation, à leur fabrication et à leur utilisation, lorsque cela est nécessaire.¹⁹ » S'illustre dès lors une conception de type *déficitaire* des sujets affectés d'ennui, c'est-à-dire dans cette optique, n'ayant pas un Moi suffisamment fort. Aaron H. Esman, dans « Some Reflections on Boredom » soutient par exemple que « le manque de créativité de la personne qui s'ennuie peut refléter un défaut de développement du Moi.²⁰ » On retrouve un exemple similaire dans l'ouvrage de Barbara Dowds où à travers du cas de Brenda, l'auteure constatant qu'elle est : « [...] sujette à l'ennui et est déconnectée de sa créativité et de son imagination. [...] Dans l'ensemble donc, Brenda a développé un ego modérément fort, mais son Moi a tendance à manquer de nourriture.²¹ » De ce fait, non seulement « [...] la susceptibilité à l'ennui peut refléter un manque de force du Moi [...]»²², mais seule un Moi

¹⁸ « Whatever significance is attached to the conception "weakness" or "strength" of the ego, there is no doubt that an ego which shows insufficient control over a rather small quantity of excitement can be called weaker than one which has mastery over larger quantities. » FENICHEL Otto, « The Ego and the affects », *The Psychoanalytic Review*, Vol. 28, n°1, 1941, p. 49 (C'est nous qui traduisons)

¹⁹ « [...] the strengthened ego is no longer content to master outbursts of affect belatedly, but proceeds to anticipate them, to create them, and make use of them, when necessary » *Ibid.*, p. 59 (C'est nous qui traduisons)

²⁰ « The paucity of fantasy in the bored person may reflect a developmental ego defect », ESMAN Aaron H., « Some Reflections on Boredom », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 27/2, 1979, p. 438 (C'est nous qui traduisons)

²¹ « She is prone to boredom and out of touch with her creativity and imagination. [...] Overall then, Brenda has developed a moderately strong ego, but her self tends to be starved of nourishment. » DOWDS Barbara, *Beyond The Frustrated Self : Overcoming Avoidant Patterns And Opening To Life*, London, Karnac, 2014, p. XIX-XV (C'est nous qui traduisons)

²² « [...] susceptibility to boredom can reflect a lack of ego strength [...]» ZHANG Li-fang, *The Value of Intellectual Styles*, Cambridge University Press, 2017, p. 66 (C'est nous qui traduisons)

suffisamment fort est à même de gagner la lutte engagée contre l'ennui. Mettre en avant la constitution d'un « Moi fort », adapté à un environnement qu'il contrôle et dans lequel il s'épanouit en individu autonome, n'est pas sans rappeler les tenants du *coaching* ou du développement personnel... En outre, il ne nous semble pas pertinent d'opérer au sein même de l'affect d'ennui des distinctions *intensives*, c'est-à-dire d'effectuer un certain catalogage au travers de coupes d'oppositions, pourtant très fréquentes dans la littérature. Ainsi de Fenichel (ennui « normal »/ennui pathologique²³), de Greenson (ennui agité /ennui apathique²⁴), de Bernstein (ennui de réaction/ennui chronique²⁵), etc.²⁶

Notre positionnement est, lui, issu de la découverte freudienne et de l'enseignement de Lacan et c'est avec les concepts de cette orientation que nous nous proposons d'interroger l'affect d'ennui. Il suffit par ailleurs de rappeler l'assujettissement du sujet au lieu de l'Autre et l'inconscient comme étant le discours de l'Autre – et par voie de conséquence que « [...] sans l'Autre, on ne saurait pas ce que l'on éprouve²⁷ » – pour nous éloigner définitivement de toutes approches se réduisant à une *assomption de l'ennui* par un être fort et notamment cette figure omnipotente du Moi autonome et adapté. Lacan consacre quelques pages à l'ennui, sur lesquelles nous reviendrons afin d'appuyer nos propres propositions, mais sa considération des affects l'amène toujours à les traiter comme des effets dont il convient de dégager les produits et jamais, à l'inverse, comme des produits dont il faudrait éliminer les effets (via des hypothétiques voies pour s'en protéger ou s'en sortir). Nous ferons nôtre une telle perspective à rebours de l'*ego-psychology*.

Ici se situe ce que nous pourrions appeler notre thèse générale, à savoir que la psychanalyse lacanienne est en mesure d'apporter un savoir supplémentaire sur l'ennui, en suivant pour cela les perspectives déjà ouvertes par Lacan. Nous pouvons dégager trois questions de départ, questions générales esquissant néanmoins le cadre dans lequel nous cheminerons :

²³ « "normal" boredom » et « pathological boredom » FENICHEL Otto, « On the psychology of boredom », In. RAPAPORT David, *Organization and pathology of thought: Selected sources*, New York, Columbia University Press, 1953, pp. 349–361 (C'est nous qui traduisons)

²⁴ « Agitated boredom » et « apathetic boredom » GREENSON Ralph R, « On Boredom », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 1/1, 1953, pp. 7–21 (C'est nous qui traduisons)

²⁵ « responsive boredom » et « chronic boredom » BERNSTEIN Haskell E, « Boredom and the Ready-Made Life », *Social Research*, Vol. 42, n°3, 1975, pp. 512-537 (C'est nous qui traduisons)

²⁶ Pour une vue d'ensemble de cette stratification de l'ennui dans le champ universitaire anglo-saxon : CHRUSZCZEWSKI Michał H., « Boredom and its typologies », *Culture-Society-Education*, n° 1(17), 2020, pp. 235-249

²⁷ SOLER Colette, *Les Affects lacaniens*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p. X

- Comment les concepts psychanalytiques peuvent-ils rendre compte de la variabilité des expériences de l'ennui ?

- En quoi la structure et la clinique de l'ennui gagnent-elles à être éclairées par l'approche psychanalytique ?

- Inversement, l'ennui permet-il de réinterroger les concepts de la psychanalyse ?

Au sein de ce cadre, nous avons fait le choix d'aborder l'ennui au travers d'une approche problématisée. En cela, il ne s'agit pas tant d'une étude prétendument exhaustive de l'ennui, que d'une tentative de venir apporter des réponses à certaines de nos interrogations, et que nous condensons dans la problématique suivante : *Dans une approche centrée sur la névrose, et fondée sur une description phénoménologique de son surgissement (Où apparaît-il ?, quel tableau symptomatique ?), quels mécanismes et fonctions peut-on repérer cliniquement dans l'ennui et que peut-il nous apprendre sur la constitution du parlêtre ?*

Une telle problématique demande d'adopter en premier lieu une perspective historique, afin de circonscrire au mieux l'objet de notre étude. En cela, c'est par l'acédie que nous débiterons, bien que nous nous garderons de toute correspondance trop importante entre cette passion touchant l'anachorète, puis le cénobite, avec l'ennui contemporain. Alors même que nous ne visons pas une étude historique *linéaire* de l'ennui, nous nous attarderons toutefois sur la naissance et l'évolution que le mot prend entre le XI^e et la fin XVII^e siècle et où il acquiert son sens moderne. En filigrane, c'est tout autant l'ennui considéré comme passion que nous suivrons comme un fil rouge, nous permettant ainsi d'aborder – alors même que la conception de la passion change également – l'introduction de l'ennui dans la pensée médicale française et plus précisément psychiatrique de la fin du XVIII^e jusqu'au début du XX^e siècle. La disparition progressive de la catégorie de la passion dans cette pensée médicale va de pair avec une conception de l'ennui prenant ses distances avec toutes dimensions pathologiques. Puisqu'elle est souvent tributaire de la notion de passion, le grand mouvement psychiatrique du XIX^e siècle reproduit également cette conception dont nous parlions précédemment de l'ennui comme *lutte*, que le travail, la force ou le caractère permettent d'assumer puis de vaincre. Le passage au XX^e siècle marquera l'affaiblissement d'une telle approche.

Après une analyse des deux philosophes les plus influents sur la question de l'ennui, Pascal et Heidegger, c'est bien entendu Freud et Lacan que nous étudierons. Si le premier n'est guère prolixe en référence à l'ennui – à l'exception notable de sa correspondance – il marque toutefois le passage d'une conception *passionnelle* à une conception *affective*. Les références à l'affect

d'ennui dans l'enseignement écrit et oral de Lacan (il réserve le terme de passion aux trois passions de l'être) sont en revanche décisives et l'évocation de ses mentions les plus importantes et feront l'objet de la fin de la première partie.

S'intéresser à un affect demande néanmoins de déterminer une voie d'entrée précise. Nous avons choisi celle qui nous apparaissait la plus conventionnelle : non pas *qu'est-ce que l'ennui ?*, mais *où se produit-il ?* Une telle approche n'est pas hasardeuse, elle découle de deux éléments : le premier est la mise en lien de l'ennui et des formations collectives par Lacan dans *Les formations de l'inconscient*. Le second élément est l'écho que notre travail de recherche a pu prendre chez certaines personnes : à l'évocation de l'ennui, beaucoup y ont spontanément associé des lieux plutôt qu'un intérêt pour une définition qui semble, paradoxalement, *aller-de-soi*. Une telle situation rappelle d'ailleurs le développement de Freud sur l'angoisse issue de *Introduction à la psychanalyse* : « Je n'ai sans doute pas besoin de vous présenter l'angoisse ; chacun de vous a éprouvé lui-même, ne fût-ce qu'une seule fois dans sa vie, cette sensation ou, plus exactement, cet état affectif.²⁸ » Au travers de cette question des lieux et bien sûr des motifs d'apparition, c'est une interrogation du côté de l'Autre qui se dessine. Puisque l'affect « [...] vient au corps plutôt que d'en provenir »²⁹, il convient de comprendre ce qui le produit. L'école, la banlieue et le travail sont trois lieux, sous-tendus par trois discours, qui nous ont semblé les illustrations les plus à même de rendre compte de ces conditions de production de l'ennui – et accessoirement des exemples régulièrement cités – des éclairages portés sur la question : *pourquoi s'y ennuie-on particulièrement ?* Au-delà du seul sentiment d'enfermement repérable dans les témoignages, c'est la mise en lumière de la triade réalité-totalité-identité qui nous apparaîtra progressivement comme la clé pertinente à la compréhension de l'advenue de l'ennui dans ces lieux et en congruence avec l'expression de l'ennui chez les sujets concernés. Cette triade, qui fait de l'ennui un affect de l'excès (et non par défaut, ou déficitaire comme nous l'évoquions), viendra sous des modalités différentes interroger la catégorie de l'Un, telle qu'elle peut déjà s'entendre dans le lien historique de l'ennui avec l'uniformité.

Notre troisième partie s'extirpera de ces perspectives touchant préférentiellement la catégorie du discours et du lien social afin de venir interroger l'ennui à l'aune de la constitution du sujet. Nous déploierons notamment l'ennui à l'aune de l'Autre-chose tel que Lacan en mentionne l'existence à plusieurs occasions. Ainsi, la Chose, *das Ding*, sera au centre de nos analyses, où

²⁸ FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1976, p. 370

²⁹ VIEIRA Marcus André, *L'Éthique de la passion : L'affect dans la théorie psychanalytique avec Freud et Lacan*, Presses Universitaires de Rennes, Coll. "Clinique psychanalytique et psychopathologie", Rennes, 1998, p. 14

le rapport de l'ennui au désir, au semblant ou encore à la jouissance se trouvera éclairé. Parallèlement, une mise en regard avec un autre affect – l'angoisse – et une passion – la haine – trouvera à révéler la constitution du parlêtre tel qu'il est repérable dans l'affect d'ennui.

Enfin, c'est au travers d'un entretien clinique de recherche que nous terminerons. Aurore, une femme de 38 ans, qui fait de l'ennui un élément constitutif de son identité, nous amènera à confronter de larges pans de nos propositions.

Une conclusion qui au-delà d'une simple reprise viendra condenser et reprendre nos pistes de recherches clôturera ce travail.

PREMIÈRE PARTIE

Approche historique et
interdisciplinaire de l'ennui :
une introduction

Chapitre premier : De son évolution sémantique à sa construction comme objet d'étude : survol historique de la notion d'ennui

Est-il possible de retracer l'histoire d'un affect, en l'occurrence ici de l'ennui ? L'utilisation d'un signifiant, dans ses rapports aux autres signifiants, aux discours et à l'Autre est-il homogène dans le temps, et est-il judicieux d'envisager la permanence du sens le long des siècles ? De la même façon, si le mot « ennui » peut être daté, en l'occurrence il naît au XII^e siècle, est-ce dire que personne ne l'a ressenti jusque-là ? Ces questions amèneraient donc à prendre le chemin d'une histoire de l'ennui, chemin que nous choisirons de pas emprunter, tant il s'éloigne de notre propos et le dénaturerait probablement. Les deux ouvrages de Huguet, *L'Ennui et ses discours* et *L'Ennui ou la douleur du temps*, les trois tomes de *Histoires des émotions* de Corbin, Courtine et Vigarello, et en anglais *Boredom. A Lively History* de Toohey nous paraissent, avec des méthodologies différentes, donner déjà de très bons panoramas sur la question.

Notre volonté de réaliser un tour de la question concernant l'ennui oblige toutefois à nous arrêter sur des points de passage, non pas nécessairement pour tisser des liens d'héritage avec ce qu'est cet affect aujourd'hui, bien qu'il en sera question parfois, mais surtout pour mieux poser les bases à sa survenue dans notre contemporanéité.

Ainsi s'explique que nous ne nous arrêtons pas, par exemple, sur l'Antiquité grecque, mais des siècles plus tard, sur la notion d'acédie.

L'acédie

Traitant de la question de l'ennui, de nombreux auteurs se sont appuyés, comme nous nous apprêtons à le faire, sur la notion d'acédie, dégageant un lien de continuité, manifeste ou non, entre ces deux termes. Cette affection, qui prend forme au IV^e siècle, comporte en effet certaines similitudes avec l'usage moderne du terme ennui. Or, si l'acédie « [...] ne semble pas

avoir survécu à la Renaissance [...]»³⁰ », après avoir vu durant la fin du Moyen-Age dit classique son utilisation se raréfier, c'est que sa dimension religieuse est centrale.

En effet, le terme d'acédie est la traduction latine du mot grec *ἀκηδία* (*akédia*). Ce dernier dérive de *κῆδος* (*kédos*) qui signifie le fait de prendre soin, de s'intéresser avec sollicitude, jusque dans le sens d'un honneur rendu, au travers d'une sépulture, à un mort. Son antonyme, *ἀκηδέω* (*akêdéō*), par ajout du préfixe privatif *ἀ*, que l'on retrouve dans *akédia* puis acédie, traduit ainsi l'absence de souci, la négligence et l'indifférence. Comme le soutient Giangiobbe : « Le terme n'a encore, dans le contexte vétérotestamentaire, qu'une acception assez vague. Ce n'est qu'au sein d'une expression particulière du Christianisme, l'érémisme égyptien, que l'*ἀκηδία* gagne à la fin du IV^e siècle son identité propre.³¹ » C'est donc à partir de l'expérience de l'anachorète, c'est-à-dire un religieux ayant fait voeu de solitude et de retrait du monde, que cette affection prend son sens et c'est Évagre le Pontique qui lui offrira sa première formalisation véritable. Cette dernière prend place dans le champ plus large des péchés capitaux, qu'Évagre liste comme catégories générales et « génériques » de pensées ou de tentations, venant détourner le croyant de son travail vers Dieu, au travers d'une utilisation dévoyée de la partie passionnelle de l'homme ; partie « [...] sujette à la colère et au désir [...]»³² », contrairement à l'intellect. Comme il l'écrit : « La tentation (*πειρασός*) du moine, c'est une pensée (*λογισμὸς*) qui monte à travers la partie passionnée de l'âme et obscurcit l'intellect.³³ » Ces péchés, au nombre de huit, sont par ailleurs associés à un démon, responsable de susciter, d'attiser la corruption de cette partie passionnée : « Huit sont en tout les pensées génériques qui comprennent toutes les pensées : la première est celle de la gourmandise, puis vient celle de la fornication, la troisième est celle de l'avarice, la quatrième celle de la tristesse, la cinquième celle de la colère, la sixième celle de l'acédie, la septième celle de la vaine gloire, la huitième celle de l'orgueil.³⁴ »

L'acédie éloigne ainsi l'homme de Dieu et doit, avec persévérance, être combattue. Le démon de l'acédie (*Ὁ τῆς ἀκηδίας δαίμων*) prend ici un nom dont l'évocation a pu traverser les siècles en subissant des évolutions importantes quant à son sens : le démon de midi. S'il paraît aujourd'hui décrire une supposée « crise de la quarantaine », considérée comme marquant le

³⁰ GIANGIOBBE Julie, *L'Acédie. Essai d'un devenir existentiel au contrepoint de l'ennui*, Thèse de doctorat en philosophie, Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand II, sous la direction de CATTIN Emmanuel, 2013, p. 6

³¹ *Ibid.*, p. 33

³² JUNOD Éric, « La Pratique au désert ou la première invasion de la pratique dans le monde de la théologie », In. *Pratique et théologie, volume publié en l'honneur de Claude Bridel*, Genève, Labor et Fides, 1989, p. 113

³³ ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Traité Pratique ou le moine*, T.II, Paris, Éd. du Cerf, coll. "Sources chrétiennes", 1971, p. 662-663

³⁴ *Ibid.*, p. 507-509

milieu de la vie d'un sujet, le démon de l'acédie est dit « de midi » chez Evagre le Pontique parce qu'il frappe notamment lorsque le soleil est au plus haut, soit entre 10 heures et 14 heures : « Le démon de l'acédie, qui est aussi appelé "démon de midi", est le plus pesant de tous ; il attaque le moine vers la quatrième heure et assiège son âme jusqu'à la huitième heure.³⁵ »

La suite de ce passage est le développement le plus conséquent concernant l'acédie, bien qu'il soit plus descriptif qu'analytique, car « [...] on chercherait en pure perte, dans les textes évagriens, une analyse de l'acédie à proprement parler.³⁶ » Néanmoins, ce passage mérite d'être cité dans son intégralité :

Le démon de l'acédie, qui est aussi appelé "démon de midi", est le plus pesant de tous ; il attaque le moine vers la quatrième heure et assiège son âme jusqu'à la huitième heure. D'abord, il fait que le soleil paraît lent à se mouvoir, ou immobile, et que le jour semble avoir cinquante heures. Ensuite il le force à avoir les yeux continuellement fixés aux fenêtres, à bondir hors de sa cellule, à observer le soleil pour voir s'il est loin de la neuvième heure, et à regarder de-ci, de-là si quelqu'un des frères [texte corrompu] ... En outre, il lui inspire de l'aversion pour le lieu où il est, pour son état de vie même, pour le travail manuel, et, de plus, l'idée que la charité a disparu chez les frères, qu'il n'y a personne pour le consoler. Et s'il se trouve quelqu'un qui, dans ces jours-là, ait contristé le moine, le démon se sert aussi de cela pour accroître son aversion. Il l'amène alors à désirer d'autres lieux, où il pourra trouver facilement ce dont il a besoin, et exercer un métier moins pénible et qui rapporte davantage ; il ajoute que plaire au seigneur n'est pas une affaire de lieu : partout, en effet, est-il dit, la divinité peut être adorée. Il joint à cela le souvenir de ses proches et de son existence d'autrefois, il lui représente combien est longue la durée de la vie, mettant devant ses yeux les fatigues de l'ascèse ; et, comme on dit, il dresse toutes ses batteries pour que le moine abandonne sa cellule et fuie le stade. Ce démon n'est immédiatement suivi d'aucun autre : un état paisible et une joie ineffable lui succèdent dans l'âme après la lutte.³⁷

À la fin du IV^e siècle, Jean Cassien – qui paraît rencontrer Evagre le Pontique autour de 390³⁸ – reprend à son compte les péchés capitaux qu'il traduit non seulement en latin, le terme d'*ἀκηδία* (*akédia*) devient donc acédie, mais surtout qu'il adapte à la vie monastique qui sera la sienne au début du V^e siècle³⁹. Cette transposition du terme, qu'on pouvait penser exclusivement réservé à la vie anachorétique, à la vie monastique, se heurte à une difficulté que les autres péchés ne connaissent pas, « le fait est sensible dans le paragraphe introductif du

³⁵ *Ibid.*, p. 520

³⁶ GIANGIOBBE Julie, *L'Acédie. Essai d'un devenir existentiel au contrepoint de l'ennui*, op.cit., p. 68

³⁷ ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Traité Pratique ou le moine*, op.cit., p. 520-527

³⁸ « Même si Jean Cassien ne le mentionne jamais dans ses écrits, il a néanmoins bénéficié de son héritage intellectuel et spirituel. » JAKAB Attila, « L'Égypte chrétienne au temps de Jean Cassien », In. *Jean Cassien entre l'orient et l'occident*, Paris, Editions Beauchesne, 2003, p. 5

³⁹ Il fonde en effet le monastère de Saint-Victor de Marseille vers 416.

chapitre consacré par Cassien à l'*acedia* dans les *Institutions cénobitiques*, où son appartenance érémitique et grecque est soulignée.

“[Inst. X. 1] En sixième lieu, nous avons à combattre ce que les Grecs appellent l'acédia (*quod Graeci ἀκηδίαν uocant*) et que nous pouvons nommer le dégoût et l'anxiété du cœur (*taedium siue anxietatem cordis*). Voisin de la tristesse, cet adversaire éprouve surtout les solitaires, attaque plus souvent et plus durement ceux qui demeurent dans le désert.”⁴⁰ »

Cassien, contrairement à d'autres⁴¹, pense donc l'acédie comme une affection pouvant s'extirper de ses conditions d'origine afin de s'appliquer plus largement au type de lien social qui était le sien dans sa communauté religieuse. C'est cette transposition première qui permettra l'évolution et la reprise du terme acédie, certes toujours chargé d'un sens religieux, à la tentative d'inscrire l'ennui dans une histoire antérieure à la naissance du terme lui-même.

Il est toutefois possible de dégager certaines lignes directrices concernant les caractéristiques de l'acédie⁴² :

- Sa proximité avec la tristesse :

Évagre le Pontique parle de l'acédie comme étant l'« associé de la tristesse⁴³ », car dans ses ruses, elle emplit l'âme de tristesse et éloigne des autres frères⁴⁴. Cette tristesse se fait même « [...] compagne de l'acédie [...] »⁴⁵. De la même façon, Jean Cassin fait de l'acédie un « [...] voisin de la tristesse [...] »⁴⁶.

⁴⁰ GIANGIOBBE Julie, *L'Acédie. Essai d'un devenir existentiel au contrepoint de l'ennui*, op.cit., p. 38

⁴¹ Notamment Jean Climaque, qui au XIII^e siècle écrira le contraire : « La vie commune des monastères est contraire à l'acédie ; mais les anachorètes l'ont pour compagne inséparable dans leur solitude, elle ne les quitte point avant leur mort, et elle ne finit point avant la fin de leur vie les combats qu'elle leur livre à toute heure. Lorsqu'elle voit la cellule de quelqu'un de ces solitaires, elle sourit en elle-même et, s'approchant de lui, elle établit sa demeure près de la sienne. » CLIMAQUE Jean, *L'Échelle Sainte*, Bégrolles-en-Mauges, Éditions Bellefontaine, 1978, p. 149

⁴² « La manière dont il [Cassien] traite l'acédie est, en tant que description, assez proche d'Évagre ; il y a néanmoins des changements de vision qui se manifestent aussi dans le privilège accordé à la discussion de certains aspects de l'acédie (la paresse, le manque d'entrain physique) par rapport aux autres (relâchement de l'âme, dégoût) qu'Évagre favorise nettement. » PĂLĂȘAN Daniela, *L'Ennui chez Pascal et l'acédie*, Cluj-Napoca : Eikon, 2005, p. 152

⁴³ Nous reprenons la traduction de BUNGE Gabriel, *Akèdia : La doctrine spirituelle d'Évagre le Pontique sur l'acédie*, Bégrolles-en-Mauges, Éditions Bellefontaine, 1991, p. 74

⁴⁴ « Sometimes they stir up our anger against the brothers who are near us, but at other times they cast us into sadness by compelling us to be annoyed with the brothers who are far from us as well – these are the tricks of the thoughts of [acedia]” Nous nous rapportons ici à la version corrigée, issue de l'anglais, par GIANGIOBBE Julie, *L'Acédie. Essai d'un devenir existentiel au contrepoint de l'ennui*, op.cit., p. 50

⁴⁵ Nous nous rapportons ici à la traduction de *Les Vices opposés aux Vertus* d'Évagre le Pontique par FOGIELMAN Charles-Antoine, *Les Deux traités à Euloge d'Évagre le Pontique. Introduction, édition critique, traduction, commentaire et note*, Thèse de doctorat en patristique grec, Ecole Pratique des Hautes Etudes, sous la direction de BOULNOIS Marie-Odile et GEHIN Paul, 2015, p. 293

⁴⁶ CASSIEN Jean, *Institutions cénobitiques*, Paris, Edition du Cerf, 2001, p. 384

- Sa proximité avec la paresse et l'abattement :

Evagre le Pontique souligne que « [...] l'acédie, la légèreté et l'égoïsme se réjouissent dans le repos.⁴⁷ », que l'acédie « [...] fait appuyer le corps contre le mur pour sommeiller.⁴⁸ » L'« [...] assoupissement inopportun – sommeil récurrent [...]»⁴⁹ que l'acédie provoque pouvant entraîner un manque de motivation pour le travail manuel comme pour la pratique religieuse. La même chose se trouve chez Cassien qui considère que frappé par l'acédie, l'homme devient « [...] mou et sans courage [...]»⁵⁰ et « [...] tellement oisif [...] qu'il croit n'avoir plus d'autre remède pour sortir de cet accablement que la visite d'un frère ou le soulagement du sommeil.⁵¹ »

- Un désintéret pour le monde spirituel :

L'acédie, « relachement de l'âme⁵² » pour Evagre le Pontique, entraîne parallèlement « [...] nonchalance de la prière – relâchement de l'ascèse [...]»⁵³ En cela, [...] les pensées de l'acédie [...] perturbent son état et obscurcissent au temps de la prière la sainte lumière de ses yeux...⁵⁴ » Il s'agit naturellement d'un péché car l'homme en proie à l'acédie « [...] ne fait pas avec application l'œuvre de Dieu.⁵⁵ » Notons également que ce désintéret de l'homme pour Dieu peut provoquer son renversement : l'impression d'un désintéret de Dieu lui-même pour l'homme, le démon de l'acédie faisant croire à l'homme « [...] qu'il n'y a personne qui voit ses afflictions.⁵⁶ » D'une façon similaire, Cassien indique que l'acédique est « [...] incapable de toute activité spirituelle [...]»⁵⁷ »

- Un désir d'Ailleurs :

Il s'agit ici d'une catégorie qu'on retrouve sous des modalités multiples dans les descriptions de l'acédie. Ainsi, dans le long passage cité précédemment peut-on mentionner que ce péché « [...] l'amène alors à désirer d'autres lieux [...] » à attendre « [...] la neuvième heure », et qu'il s'adonne à une des pensées sur sa vie qui fut autre un jour : « Il joint à cela le souvenir de

⁴⁷ FOGIELMAN Charles-Antoine, *Les Deux traités à Euloge d'Evagre le Pontique. Introduction, édition critique, traduction, commentaire et note, op.cit.*, p. 143

⁴⁸ ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Traité Pratique ou le moine, op.cit.*, p. 525

⁴⁹ BUNGE Gabriel, *Akèdia : La doctrine spirituelle d'Évagre le Pontique sur l'acédie, op. cit.*, p. 74

⁵⁰ CASSIEN Jean, *Institutions cénobitiques, op. cit.*, p. 385

⁵¹ *Ibid.*, p. 389

⁵² « *Acedia is a relaxation of the soul* », cité par GIANGIOBBE Julie, *L'Acédie. Essai d'un devenir existentiel au contrepoint de l'ennui, op.cit.*, p. 58

⁵³ BUNGE Gabriel, *Akèdia : La doctrine spirituelle d'Évagre le Pontique sur l'acédie, op. cit.*, p. 73

⁵⁴ *Ibid.*, p. 112

⁵⁵ *Ibid.*, p. 85

⁵⁶ « *Against the soul that in [acedia] thinks that there is no one who sees its afflictions* », cité par GIANGIOBBE Julie, *L'Acédie. Essai d'un devenir existentiel au contrepoint de l'ennui, op.cit.*, p. 51

⁵⁷ CASSIEN Jean, *Institutions cénobitiques, op. cit.*, p. 389

ses proches et de son existence d'autrefois [...]. » Cassien souligne parallèlement que « [...] tout ce qu'il a à portée de la main est incommode [...]»⁵⁸ » et que l'acédique cherche la compagnie d'autres personnes car il a du « [...] mépris pour les frères qui vivent avec lui ou sont éloignés, et qu'il considère comme négligents et peu spirituels.⁵⁹ » Comme Evagre, c'est le sentiment de claustration qu'il souligne particulièrement, la cellule où réside le moine lui étant désormais intolérable : « [...] elle engendre en lui de l'horreur pour le lieu où il demeure, du dégoût pour sa cellule [...].⁶⁰ »

Au-delà d'un tel regroupement de caractéristiques, il convient de rappeler qu'aucune définition n'existe de l'acédie, et que sa réappropriation au-delà du contexte anachorétique par Cassien et ses héritiers n'est pas sans limites sérieuses. Cependant, Giangiobbe dégage trois grands axes comme invariablement présents dans le péché de l'acédie : « Son sens se déploie à l'intersection de trois éléments, volitif, moral et affectif : l'*acedia* semble être un problème de motivation (défaut de la volonté) affectant un certain type d'actions (celles qui concernent le bien) et se manifestant par ou s'accompagnant d'un état affectif négatif. Aucun de ces éléments ne se laisse toutefois circonscrire avec netteté, et porte avec lui des difficultés propres.⁶¹ » En outre, il paraît intéressant de noter que contrairement aux autres péchés capitaux, l'objet de l'acédie reste *indéterminé*. Avarice, colère, vaine gloire, fornication etc. concernent toujours des objets déterminés, là où l'acédie paraît en manquer. Cette indétermination de l'objet de l'acédie, qui pourrait se formuler négativement comme un « c'est pas ça », trouvera de larges échos dans nos analyses de l'ennui. Or, affection éminemment religieuse, l'acédie traversera le Moyen-Âge jusqu'à se heurter à une nouvelle *Weltanschauung* amenée avec la Renaissance et le mouvement de la science.

L'ennui : évolution sémantique et rupture au XVIIe siècle

L'ennui est un terme qui apparaît progressivement entre le XI^e et le XIII^e siècle. On le retrouve ainsi dans *La chanson de Roland* au sens de fatigue ou d'épuisement. La seule occurrence du terme dans le texte, et qui vient par ailleurs qualifier un cheval, « *Noz chevaux sunt e las e*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 387

⁵⁹ *Ibid.*, p. 385

⁶⁰ *Idem*

⁶¹ GIANGIOBBE Julie, *L'Acédie. Essai d'un devenir existentiel au contrepoint de l'ennui*, op.cit., p. 9

ennuiez », est traduite par « épuisés⁶² » dans la traduction de Short et par « recrues⁶³ » dans celle de Bédier ; la dimension physique est alors prévalente.

Le verbe ennuyer recouvre parallèlement ce qui est de l'ordre du tourment, dans le cadre de ce que le *Littré* indique comme étant son sens relevé, c'est-à-dire fort. Au-delà de ce que le dictionnaire indique comme référence sous le terme de ennui/anui⁶⁴, on peut citer *Le Dit du Vergier* de Guillaume de Machaut, écrivain et compositeur du XIV^e siècle qui use du terme ennui, ici anoy, au sens de chagrin ou d'intense tristesse :

« Mais quant je pensay ensement
Comment je l'aim très loyaument,
Et elle n'at cure de moy,
Ainsois me fait painne et anoy.
Et me fait en dolour languir
Pour ce que je l'aim et désir
El c'est à tous li dous acueil
Fors à moi qui pour li me dueil
J'eus tel douleur, à dire voir,
Que nuls ne porroit concevoir.
Car tant fus en mon mal pensis
Que je fus en douleur transsis.⁶⁵ »

Cette double acception du terme « ennui » comme fatigue et comme tourment⁶⁶, redoublant la division entre le corps et l'âme, a perduré jusqu'au XVI^e siècle dans l'usage de la langue ;

⁶² Anonyme, *La Chanson de Roland*, Le livre de poche, coll. "Lettres Gothiques", 1990, p. 175

⁶³ Anonyme, *La Chanson de Roland*, L'Édition d'art, H. Piazza, 1922, p. 189

⁶⁴ « REM. Dans le style relevé, ennui est un mot d'une grande force et qui s'applique à toutes sortes de souffrances de l'âme : les ennuis du trône ; des ennuis cuisants. Dans le langage ordinaire, il perd beaucoup de sa force et se borne à désigner ce qui fait paraître le temps long.

HIST. XII^e s. Sumeilla la meie aneme [âme] pur ennui, *Liber psalm*. p. 184. Amors m'a fait oublier L'ennui qui long tens m'a mort, *Couci*, IV. Se li ennuis de la gent malparliere Ne me feïst douloir, *ib.* XXVIII. Mais de chevenge prendre est moult grant li anois ; à tort et à pechié somes clamé François, *Sax*. XVIII. Li prelaz d'Eurewie, cil de Londres, ço qui [je pense], Conseil lui unt duné privéement andui [tous deux], Que, veant si grant gent, ne li fesist anui, *Th. le mart.* 43. // XIII^e s. D'ennui et de paour sui au cuer mout destroite, *Berte*, XXIX. Ours ne lion n'est, ne beste sauvage Qui, tel foiz est, ne fraigne son vouloir De faire mal et ennui et domage, Eustache le Peintre, dans *Couci*. Car endroit moi ai-je fiance, Que songe soit senefiance Des biens à gens et des anuis, *la Rose*, 17. Et par ce que ce seroit anuis de dire et de specifier les cas de crieme, il seront dit el capitre des meffés, Beaumanoir, XI, 31. Il dient, por fere anoi à cex contre qui il ont à pledier, qu'il attendent leur conseil, Beaumanoir, XI, 67. XIV^e s. Qui ennuy fait ennuy requiert, Et ferus doit estre qui fiert, Leroux de Lincy, *Prov.* t. II, p. 390. Nous en dirons aucunes causes et non pas toutes, pour ce qu'il n'eust enuie de ceulx qui ceste histoire liroient, *Chr. de St-Denis*, t. II, f° 63, dans LACURNE. » LITTRE Émile, *Dictionnaire de la langue française*, Volume 2, Paris, Hachette, 1889, p. 1402

⁶⁵ DE MACHAUT Guillaume, *Œuvres*, Reims, P. Tarbé, 1849, p. 14

⁶⁶ Voir également : MENARD Philippe, « *Tenir le chief embronc, crosler le chief, tenir la main a la maissele* : trois attitudes de l'ennui dans les chansons de geste du XII^e siècle », In. *Société Rencesvals, IV^e congrès*

continuité néanmoins toute relative car soumise, au gré des siècles, à l'évolution de ce qui fut considéré comme fatigant ou objet de tourment. Huguet, dans son *Évolution du sens des mots depuis le XVIe siècle*, citant notamment Ambroise Paré – « Plautius Numide, voyant sa femme morte, en print si grand ennuy que, ne pouvant souffrir la douleur, se donna de son épée dans le corps. » – rappelle ainsi que jusqu'au XVIe siècle : « *Ennuy* vient du verbe *ennuyer*. À la même racine se rattache *ennuyeux*. Ces trois mots avaient beaucoup de force. On appelait *ennuy* ce que nous appelons *douleur*, *affliction*. On était *ennuyé* de la perte d'une personne chère. On trouvait *ennuyeuse* la mort d'un parent, d'un ami.⁶⁷ »

Or, afin de comprendre comment cette conjonction d'un sens fort et d'un sens faible s'est trouvée modifiée jusqu'à produire le sens contemporain qu'on donne à l'ennui, il convient de se référer à l'ouvrage de Dumonceaux : *Langue et sensibilité au XVIIe siècle. L'évolution du vocabulaire affectif*. L'auteur analyse l'usage et le sens du mot « ennui » durant trois périodes : 1595-1615, après 1615 et après 1630-1640.

- L'étude des textes de la première période indique notamment qu'« [...] il n'y a pas alors – contrairement à ce qui se passe aujourd'hui – d'ennui sans cause effective et objective⁶⁸ », l'ennui a donc constamment un objet à cette époque, et on s'ennuie ainsi toujours de quelque chose, ou de quelqu'un. Parallèlement, les descriptions de l'ennui témoignent d'une pesanteur, il « [...] pèse de tout son poids, il est à charge [...]»⁶⁹, qui évoque plutôt la stase que le mouvement, rendant ainsi impropre la métaphore trop dynamique du tourment. L'ennui est une affection propre aux situations de désunion (de la conversation avec un sot⁷⁰, à l'absence de sa maîtresse⁷¹, jusqu'à la mort d'un être aimé⁷²) mais surtout

international (Heidelberg 28 août-2 septembre 1967), *Actes et Mémoires*, Winter Universitätsverlag, 1969, pp. 145-155

⁶⁷ HUGUET Edmond, *L'Évolution du sens des mots depuis le XVIe siècle*, Genève, Droz, 1967, p. 105-106

⁶⁸ DUMONCEAUX Pierre, *Langue et sensibilité au XVIIe siècle. L'évolution du vocabulaire affectif*, Genève, Droz, 1975, p. 242

⁶⁹ *Ibid.*, p. 246

⁷⁰ « Et suis parmy ces gens comme un homme sans vert,

Qui fait, en rechignant, aussi maigre visage

Qu'un renard que Martin porte au Louvre en sa cage

Un long temps sans parler, je regorgeois d'ennuy » Régnier, cité par DUMONCEAUX Pierre, *Langue et sensibilité au XVIIe siècle. L'évolution du vocabulaire affectif, op.cit.*, p. 243

⁷¹ « Jamais absence ne m'a tant ennuyé que ceste-ci. Passer le mois d'avril absent de sa maistresse, c'est ne vivre pas. » Henri IV cité par DUMONCEAUX Pierre, *Langue et sensibilité au XVIIe siècle. L'évolution du vocabulaire affectif, op.cit.*, p. 247

⁷² « Je perdis, pour mon dernier malheur, mon fils Fabian... Cela me cuida accable d'ennuy » Monluc cité par HUGUET Edmond, *L'Évolution du sens des mots depuis le XVIe siècle, op.cit.*, p. 106

« [...] contre laquelle il est vain de se défendre⁷³ » et ayant des effets physiques et moraux. On retrouvera cette dimension fataliste de l'ennui dans nos développements futurs. Dumonceaux propose le terme « accablement » pour rendre compte de ces dimensions de l'ennui ; terme que nous évoquons déjà plus haut au sujet de l'acédie.

- Après 1615 environ, des changements sont visibles : « s'amuser » devient un remède à l'ennui, comme plus généralement le divertissement. Ainsi Dumonceaux met-il en parallèlement l'appauvrissement du sens du mot « ennui » – jusqu'à le rapprocher de celui d'« embêtement » – et ce qu'il nomme « [...] le rejet d'une conception sérieuse de la vie.⁷⁴ » Cette inclinaison nouvelle se fait par ailleurs au profit d'un particularisme subjectif. Nous nous devons ici de citer la conclusion de l'auteur : « Si l'on essaie d'interpréter le sens profond de ces changements, on verra deux tendances : d'abord, il semble que chacun se fasse juge, et seul juge, de ce qu'il ressent en lui-même, en négligeant l'usage objectif du mot [...]. Désormais, chacun agit et parle comme s'il pensait : j'ai le droit de nommer tel sentiment "ennui", même si ce n'est pas l'habitude ou l'usage admis jusqu'ici de le nommer ainsi. D'autre part, il est possible que la conscience d'une cause précise de l'ennui s'efface peu à peu, et qu'il y ait apparition dans la conscience d'un ennui sans cause directe et déterminante.⁷⁵ »
- Après 1630-1640, le phénomène amorcé quelques années auparavant se poursuit. Les causes de l'ennui se multiplient, s'affaiblissent en intensité et tendent à recouvrir l'inconfort, le déplaisir. C'est « l'ennui-désagrément⁷⁶ » selon Dumonceaux. Il coexiste avec « l'ennui proprement ennuyeux⁷⁷ », attribué à des situations ou conversations excessivement longues et pour un sujet singulier, et non plus selon un critère objectif. Il est certes source de déplaisir mais surtout il fait tout autant appel au plaisir, au divertissement. En cela, c'est l'opposition entre les variations infinies des divertissements et le même⁷⁸ de

⁷³ DUMONCEAUX Pierre, *Langue et sensibilité au XVIIe siècle. L'évolution du vocabulaire affectif*, op.cit., p. 249

⁷⁴ *Ibid.*, p. 262

⁷⁵ *Ibid.*, p. 264

⁷⁶ *Ibid.*, p. 272

⁷⁷ *Ibid.*, p. 274

⁷⁸ « En somme, l'ennui est un sentiment engendré par la répétition et la continuation du "même" pendant un trop long temps. » *Ibid.*, p. 277

l'ennui que cette époque déploie. Enfin, c'est « l'ennui-vide » que repère l'auteur en ce milieu du XVII^e siècle, au croisement d'une solitude marquée, d'un sentiment de captivité et d'une absence d'objet cause. « Nulle cause possible, puisque, au sentiment du sujet, il ne se passe rien ni en dehors de lui, ni en lui.⁷⁹ » La dimension plus métaphysique de l'ennui est ici manifeste.

Que conclure d'un tel tableau ? Comment comprendre une telle évolution qu'une « [...] tendance générale vers le subjectivisme⁸⁰ » révèle par ailleurs ? Comme l'explique Dumonceaux : « [...] vers 1620 et dans les années qui suivent, il se produit une poussée, large et puissante, qui bouleverse les modes de sensibilité. Avant, il subsistait encore, au moins par pans, des manières de sentir qui remontaient à un passé lointain, et l'on peut soutenir que le Moyen-Âge n'était pas mort. Après, c'est une sensibilité d'une nature tout autre qui s'épanouit. Elle préfigure la sensibilité moderne, elle est *déjà moderne*.⁸¹ » Cette poussée, c'est celle de la révolution scientifique, et la révolution qui touche les formes de sensibilités lui est simultanée.

On sait la thèse de Koyré issue de *Du monde clos à l'univers infini* qui élabore « [...] cet aspect de la révolution scientifique du XVII^e siècle, l'histoire de la destruction du Cosmos et de l'infinimentisation de l'Univers [...].⁸² » Cette double révolution, scientifique et sensible, répond d'un mouvement unique, celui « [...] qui détache l'homme des choses du ciel pour l'attacher aux choses de la terre.⁸³ » C'est en partant de ce mouvement que la science dite moderne prend son envol, avec des conséquences, via Descartes⁸⁴ entre autres, sur l'émergence du sujet de la science, et conséquemment, sur celui de la psychanalyse. C'est ce qu'exprime Lacan, notamment dans « Science et vérité » où il indique que cette révolution du XVII^e siècle, concernant la position du sujet, « [...] y est inaugurale [...].⁸⁵ » Sans un tel bouleversement, nulle psychanalyse possible : « [...] il est impensable que la psychanalyse comme pratique, que l'inconscient, celui de Freud, comme découverte, aient pris leur place avant la naissance, au siècle qu'on a appelé le siècle du génie, le XVII^e, de la science [...].⁸⁶ »

⁷⁹ *Ibid.*, p. 282

⁸⁰ *Ibid.*, p. 264

⁸¹ *Ibid.*, p. 353

⁸² KOYRÉ Alexandre, *Du Monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1973, p. 12

⁸³ DUMONCEAUX Pierre, *Langue et sensibilité au XVII^e siècle. L'évolution du vocabulaire affectif*, *op.cit.*, p. 355

⁸⁴ Sur la place de Descartes au sein de cette révolution scientifique, voir MAZAURIC Simone, « Descartes et le mécanisme », In. *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, coll. "Collection U", Paris, 2009

⁸⁵ LACAN Jacques, « La science et la vérité », In. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 855

⁸⁶ *Ibid.*, p. 857

Ainsi, l'ennui dans son acception moderne est-il concomitant de l'invention du sujet de la science ; ce sujet qui trouve à s'extirper du doute dans la certitude qu'il *est*, ce sujet qui, par son existence même, limite l'expansion *totalisante* de la science et enfin ce sujet qui, par le doute « [...] c'est-à-dire la suspension portée sur tout sens, [permet que] s'affranchit du même coup pour le Signifiant la prétention d'être doublure de la *chose* [...].⁸⁷ » La catégorie de l'être, de la totalité et de la chose auront dans nos analyses de l'ennui une place importante.

Le concept de passion

Si la définition de l'ennui, telle qu'on la retrouve aujourd'hui, est au XVII^e siècle déjà établie, reste à savoir à quel moment l'ennui s'est véritablement construit en objet d'étude⁸⁸. Or, une telle interrogation demande un rapide survol de la notion de passion qui, bien que déjà présente dans la philosophie grecque, prend un nouvel essor avec la publication en 1649 du *Traité des passions* de Descartes et qu'il oppose notamment à la conception de la passion chez Aristote.

Chez Descartes, la passion est ce qui, venant de l'extérieur, fait subir à l'homme, et plus précisément à son âme comme siège des pensées, une altération. Comme il l'écrit : « [...] on peut *généralement* nommer *passions* toutes les *pensées* qui sont ainsi *excitées en l'âme sans le concours de sa volonté*, et par conséquent, *sans aucune action* qui vienne d'elle, par les seules impressions qui sont dans le cerveau, car tout ce qui n'est point action est passion.⁸⁹ » La passion s'oppose ainsi à l'action, comme la passivité à l'activité. Les passions ne sont néanmoins pas des éléments qu'il conviendrait d'anéantir au profit de l'activité indépendante des choses hors de soi. En effet, puisque les passions sont des pensées altérant l'âme et dérégulant le corps, il suffit d'une volonté suffisante pour les maîtriser – s'extrayant ainsi de la simple passivité perceptrice – et même, pour produire de bonnes passions. Comme l'explique Koch, « Descartes développe une discipline passionnelle par l'action corporelle sur soi-même, action qui définirait une ascèse personnelle [...] »⁹⁰ consistant à diriger l'imagination vers des objets pourvoyeurs de passion positive. Dès lors, c'est la liberté de l'homme comme unité du corps et de l'âme que met en jeu une telle conception, car il s'agit de ne pas se faire l'objet passif des passions.

⁸⁷ MELMAN Charles, « Le sujet de la science et le sujet de la psychanalyse », *Le Discours psychanalytique*, Revue de l'Association Freudienne, n°2, 1989, p. 6

⁸⁸ Exception faite de Pascal, bien entendu, sur lequel nous reviendrons.

⁸⁹ DESCARTES René, "IV Correspondance, juillet 1643 - avril 1647", *Œuvres complètes*, Paris, Vrin, 1976, p. 310

⁹⁰ KOCH Erec R, « La contagion des passions, de Descartes à Malebranche », *Littératures classiques*, 2009/1, n°68, p. 179

Ce sujet est donc éminemment moral chez Descartes et il trouvera chez ses successeurs⁹¹ – selon un chemin allant de Descartes donc, à Hume, Helvétius et Condillac notamment – une tendance toujours plus marquée durant les XVII^e et XVIII^e siècles à distinguer les passions des vices contre lesquels il faut lutter. Ainsi en est-il de Condillac chez qui la passion n'est finalement qu'un désir intensifié : « Plus par conséquent elle le désire, plus elle s'accoutume à la désirer. En un mot, elle a pour lui ce qu'on nomme *passion* ; c'est-à-dire, un désir qui ne permet pas d'en avoir d'autres, ou qui du moins est le plus dominant.⁹² » Ce qui nous intéresse particulièrement ici est de noter que la catégorie des passions, et son lien avec la morale, se trouve en parallèle investie par le discours médical, puis spécifiquement psychiatrique et ce jusqu'au début du XX^e siècle.

On peut ici se référer à l'article très précis de Starobinski, « Le passé de la passion⁹³ », qui analyse l'importance de cette notion dans les textes médicaux. Ainsi il met en lumière dans l'influence des théories de Galien sur la médecine – influence qui s'étend jusqu'au XVIII^e siècle – une conception des passions comme perturbations nécessitant une *hygiène*. Cette dernière consiste à faire jouer une passion contre une autre, dans un traitement qui n'est rien d'autre qu'une tentative de maîtrise, qu'on trouvait déjà chez Descartes selon une modalité certes très différente. Comme le souligne Starobinski : « Aux yeux des médecins, la joie seule est utile. Mais, si l'on sait les susciter et les manœuvrer habilement, les autres passions peuvent être utilisées dans un traitement des contraires par les contraires. Pour refroidir la colère, inspirez les craintes.⁹⁴ » Le début du XIX^e siècle, où l'influence de Galien tend à disparaître, est marqué par l'introduction de la dimension collective et sociale dans la conception des passions et donc dans la théorie de l'hygiène. Ainsi, « le savoir médical, on le voit, élargit son champ d'application au "corps social" tout entier, il s'arme de statistiques, il vise à légiférer, à régler, au nom de la santé, la vie collective dans son ensemble.⁹⁵ » La figure du médecin, puis plus particulièrement du psychiatre, remplace désormais celle du moraliste ou du physicien quant au traitement des passions et c'est dès lors une innombrable liste de théoriciens et de théories que le XIX^e siècle va produire, chacun argumentant sur le lieu physiologique des passions et leur typologie. Les couples d'opposition sont alors légion : passions animales ou sociales,

⁹¹ Voir notamment l'article de HENGELBROCK Jürgen et LANZ Jakob, « Examen historique du concept de passion », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 21, 1980, p. 77-91

⁹² CONDILLAC Étienne Bonnot de, *Œuvres complètes, Tome III*, Lecoq et Durey, Paris, 1821, p. 70-71

⁹³ STAROBINSKI Jean, « Le passé de la passion », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 21, 1980, p. 51-76

⁹⁴ *Ibid.*, p. 52

⁹⁵ *Ibid.*, p. 57

passions viscérales ou cérébrales, passions innées et acquises, passions excentriques ou concentriques, passions affectives et intellectuelles, passions animales ou sociales, etc.

Or, Théodore Vernier dans son ouvrage, qu'il réédite en 1807, *Caractère des passions, au physique et au moral* – sous-titré : *Moyens de les mouvoir, de les diriger, de les rendre utiles à l'homme, à la société, à la patrie* – consacre un chapitre à l'ennui et à l'ensemble du discours psychiatrique du XIX^e siècle, aborde la question de la passion, et donne une place de plus en plus repérée à l'ennui comme objet d'étude.

Du péché capital qu'est l'acédie, au développement du concept de passion, comme vice puis comme indicateur de l'homme civilisé qui en a la maîtrise, en passant par l'introduction de l'influence du lien social, l'ennui prend à cette période une place sans précédent : « [...] le dix-neuvième siècle a vu naître, dans des proportions nouvelles, inconnues, une effroyable passion : la passion de l'ennui.⁹⁶ » C'est donc ce trajet de *passion* à *émotion* que nous esquissons ici, et que la psychiatrie française du XIX^e siècle illustre parfaitement.

⁹⁶ SEIGNEUR Georges, « L'ennui, l'intelligence, l'enthousiasme », *Le Croisé*, Vol.2, n°1, 1860, p. 424

Chapitre second : L'ennui, de la passion à l'émotion, l'exemple de la psychiatrie française du XIX^e siècle

On sait ce que la psychiatrie française doit à la Révolution, à cet Esprit des Lumières qui lutte contre l'obscurantisme et l'ignorance en promouvant un nouveau rapport au savoir, à la science et au progrès. En cela, le projet de la psychiatrie des XVIII^e et XIX^e siècles est éminemment politique, car s'attaquer à la folie – et à sa conception comme déficit de Raison – c'est d'abord s'attaquer à la société elle-même. Cabanis énonce la chose clairement en s'appuyant sur l'opposition entre passion de la nature et passion factice : « J'oserai ajouter que, par l'effet des institutions sages qui constituent une véritable république, la démence et tous les désordres de l'esprit doivent également devenir plus rares. La société n'y dégrade plus l'homme ; elle n'enchaîne plus son activité ; elle n'étouffe plus en lui les passions de la nature, pour y substituer des passions factices et misérables propres seulement à corrompre la raison et les habitudes, à produire des désordres et des malheurs.⁹⁷ » La psychiatrie s'émancipe alors de toute référence religieuse au profit d'une vision humaniste qui s'étend jusqu'à l'Homme fou – et c'est dans ce cadre que se développe le « traitement moral » cher au XIX^e siècle. Désormais un *continuum* s'installe : entre le normal et le pathologique, c'est une question de degré et non plus de nature. La référence à la passion, elle, demeure, mais son sens se rapproche de plus en plus de celui d'*affliction* : « Entre l'homme sain, tenu de composer avec l'impulsion nerveuse de ses passions, et l'homme périodiquement prisonnier de ses idées fixes, le fossé à vrai dire n'est jamais très large.⁹⁸ »

C'est dans ce contexte joignant politique, lien social et médecine que se développe au XIX^e siècle pléthore d'études psychiatriques mentionnant l'ennui.

Dès la fin du XVIII^e siècle on en retrouve des mentions dans la discipline psychiatrique, dans les sept volumes de *Nosologie méthodique ou distribution des maladies en classes* de Boissier où l'ennui est cité une quinzaine de fois. Néanmoins, la vue principale de Boissier étant de créer une nosologie typiquement médicale, il rejette les noms « [...] qui font communs à d'autres fujets, ou qu'on a pris dans la Phyfiologie, dans la Botanique, dans la Zoologie & dans les autres

⁹⁷ CABANIS Pierre Jean Georges, *Œuvres complètes, Tome 2*, Paris, Bossange frères, 1823, p. 298

⁹⁸ PARADIS André, « De Condillac à Pinel ou les fondements philosophiques du traitement moral », *Philosophiques*, 20/1, 1993, p. 90

Sciences, pour les transporter dans la Nofologie.⁹⁹ » L'ennui est l'un de ces termes et Boissier propose ainsi de « bannir » l'appellation *ennui de la vie* au profit du terme *mélancolie*, c'est-à-dire « [...] une passion dans laquelle l'âme préfère la mort à la vie.¹⁰⁰ » Sans qu'il prenne comme objet la vie elle-même, l'ennui est néanmoins qualifié de passion, il est décrit comme une maladie convulsive car il suscite « [...] une contraction violente & involontaire des muscles [...]»¹⁰¹ » au travers du bâillement et de la pandiculation - produisant un « [...] pefeuteur dans le corps.¹⁰² » L'ennui est également caractérisé comme étant l'une des « passions languissantes¹⁰³ » et s'explique par une constitution, notamment nerveuse, plus fragile chez les personnes qui en seraient affectées. L'ennui lui paraît en cela « [...] dépendre de la foiblesse de la moelle du cerveau & des fibres nerveuses, qui se distribuent dans les organes, de l'appauvrissement & de l'inertie des fluides.¹⁰⁴ »

Au-delà du mythe de libération des aliénés de leurs chaînes, la publication par Pinel de son fameux *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* en 1800 ouvre une nouvelle ère pour la psychiatrie française. La conception des passions se libère définitivement de celle du moraliste pour devenir l'apanage du médecin. Pinel les considère « [...] » comme des simples phénomènes de l'économie animale, sans aucune idée de moralité ou d'immoralité, et dans leurs rapports simples avec les principes constitutifs de notre être, sur lesquels elles peuvent exercer des effets salutaires ou nuisibles.¹⁰⁵ » Il convient en cela de rappeler que dans son traitement dit *moral*, le terme n'est rien d'autre qu'une opposition à celui de *physique* – comme on le retrouve d'ailleurs encore aujourd'hui dans la discipline juridique. L'ennui n'est quasiment jamais mentionné dans son *Traité*¹⁰⁶ mais, à la manière de Boissier, il le met spontanément en lien avec

⁹⁹ BOISSIER François, *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes, Tome premier*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1772, p. 152

¹⁰⁰ BOISSIER François, *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes, Tome second*, Paris, Hérisant, 1771, p. 152

¹⁰¹ BOISSIER François, *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes, Tome troisième*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1772, p. 530

¹⁰² BOISSIER François, *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes, Tome quatrième*, Jean-Marie Bruyset, Lyon, 1772, p. 278

¹⁰³ BOISSIER François, *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes, Tome septième*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1772, p.197)

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ PINEL Philippe, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* (2nd édition), Brosson, 1809, p. XXII

¹⁰⁶ De la même façon, il n'y a aucune occurrence du terme « ennui » dans son précédent ouvrage *Nosographie philosophique*, ou dans les suivants : *Rapport fait à l'École de médecine de Paris*, et *Jurisprudence médicale*. Seul *La médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse* comporte une équivalence entre ennui et tristesse profonde.

le *taedium vitae* de Sénèque (quoiqu'implicitement) ainsi qu'avec la mélancolie. Il écrit ainsi à propos d'un patient : « L'ennui, le dégoût de la vie, la mélancolie la plus sombre et la plus apathique firent des progrès rapides.¹⁰⁷ » Plus loin c'est avec le « [...] dégoût insurmontable de la vie [...]»¹⁰⁸ que l'ennui est associé. Trois ans après, Louis Vitet dans *Médecine expectante* use du terme ennui, mais dans un sens affaibli, c'est-à-dire toujours comme « prostration des forces [...]»¹⁰⁹, et régulièrement couplé à celui d'inquiétude ou de tristesse.

Élève et successeur de Pinel à l'hôpital de la Salpêtrière, Esquirol publie *Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale* en 1805. Il y expose une théorie des passions qui, proche de celle de Pinel, souligne peut-être davantage deux dimensions importantes. La première soutient que non seulement « [...] les passions sont la cause la plus commune de l'aliénation [...]»¹¹⁰, mais que toute folie est finalement une passion poussée à l'extrême.¹¹¹ La seconde rend compte d'une conception de la folie comme étant de l'ordre de la responsabilité du sujet. Ainsi l'aliéné est-il caractérisé par un manque de maîtrise, renouant par-là avec une tradition antique que Pinel n'avait pas autant approfondie. Avec Pinel « [...] nous sommes là devant un des plus vieux problèmes de la philosophie morale, celui du "se vaincre soi-même", problème philosophique depuis Platon et les stoïciens, problème tragique comme on le voit dans la *Médée* d'Euripide, et dont Esquirol se souvient certainement sous la forme du *uideo meliora proboque deteriora sequor* ("je vois le bien et je l'approuve ; pourtant c'est le mal que je poursuis") [...]»¹¹² Concernant l'ennui, chez Esquirol également, les occurrences sont présentes quoique assez rares dans cet ouvrage. On retrouve un lien précédemment évoqué où l'ennui est un élément de la symptomatologie mélancolique : « Une dame profondément mélancolique ne pouvait se plaire nulle part ; elle se désolait, ne sachant s'occuper de rien, et se croyait incurable. [...] Elle a de légères contrariétés et retombe dans son ennui, son dégoût et son inapplication. [...] C'est inutile, me disait-elle, quand je suis venue chez vous, tout ce que j'y voyais était nouveau, me distrait ; aujourd'hui, rien de tout cela ne me fait impression ; ce que vous me dites ne me frappe pas comme à cette époque, quoique

¹⁰⁷ PINEL Philippe, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* (2nd édition), *op. cit.*, p. 205

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 487

¹⁰⁹ VITET Louis, *Médecine expectante, contenant les maladies fébriles, inflammatoires, etc.*, Tome second, A. Leroy, 1803, p. 446

¹¹⁰ ESQUIROL Jean-Étienne, *Des Passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, Paris, Didot Jeune, 1805, p. 21

¹¹¹ « Celui qui a dit que la fureur est un accès de colère prolongé, aurait pu dire avec la même justesse, que la manie érotique est l'amour porté à l'excès ; la mélancolie religieuse, le zèle ou la crainte de la religion poussés au-delà des bornes ; la mélancolie avec penchant au suicide, un accès de désespoir prolongé. » *Idem*.

¹¹² PIGEAUD Jackie, « L'Antiquité et les débuts de la psychiatrie française », In. *Nouvelle histoire de la psychiatrie* (dir. POSTEL Jacques et QUETEL Claude), Paris, Dunod, 2012, p. 142

j'apprécie mieux qu'alors vos bons soins et votre dévouement. Je me suis retourné d'un autre côté : l'état de cette dame la portait à s'ennuyer partout [...].¹¹³ » Toutefois, nous pouvons repérer l'association entre ennui et dégoût sans que ce dernier ne porte sur la vie elle-même, ainsi que l'opposition entre la distraction dans sa dimension de nouveauté et l'ennui comme répétition, et donc sans surprise.

Vernier, que nous citons précédemment, est peut-être le premier à consacrer une partie entière à ce « poison mortel de l'âme [...]»¹¹⁴ qu'est l'ennui comme *passion*. Dans son *Caractère des passions, au physique et au moral*, l'ennui est traité dans une sous-partie d'un chapitre consacré à la tristesse, au même titre d'ailleurs que la mélancolie de laquelle il est ici totalement dissocié. On retrouve dans l'ouvrage le triptyque agitation-ennui-inquiétude déjà largement présent et dont il paraît difficile de ne pas percevoir l'influence pascalienne. Néanmoins, Vernier apporte des avancées notables sur la question de l'ennui : ainsi cette passion a-t-elle un rapport avec une temporalité spécifique qui fait sentir le « [...] poids accablant du tems [...]»¹¹⁵ Ses effets somatiques sont des « [...] bâillemens fréquens¹¹⁶ » due à un « [...] état d'indifférence [...]»¹¹⁷ frappant l'environnement entier d'« [...] affadissement.¹¹⁸ » Dès lors, « l'ennui produit sur l'ame le même effet que le dégoût à l'égard des alimens. Tout lui paraît insipide ; elle ne voit rien qui puisse la réveiller, l'exciter [...]»¹¹⁹ En outre, Vernier repère très justement que celui qui connaît l'ennui ne peut « [...] se fixer sur aucun objet¹²⁰ » car il s'agit *in fine* d'une passion qui concerne le désir du sujet. En effet, l'ennui se produit par excès de plaisir – c'est-à-dire « [...] épuisement des désirs, de l'abus de toutes les jouissances [...]»¹²¹ – ou par « [...] privation des plaisirs¹²² » ; illustrant une formule caractéristique de l'ennuyé : *c'est pas ça*. Enfin, si l'ennui est pour Vernier la seule passion dénuée de jouissance, il indique néanmoins – dans cette perspective sociale typique du XIX^e siècle – que « [...] l'ennui n'assiège jamais les laborieux habitants des campagnes.¹²³ » Une telle phrase résonne dans ce siècle sous une multitude de modalités, mais toujours avec le même but qu'on trouve résumé chez Esquirol :

¹¹³ ESQUIROL Jean-Étienne, *Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, op.cit., p. 59

¹¹⁴ VERNIER Théodore, *Caractère des passions, au physique et au moral : Moyens de les mouvoir, de les diriger, de les rendre utiles à l'homme, à la société, à la patrie*, Tome second, Clavelin, 1807, p. 256

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 51

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 255

¹¹⁷ *Idem*

¹¹⁸ *Idem*

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 256

¹²⁰ *Idem*

¹²¹ *Idem*

¹²² *Idem*

¹²³ *Ibid.*, p. 257

« [...] il y a moins de fous dans les campagnes que dans les villes¹²⁴. » La campagne, c'est l'« [...] asile du sage.¹²⁵ »

Esquirol, lorsqu'il publie en 1838 *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, consacre une étude au suicide et évoque, cette fois plus directement, l'ennui. Ce dernier « [...] conduit au meurtre de soi-même¹²⁶ » et, à la manière de Vernier, souligne le caractère indifférencié de son objet : il « [...] résulte d'un besoin vague dont l'objet est inconnu à celui qui l'éprouve.¹²⁷ » ; conjointement, il considère que l'ennui est marqué par une absence de désir.

C'est en 1850 qu'est publié le premier article psychiatrique entièrement consacré à l'ennui, *De l'ennui (taedium vitae)* de Brierre de Boismont. Le titre indique déjà la volonté de filiation depuis Sénèque, et l'auteur en passe également par l'acédie et jusqu'au spleen. Son retour historique sur la notion comprends d'ailleurs la prise en compte d'un bouleversement au XVIII^e siècle, sur lequel nous nous sommes arrêtés également : « Les doctrines sensualistes du XVIII^e siècle, les atteintes portées aux croyances religieuses, les encouragements données au suicide par les écrivains les plus distingués, avaient produit leurs fruits : l'ennui et le dégoût de la vie s'emparèrent de nouveau des esprits.¹²⁸ » Les apports de Brierre de Boismont sont nombreux, notamment celui de dissocier l'ennui, non seulement de la mélancolie, mais de la folie en elle-même : l'ennui est une maladie morale, la folie un dérèglement des sentiments et de l'intellect ; or, c'est précisément cette séparation qui permet de faire de l'ennui le « [...] symptôme d'une civilisation [...]»¹²⁹, car la responsabilité incombe désormais autant à la personne qu'à la société. Il n'en demeure pas moins que Brierre de Boismont traite l'ennui en tant que pathologie puisqu'il ne s'intéresse à cette maladie morale que dans les cas où elle amène au suicide ; c'est dès lors d'une « [...] étude morbide de l'ennui¹³⁰ » dont il s'agit. L'ennui est caractérisé par des « [...] désirs illimités et jamais satisfaits [...]»¹³¹ et est conjointement déterminé par « [...] l'absence d'un but d'activité¹³² » dans lequel peut déjà se percevoir une autre formule typique

¹²⁴ ESQUIROL Jean-Etienne, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Tome premier, Baillière, 1838, p. 48

¹²⁵ VERNIER Théodore, *Caractère des passions, au physique et au moral : Moyens de les mouvoir, de les diriger, de les rendre utiles à l'homme, à la société, à la patrie*, Tome second, op. cit., p. 240

¹²⁶ ESQUIROL Jean-Etienne, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Tome premier, op.cit.p. 552

¹²⁷ *Ibid.*, p. 553

¹²⁸ BRIERRE DE BOISMONT Alexandre, *De l'ennui (taedium vitae)*, Paris, imprimerie de L. Martinet, 1850, p. 12

¹²⁹ *Ibid.*, p. 18

¹³⁰ *Ibid.*, p. 39

¹³¹ *Idem*

¹³² *Ibid.*, p. 40

de l'ennui : *A quoi bon ?* Toutefois, le propos de Brierre de Boismont est éminemment teinté de religiosité et de conservatisme, et c'est précisément pour cela qu'il perçoit le même ennui le long de l'histoire du monde, celui qui frappe avant tout « [...] ces esprits en qui la foi est morte.¹³³ » De Sénèque à Werther, le héros de Goethe, il s'agit donc de la même chose, seule la cause diffère : « Ainsi, à dix-huit siècles de distance, on constate la même disposition malade des âmes, masquée sous des formes différentes, mais produite au fond par les mêmes passions. C'est que dans ces deux civilisations le but d'activité s'est également perdu. L'amour de la patrie chez les anciens, le sentiment religieux chez les modernes, n'ont plus de racines dans les cœurs.¹³⁴ » En conséquence – et avec un accent pascalien, le tragique en moins – il déclare que l'ennui n'est rien que cette passion regroupant « [...] les aspirations du fini vers le souverain maître.¹³⁵ » Quoi qu'il semble le regretter, Brierre de Boismont entend ce que l'ennui de son siècle doit à la révolution scientifique.

On doit à Brémaud dans son article « Sur l'ennui pathologique¹³⁶ » d'avoir repéré ce qui paraît être l'une des premières occurrences positives concernant l'ennui. Elle se trouve dans *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés : leçons cliniques et considérations générales* de Falret en 1964 : « Au nombre des circonstances favorables à l'essor de l'imagination, nous placerons l'ennui qu'éprouve quelquefois l'homme, et qui l'entraîne à quitter le terrain des tristes réalités pour se lancer dans le monde idéal ; qui n'a fait ses Châteaux en Espagne ?¹³⁷ » En outre, Falret va donner une place à la passion qui n'est plus celle d'être synonyme de folie – soutenant ainsi une tendance qui s'affirme plus fortement à mesure que le siècle avance, celle d'un spectre large des passions dont seule l'excessivité serait susceptible d'engendrer la folie : « Il est surtout une classe d'actes moraux qui mettent souvent le discernement en défaut dans le diagnostic de la folie, ce sont les passions, véritables intermédiaires de la raison et de la folie ; il est certain que le dernier terme d'une passion et le premier terme d'une monomanie qu'elle a directement engendrée ne sont pas faciles à distinguer [...].¹³⁸ » N'est-ce pas précisément parce qu'il situe les passions entre raison et folie et qu'elles « [...] participent de ces deux états [...]¹³⁹ » que l'ennui peut être perçu dans sa valence positive ?

¹³³ *Ibid.*, p. 15

¹³⁴ *Ibid.*, p. 16

¹³⁵ *Ibid.*, p. 39

¹³⁶ BREMAUD Nicolas, « Sur l'ennui pathologique », *L'Évolution psychiatrique*, Vol.85, n°4, 2020, pp. 569-579

¹³⁷ FALRET Jean-Pierre, *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés : leçons cliniques et considérations générales*, Paris, J. B. Baillière et fils, 1864, p. 226

¹³⁸ *Ibid.*, p. 16--17

¹³⁹ *Ibid.*, p. 20

La fin du XIX^e siècle approchant, et dès l'ouvrage de Ribot *La Psychologie des sentiments* en 1896, les choses sont définitivement différentes. Le vocabulaire de la passion a complètement disparu, et l'ennui est désormais une émotion. C'est d'ailleurs ce que Ribot remarque en introduction : « On peut remarquer que, dans les traités contemporains, le mot *passion* a presque entièrement disparu ou ne se rencontre qu'incidemment. [...] Actuellement, le terme émotion est préféré pour désigner les manifestations principales de la vie affective : c'est une expression générique ; la passion n'en est qu'un mode.¹⁴⁰ » En cela, à la manière de Falret, Ribot situe la passion entre l'émotion et la folie, et la différence entre ces deux premiers termes est claire : la durée. « On dit généralement que la passion est un état qui dure : l'émotion est la forme aiguë, la passion la forme chronique. [...] La passion est dans l'ordre affectif ce que l'idée fixe est dans l'ordre intellectuel (on pourrait ajouter : ce que la contracture est dans l'ordre moteur.)¹⁴¹ »

Au XX^e siècle le mouvement va perdurer, de l'ouvrage de Tardieu en 1903 *L'Ennui. Étude psychologique* à celui de Minkowski, *Le Temps vécu* de 1933. Ce dernier – dont on sait que Lacan a rédigé un compte rendu de l'ouvrage puis est intervenu en 1936 suite à un exposé du psychiatre – a, au sujet de l'ennui, une formule qui rappelle celle de Lacan dans *Les formations de l'inconscient*¹⁴² : « [...] l'ennui qui est loin d'être dénué de vie, puisqu'il cache le désir qu'il en soit autrement.¹⁴³ » Peut-être Lacan se souvient-il de ce *désir qu'il en soit autrement* de Minkowski, lorsqu'il parle lui du *voudrait Autre chose*.

¹⁴⁰ RIBOT Théodule, *La Psychologie des sentiments*, Paris, F. Alcan, 1896, p. 19

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 20

¹⁴² « Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel point l'ennui est typiquement quelque chose qui arrive même à se formuler de la façon la plus claire : qu'on voudrait Autre chose. » LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, coll. "Champ freudien", 1998, p. 177-178

¹⁴³ MINKOWSKI Eugène, *Le temps vécu*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Quadrige" 1995, p. 313

Chapitre troisième : L'ennui en philosophie : parcours croisé entre Pascal et Heidegger

Au-delà de ce parcours historique qui a fait de l'ennui une émotion et un objet d'étude, il convient de changer de perspective afin de s'intéresser à deux philosophes majeurs ayant traité directement de l'ennui : Pascal et Heidegger.

C'est dans les *Concepts fondamentaux de la métaphysique* qu'Heidegger aborde le plus directement la question de l'ennui¹⁴⁴, tonalité affective (*Grundstimmung*) qui est par ailleurs, avec l'angoisse, la plus étudiée par le philosophe allemand. Il dégage trois formes, ou modes, d'ennui, dont les deux premiers, qu'il détermine respectivement comme « *être ennuyé par* » et « *s'ennuyer à* », dans les chapitres II et III, se détachent radicalement d'avec le troisième par leur profondeur moindre. Ainsi en est-il de mauvaises conditions météorologiques qui interdisent une balade prévue de longue date, et qui ennuient le sujet dans un sens de *dérangement*. Il *est ennuyé par* la pluie. De même, lorsqu'il s'agit d'un train qui semble interminablement ne pas arriver en gare et qui assigne le *Dasein* à l'attendre indéfiniment. Il *est ennuyé par* cette situation. Comme l'indique Heidegger « [...] le fait d'être ennuyé est un *état d'être traîné en longueur par le cours du temps qui tarde à passer – un intervalle de temps.* »¹⁴⁵ Bien sûr, il est ici possible de se divertir, de trouver des passe-temps afin de moins subir l'allongement du temps, mais ces occupations laissent l'ennuyé dans un état de vacuité, le temps est vide, il n'a rien à offrir. Néanmoins, ici, la cause de l'ennui est circonscrite, connue, déterminée.

Parallèlement, il arrive aussi que ce soient des activités dont les nécessités s'accordent mal aux désirs du sujet qui produisent l'ennui : l'impératif du repas familial ou la soirée mondaine notamment ; alors même qu'il « [...] ne se trouve strictement rien qui eût été ennuyeux dans cette soirée, ni la conversation, ni les gens, ni les lieux. On rentre donc à la maison entièrement satisfaits. Encore un rapide coup, d'œil au travail interrompu le soir, une estimation sommaire et une prévision pour le lendemain – et ça y est : je me suis pourtant bien à vrai dire ennuyé à

¹⁴⁴ Auparavant, il aborde ce thème dans sa conférence du 25 juillet 1924 « Le concept de temps » HEIDEGGER Martin, « Le Concept de temps », In. *Heidegger*, Paris, L'Herne, coll. "Les Cahiers de L'Herne", 2016, pp. 23-33

¹⁴⁵ HEIDEGGER Martin, *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-finitude-solitude*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la philosophie », 1992,

cette soirée où j'étais invité.¹⁴⁶ » Dans cet exemple d'Heidegger, la cause n'est pas directement la soirée en question, mais quelque chose d'autre, de plus floue, un « [...] *je ne sais quoi*.¹⁴⁷ » Le *Dasein* s'est ennuyé à. Inutile ici d'y trouver un remède car c'est la prise en compte après-coup de l'ennui qui indique que le moment passé était déjà un passe-temps. C'est parce que l'occupation ne correspondait pas à un désir, que ce deuxième mode d'ennui est déjà plus subjectif que précédemment. C'est en se prêtant au jeu des mondanités, en se conformant à des activités sociales, c'est-à-dire en jouant un rôle, que le sujet s'abandonne, se trouve absent à lui-même absent. Dans ce mode d'ennui, l'homme suit « [...] cette autre tendance de ne pas être rempli par l'étant.¹⁴⁸ » Comme le soutient l'analyse de Schnell concernant ce *s'ennuyé à* : « [...] nous *nous* ennuyons, de *tout* notre être, dans une situation – c'est-à-dire à l'occasion d'un événement quelconque pour lequel nous nous sommes donné le temps, et l'ennui provient *de nous-mêmes*, de notre "for intérieur" pour ainsi dire.¹⁴⁹ » Nous retrouverons cette redondance du pronom au cours de notre propre développement.

Au-delà de leurs différences, de leur *profondeur* respective, l'ennui dans ces deux premières formes finit toujours par partir, il suffit que le train rejoigne enfin la gare ou que prenne fin l'invitation qui n'était que perte de temps. Ces deux formes d'ennui demeurent ainsi momentanées et semblent se résoudre de façon indépendante, bien que les passe-temps soient déjà des tentatives viables de résolution. Elles dépendent néanmoins d'une troisième forme d'ennui qu'elles dissimulent et dont elles découlent, un ennui premier, essentiel et originaire que Heidegger nomme profond et qui, même s'il ne le cite pas, fait écho à celui de Pascal lorsqu'il disait : « Ainsi l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui par l'état propre de sa complexion.¹⁵⁰ » C'est cet ennui-là qui nous intéresse particulièrement.

Cette théorie d'un ennui fondamental, a-contextuel, logé au cœur de l'existence et auquel l'homme serait assujéti, trouve chez Pascal son origine dans le statut de l'homme entendu comme *roi dépossédé* – relevant ainsi la double nature de l'homme, sa misère comme sa grandeur. Cette conception aux accents paradoxaux d'un roi néanmoins dépossédé, renvoie au mythe du paradis perdu, à l'exil hors du jardin d'Eden par le péché adamique. C'est là la double

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 177

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 176

¹⁴⁸ SCHNELL Alexander, *De l'existence ouverte au monde fini. Heidegger 1952-1930*, Paris, Vrin, 2005, p. 208

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 209

¹⁵⁰ PASCAL Blaise, *Pensées*, Paris, P. Lethielleux, 1896, p. 102

nature, elle tient au fait que si l'homme a été créé à l'image de Dieu, par le péché adamique il a perdu toute ressemblance à cet original dont il ne garde qu'une nostalgique mémoire. Si au fond de l'existence humaine c'est l'ennui *profond* qui y loge c'est qu'il est issu de la conscience qu'a chaque existence de sa propre vacuité. En effet, c'est toujours le néant qui borde cette existence dans un espace et un temps qui selon Pascal n'ont ni début ni fin. Cerné de deux infinis, l'homme est, mais est pour *rien* – frappé de dérélition, l'existence humaine est nécessairement tragique. Ainsi écrit-il : « Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.¹⁵¹ » Pascal n'espère aucun retour à un paradis perdu, aucun « règne de fin » comme disait Kant, où s'accomplirait une hypothétique union de la morale et du bonheur.

Ces quelques perspectives pascaliennes, résumées succinctement, font écho à *L'Ecclésiaste* dans l'Ancien Testament, et à sa phrase inaugurale : *Vanité des vanités, disait Qohélet ; vanité des vanités ; tout est vanité et pâture de vent. L'homme est éphémère, inconsistant, et inutile. Quelques versets après c'est pour souligner de nouveau la vanité de l'homme qu'est utilisée l'expression aujourd'hui célèbre : Rien de nouveau sous le soleil. Au regard de l'éternité, toute nouveauté apparaît comme déjà très ancienne, c'est-à-dire vaine. N'est-ce pas une telle idée que le Romantisme, et la promotion de l'ennui qui lui a été concomitante, reprend à son compte – à la manière de Musset indiquant : « Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux¹⁵² » ?*

En conséquence, c'est un temps qui paraît s'abolir que décrit Pascal précisément parce qu'indéterminé, aucun temps n'étant différent d'un autre, tout avenir étant toujours-déjà frappé d'obsolescence. C'est exactement ce que l'on retrouve dans l'analyse de l'ennui profond chez Heidegger lorsqu'il souligne : « il n'y a ni seulement présent, ni seulement passé, ni seulement avenir, et tout aussi peu ceux-ci additionnés – mais leur unité inarticulée, dans la simplicité de cette unité qui est leur horizon.¹⁵³ » La ligne du temps, dont l'ennui se fait le témoin, interdit toute idée de progrès et par là-même l'accomplissement d'un paradis terrestre, l'espérance d'un règne des fins.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 36

¹⁵² DE MUSSET Alfred, « Rolla », *Poésies Nouvelles (1836-1852)*, p. 5

¹⁵³ HEIDEGGER Martin, *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-finitude-solitude, op.cit.*, p. 224

Le divertissement

Au regard de sa condition, de sa finitude et donc de son ennui profond, l'homme est malheureux. Cet état de fait est « [...] si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près¹⁵⁴ » et il n'y a souvent pas d'autres choix que de ne pas y penser, c'est-à-dire de se divertir. La misère de l'homme le pousse à s'occuper d'une *quelconque* occupation, à s'affairer d'un *quelconque* affairement. Se divertir consiste pour tous les êtres misérables à faire diversion, à ne pas faire face à leur condition ; en cela est divertissement « [...] une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi.¹⁵⁵ » Cette disposition naturelle à l'ennui est ce qui pousse l'être humain – presque naturellement, Pascal parlant d'*instinct* – à chercher le bonheur en dehors de lui-même dans le monde extérieur, dans l'affairement aux affaires courantes, à l'action quelle qu'elle soit. « Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au-dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles.¹⁵⁶ » Le divertissement est en cela une quête sans fin et sans autre but que de perpétuer sa capacité de diversion, « [...] ce n'est que la chasse et non la prise qu'ils recherchent.¹⁵⁷ » Pris de ce point de vue, toutes les activités humaines, de la plus frivole à la plus sérieuse, se trouvent réduites au rôle de divertissement, de passe-temps, autrement dit de pure vanité : « Le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort.¹⁵⁸ »

En outre, si le divertissement ne nous sauve pas de l'ennui profond – car ils ne sont pas de même nature pourrait-on dire – il est toujours possible, et à l'inverse du mouvement vers l'extérieur qui caractérise le divertissement, que l'Homme s'adonne à une démarche introspective afin de chercher le salut à l'intérieur de lui-même. Mais si l'on tente de s'approcher d'un « moi », c'est son inconstance, sa vanité, qui apparaît. « Il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps.¹⁵⁹ » À la différence du *cogito* cartésien, le moi chez Pascal n'est pas une substance transparente à elle-même dans une identité constante ; et quand bien même il *serait*, le moi pour Pascal demeure insaisissable tant par le corps que par l'âme. Ainsi est-il chez lui « [...] introuvable. Peut-être même est-il inexistant.¹⁶⁰ » C'est ce qui ressort du célèbre passage que nous citons dans son entièreté :

¹⁵⁴ PASCAL Blaise, *Pensées*, *op.cit.*, p. 98

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 101

¹⁵⁶ *Idem*

¹⁵⁷ *Idem*

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 105

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 407

¹⁶⁰ CARRAUD Vincent, *L'Invention du moi*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Chaire Etienne Gilson", 2010, p. 35

« X. – Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants ; si je passe par là, puis-je dire qu’il s’est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier ; mais celui qui aime quelqu’un à cause de sa beauté, l’aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu’il ne l’aimera plus.

XI – Et si on m’aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m’aime-t-on, moi ? Non ; car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce Moi, s’il n’est ni dans le corps, ni dans l’âme ? Et comment aimer le corps ou l’âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le Moi, puisqu’elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l’âme d’une personne, abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n’aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.

Qu’on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n’aime personne que pour des qualités empruntées.¹⁶¹ »

Il n’y a donc pas d’identité substantielle du moi vers lesquelles convergeraient en une seule unité les diverses et variables qualités que l’on pourrait lui attribuer. Au-delà de Descartes lui-même, c’est la pensée stoïcienne que critique Pascal, celle qui se veut critique envers les futiles divertissements afin de cultiver une toute aussi vaine sagesse et un souci de soi. Comme le souligne très justement Bouchilloux : « L’ennui est ce dégoût de soi qui disqualifie le souci de soi prôné par les stoïciens.¹⁶² » Quelle belle formule que ce dégoût de soi, rappelant le dégoût de la vie si souvent assimilé à l’ennui via le *taedium vitae* de Sénèque, mais prenant l’Homme lui-même pour l’objet, ou plus précisément son identité à soi. C’est également la pensée de Montaigne – se peignant lui-même dans les *Essais*, certes en vain – que Pascal juge sur la question erronée. « C’est là, selon L. 649, 680 et 780, le projet le plus inutile pour conjurer la misère, le moi ne prétendant plus subsister, face au néant de la mort qui lui révèle le néant de son être, que dans la souveraineté vide de ce pur effet de ressemblant à rien que lui livre, à l’instar de toute peinture selon L.40, sa propre peinture.¹⁶³ » De fait, ni le divertissement ni l’introspection – qui n’est en cela qu’une modalité intérieure du divertissement puisque fondamentalement vaine et éloignant le sujet de la conscience de sa condition – ne peuvent sauver de l’ennui profond, ils ne sont qu’une quête infinie, certes nécessaire puisque l’homme ne sait pas « [...] demeurer en repos dans une chambre¹⁶⁴ », mais fondamentalement dérisoire.

¹⁶¹ PASCAL Blaise, *Pensées*, *op.cit.*, p. 51-52

¹⁶² BOUCHILLOUX Hélène, *Pascal : La force de la raison*, Paris, Vrin, 2004, p. 154

¹⁶³ *Idem.*

¹⁶⁴ PASCAL Blaise, *Pensées*, *op.cit.*, p. 98

De l'impossibilité du bonheur au seul remède à l'ennui

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent, il sortira du fond de son âme, l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.¹⁶⁵

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui de son autorité privé, ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.¹⁶⁶

Ces deux citations – et bien sûr celle citée partiellement plus haut : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre¹⁶⁷ » – montrent que le divertissement est en ceci paradoxal qu'il est tout à la fois tentative de préserver l'Homme de l'ennui *et* éloignement du bonheur. Si l'ennui nous incline aux divertissements mais que les divertissements ne permettent pas de s'extirper de l'ennui, alors le bonheur paraît être un simple idéal, accessible en droit mais inaccessible en fait, soulignant ainsi le pessimisme de Pascal. De toutes les fins poursuivies par l'homme, c'est pourtant toujours le bonheur qui est la fin dernière : « Tous les hommes recherchent d'être heureux : cela est sans exceptions. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but.¹⁶⁸ » Quête encore une fois nécessaire mais inatteignable car « [...] le présent ne nous satisfaisant jamais, l'expérience nous pipe, et, de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort qui en est un comble éternel.¹⁶⁹ » C'est encore le mythe adamique qui est ici convoqué par Pascal afin de comprendre ce désir de bonheur, l'incapacité à l'obtenir mais surtout pour entrevoir ce qui serait la seule salvation possible. « Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 96

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 120

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 98

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 117

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 118

que par un objet infini et immuable, c'est à dire que par Dieu même ? ¹⁷⁰ » Si l'homme est à l'image du Dieu, par le péché adamique, il a perdu toute ressemblance avec Dieu.

Bien entendu, en étant distrait par le divertissement, l'homme n'est plus disponible pour la rencontre avec Dieu, car l'ennui, pour Pascal, est une étape qui mène à Dieu, une façon de traverser le néant pour mieux atteindre le divin. Néanmoins, si cet état d'ennui est nécessaire à l'accès au divin, elle n'est pas pour autant suffisante. En effet, Pascal souligne : « Le bonheur n'est ni hors de nous ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous. ¹⁷¹ » Qu'est-ce dire ? Que le bonheur relève d'une mystique de la grâce ¹⁷² qui ne dépend pas de nous, ne vient pas de nous mais demeure en nous.

Pascal rejoint donc dans une certaine mesure les philosophies traditionnelles du bonheur tout en s'en éloignant sur d'autres points. C'est donc bien sûr via l'amour de l'immuable et de l'éternel qu'est possible l'accès au bonheur et cet amour dépend de chacun, il convoque une responsabilité dans le souci de soi, de ce qui y est éternel, c'est-à-dire de l'âme et des vérités éternelles. Or, pour Pascal, cet accès ne dépend pas de la seule volonté de l'Homme mais de la grâce de Dieu. En effet, si les jésuites et les jansénistes s'accordent sur la définition de la grâce, ils divergent quant à sa nature. Pour les jésuites, l'homme qui ne succombe pas au péché, obtiendra le salut. Pascal dans la lignée janséniste se montre plus pessimiste. Dieu n'accorde qu'à certains le salut, qui n'est ni une récompense ni le résultat d'une bonne conduite individuelle. Aussi, seul le salut peut sauver de l'ennui, mais rien, pas même une vie pieuse, ne peut nous garantir de le recevoir. Si les divertissements ne sont que des moyens pour fuir l'ennui, seule la grâce accordée par Dieu est à même de le tuer.

L'analyse que mène Heidegger de l'ennui profond, si elle s'apparente aux descriptions qu'en donne Pascal, ne mène évidemment pas aux mêmes conclusions.

Dans les deux premières formes dégagées, *ennuyer par* et *ennuyer à*, c'est une différence de profondeur qui se marquait, dans l'ennui profond c'est la tonalité fondamentale de l'être au monde qui est perspectif. Cet ennui profond, Heidegger l'exprime sous la forme d'un *cela vous ennuie* : le *cela* exprime un impersonnel au même titre que le « *il* » dans des phrases comme

¹⁷⁰ *Idem*

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 121

¹⁷² Voir à ce sujet PASQUA Hervé, *Blaise Pascal : penseur de la grâce*, Paris, Pierre Téqui, 2000

« il fait beau ». Ici, le *cela* désigne ainsi l'indéterminé, l'inconnu qui ennuie, mais plus précisément encore « [...] le propre soi-même, laissé en plan, que chacun est soi-même [...] »¹⁷³ », autrement dit un soi-même dépouillé de son histoire, de sa profession, de sa position sociale, de tout ce qui le caractérise dans sa quotidienneté ; « [...] avec *cela*, nous finissons par devenir l'apparence indifférente de personne.¹⁷⁴ » Quant au *vous*, de la formule *cela vous ennuie*, il faut le comprendre également comme un pronom purement impersonnel, un *vous* par lequel on se distancie de soi mais qui y renvoie pourtant. Cet ennui le plus profond, cette tonalité fondamentale, est indépendante de toutes causes extérieures. Le *cela vous ennuie* a en lui le caractère de rendre manifeste ce qu'il en est de nous ; si Heidegger se refuse à en développer un exemple, contrairement aux deux premières formes d'ennui, il donne néanmoins une petite illustration : « [...] quand, un dimanche après-midi, on marche à travers les rues d'une grande ville.¹⁷⁵ »

Cet ennui – qui prend bien entendu pied dans l'architecture théorique heideggérienne – est l'état où la personne, étant ce qu'elle est, ne veut rien de l'étant précis de la situation dans laquelle elle se trouve. La situation et l'Homme sont alors frappés d'indifférence et le vide consiste alors en cette indifférence qui en entier entoure l'étant. Entendu de la sorte, on comprend qu'il n'y a aucun remède à cet ennui ; trop profond, trop fondamental qu'il est, le *Dasein* ne peut se divertir de lui-même, notamment parce qu'il est lui-même la dimension du temps. En cela, faire l'expérience de l'ennui profond c'est être laissé vide dans l'indifférence, c'est « [...] pour le *Dasein*, d'être livré à l'étant qui se refuse en entier¹⁷⁶ » comme le développe Heidegger. Dans cet ennui, l'étant dans sa totalité se refuse aux possibilités et le soi-même se retrouve face à lui-même comme ce qui est *là* et qui doit assumer son *Dasein*, son être-là au monde. Le *Dasein* est partout et n'a pourtant goût d'être nulle part, il est convoqué par l'horizon du temps quienserme l'étant dans sa totalité mais qui se présente du même coup comme l'élément qui le rend possible. Indifférent à tout, le *Dasein* se découvre dans ses possibilités, décidé à agir ici et maintenant dans telle ou telle perspective essentielle choisie par lui-même ; il se découvre ainsi dans sa *liberté*. Le *Dasein* qui dans l'ensemble de ses possibilités se décide d'être, détermine l'instant dans l'horizon du temps. L'ennui force le *Dasein* à entrer dans l'instant comme possibilité

¹⁷³ HEIDEGGER Martin, *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-finitude-solitude*, op.cit., p. 206

¹⁷⁴ *Idem*

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 207

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 213

véritable de son existence et cette existence n'est possible que si l'étant en entier se refuse dans l'horizon du temps. Or, c'est l'ennui profond qui laisse cette possibilité *ouverte*.

Ainsi pour Heidegger, l'ennui ne s'intéresse à rien, il se désintéresse de tout puisque précisément dans l'ennui tout se vaut, tout s'égalise ; parce qu'il provoque un retrait d'intérêt de tout et laisse vide sa place au milieu de ce tout. Ce n'est pas tant le monde qui se retire mais le sujet qui se retire du monde comme on se retire d'une affaire, ou comme on retire ses fonds d'une banque. Or, c'est dans ce retrait que l'homme peut exister véritablement en donnant un sens résolu à son existence en tant qu'être au monde. De prime abord, et le plus souvent, le *Dasein* n'existe pas en mode propre mais sur le mode impropre du « On », de telle sorte que n'importe qui puisse prendre sa place. Le « On » est celui qui ne met pas en jeu ce qui va de son être même, contrairement au *Dasein*. Par la tonalité fondamentale que représente l'ennui, le *Dasein* n'est pas un étant quelconque dans le monde, mais il est *au* monde, et par cet être au monde qui le caractérise, le *Dasein* devient celui dont dépend son être. Nulle correspondance ici entre l'ennui et le désespoir, car l'ennui est annonce (*Ansagen*).

Chapitre quatrième : L'ennui de Freud à Lacan

Quelques rares occurrences de l'ennui dans le texte freudien

L'ennui ou *ennui* sont des termes que Freud n'utilise quasiment jamais, ne les élevant pas à un rang notionnel ou conceptuel. Il demeure néanmoins possible de relever quelques rares occurrences.

Paradoxalement, c'est dans *Études sur l'hystérie* en 1895 et d'ailleurs sous la plume de Breuer que le terme est le plus cité. Ainsi, dans le chapitre deux des *Considérations théoriques* intitulé « L'excitation tonique intracérébrale. Les affects », Breuer développe l'idée selon laquelle le système nerveux central comprend une *quantité excitation intracérébrale* lui permettant de fonctionner ; que cette quantité d'excitation soit faible comme au repos en état de veille, ou très importante lorsqu'il est actif et qu'il produit un travail conséquent.

En cela, « une production de travail effective du cerveau conditionne assurément une plus grande consommation d'énergie que la simple préparation au travail¹⁷⁷ », et de la même manière « [...] toutes les gradations de l'état de veille allant jusqu'à la somnolence et jusqu'au sommeil effectif correspondent des degrés d'excitation inférieurs.¹⁷⁸ » Ainsi il y a des variations différentes d'excitation et donc de dépense d'énergie intracérébrale allant de la production de travail intense à la somnolence. Comme l'indique Breuer « [...] le cerveau travaille avec une quantité d'énergie variable, mais limitée.¹⁷⁹ »

De plus, Breuer souligne « [...] une tendance dans l'organisme au maintien constant d'une excitation intracérébrale (Freud)¹⁸⁰ », renvoyant ainsi directement aux travaux de Freud dont il reconnaît l'influence et sur lequel repose finalement l'ensemble de sa propre construction théorique. Cette *tendance à la constante* conduit le système nerveux à rechercher une activité afin de décharger l'excitation si celle-ci s'accumule et devient excessive, bien que ces variations, ou la tolérance à leurs variations, soient différentes d'un individu à l'autre : « [...] combien les

¹⁷⁷ FREUD Sigmund, « Études sur l'hystérie », In. *Œuvres complètes. Psychanalyse. Vol. II 1893-1895*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 216

¹⁷⁸ *Idem*

¹⁷⁹ *Idem*

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 218

gens pleins de vie se différencient sur ce point des indolents, des léthargiques ; ceux qui “ne peuvent rester assis bien tranquillement” de ceux qui “ont un talent inné pour rester assis sur un canapé”.¹⁸¹ »

C'est dans ce contexte qu'apparaît l'ennui :

Quand le cerveau éveillé reste un assez long temps au repos, sans transformer en fonctionnant la force de tension en énergie vivante, alors interviennent le besoin d'activité et la poussée à celle-ci. Un long repos moteur crée le besoin de mouvement (le va-et-vient sans finalité des animaux en cage) et un sentiment pénible lorsque ce besoin ne peut être satisfait. Le manque de stimuli sensoriels, l'obscurité, un silence absolu deviennent un tourment ; le repos de l'esprit, le manque de perceptions, de représentations, d'activité associative engendrent la torture de l'ennui. Ces sentiments de déplaisir correspondent à une « surexcitation », à un accroissement de l'excitation intracérébrale normale.¹⁸²

Il est intéressant de retrouver chez Breuer, et dans une théorie générale de la recherche d'une homéostasie du système nerveux central, l'ennui comme affect résultant d'une absence de décharge de l'excitation intracérébrale. L'ennui serait un état forcé dû à l'absence de stimulation sensorielle (visuelle et auditive notamment), laissant donc entendre qu'il provient d'un environnement trop pauvre. De plus, Breuer est loin, ici, d'une conception de l'ennui comme abattement, c'est-à-dire d'une conception *déficitaire* de l'ennui, mais le pense au contraire dans sa dimension excessive, comme un trop d'excitation, à l'image de la métaphore du tourment. On retrouve, enfin, l'ennui dans son sens fort, élevé au rang de torture et, au travers de la mention des animaux en captivité, en cage, c'est bien entendu l'acédie dont on retrouve l'héritage direct.

Une autre mention de l'ennui apparaît dans le chapitre six de ces mêmes *Considérations théoriques*, appelé « Disposition originelle ; développement de l'hystérie. » Breuer y développe une conception de l'hystérie comme étant « [...] des personnes vives, excitées [...]»¹⁸³ » ayant un « [...] excédent originel [...]»¹⁸⁴ » d'excitation de nature sexuelle. À cela, il ajoute : « [...] on peut cependant aller peut-être plus loin et dire que cette anomalie consisterait justement en ce que chez ces personnes l'excitation de l'organe central peut se déverser dans les appareils nerveux de la sensation [...] et dans ceux des organes végétatifs [...]»¹⁸⁵ » C'est cette spécificité

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 219

¹⁸² *Ibid.*, p. 218

¹⁸³ *Ibid.*, p. 266

¹⁸⁴ *Idem*

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 267

qui fait, pour Breuer et à cette date, l'hystérie, et qui explique l'importance du corps dans ses manifestations. Or, c'est précisément cet excédent d'excitation qui explique « [...] leur besoin de sensations et d'activité intellectuelle, leur incapacité à supporter la monotonie et l'ennui [...].¹⁸⁶ » L'hystérie entretiendrait ainsi avec l'affect d'ennui un rapport singulier, l'hystérique ayant tendance à refuser les conditions de possibilité, d'excitation, pour qu'un tel affect advienne et perdure.

Au-delà de ces quelques références qui appartiennent toutes à Breuer, les mentions du terme ennui dans l'œuvre freudienne ne permettent pas d'en développer une ligne directrice ou d'en dégager un sens particulier. Il est toutefois intéressant de souligner que des occurrences existent mais surtout au sein de la correspondance de Freud, qui avait d'ailleurs pour lui un rôle d'importance dans l'élaboration de son travail. Comme l'indique Schröter : « Ainsi, ses lettres montraient les procédés créatifs qu'il mettait à l'œuvre. Freud n'écrivait pas seulement avec plaisir mais aussi comme sous une pression. [...]. La correspondance était pour lui une forme sérieuse de l'activité intellectuelle et elle lui était nécessaire pour se sentir bien.¹⁸⁷ » C'est dans ses lettres qu'il parle le plus volontiers, non de l'ennui, mais de *son* ennui.

Ainsi, écrit-il à Silberstein en 1873 : « Quand je ne peux ni lire ni écrire des lettres, je crains, par ennui mortel d'attraper le choléra.¹⁸⁸ » Écrire et lire sont deux activités, deux diversions ou divertissements (au sens pascalien), qui luttent contre la survenue de l'ennui qui, à l'image de la maladie physique, peut être mortel. Il y fait également référence dans une lettre à Fliess du 10 novembre 1897 dans un sens relativement similaire. L'ennui est toujours une soumission à une situation extérieure, que cette dernière soit caractérisée par l'absence d'activité¹⁸⁹ ou par l'impossibilité d'y voir une fin. Ainsi écrit-il : « Je ne sais pas du tout où j'en suis et je m'ennuie beaucoup avec moi. Je me forcerai à écrire le rêve [le livre] afin d'en sortir.¹⁹⁰ » Le 20 mai 1900, toujours à Fliess, c'est de nouveau le lien entre inactivité et ennui que Freud souligne, de même que son caractère dangereux – rappelant ainsi l'ennui mortel vingt-sept ans plus tôt : « Mais

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 266

¹⁸⁷ SCHRÖTER Michael, « Les lettres de Freud : état des lieux, caractéristiques, histoire de l'édition (Avec une "coda" pour ma propre cause) », *Essaim*, 2007/2, n° 19, p. 46

¹⁸⁸ Lettre de Sigmund Freud à Eduard Silberstein en date du 30 juillet 1873, In. DE MIJOLLA Alain, « Images de Freud », In. *Freud fragments d'une histoire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Le Fil Rouge", 2003, p. 122

¹⁸⁹ C'est ce qu'il écrit encore le 5 novembre 1897 à Fliess : « Comme je ne puis rien faire d'autre qu'analyser et que je ne suis pas continuellement occupé, je m'ennuie le soir. » FREUD Sigmund, « Lettres 65 à 153 », In., *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Bibliothèque de psychanalyse", 2009, p. 202

¹⁹⁰ Cité par ANZIEU Didier, *L'Auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Bibliothèque de psychanalyse", 1998, p. 234

que vais-je entreprendre maintenant ? J'ai encore trois personnes et demie, c'est-à-dire trois séances et demie quotidiennes, charge bien trop faible pour une baleine ! Malheur à moi si je m'ennuie ! Toutes sortes de choses peuvent m'arriver [...].¹⁹¹ »

Ces quelques références, non exhaustives, ne sont pas suffisantes pour amener à une quelconque théorisation. Freud use très largement du terme ennui (*Langweil*) en son sens le plus courant, c'est-à-dire comme synonyme de monotonie, d'absence de stimulation ou d'absence de perspective. C'est en cela la perception d'un temps qui ne passe pas qu'il désigne ; exception faite néanmoins de *l'ennui de lui-même* qu'il indique dans la lettre à Fliess du 20 mai 1900 que nous citons plus haut. Ainsi de sa lettre à Anna du 18 juillet 1915 où il indique « Le voyage a été ennuyeux sur la fin, car depuis Marienbad le train rapide a laissé la place à un tortillard qui a mis deux h. au lieu d'une. » L'ennui possède quoi qu'il en soit une certaine fonction chez Freud : sa fuite le pousse à travailler car il semble tout particulièrement le redouter. On peut mentionner en ce sens la lettre du 20 avril 1927 à sa fille : « Par ennui je commence à écrire quelque chose, cela sera-t-il viable, je ne le sais pas encore. » ou ce télégramme de 1927, toujours à Anna, « ici mauvais temps très calme wolf s'ennuie ce serait mon cas aussi si ne pouvais écrire. »

Si Freud ne s'est pas intéressé à l'ennui, il n'en demeure pas moins que la catégorie des affects a, elle, pu susciter un intérêt important.

L'affect

La première approche de Freud concernant l'affect s'inscrit dans une démarche *quantitative*, il souligne ainsi constamment l'existence d'un *quota* d'affect, d'une *valeur affective* selon la traduction par Freud lui-même du terme *Affektbetrag*. Néanmoins, s'il parle bien de quantité, cette dernière demeure immesurable, elle est « [...] quelque chose qui peut être augmenté, déplacé, déchargé [...].¹⁹² » En outre, ce quota d'affect – et il s'agit ici de la fin de la citation –

¹⁹¹ FREUD Sigmund, « Lettres 65 à 153 », *op.cit.*, p. 284

¹⁹² FREUD Sigmund, « Les psychonévroses de défense », In. *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, p. 14 On pourrait également citer la Lettre 18 à Fliess où Freud cite les trois mécanismes des affects (conversion, déplacement et transformation).

« [...] s'étale sur les traces mnésiques des représentations un peu comme une charge à la surface des corps.¹⁹³ » Déjà en 1894 affect et représentation sont distincts.

Introduite dans *L'Esquisse*, la notion d'après-coup paraît creuser davantage cette distinction, car là où la première scène paraît ne produire aucune quantité d'affect, c'est via un second événement, dans l'après-coup, qu'un surgissement de l'affect aura lieu. « [...] l'affect est inadéquat à la représentation qui lui est liée¹⁹⁴ » comme l'énonce Fierens. *L'interprétation des rêves* modifie la logique freudienne des affects car, selon Lacan, Freud y « [...] découvre le fonctionnement du symbole comme tel, la manifestation du symbole ; l'état dialectique, à l'état sémantique, dans ses déplacements, les calembours, les jeux de mots, rigolades fonctionnant toutes seules dans la machine à rêver.¹⁹⁵ » L'ouvrage met ainsi fin à la conception énergétique, quantitative, de l'affect, car il ne s'agit plus, au moment de la rédaction de l'ouvrage, d'une question pertinente dans le contexte du rêve. En effet « il [Freud] part du constat de l'immutabilité de l'affect, c'est-à-dire du fait que dans le rêve un affect peut être transformé ou déplacé mais il reste identique à lui-même dès lors qu'il se produit. Puisqu'il se produit et dans la veille, et dans le rêve [...] avec le même poids, la clef du rêve se trouve ailleurs.¹⁹⁶ » Toutefois, l'affect va être entendu dans le contexte du rêve – et au travers des modalités de transformations multiples élargissant celles déjà citées dans la Lettre 18 à Fliess – comme étant plus généralement visé par le processus de la censure comme défense contre l'angoisse et le désir qu'il représente. C'est là ce que Vieira pointe comme le renversement du « [...] statut de l'affect comme effet du signifiant.¹⁹⁷ » Freud énoncera la chose clairement en 1915 dans *Métapsychologie* : « Il est possible que le développement de l'affect parte directement du système *Ics* ; dans ce cas, il a toujours un caractère d'angoisse, angoisse contre laquelle tous les affects "refoulés" sont échangés.¹⁹⁸ » C'est également dans cet ouvrage, fondamental à plus d'un titre, que Freud va développer la thèse, présente de façon parcellaire auparavant, de l'affect comme opposé à la représentation *au niveau de la pulsion* et *au travers du refoulement* : « Pour désigner cet autre élément du représentant psychique, le nom de *quantum d'affect* est admis ; il correspond à la pulsion, en tant qu'elle s'est détachée de la représentation et trouve une

¹⁹³ *Idem*

¹⁹⁴ FIERENS Christian, « L'affect en psychanalyse expliqué par le détour de l'Éthique de Spinoza », *Ecoles pratique des Hautes Etudes en psychopathologies*, [En Ligne] [URL :https://ephep.com/fr/content/info/cfierens-l'affect-en-psychanalyse-explique-par-le-detour-de-lethique-de-spinoza#_ftn1]

¹⁹⁵ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 95

¹⁹⁶ VIEIRA Marcus André, *L'Éthique de la passion : L'affect dans la théorie psychanalytique avec Freud et Lacan*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. "Clinique psychanalytique et psychopathologie", 1998, p. 31

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 33

¹⁹⁸ FREUD Sigmund, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. "Idées", 1983, p. 86

expression conforme à sa quantité dans des processus qui sont ressentis sous forme d'affects. Dorénavant, dans la description d'un cas de refoulement, il faudra rechercher séparément ce qu'il advient, du fait du refoulement, à la représentation et ce qu'il advient de l'énergie pulsionnelle qui lui est attachée.¹⁹⁹ » Les destins de la représentation et les destins de l'affect sont différents au titre qu'ils représentent deux destins de la pulsion elle-même. Or, si nous sommes bien ici dans le registre inconscient du refoulement, l'affect lui ne l'est pas, nul affect inconscient donc, mais disjonction entre l'affect et le mouvement pulsionnel dont il prend la source, « [...] au titre d'effet des substitutions signifiantes.²⁰⁰ »

La place ici attribuée à l'angoisse comme pouvant subir une transformation dans le destin des affects correspond à la première théorisation freudienne, qui laissera la place, dans *Inhibition, symptômes et angoisse* à l'angoisse comme « [...] moteur du refoulement [...]»²⁰¹ » subissant des « [...] déformation du contenu [...]»²⁰² » mais renvoyant irrémédiablement à l'angoisse de castration et à sa menace. Nous reviendrons plus longuement sur cet affect d'angoisse dans le cours de la thèse²⁰³.

L'affect, via l'angoisse et au travers de la castration, devient l'effet singulier d'une position vis-à-vis du désir. C'est là l'un des nombreux points que reprendra Lacan.

Quelques éléments sur la conceptualisation de l'affect dans la pensée lacanienne

L'affect, dans l'enseignement de Lacan, sera bien entendu pris dans un rapport plus large au désir et à l'Autre, dans ce qu'il nomme notamment une érotologie : « Je n'ai pas pris cette voie dogmatique de faire précéder d'une théorie générale des affects ce que j'ai à vous dire de l'angoisse. Pourquoi ? Parce que nous ne sommes pas ici des psychologues ; nous sommes des psychanalystes. Je ne vous développe pas une psychologie, un discours sur une réalité irréelle qu'on appelle la psyché, mais sur une praxis qui mérite un nom, érotologie.²⁰⁴ » La position de

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 55

²⁰⁰ VIEIRA Marcus André, *L'Éthique de la passion: L'affect dans la théorie psychanalytique avec Freud et Lacan*, *op.cit.*, p. 39

²⁰¹ FREUD Sigmund, « Inhibition, symptôme et angoisse » (1926), In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XVII. 1923-1925*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 226

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ Voir la partie troisième

²⁰⁴ LACAN Jacques, , *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, *op. cit.*, p. 24

Lacan est ici primordiale : l'affect ne peut pas être considéré *abstraitement*, dans une « réalité irréaliste », mais est toujours rapporté à une *expérience*, une « praxis », puisqu'elle dépend du rapport d'un sujet au *désir*, un « érotologie » donc. C'est uniquement dans une telle perspective que le psychanalyste peut s'intéresser aux affects. Énoncer de telles choses revient également à faire de l'affect un effet, et non une cause, de la constitution du sujet comme parlêtre, c'est-à-dire « [...] effet du langage sur l'être.²⁰⁵ » Lacan parle dans cette séance du 14 novembre 1962 de l'affect comme n'étant pas « [...] le sujet sous une forme en quelque sorte brute [...] protopathique.²⁰⁶ » Le sujet protopathique c'est le sujet mythique, celui qui se trouverait en deçà de la rencontre avec l'Autre du langage, or d'un tel sujet nul affect n'advient. L'indication est intéressante, pour qu'il y ait de l'affect, encore faut-il qu'ait sonné, comme l'écrit Le Gauffey, la « fin des rêveries au long desquelles un sujet protopathique émergerait d'un vagissement plus ou moins originaire pour atteindre, sans altération décisive de son être premier, le régime normal du sujet de la représentation, qui regarde défiler sous son œil expert le monde des objets et celui des signes.²⁰⁷ » L'affect c'est l'effet de l'incorporation de la structure du langage. Quant à cette conception abstraite et psychologisante que critique Lacan, il paraît tout à fait possible de lui réserver le terme d'émotion.

Or, établir l'affect comme résultant de l'effet du langage sur l'être a deux conséquences repérables dans l'enseignement de Lacan. Le premier est d'indiquer que les signifiants affectent le sujet, le second que l'affect est trompeur – exception faite de l'angoisse précisément parce qu'il ne se réfère pas au signifiant mais à l'objet – les deux points étant bien entendu intimement liés. Surtout, au-delà de la tromperie du signifiant lui-même, si l'affect l'est tout autant c'est que Lacan soutient la position freudienne que l'affect n'est pas inconscient mais que c'est le signifiant auquel il est originairement lié qui se trouve substitué : « Ce que je dis de l'affect, c'est qu'il n'est pas refoulé. Cela, Freud le dit comme moi. Il est désarrimé, il s'en va à la dérive. On le trouve déplacé, fou, inversé, métabolisé, mais il n'est pas refoulé. Ce qui est refoulé, ce sont les signifiants qui l'amarrent. » N'est-ce pas une autre façon de distinguer affect et émotion, le premier subissant un déplacement du fait de la structure du langage (S1 → S2), ce qui n'est pas le cas du second ? C'est bien ce que résume Miller en rappelant la centralité du corps dans les effets de l'incorporation de ce langage venu de l'Autre : « Sans doute s'agit-il du corps dans l'affect, mais plus exactement des effets du langage sur le corps – ces effets, que j'ai naguère

²⁰⁵ VIEIRA Marcus André, *L'Éthique de la passion: L'affect dans la théorie psychanalytique avec Freud et Lacan*, *op.cit.*, p. 100

²⁰⁶ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, *op. cit.*, p. 24

²⁰⁷ LE GAUFFEY Guy, *L'Éviction de l'origine*, Paris, EPEL éditions, 2001, p. 228

énumérés, de découpage, de dévitalisation, de vidage de la jouissance, c'est-à-dire, selon le terme de Lacan, d'²⁰⁸ *autrification* du corps. Ce que Freud appelle la séparation du quota d'affect et de l'idée devient pour nous l'articulation du signifiant et de l'objet *a*.²⁰⁹ »

Ainsi conviendra-t-il, dans nos développements, de montrer en quoi « [...] l'affecté, c'est non pas seulement le corps imaginaire, [...] mais sa capacité à jouir, la jouissance étant la seule substance à quoi la psychanalyse ait affaire, dit Lacan.²¹⁰ »

L'affect d'ennui dans l'enseignement de Lacan

Nous avons rassemblé ci-dessous quelques occurrences significatives concernant l'affect d'ennui dans l'enseignement de Lacan. Bien entendu, elles seront pour certaines largement reprises dans le corps de notre travail. Nous les avons ici exposées chronologiquement, qu'elles proviennent de sa production orale ou écrite.

- « Le séminaire sur "La Lettre volée" » (26 avril 1955)

« Dupin s'est fait annoncer au ministre. Celui-ci le reçoit avec une nonchalance affichée, des propos affectant un romantique ennui.²¹¹ »

Lacan fait ici référence au comportement du ministre que Poe décrit comme « [...] bâillant, flânant, musant, et se prétendant accablé d'un suprême ennui.²¹² » Le terme même d'*accablement* renvoie à cet état d'âme splénique qui fut un *topos* littéraire parcourant l'ensemble du romantisme.

Dans un autre passage, Lacan se référera à l'*odor di femina* du *Don Giovanni* de Mozart en faisant de l'ennui un attribut de la féminité, au même titre que passivité, le nonchaloir et la mollesse :

²⁰⁸ LACAN Jacques, , *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse, op. cit.*, p. 23

²⁰⁹ MILLER Jacques-Alain, « Les affects dans l'expérience psychanalytique », *La Cause du désir*, 2016/2, n° 93, p. 109

²¹⁰ SOLER Colette, *Les Affects lacaniens, op. cit.*, p. 51

²¹¹ LACAN Jacques, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », In. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 14

²¹² POE Edgar Allan, « La lettre volée », In. *Histoires extraordinaires*, Paris, Pocket, 1989, p. 82

« Aussi bien l'aura de nonchaloir allant jusqu'à affecter les apparences de la mollesse, l'étalage d'un ennui proche du dégoût en ses propos, l'ambiance que l'auteur de la philosophie de l'ameublement sait faire surgir de notations presque impalpables comme celle de l'instrument de musique sur la table, tout semble concerté pour que le personnage que tous ses propos ont cerné des traits de la virilité, dégage quand il apparaît l'*odor di femina* la plus singulière.²¹³ »

Le propos, au-delà d'une attribution banale et caricaturale de qualificatifs à une position normative, souligne le lien entre la lettre et la jouissance pas-toute phallique.

- *Les psychoses* (Séance du 4 juillet 1956)

« Or, le couple se trouve au contraire dans une situation de conflit, voire d'aliénation interne chacun de son côté. Pourquoi ? Parce que le phallus, si je puis m'exprimer ainsi, est baladeur. Il est ailleurs. Chacun sait où le met la théorie analytique – c'est le père qui en est supposé être le porteur. C'est autour de lui que s'instaure la crainte de la perte du phallus chez l'enfant, la revendication, la privation, ou l'ennui, la nostalgie du phallus de la mère.²¹⁴ »

L'ennui est désigné ici comme position subjective au regard du phallus de la mère, après l'instauration de la fonction paternelle et de la loi du désir. Revendication, privation, ennui et nostalgie sont ainsi quatre réponses possibles à cette « [...] sorte de deuil de cette étrification imaginaire²¹⁵ », comme le dit Zafirooulos, qu'est la dialectique de se faire le phallus de la mère. Notons qu'ennui et nostalgie, qui sont les deux seuls affects de ce quatuor, sont ainsi noués autour des conséquences de ce deuil. Peut-être l'ennui est-il une autre modalité affective face à ces « [...] ces nostalgies de l'humanité : mirage métaphysique de l'harmonie universelle, abîme mystique de la fusion affective, utopie sociale d'une tutelle totalitaire, toutes sorties de la hantise du paradis perdu d'avant la naissance et de la plus obscure aspiration à la mort.²¹⁶ »

²¹³ LACAN Jacques, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », *op.cit.*, p. 35

²¹⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p.359

²¹⁵ ZAFIROPOULOS Markos, *Œdipe assassiné ? Œdipe roi, Œdipe à Colone, Antigone ou L'inconscient des modernes. Les mythologiques de Lacan 2*, Toulouse, Érès, coll. "Point Hors Ligne", 2019, p. 143

²¹⁶ LACAN Jacques, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 36

- « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (décembre 1957-janvier 1958)

Cet article est particulièrement important pour la conception de l'ennui car il introduit le lien entre cet affect et l'Autre-chose sur lequel nous nous attarderons lors de notre troisième partie. Un tel lien étant déjà potentiellement repérable dans le passage que nous venons de citer issu de *Les psychoses*, tant la revendication, la privation, l'ennui et la nostalgie ouvre sur une logique du désir qui est métonymique, c'est-à-dire toujours *autre-chose*. Néanmoins, Lacan emploie ici la majuscule :

Il est assez frappant qu'une dimension qui se fait sentir comme celle d'Autre-chose dans tant d'expériences que les hommes vivent, non point du tout sans y penser, bien plutôt en y pensant, mais sans penser qu'ils pensent, et comme Télémaque pensant à la dépense, n'ait jamais été pensée jusqu'à être congrûment dite par ceux que l'idée de pensée assure de penser. Le désir, l'ennui, la claustration, la révolte, la prière, la veille (je voudrais qu'on s'arrête à celle-ci puisque Freud s'y réfère expressément par l'évocation au milieu de son Schreber d'un passage du *Zarathoustra* de Nietzsche), la panique enfin sont là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs, et pour y appeler notre attention, je ne dis pas en tant que simples états d'âme que le pense-sans-rire peut remettre à leur place, mais beaucoup plus considérablement en tant que principes permanents des organisations collectives, hors desquelles il ne semble pas que la vie humaine puisse longtemps se maintenir.²¹⁷

L'ennui, comme le désir, la claustration, la révolte, la prière, la veille et la panique, n'est un pas état d'âme parce qu'il appelle la dimension de l'Ailleurs comme étant le lieu de l'Autre. C'est donc de nouveau la séparation entre émotion et affect qu'on retrouve ici, et qu'il érige d'ailleurs au fondement du lien social. Nous y reviendrons.

- *Les formations de l'inconscient* (séance du 15 Janvier 1958)

Cette séance de janvier 1958 est temporellement très proche de la rédaction de « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », et la façon dont est abordée la thématique de l'ennui l'illustre très bien. On y retrouve en effet les quatre éléments fondamentaux évoqués précédemment :

- Le lien de l'ennui avec l'autre chose et donc au désir,

²¹⁷ LACAN Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits, op.cit.*, p. 547

- Son agencement avec la claustration, la veille et la prière
- Le refus d'une conception romantique, c'est-à-dire ici émotionnelle, du tourment de l'âme
- Sa fonction à la base de toute organisation, institution, de la vie humaine.

Nous nous permettons de citer le passage en entier, non dans sa version du Seuil, qui édulcore un peu le propos de Lacan, mais dans celle de *Staferla* :

Il y a un moment auquel vous ne pensez pas assez, j'en suis persuadé, parce que vous y vivez comme dans votre air natal, si je puis dire, ça s'appelle l'ennui. Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel point l'ennui est typiquement quelque chose qui arrive même à se formuler de la façon la plus claire : qu'on voudrait autre chose. On veut bien manger de la m... mais pas toujours la même. Ça, ce sont des espèces d'alibis, d'alibis formulés, déjà symbolisés de ceci, qui est ce rapport essentiel avec autre chose. Je voudrais terminer là-dessus. Vous pourriez croire que tout d'un coup je tombe dans le romantisme et dans le vague à l'âme. Vous voyez ça : le désir, la claustration, la veille - j'allais presque vous dire la prière pendant que j'y étais ! Pourquoi pas ? L'ennui, où est-ce qu'il va, où est-ce qu'il glisse ? Mais non. Ce sur quoi je voudrais attirer votre attention c'est sur ces diverses manifestations de la présence de l'autre chose en tant que - réfléchissez-y - elles sont institutionnalisées.

Vous pouvez faire un classement de toutes les formations humaines en tant qu'elles installent les hommes où qu'ils aillent et partout. Ce qu'on appelle les formations collectives d'après la satisfaction qu'elles donnent à ces différents modes de la relation à autre chose. Dès que l'homme arrive quelque part, il fait des bêtises, c'est-à-dire l'endroit où est véritablement le désir. Dès qu'il arrive quelque part, il attend quelque chose : un meilleur monde, un monde futur. Il est là, il veille, il attend la révolution, mais surtout - et surtout dès qu'il arrive quelque part - il est excessivement important que toutes ses occupations suent l'ennui. En d'autres termes, une occupation ne commence à devenir sérieuse que quand ce qui la constitue, c'est-à-dire en général la régularité, est devenu parfaitement ennuyeux.

Et en particulier, songez à tout ce qui, dans votre pratique analytique, est très exactement fait pour que vous vous y ennuyiez. Tout est là. Une grande partie tout au moins des prescriptions, ce qu'on appelle règles techniques à observer par l'analyste, ne sont pas dans leur fond autre chose que de donner à cette occupation toutes les garanties de ce qu'on appelle son standard professionnel. Si vous regardez bien au fond des choses, vous vous apercevrez que c'est dans la mesure où elles créent, entretiennent et maintiennent, comme au cœur, la fonction de l'ennui. Ceci est en quelque sorte une petite introduction qui ne vous fait pas entrer à proprement parler dans ce que je vous dirai la prochaine fois.²¹⁸

²¹⁸ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, séance du 15 janvier 1958, transcription Staferla, inédit

Néanmoins, ce développement introduit des nouveautés concernant l'ennui dont les deux principales sont le rapport de l'ennui avec l'attente et avec le sérieux. Si le premier ouvre à une conception temporelle de l'ennui, le second, plus opaque, nécessitera qu'on y revienne. Notons déjà qu'un tel lien était déjà présent dans l'expression « pense-sans-rire » dans « D'une question... »

- « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (juillet 1958)

Dans cette intervention lors d'un colloque, Lacan aborde l'ennui dans le cadre d'une analyse d'un obsessionnel :

« Pour en donner une idée, nous décrivons un incident survenu à la fin de l'analyse d'un obsessionnel, soit après un long travail où l'on ne s'est pas contenté d'"analyser l'agressivité du sujet" (autrement dit : de jouer à colin-tampon avec ses agressions imaginaires), mais où on lui a fait reconnaître la place qu'il a prise dans le jeu de la destruction exercée par l'un de ses parents sur le désir de l'autre. Il devine l'impuissance où il est de désirer sans détruire l'Autre, et par là son désir lui-même en tant qu'il est désir de l'Autre.

Pour en arriver là, on lui a découvert sa manœuvre de tous les instants pour protéger l'Autre, en épuisant dans le travail de transfert (*Durcharbeitung*) tous les artifices d'une verbalisation qui distingue l'autre de l'Autre (petit a et grand A) et qui le fait de la loge réservée à l'ennui de l'Autre (grand A) arranger les jeux du cirque entre les deux autres (le petit *a* et le Moi, son ombre).²¹⁹»

Lacan tisse ici une des fonctions de l'ennui chez l'obsessionnel, celle de « la loge réservée à l'ennui de l'Autre. » Cette loge c'est précisément celle qui demeure hors scène, cachée, lieu où, en spectateur, s'observent les jeux du cirque qui se déroulent. En cela, c'est toute la logique obsessionnelle de l'ennui qu'on retrouve ici – de la *loge* à la *contrebande* pourrait-on dire – où le sujet s'évertue à préserver un immobilisme bien contrôlé en détruisant le désir de l'Autre. Nous faisons d'ailleurs nôtre le propos condensé qu'en donne Fierens : « Tout est là ; l'ennui, c'est que tout est enfermé dans une loge très limitée – "la loge réservée à l'ennui de l'Autre" – et que l'obsessionnel est forcé d'arranger à grands frais tout un cirque, toute une mise en scène

²¹⁹ LACAN Jacques, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits, op.cit.*, p. 630

soutenant, à partir de l'extérieur, ce précieux trésor qu'il s'agirait de préserver dans son "beau coffret de bois" [...].²²⁰ »

- *L'éthique de la psychanalyse* (séance du 23 Décembre 1959)

« Je laisse de côté le repos du sabbat, mais je crois que cet extraordinaire impératif, grâce à quoi, dans un pays de maîtres, nous voyons encore un jour sur sept se passer dans une innocupation qui, au dire de proverbes humoristiques, ne laisse à l'homme du commun pas de milieu entre l'occupation de l'amour ou le plus sombre ennui, cette suspension, ce vide, introduit assurément dans la vie humaine le signe d'un trou, d'un au-delà par rapport à toute loi de l'utilité. Il me paraît avoir par là la connexion la plus proche avec ce sur la piste de quoi nous marchons ici.²²¹ »

Cette référence n'est certes pas la plus importante, Lacan ne développant en outre pas son propos, puisqu'elle reprend le truisme reliant ennui et oisiveté. Toutefois, c'est l'introduction du vide comme trou qui est ici à retenir car c'est lui qui produit ou qui réunit les conditions d'apparitions de l'ennui, qui n'est finalement qu'une *occupation* du trou.

Le 27 janvier 1960, dans le cadre du même séminaire, Lacan est plus explicite :

« L'objet est de sa nature un objet retrouvé. Qu'il ait été perdu, en est la conséquence - mais après coup. Et donc, il est retrouvé sans que nous sachions autrement que de ces retrouvailles qu'il a été perdu. Nous retrouvons là une structure fondamentale, qui nous permet d'articuler que la Chose dont il s'agit est ouverte dans sa structure à être représentée par ce que nous avons appelé naguère, à propos du discours de l'ennui et de la prière, l'Autre chose. L'Autre chose, c'est essentiellement la Chose. C'est là la deuxième caractéristique de la Chose comme voilée - de sa nature, elle est, dans les retrouvailles de l'objet, représentée par autre chose.²²² »

On retrouve ici ce qui était déjà mentionné dans « D'une question... » puis dans *Les formations de l'inconscient* concernant le lien de l'ennui (et la prière, notamment) avec l'Autre-chose, mais l'avancée décisive est de faire de cet Autre-chose ce qui représente la Chose, *das Ding*. C'est donc toujours Autre-chose que la Chose qui vient représenter cette dernière et qui est en jeu

²²⁰ FIERENS Christian, *La Relance du phallus. Le rêve, la cure, la psychanalyse*, Toulouse, Érès, coll. "Scripta", 2008, p. 139

²²¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 99

²²² *Ibid.*, p. 143

dans l'ennui. L'ennui est mis en rapport tant avec *das Ding*, qu'avec cet objet qui « [...] est perdu comme tel. Il ne sera jamais retrouvé. Quelque chose est là en attendant mieux, ou en attendant pire, mais en attendant.²²³ »

Toujours dans ce séminaire, qui est le plus prolixe en références à l'ennui, le 30 mars 1960, Lacan annonce qu'il va s'arrêter sur Sade :

« Je vous ai annoncé que je parlerai de Sade. [...] Le champ que nous explorons cette année n'est pas seulement pour nous quelque chose d'intéressant, en un sens purement externe. Je dirais même que, jusqu'à un point, une certaine dimension d'ennui que ce champ peut comporter pour vous, auditoire pourtant si patient et si fidèle, n'est pas à négliger – il a son sens propre.²²⁴ »

Lacan met ainsi en garde son auditoire contre « une certaine dimension d'ennui » qui pourrait se produire à l'évocation et à l'analyse de Sade, mais un ennui, tient-il à préciser, qu'il sait ne rien devoir à un désintérêt, mais un ennui portant son propre sens. Lacan donne ainsi ses lettres de noblesse à l'ennui en l'extirpant d'une pure passivité et négativité pour le réintroduire au cœur de la pensée sadienne, ce qu'il fait durant cette même séance :

« Même des gens beaucoup plus fins que ces esprits grossiers en sont venus à attribuer à ces dissertations, dénommées digressions, la baisse de la tension suggestive, sur le plan où les esprits fins en question – il s'agit de Georges Bataille – considèrent l'œuvre comme tenant sa valeur de nous donner accès à une assomption de l'être en tant que dérèglement. C'est une erreur. L'ennui dont il s'agit est quelque chose d'autre. Il n'est que la réponse de l'être précisément, que ce soit du lecteur ou de l'auteur peu importe, à l'approche d'un centre d'incandescence, ou de zéro absolu, qui est psychiquement irrespirable.²²⁵ »

Nous reviendrons plus longuement sur ce passage²²⁶, où Lacan affirme que l'ennui perçu par Bataille, à juste titre, ne doit rien à une stylistique ou une esthétique sadienne, mais à un zéro absolu qu'il nous faudra expliciter.

²²³ *Ibid.*, p. 65

²²⁴ *Ibid.*, p. 225

²²⁵ *Ibid.*, p. 236-237

²²⁶ Voir la partie troisième

- « Radiophonie » (1970)

« Y suffirait la montée au zénith social de l'objet dit par moi petit *a*, par l'effet d'angoisse que provoque l'évidement dont le produit notre discours, de manquer à sa production. Que ce soit d'une telle chute que le signifiant tombe au signe, l'évidence est faite chez nous de ce que, quand on n'y sait plus à quel saint se vouer (autrement dit : qu'il n'y a plus de signifiant à frirer, c'est ce que le saint fournit), on y achète n'importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d'intelligence, si l'on peut dire, de son ennui, soit de l'affect du désir d'Autre-chose (avec un grand A).²²⁷ »

Ce court paragraphe, peut-être pour la première fois, situe l'affect d'ennui en rapport à un lien social, le discours capitaliste en l'occurrence, dont la logique repose sur le désir comme désir d'Autre-chose. Ainsi retrouve-t-on l'affirmation issue de *Les formations de l'inconscient* – « On veut bien manger de la m... mais pas toujours la même²²⁸ » – mais appliquée au discours dominant de l'époque.

- ...ou pire (séance du 15 mars 1972)

« Ce qui n'existe qu'à n'être pas, c'est bien de cela qu'il s'agit, et c'est cela que j'ai voulu ouvrir aujourd'hui sous le chapitre général de l'Unien. Si j'ai choisi l'Unien, pardonnez-moi, c'est que c'est l'anagramme d'ennui.²²⁹ »

Ce passage est particulièrement complexe et arrive en toute fin de séance où Lacan traite de l'Un chez Platon et chez Aristote. Il met en rapport l'*εξαιφνησις*, l'instant que saisit Platon et l'existence, le soudain, chez Aristote, dans lesquels il est décèle qu'« [...] il n'y a pas d'existence, sinon sur fond d'inexistence et inversement²³⁰ », soutenant ainsi la possibilité de l'écriture *ex-sistere*. C'est pour cela qu'il utilise ici, et pour la première fois avant *Télévision*, le néologisme *Unien* comme anagramme d'ennui. Si le champ de l'Un est dit *Unien*, c'est précisément parce que, comme il l'avait déjà soutenu plusieurs fois, l'ennui est le désir d'Autre-chose ; et c'est tout le propos de Lacan de venir ici, par un renversement de lettre, introduire la

²²⁷ LACAN Jacques, « Radiophonie », *Autres écrits, op.cit.*, p. 414

²²⁸ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, séance du 15 janvier 1958, transcription Staferla, inédit

²²⁹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XIX, ... ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 135

²³⁰ *Ibid.*

dimension de l'Autre dans le champ de l'Un. N'est-ce pas, sous un certain rapport, placer l'ennui entre l'Un et l'Autre ? Nous y reviendrons là encore plus longuement.

- « Télévision » (1973)

« Un regard, celui de Béatrice, soit trois fois rien, un battement de paupières et le déchet exquis qui en résulte : et voilà surgit l'Autre que nous ne devons identifier qu'à sa jouissance à elle, celle que lui, Dante, ne peut satisfaire, puisque d'elle il ne peut avoir que ce regard, que cet objet, mais dont il nous énonce que Dieu la comble ; c'est même de sa bouche à elle qu'il nous provoque à en recevoir l'assurance. À quoi répond en nous : ennui. Mot dont à faire danser les lettres comme au cinématographe jusqu'à ce qu'elles se replacent sur une ligne, j'ai recomposé le terme : unien. Dont je désigne l'identification de l'Autre à l'Un. Je dis : l'Un mystique dont l'autre comique, à faire éminence dans *Le banquet* de Platon, Aristophane pour le nommer, nous donne le cru équivalent dans la bête-à-deux-dos dont il impute à Jupiter qui n'en peut mais, la bisection : c'est très vilain, j'ai déjà dit que ça ne se fait pas. On ne commet pas le Père réel dans de telles inconvenances. Reste que Freud y choit aussi : car ce qu'il impute à l'Éros, en tant qu'il l'oppose à Thanatos, comme principe de "la vie", c'est d'unir, comme si, à part une brève coïtération, on n'avait jamais vu deux corps s'unir en un.²³¹ »

C'est au travers de l'expérience mystique qui comble la Béatrice de Dante que Lacan emploie de nouveau le terme *Unien* et qu'il définit, et à travers lui l'affect d'ennui, comme étant l'identification de l'Autre à l'Un. On retrouve d'ailleurs, comme dans *...ou pire*, la référence à Platon (non plus au *Parménide*, mais au *Banquet* cette fois) dans une perspective encore critique. Or, sur cette question, Freud est traité de la même façon : Aristophane (le personnage du *Banquet*) comme lui ont maintenu des liens *Unissant*, des figures de l'Un, là où Lacan maintient qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Nul Un originaire et mythique – la bête à deux dos – ni de Un utopique issu de la répétition de l'acte sexuel. L'ennui c'est l'affect qui *répond* face à cette tentative d'Unifier, d'*unier*.

Après ce cheminement historique, thématique et interdisciplinaire au sujet de l'affect d'ennui, il convient d'essayer d'en dire un peu plus, de proposer un S2, un savoir supplémentaire. Il ne

²³¹ LACAN Jacques, « Télévision », *Autres écrits*, op.cit., p. 527

s'agira bien sûr pas de venir clôturer l'abord de cet affect en proposant une définition stricte et totalisante, mais de tenter d'ouvrir des pistes de réflexion et d'explicitier, de proposer, des places ou des fonctions qui peuvent être les siennes au sein de la discipline analytique. Pour cela nous partirons d'une question anodine afin de nous ouvrir une porte d'entrée : Au sein de quels lieux les sujets témoignant de leur ennui disent-ils s'ennuyer ?

DEUXIÈME PARTIE

L'ennui au champ de l'Autre :
les lieux de l'ennui et ses
conséquences subjectives

Au-delà du panorama esquissé plus haut du rapport de l'ennui à l'Histoire, c'est-à-dire du rapport de l'affect dit d'ennui à l'historicité d'un discours qui vise à le définir, nous chercherons ici à rapprocher l'ennui de l'espace, au sens quasi topologique de lieu. Ainsi : *y a-t-il quelque chose comme des lieux d'ennui ?* Une telle interrogation – si elle ne permet pas, comme par contraste, d'exempter certains lieux de tout l'ennui – ambitionne de saisir les lieux où la plainte du sujet, du fait même qu'il s'ennuie, se trouve être la plus fréquente, la plus prégnante, et de tenter d'en fournir une explication. Dit autrement, pourquoi l'école, la prison, la banlieue, l'hôpital psychiatrique ou l'entreprise sont-ils *entre autres* des espaces où l'ennui se retrouve avec le plus d'intensité ? Comment les sujets s'y ennuiant-ils et quelles caractéristiques communes possèdent ces lieux qui pourraient expliquer la présence massive de cet affect ?

Finalement, c'est au travers de l'accent mis sur la discursivité – tant du discours du sujet que de sa place dans un discours – que se questionnera ici l'ennui. C'est donc la catégorie lacanienne de discours, donc de l'Autre, qu'il faudra invoquer afin d'indiquer l'affinité de l'ennui et du lien social.

Chapitre premier

Exploration des lieux produisant de l'ennui : le discours de l'Autre en question.

I.1 Vignette clinique 1 : L'école

A.1. Un rapport historique

Dans l'interminable liste des lieux où l'ennui advient, il en est un qui est cité le plus spontanément et le plus massivement : l'école. De la maternelle à l'université, le lieu d'enseignement et d'instruction semble générateur l'ennui. La chose, par ailleurs, est ancienne ; chaque génération venant témoigner du poids de cet affect sur les bancs de l'école, et rares sont les scolarités à s'en être exemptées. Sans remonter très loin pouvons-nous citer Baudelaire qui écrivait en janvier 1834 à son frère Alphonse une lettre où il est possible de percevoir le lien entre l'ennui et la notion de place, de *décalage* de place, de *mauvaise place* : « Encore un an d'écoulé ; au mois d'avril j'aurai treize ans, et deux se seront passés loin de mon frère, de Mme Tirlet, de Paris enfin, de Paris que je regrette tant. Qu'on s'ennuie au collège, surtout au collège de Lyon. Les murs en sont si tristes, si crasseux et si humides, les classes si obscures, les caractères lyonnais si différents du caractère parisien ! Mais enfin le temps s'approche où je vais retourner à Paris.²³² » Cinq ans plus tard, en juillet 1839, c'est Flaubert qui, à 18 ans, fait part à son ami Ernest Chevalier de l'ennui que l'école provoque : « Si je t'écris maintenant, mon cher Ernest, ne mets pas cela sur le compte de l'amitié, mais plutôt sur celui de l'ennui. Me voilà chié en classe à 6 h du matin ne sachant que faire et ayant devant moi l'agréable perspective de quatre heures pareilles car notre nouveau censeur ne veut nous laisser sortir qu'à 10 h et je compose... en vers latins !!!!!!! Ah nom de Dieu, quand serai-je quitte de ces bougres-

²³² BAUDELAIRE Charles, « Lettre à A. Baudelaire, 1er janvier 1834 », *Correspondance générale*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, Vol. 1, p. 22

là ?²³³ » Se perçoit ici le rapport temporel à l'ennui où les heures y sont *pareilles* car rien n'arrive qui n'ait été prévu.

Ce lien entre école et ennui paraît en ce milieu du XIX^e siècle suffisamment établi pour que Balzac reprenne, en la remaniant légèrement, la formule déjà connue d'Antoine Houdar de la Motte²³⁴ ; ainsi écrit-il en 1844 dans *Un Début dans la vie* : « L'ennui naquit un jour de l'Université.²³⁵ » Dans son prolongement, Jules Vallès dédiera en 1879 son livre *L'Enfant* « À tous ceux qui crevèrent d'ennui au collègue [...]»²³⁶ »

La fin du siècle voit le regard de la science d'alors se porter sur la question, et le docteur et hygiéniste Elie Pécaut dans le *Dictionnaire de pédagogie*, publié en 1882, peut faire le constat suivant : « Qui n'a pas été frappé, en pénétrant dans la cour d'un de nos grands établissements d'enseignement secondaire, de la mine maussade, éteinte, ennuyée, d'un grand nombre de jeunes ... ? Qui ne les a vus, dans la classe, subir les leçons comme une corvée monotone, sans que leur visage s'animât, sans que le moindre tressaillement vînt annoncer que le cœur prenne part à l'effort de l'intelligence ? Qui ne sait que, l'éducation terminée, un trop grand nombre d'entre eux se hâtent d'oublier une époque de leur vie qui, par leur faute ou celle de leurs maîtres, ne leur apparaît que comme un temps de labeur ingrat et ennuyeux ?²³⁷ »

L'ennui à l'école semble alors progressivement quitter la simple expérience singulière au profit d'une interrogation plus systémique portée sur l'école elle-même : non seulement l'ennui est un problème, mais sa résolution est pédagogique : c'est le système qu'il faut revoir. C'est ce qu'indique par exemple Édouard Claparède en 1905 dans son ouvrage *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale* : « École, collège, lycée, sont toujours synonymes de prisons de l'enfance, ce qui domine tout le système scolaire actuel c'est l'autoritarisme, l'intimidation, la coercition, la compression des penchants naturels et, conséquemment, l'ennui.²³⁸ »

Les conséquences seront alors doubles : non seulement l'ennui est désormais rendu plus visible – et chez l'élève plus manifeste – mais, élevé en maladie de l'école, il oblige à une lutte contre son apparition.

²³³ FLAUBERT Gustave, « Lettre de Flaubert à Ernest Chevalier, Rouen, 23 juillet 1839 », Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, Vol. 1, p. 48.

²³⁴ « L'ennui naquit un jour de l'uniformité », HOUDAR DE LA MOTTE, Antoine, « Les Amis trop d'accord », *Fables Nouvelles*, 1719

²³⁵ BALZAC, Honoré de, *Un Début dans la vie, Œuvres complètes*, Vol. 5, Paris, Michel Lévy Frères, 1866, p.216

²³⁶ VALLÈS, Jules, *Le Bachelier*, 1881, Paris, Le Livre de poche, épigraphe du roman

²³⁷ PECAULT Elie, « Ennui », In. *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* (sous la direction de BUISSON Ferdinand), Paris, Librairie Hachette, 1887, Vol. 1, p. 857

²³⁸ CLAPAREDE Edouard, *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale*, Genève, Kündig, 1926, p. 487.

A.2. Actualités de la question

Puisque la question sur l'ennui s'est faite interrogation sur l'institution, c'est l'Éducation nationale elle-même qui s'en est saisie, et qui lança en 1998, et par l'intermédiaire de son ministre d'alors Claude Allègre, « la consultation nationale des lycéens et des lycéennes ». Au travers d'un questionnaire, il était alors question de revoir, de réévaluer, voire de renouveler l'ensemble de l'enseignement secondaire français. L'ennui y était abordé au travers de deux questions : « Qu'est-ce que vous jugez important d'apprendre au lycée, mais qui vous ennue ? » et « Pensez-vous qu'il y ait un remède à cet ennui ? Si oui, lequel ? » Un colloque fut organisé le 14 janvier 2003 par le Conseil national des programmes sur les bases des réponses obtenues, et publiées sous le titre « L'ennui à l'école » la même année. Au-delà de la simple évocation de cette consultation et de ses résultantes, il convient de noter la place d'importance que revêt depuis lors l'ennui : non seulement il est considéré comme une maladie dont il faut le *remède*, mais la myriade des travaux universitaires qui résulteront de cette consultation place cet affect comme le « [...] premier symptôme du décrochage scolaire [...] »²³⁹ et le place ainsi sur un *continuum* allant de la simple inattention passagère à la déscolarisation suite à des passages à l'acte. L'ennui est alors considéré comme le point d'achoppement premier du système d'enseignement : « L'ennui scolaire est communément corrélé à des phénomènes aussi divers que l'absentéisme (Farmer et Sundberg, 1986 ; Jarvis et Seifert, in Culp 2006 ; Larson et Richards, 1991), la déscolarisation (Morton-Williams et Finch, in Perkins et Hill, 1985), les comportements scolaires déviants et la violence (Nizet et Hiernaux, 1984 ; Wasson, 1981). Un autre constat, en lien avec les causes précédentes, est de mauvais résultats scolaires (Maroldo, 1986 ; Robinson, 1975). Il est évoqué dans le manque d'attention (Larson et Richards, 1991) et chez les élèves dyslexiques (Paulhac, 2000 ; 2002).²⁴⁰ »

Or, alors qu'une majorité d'auteurs indiquent qu'environ un quart des élèves interrogés déclarent s'ennuyer souvent, voire tout le temps, certaines analyses font de l'ennui le signe de l'imprégnation au sein de l'école de la culture de l'immédiateté, de l'intolérance contemporaine à la concentration et à habiter une temporalité longue par opposition à la pratique du *zapping*. Le signe, donc, qui marque l'affaiblissement de sa fonction. Comme le précise Dubet, « la faible

²³⁹ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Christiane et CLERGET Marie-Pierre, « L'ennui vu par les élèves : ses indicateurs et ses effets », *Connexions*, 2005/2, n° 84, p. 209

²⁴⁰ FERRIÈRE Séverine, « L'ennui en contexte scolaire : Transmission des représentations de l'ennui comme système d'explication », *Carnets du GRePS*, 2009, n°1, p. 34

tolérance à l'ennui procède sans doute d'une cause plus lourde. Il s'agit de la perte du monopole culturel de l'école en raison de la concurrence des médias.²⁴¹ »

Reste néanmoins à pouvoir avancer sur la question de l'ennui, sur ses manifestations, sur ses conditions d'apparition, sur ses fonctions et donc sur les sorties possibles. En conséquence, une question se pose : qu'est-ce que l'ennui en milieu scolaire ?

A.3. Manifestations et causes évoquées de l'ennui à l'école

L'un des points intéressants à souligner – que nous retrouverons par ailleurs dans les autres lieux où l'ennui advient avec force – est que l'ennui d'un sujet n'est repérable pour l'autre que dans ses tentatives pour y échapper. En cela, ce n'est pas l'ennui qui est visible en soi, ce n'est pas l'ennui d'un élève que le professeur perçoit, mais les solutions, les tentatives du sujet pour tromper l'ennui, voire pour le tuer – selon les deux expressions consacrées. Ainsi, et parallèlement à ce que nous disions plus haut, on peut voir les différentes manifestations de l'ennui s'insérer dans un *continuum* allant de l'immobile rêverie jusqu'aux conduites violentes ou agressives, en passant par le dessin, le bavardage, ou l'utilisation du téléphone portable, mais qui traduisent toujours une forme d'opposition et de révolte au déroulement régulier de l'enseignement. Enfin, et avant d'aborder ce qui fait qu'un cours est ennuyeux, indiquons que l'ennui, « ça peut arriver à tout le monde et n'importe quand²⁴² » selon la formule d'une élève de lycée, c'est-à-dire tout autant à un « bon » élève, qu'à un « mauvais » élève ; affirmation qui vient s'opposer à une conception de l'ennui comme l'apanage de l'élève paresseux et sans motivation.

Par conséquent, quelles sont les causes énoncées par les élèves, de l'ennui à l'école ? Cinq peuvent en être dégagées à l'aune des enquêtes et de la littérature sur le sujet.

- La place du professeur :

Les élèves reprochent à l'enseignant à la fois sa place centrale et le manque d'enthousiasme dont il fait preuve à l'occuper ; en tout cas, ils n'en perçoivent pas son désir. Ainsi peuvent-ils

²⁴¹ DUBET François, « Pourquoi les élèves supportent-ils mal l'ennui ? » In. *L'ennui à l'école* (sous la direction de VINCENT Jean-Didier), Paris, Albin Michel, 2003, p. 68

²⁴² Amandine, 16 ans, 2de, lycée général citée par DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Christiane et CLERGET Marie-Pierre, « L'ennui vu par les élèves : ses indicateurs et ses effets », *op.cit.*, p. 217

dire « c'est toujours toi au tableau, j'aimerais bien venir²⁴³ », arguant « tu parles trop²⁴⁴ » comme en miroir de leur propre passivité face à sa parole : « on doit t'écouter²⁴⁵ » Cette passivité, que l'on pourrait qualifier de motrice, tend par ailleurs jusqu'à l'indifférence au sens où « [un prof ennuyeux, c'est] quelqu'un qui fait cours pour lui-même²⁴⁶ », c'est-à-dire que l'ennui indique que l'élève n'est pas concerné : « Il ferait cours à une classe vide, cela serait pareil.²⁴⁷ » L'élève s'ennuie puisqu'il ne se perçoit pas comme l'adresse de la parole du professeur, qui dès lors déroule un enseignement « à vide » : « Il faudrait que certains montrent un peu plus d'enthousiasme et qu'ils nous transmettent leurs connaissances un peu plus par vocation que pour l'argent.²⁴⁸ »

- Le dispositif de transmission du savoir :

Au-delà de l'agent de cette transmission, ce sont également les modalités de celle-ci qui sont source d'ennui. Les élèves fustigent notamment les cours où « on se contente de copier²⁴⁹ », notamment les cours magistraux. Ils donnent ainsi l'impression de ployer sous une parole qu'ils doivent non seulement retranscrire à l'écrit, mais mémoriser pour la réciter par cœur à l'occasion d'un oral. Ainsi, 72% des élèves considèrent qu'un cours qui ne fait appel qu'à la simple mémorisation est un cours ennuyeux²⁵⁰. *Re-copier, ré-citer* sont des verbes qui témoignent de cette place vécue comme pure passivité, automate, et où, au travers de l'ennui, s'esquisse un refus de se sentir formé, façonné ou formaté uniformément.

- Le sens du savoir :

Selon les élèves, l'ennui naît également de la confrontation à un savoir qui pour eux n'a aucune utilité, aucun sens dans leur quotidien. Ces enseignements « [...] ne font pas sens pour l'élève.

²⁴³ GUERIN Nicolas, *L'Ennui à l'école primaire : Comportements, causes et solutions*, Mémoire de Master 2 MEEF (sous la direction de ROUQUET Francis), 2016, p. 9

²⁴⁴ *Idem*

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 10

²⁴⁶ LÉLOUP Stéphanie, « Le cours ennuyeux : de la différence des attentes à la déception partagée », *Spirale, revue de recherches en éducation*, n°33, 2004, p. 161

²⁴⁷ *Idem*

²⁴⁸ Selon le propos d'une étudiante en 1^{ère} SMS, citée dans LÉLOUP Stéphanie, *L'Ennui des lycéens. Du manque de motivation au décalage des attentes*, Thèse de doctorat en sciences de l'éducation sous la direction de BAILLAT Gilles, 2003 [En ligne] [URL : pedagopsy.eu/ennui_des_lyceens.html]

²⁴⁹ *Ibid.*

²⁵⁰ FERRIÈRE Séverine, *L'Ennui en contexte scolaire : Représentations sociales et attributions à l'école primaire*, thèse de doctorat en psychologie sous la direction de HOUEL Annik, Université Lyon II, 2009, p. 58

Ils ne sont pas concrets. Le concret est le thème phare de ces élèves. Est concret tout ce qui est directement utile soit dans la vie personnelle, soit dans la vie active.²⁵¹ » En cela, c'est à un savoir sans vitalité, mais autolégitimé par sa seule présence dans le programme, auquel l'ennui vient répondre : les élèves doivent apprendre telle ou telle chose, parce que... c'est comme ça ! Ici on retrouve notamment la formulation « À quoi bon ? » caractéristique de l'ennui.

- La temporalité :

L'ennui impliquant un rapport au temps particulier, il n'est pas étonnant de le retrouver dans le discours des élèves. Un cours qui ennue donne l'impression que le temps ne passe pas, que rien ne se passe, qu'il s'éternise. Or, c'est parallèlement un cours dont la temporalité n'est pas celle de l'élève ; là encore il ne se sent pas concerné, pas pris en compte : « [...] soit car [les exercices] sont "trop faciles" et donc qu'ils attendent la suite ("quand j'ai fini, j'attends"), ou alors que les exercices sont "trop durs" et qu'ils s'arrêtent de travailler.²⁵² »

- L'échec :

Sans remettre en question le fait que même l'excellent élève peut s'ennuyer, il convient néanmoins de noter que l'échec, la difficulté dans certaines matières, peuvent être invoqués *a posteriori* comme étant la conséquence de l'ennui. « L'ennui est une façon ici de protéger son narcissisme : il est plus facile de prétendre que l'on s'ennuie dans une discipline où l'on obtient de mauvaises notes.²⁵³ » Autrement dit, dans cette stratégie d'autoprotection²⁵⁴, une mauvaise note n'est pas tant perçue comme un échec que comme un refus de s'investir dans l'apprentissage d'une matière jugée ennuyeuse.

In fine, ces cinq causes de l'ennui évoquées par les élèves témoignent d'un décalage. En effet, comme l'explique Jean Nizet, « [...] : ils ne trouvent pas à l'école ce qu'ils sont venus

²⁵¹ LELOUP Stéphanie, « Pourquoi ils s'ennuient ? », *Cahiers pédagogiques*, n° 531 [En ligne] [URL : <https://www.cahiers-pedagogiques.com/pourquoi-ils-s-ennuient/>]

²⁵² GUERIN Nicolas, *L'Ennui à l'école primaire : Comportements, causes et solutions*, op.cit., p. 13

²⁵³ LELOUP Stéphanie, « Pourquoi ils s'ennuient ? », *Cahiers pédagogiques*, op.cit.

²⁵⁴ ASSEMAN Justine, *L'Ennui en contexte scolaire*, Mémoire de recherche SMEEF, sous la direction de VIGNE Mickael, 2014, p. 13

chercher²⁵⁵ » et sont pourtant forcés d'y rester. Or, comment pourrait-il en être autrement puisque toutes ces raisons indiquent toujours la même chose, que le sujet ne s'y sent pas à sa place, ou, ce qui est par retournement la même chose, qu'il n'y a pas de place pour le sujet qu'il est ?

A.4. Analyses des causes ou les fonctions de l'ennui

Si nous parlons de décalages – entre le modèle culturel de l'école et de l'élève²⁵⁶, entre la scolarité et la vraie vie²⁵⁷, entre le cours idéal et la réalité²⁵⁸, etc. – c'est pour signifier qu'il y a au cœur de l'ennui un « ce n'est pas ça » où se perçoit un refus *et* une affirmation, c'est-à-dire un désir (d'autre chose) – nous y reviendrons.

Ainsi l'ennui semble signer, de la part de l'élève, un refus à l'encontre de la Machine-École²⁵⁹ au sens où il serait opposition à l'institution scolaire « [...] vu comme un "moule" broyant toute individualité²⁶⁰. » Il est frappant que l'ennui advienne lorsque l'élève expérimente un devenir-uniforme, valable pour tous, à quoi il ne doit pas se soustraire, et à quoi paraît correspondre l'institution scolaire. Hans rappelle à ce propos que « cette construction culturelle et imaginaire d'un groupe pensé comme un ensemble uniforme participe au scénario du “mythe de l'école républicaine” tel que l'a décrit Giust-Desprairies (2007) [...]»²⁶¹ » En effet, l'institution scolaire est réglée « sur le statut de chacun des acteurs : les élèves d'un côté, les enseignants, fonctionnaires de l'Éducation Nationale de l'autre²⁶² », dont la fixité ne peut être questionnée, car un ensemble plus large de réglementations coercitives veille à *produire* l'élève ; réglementations auxquelles tous doivent se soumettre sous peine de sanctions (notons qu'est *sanctionné* un comportement, par une punition, tout autant que des connaissances, par une note). Il suffit de voir le lexique utilisé à l'adresse de l'élève qui tenterait de s'y soustraire : on

²⁵⁵ NIZET Jean, HIERNAUX Jean-Pierre, *Violence et ennui : Malaise au quotidien dans les relations professeurs-élèves*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, p. 6

²⁵⁶ C'est là thèse de NIZET Jean, HIERNAUX Jean-Pierre *Violence et ennui Malaise au quotidien dans les relations professeurs-élèves*, *op.cit.*

²⁵⁷ « [...] à cette non-adhésion et à ce non-engagement fait contrepoids l'affirmation de l'authenticité de la vie et de la socialité juvéniles. » CHARLOT Bernard, BAUTIER Elisabeth, ROCHEX Jean-Yves, *École et savoir dans les banlieues et ailleurs*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 75

²⁵⁸ Voir LELOUP Stéphanie, *L'Ennui des lycéens. Du manque de motivation au décalage des attentes*, *op.cit.*

²⁵⁹ Du nom du livre de Philippe Meirieu, paru en 2001.

²⁶⁰ LELOUP Stéphanie, *L'Ennui des lycéens. Du manque de motivation au décalage des attentes*, *op.cit.*

²⁶¹ HANS Danielle, « Uniformité versus Singularité. Quelle autonomie pour l'établissement scolaire ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2010/1, n° 9, p. 74

²⁶² LELOUP Stéphanie, *L'Ennui des lycéens. Du manque de motivation au décalage des attentes*, *op.cit.*

l'interpelle, on l'interroge, on le recadre, on le rappelle à la loi, à l'ordre. L'ennui naît de cette confrontation à « [...] l'élève qu'ils sont obligés d'être [...].²⁶³ » L'institution scolaire ennuie parce qu'elle classe, normative, façonne un élève constamment assigné à la place d'un muet ignorant. *In fine*, l'ennui c'est le sujet qui paraît s'effacer derrière la simple identité d'élève.

À titre d'exemple, il suffit de voir, comme l'indique Stéphanie Leloup, le type d'argumentaire dont usent les professeurs pour expliquer l'ennui d'un élève : que ce dernier soit bon ou mauvais ne change finalement rien, le sujet est essentialisé (essentialisation de nature naturaliste/biologique dans un cas, sociologique/culturelle dans l'autre) : « En contexte de réussite scolaire, les enseignants font, plutôt, appel à un raisonnement de type essentialiste, rattaché à des données innéistes. [...] En contexte de difficulté scolaire, il est fait référence à des difficultés plutôt externes et environnementales [...].²⁶⁴ »

Bien entendu, ce sujet identifié à n'être que la figure de l'élève – autre forme de désubjectivation par essentialisation – fait le lit de l'indifférence. Indifférence *au* et *du* sujet. En effet, comme le révèle la parole des étudiants, rien ne distingue finalement un élève d'un autre car « une caractéristique de l'enseignant ennuyeux type étant de faire cours comme il le ferait devant une salle vide.²⁶⁵ » La présence d'une subjectivité, d'une adresse à la parole de l'enseignant n'étant pas perçue comme nécessaire, elle porte par renversement la trace même de la négation des subjectivités.

Or, parce que précisément *il y a du sujet* qui ne se réduit pas à une quelconque catégorie, qui ne se subsume pas, l'ennui est également affirmation chez les élèves, affirmation de l'échec du processus d'uniformisation, d'essentialisation du sujet : « [...] l'ennui objecte à la conversation, à la sommation, à la totalisation.²⁶⁶ » comme le dit également Clerget. À cet endroit-ci, l'ennui indique également que « ce n'est pas ça », et donc que la question du désir demeure ouverte – comme en témoignent les solutions et les remèdes trouvés par les élèves.

²⁶³ *Idem*

²⁶⁴ FERRIÈRE Séverine, MORIN-MESSABEL Christine, « L'ennui en contexte scolaire : effets de variation et typologie de représentations chez les futurs professeurs des écoles, selon le sexe de l'élève et son niveau scolaire », *Bulletin de psychologie*, 2012/6, n° 522, p. 592

²⁶⁵ LELOUP Stéphanie, « Le cours ennuyeux : de la différence des attentes à la déception partagée », *op.cit.*, p. 160-161

²⁶⁶ CLERGET Joël, « Vague à l'âme, lettre à l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, Toulouse, Èrès, coll. « Actualité de la psychanalyse », 2005, p. 77

A.5. Les remèdes, ou la question du savoir et de sa transmission

Schématiquement, deux grandes catégories peuvent être dégagées :

Premièrement, on a beaucoup pensé les remèdes pour tromper l'ennui sur un versant actif²⁶⁷, *énergétique*, autrement dit selon une dialectique du faire. Pour l'élève, et dans cette perspective, c'est par le divertissement que l'ennui est combattu, via le coloriage ou le jeu sur téléphone par exemple. D'un point de vue plus pédagogique, c'est du côté d'une modification quasi « techniciste » de la forme que prend la transmission : élève au centre du dispositif, création de petit groupe de travail, utilisation d'outils numériques ou part grandissante donnée à la participation orale. « Pour contourner l'ennui, les enseignant-e-s ont des “techniques”, telles que rendre les élèves acteurs et actrices, ou proposer des activités sous un angle plus ludique [...].²⁶⁸ » Ces remèdes au désennui résultent en dernier terme du couple passif/actif où l'ennui est considéré comme oisiveté, c'est-à-dire comme démotivation, perte d'énergie. Ce rapprochement n'est par ailleurs pas sans rappeler le glissement entre acédie et paresse dans ce qui a constitué les péchés capitaux²⁶⁹.

Comme le note très justement Clerget, dans une telle perspective « [...] certains enseignants, à vouloir lutter à tout prix contre l'ennui, risquent de se retrouver dans la situation de la télévision dont la ligne de divertissement finit par ennuyer, c'est-à-dire par aller à l'encontre du but visé.²⁷⁰ » En effet, comment ne pas percevoir qu'au nom de l'activité, c'est d'agitation qu'il s'agit, de *bougisme*²⁷¹, et au-delà de ces excitations, de ces stimulations, l'ennui perdure ?

Deuxièmement, à l'inverse de la première tendance, l'ennui à l'école n'est plus repéré à l'aune d'un manque de motivation, mais d'un manque d'intérêt. Il ne s'agit plus d'une dialectique du faire, mais de faire désirer, en cela que l'ennui ne vise pas un vouloir, une motivation, mais un désir. Motivation n'est pas intérêt et vouloir n'est pas désir, car dans cette perspective-ci, la sortie de l'ennui passe par l'Autre. Elle relie le sujet, inter-esse le sujet en tant qu'il a à faire avec le désir de l'Autre – à quoi s'oppose « la lassitude de certains professeurs²⁷² », leur ton

²⁶⁷ « Pour résumer, l'ennui est donc issu d'apprentissages ne mettant pas en activité [...]. » FERRIÈRE Séverine, *L'ennui en contexte scolaire : Représentations sociales et attributions à l'école primaire*, op.cit., p. 59

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 239

²⁶⁹ Voir première partie

²⁷⁰ CLERGET Joël, « Leçons de l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, op.cit. p. 102

²⁷¹ Néologisme de Pierre-André Taguieff

²⁷² LELOUP Stéphanie, *L'Ennui des lycéens. Du manque de motivation au décalage des attentes*, op.cit.

monocorde et le rythme monotone de leur cours. *In fine*, c'est en rencontrant ce désir du professeur que l'élève, s'en trouvant happé, sortira d'un temps qui ne passe pas au profit d'une temporalité autre qu'ouvre son désir. N'est-ce pas ce qu'indique Pennac dans son bel ouvrage qu'est *Chagrin d'école* : « Il faudrait inventer un temps particulier pour l'apprentissage. Le présent d'incarnation, par exemple. Je suis ici, dans cette classe, et je comprends, enfin ! Ça y est ! Mon cerveau diffuse dans mon corps : ça s'incarne. Quand ce n'est pas le cas, quand je n'y comprends rien, je me délite sur place, je me désintègre dans ce temps qui ne passe pas, je tombe en poussière et le moindre souffle m'éparpille.²⁷³ »

Le rapport au savoir se trouve ainsi modifié, *vitalisé*, et les élèves témoignent que la distinction entre la vraie vie et l'abstraction inutile des connaissances scolaires s'estompe. Dès lors, la position singulière du sujet se discerne derrière l'identité uniforme de l'élève. En outre, le savoir, transmis comme tel par le désir de l'enseignant, n'est pas un « tout-savoir », un « [...] donné à l'avance [...] »²⁷⁴, mais une construction, un processus, qui, parce que précisément il n'est pas clos sur lui-même, permet au sujet de se vivre « [...] détenteur d'un savoir qu'il peut transmettre.²⁷⁵ » Ainsi que le résume Clerget : « [...] sous cet angle, le commerce pédagogique devient ennuyeux quand l'une des parties, professeur ou élève, perd la dimension inconsciente de l'adresse à l'Autre, quand il est fait de la pure et simple répétition d'un programme dénutri de tout désir d'enseigner et d'apprendre, quand il est fait de l'identique et sempiternel répétitif d'un sérieux qui ne fait que série et rupture.²⁷⁶ »

I.2 Vignette clinique 2 : La banlieue

B.1. Tour d'horizon

Lier ennui et banlieue, dans son sens de cité, nécessite que l'on comprenne ce dernier terme dans son acception courante, ne serait-ce que dans un premier temps, à savoir comme

²⁷³ PENNAC Daniel, *Chagrin d'école*, Paris, Gallimard, NRF, 2007, p. 20

²⁷⁴ ASSEMAN Justine, *L'Ennui en contexte scolaire*, *op.cit.*, p. 7

²⁷⁵ DURIF-VAREMBONT Christiane, « Contrepoint pédagogique de l'ennui à l'envie », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, *op.cit.*, p. 59

²⁷⁶ Clerget Joël, « Leçons de l'ennui », *op.cit.*, p. 108

« territoire et ensemble des localités qui environnent une grande ville.²⁷⁷ » En cela, et afin d'éviter une histoire de la banlieue qui ne concerne pas notre sujet, nous partirons de la révolution industrielle et de l'instauration de la banlieue moderne comme sous-tendant les processus d'urbanisation et d'industrialisation. Selon Paquot, « [...] la banlieue industrielle répond au besoin d'espaces de plus en plus vastes pour les usines, à la création d'industries nouvelles qui trouveraient difficilement place dans une ville surpeuplée, à la recherche de terrains bon marché, de main-d'œuvre moins chère. [...] Pierre George a fort bien montré comment la banlieue pouvait à bien des égards être considérée comme une création du XIXe siècle, dans les pays de civilisation européenne tout au moins. C'est à ce moment, en effet, que les villes s'amplifient, et en même temps que se modifient les structures sociales ; les employés, les fonctionnaires se multiplient, les industries abandonnent le travail artisanal pour se concentrer en grands ateliers.²⁷⁸ »

Bien entendu, même réduite à son expression moderne, la banlieue a subi d'énormes évolutions, mutations et restructurations conduisant à parler, au pluriel, *des* banlieues. Comme le résume l'historienne Régine Robin :

« Il y eut d'abord celle de la ville industrielle du XIXe siècle, et de la première moitié du XXe siècle, avec, d'un côté, les quartiers bourgeois et les périphéries industrielles et ouvrières [...]. C'était le temps de la ceinture rouge qui va durer jusqu'à la fin des années soixante-dix et que nous retrouverons. Puis, après la guerre, la reconstruction, l'essor des Trente Glorieuses, un étalement urbain étayé par la reconstruction de Paris et le départ de milliers de familles ouvrières avec l'étalement immense de la banlieue pavillonnaire, la construction du périphérique et, en bordure, celle des cités, de nombreux HLM. Dans les pavillons de meulière à jardin, venait s'installer une petite classe moyenne attirée par le bas coût de l'immobilier, et la nouvelle desserte effective ou promise des transports publics, le tout encouragé par les pouvoirs publics. La crise à partir des années 1973-1975 a mis fin à cet essor. La ville s'est désindustrialisée, les emplois, en particulier dans la puissante industrie automobile, ont été perdus, la ceinture rouge s'est disloquée. Un nouveau partage social s'est dessiné qui a mis longtemps à se propager. Les anciennes familles ouvrières ont commencé à quitter les HLM pour s'établir dans des pavillons plus ou moins proches ou d'autres immeubles, et des familles immigrées sont venues s'installer dans ces logements, barres et tours désertés. Le chômage a

²⁷⁷ « Banlieue ». Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL), [En ligne. <http://www.cnrtl.fr/definition/banlieue>]

²⁷⁸ PAQUOT, Thierry, *Banlieues : une anthologie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008, p. 64 et 65

particulièrement frappé cette nouvelle immigration qui, dès 1983, devient une immigration familiale. »²⁷⁹

Or, au-delà de cette pluralité des formes qu'elles ont pu prendre, et prennent encore, notre emploi répété du singulier *banlieue* vise à soutenir que c'est *par sa nature même* que ses habitants sont affectés par l'ennui. La banlieue apparaît dès lors, à suivre ici Lefebvre, comme le lieu où s'incarne « [...] la plaie du monde moderne : l'ennui, la monotonie du processus de travail, l'ordre de la ville fonctionnalisée, bureaucratisée.²⁸⁰ »

La relation entre ennui et banlieue est d'ailleurs un sujet prisé des journalistes depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale au moins. Un reportage entier lui a été consacré en 1964 intitulé *La Jeunesse s'ennuie dans les cités* dans lequel cet affect est placé au cœur de leur existence : « Alors quel est le problème numéro un dans ces cités dortoirs, je crois que c'est l'ennui ?, se demande le journaliste. Oui, ces jeunes s'ennuient et résultat on les voit au milieu des blocs se promener.²⁸¹ » Dix ans plus tard, le 3 septembre 1973, c'est le journal *L'Express* qui, en une, titre *Banlieues : les "loubars" vous parlent* : « Dans les grands ensembles, écrit Jean-Claude Loiseau, les mêmes à Lille, à Dijon, au Havre, à Nanterre, qu'ils s'appellent les Biscottes ou les Grésilles, la Marée rouge ou les Marguerites. Les "petits durs" qui terrorisent les ménagères, qui dévalisent les supermarchés et pillent les caves, ne vivent pas, loin de là, une épopée exaltante. Ils ne rêvent pas, ou rarement, de geste héroïque, non. Ils s'ennuient. À en mourir.²⁸² »

Plus récemment, le 30 juillet 2007, une consultation auprès des jeunes sur la question des banlieues est lancée par la secrétaire d'État chargée de la politique de la ville, Fadela Amara. Elle se fait via la plateforme prisée par les adolescents d'alors, Skyblog, sous le titre « Pour ma ville ». Le 1^{er} décembre de cette même année, le rapport final, réalisé par le sociologue Sébastien Roché est remis à la délégation interministérielle à la ville. L'ennui y tient une telle place qu'il est noté qu'« [...] on pourrait qualifier l'ennui de problème quotidien numéro un dans les quartiers.²⁸³ »

²⁷⁹ ROBIN Régine, *Le Mal de Paris*, Stock, 2014

²⁸⁰ LEFEBVRE Henri, « Les nouveaux ensembles urbains (un cas concret : Lacq-Mourenx et les problèmes urbains de la nouvelle classe ouvrière) », *Revue française de sociologie*, 1960, 1-2. p. 201

²⁸¹ « La jeunesse s'ennuie dans les cités », un reportage de l'émission « Seize millions de jeunes » diffusée le 3 décembre 1964 – ORTF

²⁸² LOISEAU Jean-Claude, « Banlieues : les "loubards" vous parlent, *L'Express* n°1156 du 3 septembre 1973, [En ligne] [URL : https://www.lexpress.fr/societe/1973-banlieues-les-loubars-vous-parlent_2069567.html]

²⁸³ Étude du Skyblog « Pour ma ville », Rapport final (V1) pour la DIV, *Association pour la Promotion et l'Organisation de la Recherche en Sciences Sociales* (Lyon), Responsable scientifique : ROCHE Sébastien, 2007, p. 23

En outre, les habitants de la banlieue, l'ennui, ils le chantent²⁸⁴, le filment²⁸⁵, l'écrivent²⁸⁶ depuis des décennies. Mais, qu'est-ce donc qui ennuie dans la banlieue ?

B.2. Topologie et état de la banlieue.

Au premier abord, deux caractéristiques se dégagent de la banlieue : sa position périphérique par rapport à un centre comme lieu de résidence et de consommation, et son architecture, typique des « Grands Ensembles ». Ces derniers sont définis « [...] comme une *unité* d'habitat relativement autonome formée de bâtiments collectifs, édifiés dans un assez bref laps de temps, en fonction d'un plan global qui comprend plus de 1 000 logements environ.²⁸⁷ » Plus concrètement, la banlieue, dans sa dimension architecturale, est une *unité* dont la standardisation renvoie à une uniformisation, et *in fine* rien ne ressemble autant à une banlieue qu'une autre banlieue, car ce sont les mêmes tours qui s'élèvent, le même béton qui s'y trouve, le même ciment, la même couleur grisâtre qui prédomine. À cet alignement d'édifices pour horizon s'ajoute la particularité de n'être qu'un lieu de résidence, lui procurant son qualificatif de « cité-dortoir » où s'empilent à la verticale les « cellules ». En effet, contrairement au centre, la banlieue n'est pas un lieu où l'on travaille et où l'on consomme ; de telle sorte qu'en journée seuls les exclus de ce système production-consommation habitent les lieux, à savoir les enfants, les chômeurs, plus anciennement les femmes, etc.

Or, il n'aura fallu que quelques années pour passer des Grands Ensembles comme prodigieuse réponse à une crise de logement à leur dénonciation pour les maux qu'ils produisent : « [...] total désenchantement, indifférence à la vie sociale, ennui insurmontable, aboutissant à la dépression nerveuse dans les cas bénins, au suicide dans les cas aigus.²⁸⁸ » Or, « parce que Sarcelles était le premier grand ensemble. Parce que c'était le plus grand. Parce qu'il était construit, de bout en bout, par un seul architecte, Jacques Henri-Labourdette, pour un seul

²⁸⁴ Grand Corps Malade « J viens de là où les mecs traînent en bande pour tromper l'ennui » (*Je viens de là*) ; Orelsan : « Dans ma ville, on traîne entre le béton, les plaines. Dans les rues pavées du centre où tous les magasins ferment. On passe les week-ends dans les zones industrielles. » (*Dans ma ville on traîne*).

²⁸⁵ *La Haine*. 1995. [film] France : Mathieu Kassovitz ; *Les Misérables*. 2019. [film] France : Ladj Ly

²⁸⁶ LOPEZ David, *Fief*, Seuil, 2017, 256 pages

²⁸⁷ LACOSTE Yves, « Un problème complexe et débattu : les grands ensembles », *Bulletin de l'Association de géographes français*, N°318-319, 40e année, Novembre-décembre 1963, p. 40-41

²⁸⁸ *L'Humanité* du 5 novembre 1963, cité par MEUNIER Christophe, « Nicole et les grands ensembles », *Strenæ* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 15 mai 2018, consulté le 27 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/1839> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/strenae.1839>

client, la SCIC, filiale de la Caisse des dépôts²⁸⁹ », l'ensemble de ces maux prirent la forme d'une maladie, la maladie des Grands Ensembles, la maladie des banlieues : la sarcellite.

La sarcellite, c'est la maladie de l'exclusion de l'espace commun, de la société, alliée au poids d'habiter un lieu qui n'est que monotonie, uniformité, et dortoir. Comme le résume Jean-Paul Dollé, dont la conclusion a une coloration lacanienne certaine :

« Sarcelles est une ville-dortoir où l'on passe, non un lieu où l'on travaille et habite. Pire, Sarcelles, vaste regroupement de populations déplacées, reste toujours, trente ans plus tard, un néo-camp de réfugiés à la française, à qui fut alloué non des tentes ou des baraques préfabriquées - on est en France, que diable ! - mais une fast-ville, de la même façon que s'ouvrent des fast-foods. Et Sarcelles garde comme une blessure originelle l'empreinte de l'aventure coloniale naufragée, une aventure qui, vue de ce côté-ci de l'histoire, finit mal. Cette impression de victimisation par l'histoire se retrouve dans la sensation d'inachèvement que dispensent ces immeubles par centaines, alignés comme des vaincus, aux piètres matériaux, aux revêtements volontairement pisseux, dont le gris attriste les murs et endeuille ces allées anonymes, qu'on dirait tracées pour la promenade hebdomadaire silencieuse des prisonniers-habitants. Là où la survie, jadis, primait, il n'est toujours guère question de jouir des plaisirs de la vie. Là où l'origine fut forclosée, le sujet reste à jamais empêché d'advenir. ²⁹⁰»

Cette référence au camp, à la banlieue comme camp, fait bien évidemment écho au travail d'Agamben. La banlieue est ainsi considérée comme un espace où règne l'état d'exception devenu norme, c'est-à-dire tout à la fois la limite au-delà de laquelle l'exercice de la loi et du droit est abandonné et la vérité même de cette souveraineté comme créateur d'un espace « [...] livré à la merci de qui l'abandonne [...] ²⁹¹ », et en cela, son point d'excès, son extimité. Or, ce qui nous paraît particulièrement intéressant c'est de noter que l'expansion de l'état d'exception – soit la création d'espace où « vie nue et vie politique entrent, du moins à des moments bien précis, dans une zone d'indétermination ²⁹² » – est ainsi un processus de création de ban-lieu c'est-à-dire de *banalisation* ²⁹³. En cela, cette banalisation est conjointement ce qui vient rendre ordinaire (l'exception comme norme) et ce qui *banalise*, c'est-à-dire supprime toute originalité,

²⁸⁹ LE CHATELIER Luc, « Sarcelles, ville éprouvée des Trente Glorieuses », *Télérama*, [En ligne], mis en ligne le 26 décembre 2017, consulté le 27 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/1839> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/strenae.1839>

²⁹⁰ DOLLE Jean-Paul, *Fureurs de ville*, Paris, Grasset, 2014,

²⁹¹ AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer, Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997, p. 120

²⁹² AGAMBEN Giorgio, « Qu'est-ce qu'un camp ? », In. *Moyens sans fins, Notes sur la politique*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 2002, p. 53

²⁹³ « La pensée d'Agamben conduit à voir dans la banlieue le modèle même de ce qu'est la politique aujourd'hui : la banalisation. » HOUILLON Vincent, « La ban-lieu de la vie sacrée », *Passant ordinaire*, n°44, 2003, p. 45

toute singularité (la vie nue) ; on retrouve ici cette standardisation, cette indifférence, cette uniformité architecturale citée plus haut, mais touchant cette fois-ci les habitants eux-mêmes.

B.3. Les habitants de la banlieue

Au travers des éléments cités s'esquisse la construction d'un espace où s'expérimente une distinction entre un *Nous* et un *Eux* – prenant par exemple la forme d'une démarcation entre deux citoyennetés distinctes (citoyens et non-, ou sous-, citoyens) : « [...] ils sont citoyens, inscrits dans le territoire français, et néanmoins ils subissent un traitement différentiel et discriminant qui les disqualifie.²⁹⁴ » En cela, habiter dans la banlieue conduit à un rejet qui, historiquement, renvoie déjà à celui qui touchait les classes les plus populaires et issues de l'immigration en les assimilant à des classes dangereuses. « “Certains se méfient quand je dis que je viens d'une cité, ils croient que je vais les voler !”, Nurdin, 18 ans.²⁹⁵ »

C'est dès lors la catégorie du stigmaté qui est mobilisée, ce dernier faisant signe, qu'un individu vient de la banlieue, où qu'il aille : « Tous dénoncent d'ailleurs cette stigmatisation et opposent à ceux qui les considèrent comme des incapables, des "inemployables", les situations flagrantes d'injustice qu'ils subissent (ou estiment subir), les attitudes racistes, le chômage de masse et les salaires de misère qu'on leur propose.²⁹⁶ » Or, cette assimilation d'un sujet aux signes qu'il porte et qui en fait un habitant parmi d'autres de la banlieue prend depuis une cinquantaine d'années un caractère *raciste*, car de la dénonciation des classes dangereuses, puis des loubards, à celle actuelle des « jeunes de banlieue » les choses se sont modifiées : « [...] alors que le vêtement (perfecto/jeans/santiags) et un genre musical (le rock) suffisaient à styliser les “blousons noirs”, le stéréotype du “jeune des cités” ne se réduit plus à la panoplie (“survêt”/casquette/baskets) associée à un genre musical (le rap), mais intègre la couleur de la peau : le “jeune des cités” est arabe et, de plus en plus souvent, noir.²⁹⁷ » On comprend qu'à être ainsi accolée aux termes de jeunes de banlieue, racaille, chômeurs, voleurs, etc., « leur

²⁹⁴ CASTEL Robert, « Les jeunes de banlieue, ces “étrangers de l'intérieur assignés à résidence” », *Le Nouvel Observateur*, 13/03/2013, [En ligne] <https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20130313.OBS1712/les-jeunes-de-banlieue-ces-etrangers-de-l-interieur-assignes-a-residence.html>

²⁹⁵ BORLE Malorie, *La Cité, du solidaire au « chacun sa mère » Regards de jeunes adultes issus des cités Néréides/Bosquet*, Mémoire de fin d'étude pour l'obtention du diplôme HES d'éducatrice sociale (directeur : António Magalhães de Almeida), Haute École Spécialisée de Suisse occidentale, 2007-2009, p. 46

²⁹⁶ SAUVADET Thomas, « “Jeunes de la cité” et contrôle du territoire : le cas d'une cité de la banlieue parisienne », *Hérodote*, 2004/2, n°113, p. 115

²⁹⁷ MAUGER Gérard, *La Sociologie de la délinquance juvénile*, Paris, La Découverte, « Repères », 2009, p. 81

mobilité peut se transformer en épreuve [...] ²⁹⁸ » ce qui a pour conséquence que les habitants restent le plus souvent... entre « Eux ».

Ce n'est qu'en prenant en compte cette relation extérieur-intérieur de la banlieue que l'ennui de ses habitants peut se comprendre, car c'est au cœur de l'expérience de cette « [...] enclave protectrice ²⁹⁹ » qu'il advient. Puisque la banlieue est, historiquement, monofonctionnelle, au sens où il s'agit surtout d'espace résidentiel, l'ennui est bien entendu celui de ne savoir quoi faire, de n'avoir rien à faire. « “Tenir les halls“ ou “les murs“, “prendre racines“, “galérer“, “rouiller“, “chauffer l’béton“, autant de termes qui désignent le sentiment d'ennui et d'ancrage territorial. ³⁰⁰ » Mais bien au-delà de cet ennui comme absence de stimulation chez des personnes qui « [...] ne savent que faire du temps qui les encombre ³⁰¹ », c'est l'ennui d'être néanmoins là et de ne pouvoir en sortir qui semble primer en ces lieux. Il s'agit de l'ennui de ne pouvoir être *qu'ici* et l'aspiration, le désir, de ne plus y être, d'être *ailleurs*. L'ennui est la reconnaissance d'un ancrage et d'un même mouvement, la volonté de le désavouer, élément particulièrement notable dans sa temporalité. Il est alors « [...] sans horizon ³⁰² », non seulement parce que rien ne se passe, que le temps ne passe pas, non seulement parce que « c'est toujours la même chose [...] ³⁰³ », mais aussi parce que l'avenir est *pour-tous* quasiment le même. En cela, dans sa temporalité, l'ennui prend le visage du destin, de l'inévitable, c'est-à-dire de la nécessité, puisqu'il n'est que la conséquence du poids indélébile du stigmate du banlieusard ; désormais l'autre nom du produit de ce processus général de *banalisation*.

B.4. Analyse de l'ennui

Contre ce temps long portant le sceau de l'inexorable, il n'est guère étonnant que des tentatives de sortie voient le jour et c'est ainsi toute la dimension de la révolte qu'il faut alors entendre de la sorte : « Ce n'est pas seulement contre eux [les maires, les préfets, etc.] que se révoltent les habitants, mais aussi contre la fatalité. Ils se rebellent ainsi contre le temps qui passe sans jamais

²⁹⁸ BENAISE Adrien, « Les adolescents de cité ne tiennent pas les murs », *Métropolitiques*, 15 mai 2017 [En ligne] <https://metropolitiques.eu/Les-adolescents-de-cite-ne.html>

²⁹⁹ SAUVADET Thomas, « “Jeunes de la cité“ et contrôle du territoire : le cas d'une cité de la banlieue parisienne », *op.cit.*, p. 115

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 115

³⁰¹ BEN JELLOUN Tahar, « La banlieue s'ennuie », *Le Monde*, 10 avril 2010 [En ligne] https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/04/10/la-banlieue-s-ennuie-par-tahar-ben-jelloun_1331700_3232.html

³⁰² LOISEAU, Jean-Claude, *L'Express* n° 1156 du 3 septembre 1973, *op.cit.*

³⁰³ « “C'est toujours la même chose, la même galère!“ (R. 24 ans, cél., sans emploi.) » cité par MARLIÈRE Éric, *Jeunes en cités. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 53

changer, le marquant d'une autre empreinte que celle de la résignation.³⁰⁴ » Néanmoins nous retrouvons ici la distinction entre tromper l'ennui et tuer l'ennui. Le premier vise à faire passer le temps, c'est-à-dire à divertir : « [...] on toise le mur, on est entre quelques tours, on boit de la bière, on tue le temps comme on peut, on se raconte des blagues qu'on a cent fois racontées, on crie et on emmerde les autres qui habitent dans les tours et n'osent pas nous le dire. On fume du shit pour oublier. Le côté ennui, on est vaccinés !³⁰⁵ » Quant au second, tuer l'ennui, il paraît recourir à un autre type d'agissement, plus proche de la révolte. Il ne s'agit plus de rendre moins intolérable la monotonie, mais de « [...] bâtir de l'événement. L'événement casse le continu, brise la monotonie ambiante.³⁰⁶ » Or, créer de l'évènement est souvent synonyme de danger, car « le danger est un moyen de s'affirmer, de redevenir un homme et non plus simplement un "jeune de cité".³⁰⁷ »

Parallèlement, certaines situations où il s'agit de tuer l'ennui renvoient avant tout à tuer l'indifférence qui est responsable de l'ennui et visent ainsi – par une sorte de bravade – à forcer l'Autre (la société, la ville, les autres habitants) à ne pas détourner le regard, à réagir. Ainsi cherchent-ils à tuer l'ennui en créant des ennuis ! De l'ennui aux ennuis, il n'y a qu'un pas, pourrait-on dire, des *acting-out* souvent. Une partie des interprétations³⁰⁸, souvent empreintes de moralisme, liant ennui et délinquance s'illustrent ici, à tort.

Sortir de l'ennui c'est donc s'extirper d'une condition, se déstigmatiser, c'est *in fine* se dé-identifier ; et parallèlement c'est créer de l'évènement afin de s'extraire de ce qui est perçu comme un destin.

³⁰⁴ AQUATIAS Sylvain, « Temps mort et mouvement perpétuel. L'ennui des jeunes de cité », *Revue française des affaires sociales*, Vol. 52, n°3, 1998, p. 136

³⁰⁵ KHOSROKHAVAR Farhad, *Prisons de France. Violence, radicalisation, déshumanisation : surveillants et détenus parlent*, Paris, Robert Laffont, coll. « Le monde comme il va », 2016,

³⁰⁶ AQUATIAS Sylvain, « Temps mort et mouvement perpétuel. L'ennui des jeunes de cité », *op.cit.*, p. 135

³⁰⁷ *Idem.*

³⁰⁸ « Mais les délinquants manquent-ils d'activité au point de se lancer dans l'action illégale ? Oui, Belson (1975, p. 358) dans son étude de la délinquance cachée de 1425 jeunes Anglais, a montré que plus un garçon s'ennuie pendant ses temps libres, plus il a tendance à voler. Il a aussi fait ressortir le fait que les garçons volent plus souvent quand ils ne savent pas quoi faire pendant leurs loisirs.

À Montréal, les chercheurs du Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile avaient posé à un important échantillon d'écoliers la question : « Combien d'heures par semaine passez-vous à ne rien faire, à flâner ? » Les résultats démontrent que plus les répondants passent de temps à flâner, plus ils ont tendance à commettre des délits (Biron 1977 p. 133).

C'est un fait d'observation courant que les délinquants meurent d'ennui. Ils passent des journées entières à se demander quoi faire et à chercher désespérément, n'importe quel moyen pour tuer le temps (Michard, Selosse et Algan, 1963. p. 149).

En psychologie expérimentale, on définit l'ennui comme un état dans lequel le sujet recherche un plus haut niveau d'excitation (Hebb, 1974). On comprend alors que les délinquants qui s'ennuient recherchent l'action par tous les moyens. » CUSSON Maurice, *Délinquants pourquoi ?*, Montréal, Les Éditions Hurtubise, Cahiers du Québec, coll. "Droit et criminologie", 1981, p. 105

Au terme de l'analyse, qu'est-ce qui ennue dans la banlieue ? On pourrait indiquer que c'est très précisément un ordre des choses, c'est-à-dire une confrontation avec des déterminations temporelles, identitaires et architecturales où les subjectivités s'effacent, se *banalisent*, au profit d'une uniformité générale. « Tous pareil » donc, avec les mêmes traits d'identité : issus de la banlieue, étrangers, violents, en difficulté scolaire, au chômage et délinquants. Comme l'indiquait un habitant de Sarcelles « on est un numéro, on n'est rien, on n'est rien du tout, on est un sur 80 000³⁰⁹ ». Sur un ton très ironique, Christian Rochefort indiquait cette même uniformité dans son roman sur les cités de Bagnolet dans les années 1960 : « Le soir, les fenêtres s'allumaient et derrière il n'y avait que des familles heureuses, des familles heureuses, des familles heureuses. En passant, on pouvait voir sous les ampoules, à travers les larges baies, les bonheurs à la file, tous pareils comme des jumeaux, aucun cauchemar.³¹⁰ » Familles heureuses dont on sait depuis Tolstoï qu'elles se ressemblent toutes...³¹¹

C'est donc le leitmotiv du bloc qui finalement illustre le mieux les causes de l'ennui dans la banlieue. Le bloc architectural, homogènement gris ; le bloc de temps, qui fait qu'il ne passe pas, que le futur ne s'envisage pas parce qu'il est déjà écrit et enfin le bloc d'identité où les subjectivités se dissolvent au profit d'une stigmatisation *in-différente*. Peut-être devrions-nous reprendre cette phrase de Fernand Oury et de Jacques Pain : « En fait, ce qui nous semble typique, c'est l'uniformité bloquée de toute institution d'État.³¹² »

I.3 Vignette clinique 3 : Le travail, l'entreprise

La sphère professionnelle non plus n'est pas exempte d'ennui ; elle est même régulièrement citée comme un des lieux favorables à la production de cet affect. Si les chercheurs et les médias en ont fait un objet d'étude privilégié depuis plusieurs années, il ne faut pas occulter qu'un tel lien est finalement plus ancien, depuis peut-être que le travail s'est fait précisément monde – le monde du travail comme on l'énonce – au sens où Arendt parle de « [...] l'époque moderne

³⁰⁹ CANTEUX Camille, « Sarcelles, ville rêvée, ville introuvable », *Sociétés & Représentations*, 2004/1, n° 17, p. 350

³¹⁰ ROCHEFORT Christiane, *Les Petits Enfants du siècle* cité par JERPHAGNON Lucien, *De la Banalité. Essai sur l'ipséité et sa durée vécue : durée personnelle et co-durée*, Paris, J. Vrin, 1965, p. 317

³¹¹ « Les familles heureuses se ressemblent toutes ; mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon. » est la première phrase d'Anna Karénine.

³¹² OURY Fernand et PAIN Jacques, *Chronique de l'école-caserne*, Paris, F. Maspero, 1972, p. 55

[comme celle qui] s'accompagne de la glorification théorique du travail et elle arrive en fait à transformer la société tout entière en société de travailleurs.³¹³ »

A la suite des analyses de Marx, et de nombreux autres à sa suite, le travail a non seulement une place centrale dans l'existence, comme valeur, mais il est même l'essence de l'Homme. C'est dire l'importance qu'il revêt, et l'interrogation qui advient lorsque ce dernier *in fine* ennuie.

Si comme l'indique Enriquez, « dans une perspective socio-historique, nous pouvons écrire, avec raison, que le travail est devenu, depuis l'avènement du capitalisme et la révolution industrielle du XVIIIe siècle, un attribut central de la vie humaine dans les sociétés occidentales.³¹⁴ », c'est tout en rappelant l'évidence que le travail, son organisation, n'a cessé d'évoluer.

A.1. De la torture à la bureaucratie

D'aucuns aiment à renvoyer à l'origine du mot travail, *tripalium* qui désignait un instrument de torture à trois pieds, le repoussant ainsi dans la sphère de la contrainte, de la souffrance et de la torture. Dans son acception moderne, le travail n'est ni torture ni esclavage, le travailleur vend sa force de travail librement, sans coercition, en échange d'un salaire, dans un cadre juridique fixant droits et devoirs. Cette liberté du travailleur et la rétribution qui lui est due induisent notamment une dimension réflexive : c'est pour soi (soi-même, sa famille) que l'on travaille, et en cela, le travail participerait à une forme de réalisation de soi, à une maîtrise de son environnement et de ses actes. Posture idéaliste certes, mais cette dimension du sens demeure présente au cœur de sa représentation, quoi qu'elle reste dépendante des conditions d'exercice : « Il faut donc conclure que le travail au sens moderne, au contraire du travail asservi de l'esclave, est susceptible d'avoir un sens pour celui qui l'assume et l'accomplit mais que les conditions dans lesquelles il est organisé font qu'il n'est pas toujours possible au travailleur de lui trouver ce sens.³¹⁵ »

³¹³ ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Levy, coll. "Agora", 2002, p. 38

³¹⁴ ENRIQUEZ Eugène, « Le travail, essence de l'homme ? Qu'est-ce que le travail ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2013/1, n° 15, p. 253

³¹⁵ FAES Hubert, « Le sens du travail », *Transversalités*, 2011/4, n° 120, p. 31-32

La fin du XVIII^e siècle marque avec la révolution industrielle le passage entre un travail largement individuel – à l’image de l’artisan à la production limitée disposant de son atelier et de ses outils – à celui collectif, d’une production massifiée et à l’activité segmentée. Le travail évolue ainsi, se rationalisant, jusqu’à répondre à une organisation déterminée se voulant scientifique et dont les principes seront établis au début du XX^e siècle par Taylor, l’objectif étant de réduire « [...] les incertitudes, les aléas et les coûts d'origine organisationnelle et humaine.³¹⁶ » Ces principes sont relativement bien connus : 1. Selon un axe horizontal : la fin de la polyvalence et la parcellisation des tâches en unités réduites, le rythme très soutenu imposé par la machinisation, l’indexation des salaires à la productivité. 2. Selon un axe vertical : la dissociation des tâches de conception de celles de production, un processus décisionnaire exclusivement de haut en bas et le contrôle des ouvriers et du travail par un maître d’œuvre.

Sandrine Lasserre reprend la notion de Castel dans sa thèse sur le malaise au travail pour insister sur « [...] la “désindividualisation progressive“ des relations de travail tout au long du développement du capitalisme industriel ». Pour elle, cette désindividualisation est « [...] symboliquement associée à l’idée que le travail, comme instance de production collective, non seulement s’inscrit au-delà de la particularité des tâches accomplies par l’un mais par là même se détache de sa pure fonction d’utilité économique. Elle promeut “le travail abstrait“ comme “acte social“ au sens où il ne peut plus être confondu avec une activité privée.³¹⁷ » Après, le taylorisme, le fordisme accentuera le rôle de la machine au cœur du processus de production ; non seulement celle-ci abolit la notion de geste non-reproductible à l’identique issue de l’artisanat mais elle impose le rythme que les travailleurs doivent suivre.

Cette machinisation de l’humain, déshumanisant et érigeant le travailleur en simple rouage remplaçable s’accompagna de large critique qui amenèrent à des changements d’ampleur dans l’organisation de travail. Le toyotisme, par exemple, introduit la notion de flexibilité et de réactivité face à la rigidité du taylorisme : ici les travailleurs produisent en flux tendus en fonction de la demande, participent à l’optimisation du processus productif et sont capables de produire plusieurs objets différents afin de pouvoir s’adapter le plus rapidement possible à la situation. Le travailleur gagne en autonomie mais la responsabilité est désormais individuelle, c’est à lui de s’autocontrôler pour demeurer concurrentiel.

³¹⁶ ALTER Norbert, « Chapitre 1 - Taylor et l’organisation scientifique du travail », In. ALTER Norbert, *Sociologie du monde du travail*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2012, p. 5

³¹⁷ LASSERRE Sandrine, *Le Malaise au travail : À la recherche du sens perdu*, thèse de doctorat sous la direction de ASKOFARÉ Sidi, Toulouse, 2019, p. 29

La flexibilité sera le signifiant maître du milieu du XX^e siècle, il touchera – selon la distinction qu'établissent Barbier et Nadel – tant le travail (adapter le travail à la production) que l'emploi (multiplication de types de contrats aux règles plus permissibles). De plus, les crises économiques successives et les mutations technologiques ont rendu le secteur tertiaire prépondérant aujourd'hui.

Au-delà des différences socio-historiques dans l'organisation du travail, le passage d'une économie majoritairement issue du secteur primaire, puis secondaire et enfin tertiaire aujourd'hui, un invariant demeure : l'appel à la science et à son discours à des fins d'organisation de l'humain. En effet, comme l'explique Gruev, « [...] depuis la fin du XX^e siècle s'impose la volonté de regrouper les activités humaines dans des ensembles fondés sur la notion de rationalité. Émergent progressivement les organisations modernes, dont les attributs essentiels sont la complexité, la rationalité et la modernité. Dans ce contexte apparaît la notion de "bureaucratie" [...].³¹⁸ » Bureaucratie est le nom de cette tentative de maîtrise et de mise en ordre du monde par subordination du politique par la technique et l'économie, incarnant alors « [...] la volonté de remaniement du monde selon la matrice industrielle.³¹⁹ »

Dernière forme actuelle d'organisation du travail, la bureaucratie excède néanmoins la simple sphère de travail, elle se généralise désormais à l'ensemble du lien social, c'est ce que note Hibbou dans *La Bureaucratiation du monde à l'ère néolibérale*, à savoir que « [...] la diffusion de pratiques bureaucratiques issues du marché et de l'entreprise : la bureaucratie actuelle ne doit pas être comprise comme une institution, une administration, bref, un appareil hiérarchisé propre à l'État, mais comme un ensemble de normes, de règles, de procédures et de formalités qui n'englobent pas seulement l'administration étatique mais l'ensemble de la société [...].³²⁰ ».

En outre, au-delà de ses mutations, un autre invariant est à indiquer, que la clinique repère d'ailleurs aisément : le travail est source de plainte, il fait souffrir, il est labour. « [...] la clinique, celle qui procède de la parole des sujets, n'engage pas à aborder le travail comme un espace de plénitude, le lieu où les sujets trouvent à réaliser pleinement des potentialités qui

³¹⁸ GRUEV Radoslav, *Construction de l'acteur « ennemi » et institution concentrationnaire. Étude comparative entre les camps de Rivesaltes (sous Vichy) et de Bêléné (République populaire de Bulgarie)*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris Descartes, sous la direction de MOUCHTOURIS Antigone, 2013, p. 21

³¹⁹ *Ibid.*, p. 22

³²⁰ HIBOU Béatrice, *La Bureaucratiation du monde à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, coll. "Cahier libres", 2012, p. 16

seraient escamotées dans leur vie privée. Il apparaît toujours, peu ou prou, comme l'objet d'une plainte : un espace de contraintes.³²¹ »

A.2. La souffrance du travailleur

Souffrance et travail sont des notions consubstantielles mais elles ont acquis une place prépondérante depuis l'avènement du capitalisme, de sa logique et de son discours. Peut-être la première souffrance du travailleur est-elle justement la dépossession, la vente de sa force de travail. C'est la nouveauté que perçoit Marx, et que Lacan repère : « Marx part de la fonction du marché. Sa nouveauté est la place dont il y situe le travail. Ce n'est pas que le travail soit nouveau, c'est qu'il soit acheté, qu'il y ait un marché du travail.³²² »

Néanmoins, la souffrance dont il sera question ici n'est pas celle de l'activité-travail comme simple modalité de subvenir à ses besoins, mais plutôt celle du travail comme modalité d'organisation des corps, autrement dit la « [...] dimension de souffrance en excès [...]»³²³.

Dans l'usine tayloriste puis fordiste dépeinte dans *Les Temps modernes* de Chaplin en 1936, la souffrance est notamment physique, car la machine, qui ne s'essouffle jamais, ordonne la cadence, monotone et linéaire, exténuante. En 1981, il est en toujours de même et Robert Linhart, qui été employé dans une usine Citroën, décrit ce travail de façon saisissante :

Chacun a ainsi, pour les gestes qui lui sont impartis, une aire bien définie quoique aux frontières invisibles : dès qu'une voiture y entre, il décroche son chalumeau, empoigne son fer à souder, prend son marteau ou sa lime et se met au travail. [...] Parfois, s'il a travaillé vite, il lui reste quelques secondes de répit avant qu'une nouvelle voiture se présente : ou bien il en profite pour souffler un instant, ou bien, au contraire, intensifiant son effort, il "remonte la chaîne" de façon à accumuler un peu d'avance [...]. Et quand il aura amassé, au bout d'une heure ou deux, le fabuleux capital de deux ou trois minutes d'avance, il le consommera le temps d'une cigarette [...]. Bonheur éphémère : la voiture suivante se présente [...] Si, au contraire, l'ouvrier travaille trop lentement, il "coule", c'est-à-dire qu'il se trouve progressivement déporté en aval de son poste, continuant son opération alors que l'ouvrier suivant a déjà commencé la sienne. [...] C'est ce qu'on appelle "couler" et, parfois, c'est aussi angoissant qu'une noyade. [...].

³²¹ LASSERRE Sandrine, *Le malaise au travail : À la recherche du sens perdu*, op.cit., p. 95

³²² LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 17

³²³ CHAGOURIN Ghislaine, *Malaise dans le travail ou d'un maltraitance ordinaire généralisée*, Association lacanienne internationale, [En ligne] [Url : <http://www.ali-provence.com/2013/07/malaise-dans-le-travail-ou-dune-maltraitance-ordinaire-generalisee-par-ghislaine-chagourin/>]

Le premier jour d'usine est terrifiant pour tout le monde, beaucoup m'en parleront ensuite, souvent avec angoisse. Quel esprit, quel corps peut accepter sans un mouvement de révolte de s'asservir à ce rythme anéantissant, contre nature, de la chaîne ? L'insulte et l'usure de la chaîne, tous l'éprouvent avec violence, l'ouvrier et le paysan, l'intellectuel et le manuel, l'immigré et le Français. Et il n'est pas rare de voir un nouvel embauché prendre son compte le soir même du premier jour, affolé par le bruit, les éclairs, le monstrueux étirement du temps, la dureté du travail indéfiniment répété, l'autoritarisme des chefs et la sécheresse des ordres, la morne atmosphère de prison qui glace l'atelier. Des mois et des années là-dedans ? Comment l'imaginer ? Non, plutôt la fuite, la misère, l'incertitude des petits boulots, n'importe quoi ! Et moi, l'établi, est-ce que je vais y arriver ?³²⁴

Aujourd'hui, après le passage d'une économie de biens à une économie de service, quid de la souffrance ? Elle a « [...] changé de nature et n'est plus d'ordre majoritairement physique comme dans les siècles passés mais plus d'ordre psychique et touchant à la subjectivité.³²⁵ » Le travail n'est certes plus le même, mais comment ne pas percevoir les multiples similarités entre le texte de Linhart de 1981 et celui de Josse en 2021 sur une employée de bureau ?

Elle raconte, une fois de plus, le trop-plein de demandes, la brutalité des injonctions, les objectifs impossibles à atteindre, les phrases qui blessent lâchées dans les couloirs, hors témoins, les faux sourires pendant les réunions, les contrôles à tout moment, la froideur des mails, leurs contenus glaçants à l'écran, le téléphone de fonction qui vous poursuit le soir encore, et aussi pendant les vacances, les rivalités entretenues ou provoquées, la défiance qui s'installe, le toujours plus et le jamais assez. Elle parle du temps impossible à dilater, à suspendre, l'aiguille de la montre qui court trop vite, en retard, en retard, comme le lapin d'Alice, et les tâches, les rendez-vous qui s'accumulent, les contrôles qui se multiplient. Elle parle du mépris envers les clients qu'il faut pressurer et elle dit qu'elle ne peut plus. Elle raconte les week-ends englués dans l'insomnie ou le trop de sommeil, les dimanches soir qui commencent de plus en plus tôt, au réveil parfois. Elle parle des kilos perdus et de l'impossibilité de se nourrir.³²⁶

La différence est surtout à mettre au compte de l'intérêt porté à la souffrance au travail, dont Dejours, à la croisée de notre champ disciplinaire, est peut-être la figure de proue en France. Ainsi le terme de « risque psychosociaux³²⁷ » est apparu dans les années 2000, donnant une visibilité à un objet pourtant très ancien, sous l'impulsion médiatique faisant état du stress et

³²⁴ LINHART Robert, *L'Établi*, Paris, Éditions de Minuit, 1981, p.11-12 et 25

³²⁵ CHAGOURIN Ghislaine, *Malaise dans le travail ou d'une maltraitance ordinaire généralisée*, *op.cit.*

³²⁶ JOSSE Gaëlle, *Ce matin-là*, Paris, Noir et Blanc, 2021, p. 40

³²⁷ Le Ministère du travail, *du plein emploi et de l'insertion* le définissant ainsi : « Les risques psychosociaux sont définis comme un risque pour la santé physique et mentale des travailleurs. Leurs causes sont à rechercher à la fois dans les conditions d'emploi, les facteurs liés à l'organisation du travail et aux relations de travail. Ils peuvent concerner toutes les entreprises quels que soient leur taille et leur secteur d'activité. » [En ligne] [URL : <https://travail-emploi.gouv.fr/sante-au-travail/prevention-des-risques-pour-la-sante-au-travail/article/risques-psychosociaux>]

des passages à l'acte suicidaires de nombreux employés. Puis, peu après, la récupération abondante du terme de *burn-out* – déjà présent en France dès les années 1960 – pour qualifier l'épuisement professionnel. La nouveauté est ainsi à situer ailleurs, car doit-on mettre l'accent sur le travail comme source de souffrance ou sur le travailleur souffrant au travail ? En effet, selon la réponse donnée, la responsabilité change alors d'épaule : est-ce le travail qu'il faut réorganiser ou le sujet qu'il faut soigner ? C'est notamment la réflexion de Sous, qui explique que « dans le champ de la nosographie, est apparue maintenant la maladie galopante du *burn-out* qui pourrait se faire passer, sous le couvert d'un terme savant anglo-saxon, pour une nouvelle catégorie psychopathologique indépendante de ses conditions de production (contrôle surmoïque, pressions sur la performance). Tête-à-queue, cercle vicieux où le système se mord la queue puisque le remboursement de ses soins peut accentuer le déficit de la Sécurité sociale alors que pourrait sérieusement s'interroger le type d'organisation du travail qui peut générer cette soi-disant "maladie". C'est peut-être justement pour tromper l'enjeu de sa causalité que sa promotion arrange l'État et les entreprises.³²⁸ »

Dès lors, dans la longue liste des symptômes indiquant que « le travail consume... le travailleur³²⁹ », c'est l'affect d'ennui qui nous intéresse ici. Car « [...] si certains semblent s'épuiser à la tâche et mourir de travail, d'autres semblent mourir d'ennui.³³⁰ »

A.3. L'ennui du travailleur et ses causes

A la manière du *burn-out*, l'ennui au travail connaît un intérêt croissant, comme souvent en premier lieu dans les pays anglophones puis dans un second temps en France et il est aujourd'hui considéré comme « [...] un des facteurs psychologiques qui nuit le plus aux travailleurs et à leur productivité.³³¹ »

De façon très similaire à ce que nous retrouvons dans le milieu scolaire ou dans les banlieues, l'ennui est érigé en étendard de ce qui dysfonctionne dans le monde du travail : ainsi les

³²⁸ SOUS Jean-Louis, *Lacan et la politique*, Toulouse, Erès, coll. "Psychanalyse - Poche", 2017, p. 51

³²⁹ BROUSSE Marie-Hélène, « Érotique du travail », *La Cause du Désir*, 2018/2, n° 99, p. 56

³³⁰ CHTIOUI Aziz, HECHICHE SALAH Lamia, BEN OTHMANE Sandra, « Le bore-out ou l'épuisement professionnel par l'ennui : un corollaire à la souffrance au travail », *@GRH*, 2022, n° 44/3, p.107

³³¹ « Boredom is considered as one of the most important psychological factors that adversely affect workers and their productivity », GABRIEL Justin, NWAKEKE Lawrence, UZAH Kingsley, « Industrial Boredom: An exploration of causes, consequences and control », *International Journal of Arts and Humanity*, 2017, n°1/9, p. 848 C'est nous qui traduisons.

recherches établissent des liens de corrélation entre l'ennui et l'absentéisme³³², entre l'ennui et les comportements « contre-productifs »³³³, entre l'ennui et la consommation d'alcool³³⁴, les accidents professionnels³³⁵, le turn-over³³⁶, la dépression³³⁷, les maladies cardio-vasculaires³³⁸, l'obésité.³³⁹

Le roman de Foster Wallace, *Le Roi pâle* – l'un des grands romans contemporains sur l'ennui – accorde une place centrale à l'ennui au travail, en l'occurrence au sein d'un centre d'impôts aux Etats-Unis. Dans une société où le travail est de moins en moins manuel et de plus en plus bureaucratisé, l'ennui est l'affect central du travailleur, celui qu'il doit arriver à endurer, comme une ascèse. Foster Wallace réhabilite même une modalité du surhomme en faisant de ce travailleur idéal un héros, celui qui supporte et donc surmonte l'ennui :

“Je souhaite vous informer que la profession comptable à laquelle vous aspirez est en réalité héroïque [...] messieurs, voici une vérité : endurer longtemps l'ennui dans un espace confiné, voilà ce qu'est le vrai courage. Cette endurance, que vous le vouliez ou non, constitue le distillat de ce qu'est, aujourd'hui, dans ce monde que ni vous ni moi n'avons fait, l'héroïsme. [...] Le véritable héroïsme, c'est vous, tout seuls, dans un espace de travail imposé. Le véritable héroïsme, ce sont des minutes, des heures, des semaines, des années et des années d'exercice silencieux, précis et pondéré de votre attention et de votre probité – sans personne pour vous voir ou vous féliciter. Le monde est ainsi. Vous et votre travail, à votre bureau et rien d'autre. [...] Le héros d'hier repoussait les barrières et les frontières – il pénétrait, domptait, taillait, modelait, fabriquait, donnait naissance aux choses. Le héros des sociétés d'hier générait des faits. [...] Dans le monde d'aujourd'hui, les limites sont fixées et la plupart des faits importants ont été générés. Aujourd'hui, Messieurs, la frontière héroïque se situe dans l'ordonnement et le déploiement de ces faits.”³⁴⁰

³³² DYER-SMITH Martyn, WESSON Dave, « Resource allocation efficiency as an indicator of boredom, work performance and absence », *Ergonomics*, 1997, 40(5), pp. 515-521.

³³³ BRUURSEMA Kari, KESSLER Stacey, SPECTOR Paul, « Bored employees misbehaving: The relationship between boredom and counterproductive work behaviour », *Work & Stress*, 2011, n°25(2), pp. 93-107

³³⁴ AMES Genevieve, CUNRADI Carol, « Alcohol use and preventing alcohol-related problems among young adults in the military », *Alcohol Research & Health*, 2004-2005, n°28(4), pp. 252-257

³³⁵ FRONE Michael, « Predictors of work injuries among employed adolescents », *Journal of Applied Psychology*, 1998, n°83(4), pp. 565-76.

³³⁶ TENG Michale, HASSAN Zaiton, KASA Mark, NOR, NORSYAMIMI Nik, BANDAR Fatimah Abdullah, AHMAD Rusli, « Mediating role of Boredom in the Workplace on Turnover Intention: A Proposed Framework », *International Journal of Academic Research in Business and Social Sciences*, 2020, n°10(12), pp. 924-938.

³³⁷ WIESNER Margit, WINDLE Michael, FREEMAN Amy, « Work stress, substance use, and depression among young adult workers : an examination of main and moderator effect model », *Journal of Occupational Health Psychology*, 2005, n°10(2), pp. 83-96

³³⁸ BRITTON Annie, SHIPLEY Martin, « Bored to death ? », *International Journal of Epidemiology*, Vol. 39/2, 2010, pp. 370-371

³³⁹ ABRAMSON Edward, STINSON Shawn, « Boredom and eating in obese and non-obese individuals », *Addictive behaviors*, 2(4), 1977, pp. 181-185.

³⁴⁰ FOSTER WALLACE David, *Le Roi pâle*, Vauvert, Au diable vauvert, 2012, p. 272-273 et 276

Le travailleur-type est ainsi un organisateur anonyme du monde dont il est au service, qu'il ne façonne d'aucune façon via sa subjectivité, mais qu'il administre quasi indifféremment. Foster Wallace trace ici un pont subtil mais puissant entre l'ennui contemporain et l'acédie des moines anachorètes, eux aussi à la lisière du monde, silencieux, sans public, se tenant à distance de tout divertissement, de tout intérêt qui les détournerait de la tâche qu'ils s'étaient donnée et qui les dépassait³⁴¹.

En contrepoint de cette impression d'épidémie d'ennui, la Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares) indique en 2016³⁴² que 2,1 % des sondés s'ennuient *toujours* au travail, 7,4% *souvent* et 31,6% *parfois*. Cela signifie que 43,5% des sondés connaissent l'ennui dans leur contexte professionnel...³⁴³

Or, peut-on dégager des caractéristiques d'un travail d'où surgit l'ennui ?

Bien avant qu'il ne devienne un affect à succès dans son lien au travail, l'ennui pointait déjà au cœur de la machinisation et des grandes usines industrielles. Dans leur *Traité de psychologie du travail* – dont l'un des chapitres s'intitule « Psychopathologie de l'ennui au travail » – Levy-Leboyer et Sperandio indiquent en préambule que « “L'organisation scientifique du travail“ est la principale pourvoyeuse de tâches ennuyeuses.³⁴⁴ »

Au-delà des différences intrinsèques à chaque sujet, la monotonie est la cause repérée la plus fréquemment citée par les travailleurs qui s'ennuient, tout comme dans les cas de l'élève et du banlieusard qui font l'objet des développements précédents. La monotonie n'étant bien entendu pas nécessairement l'absence d'action, mais la *répétition* d'une *même* tâche. Il est ainsi relativement aisé de comprendre en quoi l'organisation scientifique du travail – le taylorisme, le fordisme – a pu, et peut toujours là où elle existe encore, véhiculer une telle conception du travail. Linhart illustre cette idée dans une revisite cauchemardesque de la tapisserie de Pénélope : « Faite, la soudure ? Non, à faire. Faite pour de bon, cette fois-ci ? Non, à faire à nouveau, toujours à faire, jamais faite — comme s'il n'y avait plus de mouvement, ni d'effet des

³⁴¹ Voir première partie.

³⁴² La synthèse est disponible sur le site de la DARES : BEQUE Marilyne, KINGSADA Aimée, MAUROUX Améline, « Autonomie dans le travail », *Synthèse, Stat'*, n°26, 2019 [En ligne] [URL : https://dares.travail-emploi.gouv.fr/sites/default/files/pdf/dares_synthese_stat_no26_autonomie.pdf]

³⁴³ Et donc ne sont pas productifs ! L'ennui serait ainsi responsable d'un manque à gagner de 544 milliards de dollars par an, aux Etats-Unis. <https://www.salary.com/chronicles/wasted-time-at-work-still-costing-companies-billions-in-2006/>

³⁴⁴ LEVY-LEBOYER Claude, SPERANDIO Jean-Claude, *Traité de psychologie du travail*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 738

gestes, ni de changement, mais seulement un simulacre absurde de travail, qui se déferait aussitôt achevé sous l'effet de quelque malédiction.³⁴⁵ »

En 1952, Vitales dans « L'Homme et la machine : le problème de l'ennui » soulignait déjà qu'« [...] *une grande partie des travailleurs effectuant un travail répété éprouvent un sentiment profondément enraciné d'ennui* qu'expriment des affirmations telles que : *J'en ai assez ; Je déteste mon travail parce qu'il consiste à faire tout le temps la même chose ; Dans mon précédent travail j'assemblais le même objet tous les jours* [...]. Les vues d'ensemble américaines montrent que 25 % des travailleurs d'usine éprouvent un ennui considérable.³⁴⁶ »

La parcellisation des tâches – soit l'obligation d'effectuer les mêmes gestes à intervalle régulier – si elle est effectivement au cœur de travail d'usine, n'a pour autant pas l'apanage de l'ennui. Quelle que soit la longueur d'une séquence, c'est surtout l'absence de variété qu'incrimine le travailleur qui s'ennuie, c'est le *toujours pareil* qu'il accuse. Ainsi en est-il en 2017 pour Maria, 33 ans, qui confie à Hosy et Bourion dans un entretien : « Gestionnaire de paie, cela n'a rien de grisant. Au début, il y a six ans, j'aimais bien ce job. Mais on en fait vite le tour ! La législation du travail, les documents à envoyer aux caisses maladie, à l'assurance retraite, les attestations Pôle emploi... c'est devenu une routine, un boulot d'exécution.³⁴⁷ »

La monotonie renvoie certes à l'absence d'autonomie, mais plus précisément encore au retrait de toute subjectivité dans la réalisation de ladite tâche. En cela, la monotonie est également l'automatisation non tant du travail que du travailleur lui-même, devenu par renversement un automate : « [i]ls se décrivent comme des “automates“ ou des “robots“ répétant inlassablement les mêmes tâches [...].³⁴⁸ » C'est en cela une figure de l'*indifférent* qu'ils illustrent malgré eux au sens où le travail qu'ils occupent pourrait être effectué par un autre. Assignés à une fonction dans laquelle nulle subjectivité ne s'exprime, ils sont interchangeables : « Mon travail ne nécessite aucun niveau intellectuel... n'importe qui peut le faire... [...]³⁴⁹ », explique une personne interrogée par Chtioui, Hechiche et Ben Othmane. Par voie de conséquence, le manque d'autonomie se lie également à l'uniformisation.

³⁴⁵ LINHART Robert, *L'Établi*, *op.cit.*, p. 14

³⁴⁶ VITELES Morris, « L'Homme et la machine : Le problème de l'ennui », *Le Travail Humain*, 1952, n°15 (1/2), p. 87

³⁴⁷ Cité par HOSY Delphine, BOURION Christian, « Du burn-out au bore-out : vers l'emploi qui rend heureux », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 2017/Supplément (HS), p. 269

³⁴⁸ CHTIOUI Aziz, HECHICHE SALAH Lamia, BEN OTHMANE Sandra, « Le bore-out ou l'épuisement professionnel par l'ennui : un corollaire à la souffrance au travail », *op.cit.*, p. 116

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 117

Plus concrètement, le travailleur qui s'ennuie est celui qui exécute la tâche qui est la sienne, selon une logique, une manière, un ordre qu'il doit respecter alors même qu'il ne se sent pas concerné. Il est un simple exécutant. Le raisonnement auquel il se confronte est alors parfois tout à fait tautologique : c'est comme ça parce que ... c'est comme ça. C'est précisément ce dont parlait Foster Wallace cité plus haut, et qui, en l'occurrence ennueie cette agente de service à la clientèle interrogée dans l'article sus-cité : « Le plus frustrant dans tout ça, c'est que je n'ai aucune autonomie ! Je ne peux rien changer ! J'ai plein d'idées, je veux donner mon avis sur certaines choses, mais personne ne m'écoute ! Pour mes supérieurs, j'ai un travail, je dois le faire comme ils m'ont dit de le faire, sans rien ajouter ni rien changer. Je dois faire ce que j'ai à faire et je dois fermer ma bouche. Ni plus ni moins !³⁵⁰ »

A la manière de l'élève qui s'ennuie durant un cours, le travailleur éprouve donc dans ces conditions un sentiment similaire d'inutilité et de passivité ; concrètement il *fait*, mais il paraît absent de ce *faire*. Puisque le travailleur qui souffre d'ennui considère ou constate qu'il est interchangeable qu'importe qu'il soit oui ou non présent. En cela, il n'y a pas de reconnaissance du sujet dans le travailleur qui s'ennuie, comme si son activité n'entretenait aucun lien avec le sujet qui l'effectue ; à la manière dont on l'entend dans le langage courant, le travailleur qui s'ennuie pourrait s'exclamer « ça ne me parle pas ! ».

Une dernière cause à mentionner entraînant l'ennui au travail tient dans le paradoxe qui advient lorsque le travailleur n'a pas de travail. Non pas au chômage, mais soumis à ce mode de harcèlement, parfois nommé placardisation, consistant en une torture nouvelle : être enfermé à un poste, sans aucune tâche à effectuer ou très peu. Non seulement le travailleur se retrouve sous-estimé, absolument pas concerné par le peu de tâches qui lui sont confiées, mais le sujet est surtout enfermé, réduit à la seule présence passive de son corps de travailleur virtuel, dans ce qui est « [...] une punition équivalente au "Allez au coin" de l'instituteur, sauf que ça peut durer des années.³⁵¹ »

A.4. Le *bore-out*

Le *bore-out*, de l'anglais *to be bored*, s'ennuyer, est depuis son introduction en 2007 un des nouveaux signifiants-maîtres des études sur le travail ; il serait d'ailleurs l'invention de Philippe

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 119

³⁵¹ BOURION Christian, TRÉBUCQ Stéphane, « Le bore-out-syndrom », *Revue internationale de psychosociologie*, 2011/41, Vol. XVII, p. 326

Rothlin et Werder³⁵², deux consultants en entreprise. S'il est pour certain un « [...] nouveau fléau de l'époque actuelle [...]»³⁵³ », traduisant une « [...] pandémie insensée [...]»³⁵⁴ », c'est surtout son utilisation et sa fonction qui nous apparaît endémique.

Ce signifiant se construit bien entendu en contrepoint de celui plus ancien du *burn-out*, soit l'épuisement professionnel dû à une suractivité. Il en serait l'exact inverse, c'est-à-dire le nom et les conséquences d'une sous-activité professionnelle. Il est d'un même mouvement élevé au rang de syndrome, en anglais toujours appelé le *Bore-out Syndrom* : « le bore-out syndrom concerne l'emploi de Monsieur Tout-le-monde, à partir du moment où Monsieur Tout-le-monde dispose d'un contrat de travail, mais que, alors qu'il serait en droit d'avoir une activité à accomplir, il n'a en réalité rien à faire et le peu de tâches qui lui sont confiées n'ont aucun sens.³⁵⁵ »

Le *bore-out*, comme expression de l'ennui dans le contexte professionnel, renvoie certes à un vécu partagé par certains travailleurs, mais c'est la tentative de renommer une expérience pourtant ancienne, de l'ériger en concept clinique et de l'insérer dans la longue liste des « risques psychosociaux » qui doit interroger. Bourion, l'introducteur de cette notion en France, dans un passage illustrant sa sérendipité termine en s'exclamant : « C'est le début de notre découverte.³⁵⁶ »

En outre, la multiplication des parutions ne densifie pas pour autant la notion, et un socle commun définitionnel semble largement partagé par les auteurs s'intéressant à cette « nouvelle » source de souffrance au travail. Ainsi, le *bore-out* est-il avant tout considéré comme l'expression d'un rapport entre une activité/sollicitation/stimulation insuffisante ou inintéressante et l'ampleur du temps de travail disponible. On retrouve ainsi une définition de l'ennui particulièrement classique, mais limitante, liant cet affect à la pauvreté – qu'elle soit qualitative ou quantitative – du monde extérieur.

À l'image d'une conception linéaire et comportementaliste du deuil en plusieurs étapes, le *bore-out* en comporterait ainsi six³⁵⁷. Plus précisément, le *bore-out* serait une phase supérieure à

³⁵² ROTHLIN Philippe, WERDER Peter, *Diagnose Boreout*, Munich, Redline Wirtschaft, 2007

³⁵³ CHTIOUI Aziz, HECHICHE SALAH Lamia, BEN OTHMANE Sandra, « Le bore-out ou l'épuisement professionnel par l'ennui : un corollaire à la souffrance au travail », *op.cit.*, p. 107

³⁵⁴ BOURION Christian, *Le Bore-out Syndrome. Quand l'ennui au travail rend fou*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 18

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 17

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 3

³⁵⁷ Phase d'attente, de réaction comportementale, de réaction émotionnelle, de transformation en *bore-out syndrom*, de modification de soi-même et enfin d'apparition d'un nouveau comportement.

l'ennui, il serait l'ennui devenu « [...] désastre psychologique [...] »³⁵⁸ » excepté lorsque le sujet « [...] s'il n'a pas démissionné et qu'il est guéri du trouble, [le doit au fait] que son cerveau a "désappris" le travail et a appris l'oisiveté et la marginalité... »³⁵⁹ » Bourion citant le nombre de 30% de salariés comme occupant des postes-sans-activité en Europe, c'est-à-dire atteint du *Bore-out Syndrome*, on prend la mesure du péril dans lequel, pour cette auteur, se trouve la société.

Fort heureusement, et d'une façon somme toute similaire aux critères fondés à l'encontre du DSM notamment, certains auteurs se sont opposés à l'utilisation massive de ce signifiant-maître et de ce qu'il véhiculait en sous-main. Car ce nouvel anglicisme est bien entendu du côté du maître. Bourion est en cela relativement clair sur ses positions lorsqu'il évoque la cause du *bore-out* : « Cette maladie du XXI^e siècle a une cause unique : le décalage entre un droit du travail normatif extrêmement rigide, fondé sur une réalité dépassée, qui cible la satisfaction du besoin de sécurité, et néglige le besoin de souplesse de l'activité économique, soumise à l'émergence des technologies de l'information.³⁶⁰ » Ce ne sont pas les conditions de travail délétères, la courses à la productivité, la concurrence, le management telle qu'il est décrit dans *Le Nouvel esprit du capitalisme*³⁶¹ qu'il convient d'incriminer, car il existe « [...] un danger bien plus grave et bien plus étendu que l'excès de travail plutôt localisé sur certaines professions [...] »³⁶² : l'inactivité des travailleurs, et son corollaire le droit du travail français et son manque de flexibilité. « Bref, avec les 35 heures, les placards, les RTT et le Bore-out syndrom, la France dispose d'un système, sans équivalent mondial, d'absorption de l'inactivité financée par les deniers publics.³⁶³ » Comme le résumait très bien Abord de Chatillon et Desmarais dans leur critique du livre et des arguments de Bourion : « S'agit-il alors d'un plaidoyer pour une nouvelle loi travail ? »³⁶⁴ »

³⁵⁸ BAUMANN François, *Le Bore-out, quand l'ennui au travail rend malade*, Lyon, Josette, 2016, p. 16

³⁵⁹ HOSY Delphine, BOURION Christian, « Du burn-out au bore-out : vers l'emploi qui rend heureux », *op.cit.*, p. 253

³⁶⁰ BOURION Christian, *Le Bore-out Syndrome. Quand l'ennui au travail rend fou*, *op.cit.*, p. 102

³⁶¹ BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Ève, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, *op. cit.*

³⁶² BOURION Christian, *Le Bore-out Syndrome. Quand l'ennui au travail rend fou*, *op.cit.*, p. 61

³⁶³ BOURION Christian, TRÉBUCQ Stéphane, « Le bore-out-syndrom », *op.cit.*, p. 329

³⁶⁴ ABORD DE CHATILLON Emmanuel et DESMARAIS Céline, « Que penser du bore-out et de son traitement médiatique ? », 2015, [En ligne] [URL : ww.e-rh.org]

A.5. Analyse de l'ennui au travail

- La temporalité :

Le rapport du travailleur au temps fait bien entendu le lit de l'ennui, comme les précédentes vignettes l'indiquaient déjà. Parce que la monotonie des tâches implique déjà une temporalité sans événement, soit non pas tant le sentiment d'une linéarité dans l'écoulement du temps (qui serait le propre de l'habitude et de la quotidienneté) mais d'un étalement sans fin. Le temps ploie sous une lourdeur et semble ne plus s'écouler. C'est ce que retient notamment Linhart à l'usine Citroën :

« La première impression est, au contraire, celle d'un mouvement lent mais continu de toutes les voitures. Quant aux opérations, elles me paraissent faites avec une sorte de monotonie résignée, mais sans la précipitation à laquelle je m'attendais. C'est comme un long glissement glauque, et il s'en dégage, au bout d'un certain temps, une sorte de somnolence, scandée de sons, de chocs, d'éclairs, cycliquement répétés mais réguliers. L'informe musique de la chaîne, le glissement des carcasses grises de tôle crue, la routine des gestes : je me sens progressivement enveloppé, anesthésié. Le temps s'arrête.³⁶⁵ »

C'est ainsi une temporalité identique dont fait l'expérience le travailleur qui s'ennuie ; ce dernier fustige par-là la répétition d'un *toujours-la-même-chose*, c'est-à-dire l'uniformité, à l'image de cette vendeuse de 52 ans, seule dans son magasin : « J'ouvre la boutique, je la nettoie, je navigue sur Facebook, je sors déjeuner, je reviens, je fais un peu de repassage, je navigue encore, je rentre et rebelote ! La même chose qui se répète tous les jours, tous les mois, tous les ans !³⁶⁶ »

Ainsi un temps vécu comme vide dans son contenu n'est qu'une modalité parmi d'autres d'une phénoménologie de l'ennui, et elle s'applique en l'occurrence aux travailleurs à qui aucune tâche n'est confiée : « Je pointe à 8h du matin au bureau, je sors déjeuner à 13h de l'après-midi, je retourne au bureau à 14h et je rentre à 17h et pendant tout ce temps, je ne fais rien ! Je suis assise sur une chaise à ne rien faire.³⁶⁷ »

³⁶⁵ LINHART Robert, *L'Établi*, *op.cit.*, p. 5

³⁶⁶ CHTIOUI Aziz, HECHICHE SALAH Lamia, « Le bore-out : quand ennui et épuisement professionnel - vont "de pair". Une compréhension en profondeur d'un phénomène en gestation », Communication au 32e congrès de l'Association Francophone de Gestion des Ressources Humaines, 15 octobre 2021, Paris [En ligne] [URL :https://agr2021.sciencesconf.org/data/pages/Communication_AGRH_2021_Chtioui_Hechiche_Salah.pdf]

³⁶⁷ Une assistante de direction citée par CHTIOUI Aziz, HECHICHE SALAH Lamia, BEN OTHMANE Sandra, « Le bore-out ou l'épuisement professionnel par l'ennui : un corollaire à la souffrance au travail », *op.cit.*, p. 115

- L'impersonnel et l'identitaire

C'est le second critère qui se dégage de l'étude de l'ennui au travail, et qui n'est finalement qu'une autre modalité de l'uniformité, ou du *même*, mais appliquée directement aux travailleurs. Autrement dit, c'est le sentiment que la subjectivité du sujet n'est guère concernée par la tâche qui lui incombe. « Il est vrai que, lorsque le travail se répète inlassablement, il devient machinal et ne nécessite aucune logique, réduisant la concentration du travailleur et entraînant l'ennui.³⁶⁸ » A l'inverse de l'œuvre, le travail est ici paradigmatique de la figure *impersonnelle* du travailleur, au sens où son activité ne serait qu'opératoire. En effet, comme nous le mentionnions plus haut, l'ennui advient lorsque le travail n'est en rien investi, justement parce que le travailleur est réduit à une figure d'automate, suivant les consignes qu'il n'est même pas nécessaire de comprendre et qui lui échappent majoritairement. Pour reprendre le terme de Foster Wallace cité plus haut, le travailleur qui s'ennuie pratique souvent une activité d'*ordonnement*. C'est là l'ossature de l'ennui du travail bureaucratique dans *Le Roi Pâle* : « Les règles doivent s'appliquer à tous et, ce faisant, tout sentiment personnel, toute qualité humaine est perdue. Là encore, il n'y a pas de place pour les détails superflus qui tiendraient compte des circonstances, des explications personnelles ou des cas particuliers.³⁶⁹ »

En résumé, c'est l'idée que n'importe quel travailleur pourrait effectuer le travail en question, le sujet n'apportant, répétons-le, rien que la simple présence de son corps, il est en cela particulièrement interchangeable. « Sur ledit marché du travail, nous ne *sommes* pas des vendeurs de notre force de travail, nous sommes l'objet même des échanges – objet jetable, dès que l'extraction de jouissance se révèle moins juteuse.³⁷⁰ »

En cela, c'est tout à la fois la notion d'identité³⁷¹ qu'il est possible de lire de façon sous-jacente dans ces témoignages de travailleurs écrasés par l'ennui. Premièrement parce que le travail est considéré comme un marqueur identitaire. En effet, la société donnant une importance centrale

³⁶⁸ « It is factual that, when work repeated overtime, it becomes machine like and requires no logical support, reduced concentration on the part of the worker which results in boredom », GABRIEL Justin, NWAÈKE Lawrence, UZAH Kingsley, « Industrial Boredom: An exploration of causes, consequences and control », *op. cit.*, p. 851 (C'est nous qui traduisons)

³⁶⁹ « The rules must apply to everyone and in doing so any sense of personal, human quality is lost. Again, there is no room for extraneous detail which would consider circumstance, personal explanations or individual cases », ENGLUND ÖRN, Julia, « Lost in a Bureaucratic World : A Thematic Study of Boredom in David Foster Wallace's *The Pale King* », *Institutionen för Språk och Litteraturer*, 2015 [En ligne] [URL : https://gupea.ub.gu.se/bitstream/handle/2077/40813/gupea_2077_40813_1.pdf] (C'est nous qui traduisons)

³⁷⁰ CHATENAY Gilles, « Se vendre (sur le marché du travail) », *La Cause du Désir*, 2018/2, n° 99, p. 67

³⁷¹ Il est d'ailleurs intéressant de noter que dans *Le Roi pâle*, le premier jour de l'employé au service des impôts débute par une assignation identitaire indiquant la dimension d'interchangeabilité des travailleurs (suite à une erreur de programme information). Il devient administrativement une autre personne déjà existante et travaillant pour le même service.

à la *fonction* qu'occupe un sujet en son sein, le travail définit la *place* qu'occupe ce sujet, et en cela ledit travail est constitutif de l'identité de l'individu. « La place du travail est si importante qu'il est impossible d'échapper à la déclinaison de son identité professionnelle lors de contacts en société. "Que faites-vous dans la vie ?" est la question clé pour nouer un contact avec un inconnu.³⁷² » deuxièmement – et aussi paradoxal que puisse être le lien entre impersonnel et identité – le travail étant un marqueur social assignant le sujet à une tâche, il l'identifie à celle-ci. Ainsi le travailleur souffrant d'ennui est-il identifié soit à la figure de l'automate (s'il a du travail, Linhart parle dans son usine d' « homme-chaîne », de « femme-machine ») soit à celui du fainéant (s'il n'en a pas). À l'image de cette consultante en recrutement de 24 ans affirmant « [...] mon travail ne nécessite aucun degré d'intelligence et je n'apporte aucune valeur ajoutée. Qu'est-ce que je vaudrais réellement ? »³⁷³ Il existe bien un lien d'identité, d'équivalence, entre l'activité professionnelle et le sujet qui en a la charge.

Or, puisque l'ennui résulte bien de l'absence ou du nivellement de toute subjectivité à l'œuvre, le sujet muet derrière la tâche qu'il effectue comme une machine ou face à l'absence béante de toute activité est confronté à une figure de l'indifférence, c'est-à-dire du *tous-pareil*. Non pas tous-pareil au regard de la société, mais tous-pareil au sens de *quelconque*, du n'importe qui, témoignant de son effacement dans une identité figée de travailleur. On pourrait d'ailleurs en conclure, en creux, que l'assignation à une identité n'est précisément qu'une figure de l'impersonnel.

- Le sens

La perte du sens est également notée dans les récits de travailleurs soumis à l'ennui. Celle-ci est bien entendu liée soit à une activité monotone et répétitive, soit à l'absence même de toute activité. En cela, le temps de travail – congruent avec son étirement et cette impression qu'il ne passe pas – se transforme là encore (comme dans les autres vignettes) en temps d'enfermement, de prison. Le travailleur doit « faire son temps », en dépit d'une activité dénuée de sens et d'intérêt, l'objectif étant seulement d'atteindre la fin de la journée, c'est-à-dire, selon la formule de Robert-Demontrond et Le Moal, de « [...] s'engourdir dans le lent écoulement sans surprise des neuf heures et quart de la journée de travail.³⁷⁴ » Le travail qui fait surgir l'ennui doit être effectué, même s'il n'a aucun sens, même s'il n'a aucun intérêt, parce que *c'est comme ça*.

³⁷² BATAILLE Sabine, « Le bore-out, nouveau risque psychosocial ? Quand s'ennuyer au travail devient douloureux », *Références en santé au travail*, n°145, 2016, p. 22

³⁷³ *Idem*

³⁷⁴ LINHART Robert, *L'Établi, op.cit.*, p. 35

En résumé, à l'image du monologue cité plus-haut tiré de *Roi pâle*, ce type de travail n'implique aucune création et le moins de subjectivité possible. L'ennui au travail c'est la confrontation avec l'absurdité tautologique des choses comme étant ce qu'elles sont, des tâches à exécuter parce qu'il le faut, l'absence de tâche parce que c'est ainsi, etc. : « [...] un simulacre absurde de travail, qui se déferait aussitôt achevé sous l'effet de quelque malédiction.³⁷⁵ »

Or, comme nous l'indiquions plus haut, l'absence de sens touche le travail, puis le travailleur. Robert-Demontrond et Le Moal établissent d'ailleurs un lien entre cet ennui et l'acédie³⁷⁶, celui de la perte de « [...] foi dans le travail, comme facteur d'accomplissement de soi.³⁷⁷ » Glissement axiologique : si le travail n'a aucun sens, le travailleur lui-même n'a aucune utilité, comme on l'entend de façon saillante dans les propos de ce travailleur : « J'en ai marre de cette nonchalance, je m'ennuie, c'est trop lourd, j'ai l'impression de ne servir à rien, j'en peux plus.³⁷⁸ »

- Haine et petites différences : retour du sujet

Si le discours sociétal donne une place d'importance au travail dans la structuration identitaire du sujet, on comprend en quoi des conditions défavorables ou difficiles rejaillissent sur le travailleur lui-même. En cela, l'inanité des situations professionnelles sources d'ennui pour le travailleur le touche en retour individuellement. Ainsi en est-il, nous l'avons dit, du travailleur se sentant quelconque, inutile, sans intérêt. (« On se sent inutile à force, c'est clair et on se demande pourquoi on se lève tous les matins³⁷⁹ »). Or, il est également possible de repérer en quoi le sujet, enfermé dans sa fonction professionnelle aliénante, identifié à elle, s'insurge par un mouvement simultané. C'est notamment repérable dans le discours suivant : « Je méprise mon existence, je me méprise de ne pas pouvoir quitter ce travail. Je n'en peux plus je t'assure, je veux être une personne active dans la société [...] » ; le sujet s'ennuie et se blâme de ne pas poser un acte qui l'en libérerait. Cela est pour nous une illustration du fait que dans l'ennui le sujet reconnaît sa condition mais ne s'y reconnaît pas totalement, c'est-à-dire se révolte. C'est comme cela, à suivre l'interprétation de Brousse, que l'on peut comprendre l'ennui comme venant « [...] à la place d'un « non » qui restait forclos derrière un Autre, l'autre féroce de l'impératif, ici du travail.³⁸⁰ » Il est d'ailleurs notable que l'on retrouve dans les témoignages

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 14

³⁷⁶ Pour une définition et un historique de l'acédie, voir première partie.

³⁷⁷ ROBERT-DEMONTROND Philippe, LE MOAL Yann, « L'acédie comme mal des ambitions déçues : repères théoriques et études de cas », *Revue internationale de psychosociologie*, 2004/23, Vol. X, p. 142

³⁷⁸ Cité par BOURION Christian, TRÉBUCQ Stéphane, « Le bore-out-syndrom », *op.cit.*, p. 340

³⁷⁹ *Idem*

³⁸⁰ BROUSSE Marie-Hélène, « Érotique du travail », *op.cit.*, p. 56

de travailleurs qui s'ennuient l'étymologie même du mot ennui, sur laquelle nous reviendrons³⁸¹, à savoir son lien à la haine, *in odio esse* : « Quand je m'ennuie, j'ai la haine.³⁸² »

De fait, alors même que l'ennui semble indiquer l'écrasement du sujet et de sa subjectivité, ce dernier ne cesse de s'exprimer – par la haine et ses dérivés certes – mais également par de subtiles stratégies, de petites trouvailles, indiquant sa marque, son désir, sa permanence pourrait-on dire. C'est ce que perçoit Linhart au cœur de la monotonie ennuyeuse de l'usine :

Tentation de la mort. Mais la vie se rebiffe et résiste. L'organisme résiste. Les muscles résistent. Les nerfs résistent. Quelque chose, dans le corps et dans la tête, s'arc-boute contre la répétition et le néant. La vie : un geste plus rapide, un bras qui retombe à contretemps, un pas plus lent, une bouffée d'irrégularité, un faux mouvement, la "remontée", le "coulage", la tactique de poste ; tout ce par quoi, dans ce dérisoire carré de résistance contre l'éternité vide qu'est le poste de travail, il y a encore des événements, même minuscules, il y a encore un temps, même monstrueusement étiré. Cette maladresse, ce déplacement superflu, cette accélération soudaine, cette soudure ratée, cette main qui s'y reprend à deux fois, cette grimace, ce "décrochage", c'est la vie qui s'accroche. Tout ce qui, en chacun des hommes de la chaîne, hurle silencieusement : "Je ne suis pas une machine !" ³⁸³

L'analyse de l'ennui au travail a ainsi pu mettre en lumière que cet affect naît par l'effet combiné d'une rythmicité induisant une temporalité répétitive et d'une uniformisation de tous les sujets donnant ainsi l'impression au travailleur d'être pris dans un *tous-pareil* d'où s'absente sa singularité et sa subjectivité. L'absence de sens qui en résulte, malgré les stratégies du sujet pour s'approprier ses tâches, participe grandement à la survenue de l'ennui.

³⁸¹ Voir troisième partie.

³⁸² Cité par BOURION Christian, TRÉBUCQ Stéphane, « Le bore-out-syndrom », *op.cit.*, p. 341

³⁸³ LINHART Robert, *L'Établi*, *op.cit.*, p. 9

Chapitre second : L'adéquation à un « principe de réalité » comme axiome

II.1. Le sujet comme représentant ?

L'école, la banlieue, le camp, l'entreprise, autant de lieux où l'ennui apparaît comme un affect majeur. Quelles conclusions en tirer ? Quels points communs dégager de ces lieux pour en faire des causes explicatives de l'ennui ? Assurément la liste n'est pas exhaustive et nous aurions pu en ajouter quelques-uns, allant de la prison... aux jardins à la française³⁸⁴.

Citer ce dernier exemple ne relève pas de la simple anecdote, il permet de soutenir qu'il ne suffit pas d'affirmer que l'ennui naît dans des lieux enclavés, repliés sur eux-mêmes, et, de la même façon, que « [...] la proximité obligée des corps³⁸⁵ » – si on peut tout à fait l'envisager comme *une* source – n'est pas *en soi* producteur d'ennui.

Les différentes vignettes abordées laissent néanmoins entendre quelque chose de la carceralité, de l'enfermement, au sens où précisément sortir de l'ennui vise toujours à s'extirper singulièrement d'une uniformité collective ou groupale. Le sujet qui souffre d'ennui est en cela confronté à « [...] des choses présentes *qui le clouent sur place* [...]»³⁸⁶, qui « [...] impose[nt] de rester là [...]»³⁸⁷. » Or, ce n'est pas tant de clausturation dont il s'agit, mais d'assignation, de fixité.

Il semble judicieux, au point de l'analyse où nous nous trouvons, de pointer que dans ces espaces le sujet se retrouve en position passive, subissant un cadre contraignant et clos, mais

³⁸⁴ « Plusieurs théoriciens des jardins, tels que Watelet et Lezay-Marnésia, parlent de l'ennui du jardin à la française, qui ennue à cause de sa symétrie, de son uniformité et de sa carceralité. » KALLEL Raoudha, « Deux facettes de l'ennui chez Madame de Graffigny : de l'ennui quotidien à l'ennui tragique », *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Lumen : travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, vol. 27, 2008, p. 141. Voir aussi : DEPRUN Jean, *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1979, p. 48 à 53

³⁸⁵ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'Ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, Paris, Éditions Austral, 1995, p. 179

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 62

³⁸⁷ DUVERGER Philippe, « Ennui ? Quel ennui ?! », *Enfances & Psy*, 2016/2, n° 70, p. 59

que c'est avant tout parce qu'il ne paraît pas être concerné *en tant que sujet*, qu'il s'ennuie. En effet, nous souhaitons avancer l'argument qu'en ces lieux, un sujet peut souffrir d'ennui de n'être reconnu que comme incarnation, autrement dit que comme la représentation vivante, matérielle, corporelle de quelque chose d'abstrait. En cela, on le prend pour quelqu'un, quelque chose, qu'il n'est pas totalement. Par conséquent, le sujet est l'incarnation de catégories, de figures-types. Car l'ennui est précisément cela, une réponse possible à l'assignation de représenter la *figure de* (l'élève, le banlieusard, etc.) ; c'est-à-dire de tenir une place dans la société, dans une institution, autrement dit dans un système discursif, faisant fi de toute subjectivité, au profit d'une typologie préexistante. C'est le fait de se retrouver comme un parmi d'autres, un *comme un autre*, qui relie ces expériences de l'ennui.

Entre l'élève qui exprime son sentiment que le cours de l'enseignant ne déviara pas qu'il soit présent ou non, que son enseignant fait donc preuve d'*indifférence* à son égard et l'habitant de la banlieue qui, se *banalisant*, aura l'impression de n'être que le stigmaté, quelles différences ? Entre le Juif qui n'est qu'un numéro et l'employé qui n'est qu'une fonction, tous deux interchangeables, quelles différences ? Aucune, si on les considère à l'aune de l'uniformité qu'ils rencontrent, aux figures-types qu'ils incarnent, à l'ennui qui les affecte.

De ce fait, ce qui provoque l'ennui d'un sujet semble être de se retrouver subsumé par une figure-type, une catégorie qui le détermine et dont il ne représente qu'un cas particulier (et non pas singulier) d'une loi, d'une norme plus générale. C'est pourquoi, dans de tels lieux, rien ne distingue finalement un élève d'un autre élève, un banlieusard d'un autre, un Juif d'un autre, etc. C'est donc l'expérience de se retrouver « [...] épingl[é] [...] comme autant de papillons en vue d'une collection³⁸⁸ » qui est l'élément déclencheur de l'ennui pour certains sujets, qui se trouvent assignés à des références typologiques déterministes. N'est-ce pas d'ailleurs ce que Lacan reproche à Fénichel, lui le « type grand collecteur », qui par ses énumérations, donne « [...] l'impression que, dans tout un champ, tout est expliqué à l'avance³⁸⁹ » ? Par-là, une certaine clinique – comme l'exemple de l'ennui en hôpital psychiatrique aurait pu nous l'indiquer – n'est ici pas en reste ; comme le souligne très justement Pierre-Christophe Cathelineau lorsqu'il évoque le « [...] fixisme des espèces propre à une certaine psychiatrie

³⁸⁸ FIERENS Christian et PIEROBON Franck, *Les Pièges du réalisme. Kant et Lacan*, Paris, L'Harmattan, coll. "Lire en psychanalyse", 2017, p. 310

³⁸⁹ LACAN Jacques, *Les Quatre Concepts Fondamentaux de La Psychanalyse*, p. 15

classique et de l'essentialisme d'un trait du cas qu'il suffirait d'isoler pour mettre fin à l'interrogation clinique et au final renvoyer le sujet au silence et à sa souffrance.³⁹⁰ »

C'est au sein de cette perspective que toute sortie de l'ennui est précisément une *désaffectation*, une tentative de rompre une attribution, une fonction ; et de ce fait, chaque tentative pour tuer l'ennui est une tentative de mise en acte de sa position subjective réduite jusque-là au mutisme.

Un tel rapport s'élabore sur la question du temps comme en miroir. En effet, le sujet qui s'ennuie semble bloqué, le temps ne passe pas, il s'étire, s'éternise parce que, justement, c'est toujours la même chose et aucune surprise n'advient. Par-là, une formulation récurrente de l'ennui est celle de ne rien attendre ou d'attendre que ça passe, parce qu'en effet rien ne se passe – qui concerne le sujet. De là, on peut conclure logiquement qu'il en est de même en contrepoint. En effet, puisque le sujet n'est que l'incarnation d'une figure-type, le représentant quelconque d'une catégorie, rien n'est attendu de lui – rien qui ne soit pas déjà connu car déterminé. Là non plus, aucune surprise ne peut émaner. Dans les deux cas, dans ces deux modalités de lien entre *l'attente et le rien*, c'est la conception du destin qui émerge une nouvelle fois, car énoncer « *c'est un... élève/Juif/banlieusard, etc.* » c'est sous-entendre un perpétuel « et rien d'autre. » Dans la pratique clinique, le même phénomène se produit : « [...] on dit, comme une évidence, c'est un psychotique, c'est un paranoïaque et on estime ne rien devoir attendre d'autre du patient que l'expression des traits de sa structure indéfiniment répétés, irréfragables et auxquels le praticien, comme on dit, doit se résigner sans chercher à aller au-delà.³⁹¹ » N'est-ce pas en ce sens qu'il faut comprendre cette définition de l'ennui chez Fernando Pessoa : « L'ennui n'est pas une maladie due au déplaisir de n'avoir rien à faire, mais c'est la maladie, combien plus grave, de l'homme convaincu que ce n'est pas la peine de faire quoi que ce soit³⁹² » ?

Destin, déterminisme, pensée catégorielle, autant de notions qui renvoient, pour le sujet, à cette position de n'incarner, de ne représenter qu'une figure-type prédéfinie. Dès lors, dans ces espaces où règne l'ennui, tout est toujours *du pareil au même*.

³⁹⁰ CATHELINÉAU Pierre-Christophe, "Les pièges du réalisme" de Frank Pierobon et Christian Fierens, [En ligne] <https://www.freud-lacan.com/getpagedocument/27152> Mise en ligne : 26/01/2018.

³⁹¹ *Ibid.*

³⁹² PESSOA Fernando, *Le Livre de l'intranquillité*, Paris, Christian Bourgois, 1999, p. 421

Arrivées en ce point, nos investigations nécessitent un temps d'arrêt. S'il s'agit ici d'images d'Épinal, de représentations, alors il convient d'interroger le lieu où naissent de telles images. En conséquence, c'est la question de la *référence* qui doit se poser ici : lorsque l'on parle d'élève, de Juif, de psychotique, de bureaucrate, à quoi se réfère-t-on, quelles assises convoque-t-on implicitement ?

II.2. La question de la référence ou le détour par le réalisme littéraire

Afin d'interroger la question de la *référentialité*, comme soubassement à la survenue de l'ennui, il nous est apparu intéressant d'effectuer un rapide détour par le réalisme littéraire car les notions précédemment citées (figure-type, catégorie, déterminisme) furent au cœur de ce mouvement.

De Balzac à Zola, de Flaubert à Maupassant, en passant par Edmond et Jules de Goncourt, ces auteurs ont souhaité rompre avec le Romantisme, c'est-à-dire avec l'exaltation des sentiments, la primauté donnée à l'imagination et à la sensibilité. Dans le roman réaliste, la focale est alors portée non plus sur l'intériorité de l'auteur ou du protagoniste, mais sur la société elle-même. C'est cette volonté d'écrire « *la vérité* » *telle qu'elle est* qui rassemble ces auteurs, et pour ce faire, il faut que disparaisse la marque du sujet de l'énonciation. Puisque la société comme système se donne à qui sait en voir les mécanismes invisibles, il convient, dans ce mouvement, de rompre avec un subjectivisme au profit d'une démarche qui se veut objective et donc scientifique – la naissance de la sociologie à cette époque participe d'ailleurs d'un tel mouvement. Ainsi, l'observation va primer en tant que méthode considérée comme la plus neutre possible, c'est-à-dire objective, pour dégager et construire un objet d'étude.

Ce qui est particulièrement remarquable ici, c'est que la société est comprise par les auteurs de l'époque, soit la seconde partie du XIX^e siècle, comme une totalité homogène, un *corps* social. Une telle conception renvoie à ce que Jakobson a dégagé comme le principal procédé stylistique du roman réaliste, la métonymie, figure de style qui consiste à substituer un concept pour un autre avec lequel il entretient un rapport logique. Selon Jakobson, « l'auteur réaliste opère des digressions métonymiques de l'intrigue à l'atmosphère et des personnages au cadre spatio-temporel.³⁹³ » Il ne s'agit pas tant d'une présence surabondante de la métonymie comme figure

³⁹³ JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Édition de Minuit, 1963, p. 63

de style, mais d'une compréhension métonymique de la société où la partie représente le tout, et où, dès lors, saisir la partie revient à saisir la totalité qui l'inclut. C'est à ce titre par exemple que peut s'appréhender, chez Zola notamment, la question de l'hérédité – « [...] j'estime que la question d'hérédité a une grande influence dans les manifestations intellectuelles et passionnelles de l'homme [...] »³⁹⁴ – car l'étude d'un individu vaut pour l'ensemble des générations qui le précède et le suit. Il en est de même pour l'intérêt porté à l'époque pour la physiognomonie, cette prescience « qui a pour objet “la connaissance du caractère humain par l'examen des formes et des attitudes, et spécialement des traits du visage”³⁹⁵ », qui permettrait donc de déduire d'un « trait » le tout d'un « caractère ». Comme l'explique Martine Dumont avec une pointe d'ironie, « le physiognomoniste peut tout attendre d'une bonne observation. Un détail renseigne sur le tout, le visible sur l'invisible.³⁹⁶ » D'une manière semblable, nous retrouvons la métonymie dans ce que le critique Hippolyte Taine nommait la dépendance des parties, idée selon laquelle « dans un peuple, dans une période, dans un personnage, tout s'explique par une dominante qui, plongeant dans les bas-fonds lointains et quelquefois mystérieux du milieu physique et physiologique, s'élève et se ramifie pour produire un tempérament intellectuel, une floraison artistique, une manière d'être moral, de même que du germe de la plante sortent successivement les feuilles, les fleurs et les fruits.³⁹⁷ »

Si le détour par le réalisme littéraire a son intérêt, c'est finalement parce que les auteurs qui s'en réclament décrivent des « [...] types représentatifs d'espèces sociales [...] »³⁹⁸ où l'apparition de clichés, de caricatures, de stéréotypes paraît inévitable, soit certaines catégories que nous avons pu mettre à jour dans les vignettes précédentes. Ainsi nous retrouvons non seulement la présence massive de déterminismes – organique, social, génétique, physiologique, chimique – mais également de catégories, de figures-type – du bourgeois, de la mystique, du prolétaire, de l'amoureuse, de l'arriviste, du paysan, de la parvenue, etc. Dès lors, au cœur de ces romans, comme au cœur de nos vignettes, sont construites de simples figures métonymiques, de simples cas particuliers issus de catégories plus générales qu'ils illustrent totalement ; et où toutes les subjectivités susceptibles de les en extraire semblent disparaître.

³⁹⁴ ZOLA Émile, *Le Roman expérimental*, G. Charpentier et cie, Paris, 1890, p. 18

³⁹⁵ AGNOLETTI Marie-France, *La Perception des personnes. Psychologie des premières rencontres*, Paris, Dunod, « Psycho Sup », 2017, p. 7

³⁹⁶ DUMONT Martine, « Le succès mondain d'une fausse science », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 54, septembre 1984, p. 11

³⁹⁷ LEGRAND Georges. « Le réalisme dans le roman français au XIXe siècle », *Revue néo-scholastique*, 9^e année, n°34, 1902, p. 186

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 184

La question de la *référentialité* précédemment posée trouve ici sa réponse, car quelle est la *référence* du roman réaliste pour construire son objet d'étude ? La réalité, le nom l'indique. C'est elle qui par observation se donne à voir, se déduit, se comprend sans reste. En conséquence, ils furent réalistes dans deux acceptions du terme. Premièrement parce qu'ils visent, et c'est là la grande prétention de ce mouvement littéraire, à « l'appropriation d'une pseudo-objectivité, d'une pseudo-transitivité, comme si les actes, les événements, étaient clos, définis, substantives, intelligibles [...]»³⁹⁹ ? » Mais deuxièmement ils le furent au sens philosophique du terme, au sens où la résurgence de ce terme dans la pensée contemporaine l'évoque⁴⁰⁰. Si une de ses définitions actuelles est la suivante (la distinction réel/réalité n'est pas ici effectuée) « Le réel devient donc ce qui est hors de moi (de mes représentations, de mes visées, de mes schèmes cognitifs). Cette extériorité va elle-même se spécifier le plus souvent à partir d'une autre notion : celle d'antérieur et de postérieur, à moi ou l'espèce humaine⁴⁰¹ », on entend ici l'écho de la position réaliste baudelairienne : « Je veux représenter les choses telles qu'elles sont, ou bien telles qu'elles seraient, en supposant que je n'existe pas⁴⁰² » ?

Dans sa démarche, cette littérature postule donc qu'il existe objectivement quelque chose, dans la réalité, comme un élève, un bourgeois, un bureaucrate, etc. évacuant alors toute subjectivité – alors même qu'elle s'inscrit en faux et en creux. En conséquence, si l'ennui advient pour un sujet par l'assignation à correspondre une catégorie, avec toutes les déterminations que cela implique, alors ce que la littérature nous enseigne, c'est *in fine* que l'ennui naît de la confrontation avec un discours réaliste. C'est la référence à une supposée réalité qui occasionne l'ennui, et c'est elle qui enferme le sujet, au-delà des murs d'une classe, des blocs de béton d'une banlieue ou des barbelés d'un camp.

³⁹⁹ FELMAN Shoshana, « Modernité du lieu commun. En marge de Flaubert : Novembre », In. *Littérature*, n°20, 1975. p. 47

⁴⁰⁰ ALLOA Emmanuel, DURING Elie (dir.), *Choses en soi. Métaphysique du réalisme*, Paris, PUF, coll. "MétaphysiqueS", 2018, 600 pages

⁴⁰¹ HOMAS-FOGIEL Isabelle, « La ruée vers le réel », In. *Choses en soi. Métaphysique du réalisme, op. cit.*, p.30

⁴⁰² BAUDELAIRE Charles, « Du gouvernement de l'imagination », *Curiosités esthétiques*, Paris, Conard, 1923, p. 284

II.3. L'ennui, la réalité.

Il y aurait donc, au fond de l'ennui, une mise en confrontation du sujet et de la réalité, dont nous savons qu'elle se distingue toutefois radicalement du réel. Néanmoins, il s'agit ici précisément de *la* réalité dans son assertion prétendument objective, et en ce lieu les choses sont ce qu'elles sont et ne peuvent être différentes. En cela, la réalité est première, totale, ne souffre d'aucun manque et le langage n'a qu'une fonction descriptive, collé qu'il semble être à la *référence* unique à *la* réalité. Une telle conception était déjà visible dans les vignettes précédemment développées sous les traits divers de la nécessité, de la justification ou du langage. En effet, c'est parce que le discours auquel se confronte le sujet tire sa justification d'une supposée immuabilité de la réalité, qu'il est à même de produire un tel affect d'ennui. Ainsi nous retrouvons la même justification face à la protestation (logique) du sujet, et en premier lieu son ennui : « c'est comme ça parce que c'est comme ça ». Autojustification, tautologisme qui ne fait que redoubler la tentative d'effacement du sujet au profit d'une catégorie qui le subsume, et qui donne l'impression d'un bégaiement langagier et logique : encore une fois, un élève reste un élève, un prisonnier un prisonnier, un psychotique un psychotique, et finalement on est comme on est. S'esquisse derrière un « c'est comme ça » l'injonction faite au sujet à se taire, car si « c'est comme ça », ce n'est « pas autrement. » Se retrouve dans cette forme de réalité transparente, banale et ordinaire ce que Lacan nommait dans *Encore* le « disque-ourcourant⁴⁰³ », soit ce qui plaque le sujet sur une prétendue concrétude du sens commun et de la réalité.

N'est-ce pas, de façon très similaire, la raison pour laquelle rien n'est attendu d'un sujet qui n'est qu'un cas parmi d'autres d'une catégorie ? Derrière la référence à la réalité, toute subjectivité ne peut qu'être écrasée. L'ennui est ainsi l'affect de la confrontation du sujet à un discours promouvant un *axiome de réalité* dont la caractéristique est d'hypostasier cette réalité, autrement dit d'en faire le terme premier, unique et explicatif de toute chose. L'ennui est alors à la fois la marque et l'excès de ce processus de totalisation à l'égard du sujet.

Hypostasier la réalité – et le ravalement du sujet à une uni-forme qui en est la résultante – n'est pas exempt d'une perspective coercitive, que chacune des vignettes illustre. En cela, c'est toujours du côté de l'ordre que se range l'axiome de réalité, le sujet devant rentrer dans le rang, ce qui produit notamment de l'ennui. Par conséquent s'illustre dans ces lieux où règne cet affect

⁴⁰³ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1999, p. 44

un effet de forçage, c'est-à-dire une tentative pour faire rentrer la dimension du sujet dans les catégories présentes dans la réalité. On en déduit alors que l'ennui entretient un rapport avec la promotion d'un sujet adapté à la réalité, dont nous pouvions déjà trouver une trace dans le lien entre l'ennui et l'*ego-psychology*. Finalement, si « c'est comme ça », si « les choses sont ce qu'elles sont », si « On est ce qu'on est », c'est avant tout parce que « c'est la réalité qui veut ça. » Cette attente d'une adaptation à une réalité posée comme hypostase tend justement à plier le sujet, ou plutôt à le dresser, le redresser même à l'aune de la réalité comme tuteur. Or utiliser la réalité comme argument, donc la faire fonctionner *telle qu'elle est* comme ultime vérité et ainsi sceller le lien entre réalité et adaptation, a été l'objet de critiques et répond à une fonction déterminée : la fonction orthopédique.

C'est, par exemple, ce que Foucault dénonçait au travers de l'*orthopédie sociale* « [...] qui vous dit à chaque instant ce qu'il faut faire ⁴⁰⁴ » et qui se réduit « [...] à poser en premier lieu un modèle, puis s'efforce de mettre les individus en conformité avec cet idéal. L'individu normé est celui dont le comportement respecte la norme prévue de façon quasi automatique. ⁴⁰⁵ » L'orthopédie est en cela la marque du pouvoir disciplinaire qui « [...] cherche à connaître les singularités, les originalités individuelles pour les supprimer, il standardise les individus. ⁴⁰⁶ » Il en est de même pour ce qu'il nomme dans le cadre du système judiciaire et carcéral l'*orthopédie morale* et qu'Ali Kebir reprend dans son analyse de l'institution scolaire : « La démocratie scolaire est ainsi conçue comme une orthopédie morale dont la vocation est de faire incorporer aux individus les normes de la conduite civile. Une police des mœurs, donc. ⁴⁰⁷ » Ces deux formes d'orthopédie, en exerçant une injonction sur le sujet, peuvent-être sources d'ennui pour *un* sujet.

C'est également ce qu'exprime Lacan au travers du terme d'*orthopédie psychologique* qui, parce qu'elle se trompe en posant que « [...] le moi du sujet est identique à la présence qui vous parle ⁴⁰⁸ » promeut une fin d'analyse via « [...] l'identification à l'analyste soluble dans les dispositifs de normalisation sociale de nos sociétés de contrôle. ⁴⁰⁹ » Ainsi Lacan nomme-t-il

⁴⁰⁴ SLINGENEYER Thibaut, « La réinsertion sociale dans le dispositif belge de la libération conditionnelle : une analyse foucauldienne des conditions d'octroi et des instances décisionnelles », In. *Les sens de la peine*, BERNARD Diane et LADD Kévin (dir.), Bruxelles, Presses de l'Université Saint-Louis, 2019, p. 431

⁴⁰⁵ *Idem*

⁴⁰⁶ *Idem*

⁴⁰⁷ KEBIR Ali, *Éléments pour une généalogie de la démocratie*, thèse de doctorat en philosophie sous la direction de COLLIOT-THELENE Catherine, soutenue le 6 décembre 2019, Rennes, p. 262

⁴⁰⁸ LACAN Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », In. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 304

⁴⁰⁹ DE NEUTER Patrick, « Interview de Roland Gori », *Cahiers de psychologie clinique*, 2011/1, n° 36, pp. 13-14

ces « [...] actifs orthopédeutes [...]»⁴¹⁰ » ces « [...] analystes de la seconde ou de la troisième génération, qui se sont employés - en psychologisant la théorie analytique - à suturer cette béance.⁴¹¹ » Or, Lacan indique parfaitement que si orthopédie il y a, c'est au nom d'une référence à la réalité, et en cela que toute orthopédie est *adaptation* à la réalité : « Toute masquée que puisse être telle inflexion de la psychanalyse au regard de l'adulte, nous pouvons dire que tout ce qui fait intervenir, dans l'état actuel des choses et tel que ceci a été exprimé, quelque référence que ce soit à la réalité, ou encore à l'institution d'un moi meilleur, moins distendu, plus fort comme on dit, tout ceci ne consiste qu'à avoir fait rentrer les voies que l'analyse nous a permis d'imaginer, dans le registre du développement, dans le sens d'une orthopédie, fondamentalement qui dissipe, à proprement parler, le sens de l'expérience psychanalytique.⁴¹²»

En cela, c'est une triade réalité-adaptation-orthopédie qui s'illustre ici et dont témoignent les sujets affectés d'ennui au sein des quelques lieux étudiés. Elle est en effet présente, de façon sous-jacente, dans l'ensemble des discours et analyses où il s'agit d'une réaction à une pratique (physique ou discursive) d'uniformisation, de faire « rentrer dans un moule », de normaliser en rabaissant toute subjectivité à une simple particularité typologique au nom d'une adaptation à la réalité comme principe premier. Bien évidemment, il ne s'agit pas d'affirmer que toute tentative d'adapter le sujet à une réalité hypostasiée est source d'ennui – autrement dit de poser une loi de causalité immuable – mais d'indiquer qu'une telle tentative réunit les conditions pour que de l'ennui advienne chez un sujet.

II.4. Réalité, discours réaliste et pouvoir

Il est intéressant de noter que face à l'uniformisation du sujet, d'où provient l'ennui, la notion de maturité est évoquée de façon récurrente par ces « orthopédeutes ». Si l'élève, le banlieusard, le prisonnier ou le psychotique semblent réfractaires à rentrer dans le rang, à se normaliser – autrement dit si leur subjectivité apparaît en tant qu'excès – c'est un défaut de maturité qui sera fustigé, et qu'il conviendra de résorber. Or, le degré de maturité recouvre finalement le degré d'harmonisation du sujet avec ladite réalité. Cette imposition à correspondre

⁴¹⁰ LACAN Jacques, *Le Séminaire. Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 26

⁴¹¹ *Ibid.*

⁴¹² LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XV : L'acte psychanalytique*, 1967-1968, inédit.

à la réalité, aux exigences de la réalité – c'est-à-dire au fait que « c'est la réalité qui veut cela » – renvoie en dernier terme au fait que « la réalité est du côté de ce que pensent les professionnels⁴¹³. »

Cette perspective permet de saisir que l'appel à la réalité, l'axiome de réalité, qui se dégage des vignettes et qui entraîne le sujet dans un rapport de pure référence à une catégorie déterminée illustre un rapport de pouvoir – pouvoir du professionnel, de l'éducateur, de tous « garants du cadre » tel qu'on l'entend régulièrement. On retrouve dans de telles références à la réalité la figure de la tautologie et plus précisément ce que Foucault nommait la *tautologie asilaire*, à savoir « donner le pouvoir à la réalité, et fonder le pouvoir sur la réalité.⁴¹⁴ » Or, son cours au Collège de France de 1973-1974 intitulé *Le Pouvoir psychiatrique* épingle cette dimension de pouvoir qu'il pouvait nommer orthopédique sous un autre nom et qui désigne désormais l'« [...] instance de contrôle de toutes les institutions et de tous les dispositifs disciplinaires [...] »⁴¹⁵ : la fonction-Psy.

Au travers du corps même de l'orthopédeute qui porte la marque de son savoir, c'est sa volonté qui se *réalise* dans ces lieux, au sens où elle devient la réalité dans laquelle le sujet doit faire acte d'adaptation ; ne sont-ce pas ces figures d'éducateurs qui ont pu, et peuvent encore, se revêtir d'un *uni-forme* ? La fonction-Psy est ainsi « [...] le discours et la mise en place de tous les schémas d'individualisation, de normalisation, d'assujettissement des individus à l'intérieur des systèmes disciplinaires.⁴¹⁶ » Cette relation de pouvoir, d'essentialisation du sujet, paraît congruente avec l'injonction faite à ce dernier de se taire, car souvent celui qui est frappé d'ennui est un parlêtre silencieux – non pas tant parce qu'il ne parle pas, mais parce que c'est le langage même qui est nul. En cela, l'ennui advient d'une mise en présence, pour le sujet, d'une discursivité qui « [...] ne fait que consolider l'idéal d'une réalité "vraiment concrète", corrélative de la connaissance, et qui n'a pas besoin de langage pour se profiler, puisqu'elle est déjà là.⁴¹⁷ »

Si l'ennui a bien rapport à la notion de réalité, ce n'est en aucun cas à une réalité objective, factuelle, physique, etc. qu'il faut renvoyer – « [...] non pas comme une donnée brute, mais

⁴¹³ SAKELLARIOU Dimitris, « Fonction du Symptôme et réalité psychique dans la psychose », [En ligne] <https://www.leparidelacan.fr/fonction-du-symptome-et-realite-psychique-dans-la-psychose/>

⁴¹⁴ *Ibid.*

⁴¹⁵ FOUCAULT Michel, *Le Pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France 1973-1974*, Paris, Seuil-Gallimard, coll. « Hautes Études », 2003, p. 87

⁴¹⁶ *Ibid.*

⁴¹⁷ ZÉNONI Alfredo, « Une cure de psychotique chez Searles, le cas de Madame Douglas », Quarto n° 1, Bruxelles, Bulletin de l'École de la Cause Freudienne en Belgique, 1981, p.38

comme *volonté de l'autre* [...]»⁴¹⁸ », pour prendre l'expression d'Allouch ; en conséquence de quoi cet appel à la réalité, cette sommation qui ennuie le sujet, est toujours du côté du manche. Or il ne serait pas inutile de digresser ici et d'admettre que cette volonté tirée de son savoir fait quasiment passer cette dernière de l'autre à l'Autre, pourrait-on dire, à condition d'y percevoir l'ombre de l'Un, et de citer Lacan dans *Encore* : « C'est *dit-manche* – le dimanche de la vie, comme dit Queneau, non sans du même coup en révéler l'être d'abrutissement. [...] Mais ce que j'en relève, c'est que ce *Dimanche* a été lu et approuvé par quelqu'un qui, dans l'histoire de la pensée en savait un bout, Kojève nommément, qui y reconnaissait rien de moins que le savoir absolu tel qu'il nous est promis par Hegel. »⁴¹⁹ L'ennui du dimanche, donc ?

Pour finir, il convient de souligner qu'alors même que l'ennui peut être appréhendé comme l'effet sur le sujet d'un discours réaliste de la réalité, il paraît tout autant témoigner d'un revers manifeste à cet endroit même. L'ennui est en ce sens la trace de la volonté de l'autre sur le sujet qu'elle vise à essentialiser, à normaliser, c'est-à-dire à déssubjectiviser, et en un même mouvement la marque de son échec, *d'un os*, à totaliser ce sujet dans une catégorie qui le subsumerait. L'ennui affect de la totalité jusqu'à son ratage, qu'est-ce à dire ?

⁴¹⁸ ALLOUCH Jean, *La Psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel Éditions, 2013

⁴¹⁹ LACAN Jacques, *Encore*, *op. cit.* p. 97

Chapitre troisième : L'ennui, un affect face à la totalité.

III.1. Quelques occurrences de la notion de totalité

Dire affect de la totalité, est-ce juste ? Le terme paraît assez impropre, ou obscur. Affect *face* à la totalité est en revanche plus congruant avec l'expérience de l'ennui ; car en filigrane de l'ensemble des discours recueillis s'esquisse en effet la figure, qui reste à définir, du Tout et donc de la totalité.

1. La première occurrence de cette notion se trouve déjà dans le sentiment de coercition qui semble habiter les sujets dans les lieux que nous avons étudiés. Quelque chose apparaît là comme clôture aux yeux du sujet en tant qu'il n'est que le représentant d'une catégorie, qu'un cas particulier, nous l'avons dit. L'ennui tire ici son origine d'un *confinement*. Au même titre que le concept de réalité qui lui est consubstantiel, c'est la promotion d'une unicité dont il est alors question où *tout* d'un sujet est compris par rapport à la place qu'il occupe ; et dans ce système discursif qui essentialise, sociologise, psychologise, il n'y a aucun reste : les sujets s'y ennuient *ferme*. C'est dans cette fermeture que l'on retrouve la figure de la totalité.

2. Une seconde occurrence se discerne dans le très étudié rapport de l'ennui au temps. L'ennui, c'est l'expérience d'un temps qui semble ne plus s'écouler, mais qui s'étire, qui stagne et, parallèlement, ou pour cette même raison, c'est donc un temps sans événement. En cela, au cœur de sa temporalité l'ennui est l'expérience du même, c'est *tout* le temps, *toujours*, la même chose. Or, c'est précisément pour cela qu'il est coutume d'entendre que dans l'ennui *rien* ne se passe, mais à condition de ne pas le saisir comme une négation complexe, mais comme *mention* (au sens de linguistique du terme). Dans l'ennui *rien* ne se passe, car *rien* ne passe ; plus précisément encore *rien* ne passe pas parce qu'il y a Tout. On retrouve ici l'écho de ce que disait Lacan à propos de l'anorexique – sans s'attarder ici sur la définition qu'il donne de ce rien – mais également, et par contrepoint, au jeu du taquin où c'est parce qu'il n'y a pas toutes les cases que du mouvement peut se créer. Sans cette case vide, Tout est rempli et immobile, Rien ne peut arriver, bouger, se passer.

3. Troisième occurrence : la notion de totalité se retrouve également, bien que de façon plus subtile dans le rapport qu'entretient l'ennui avec *le faire*, avec l'activité, et plus profondément

encore avec le désir. Il s'agit là encore d'une mise en rapport entre le Tout et le Rien, car l'ennui n'est jamais associé au fait de n'avoir rien à faire, mais à son contraire, « [...] ce n'est pas un manque d'activité, mais un trop-plein [...] »⁴²⁰ ; en cela ce n'est pas du manque de stimulations, de divertissements qu'il tire son origine, mais d'un excès dont il tente de se soustraire, à l'image de ces enfants dont on note souvent qu'ils possèdent un emploi du temps surchargé (école, devoirs, activités extrascolaires) et qui pourtant ne s'exemptent pas de l'affect d'ennui. Car au fond de l'ennui c'est plutôt « l'envie de *rien* » qui s'exprime, mais au sens où s'y affirme que le désir est là. N'est-ce pas précisément ce à quoi conduit le discours capitaliste et son injonction à produire et consommer toujours davantage dans un mouvement perpétuel ? C'est parce qu'il y a déjà de l'excès, un trop plein, un *tout*, que le sujet s'ennuie et à « envie de rien », et parce qu'il fait face à une totalité l'ennui peut être entendu comme « [...] un excès et non un vide (il faudrait sortir de l'ennui par soustraction et non par addition) [...] »⁴²¹ »

4. L'avant-dernière occurrence repérable de la notion de totalité est illustrée par l'impression des sujets affectés d'ennui de voir leur singularité s'absenter dans les lieux que nous mentionnions précédemment. Fondu dans une catégorie qui dirait le Tout sur eux, (voir la première occurrence), les sujets sont également tous semblables : ainsi, non seulement ils se trouvent tous catégorisés dans leur singularité respective mais de surcroît ils se retrouvent dans la même catégorie . L'ennui est alors le règne de l'uniformisation, car dans ces quelques lieux "On est *tous* pareil". On retrouve là la notion de totalisation ainsi que la catégorie du « pour-tous ». Derrière celles-ci se dessine ainsi la figure de l'Un qu'il nous sera nécessaire d'analyser dans la suite de ce travail.

5. Enfin, puisque la surprise ne paraît pas exister dans les discours émanant de ces lieux, toute subjectivité étant rabattue sur une catégorie préexistante dans la réalité, la dernière occurrence de la totalité « [...] peut prendre aussi la forme d'un tout savoir sur tout [...] »⁴²². » Cela paraît évident puisqu'au travers des dimensions d'essentialisation, de stigmatisation, etc., c'est d'un savoir préétabli de ces catégories dont il s'agit. Par voie de conséquence, ce savoir, même confronté à une subjectivité, ne peut souffrir aucune faille. Ainsi, il y a confrontation à un savoir qui excède le sujet, dont le corollaire est l'absence de sens, qui émane régulièrement de la parole du sujet ennuyé, ce dernier ne se sentant pas totalement concerné par le discours en question.

⁴²⁰ VENGEON Frédéric, « La force de l'ennui », *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2005/2, n° 60, p. 13

⁴²¹ *Ibid.*, p. 14.

⁴²² DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « L'ennui, opérateur privilégié pour une clinique du lien social », *Cliniques méditerranéennes*, 2008/2, n° 78, p. 104

L'idée principale qui se dégage de ces cinq occurrences est que l'ennui survient face à tout discours qui part d'un élément pris du sujet pour le subsumer à une catégorie préexistante, donc à le totaliser. Or, un tel processus est très exactement ce que recouvre la définition de la métonymie : la partie pour le tout. Cette figure de style atmosphérique est donc un point d'entrée intéressant pour étudier les mécanismes de production de l'ennui de plus près.

III.2. Deux exemples de métonymie dans le cadre de l'étude de l'ennui

- D'une conception métonymique de l'histoire vectrice d'ennui

Qu'on prenne d'abord *histoire* dans un sens large, à savoir le fait de relater un ensemble de faits qu'on porte à la connaissance d'autrui ; que ces faits soient fictifs ou non n'est que secondaire. L'acte même de transmission de ces informations, leur trace, implique par ailleurs une certaine cohérence des éléments transmis. Non pas nécessairement une linéarité, mais un fil rouge qui permet aux choses relatées d'entretenir un rapport logique. En cela, l'histoire nécessite un certain choix (de sujets, de faits, de situation, d'angle, de structure, etc.) tant il paraît bien entendu impossible de tout relater d'un même mouvement.

S'il n'est pas inutile d'aborder de telles notions relatives à l'énonciation, c'est qu'il est courant d'entendre qu'histoire et ennui se lient. Qu'il s'agisse d'une conversation, d'un livre ou d'un film, on peut entendre affirmer : « cette histoire m'ennuie », « l'histoire m'a ennuyé », « j'ai trouvé l'histoire ennuyante ». Or, au-delà de l'affirmation que l'ennui naît au sein de ces histoires, car rien n'arrive, et que nous évoquions précédemment, c'est tout autant une autre modalité de ce *rien* qui est proposée : *On sait déjà ce qui va se passer*. L'histoire donc ennuerait parce qu'elle relaterait du déjà-connu, parce qu'elle ne serait que le déroulement inexorable d'un point vers un autre, où s'abolirait la dimension toujours contingente de l'évènement. Autrement dit, si ces histoires sont sources d'ennui, c'est qu'il n'y a rien à en attendre que l'on n'attendait déjà ; et on retrouve ainsi l'ennui comme marqueur de l'absence du nouveau, du surprenant, du contingent.

Sans prétendre que toutes les histoires ennuient, il est néanmoins intéressant de soutenir qu'elles portent en elles-mêmes la possibilité de l'ennui, car précisément la structure même de l'histoire, la façon dont elle est déroulée, comporte de façon inhérente qu'elle doive apparaître comme

logique, et par voie de conséquence comme nécessaire. En cela, l'histoire qui ennue, c'est l'histoire qui apparaît comme n'ayant pas pu être autrement.

Une telle approche recouvre les critiques émanant des spectateurs, auditeurs ou lecteurs d'histoires, où le déjà-vu creuse le sillon de l'ennui, or elle semble également congruente avec une certaine conception de l'Histoire, avec la majuscule, ou du récit historique, et que fustige notamment ce grand auteur sur lequel il convient de s'arrêter : Léon Tolstoï.

Guerre et Paix porte en effet la critique d'une certaine historiographie qui prétend présenter, décrire et expliquer certains événements dans leur globalité, alors même qu'elle ne se penche que sur une infime partie des éléments. Sabina Loriga résume ainsi la pensée de Tolstoï « [...] ils [les historiens] sont convaincus d'être en possession d'une science, mais ils ne comprennent en fait qu'une partie infime des faits fondamentaux du passé des peuples.⁴²³ » L'auteur russe incarne la critique d'une conception métonymique de l'histoire – à laquelle s'oppose l'ensemble de *Guerre et Paix* – car c'est elle qui est *in fine* source d'ennui en promouvant un *sens* à l'Histoire : « Ainsi [...] la réalité de la guerre est-elle forcément déformée jusqu'à devenir quelque chose de raisonnable, de conséquent, de prévisible.⁴²⁴ » Si elle est métonymique c'est, selon la critique tolstoïenne de cette historiographie, parce qu'elle considère que l'Histoire peut être appréhendée seulement à travers la trajectoire des Grands Hommes, dont il est d'usage de dire qu'ils font l'Histoire ; or, ce type d'historiographie n'a d'autre conséquence que de créer une essentialisation de l'Histoire qui devient un mouvement logique qui n'aurait pu être autre : « Que sont les grands hommes ? Ce sont des êtres humains comme les autres, suffisamment ignorants et vaniteux pour accepter la responsabilité de la vie de la société, des individus qui préfèrent se faire accuser de toutes les cruautés, injustices, désastres dont on leur fait porter la responsabilité, plutôt que de reconnaître leur propre insignifiance et leur impuissance devant le fleuve cosmique qui poursuit son cours sans tenir compte de leur volonté ni de leur idéal.⁴²⁵ »

C'est dès lors la présentation totalisante de l'histoire que fustige Tolstoï à l'endroit où justement se trouve une « [...] impuissance à percevoir la réalité dans sa totalité.⁴²⁶ » Ici se rejoint encore l'affect d'ennui dans ses liens avec l'uniformisation, car Tolstoï produit une « [...] entreprise

⁴²³ LORIGA Sabina, « Tolstoï dans le scepticisme de l'histoire », *Esprit*, n° 315, Juin 2005, p.15

⁴²⁴ *Ibid.*

⁴²⁵ Cité par RAVIER Nathanael, « Le renard qui voulait être un hérisson : Tolstoï à la lumière de Joseph de Maistre », *Philitt* [En ligne] <https://philitt.fr/2020/10/29/le-renard-qui-voulait-etre-un-herisson-tolstoi-a-la-lumiere-de-joseph-de-maistre/>

⁴²⁶ LORIGA Sabina, « Tolstoï dans le scepticisme de l'histoire », *op.cit.*, p. 17

de démolition des théories unificatrices⁴²⁷ », et peut-être est-il en cela le garant d'une Histoire nécessairement pas-toute. On pense alors à la réflexion de Lacan sur ce sujet : « L'Histoire est précisément faite pour nous donner l'idée qu'elle a un sens quelconque. Au contraire, la première des choses que nous ayons à faire, c'est de partir de ceci, que nous sommes là en face d'un dire, qui est le dire d'un autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire quoi ? – rien d'autre que les effets de ces dire.⁴²⁸ »

Pour terminer, posons la question suivante : quid de l'analysant et de son histoire ? Y trouve-t-il finalement une unité en tant qu'historien de lui-même ? Non, si l'on suit ici les pas de Jean Allouch et son intervention à l'École lacanienne de psychanalyse sous le titre *Histoire de vivre sans histoire*. L'analyse ne fait pas du sujet le héros de sa propre histoire qu'il conviendrait alors d'épouser ou d'assumer ; car le héros, rappelle Allouch citant Abensour, est « [...] un être immuablement centré, persistant en lui-même, fidèle à soi⁴²⁹ » qui est bien trop étranger à l'être du sujet. La fin de l'analyse ne correspond pas à la production d'un Grand Homme. Surtout, ce qui est livré de l'analyse, les histoires de vie, les événements d'une existence ne peuvent faire, par procédé métonymique, le tout de ce qui serait l'histoire du sujet, parce qu'en sortant du cabinet d'analyse, cette histoire, le sujet s'en est débarrassé. Pour paraphraser Sauret, en fin d'analyse, l'analyste peut bien garder toutes les histoires entendues, le sujet n'y est plus. C'est très exactement ce qu'indique Allouch dans son intervention : « Suis-je sorti de mon analyse muni d'une histoire ? Eh bien [...] c'est non. Il y eut bien, durant mon analyse, quelques moments où j'ai pu croire tenir quelques bouts d'histoire et, avec chacun de ces bouts, l'explication d'un certain nombre de choses qui me tarabustaient. Je ne suis pas en train de dire que ces moments furent sans portée analytique, et donc pas en train de dire que l'histoire n'a aucun intérêt. Seulement il s'est trouvé que ces versions locales de mon histoire, que ces sens un temps agités, ont fait long feu, que la poursuite de l'analyse les a, pour finir, réduits à d'inutiles ballons de baudruche. Ainsi plusieurs histoires ont-elles pu se succéder, mais débouchant sur un certain délaissement de l'histoire.⁴³⁰ »⁴³¹

⁴²⁷ TRAVIER Nathanael, « Le renard qui voulait être un hérisson : Tolstoï à la lumière de Joseph de Maistre », *op.cit.*

⁴²⁸ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op.cit.*, p. 45

⁴²⁹ ALLOUCH Jean, « Histoire de vivre sans histoire », Colloque Elp, Juin 2005, p. 11 [En ligne] <http://www.jeanallouch.com/document/222/2005-histoire-de-vivre-sans-histoire.html>

⁴³⁰ ALLOUCH Jean, « Histoire de vivre sans histoire », *op.cit.*, p. 8

⁴³¹ On pense ici à Bourdieu s'appuyant sur Shakespeare : « Il est significatif que l'abandon de la structure du roman comme récit linéaire ait coïncidé avec la mise en question de la vision de la vie comme existence dotée de sens, au double sens de signification et de direction. Cette double rupture, symbolisée par le roman de Faulkner, *Le Bruit*

Et l'ennui ? N'est-ce pas l'affect qui se produit lorsque le sujet semble dérouler son histoire comme s'il en était l'historien exhaustif au regard neutre et objectif ? Analyste de lui-même il se raconte alors, déroulant certains traits pour en esquisser des tendances, comme par métonymie, jusqu'à en conclure triomphalement sur le sens, et sur ce qu'il *est* – en tentant de ne jamais se laisser parler, c'est-à-dire d'introduire de la contingence. « Un "sens de l'histoire", n'est-ce pas aussi ce que produit toute entreprise biographique ?⁴³² »

- D'une conception métonymique du sujet vectrice d'ennui

Deux autres formes de totalité par métonymie doivent être relevées, qui visent toutes deux à créer une image totalisante du sujet.

Il y a premièrement le cas clinique. Il s'agit, dans ce qu'on nomme sa construction, de rendre compte d'une pratique – dont le maniement du transfert, lorsqu'il s'agit d'un analyste voire d'un analysant – à l'aune d'un socle théorique qui oriente cette pratique. En cela le cas est pratico-théorique. L'objectif ici semble double : transmettre et enrichir, en retour, l'ensemble des savoirs déjà présents d'un éventuel nouveau savoir, un nouveau S₂. Une façon d'envisager le cas est alors de le considérer comme l'illustration pratique révélant le manque de la théorie, ou son échec, à l'endroit de sa singularité. Notamment dans les cas issus de l'analyse, cette singularité ne se confond pas avec l'universalité d'un « pour-tous » et lui fait même défaut. Un réel donc échappe à la construction symbolique et c'est en quoi le cas peut valoir comme enseignement : « [...] de même que le sujet invente un symptôme, une suppléance, de même l'analyste doit réinventer la thérapie, doit inventer une stratégie qui n'est inscrite dans aucun manuel, ni de psychanalyse, ni de quoi que ce soit d'autre. Et là on constate une certaine solitude – il faut appeler les choses par leur nom – qui est sans recours.⁴³³ » C'est de ces inventions que naît qu'un cas clinique peut amener de la surprise, car il présente de l'inattendu.

et la fureur, s'exprime en toute clarté dans la définition de la vie comme anti-histoire que propose Shakespeare à la fin de *Macbeth* : "C'est une histoire que conte un idiot, une histoire pleine de bruit et de fureur, mais vide de signification." » BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986, p. 69-70.

⁴³² ALLOUCH Jean, « Histoire de vivre sans histoire », *op.cit.*, p. 6

⁴³³ COTTET Serge, « Élever le cas à la dignité du paradigme », *Ironik! Le bulletin de l'Union pour la FORMation en Clinique Analytique (Uforca) pour l'université populaire Jacques Lacan*, Hors-Série, Décembre 2017, p. 1 [En ligne] <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2017/12/06-Ironik-hors-se%C2%B4rie-Serge-Cottet-Elever-le-cas-a-la-dignite%C2%B4-du-paradigme.pdf>

Or, il arrive que des constructions de cas s'exposent comme des interrogations auxquelles la théorie répond en totalité, entraînant, par une conception wittgensteinienne, l'annulation même du cas devenu caduc. Se retrouve ici ce que nous avons pu conclure de nos vignettes – qui ironiquement en portent peut-être certaines caractéristiques – comme faisant émerger l'ennui : le sujet, sa radicale singularité, ne devient « [...] qu'une confirmation, au mieux un exemple éclairant⁴³⁴ » d'une catégorisation, d'une théorisation qui le précède. Or, c'est bien de métonymie dont il est question puisque c'est toujours à partir d'un trait, généralement choisi avec soin par celui qui construit le cas, que le sujet devient, par un « [...] geste totalisateur, synthétique, [un] cas unifié.⁴³⁵ » Des exemples de telles constructions de cas – que l'on trouve dans le texte cités de Ayouch ou de Allouch – suscitent l'ennui, car non seulement elles réduisent le sujet dont il est question à quelques traits (comment rendre compte de l'histoire d'un cas dans son exhaustivité ?), mais surtout elles le subsument. « La procédure du traitement interprétatif du cas consiste ici à ramener la complexité psychique à la simplicité d'un trait (l'homosexualité) ou d'un mécanisme (le désaveu) pour rendre compte unitairement d'une expérience et d'une structure.⁴³⁶ »

C'est le savoir, au profit du sens, qui est mis en lumière – celui de l'auteur, de sa théorie, de son groupe d'appartenance, comme l'écrit Le Gaufey : « Il s'ensuit que la plupart des vignettes cliniques, dans leur valeur illustrative, loin d'être pragmatiques et naïves du fait de s'offrir en langue naturelle, s'avèrent être le plus souvent des hymnes, des salutations, des révérences à des professeurs, des auteurs, des autorités quelconques.⁴³⁷ » Il est notable que ce recouvrement de la singularité par l'universel du savoir double celui de la parole du sujet par celle de l'auteur, et qu'il fasse en cela taire ledit sujet ; ce mutisme est déjà ce que nous repérons comme lié à l'affect d'ennui. Comme le souligne Ayouch « Dans le récit de cas, le/a locuteur/trice est l'analyste ; l'analysant/e, ni interlocuteur/trice ni allocutaire, n'est plus que délocuté/e. »

On reconnaît pour finir ce dédoublement que nous indiquions plus haut qui faisait d'un étudiant un étudiant, d'un banlieusard un banlieusard et ici d'un névrosé obsessionnel un névrosé obsessionnel, d'un pervers un pervers, etc. Le risque de tautologie est présent constamment dans toute construction de cas, et comme nous le montrerons.

⁴³⁴ AYOUC Thamy, « “Réglons-lui son cas“. Psychanalyse, récits cliniques, enjeux », *Psychologie Clinique*, 2017/2, n° 44, p. 102

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 105

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 104

⁴³⁷ LE GAUFEY Guy, « À qui profitent les vignettes cliniques ? », *Psychologie Clinique*, 2017/2, n° 44, p. 132

Il existe parallèlement une deuxième forme de métonymie venant totaliser le sujet : en effet, le procédé métonymique consistant à utiliser des traits, à minorer des différences singulières afin d'établir un cas particulier répondant *totalement* au savoir s'illustre également dans une certaine psychologie par l'utilisation de deux concepts majeurs : le caractère et la personnalité. En effet, selon Miller, « [...] on peut dire que la personnalité, c'est quand même l'autre nom du caractère dans la mesure où ce qui est visé là, c'est la totalité de la conduite, l'idée de pouvoir rendre compte, à partir d'un ensemble réduit de déterminants, de l'ensemble d'une conduite.⁴³⁸ » Il est d'ailleurs patent que personnalité et caractère – au-delà de la variété de leur utilisation – s'exposent : ils s'observent puisqu'il s'agit de conduite ; ainsi se retrouvent-ils dans toute *clinique du regard*, la psychiatrie en tête. Parallèle non dénué de pertinence : on retrouve ici ce qui permettait une lecture métonymique de l'histoire dans ce texte du Dr. Logre (que Lacan cite dans sa thèse) : « Les grands hommes d'action - par exemple les conquérants. Alexandre ou César, Frédéric ou Napoléon, pour n'en pas citer de plus récents - ont gravé leur marque individuelle sur la face du monde par la vigueur toujours rare, souvent intraitable et parfois atroce, de leur caractère.⁴³⁹ »

Bien évidemment, un travail sur l'utilisation de la notion de caractère dans l'œuvre freudienne⁴⁴⁰ ou celle de personnalité dans la thèse de Lacan apporterait de la nuance à la réduction que nous opérons sur ces deux notions. Il n'empêche qu'elles induisent une pensée catégorielle, une nosographie qui veut que chaque sujet prend place harmonieusement à partir d'un trait (de caractère, de personnalité) ; en cela c'est bien de l'oubli de la singularité du sujet que relèvent de telles notions, dans un processus qui le totalise. C'est bien ce qu'indique Lacan dans *Le Sinthome* lorsqu'il revient sur l'utilisation du terme de personnalité dans sa thèse de 1932 – « [...] la personnalité consiste dans la tresse des trois dimensions du sujet sans l'appui sur le symptôme⁴⁴¹ » – et qui fait dire à Sauret « On peut dire que cette dimension de la personnalité surgit chaque fois qu'un sujet prêtant à affirmer ce qu'il est hors identification au symptôme [...]⁴⁴² » ? Peut-être peut-on ainsi affirmer que toute tentative de totaliser le sujet est une tentative qui, ne prenant pas en compte son symptôme, ne peut que rater sa singularité – ce qui, pour une partie du moins, peut être source d'ennui.

⁴³⁸ MILLER Jacques-Alain, « Le réel dans l'expérience analytique », *Cours 1998-1999*, cours du 03 février 1999, inédit

⁴³⁹ LOGRE Joseph, « Caractère et personnalité », *Le Monde*, 20 mai 1954

⁴⁴⁰ Voir VILLA François, *La Notion de caractère chez Freud*. Paris, Presses Universitaires de France, « Hors collection », 2009, 119 pages.

⁴⁴¹ LACAN Jacques, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975

⁴⁴² SAURET Marie-Jean, *Tous les symptômes ne se valent pas*, séance du 26 avril 2021, inédit

Terminons enfin par rappeler l'importance de la métonymie dans la littérature réaliste dont nous parlions précédemment et qu'a mis en lumière Jakobson. Car c'est un procédé qui permet notamment d'augmenter le degré de généralité d'une proposition en recouvrant toute singularité d'une dimension abstractive qui l'universalise. Comme le conclut Castel : « Ce qui est abstrait, c'est quelque chose que d'un point de vue lacanien on comprend simplement : une abstraction, ça consiste à prendre les totalités par la petite poignée par laquelle elles sont manipulables. Une abstraction, ça consiste à prendre un mot qui permet de parler d'une totalité de choses et de l'intégrer par exemple à un raisonnement. Ce qui fait que l'abstraction a pour forme, quand vous regardez comment elle fonctionne, la métonymie, puisqu'elle consiste à prendre une partie pour le tout, et c'est le reste de ce tout qui est abstrait.⁴⁴³ »

En cela nous pouvons affirmer qu'il y a bien un point commun à ces utilisations de la métonymie visant, en extrayant un trait ou une partie, à dire le sujet dans sa totalité, autrement dit à le manquer : le sujet, très exactement, ne s'y retrouve pas *totalemment*. De fait « l'ennui arrive toujours dans un vécu d'exclusion subjective due à l'absence d'adresse de la parole.⁴⁴⁴ » En cela, ce qui fait le lit de l'ennui est que le sujet ne se reconnaît pas totalement dans la totalité à laquelle il est confronté. Il est donc remarquable que ce qui caractérise la position de Tolstoï – qui est « le plus illustre de ceux qui n'arrivent ni à réconcilier, ni à laisser irréconcilié le conflit *entre ce qui est et ce qui devrait être*⁴⁴⁵ » – se retrouve dans l'analyse de l'ennui chez Moravia, quand il écrit que : « le fascisme produit donc un ennui spécifique, puisque l'ennui est cette équation implicite entre l'horizon des choses présentes autour de soi [...] et [...] la vie comme elle devrait être.⁴⁴⁶ » L'analyse des totalitarisations de l'histoire et du sujet par la métonymie nous amène naturellement à évoquer à présent une nouvelle forme de totalité : le totalitarisme politique.

⁴⁴³ CASTEL Pierre-Henri, *La Névrose obsessionnelle*, Séminaire de psychanalyse à l'Association lacanienne internationale, 16 juin 2005, inédit.

⁴⁴⁴ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « L'ennui, opérateur privilégié pour une clinique du lien social », *op.cit.*, p. 104

⁴⁴⁵ BERLIN Isaiah, *Le Hérisson et le renard. Essai sur la vision de l'Histoire de Tolstoï*, Paris, Belles Lettres, 2020, p. 165. C'est nous qui soulignons.

⁴⁴⁶ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'Ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, *op.cit.*, p. 270

III.3. L'ennui et les conceptions du monde totalitaires

Soutenir que l'ennui affecte un sujet aux prises avec des modalités de la totalité, dont le totalitarisme, rappelle le propos suivant de Lacan : « L'idée imaginaire du tout telle qu'elle est donnée par le corps comme s'appuyant sur la bonne forme de satisfaction, sur ce qui, à la limite, fait sphère, a toujours été utilisée dans la politique, par le parti de la prêcherie politique. Quoi de plus beau, mais aussi quoi de moins ouvert ?⁴⁴⁷ »

Néanmoins, il nous importe d'indiquer que nous gardons en mémoire la mise en garde de Le Gaufey sur un tel rapprochement totalité/totalitaire : « Lorsqu'on tient à célébrer la singularité et que l'on part en guerre contre l'universel, y compris sous sa forme conceptuelle et classificatoire comme celle de la psychopathologie, il est bon de se souvenir que cette audace, beaucoup d'autres l'ont eue avant nous, et je voudrais pour conclure me faire l'avocat de l'universel en tentant de convaincre que « totalité » et « totalitarisme » ne sont pas nécessairement noués, exactement de la même manière que la relativité ne conduit pas au relativisme.⁴⁴⁸ »

Or, le système totalitaire, quelle qu'en soit la modalité, porte en lui des caractéristiques que nous avons décrites comme pouvant susciter l'ennui. On retrouve en effet au cœur de ces systèmes la pensée catégorielle en son excès (Nous/eux) teintée de biologisme, de racialisme dans un rapport *réaliste à la réalité*. Il s'y illustre également cette uniformisation, l'obligation « de rentrer dans le moule » ou dans le rang. Il y règne enfin la figure du Même et du Pareil, c'est-à-dire du « pour-tous » normalisant, désobjectivant. Dans un système totalitaire comme dans l'ennui, « [...] le monde perd son sens, étant investi d'une signification généralisée ; tout est pareil, tout est équivalent.⁴⁴⁹ » Enfin, toute tentative de subordination, aussi minime soit-elle, n'est-elle pas perçue comme transgressive ? Cette « [...] transgression légère, qui fait sentir le normal en y ajoutant des palpitations, qui fait sentir le confort de l'habituel par l'audace de sortir du quotidien, a toujours été un remède contre l'ennui [...]»⁴⁵⁰, et que la figure de l'élève ou du banlieusard illustre bien. Évidemment, l'ennui n'est pas l'affect majeur du totalitarisme, mais il paraît signifiant de les mettre en rapport, rejoignant ainsi l'analyse de Nahoum-Grappe

⁴⁴⁷ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XVII L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 33

⁴⁴⁸ LE GAUFEY Guy, « Haro sur l'universel ? », Intervention à l'ELP [En ligne] http://www.legaufey.fr/Textes/Attention_files/171.docx

⁴⁴⁹ PINERI Riccardo, *Leopardi et le retrait de la voix*, Paris, Vrin, 1994, p. 123

⁴⁵⁰ RUYER Raymond, *Les Nourritures psychiques : la politique du bonheur*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, p. 113

pour qui « le prix à payer du consentement apparent, dans les formes, des citoyens à un régime totalitaire est l'ennui de tous.⁴⁵¹ »

De ce fait, si « [...] les totalitarismes ont tout mis en action pour que la subjectivité des individus ne soit pas prise en compte [...]»⁴⁵², il ne paraît pas illogique qu'ils puissent produire pour un sujet de l'ennui, tant ce dernier n'est pas totalement concerné dans sa subjectivité. C'est, nous semble-t-il, comme cela qu'il faut entendre cet écho de la pensée de Leopardi – « Enkysté dans la réalité et profondément absent à celle-ci, l'homme, à travers l'ennui, est privé de la réversibilité par qui “les choses passent en nous, aussi bien que nous dans les choses.”⁴⁵³ », ou dans ce passage du roman *L'Ennui* de Moravia où Dino déclare : « L'ennui qui est l'absence de rapport avec les choses imprégna durant le fascisme l'air même qu'on respirait.⁴⁵⁴ »

« Le totalitarisme est la mise en système de l'amour du tout⁴⁵⁵ » énonce Freymann, totalité qui prend donc la forme d'un « pour-tous », d'une prétention à l'universel – en traquant puis en supprimant la singularité, la différence, l'altérité, l'Autre comme le soulignait déjà Arendt et ce jusqu'au dernier, même dans son propre champ – ainsi, le totalitarisme est-il le règne de l'Un : « L'anéantissement souhaité de l'Autre révèle l'enfermement dans la prison de l'entre-soi, du tous pareils, de ce que Lacan appelle le domaine de l'Un.⁴⁵⁶ » Or ce passage, « [...] cette identification de l'Autre à l'Un⁴⁵⁷ », c'est l'ennui, Lacan le soutient.

Néanmoins au-delà des totalitarismes dans leurs variétés politiques, n'est-ce pas plus largement de *Weltanschauung* dont il s'agit ici tant le vocable utilisé par Freud pour la définir se rapproche de celui que nous pouvons utiliser pour décrire les discours susceptibles de produire de l'ennui ? Selon lui en effet, « [...] une vision du monde est une construction intellectuelle qui résout de façon *unitaire* tous les problèmes de notre existence à partir d'une *hypothèse subsumante*, dans laquelle par conséquent aucune question ne reste ouverte, et où tout ce qui retient notre intérêt trouve *sa place déterminée*.⁴⁵⁸ » L'ennui, nous l'avons avancé, résulte bien d'une hypostase prenant ses fondations dans la réalité, qu'elle soit sociologique, philosophique, biologique, etc.,

⁴⁵¹ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, op.cit., p. 272

⁴⁵² NOMINE Bernard, « La place, la classe, la race », *Mensuel*, École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, n°133, p. 13

⁴⁵³ PINERI Riccardo, *Leopardi et le retrait de la voix*, op.cit., p. 123

⁴⁵⁴ MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, Paris, GF-Flammarion, 1986, p. 57

⁴⁵⁵ FREYMANN Jean-Richard, « Le sujet face au totalitarisme », In. *L'art de la clinique. Les fondements de la clinique psychanalytique*, Toulouse, Érès, Hypothèses, 2013, p. 275

⁴⁵⁶ ARPIN Dalila, « Pourquoi la haine ? », *Nouage : Bulletin de l'association de la cause freudienne Midi-Pyrénées*, 17 novembre 2020 [En ligne] www.acfnouage.fr/pourquoi-la-haine-3-dalila-arpin/

⁴⁵⁷ LACAN Jacques, *Télévision*, op. cit., p. 41.

⁴⁵⁸ FREUD Sigmund, « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », In. *Œuvres complètes*, T. XIX, Presses universitaires de France, Paris, 1995, p. 242 C'est nous qui soulignons.

appréhendée dans une prétendue totalité, attribut que l'on retrouve donc parfaitement dans ces « visions du monde » : « La *Weltanschauung* donne de l'ordre à la réalité, en la regardant à partir d'une perspective d'unification de la pluralité du réel, lequel vient ainsi à être représenté comme totalité organique.⁴⁵⁹ » Par voie de conséquence avançons d'un pas en affirmant que le Discours du Maître, qui sous-tend toute conception du monde, est à même de produire plus massivement de l'ennui ; indiquons cependant plus prudemment que cet affect ne lui est guère exclusif. C'est en tout cas ce qui peut se déduire du lien qu'effectue Holland entre réalité et Discours du Maître : « Il [ce discours] affirme la primauté de la réalité et de la perception sur les signifiants qui le présentent. La castration même du maître, soit sa soumission au moteur immobile, lui permet de prendre ce dernier comme garantie et de parler au nom d'une "réalité" qu'elle a mise en place.⁴⁶⁰ »

Quelle est donc la prétention d'une *Weltanschauung* sinon de faire système, c'est-à-dire totalité ? Qu'elle vise le champ politique, économique, ou le champ conceptuel d'une théorisation (l'ontologie notamment⁴⁶¹), elle érige une vision qui fonctionne sans accroc, qui tourne sur elle-même en ne subissant aucune exception, nuance ou contradiction. Elle est en cela clôture ou claustration. Pourquoi ? Parce qu'elle est par définition oubli du sujet, oubli du réel du sujet – qui précisément met en échec la *Weltanschauung*. C'est comme cela que nous l'entendons, et l'utilisation du terme ennui est ici judicieuse, à la suite notamment de cette critique que Lacan formule à l'égard Freud : « Ce qu'il y a de frappant, c'est que dans Freud, il n'y a pas trace de cet ennui ou plus exactement de ces ennuis, de ces ennuis que j'ai et que je vous communique sous cette forme : “je me casse la tête contre les murs“, ne veut pas dire que Freud ne se tracassait pas beaucoup, mais ce qu'il en donnait au public était apparemment de l'ordre, je dis de l'ordre d'une philosophie c'est-à-dire qu'il n'y avait pas... j'allais dire qu'il n'y avait pas d'os [...].⁴⁶² »

⁴⁵⁹ « *Weltanschauung* », In. *Encyclopédie philosophique universelle* cité par GÉRARD-SEGERS Marie-Jeanne, « *Weltanschauung* et fétichisme », *Le Bulletin Freudien*, n°23-24, 1994 [En ligne] <http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/26-BF23.06SEGERS.pdf>

⁴⁶⁰ HOLLAND John, « La fin du monde », *Psychanalyse*, 2013/3, n° 28, pp. 64-65

⁴⁶¹ « Par là, il n'y a rien de plus facile que de retomber dans ce que j'ai appelé ironiquement conception du monde, mais qui a un nom plus modéré et plus précis, l'ontologie. » LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op.cit.*, p. 33

⁴⁶² LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, 1976-1977, séance du 8 février 1977, inédit

III.3. L'ennui, la marque d'un os

Rapprocher l'affect d'ennui d'un os, c'est-à-dire lui attribuer une dimension d'obstacle, traverse en filigrane toutes les parties précédentes. Des vignettes cliniques – celle de l'élève, du banlieusard, ou du bureaucrate – à la question de la référence, en l'occurrence celle de la réalité, via le réalisme littéraire jusqu'à la notion de totalité et de ses avatars, ce sont bien entendu les conditions de production de l'ennui qui furent étudiées. Néanmoins, si l'ennui est bien cette absence d'adresse au lieu du sujet, autrement dit son procès de désubjectivation signifiante, il est parallèlement la marque de l'échec de ce procès. Parce qu'il reste du sujet, du sujet divisé et désirant, l'ennui est également l'affect qui signe la résistance du sujet ou, comme le formule Sauret, la contestation logique du sujet ; c'est, pourrait-on dire, le versant symptomatique de l'ennui. Le sujet n'est pas résorbable dans un discours, et ce, quel que soit son degré de conformité ; discours à entendre comme « [...] ce qui, par le biais du langage, définit l'être social conforme à une époque, à une civilisation donnée.⁴⁶³ » Prise avec distance, qu'est-ce que l'ennui, au point où nous sommes de son étude, si ce n'est la confrontation avec une définition de ce qu'il est, et qui le rate partiellement ? L'ennui est la marque de l'échec de ce processus définitoire, ou, comme l'écrit Soler, « [...] il est à entendre comme une position de refus, certes non assumé, qu'il ne faut pas pousser vers la négation, mais, au contraire, qu'il convient d'entendre comme un acte non encore subjectivé d'objection.⁴⁶⁴ »

En cela, il faudrait entendre l'émergence de l'ennui comme le stigmate, l'indice, qu'une totalisation est à l'œuvre *pour un* sujet – tant il faut se garder de toute généralisation *universalisante*. Conséquemment, la domination du discours capitaliste ne peut être que vectrice d'ennui tant elle vise à masquer la division du sujet, car en effet « l'ennui individuel rejoint ainsi le malaise d'une civilisation de consommation qui a perdu le sens des choses de la vie en faisant croire que le bonheur est possible par la possession d'objets assurant une jouissance pleine et entière.⁴⁶⁵ »

C'est parce que la psychanalyse échoue à *rendre compte* du sujet qu'elle ne saurait être une *Weltanschauung*, « [...] ne saurait l'être parce qu'il n'y a pas de totalisation du sujet à attendre

⁴⁶³ SOLER Colette, « La politique du symptôme », *Quarto*, n°65, 1998, p. 71

⁴⁶⁴ TEXIER Dominique, « Peut-on parler d'un ennui contemporain à la génération numérique ? », *Enfances & Psy*, 2016/2, n°70, p. 80

⁴⁶⁵ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « Voyage au bout de l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, *op.cit.*, p. 161

de la psychanalyse ; cette dernière ramène au contraire inexorablement le sujet à sa propre division, à l'encontre de toute commodité espérée ou attendue d'une totalisation par la psychanalyse. ⁴⁶⁶»

Or, qu'est-ce que rendre compte du sujet ? Qu'est-ce qu'en proposer une définition dont nul reste ne s'extirperait ? Qu'est-ce que répondre à la question de son être, si ce n'est convoquer la notion périlleuse, mais très actuelle, d'identité, d'où se déduirait simultanément que la totalité est un autre nom de l'exclusion du réel du sujet, c'est-à-dire une construction imaginaire et symbolique ?

⁴⁶⁶ GÉRARD-SEGERS Marie-Jeanne, « Weltanschauung et fétichisme », *op.cit.*

Chapitre quatrième : Un rapport à l'identité et non à l'identification

IV.1. L'impossible réponse à la question : Qu'est-ce que l'identité ?

La notion d'identité traverse l'ensemble des disciplines, mais elle a acquis depuis quelques années une place d'importance en sciences sociales, en particulier sous l'impulsion de discours sociétaux et politiques aux idéologies diverses.

L'objectif n'est pas ici de dresser l'origine de cette émergence contemporaine, ni son évolution, ni la pluralité des sens que le mot recouvre dans des champs disciplinaires variés. Aussi, nous bornerons-nous – au travers du cheminement que nous proposons – à cartographier les points les plus saillants de l'identité, les points communs à sa théorisation, afin de pouvoir éclairer la position singulière de la psychanalyse sur la question.

Afin de débiter, constatons que la notion d'identité est présente dans le langage mathématique et dans l'univocité de son écriture. Il s'agit peut-être ainsi de l'identité dans sa forme la plus radicale : elle comprend un rapport de deux éléments placés de part et d'autre du signe « = » et qui est *toujours vraie*. L'identité, dans le langage de la mathématique, se différencie en cela de l'égalité qui, elle, peut-être également toujours fautive (par exemple $1+2=4$). L'identité est donc une égalité toujours vraie. Précisons que les deux éléments (ou ensembles d'éléments) qui entrent en relation d'identité via le signe « = » sont donc à considérer comme étant pareils, similaires : « [...] ainsi, "x=y" signifie "x est identique à y", "x et y sont une seule et même entité".⁴⁶⁷ »

Bien évidemment, au-delà de la mathématique, c'est la logique comme discipline qui a également traité la notion d'identité⁴⁶⁸. Or, si le signe « = » (qui se lit « égal », mais une égalité toujours vraie, donc une identité) organise un rapport identique, alors finalement rien ne distingue les deux éléments qu'il met en rapport (x et y sont alors une seule et même chose) – c'est la *Loi de Leibniz* ou principe d'indiscernabilité des identiques – et réciproquement, « [...]

⁴⁶⁷ PUTNAM Hilary, *Philosophie de la logique*, Arles, Éditions de l'éclat, 1996, p. 21

⁴⁶⁸ Voir notamment VEZÉANU Ion, *L'identité personnelle à travers le temps : De quelques difficultés en philosophie de l'esprit*, Paris, L'Harmattan, 2006, 308 pages, dont nos références à la logique sont issues.

toute propriété qualitative Q qui s'applique à x, s'applique pareillement à y. Ainsi, les individus ne font qu'un puisqu'ils ne peuvent guère être discernés au niveau conceptuel⁴⁶⁹ » – c'est le principe d'identité des indiscernables. Les conceptions de l'identité en logique étant extrêmement complexes et dépassant notre intérêt dans ce travail, on notera simplement qu'« en logique formelle, on peut distinguer diverses interprétations des énoncés d'identité. Selon celle qui fut défendue par Frege et Russell, l'identité exprime une relation objectuelle au caractère *unique* et absolue.⁴⁷⁰ » Notons donc que l'identité entraîne les notions d'unicité, d'indiscernabilité ou de substitution.⁴⁷¹ Pour finir, il importe de souligner qu'il existe une modalité d'identité particulièrement intéressante pour notre propos, à savoir l'identité *réflexive* (non plus $x=y$, mais $x=x$) qui « [...] relie universellement un individu quelconque à lui-même⁴⁷² » : c'est donc, en logique, l'identité totale à soi.

La question de l'identité en sciences sociales, quoique historiquement récente, a fait l'objet d'une expansion remarquable, au point que l'ensemble du champ disciplinaire s'est trouvé peu ou prou dans l'obligation de s'y confronter, d'en proposer un point de vue ou de s'y opposer. Les références bibliographiques sur le sujet sont pléthores. Au-delà de l'énumération impossible des auteurs et de leurs théories, notre propos ne vise pas à identifier la naissance de ce que serait une identité, mais d'essayer de dégager, après d'autres, ce qui la constituerait – et ce, dans une perspective qu'il faut avouer circonscrite à l'Occident moderne.

Essayer de cartographier la pensée de l'identité revient comme premier geste à distinguer deux pôles : l'un renvoyant à une individualité, l'autre à une sociabilité. Ce dernier comprend l'identité selon un mécanisme d'appartenance où le sujet est *un parmi d'autres* dans un ensemble infini de groupes et sous-groupes, c'est-à-dire de collectivités. Au sein de cette identité collective, on retrouve notamment le sexe, le genre, l'âge, la nationalité, l'origine, le statut professionnel et familial, mais aussi la taille, le poids, la couleur des yeux, des cheveux ou de la peau, les convictions politiques ou religieuses, etc. L'autre pôle exprimerait plutôt ce qui relève de particularités, du sujet comme n'ayant *nul autre pareil*, s'y trouve généralement

⁴⁶⁹ VEZEANU Ion, « Les lois fondamentales de la théorie de l'identité absolue », *Logique et Analyse*, Vol. 49, n° 194, Juin 2006, p. 176

⁴⁷⁰ JORAY Pierre, « L'identité est-elle relative ? Remarques sur une illusion logique », cité par VEZEANU Ion, « Les lois fondamentales de la théorie de l'identité absolue », *op.cit.*, p. 179

⁴⁷¹ « [...] étant donné un énoncé vrai d'identité, l'un de ses deux termes peut être substitué à l'autre dans n'importe quel énoncé vrai, sans préjudice pour la vérité du résultat. » QUINE Willard cité par CODART-WENDLING Béatrice, « Le principe de substitution de Leibniz : condition nécessaire et suffisante de l'opacité référentielle ? », *Documentation et recherche en linguistique allemande contemporain*, Vincennes, n°40, 1989, p. 141

⁴⁷² VEZEANU Ion, « Les lois fondamentales de la théorie de l'identité absolue », *op.cit.*, p. 178

ce qu'on nomme les goûts, les traits de personnalité, mais aussi ce qui touche à la nomination (NOM Prénom). Cette identité serait donc *individuelle*.

À partir de là, l'identité serait donc soit multiplicité, soit synthétisme. Tout du moins génère-t-elle une mise en tension permanente entre similitude et différence, semblance et dissemblance, uniformité et singularité. Par conséquent, l'une des caractéristiques de l'identité est de présenter un rapport d'interdépendance avec autrui sous le mode de la proximité ou de l'éloignement. C'est ce qui fonde, pour certains, la possibilité de parler d'identité à soi et d'identité pour autrui, autrement dit l'oscillation entre l'identité comme valeur d'usage – ce que je suis pour moi-même – et valeur d'échange – ce que je suis pour l'autre. Cette tension entre une identité double ou une identité comme synthèse de ces deux pôles a bien entendu trouvé des échos en sociologie. Bourdieu, pour ne citer que lui, distinguait habitus de classe et habitus individuel ; le premier étant catégorielle, soit ce qui unit un individu avec un autre dans un même habitus, le second ce qui le distingue au nom de la singularité de ses trajectoires.

Par prolongement, aux deux pôles précédemment cités peuvent s'adjoindre d'autres modalités de mise en tension : l'identité serait alors pour une part déterminée (selon la classe, à entendre ici comme catégorie, d'appartenance) et pour une autre part indéterminée (selon la perspective d'une radicale liberté de l'humain) ; et par redondance, une part qui, fondée, rentrerait dans une logique explicative dans des formes de solidarités et d'appartenance et, pour l'autre part, profondément infondée, échapperait à l'explication sous d'autres bases que l'arbitraire et l'opposition. C'est ce que Bourdieu indique en parlant des goûts : « Ce n'est pas par hasard que, lorsqu'ils ont à se justifier, ils s'affirment de manière toute négative, par le refus opposé à d'autres goûts.⁴⁷³ » Les goûts et les couleurs, l'expression l'énonce, ne se discutent pas.

Or, l'exploration de ce qui constitue l'identité fait *in fine* apparaître qu'elle est une réponse à une question, qui historiquement ne va pas de soi : « Qui suis-je ? » En effet, affirmer une identité, quelle que soit la finesse ou le modèle propositionnel choisi, est la réponse à cette question : « “Qui-suis-je”, c'est poser ce qu'on appelle précisément une “question d'identité”⁴⁷⁴ », écrit Descombes. Par-là, c'est donc la recherche ou la réponse qui, de manière absolument irrévocable, ferait que « Je » ne puisse pas être confondu avec autre chose. C'est donc viser un point d'exception (un élément unique ou un enchevêtrement d'éléments) qui

⁴⁷³ BOURDIEU Pierre, *La Distinction*, Paris, Édition de Minuit, 1979, p. 60

⁴⁷⁴ DESCOMBES Vincent, *Les Embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, NRF Essais, 2013, p. 11

permettra à « Je » de se distinguer de ce qui n'est pas « Je » - dans des résonances très cartésiennes. Dit autrement, c'est la recherche d'un signifiant, ou d'un ensemble de signifiants, qui ayant valeur de vérité scelleront la mêmété de la réponse (à la question « Qui suis-je ? ») avec la personne qui en produirait la réponse – le distinguant nécessairement de toutes les autres choses « non lui-même », en leur conférant le statut d'étranger ou d'autres.

De plus, s'il y a une réponse singulière à la question de l'identité, celle-ci doit logiquement être une réponse *toujours vraie*, puisque c'est toujours le même sujet, le même individu qui pose l'interrogation. En effet, l'identité suppose une continuité qui permet de soutenir qu'au-delà des changements dans l'existence (statut professionnel ou familial, poids, âge, taille, mais même NOM Prénom, goûts, convictions politiques ou religieuses), quelque chose de radicalement « moi-même » perdure dans le temps. Une *unicité* demeure. Il s'agit d'une nécessité logique sans quoi toute personne serait susceptible de changer du tout au tout, tout le temps. Un $x=moi-même$ est donc supposé toujours vrai. Un invariant identique demeure par-delà les variations de statuts, d'attributs et de qualités.

L'identité est alors éminemment métaphysique, car elle serait la recherche d'une essence, la recherche dans la catégorie de l'Être (l'identité étant ce que je *suis*, ce que tu *es*, etc.) d'une réponse singulière, dont l'écho mobilise les catégories philosophiques de l'Un et du Multiple. Toutefois, en ce qu'elle porte une réponse qui viendrait avoir le dernier mot sur la question du « Qui suis-je ? » pour un sujet, elle porte en son sein son achèvement même. C'est l'ambition de l'identité dans sa pureté, celle de la clôture totale ($x=y$) sans reste. Clôture portée par le signe « = » indiquant qu'en dernier ressort entre x et y c'est *du pareil au même* et dont la formule renvoie alors l'identité réflexive $x=x$. « [...] dire que la chose A est identique à la chose B, c'est dire qu'il n'y a en réalité qu'une seule et même chose, que nous appelons tantôt A, tantôt B.⁴⁷⁵ »

C'est bien entendu l'un des paradoxes de l'identité que de terminer sur une tautologie au travers de l'identité à soi-même, dont l'une des conséquences, que relève la logique, est d'élever l'identité au rang de *nécessité* du fait même que x ne pouvant jamais être différent de x , leur relation est nécessairement une relation d'identité.

⁴⁷⁵ DESCOMBES Vincent, *Les Embarras de l'identité*, op.cit., p. 13

IV.2.1 Identité et psychanalyse

Le thème de l'identité en psychanalyse est régulièrement débattu. La notion même, ou son utilisation moderne, viendrait en outre d'un psychanalyste lui-même, Erik Erikson, qu'il analyse à partir de la période adolescente en ce qu'elle représenterait une crise dans la construction identitaire. Or, de la même façon qu'il soutient que « la formation de l'identité commence là où cesse l'utilité de l'identification⁴⁷⁶ » c'est en tant que représentant de l'*ego-psychology* américaine qu'il développe ses conceptions : l'ensemble des processus inconscients semblent donc disparaître au profit d'une attention portée sur l'influence de la réalité (sociale notamment) sur le moi comme instance de synthèse, comme « [...] style d'individualité d'une personne [...] »⁴⁷⁷.

Pour reprendre l'expression employée par Lacan dans *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache*, il y a bien ici erreur sur la personne, tant on ne peut étudier l'identité à la manière d'Erikson qu'à la condition de céder sur la catégorie de sujet. C'est d'ailleurs, pour bien d'autres raisons, ce que reproche Lacan à Lagache avec le vocabulaire et les avancées théoriques qui sont les siens en 1960 :

Mais pour l'instant Daniel Lagache ne professe-t-il pas la même chose que ce que j'enseigne quand je définis l'inconscient comme le discours de l'Autre ? Car « cette existence pour et par autrui », pour que Daniel Lagache puisse, sur l'existence de l'enfant « en lui-même, par lui-même et pour lui-même », lui accorder, sinon la préséance, au moins une précession logique, – son rapport tout futur à l'entourage qui l'attend de ses semblables et le voue à la place qu'il tient en leurs projets, n'y suffit pas. Car dans l'imaginaire dimension qui s'y déploie, ce rapport d'existence reste inverse, en tant que le non-né reste plutôt fermé à sa vision. Mais la place que l'enfant tient dans la lignée selon la convention des structures de la parenté, le prénom parfois qui l'identifie déjà à son grand-père, les cadres de l'état civil et même ce qui y dénotera son sexe, voilà ce qui se soucie fort peu de ce qu'il est en lui-même : qu'il surgisse donc hermaphrodite, un peu pour voir ! Cela va, on le sait, bien plus loin, aussi loin que la loi couvre le langage, et la vérité la parole : déjà son existence est plaidée, innocente ou coupable, avant qu'il vienne au monde, et le fil ténu de sa vérité ne peut faire qu'il ne couse déjà un tissu de mensonge. C'est même pour cela qu'en gros il y aura erreur sur la personne, c'est-à-dire sur les mérites de ses parents, dans son Idéal du Moi ; tandis que dans le vieux procès de justification au tribunal de Dieu, le nouveau bonhomme reprendra un dossier d'avant ses grands-parents : sous la forme de leur Surmoi.⁴⁷⁸

⁴⁷⁶ ERICKSON Erick, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, Nouvelle bibliothèque scientifique, 1972, p. 167

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 49

⁴⁷⁸ LACAN Jacques, « Remarques sur le Rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" », *Écrits, op. cit.*, p. 653

L'identité, la psychanalyse lacanienne s'y est nécessairement confrontée. S'il ne s'agit peut-être pas d'un concept, la notion est néanmoins présente et même récurrente, dans les élaborations de Lacan. Ne suffit-il pas d'ailleurs de suivre la découverte freudienne de l'inconscient dans son acception minimale – soit l'instauration de l'étranger au cœur de l'être parlant – pour rendre l'identité particulièrement questionnable ? Néanmoins, il ne s'agit pas tant d'énoncer que la psychanalyse lacanienne viendrait réfuter toute possibilité d'une équation $x=y$, en barrant le « = » afin de soutenir que $x \neq y$, voir même $x \neq x$, mais bien plus de tirer les conclusions que cette barre frappe l'élément en question directement, et qui n'est autre que le sujet : \$.

C'est en maintenant que le sujet n'est pas réductible ni au moi, ni à l'égo, ni à l'individu, ni à la personne, qu'il convient de revenir sur l'identité.

IV.2.1 Le sujet, ce parlêtre

Le sujet de l'inconscient, en tant qu'il parle, est parlé. Il en tire que son être, d'être parlant, parlêtre, « [...] est toujours ailleurs.⁴⁷⁹ » Non seulement il se trouve divisé d'avec lui-même, rendant impossible une unité de l'ordre in-dividuelle, tout autant qu'avec ses semblables avec qui le rapport sexuel ne s'écrit pas. Cet exil de structure qui fonde l'échec de toute essentialisation, de toute substantialisation, le sujet le tient en premier lieu de l'écart irrémédiable entre l'énoncé et l'énonciation. Tout « Je » produisant une parole signale cet écart et le sentiment d'étrangeté qu'il dégage : « Est-ce que ceci n'est pas fait pour nous faire nous interroger sur ce qu'il en est en ce point radical, archaïque qu'il nous faut de toute nécessité supposer à l'origine de l'inconscient, c'est-à-dire de ce quelque chose par quoi en tant que le sujet parle, il ne peut faire que de s'avancer toujours plus avant dans la chaîne, dans le déroulement des énoncés, mais que, se dirigeant vers les énoncés, de ce fait même dans l'énonciation, il élide quelque chose qui est à proprement parler ce qu'il ne peut pas savoir, à savoir le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation.⁴⁸⁰ »

Dénaturalisé⁴⁸¹, le sujet est divisé et manquant – la perte et la castration lui étant inhérentes – en ce que, étant parlé, il subit l'effet du signifiant défini comme « [...] ce qui représente un sujet

⁴⁷⁹ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XX, Encore, op.cit.*, p. 130

⁴⁸⁰ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre IX, L'identification*, séance du 10 janvier 1962, inédit.

⁴⁸¹ Au contraire du chien, notamment, soutient Lacan.

pour un autre signifiant.⁴⁸² » De ce fait, puisqu'il se loge entre un S1 et un S2, dans cette chaîne signifiante, le sujet ne peut être qu'évanouissement. Cette définition rend impossible toute réflexivité du sujet autrement qu'au travers d'une illusion constituante, notamment via la dimension imaginaire du Moi.

Par voie de conséquence, la notion d'identité – au sens logique et mathématique d'unicité – est hautement questionnable. Si le signifiant ne fait que le représenter (pour un autre signifiant) jamais il ne sera en mesure de le *présenter* et de s'exclamer être « du pareil au même » avec un signifiant. C'est l'errance du sujet dans sa quête d'une identité à soi que révèle la psychanalyse après Lacan. « Autrement dit, c'est précisément la langue qui toujours trouble l'identité.⁴⁸³ » Cela n'empêche bien évidemment pas au dit sujet d'interroger son identité, « Qui suis-je ? », jusqu'à entreprendre parfois une analyse.

Or, parallèlement à cette définition canonique du sujet donnée par Lacan, c'est la fonction même du signifiant qui permet de faire du rapport d'identité un impossible, car elle est « [...] de n'être que différence⁴⁸⁴ » ; « [...] ce qui distingue le signifiant, c'est seulement d'être ce que tous les autres ne sont pas [...].⁴⁸⁵ » En cela, « le Sujet est [...] le nom du mouvement d'un battement incessant d'apparitions et de disparitions, d'une différence allant, ou plutôt, d'un interminable processus de différenciation.⁴⁸⁶ »

L'identité semble ainsi, structurellement, impossible. Mais il convient d'ajouter pour poursuivre plus en avant que l'identité, comme le signifiant, viendrait nécessairement de l'Autre, ne serait-ce que comme trésor des signifiants. Peut-être là peut-on percevoir qu'une différence existe entre l'identité et la forme pronominale de son verbe, s'identifier dont on perçoit la part active du côté d'un sujet. Car penser l'identité en psychanalyse ne peut pas faire l'impasse sur le processus d'identification jusqu'au point où Soler en formule le rapprochement : « Le mot en vogue dans la psychanalyse est certes identification, mais quelle est la fonction ou la visée d'une identification, quelle qu'elle soit, si ce n'est assurer de l'identité ?⁴⁸⁷ »

⁴⁸² LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits, op. cit.*, 1966, p. 819

⁴⁸³ HABIB Stéphane, « Sans identité », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6, p. 54

⁴⁸⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre IX, L'identification*, séance du 29 novembre 1961, inédit, *op. cit.*

⁴⁸⁵ *Ibid.*

⁴⁸⁶ HABIB Stéphane, « Sans identité », *Champ lacanien, op. cit.*, p. 55

⁴⁸⁷ SOLER Colette, *Vers l'identité, Collège clinique de Paris, Année 2014-2015*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2015, p. 8

IV.2.2 L'identification est un échec identitaire

L'identification comme processus, Freud en compte trois modalités dans la construction du sujet, et il s'agit toujours de l'établissement d'un lien d'identité, de même : « La "logique" aberrante de l'identification ou plutôt des identifications (dont on a relevé la très fréquente multiplicité, la contradiction), c'est la *logique du comme* [...]»⁴⁸⁸. » L'identification est en cela au cœur du social en tant qu'il permet à des sujets de se considérer comme semblables, de s'exclamer « Nous » au titre d'une identité partagée au contraire d'autres, « Eux ». Comme le souligne Nominé : « On fait partie d'un groupe parce qu'on peut s'y compter, parce qu'on partage avec d'autres des signifiants qui représentent un idéal, ce partage fait que le signifiant qui nous représente est en lien avec les signifiants qui représentent les autres.⁴⁸⁹ »

Il n'est donc guère surprenant que Freud expose les trois modalités d'identification dans un texte phare sur le lien social et les formations collectives intitulé *Psychologie des foules et analyse du moi*.

La première identification – qui « [...] joue un rôle dans la préhistoire de l'Œdipe⁴⁹⁰ » et permettra l'opération du Nom-du-Père – est extrêmement complexe tant elle se situe en deçà de la distinction sujet-objet. Elle est néanmoins nécessaire et logiquement première à l'émergence du sujet, car s'y jouent simultanément l'identification au père et l'investissement de la mère comme objet libidinal. Freud note ailleurs que la dénomination « père » et « mère » est ici déjà erronée tant la distinction des sexes n'est pas encore opérante. En cela, ce qui est ici incorporé c'est le père comme idéal, le père mythique de la horde dans un mouvement pulsionnel oral qui rappelle le cannibalisme traité par Freud dans *Totem et Tabou*. « Ainsi s'identifier au père, ce n'est pas vouloir l'avoir comme objet, c'est le viser comme sujet, mais du même coup en faire l'Objet identificatoire. L'identification ne fait pas que copier, elle réinvente le père, on peut même dire qu'elle l'invente, sous l'égide de l'idéal. En d'autres termes, "le père" est une invention du fils - et de la fille, selon leurs propres besoins, celle-ci l'employant en antidote du si puissant lien maternel d'origine.⁴⁹¹ » Ainsi cette « [...] identification directe,

⁴⁸⁸ FLORENCE Jean, *L'Identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles, Presses de l'Université Saint-Louis, 1984, p. 82

⁴⁸⁹ NOMINE Bernard, « La psychanalyse et le signifiant-maître », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6, p. 31

⁴⁹⁰ FREUD Sigmund, « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 167

⁴⁹¹ ASSOUN Paul-Laurent, « L'introuvable identité. Destins freudiens de l'identification », *Rue Descartes*, n°66, 2009, p. 62

immédiate [...]»⁴⁹² » d'où émerge une identification au père comme Idéal du moi a-t-elle, dans sa fonction symbolique, une fonction d'humanisation. Cette première identification est posée comme nécessaire aux deux autres identifications en ce qu'elles demandent d'y voir à l'œuvre un autre constitué comme objet détaché d'un sujet.

La seconde identification est partielle, elle ne se concentre et ne concerne qu'un trait chez l'autre, un trait unique (*einziger Zug*), que le sujet s'approprie. Cet autre, remarque Freud, peut être une personne aimée ou non aimée, car en tant que cette « [...] identification a pris la place du choix d'objet [...] » elle opère dans une dimension différentialiste : le sujet s'identifie à ce qui fait la marque distinctive de l'autre, sans incorporation (contrairement à l'identification première). Ce trait est alors le signifiant de la pure différence, le « [...] point zéro d'où prennent origine les signifiants propres à un sujet, "choisis" dans la chaîne qui vient de l'Autre du langage.⁴⁹³ » D'où le qualificatif de unaire que lui donne Lacan afin de souligner en quoi cette identification permet la singularité de chaque sujet, de ses symptômes, de ses répétitions, etc.

La troisième identification est dite hystérique, elle est identification au désir de l'Autre dans sa dimension imaginaire, puisqu'elle se joue généralement à trois et où le sujet établit des liens précisément imaginaires, « en désirant ce que désire l'autre, [le sujet] se fait "désirer" (et désiré).⁴⁹⁴ »

« Pour résumer, ces trois identifications s'accompliraient :

- par incorporation, à l'Autre ;
- par régression et intégration d'un trait idéalisé de l'objet, par l'autre ;
- par communauté et introjection d'un désir, pour le désir de l'autre.

Je conclus avec le paragraphe dans la leçon du 18 mars 1975 de RSI, déjà cité, où Lacan les place sur le nœud borroméen : « l'identification, l'identification triple telle qu'il l'avance [Freud], je vous formule la façon dont je la définis : s'il y a un Autre Réel, il n'est pas ailleurs que dans le nœud même [...] Cet Autre Réel, faites-vous identifier à son Imaginaire, vous avez alors l'Identification de l'hystérique au désir de l'Autre, [...] [identification 3]. Identifiez-vous au Symbolique de l'Autre Réel, vous avez alors cette Identification que j'ai spécifiée de

⁴⁹² FREUD Sigmund, « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse, op.cit.*, p. 243

⁴⁹³ MENÈS Martine, « D'une lecture de trois identifications selon Freud », *Revue des Collèges de Clinique psychanalytique du Champ Lacanien*, 2016/1n n°15, p. 25

⁴⁹⁴ SCHEIDHAUER Marcel, « Le symptôme, le symbole et l'identification dans l'hystérie dans les premières théories de Freud », *Enfance*, tome 40, n°1-2, 1987, p. 162

l'*Einziges Zug*, du trait unaire [identification 2]. Identifiez-vous au Réel de l'Autre Réel, vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom du Père, et c'est là que Freud désigne ce que l'Identification a à faire avec l'amour [identification 1].⁴⁹⁵»

Reste dans cette série freudienne l'apport de Lacan sur la question de l'identification, notamment celle de fin d'analyse dite identification au symptôme – tel qu'il en parle dans le séminaire *L'Insu que sait de l'Une-bévue s'aile a mourre*. Or, celle-ci pourrait être qualifiée de finale en tant qu'elle apparaît après la chute des précédentes identifications. Nous y reviendrons, mais il faut souligner que s'il y a bien chute des identifications, le sujet, lui, subsiste, indiquant donc que ces dernières ont échoué à fonder un rapport d'identité.

Si la psychanalyse étudie les processus d'identifications, c'est parallèlement pour en souligner les échecs irrémédiables à engendrer un rapport de type « = ». Entre l'identité et les identifications, une béance persiste. Ainsi, « les identifications se motivent de la question de l'identité, mais elles échouent à la résoudre.⁴⁹⁶ »

La raison est la structure même du sujet. Certes parce qu'il est soumis au signifiant, qu'il ne peut pas renvoyer à lui-même, selon la caractéristique de ce dernier ; mais cela est insuffisant à fournir la raison de l'échec des identifications, car si le signifiant a bien une prise sur le sujet, il n'en fait pas le tour. Le couple $S1 \rightarrow S2$, comme la définition canonique du sujet, ne vient témoigner que d'une impossibilité due à la structure interne du langage. Or, le sujet est le nœud constitué des trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, et le réel du sujet est ce qui ne peut être recouvert, aboli, par le symbolique. Le réel a la constitution d'un trou que les identifications tentent d'habiller, trou dans le symbolique lui-même dont le statut irreprésentable le fait demeurer un x inconnu. « De là, on saisit la raison et la fonction des identifications : elles tentent de déterminer l'inconnue que nous écrivons $\$$.⁴⁹⁷ »

C'est sur l'échec des identifications freudiennes que l'identification au symptôme telle que dégagée par Lacan prend place. Il ne s'agit alors plus de venir voiler ce trou en empruntant un signifiant à l'Autre, marquant la dépendance du sujet à l'endroit du trésor des signifiants, ce que Soler appelle donc des identités d'aliénation – [...] leur palette allant de l'idéal du moi, I(A) jusqu'au phallus⁴⁹⁸ » – mais une identité de séparation. Il s'agit d'une séparation d'avec

⁴⁹⁵ MENÈS Martine, « D'une lecture de trois identifications selon Freud », *op.cit.*, p. 27

⁴⁹⁶ SOLER Colette, « Vers l'identité », *Revue des Collèges de Clinique psychanalytique du Champ Lacanien*, *op.cit.*, p. 222

⁴⁹⁷ *Idem*

⁴⁹⁸ *Idem*

l'Autre, le sujet se soustrayant à la chaîne des signifiants et plus largement à toute tentative de significatisation. C'est en cela une identité unique, singulière, une identité dans la différence en tant que c'est la dimension du symptôme qui viendra nommer le sujet. L'emploi de la tournure passive est d'ailleurs déjà erroné : « [...] c'est une auto-nomination, car c'est un acte du sujet.⁴⁹⁹ »

IV.2.3 Du « Qui suis-je ? » au « Tu es cela ! »

Si les identifications, les identités d'aliénation, entraînent que l'identité vient de l'Autre, l'identité de séparation, elle, n'est pas sans l'Autre, le point est important. Car « [...] il n'y a d'identité concevable que dans un lien social, autrement dit au plus simple dans un lien à l'Autre⁵⁰⁰ », ce qui vaut donc également pour le discours de l'analyse est l'acte du sujet visant l'identité de séparation : « Il n'est pourtant pas sans Autre, pas sans l'analyste donc et cela le sujet le sait. C'est pourquoi après la séparation d'avec l'analyste, l'identité qu'il s'est forgée ne le pousse pas à une jouissance de solitude⁵⁰¹. » En cela, quelle que soit la réponse formulée à la question « Qui suis-je ? », l'Autre y est toujours impliqué.

C'est pourquoi il nous paraît intéressant de s'arrêter sur la formule « Tu es cela » comme réponse de l'Autre à la question identitaire du sujet « Que suis-je ? ». Quatre occurrences d'une telle affirmation peuvent être dégagées de l'enseignement de Lacan :

Première occurrence : Dans le cadre du stade du miroir, où l'enfant observe la réflexion de son corps, et où l'assomption de cette image unifiée du corps, « [...] une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité [...]»⁵⁰², passe par la confirmation de l'Autre : « C'est toi dans le miroir », soit une « [...] identité aliénante [...]»⁵⁰³ à l'endroit du Moi, comme l'indique Lacan. L'identité vient donc de l'Autre, c'est l'image de l'autre en soi dans une dimension imaginaire.

Deuxième occurrence : Dans le cadre de la fin de l'analyse, nous l'avons développé, où se joue un autre rapport au savoir en ce qu'il ne dépendrait plus de l'Autre et du signifiant. Il

⁴⁹⁹ IZCOVICH Luis, « Identité de séparation », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6, p. 75

⁵⁰⁰ ASKOFARÉ Sidi, « L'identité au temps du discours de la science », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6, p. 130

⁵⁰¹ IZCOVICH Luis, « Identité de séparation », *op.cit.*, p. 75

⁵⁰² LACAN Jacques, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », *Écrits, op. cit.*, 1966, p. 97

⁵⁰³ *Idem*

agit alors d'une identité de séparation, une identité qui vient répondre à la question « *que suis-je ?* » (ici plus juste que « *Qui suis-je ?* ») par la différence absolue en s'autorisant à « [...] parler sa propre langue.⁵⁰⁴ »

Troisième occurrence : On la rencontre dans le cadre de l'analyse de la folie et de la psychose. La folie se situant chez Lacan, non pas dans le vacillement de l'identité, mais dans un « se croire », au sens de se « prendre pour ». La folie serait ce recouvrement narcissique, cette réponse par l'identité, à la question de l'être du sujet. Comme il le souligne dans son « Propos sur la causalité psychique », « [...] l'homme qui se croit roi est un fou, un roi qui se croit roi ne l'est pas moins.⁵⁰⁵ » Dans la psychose par contre, c'est par la pétrification qu'on retrouve la notion d'identité. Le manque-à-être du sujet n'opérant plus du fait qu'« [...] il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2, [...] le premier couple de signifiants se solidifie [...].⁵⁰⁶ » Le sujet subit une aliénation totale : il n'est plus représenté par un signifiant pour un autre signifiant, il y est assigné, fixé, *holophrasé*.

Quatrième occurrence : Elle se manifeste dans le cadre du Discours du Maître où le savoir de ce dernier s'oppose au savoir du mythe au profit du savoir de la science. C'est en cela que le discours du Maître tend vers la mathématique où peut s'inscrire l'équation $A=A$. Ce principe d'identité est bien au cœur de ce discours qui « se fait maître de se croire univoque⁵⁰⁷ », en se supportant « [...] de ce mythe ultra-réduit d'être identique à son propre signifiant.⁵⁰⁸ »

De telles occurrences incitent à déployer – non plus le processus par lequel un sujet vient tenter de résoudre son identité, mais depuis l'extérieur, l'Autre – ce qu'il en est d'une nomination, d'une assignation, que prendrait la forme d'un « Tu es cela », dont nous avons pu dégager la présence dans l'étude de l'ennui. En effet, « il y a des nominations qui vous tombent dessus, qui vous distinguent et vous rangent dans une classe pour quelques jours, quelques semaines, ou pour toute la vie⁵⁰⁹ » en énonçant un péremptoire « Tu es cela ». En découle nécessairement que rien ne puisse advenir d'un sujet qui ne soit pas toujours déjà-là dans l'identité qui l'aliène : aucun événement, aucune surprise, aucune singularité n'est attendue puisque tout, déjà, est donné par la nomination : « Alors finalement on vous connaît bien, il n'y a plus rien à attendre

⁵⁰⁴ DAHAN Patricia, « Unité du langage, singularité de *la langue* », *Wunsch*, Bulletin international de l'École de psychanalyse des Forums du Champ Lacanien, n°11, 2011, p. 30

⁵⁰⁵ LACAN Jacques, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, op.cit., p. 170

⁵⁰⁶ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op.cit., p. 215

⁵⁰⁷ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XVII L'envers de la psychanalyse*, op.cit., p.18

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p.102

⁵⁰⁹ LERUDE Martine, « "Personne à risque" », *La Revue lacanienne*, 2020/1, n° 21, p. 51

de vous [...].⁵¹⁰ » C'est donc la forme de métonymie étudiée plus haut que l'on retrouve bien évidemment ici sous le nom de caractère : « [...] cette identité typifiée, ce qu'on appelle aussi bien le caractère : « "Celui-là, on connaît son caractère" c'est-à-dire les traits par lesquels il va inmanquablement répondre à une situation, quelle qu'elle soit. On sait qu'il va gueuler, on sait qu'il va s'effacer, on sait qu'il va se réjouir, on sait qu'il va protester, etc. Voilà!⁵¹¹ »

C'est donc d'essentialisation dont il s'agit ici au travers d'une identité d'aliénation qui vient recouvrir totalement le sujet. D'où la dimension de sentence, de verdict, venant de l'Autre et condamnant le sujet – d'où peuvent s'entendre enfermement et claustration – « Tu es cela, et rien d'autre ». Le sujet, désormais piégé dans un destin, est subsumé par une catégorie, un trait, une marque ; et après une telle assignation, c'est la figure de la totalité qui prévaut. Rien ne peut faire suite à un « Tu es cela », après « On a tout dit. Tout.⁵¹² »

En conséquence, il ne s'agit plus d'identification, où est préservée la dimension du choix inconscient du sujet, sa part disons active, de s'aliéner ; ici *il est aliéné* avec la logique coercitive que cela implique. En effet, « ces signifiants qui peuvent être les signifiants d'un trait du corps, d'appartenance ou d'une perte (le juif, la grosse, le Rital, le Black, le gros porc, etc.) le nomment [...] ils figent l'être dans une désignation totalitaire, une pseudo-essence à laquelle il peut ou non s'identifier, mais qui ne reste jamais sans effet sur la subjectivité.⁵¹³ » Ainsi s'agit-il d'une parfaite identité « = » : un Juif = un juif, un Rital = un Rital, etc.⁵¹⁴, entre deux sujets c'est *du pareil au même*.

Pour qu'elles aient un effet d'ennui, il n'y a nul besoin que le sujet épouse parfaitement ces assignations, il suffit qu'il s'y reconnaisse en partie, autrement dit que d'un même mouvement il l'acquiesce et la réfute. Le « s'y reconnaître » est évidemment lié chez Lacan à la question de l'identité de séparation, de l'identification au symptôme, la particularité de l'ennui étant qu'elle marque une tentative d'énoncer une identité de jouissance, mais venue de l'Autre *et* révoltant le sujet qui ne peut s'y résoudre, s'y reconnaître totalement. En effet, c'est le cœur de l'ennui que d'affirmer une plainte de la part du sujet à l'endroit même de cette aliénation venue de

⁵¹⁰ MELMAN Charles, « D'où organisons-nous notre identité ? », Conclusion des Journées de Grenoble des 17 et 18 novembre 2006 [En ligne] URL : www.ali-aix-salon.com/Ch.Melman_conclusion_Journées_IDENTITE_Grenoble_2006.pdf

⁵¹¹ MELMAN Charles, « Les quatre composantes de l'identité », Conférence prononcée le 27 octobre 1990 à l'Hôpital Bicêtre [En ligne] URL : <https://www.freud-lacan.com/getpagedocument/10319>

⁵¹² FIERENS Christian, « L'inconscient n'aime pas l'identité », *La Revue lacanienne*, 2020/1, n° 21, p. 106

⁵¹³ LERUDE Martine, « "Personne à risque" », *op.cit.*, p. 54

⁵¹⁴ « [...] une chatte est une chatte, un ensemble est un ensemble, une femme est une femme, un psychotique est un psychotique, un immigrant est un immigrant [...] » FIERENS Christian, « L'inconscient n'aime pas l'identité », *op.cit.*, p. 102

l'Autre, (« Tu es cela ») et que nous repérons notamment dans la tentative de sortie de l'ennui par la production d'*ennuis* : la violence, la délinquance, l'absentéisme, le passage à l'acte, etc. Comme le souligne Belon : « Le sujet aura affaire au poids de ces re-nominations qui viennent l'aliéner en fixant la jouissance (creuset de futurs symptômes dont les affects témoignent), l'aliéner plus ou moins selon la façon dont il s'y identifie.⁵¹⁵ »

IV.2.4 L'ennui, un affect signe d'insulte ?

Arrivé à ce stade de notre réflexion, il nous paraît opportun de pousser la chose encore davantage afin de mettre en tension l'affect d'ennui avec deux autres notions. Il ne s'agit pas de faire équivaloir les termes, mais d'enrichir notre contribution par ce que produit cette tension. Si la formule « Tu es cela » a introduit la question de l'identité en psychanalyse c'est en premier lieu parce qu'elle surgissait de façon répétée de nos analyses des lieux d'ennui. Le sujet était réduit à une place, assigné à une catégorie, depuis laquelle rien n'était attendu au nom d'un savoir essentialiste qui le condamnait au silence, mais au sein de laquelle il s'insurgeait *en tant que sujet*. Un certain rapport à la totalité émergeant alors, en tant que derrière le « Tu es cela », c'est « et rien d'autre » que le sujet entend.

Or, une telle formulation « tu es cela et rien d'autre », ou « tu n'es que ça » est l'exacte formule d'une insulte : « tu n'es qu'un/qu'une... » ; comme le formule Miller, « [...] l'insulte incarne le *tu es cela* [...].⁵¹⁶ » N'est-ce pas indiquer en quoi, pour un sujet dans sa dimension d'évanouissement, *être identifié à* peut avoir quelque chose d'insultant ? Si la colère est peut-être plus souvent convoquée comme sa résultante, ne peut-on pas penser que l'ennui y trouve parfois sa source ?

En effet, l'insulte se loge à l'endroit même de la question identitaire fondamentale, mais elle est réponse de l'Autre et prétend établir un lien totalisant entre le sujet et un attribut ou un prédicat. En cela, elle « [...] vise une qualité essentielle du sujet, elle vise à le saisir comme une réponse à son Que suis-je ?⁵¹⁷ » Bien qu'il existe des degrés d'insulte – il existe des termes moins insultants que d'autres, on peut penser ici aux perlocutoires « Toi lampe ! toi serviette !

⁵¹⁵ BELON Danièle, « Le nom, lien à l'identité et aux identifications », *Revue des Collèges de Clinique psychanalytique du Champ Lacanien*, 2016/1, n° 15, p. 128

⁵¹⁶ MILLER Jacques-Alain, *Le Banquet des analystes, Cours 1989-1990*, cours du 13 décembre 1989, inédit

⁵¹⁷ MILLER Jacques-Alain, *La clinique lacanienne, Séminaire 1981-1982*, cours du 17 mars 1982, inédit

toi assiette ! » d'Ernst Lanzer dit L'Homme aux rats – la structure de l'insulte, elle, demeure : « Insulter consiste [...] à assigner à un individu une propriété distinctive négative qui, paradoxalement, ne va le singulariser que pour mieux le noyer dans l'ensemble auquel il sera rattaché.⁵¹⁸ » Le rapprochement avec les vecteurs d'ennui tels que repérés dans nos vignettes ne le permet-il pas ?

Le vocabulaire utilisé afin de circonscrire l'insulte est de ce fait relativement proche de ce que nous avons dégagé comme impliquant, chez un sujet, l'affect d'ennui. Ainsi en est-il de l'assignation à une catégorie existante que le sujet viendrait totalement incarner, au travers d'une pensée catégorielle, c'est-à-dire se rapportant à un procédé métonymique. L'insulte est en effet cette « [...] réassignation imaginaire du destinataire de l'injure dans une catégorie ou une classe à laquelle il n'appartient pas, mais dont il va devenir, à ses dépens, une sorte de représentant métonymique [...].⁵¹⁹ »

Ernotte et Rosier⁵²⁰ ont déterminé trois « types » d'inclusion du sujet dans l'insulte : Aux « ethnotypes (*Écossais, Blanc, Lafont 1978*) » et aux « sociotypes (*fonctionnaire, petit-bourgeois, Brès 1993*) » , nous avons aussi été amenés à proposer une troisième catégorie de stéréotypes discursifs : les ontotypes, ainsi nommés parce qu'ils visent des caractéristiques supposées ontologiques de l'individu [...].⁵²¹ » Trois types de traits, dirons-nous, qui identifient le sujet, et en cela l'essentialisent.

Conséquemment, l'insulte est cette tentative d'user d'un signifiant pour représenter un sujet, mais pas pour un autre signifiant. L'objectif de l'insulte c'est justement de tout dire, et de ne pas renvoyer le sujet à l'articulation $S1 \rightarrow S2$, « c'est l'impasse que tente l'injure sur le signifiant.⁵²² » Si donc c'est faire injure au sujet que de l'assigner à une place en le poinçonnant d'un signifiant unique, n'est-ce pas possiblement l'ennui qu'il provoque pour un sujet ? L'idée nous paraît congruente avec nos analyses bien qu'il nous faille signaler une limite. En effet, le sujet peut être affecté d'ennui sans qu'aucune parole ne soit prononcée à son encontre, puisque précisément il se plaint de n'être jamais visé subjectivement. Or l'insulte (contrairement à

⁵¹⁸ BRAVO Federico, « Du corps au signe : pour une sémiogénèse de l'insulte », In. *L'insulte* (BRAVO Federico dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, 2015, p. 99

⁵¹⁹ *Ibid.*, p. 100

⁵²⁰ ERNOTTE Philippe, ROSIER Laurence, *Le Lexique clandestin. La dynamique sociale des insultes et appellatifs à Bruxelles*, Bruxelles, Duculot, coll. "Français & Société", 2001

⁵²¹ ERNOTTE Philippe, ROSIER Laurence, « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? » In. *Langue française*, n°144, 2004, p.35

⁵²² MILLER Jacques-Alain, *La Clinique lacanienne, Cours 1981-1982*, cours du 17 mars 1982, inédit, *op. cit.*

l'injure⁵²³) demande qu'une parole soit prononcée en direction d'un sujet ; dans l'ennui cette condition n'est pas nécessaire, aucun Autre ne vient énoncer « Tu n'es qu'un Juif/étudiant/banlieusard/psychotique, etc. » L'insulte vise l'être d'un sujet, ce dont ne semblent pas témoigner les sujets dans l'ennui où, plutôt condamnés à l'indifférence de la pensée catégorielle quant à leur singularité, ils sont indistincts.

Ce passage par l'insulte en appelle un second qui paraît également convoquer l'ennui, sans pour autant établir de liens d'équivalences strictes. En effet, souligner que l'ennui se produit dans une assignation définitoire entraîne un éloignement avec l'assujettissement du sujet au langage et à la chaîne signifiante qui, précisément, en fonde son insaisissabilité. Or, si dans l'ennui c'est d'identité qu'il s'agit, n'est-ce pas le signe qu'il convie, au profit du signifiant ?

Signe et insulte ne partagent pas de lien de nécessité⁵²⁴ ; néanmoins si l'insulte est l'acte langagier consistant à user d'un trait – ne dit-on pas « traiter quelqu'un de... » ? – pour l'assigner à une catégorie, n'est-ce pas corrélativement l'a-signer, à un signe ? « Le signe est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un⁵²⁵ », tel que le définit Lacan après Pierce. Dans cette définition, c'est le statut de ce « quelqu'un » qui a posé problème : « appelez ce quelqu'un comme vous voudrez, ce sera toujours une sottise.⁵²⁶ » Il n'est pas de notre propos d'en développer les conséquences, indiquons seulement le lien établi entre le signe et, dans le cadre de l'analyse notamment, le sujet-supposé-savoir en tant qu'il ne serait qu'un nosographe avisé des signes émanant du sujet, si l'analyste joue à l'incarner.

Le signe a en cela partie liée avec l'identité, puisqu'il vient représenter le sujet pour quelqu'un et non le renvoyer à un autre signifiant. « Aucun signifiant à lui seul n'indexe un sujet, sinon il en constituerait le signe [...]»⁵²⁷ » souligne dans cette perspective Le Gaufey. Le signe épingle le sujet, il n'efface pas la trace liant le mot et la chose à la manière du signifiant, mais préserve

⁵²³ « Nous appelons *insultes* les formes typiquement linguistiques de l'injure (laquelle possède également des formes gestiques, mimiques ou d'indifférence méprisante) mettant *nominalement* en cause l'individu dans son appartenance décrétee (insulte essentialiste : *Pédale !*) ou dans son être supposé révélé par une situation déterminée (insulte situationnelle : *Feignasse !*) » ERNOTTE Philippe, ROSIER Laurence, « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? » *op.cit.*, p. 36

⁵²⁴ Bien qu'anecdotique puisque le contexte et les conséquences sont différents, mentionnons ces deux citations de Lacan, l'une sur le signe, l'autre sur l'insulte : « D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire, c'est la première, ce sera aussi la dernière. » LACAN Jacques, « Radiophonie », *Autres écrits, op. cit.*, p. 412 ; « [...] que l'insulte, si elle s'avère par l'ἔπος être du dialogue le premier mot comme le dernier (conféromère), le jugement de même, jusqu'au "dernier", reste fantôme, et pour le dire, ne touche au réel qu'à perdre toute signification » LACAN Jacques, « L'étourdit », *Autres écrits, op.cit.*, p. 487.

⁵²⁵ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre IX, L'identification*, séance du 6 décembre 1961, inédit, *op.cit*

⁵²⁶ LACAN Jacques, « Radiophonie », *op.cit.*, p. 404

⁵²⁷ LE GAUFEY Guy, « Un inconnu fait signe », *L'Unebvue*, n°12, 1998, p. 158

au contraire la place du référent. C'est ce que l'on retrouve dans l'ennui où le sujet représente une catégorie pour quelqu'un qui, justement, en a vu d'autres. On en conclut qu'appeler *sujet* un tel représentant est déjà une erreur tant il ne peut apparaître que divisé ; en cela c'est d'un *individu* dont il s'agit, et on retrouve là aussi la figure par excellence de toute tentative identitaire : « [...] la collection des signes rassemblés peut bien, parfois, circonscrire l'individu qui en est le prétexte [...].⁵²⁸ »

Finalement, et Viltard guide aussi notre lecture, le signe pris en ce sens fait le lit de la communication, de la connaissance commune, et ne peut donc graviter qu'autour de noms communs⁵²⁹ : un psychotique, un névrotique, un étudiant, un banlieusard, etc.

Il faut enfin ajouter que rapprocher ennui et signe est déjà le pas effectué par Lacan, car passer d'une logique signifiante de « [...] quelques deux [...]»⁵³⁰ à celle du *quelqu'un* du signe, implique non seulement la notion de personnalité – dont nous parlions déjà plus haut – mais qu'au-delà « [...] on ne sait plus à quel saint se vouer [...]»⁵³¹ pour répondre à la question « Qui suis-je ? » : « Que ce soit d'une telle chute que le signifiant tombe au signe, l'évidence est faite chez nous de ce que, quand on ne sait plus à quel saint se vouer (autrement dit : qu'il n'y a plus de signifiant à frirer, c'est ce que le saint fournit), on y achète n'importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d'intelligence, si l'on peut dire, de son ennui, soit de l'affect du désir d'Autre-chose (avec un grand A).⁵³² »

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 161

⁵²⁹ « Dans son texte, *Position de l'inconscient*, Lacan décide visiblement de traiter le sujet *quelqu'un* comme *koiné poiotes*, tout en faisant remarquer que ce *quelqu'un*, “son statut est incertain“. Il reprecise que la division du sujet procède du jeu des signifiants, pas des signes, que les signes sont plurivalents, qu'ils représentent quelque chose pour *quelqu'un*, mais que ce *quelqu'un*, à la limite, “ce peut être l'univers en tant qu'il y circule de l'information“. “Tout centre où elle se totalise peut-être pris pour *quelqu'un*, mais pas pour un sujet“. Or, ce centre où se totalise l'information de l'univers, c'est la connaissance commune, la *koiné*. Effectivement, le mot, écrit en grec, vient dans le texte de Lacan. Lacan va poser la *koiné* comme “objectivation des fausses évidences du moi“ (autrement dit, le sens commun, les noms communs, ce que Deleuze appelle les noms généraux qui désignent des repos, substantifs et adjectifs). Cette objectivation des fausses évidences du moi est sous-tendue par une *koiné* de la subjectivation : un *quelqu'un* “général“, commun, un Sans-Nom. » VILTARD Mayette, « Parler aux murs. Remarques sur la matérialité du signe », *L'Unebêvue*, n°5, 1994, p. 37

⁵³⁰ LACAN Jacques, « Radiophonie », *op.cit.*, p. 413

⁵³¹ *Ibid.*, p. 414

⁵³² *Idem*

IV.3. L'ennui et l'identité, une illustration

On peut faire un détour rapide par *Madame Bovary* de Flaubert pour illustrer le lien entre identité et ennui, car Emma est une figure prédominante de l'ennui en littérature. Beaucoup d'études ont été menées sur le sujet, et ce qui nous paraît intéressant de tirer de celles-ci, c'est ce que l'ennui d'Emma doit à une naturalisation de son être, de son corps de femme, dans une société patriarcale où elle se sent cloîtrée. Le titre même du roman en porte la trace, celle de l'absence de sa singularité : « *Madame Bovary*, ce n'est pas *Emma Bovary* et encore moins *Emma*.⁵³³ » L'ennui de ce personnage en est l'indication : condamnée à une place – celle de femme, de paysanne, de bourgeoise – qui la prédestine, et dans laquelle elle ne se reconnaît pas totalement, elle sera en recherche d'expériences extatiques – au sens étymologique de transport hors de soi – en vue de se déplacer, de sortir de ces situations qui l'enferment et la déterminent dans une identité. Dans ce roman *réaliste*, l'ennui d'Emma est signifié stylistiquement dans le texte par l'usage l'imparfait itératif qui donne l'impression que rien n'avance, que les situations et les gestes se répètent à l'infini, et du fait que tous les autres personnages, en particulier le pharmacien Homais, usent d'une langue préconstruite, faite de stéréotypes, de phatismes et de lieux communs, créant un monde uniforme et répétitif à construction même du dialogue flaubertien s'apparente avant la lettre au *disque-ourcourant* de Lacan, tant il ne cesse de souligner ce qu'il doit à la parole vide. Pour terminer, il est intéressant de rappeler que le nom d'Emma Bovary a été élevé au rang de catégorie nosographique, soit le *bovarysme* de Jules de Gaultier, plus tard repris par Lacan (notamment dans sa thèse et dans *Propos sur la causalité psychique*). Chez de Gaultier, il désigne « [...] le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est⁵³⁴ » et chez Lacan il est « [...] le symbole du drame même de la personnalité⁵³⁵ » au-delà de toute pathologisation. Ces définitions généralisent ainsi la tragédie d'Emma Bovary dans son rapport à ce qu'elle *est* et à ce qu'elle aspire à être, et également à ce qu'elle désire. Dino, le protagoniste de *L'Ennui* de Moravia, donne une définition très similaire de cet affect : « L'ennui donc, outre l'incapacité de sortir de moi-même, est la conscience théorique que je pourrais peut-être m'en évader, grâce à je ne sais quel miracle.⁵³⁶ »

⁵³³ GENGEMBRE Gérard, *Gustave Flaubert : "Madame Bovary"*, Paris, Presses Universitaires de France, Études littéraires, 1990, p. 33

⁵³⁴ DE GAULTIER Jules, « Le Bovarysme, *Mercur de France* », Paris, 1902, p. 13

⁵³⁵ LACAN Jacques, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, Le Champ freudien, 1980, p. 75

⁵³⁶ MORAVIA Alberto, *L'Ennui, op. cit.*, p. 54

Dans *Propos sur la causalité psychique*, Lacan revient sur cette notion de bovarysme en approfondissant sa conception : « Mais outre que la théorie de Mr. Jules de Gaultier concerne un rapport des plus normaux de la personnalité humaine : ses idéaux, il convient de remarquer que si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins.⁵³⁷ »

C'est sur cette autre figure que notre attention se portera. Car la relation entre ennui, identité, insulte et signe se retrouve remarquablement au travers du couple que forment le roi et le bouffon. C'est donc par le biais de l'ennui du roi, l'ennui royal, qu'il est également possible d'illustrer ce que cet affect doit à l'identité, et le rôle que le bouffon, le fou de cour, y prend. Roudinesco intitule d'ailleurs son ouvrage sur l'identité *Soi-même comme un roi*, en contrepoint du titre de Ricoeur *Soi-même comme un autre*.

L'ennui du souverain est un thème littéraire connu : on le retrouve chez Hugo⁵³⁸, chez les frères Goncourt⁵³⁹, chez Dumas⁵⁴⁰, chez Baudelaire⁵⁴¹, chez Giono⁵⁴², et déjà chez Shakespeare⁵⁴³. Les philosophes en parlent également, Pascal bien sûr dont nous avons déjà parlé, mais aussi Rousseau⁵⁴⁴ ou Voltaire⁵⁴⁵. Les historiens, eux, se font plus prudents et parlent plus volontiers de ce qui découle de l'ennui royal : les divertissements et plaisirs du roi. Au-delà de l'énumération de références, une typologie de l'ennui du souverain peut être faite, car ses causes et ses conséquences diffèrent radicalement. Ainsi, à la suite de Fréry, quatre modèles peuvent être dégagés : « Modèle pascalien, modèle néronien (le roi qui tue par désœuvrement), modèle féérique (la princesse ou le prince de conte de fées qui se languit), modèle shéhérazadien (le prince d'Orient que seule la fiction distrait) [...]»⁵⁴⁶ » C'est le modèle et l'analyse de Pascal qui nous intéressera ici et dont on ne retient souvent que la célèbre sentence : « [...] un roi sans divertissement est un homme plein de misères. »

Une telle étude demande néanmoins de répondre à trois questions :

⁵³⁷ LACAN Jacques, « Propos sur la causalité psychique », In. *Ecrits, op.cit.*, p. 170

⁵³⁸ HUGO Victor, *Le Roi s'amuse*, 1832.

⁵³⁹ DE GONCOURT Edmond et Jules, *Madame de Pompadour*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1888

⁵⁴⁰ DUMAS Alexandre, *Les Trois Mousquetaires*, 1844.

⁵⁴¹ BAUDELAIRE, Charles, « Spleen (Je suis comme le roi d'un pays pluvieux) », *Petits poèmes en prose*, 1869.

⁵⁴² GIONO, Jean, *Un Roi sans divertissement*, 1947.

⁵⁴³ SHAKESPEARE, William, Henry IV, circa. 1600.

⁵⁴⁴ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, 1761.

⁵⁴⁵ Voltaire, « Épître à Madame la Dauphine », 1748

⁵⁴⁶ FRÉRY Nicolas, *Ennui de roi*, [En ligne] [URL : <https://www.numance-lettres.fr/etudes-diverses/ennui-de-rois/>] Mis en ligne le 04/06/2019

Premièrement, *qu'est-ce qu'un roi* ? La réponse de Pascal est à première vue simpliste : est roi celui qui est roi. La pensée pascalienne vise surtout à saper toute tentative de fonder un pouvoir sur la raison naturelle, c'est-à-dire de légitimer un pouvoir sur un droit, l'objectif étant bien entendu de préserver une telle place à Dieu ; or la raison ne peut légitimer, démontrer, fonder Dieu. En ce sens, un roi est celui qui occupe la fonction royale, celui qui en possède les attributs, mais qui précisément ne peut jamais l'être. Cela répond à une dialectique de l'avoir et jamais de l'être chez Pascal. C'est ce qu'il soutient très clairement dans l'image⁵⁴⁷ suivante :

Un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue, dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi, qui s'était perdu ; et, ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui, et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savait quel parti prendre ; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, et il se laissa traiter de roi. Mais comme il ne pouvait oublier sa condition naturelle, il songeait, en même temps qu'il recevait ces respects, qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait, et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi, l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable, et que ce n'était que le hasard qui l'avait mis en place où il était. Il cachait cette dernière pensée, et il découvrait l'autre. C'était par la première qu'il traitait avec le peuple, et par la dernière qu'il traitait avec soi-même. Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvait roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même et par votre nature, non plus que lui : et non seulement vous ne vous trouvez fils d'un duc, mais vous ne vous trouvez au monde, que par une infinité de hasards.⁵⁴⁸

Le travail de Pascal est ainsi de rompre le lien d'identité naturelle qui pourrait exister entre l'homme et la fonction qu'il occupe. Aucun souverain, aucun roi, ne l'est par nature, par naissance, par compétences, mais c'est parce qu'occuper cette fonction lui confère de multiples signes qu'il peut être considéré comme roi⁵⁴⁹. Nous pourrions, plus trivialement, énoncer que : l'habit fait le moine, et le roi. Tout roi est donc un homme qui usurpe l'identité de roi, mais dont la légitimité est garantie par l'ensemble des signes royaux ; il est non seulement pris pour un roi par le peuple, mais il permet ainsi d'éviter toute instabilité politique. C'est donc la dimension imaginaire que Pascal place au centre de la figure du roi. Puisqu'il est impossible de fonder légitimement que tel homme soit un roi, le bon souverain est celui qui, sans révéler la supercherie au peuple, ne s'identifie pas à un tel signifiant-maître.

⁵⁴⁷ C'est le terme que Pascal utilise.

⁵⁴⁸ PASCAL Blaise, *Trois discours sur la condition des grands*, Oeuvres complètes, Tome 2, 1871, p. 15

⁵⁴⁹ Il s'agit là de la distinction pascalienne entre grandeurs naturelles et grandeurs d'établissement. « [...] il est impossible de les [les gouvernants] estimer et de leur reconnaître des grandeurs naturelles à cause de leurs grandeurs d'établissement [...]. » LAZZERI Christian, *Force et justice dans la politique de Pascal*, Paris, Presses Universitaires de France, coll "Philosophie d'aujourd'hui", 1993, p. 292

Deuxièmement, *qu'est-ce qu'un roi qui se prendrait pour un roi ?* Si on pense à la phrase de Lacan citée plus haut, il convient de noter que lui parle de croyance – « un homme qui se *croit* un roi est fou, un roi qui se *croit* un roi ne l'est pas moins » – avec ce que le terme convoque dans son enseignement. S'il fallait établir un rapprochement, l'exemple de la mauvaise foi du garçon de café chez Sartre paraît ici plus juste. Néanmoins, s'agissant d'un souverain et du pouvoir dont il dispose, un roi se prenant pour un roi, chez Pascal, c'est une personne exerçant la tyrannie, soit le « [...] désir de domination universel et hors de son ordre.⁵⁵⁰ » Est tyrannique toute intervention du politique en dehors de sa propre sphère (par exemple les sphères artistiques, scientifiques, religieuses, etc.) et toute légitimation du politique, légitimation du roi, au nom de qualités prétendument intrinsèques de l'individu qui en occupe la fonction. Un roi qui se prendrait pour un roi est un roi qui fonderait sa suprématie, son titre, sur une logique (quelle qu'elle soit) ; oubliant, ou feignant d'oublier, le sujet qu'il *est* derrière les apparats du pouvoir, qu'il *a*. De « L'État, c'est moi » de Louis XIV, au plus récent « La République, c'est moi », les exemples sont légion.

Chez Pascal, cette tyrannie est *in fine* la tyrannie du moi. C'est la raison pour laquelle il est haïssable, car le moi est ce qui vient recouvrir, imaginativement chez Pascal, le vide infini qui loge au cœur de l'homme, et qui représente la trace laissée par l'amour de Dieu avant le péché originel et la chute. Autrement dit, si le moi pascalien est haïssable, c'est qu'il voile la béance en instaurant une illusoire unité : le moi *essentialise* le sujet, le détournant de Dieu. C'est du fait du règne de ce moi que le roi ne distingue plus sa fonction de sa condition : « Mais si le roi pensait “à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme“, pourrait-il se connaître comme homme et se prendre pour un roi ? Il ne pourrait plus en effet confondre sa fonction avec sa condition. N'y a-t-il pas quelque incompatibilité entre le fait de savoir que nous sommes des hommes, et être, être vraiment, le personnage que nous jouons auprès des autres, et du fait des autres ? Lorsque nous savons cela, nous ne cessons pas bien sûr d'assumer notre tâche, mais ce n'est plus qu'un emploi ou un rôle que nous avons été amenés à jouer.⁵⁵¹ »

La troisième et dernière question consiste à interroger – non plus ce qu'est un roi, non plus le roi se prenant pour un roi – mais le roi qui est pris pour un roi – à l'image de la parabole

⁵⁵⁰ PASCAL Blaise, *Les Pensées, op.cit.*, p. 444 Sur la notion d'ordre chez Pascal : MESNARD Jean, « Le thème des trois ordres dans l'organisation des Pensées », In. *Pascal. Thématiques des Pensées*, Paris, Vrin, 2000, pp. 29-56

⁵⁵¹ GUENANCIA Pierre « Quel est l'ordre du soi ? », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 1, 1997, p. 89

pascalienne citée précédemment. Bien sûr, cela fonde le pouvoir politique chez Pascal. Il s'agit donc d'une nécessité : le peuple doit croire que le roi ne peut être que roi pour le légitimer. Mais qu'en est-il du roi lui-même, c'est-à-dire du sujet occupant cette fonction ? Au-delà de toute « infatuation⁵⁵² », comme le nomme Lacan, où se joue le basculement dans la folie. Dit autrement, quels effets sont repérables chez le sujet qu'on identifie à un roi, qu'on identifie à ce signifiant-maître, et qui parallèlement en occupe la fonction ? Il semble que l'un de ses effets soit l'apparition de l'affect d'ennui.

L'ennui chez Pascal est couplé au divertissement, ce dernier permettant de divertir l'Homme, c'est-à-dire de créer une diversion, face à sa condition d'être mortel et derrière cette mort, de Dieu. C'est l'affect primordial, celui que Marion nomme l'ennui de condition.⁵⁵³ « L'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui par l'état propre de sa complexion.⁵⁵⁴ » Fuir l'ennui – par le divertissement ou le paraître, par le faire ou l'avoir – c'est ainsi refuser la confrontation avec ce que l'Homme est.

Or, mais peut-être à contre-courant d'une analyse orthodoxe, il nous apparaît que l'ennui chez Pascal est l'affect tenant d'un enfermement. Celui d'un être fini opposé à l'être infini qu'est Dieu. Car là où la discipline analytique placerait plus volontiers l'angoisse du sujet au lieu de sa béance, Pascal y voit l'ennui *précisément* parce que l'homme ne peut être autre. On aurait envie de rajouter « alors qu'il l'a été, autre », en référence à la première nature de l'homme. Cette distinction sur la question de l'ennui est bien entendu la résultante du fait que l'homme pascalien n'est guère le sujet de la psychanalyse ; car là où le sujet est cette béance même – il n'y a de sujet sans faille que mythique – chez Pascal « [...] l'ennui s'avère [...] le gardien fidèle et invincible de ce qu'il y a de “grand” dans l'homme [...]»⁵⁵⁵, à savoir Dieu lui-même⁵⁵⁶. C'est le sens qu'il est possible de donner à la phrase de Pascal selon laquelle « Même Jésus < se trouve > dans l'ennui.⁵⁵⁷ » L'Homme, même l'homme Jésus, est condamné à la finitude, à l'enfermement de ne pouvoir être autre et connaît donc l'ennui, c'est-à-dire la haine de sa condition. C'est là le sens de l'ennui pascalien, il témoigne d'un homme condamné à n'être que misérable : il relève de la non-coïncidence à soi et de son impossibilité.

⁵⁵² LACAN Jacques, « Propos sur la causalité psychique », *op.cit.*, p. 171

⁵⁵³ Voir à ce sujet : MARION Jean-Luc, *Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie*, Paris, Presses Universitaires de France, « Épiméthée », 2010

⁵⁵⁴ PASCAL Blaise, *Les Pensées*, *op.cit.*, p. 102

⁵⁵⁵ PĂLĂȘAN Daniela, *L'Ennui chez Pascal et l'acédie*, Cluj-Napoca, Eikon, 2005, p. 7

⁵⁵⁶ Entre Pascal et Freud (ou Lacan), c'est bien le statut de l'Autre qui a changé.

⁵⁵⁷ PASCAL Blaise, *Les Pensées*, *op.cit.* p. 224

D'où le fait que l'ennui se trouve aux deux bouts du spectre et selon trois modalités : 1/ dans le dénuement de l'absence de divertissement, en tant que révélation de l'écart entre l'homme et ce qui pourrait faire son bonheur et qui ne se trouve qu'en Dieu. 2/ dans l'excès ou la multiplicité des divertissements, comme tentative de se donner, au travers du moi, une « identité substitutive⁵⁵⁸ » (c'est le cas du roi *se prenant pour* un roi). 3/ dans toute expérience où l'autre inflige à l'homme une identité, une coïncidence avec lui-même (c'est le cas où le roi *est pris pour* un roi).

C'est cette dernière modalité de l'ennui royal pascalien qui nous intéresse : l'ennui d'un roi pris pour un roi. Car le roi s'ennuie. En tant que roi, tous les divertissements lui sont possibles, aucune stimulation ne lui est interdite, et pourtant, en tant que roi, il s'ennuie. Cette figure est par exemple celle de Louis XV, tel que le décrivent les frères Goncourt : « Après ce comédien superbe de l'autorité et de la majesté royales, si noble, si passionné, si convaincu si héroïque, après Louis XIV, ce Louis XV qui semble, non plus l'acteur, mais le public de la royauté [...] Ne croirait-on pas par moments qu'il assiste à son règne comme à une cérémonie solennelle, fatale et insupportable, ou plutôt comme à une mauvaise pièce ? Il bâille et il siffle. Mais l'homme qui est derrière le Roi, l'homme que le monarque trahit si bien, l'homme dans Louis XV est un abîme d'ennui. L'ennui le possède véritablement.⁵⁵⁹ »

Or, pour pallier son ennui, le roi a formé durant des siècles un couple, depuis longtemps passé à la postérité, avec cet étrange personnage qu'est le fou de cour. Divertissement très prisé, la performance du bouffon vise à désennuyer le roi. Or ce fou dont l'histoire⁵⁶⁰ traverse l'Antiquité, le Moyen-âge, la Renaissance et jusqu'à l'époque Moderne, entretient avec la folie un rapport qui n'a eu de cesse d'évoluer. À l'origine vrai fou, débile, ou sauvage, il est devenu au travers du regard changeant sur la folie le détenteur d'une vérité que lui seul est à même d'exprimer, car il illustre, avec plus de force qu'aucun autre, le fait d'être parlé, par Dieu notamment. Plus tard, au tournant du XIVE siècle, la place de fou de cour le professionnalise, et de sauvage devient « [...] folie domestiquée [...] »⁵⁶¹, le désormais artiste simule la folie.

C'est ce qu'exprime Lever dont l'histoire des fous de cour fait référence : « Le roi et son fol forment un couple indissociable ; ils sont aussi nécessaires l'un à l'autre que l'avvers et l'envers

⁵⁵⁸ CARRAUD Vincent, « Pascal », In. *Le Néant. Contribution à l'histoire du non-être dans la philosophie occidentale*, Jérôme Laurent éd., Paris, Presses Universitaires de France, « Épiméthée », 2011, p. 364

⁵⁵⁹ DE GONCOURT Edmond et Jules, *Madame de Pompadour*, op.cit p. 40-41.

⁵⁶⁰ LEVER Maurice, *Le Sceptre et la marotte. Histoire des fous de cour*, Paris, Fayard, 1999

⁵⁶¹ DANG Benjamin, *Bouffons des temps modernes : figures de morosophes dans les œuvres théâtrales d'Alfred Jarry, Michel de Ghelderode, Samuel Beckett, Roland Dubillard & Alain Badiou*, thèse soutenue le 16/10/2020, sous la direction de BOBLET Marie-Hélène, Université de Caen, p. 79

d'une médaille. Tous deux prisonniers de leur fonction respective, ils improvisent jour après jour le psychodrame du pouvoir ; l'un s'attachant à l'exercer, l'autre à le contrefaire. Ni l'un ni l'autre n'appartiennent à l'humanité réelle ; chacun échappe en effet à l'intégration au groupe, à la typologie, et représente un modèle unique : le roi parce qu'il règne, ce qui le projette dans la sphère du sacré ; le fou parce qu'il relève de la théâtralité : comme le roi, il joue un personnage, il simule l'aliénation, ce qui autorise d'ailleurs les relations familières qu'il entretient avec son souverain et son privilège de pouvoir tout lui dire sans courir le moindre risque : la vérité ne se fait tolérer que sous le masque de la folie.⁵⁶² »

Le bouffon est ainsi ce personnage par qui la vérité s'énonce.

Après Erasme qui le soutient dans son éloge, Lacan tient à son égard le même discours dans *L'Étourdit* en allant même jusqu'à l'assimiler à la figure du philosophe : « Le philosophe s'inscrit (au sens où on le dit d'une circonférence) dans le discours du maître. Il y joue le rôle du fou. Ça ne veut pas dire que ce qu'il dit soit sot ; c'est même plus qu'utilisable. Lisez Shakespeare. Ça ne dit pas non plus - qu'on y prenne garde - qu'il sache ce qu'il dit. Le fou de cour a un rôle : celui d'être le tenant-lieu de la vérité. Il le peut à s'exprimer comme un langage, tout comme l'inconscient. Qu'il en soit, lui, dans l'inconscience est secondaire, ce qui importe est que le rôle soit tenu.⁵⁶³ »

Le Roi aussi se supporte grâce au Discours du maître, il est l'incarnation du maître, de Dieu sur terre, par droit divin. Il en a d'ailleurs l'ensemble des signes : le sceptre, la couronne, le trône, etc. Il est indéniablement un roi, au sens où l'entend Pascal, puisqu'il en possède les attributs, ce qui lui donne une contenance ; au sens où ces signes le font maître/m'êtré. C'est bien du verbe être que se joue ce discours dont le roi est la quintessence. C'est en cela un rapport d'identité⁵⁶⁴ dont il s'agit, entre ces signes de pouvoir, la fonction qu'il occupe et ce qu'il est. Lacan souligne un tel rapport dans *L'Envers de la psychanalyse* où le discours du maître « [...] commence avec la prédominance du sujet, en tant qu'il tend justement à ne se supporter que de ce mythe ultra réduit d'être identique à son propre signifiant.⁵⁶⁵ »

⁵⁶² LEVER Maurice, « Le mythe du fol », *Magazine littéraire*, n° 175, 1981, p. 24

⁵⁶³ LACAN Jacques, « L'étourdit », *Scilicet*, n°4, 1973, p. 9

⁵⁶⁴ « Si, dans le discours du maître, celui-ci est conduit à s'identifier à son patronyme dans une absolue identité à soi-même, il est porté par son nom : son autorité n'est autre que celle transmise par son nom. Son infatuation, sa morgue éventuelle sont autant d'effets de l'aliénation produite sur un sujet quand il devient fixe et fixé par un signifiant. Effet comique quand le bourgeois se prend pour "le" gentilhomme, pitoyable quand Napoléon se prend à Sainte-Hélène pour "Napoléon", terrifiant quand le responsable politique se prend pour "le" destin. » DIDIER-WEILL Alain, *Un Mystère plus lointain que l'inconscient*, Paris, Aubier, 2010,

⁵⁶⁵ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, op.cit.*, p. 102

La vérité de ce discours, à savoir la division du sujet, reste cachée. Or, n'est-ce pas justement ce à quoi tend le fou de cour et qui divertit si bien le roi ? Comme tenant lieu de la vérité, à savoir de la division du roi, le fou se permet toutes les extravagances, toutes les insultes. Bien sûr, à titre de fou, le divertissement qu'il propose n'est guère une subversion du discours du maître, et nulle révélation angoissante de sa division n'advient. Triboulet, le fameux bouffon que reprend Hugo dans *Le Roi s'amuse*, résume ainsi son rôle face à son souverain : « Moi, je critique, et vous, vous jouissez.⁵⁶⁶ » Peut-être est-il néanmoins possible de percevoir qu'en critiquant le roi, c'est l'écart entre sa fonction et le sujet qu'il occupe que réalise le fou, et c'est cela qui sort le roi de l'ennui.

Autrement dit, si le fou de cour est si divertissant pour un roi frappé d'ennui, il semble que c'est précisément au titre qu'il désidentifie le souverain, qu'il lui expose par ses critiques et bouffonneries que lui, le fou, sait que derrière le roi se trouve l'homme et donc un sujet⁵⁶⁷. Le fou de cour est ce personnage qui détient cette vérité, très pascalienne, que si le roi est réductible à ses signes, le sujet qui en occupe la fonction ne l'est pas. Puisque l'habit fait le roi, du moins chez Pascal, le fou de cour est celui qui exprime « le roi est nu.⁵⁶⁸ »

La conséquence est alors de lier l'ennui au signe, ces signes de la souveraineté qui tentent d'oblitérer le sujet et que, en suivant Lacan, nous avons rapproché de l'ennui. C'est d'être réduit

⁵⁶⁶ HUGO Victor, *Oeuvres complètes, Théâtre. Tome 2*, Paris, Hachette, 1853, p. 264

⁵⁶⁷ On retrouve ici des échos à la théorie des deux corps du roi d'Ernst Kantorowicz.

⁵⁶⁸ Cette exclamation est faussement tirée du conte, très pascalien, d'Andersen *Les habits neufs de l'empereur* : « Il y a de longues années, vivait un empereur qui aimait plus que tout les habits neufs, qu'il dépensait tout son argent pour être bien habillé. [...] Un jour, arrivèrent deux escrocs qui affirmèrent être tisserands et être capables de pouvoir tisser la plus belle étoffe que l'on pût imaginer. Non seulement les couleurs et le motif seraient exceptionnellement beaux, mais les vêtements qui en seraient confectionnés posséderaient l'étonnante propriété d'être invisibles aux yeux de ceux qui ne convenaient pas à leurs fonctions ou qui étaient simplement idiots. [...] Ils installèrent deux métiers à tisser, mais ils firent semblant de travailler car il n'y avait absolument aucun fil sur le métier. [...] "Je voudrais bien savoir où ils en sont avec l'étoffe!", se dit l'empereur. Mais il se sentait mal à l'aise à l'idée qu'elle soit invisible aux yeux de ceux qui sont sots ou mal dans leur fonction. Il se dit qu'il n'avait rien à craindre pour lui-même [...]. "Comment !, pensa l'Empereur, mais je ne vois rien! C'est affreux! Serais-je sot ? Ne serais-je pas fait pour être empereur ? Ce serait bien la chose la plus terrible qui puisse jamais m'arriver." "Magnifique, ravissant, parfait, dit-il finalement, je donne ma plus haute approbation !" Il hocha la tête, en signe de satisfaction, et contempla le métier vide ; mais il se garda bien de dire qu'il ne voyait rien. Tous les membres de la suite qui l'avait accompagné regardèrent et regardèrent encore ; mais comme pour tous les autres, rien ne leur apparût et tous dirent comme l'empereur : "C'est véritablement très beau !" [...] L'empereur enleva tous ses beaux vêtements et les escrocs firent comme s'ils lui enfilaient chacune des pièces du nouvel habit qui, apparemment, venait tout juste d'être cousu. [...] C'est ainsi que l'Empereur marchait devant la procession sous le magnifique dais, et tous ceux qui se trouvaient dans la rue ou à leur fenêtre disaient : "Les habits neufs de l'empereur sont admirables ! Quel manteau avec traîne de toute beauté, comme elle s'étale avec splendeur !" Personne ne voulait laisser paraître qu'il ne voyait rien, puisque cela aurait montré qu'il était incapable dans sa fonction ou simplement un sot. Aucun habit neuf de l'empereur n'avait connu un tel succès. "Mais il n'a pas d'habit du tout !" , observa un petit enfant dans la foule. "Entendez la voix de l'innocence !" , dit le père ; et chacun murmura à son voisin ce que l'enfant avait dit. Puis la foule entière se mit à crier : "Mais il n'a pas d'habit du tout !" L'empereur frissonna, car il lui semblait bien que le peuple avait raison, mais il se dit : "Maintenant, je dois tenir bon jusqu'à la fin de la procession." Et le cortège poursuivit sa route et les chambellans continuèrent de porter la traîne, qui n'existait pas. »

à un signe qui ennuie, c'est d'en montrer l'écart d'avec le sujet qui désennuie. L'ennui est un affect de l'assignation, donc en partie lié au signe.

Ainsi, le bouffon, dans sa fonction de désennui, est le garant de l'advenue de ce que Pascal appelle la pensée par derrière ; alors comme boutade, pourrions-nous dire que cette pensée par derrière empêche précisément le roi, de se faire maître.

Chapitre cinquième : Des discours et des formations humaines, de L'Un à l'Autre

V.1. Existe-t-il quelque chose comme un discours ennuyeux ?

A ce terme de notre développement – où nous avons tour à tour interrogé les lieux de l'ennui, le « principe de réalité », la totalité et l'identité – l'ennui a été étudié dans son lien avec le social, c'est-à-dire la production sociale de l'ennui chez un sujet. En cela c'est le lien social comme susceptible de produire l'affect d'ennui qu'examinèrent les précédents chapitres. Dans la perspective qui est la nôtre, c'est donc l'ennui au champ de l'Autre dont il fut question.

Or jusque-là, l'ennui n'a pas été mis en rapport avec la catégorie des discours au sens qu'en donne Lacan, et qui amènerait assez logiquement à l'interrogation suivante : Y a-t-il un discours plus ennuyeux qu'un autre ? Nos vignettes illustrant à chaque fois la prédominance de discours différents, il n'en est rien. Quel que soit le discours dans lequel est pris le sujet, l'affect d'ennui est à même d'advenir. L'écolier, le banlieusard, l'employé de bureau et jusqu'à l'analyste et l'analysant incarnent des figures parfois avalées⁵⁶⁹ par l'ennui. Aucun discours ne se lierait à l'ennui d'une façon plus inhérente qu'un autre.

Qu'un discours ne soit pas plus propice qu'un autre à la production de cet affect tient probablement à la structure commune de ces discours et du lien social qui s'en dégage. En cela on peut distinguer deux éléments :

⁵⁶⁹ « [...] »

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui ! - l'oeil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
- Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère ! »
BAUDELAIRE Charles, « Au lecteur », *Les Fleurs du mal*, op. cit.

Premièrement, en repartant dans une perspective freudienne du développement autour des trois métiers impossibles, développement qui est particulièrement connu, tiré de sa préface au livre d'Aichhorn publié en 1925 *Jeunesse à l'abandon* et repris dans « Analyse finie et analyse infinie » en 1939. Freud « plaisante », c'est son mot, en indiquant qu'il existe trois métiers impossibles : éduquer, gouverner et guérir ; le dernier terme disparaissant en 1939 au profit de celui d'"analyser" faisant pleinement de la psychanalyse un métier impossible. On retrouve dans ces métiers les différentes vignettes que nous avons développées, laissant supposer un lien entre l'ennui et le caractère dit « impossible » chez Freud. L'objet du développement suivant sera d'interroger ce lien. La question que pose Enriquez en 1987 dans « L'art de gouverner » est en cela intéressante : « Pourquoi Freud a-t-il mis les trois professions qui nous préoccupent en parallèle, pourquoi a-t-il pu penser qu'elles devaient connaître le même destin ?⁵⁷⁰ » Parce que, soutient-il, « ce sont les seuls métiers qui expriment un pouvoir *nu* sur les hommes autrement dit un pouvoir *sans médiation*.⁵⁷¹ » Si le vocabulaire employé vient faire écho à ce que l'analyse d'Agamben nous a apporté plus haut c'est, pour Enriquez aussi, que ces métiers discernés par Freud illustrent une « relation de pouvoir sans médiation [...] sur les corps et la psyché, sans compétence assurée, et qui peut être exercée dans de nombreuses circonstances en toute impunité [...].⁵⁷² » En cela ce sont des métiers qui façonnent le sujet sur lequel ils s'exercent : pour le dire autrement, éduquer, gouverner et guérir sont des dispositifs (le mot se trouve lui aussi chez Agamben) visant à « [...] assurer les bases d'une « maîtrise » parfaite des forces que l'on voudrait modifier.⁵⁷³ » On retrouve ici ce qui peut provoquer l'ennui qui se produit au lieu même d'une volonté de désobjectivation, d'enfermement, de mise au pas et que nous évoquions dans le chapitre....

Or, si en 1936 Freud substitue « psychanalyser » à « guérir », c'est que cette impossibilité dont il parle – l'impossibilité que de telles pratiques ont d'assurer, de garantir, de parvenir *totale*ment à leur visée⁵⁷⁴ – est structurelle ; l'impossibilité de ces métiers renvoie à l'impossible, c'est-à-dire au réel. On rencontre de nouveau ici la figure double de l'ennui, à savoir comme signe d'une tentative *et* de son échec aux processus de musellement du sujet ? L'ennui illustre à la

⁵⁷⁰ ENRIQUEZ Eugène, « L'art de gouverner », In. *Les trois métiers impossibles*, FAIN Michel, CIFALI Mireille, ENRIQUEZ Eugène, COURNUOT Jean, Paris, Les Belles Lettres, 1987, p. 77

⁵⁷¹ *Idem*

⁵⁷² ENRIQUEZ Eugène, « Institutions, pouvoir et création », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1989, n° 13, p. 42

⁵⁷³ GORI Roland, « Gouverner, éduquer et analyser : trois métiers impossibles ? », *Cliniques méditerranéennes*, 2016/2, n° 94, p. 160

⁵⁷⁴ « Finalement, toute entreprise sociale ne peut que capoter à la mesure de nos prétentions à changer le sujet selon notre bon vouloir. » ROUZEL Joseph, *La Supervision d'équipes en travail social*, Paris, Dunod, 2015, p. 12

fois le succès et l'insuffisance de ce succès à la manière de ces métiers impossibles qui peuvent engendrer cet affect. Comme le soutient Durif-Varembont « Comment mieux dire que l'ennui [...] est aussi le symbole de la résistance du sujet à tous les phénomènes de désubjectivation produite par les routines institutionnelles et les mécanismes d'exclusion sociale ?⁵⁷⁵ »

Le second élément que l'on pourrait distinguer, en vue de soutenir qu'aucun discours ou lien social n'est en soit plus producteur d'ennui qu'un autre, se trouve dans la reprise par Lacan, sous forme de discours, de ces métiers impossibles dégagés par Freud. Notons d'ailleurs que c'est au regard du discours analytique que s'articulent les trois autres. En effet, lui seul se tient « à hauteur de l'impossible⁵⁷⁶ » comme le dit Bousseyroux, en ce qu'il « [...] permet de voir d'où s'assure le réel dont il tient comme discours.⁵⁷⁷ » Il est hors propos de revenir ici sur la formalisation de ces quatre (plus un) discours qui se composent de quatre places, de quatre lettres, d'un sens, d'un marquage d'impossible et d'impuissance. Ce qui nous paraît primordial en revanche, c'est de percevoir que ces *quadripodes* ordonnent – au double sens de disposer et de soumettre – le plus-de-jour que la renonciation à la jouissance, logiquement antérieur, avait permis. Cet *ordonnement* est en effet le pendant au fait que « toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de réfréner la jouissance.⁵⁷⁸ »

Ainsi, « un discours, n'importe quel discours, est un ordre de distribution de la jouissance, un ordre qui définit les jouissances acceptables, capables de voisiner, conviviales.⁵⁷⁹ » Lacan nomme même « l'être social⁵⁸⁰ » ce sujet conforme à l'ordre que commande chaque discours et qui viendrait s'y résorber. En outre, si l'on suit Soler soulignant que « [...] chacun des discours écrit à sa première ligne, à partir de la place du semblant, la disparité ordonnée d'un couple, maître-esclave, professeur-étudiant, hystérique-maître, analyste-analysant⁵⁸¹ » – relevant donc des figures-types que nous avons étudiées – alors se comprend par cette voie que le sujet est le point de résistance à chaque discours, à chaque totalisation du discours. En cela, quel que soit le discours, l'ennui est l'un des affects se présentant comme la marque et la résistance du sujet

⁵⁷⁵ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « L'ennui, opérateur privilégié pour une clinique du lien social », *op.cit.*, p. 99

⁵⁷⁶ BOUSSEYROUX Michel, *Penser la psychanalyse avec Lacan : marcher droit sur un cheveu*, Toulouse, Erès, 2016

⁵⁷⁷ LACAN Jacques, *Je parle aux murs : entretiens de la chapelle de Sainte-Anne*, Paris, Seuil, 2011, p. 69

⁵⁷⁸ LACAN Jacques, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 364

⁵⁷⁹ SOLER Colette, « La politique du symptôme », *op. cit.*, p. 71

⁵⁸⁰ LACAN Jacques, « La Troisième », *La Cause freudienne*, 2011/3, n° 79, p. 25

⁵⁸¹ SOLER Colette, « Sujets *apparolés* au capitalisme », *Le Mensuel*, École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien, Février 2015, n°94, p. 12

à s'identifier à un attribut qui lui assurerait sa place de façon immuable et son mode ordonné de jouissance. L'ennui versant symptôme donc.

V.2. L'ennui ou l'impossible satisfaction au cœur du lien social

De telles conclusions sous-tendent la propension *impossible* de tout discours à se refermer, à se clôturer sur lui-même, *impossible* que la contestation logique du sujet qui s'y *apparole* illustre... et notamment par l'ennui. L'ennui se fait ainsi la marque d'un processus de totalisation qui l'identifie *et* marque de la présence d'un réel inassimilable qui lui permet de s'en détacher. C'est la mise en garde de Deniau, (à laquelle nous ne souscrivons néanmoins pas entièrement) lorsqu'il avance que « [...] tout discours figé, mécanique ou automatique est celui du psittacisme. Aucun discours n'y échappe, il devient discours de l'Un.⁵⁸² » Si tout discours porte en lui l'ombre, même impossible, de l'Un, il est logique d'y retrouver l'ennui, cet affect que Lacan décrit comme « [...] cette identification de l'Autre à l'Un⁵⁸³ ».

Parallèlement, on retrouve ici les développements de Lacan où ennui et lien social sont associés. Trois références nous incitent à faire ce rapprochement :

1. La première se trouve dans *Les Formations de l'inconscient*, séance du 15 Janvier 1958

« Il y a aussi une dimension à laquelle vous ne pensez pas assez, j'en suis persuadé, parce que vous y vivez comme dans votre air natal, et qui s'appelle l'ennui. Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel point l'ennui est typiquement quelque chose qui arrive même à se formuler comme telle de la façon la plus claire – on voudrait Autre chose. On veut bien manger de la merde, mais pas toujours la même. Ce sont des espèces d'alibis, d'alibis formulés, déjà symbolisés du rapport essentiel avec Autre chose.

Vous pourriez croire que tout d'un coup je tombe dans le romantisme et dans le vague à l'âme. Vous voyez – le désir, la claustration, la veille, j'allais presque vous dire la prière pendant que j'y étais, pourquoi pas ? – *Où est-ce qu'il va ? Où est-ce qu'il glisse ?* Mais non.

⁵⁸² DENIAU Alain, « Partir de l'Étourdit », Intervention du 20 juin 2012 dans le cadre du Cercle Freudien [En ligne] www.cerclefreudien.org/wp-content/uploads/2012/11/41.pdf

⁵⁸³ LACAN Jacques, *Télévision*, *op. cit.*, p. 41

Je voudrais pour terminer attirer votre attention sur ces diverses manifestations de la présence de l'Autre chose en tant qu'elles sont institutionnalisées. Vous pouvez classer les formations humaines qu'installent les hommes où qu'ils aillent et partout, ce que l'on appelle les formations collectives, en fonction de la satisfaction qu'elles donnent aux différents modes de la relation à Autre chose.⁵⁸⁴ »

L'ennui est dans ce passage lié à un rapport avec « Autre chose » au sens où précisément ses diverses manifestations seraient institutionnalisées, c'est-à-dire que ce « Autre chose » duquel surgirait l'ennui répond à un mode de satisfaction prévalant aux modalités de formations collectives. N'y retrouve-t-on pas ce qui sera nommé discours, objet a et plus-de-jouir ? Ici, l'ennui est *volonté* d'Autre chose.

2. La deuxième référence est extraite « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* » (1958) :

« Il est assez frappant qu'une dimension qui se fait sentir comme celle d'Autre-chose dans tant d'expériences que les hommes vivent, non point du tout sans y penser, bien plutôt en y pensant, mais sans penser qu'ils pensent, et comme Télémaque pensant à la dépense, n'ait jamais été pensée jusqu'à être congrûment dite par ceux que l'idée de pensée assure de penser.

Le désir, l'ennui, la claustration, la révolte, la prière, la veille (je voudrais qu'on s'arrête à celle-ci puisque Freud s'y réfère expressément par l'évocation au milieu de son Schreber d'un passage du Zarathoustra de Nietzsche), la panique enfin sont là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs, et pour y appeler notre attention, je ne dis pas en tant que simples états d'âme que le pense-sans-rire peut remettre à leur place, mais beaucoup plus considérablement en tant que principes permanents des organisations collectives, hors desquelles il ne semble pas que la vie humaine puisse longtemps se maintenir.⁵⁸⁵ »

On retrouve ici l'ennui lié aux organisations collectives humaine, à l'Autre-chose ainsi qu'à l'Ailleurs (c'est-à-dire l'inconscient « [...] où Freud a découvert que sans qu'on y pense, et sans donc que quiconque puisse penser y penser mieux qu'un autre, ça pense.⁵⁸⁶ »)

⁵⁸⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 177-178

⁵⁸⁵ LACAN Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits, op.cit.*, p. 547

⁵⁸⁶ *Idem*

3. Enfin, dans « *Radiophonie* » (1970) :

« Y suffirait la montée au zénith social de l'objet dit par moi petit a, par l'effet d'angoisse que provoque l'évidement dont le produit notre discours, de manquer à sa production. Que ce soit d'une telle chute que le signifiant tombe au signe, l'évidence est faite chez nous de ce que, quand on n'y sait plus à quel saint se vouer (autrement dit : qu'il n'y a plus de signifiant à frire, c'est ce que le saint fournit), on y achète n'importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d'intelligence, si l'on peut dire, de son ennui, soit de l'affect du désir d'Autre-chose (avec un grand A).

Ça ne dit rien du petit a parce qu'il n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun, ce qui explique que peu de psychanalystes le manient bien, même à le tenir de mon séminaire.⁵⁸⁷ »

L'ennui n'est plus lié à l'Autre-chose, mais au désir d'Autre-chose. La bagnole est, elle, érigée en gadget par excellence dont l'achat révèle, signe, l'ennui au sein d'un discours promouvant l'objet a, au sens « [...] de la production industrielle du *plus-de-jouir*.⁵⁸⁸ »

En cela, et pour revenir à ce que nous développons, l'ennui prend place dans cette jouissance réfrénée dont s'origine toute formation humaine au lieu même où sa totalisation échoue : l'impossible satisfaction, laissant par définition le sujet face à des objets ne pouvant « étancher la perte constituante du désir.⁵⁸⁹ » L'ennui, que nous lions à l'identité, se retrouve alors, par réciprocity dans sa double valeur de tentative et d'échec de toute discursivité, à fournir une définition qui ferait le tour de ce sujet, le complétant, l'essentialisant : « Quand l'identité ne se fonde pas sur le trou ou la faille de notre structure psychique, ni sur le manque qui nous anime, mais sur une présence pleine, sur l'Un dans l'Autre : alors "Je suis" est une affirmation, suivi de : "donc, je jouis".⁵⁹⁰ »

⁵⁸⁷ LACAN Jacques, « *Radiophonie* », *op.cit.*, p. 404

⁵⁸⁸ « Le Séminaire *L'angoisse* nous présente, en effet, l'objet petit a à l'état de nature, si je puis dire. Un objet petit a qui se déprend du corps, qui est un morceau de corps, qu'il s'agisse d'un morceau sensible ou d'un morceau insensible, un objet petit a qui est comme à l'état de nature, qui est pris à ce niveau-là. Quand il s'agit de la production industrielle du plus-de-jouir par contre, si l'on avait à la décrire, on devrait, bien sûr, y mettre un tout autre accent. » MILLER Jacques-Alain, « Une fantaisie », *Mental*, n°15, 2005, p. 10

⁵⁸⁹ SOLER Colette, « Le désir, pas sans la jouissance », *Revue Tupeuxsavoir*, novembre 2017 [en ligne] <https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/le-desir-pas-sans-la-jouissance>

⁵⁹⁰ LE COAT KREISSIG Patricia, « Le marché de nos identités, une affaire de discours », *La Revue lacanienne*, 2020/1, n° 21, p. 171

V.3. L'ennui, l'Un nuit

Beaucoup de nos précédents développements ont évoqué cette figure de l'Un, que Lacan accole à son approche de l'ennui. L'Un est, comme le rappelle Soler, protéiforme : « Je m'arrête donc un instant à ce Un, car il n'est pas simple. Pas simple, de mémoire de Parménide pour ce qui est de la philosophie et de mémoire de Frege avec Cantor pour ce qui est de la mathématique. Alors, des divers Uns que l'on peut recenser, lequel est-ce, ce Un de la psychanalyse ? On peut dire d'abord ce qu'il n'est pas. Ce n'est pas le Un de la science sans lequel aucune constance n'est inscriptible, pas non plus le Un du semblant du discours. Pour nous lecteur de Lacan à partir de *...ou pire*, ce n'est pas non plus le un différentiel de l'entre deux signifiants d'où le sujet est supposé, ni la mise en série de ces uns différentiels dans la répétition, ni même ceux qui prêtent à la combinatoire pulsionnelle.⁵⁹¹ » Rappelons en effet que ce Un est avant tout mathématique : « [...] il n'y a pas d'autre existence de l'Un que l'existence mathématique⁵⁹² », avant que Lacan ne fasse de l'Un la coupure, c'est-à-dire l'instauration topologique de l'impossible ontologisation ou essentialisation du sujet du fait de sa pure différence : Y'd'l'Un. Or, si « Yad'lun ne veut pas dire qu'il y a de l'individu [...]»⁵⁹³, c'est précisément parce qu'il « [...] manque l'Un pour le désigner.⁵⁹⁴ » Le sujet parce que parlant reste un Être manquant.

Pour reprendre la terminologie de Soler, si la catégorie de l'Un a été évoquée précédemment c'est surtout dans cette dimension de « [...] Un du semblant du discours [...]»⁵⁹⁵ Il ne s'agit certes pas tant d'un discours de l'Un – discours qui ne serait pas de ceux que Lacan formalise, puisque ceux-là comportent toujours impuissance et impossible – mais ce que nous pourrions nommer une *logique de l'Un*.

La logique de l'Un est celle où prévaut une certaine forme d'homogénéité, celle qui implique la *mêmeté* des choses et des Êtres en excluant la différence. Dans cette optique, s'il y a l'Un, c'est qu'il n'y a pas d'Autre. Ici, c'est donc toujours du pareil au même dont il s'agit, énonçant par la réciproque l'impossible exemption ou exception. En cela, c'est un « pour-tous » que l'Un vise. N'est-ce pas ce qui émane des sujets témoignant de leur ennui en ces lieux où semble s'absenter leur singularité ? Où ils témoignent d'une réduction à un attribut partagé par tous, à

⁵⁹¹ SOLER Colette, « L'Un qu'il y a et ses liens », *Champ lacanien*, 2017/1, n° 19, p. 54

⁵⁹² LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XIX, ...ou pire*, op. cit., p. 189

⁵⁹³ *Idem*

⁵⁹⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XII, Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, cours du 17 mars 1965, inédit

⁵⁹⁵ SOLER Colette, « L'Un qu'il y a et ses liens », op.cit., p. 54

un signifiant qui les regrouperait tous, à une identité qui viendrait collectivement les définir ? L'ennui est l'affect d'un sujet confronté à une logique visant à « [...] tout rassembler en un grand sac.⁵⁹⁶ »

Comme nous l'avions précédemment noté, il ne peut s'agir ici de singularités, mais de simples particularités d'un grand tout, d'une totalité, subsumant donc les éléments qui le composent, c'est le règne de l'unien, terme que construit Lacan comme anagramme à ennui. C'est ce que souligne Miller dans *De la nature des semblants* : « C'est toujours une erreur, me semble-t-il l'anti-exceptionnalisme : On ne va pas faire une exception pour vous ! Voilà ce que dit la voix du "pour tous". Au fond ça repose sur l'idée, fausse, que tous les cas sont pareils ! Et c'est le régime de l'"unien", comme l'appelle Lacan, l'unien où on s'emmerde, parce qu'on a réussi à faire que tous les cas soient pareils.⁵⁹⁷ »

La logique de l'unien est d'unir, mais il conviendrait d'ajouter que ce n'est pas tant au sens, disons faible, où il rassemble, mais au sens bien plus fort où il unit, où il « [...] tend à coaguler⁵⁹⁸ », faisant davantage entendre l'indistinction généralisante qui la fonde. Or, puisque la logique l'impose, l'unien demande qu'il « [...] en existe un qui dit que non⁵⁹⁹ », comme le tableau de la sexualité le formalise. En cela, c'est le Père qui unie (celui de la horde chez Freud), du verbe que Lacan invente la même année que le terme d'unien : *unier*. L'ennui s'origine de ce traitement « pour-tous », de cette l'Uniformisme, de cette l'Undétermination⁶⁰⁰ et *in fine*, de l'Union⁶⁰¹.

Ainsi faut-il saisir que « la jouissance phallique, c'est au fond le nom de la jouissance de l'Un [...]»⁶⁰² » et qu'une telle logique, unifiante donc, ne peut être que celle fondant le totalitarisme⁶⁰³ – sous la multitudes de ses modalités, nous l'avions souligné, dont celle plus générale de

⁵⁹⁶ « L'identification de l'Autre à l'Un court-circuite le symbolique (c'est-à-dire le travail des processus primaires) pour se contenter d'imaginer le réel, c'est-à-dire de tout rassembler en un grand sac (*Deus sive natura*). » FIERENS Christian, « L'affect en psychanalyse expliqué par le détour de *L'Éthique* de Spinoza », *op.cit.*

⁵⁹⁷ MILLER Jacques-Alain, *De la nature des semblants*, Cours 1991-1992, cours du 20 novembre 1991, inédit

⁵⁹⁸ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XIX, ...ou pire*, *op.cit.*, p. 126

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. 213

⁶⁰⁰ Comme le souligne Jankélévitch, l'ennui est « [...] le plus indéterminé des sentiments, ou mieux l'indétermination elle-même faite sentiment ». JANKÉLÉVITCH Vladimir, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion, coll "Champs-Essais", 2017, p. 72

⁶⁰¹ C'est ce que Lacan reproche à Freud : « Reste que Freud y choit aussi: car ce qu'il impute à l'Éros, en tant qu'il l'oppose à Thanatos, comme principe de "la vie", c'est d'unir, comme si, à part une brève coïtération, on n'avait jamais vu deux corps s'unir en un. » LACAN Jacques, « Télévision », *op.cit.*, p. 527

⁶⁰² MILLER Jacques-Alain, *La Fuite du sens*, cours du 22 novembre 1995, inédit

⁶⁰³ « L'Un, catégorie intrinsèque au tyran, qui s'impose aux individus pour en nier la diversité, en écraser les différences et, consécutivement, l'autonomie, et qui règne non seulement sur nous, mais en nous comme recours contre l'hétérogénéité interne source de conflits (car telle est la raison de notre "servitude volontaire") [...] » GANTHERET François, *Les Multiples visages de l'Un. Le charme totalitaire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2013, p. 135

Weltanschauung. La logique même du totalitarisme étant l'érection de l'Un dans son opposition destruction à toute figure de l'Autre illustre politiquement cette logique unienne jusque dans la coercition des singularités frappées ainsi d'ennui, c'est-à-dire uniformisées. C'est ce qu'a d'ailleurs perçu Julien Green, lorsqu'il écrit dans son journal intime : « L'uniformisation du monde est en route. C'est un siècle d'ennui qui s'avance. [...] Les individus seront exclus, il faudra le label : *Je ressemble*.⁶⁰⁴ »

Parallèlement, la mise en avant de cette logique unienne, permet de retrouver le lien entre l'ennui et le destin d'un sujet dans son rapport à sa place, à son identité, à son histoire, autrement dit avec un sujet hypostasié. Si l'ennui que provoque la confrontation avec ce champ de l'Un est plutôt à comprendre sous la modalité de la nécessité – c'est-à-dire comme ne pouvant être autrement – c'est bien parce qu'une surprise ne semble pouvoir advenir et déloger le sujet d'une écrasante *totalité*. « La surprise, c'est ce qui est antonyme de l'ennui, l'ennui de la réduction de l'Autre à l'Un. Dans la surprise, au contraire, ce qui surgit, c'est qu'il y a de l'Autre.⁶⁰⁵ »

Enfin, Habib résume la chose plus largement comme suit : « Tous les totalitarismes, à réduire l'impossible au possible, l'inconnu au connu, s'installent ainsi et toujours au nom de mots bouchons, de signifiants maîtres si l'on veut, de tension vers l'Un, l'Un de l'unien, l'un de l'ennui dirait Lacan, l'Un du tout est possible. Nous reprendrons cette formule en ce sens qu'elle est lourde d'implications politiques, mais comment ne pas y entendre déjà que c'est justement le Tout qui s'y présente comme possible et donc qui s'y promet. Les totalitarismes n'avancent presque jamais masqués.⁶⁰⁶ »

Il nous apparaît également souhaitable de terminer sur une remarque d'importance : quid de la réalité dont nous faisons grand cas dans la partie précédente ? Il me semble qu'on peut comprendre qu'une logique de l'Un ne peut qu'amener à une conception de la réalité unifiante, uniforme et univoque. Là où la dimension de l'Un prévaut en effet, la réalité se pare d'extériorité et d'objectivité – sans au-delà ; et le sujet y trouve par nécessité tant sa définition que son accordance, voire son ordonnancement (par des moyens coercitifs s'il le faut). Peut-être pourrions-nous pousser le raisonnement plus loin en indiquant que la réalité – ou plus précisément la conception réaliste de la réalité – dans ce qu'elle doit à la logique unienne du

⁶⁰⁴ GREEN Julien, *En avant par-dessus les tombes (1996-1997)*, Paris, Fayard, 2001, p. 15 Voir à ce sujet ANDEVERT, Anne-Laure, *L'Ennui dans quelques romans de Julien Green : Du « violent dégoût de tout » à « l'effroi d'être au monde »*, thèse de doctorat, Université d'Avignon, 2015

⁶⁰⁵ MILLER Jacques-Alain, *Extimité, Cours 1985-1986*, cours du 18 juin 1986, inédit

⁶⁰⁶ HABIB Stéphane, *Faire avec l'impossible. Pour une relance du politique*, Paris, Hermann, coll. « Hermann psychanalyse », 2017, p. 109

« pour-tous » se fonde sur l'exclusion de l'objet a : « Une façon d'écrire cela, c'est de dire en suivant l'élaboration d'Armand Zaloszcyc, que la jouissance de l'Un, le $\exists x \phi x$ est radicalement séparée de la jouissance des éléments qui relèvent de son effet, c'est-à-dire l'énumération infinie des facettes de l'objet a.⁶⁰⁷ » C'est tout à fait ce que souligne Miller et qui nous servira de conclusion :

« C'est ce que nous appelons avec Lacan l'objet a. C'est notre façon à nous d'opérer avec ceci, qu'il y a quelque chose d'irréductible à l'unité. C'est pour cela que c'est dans le champ de l'Autre que se joue cet irréductible, et c'est en quoi on peut dire de ce champ de l'Autre qu'il sépare le sujet de sa jouissance. Pourquoi l'appelons-nous le champ de l'Autre? Nous pourrions l'appeler le champ de l'Un. Nous l'appelons le champ de l'Autre, parce que c'est là que s'éprouve et se met en valeur l'irréductible de l'objet a au Un. C'est pourquoi tout effort pour évacuer ce qu'est la confrontation de l'objet a au Un se conclut par l'affect d'ennui, dont Lacan recomposait les lettres en parlant de l'unien. Le champ de l'Autre serait un champ unien si on évacuait l'objet a - ce qui répond tout à fait à la phénoménologie obsessionnelle. On appelle ce champ le champ de l'Autre, en tant que ce champ échappe précisément à l'unité. Il n'a pas toute sa loi dans l'Un.⁶⁰⁸ »

V.4. De la manière dont un lieu « est habité ou non de la présence de l'Autre »

Au-delà de ce périlleux « discours de l'Un » cité en début de chapitre, voire de l'immobilité de la ronde des discours que cela implique nécessairement, il nous semble important de terminer la présente partie par la judicieuse remarque de Durif-Varembont suivante : « [...] dans des espaces de contrainte où la gestion comportementale l'emporte sur la dimension d'adresse de la parole : école, prison, asile, armée, usine, maison de retraite. [...] Tout lieu et tout moment sont potentiellement “ennuyables“. Tout dépend de ce qui s'y passe ou pas, c'est-à-dire de la manière dont ils sont *habités ou non de la présence de l'Autre*.⁶⁰⁹ »

⁶⁰⁷ LE MERCIER Anne-Marie, « Chapitre VIII, commentaire », *L'a-graphe*, Section clinique de Rennes, Institut du Champ Freudien, 2012-2013 [En ligne] [URL : <http://www.sectionclinique-rennes.fr/nuevo/wp-content/uploads/2015/08/Extrait-2-La-graphe-2001213-1.pdf>]

⁶⁰⁸ MILLER Jacques-Alain, *1, 2, 3, 4, Cours 1984-1985*, cours du 29 mai 1985, inédit

⁶⁰⁹ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « L'ennui, opérateur privilégié pour une clinique du lien social », *op.cit.*, p. 100. (C'est nous qui soulignons)

Qu'est-ce dire si ce n'est pointer – au-delà donc de la question du discours ou des formations humaines – la manière dont, en certains lieux, l'Autre y habite ou non ? N'est-ce pas souligner ce qui sépare irrémédiablement l'Un et l'Autre ? – la substitution du premier au second provoquant un ennui que le retour du champ de l'Autre viendrait dissiper. En effet, « l'anéantissement souhaité de l'Autre révèle l'enfermement dans la prison de l'entre-soi, du tous pareils, de ce que Lacan appelle le domaine de l'Un. »

Cette manière de situer l'ennui – au lieu où l'Autre s'éclipse au profit de l'Un, donc – s'illustre notamment dans la figure précédemment esquissée du professeur. Nous avons en effet distingué certains traits sous-tendant, chez les élèves, l'advenue de l'ennui et autour desquels se trouvait cet être en position de *sachant*, de détenteur du savoir. Nos avancées permettent d'effectuer un retour sur la question et de prolonger les analyses ; car ce qui ennuyait les élèves était *in fine* cette perception solidement ancrée d'assister à un *semblant* d'enseignement, c'est-à-dire à deux positions symétriques et immuables, à deux identités figées. Au travers de telles réifications ou essentialisations (à visée orthopédique !) l'ennui des élèves faisait apparaître ce lieu comme un lieu déserté de subjectivité. L'ennui, nous l'avons noté, se trouvait notamment lié à la pédagogie, c'est-à-dire à la transmission, en ce qu'elle confrontait l'élève à une méthode, à une technique, à une recette ne prenant pas en compte sa singularité ; ainsi est-il confronté à une logique uniformisante du « pour-tous ».

Parallèlement, c'est la figure du professeur comme « tout-savoir » (autre modalité de la totalité) qui freine la possibilité de transmission et donc la pédagogie. « L'école ne conduit-elle pas l'enseignant, de par sa position, à occuper cette place idéalisée de “maître du savoir“ ? L'institution est évidemment faite pour garantir à l'enseignement ce rôle de maître du savoir et il en résulte que la pédagogie se déroule comme un *drame*.⁶¹⁰ » Surtout, c'est bien le champ de l'Un⁶¹¹ qui se retrouve ici, et dont le professeur se fait l'architecte, le gardien, le soldat : « [...] un professeur table sur l'Autre, le grand Autre au-delà de l'autre, l'Autre absolu, vraie parole dont je me fais reconnaître parce qu'elle est au-delà de tout ce que je peux connaître.⁶¹² » On saisit alors en quoi le savoir dont il est question ne peut être que déjà-toujours mort.

⁶¹⁰ MANNONI Octave, *Un Commencement qui n'en finit pas. Transfert, interprétation, théorie*, Paris, Seuil, 1980, p. 75

⁶¹¹ « La construction identitaire forgée sur un imaginaire unitaire et universalisant ne constitue plus un recours pour établir une relation qui résiste à la réduction de l'Un. » GIUST-DESPRAIRIES Florence, « Le mythe de l'école républicaine : une fondation identifiante saturée », In. *L'institution en héritage. Mythes de fondation, transmissions, transformations*, (dir. NICOLLE Olivier et KAËS René), Paris, Dunod, 2008, p. 109

⁶¹² GASCUEL Nils, *Le Désir de l'enseignant*, Toulouse, Érès, coll. « Les Dossiers d'Essaim », 2022, p. 210

Or, retournons la problématique de base : qu'est-ce qu'un cours, qu'est-ce qu'une leçon qui ne serait pas source d'ennui ? À suivre Lacan, cela passerait par la destitution de la fonction du professeur au profit de l'enseignant, au sens où il affirme « Je ne suis pas un professeur parce que justement je mets en question le sujet supposé savoir.⁶¹³ » L'enseignant serait ainsi cette figure qui, introduisant la faille dans le savoir et la division dans son propre discours, ferait émerger la dimension du désir. « L'ennui éventuel du maître interroge son rapport au savoir, et son désir de transmettre. Quand les élèves trouvent du plaisir et de l'intérêt, ce n'est pas parce que l'enseignant utilise des recettes, mais parce qu'il a un rapport vivant avec ce qu'il enseigne. L'enfant est désireux d'apprendre et l'effort lui est plaisir parce qu'un adulte témoigne du chemin qu'il a lui-même pris, l'éveillant à comprendre ce qui l'intéresse. “Il appelle l'enfant, par identification, à se passionner pour quelque chose“, disait Françoise Dolto dans une interview au *Monde de l'éducation*.⁶¹⁴ »

C'est donc ce passage de l'Un à l'Autre, mais nous y reviendrons, qui *désennuie*. C'est la présence, l'habitat, de l'Autre en ce lieu qui signe ce que serait un enseignement où l'ennui s'absente. En un sens, c'est toute la dimension de l'*appel* qu'il conviendrait ici de développer : appel de l'enseignant au désir de l'élève, non sans faire appel à son propre désir d'enseigner, illustrant par-là que le désir est toujours désir de l'Autre. Nulle recette d'un cours parfait donc ou – non moins ambitieux – d'un cours qui produirait moins d'ennui qu'un autre, mais mobilisation d'un désir (toujours singulier) par un autre. Comme le formule Corine Roux-Lafay dans sa thèse de doctorat :

C'est sans doute aussi la raison pour laquelle nul enseignant ne peut avoir la prétention de savoir pourquoi et comment un élève apprend ou n'apprend pas, à moins de céder à un fantasme de maîtrise et d'emprise. Enseigner, c'est transmettre l'art des signes comme le jeu du même et de l'autre : le savoir est toujours ésotérique s'il ne renvoie pas au désir du sujet apprenant, mais le savoir n'est jamais pour autant transparent, réductible à la figure de l'identité. C'est cette opacité du réel et cette résistance du savoir qui autorisent l'élève à se construire comme sujet apprenant, à faire ce pas de côté pour faire droit à l'Autre : principe d'altérité radicale, “place“ où se déploie la parole du sujet comme le message de l'inconscient qui lui est adressé. Tout le problème est ainsi d'ancrer l'apprentissage au lieu du désir de l'élève.⁶¹⁵

Les conséquences sont ainsi multiples notamment concernant la linéarité de l'ennui aux accents de destinée où se joue une éternelle « [...] reconduction du même, plaçant les protagonistes en

⁶¹³ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XV : L'acte psychanalytique*, 1967-1968, *inédit, op. cit.*

⁶¹⁴ DURIF-VAREMBONT Christiane, « Contrepoint pédagogique de l'ennui à l'envie », *op.cit.*, p. 57

⁶¹⁵ ROUX-LAFAY Corine, *De l'éthique à l'école*, thèse de doctorat en psychanalyse sous la direction de PATURET, Jean-Bernard, Université Paul-Valéry Montpellier III, 2012, p. 339

jeu (élève/enseignant) “dans une position tautologique”.⁶¹⁶ » Dans une salle d'école, ou d'Université *habitées par la présence de l'Autre*, c'est tant la surprise (« [...] antonyme de l'ennui [...]»⁶¹⁷ » comme le dit Miller) que l'inventivité (« [...] l'invention répond à la chute du grand Autre.⁶¹⁸ ») qui impulse une temporalité jusque-là étrangère à l'élève ennuyé..

Pour conclure, que dire de Lacan, Barthes, Foucault ou Deleuze en tant qu'enseignants ? Pourquoi n'ennuient-ils pas l'auditeur ? La réponse est peut-être justement à trouver en ce qu'ils parlaient régulièrement d'un lieu différent (provoquant ainsi la ronde des discours), induisant des effets de discours différents. En conséquence de quoi ce n'est plus de communication d'un Tout-Savoir dont il s'agit, mais bien d'énonciation et de désir. Car le rapport vivant avec ce qui est enseigné nécessite une mise en scène, c'est-à-dire l'appel à l'autre scène qu'est l'inconscient. N'est-ce pas dans les silences et les subtiles répétitions de Deleuze⁶¹⁹ qu'on trouve sa singularité, dans les digressions et les jeux de mots celle de Lacan⁶²⁰ ? Car l'enseignant qui révoque son désir est un maître qui, ne manquant de rien, se met au service d'un discours promouvant l'avènement du règne de l'Un. Or, l'identification de l'Autre à l'Un c'est l'ennui.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 449

⁶¹⁷ MILLER Jacques-Alain, *Extimité, Cours 1985-1986*, séance du 18 juin 1986, inédit, *op. cit.*

⁶¹⁸ GASCUEL Nils, *Le Désir de l'enseignant, op. cit.*, p. 209

⁶¹⁹ « Gilles Deleuze a prononcé sur Leibniz un cours (disponible sur CD) où l'on sent tout de suite que sans s'intéresser le moins du monde à la psychologie de ses jeunes auditeurs, il prend pourtant un soin extrême à se faire entendre d'eux par des reprises, par des modulations, un rythme, une progression dans le raisonnement, un humour très discret, qui capte leur attention et la retient. [...] On ne doute pas que son aisance suppose un travail de préparation considérable, pour rendre clair un texte difficile et intrigante une question qui paraît simple, puisqu'il s'agit de la liberté. Deleuze, comme Freud, misait pour se faire entendre sur la puissance ou l'intérêt de la chose dont il s'agit. Cette mise est rare. Chacun, à sa façon, savait s'adapter à son public, dont le «niveau» ne les détournait pas de l'essentiel. Deleuze distillait, cours après cours, des doses de sens variables, souvent petites. En même temps il donnait de la voix (une voix remarquable, avec accent) et laissait voir ses mains – des mains si singulières, avec ces ongles qu'il ne taillait pas. » *Ibid.*, p. 165-166

⁶²⁰ « Il captait, il retenait l'attention de son auditoire en différant le moment de comprendre, par une phrase alluvionnaire et sinueuse, parfois ramassée comme un bloc, ainsi que par divers moyens mobilisant le regard et la voix, tout son corps pulsionnel – sa voix d'abord, tour à tour colérique ou suppliante, traumatisée, tonnante, longuement suspendue, très modulée, excédée, expirante, écartant tout un éventail d'affects humains. Il n'y a là rien à imiter, mais on peut méditer ce corps pris comme un instrument, la carcasse mobile, le visage en miroir, les bras, les mains (ces marionnettes), les yeux doux ou gros, bons, fermés, absentifiés ou interrogatifs... » *Ibid.*, p. 212

Conclusion : L'ennui, fenêtre sur un affect contestataire

Qu'un sujet soit affecté d'ennui n'est en soi jamais prévisible, néanmoins certains lieux sont régulièrement cités comme susceptibles de provoquer de l'ennui – nous en avons développé quelques-uns : l'école, le travail et la banlieue. En tirer des dénominateurs communs n'en épuiserait pas les raisons : lieux d'enfermements ou lieux de coercition certes, d'agglomération de corps indiscernables aussi, mais surtout chez le sujet affecté d'ennui, ce sentiment de décalage. En ces lieux, les expériences de l'ennui paraissent ainsi traversées par un même constat, une dissension marquant un *écart de place*. L'ennuyé n'est en effet jamais à la place à laquelle il aspire, qu'il juge devoir être la sienne, qu'il mérite, qui le représente ; il se trouve toujours enfermé dans celle que l'Autre lui attribue dans son discours. Dans l'ennui, il y a donc conjointement une assignation et la marque de son refus.

Il est évident que cette discordance fait le lit d'une axiologie. Dans ces lieux d'où le sujet ne peut s'extirper – ne serait-ce que pour un temps déterminé (l'école, l'entreprise, la prison, la banlieue, le camp de concentration, etc.) – la lourdeur de l'ennui qui envahit son corps est proportionnelle à l'aspiration qu'il sent provenir du « dehors ». Il s'agit, comme l'indique Nahoum-Grappe, du « [...] sentiment d'être en dehors des lieux où se déroule "la vie" [...].⁶²¹ » On retrouve d'ailleurs une telle évocation dans le récent roman de Nesrine Slaoui, *Illégitimes* : « Dans mon adolescence, ils symbolisaient l'ennui, notre enclavement loin de la vraie vie, le chemin à parcourir avant d'atteindre les centres commerciaux, les cinémas, les bowlings et les magasins de vêtements à la mode.⁶²² »

Cette dichotomie entre l'aspiration à l'intensité d'une vie vivante et l'expérience de la lourdeur atone d'un temps qui ne passe pas convoque ce qu'il faut bien nommer le *semblant*. Des prisonniers de guerre de retour de bataille aux déportés revenus des camps ; de l'élève en classe à l'entretien de recherche effectuée avec Aurore⁶²³ (où nous développerons le concept de semblant plus longuement), se présente avec constance l'idée du « [...] peu de réalité qui est la nôtre [...]»⁶²⁴ » comme le dit Lacan, ou plus directement comme l'analyse Dino dans *L'ennui* :

⁶²¹ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, op.cit., p. 47

⁶²² SLAOUI Nesrine, *Illégitimes*, Paris, Fayard, 2021, p. 12

⁶²³ Voir l'entretien de recherche.

⁶²⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupent errent*, cours du 11 juin 1974, inédit

« [...] de l'impression d'absurdité d'une réalité insuffisante [...].⁶²⁵ » L'intérêt que nous avons porté à la réalité, à la réalité comme semblant dans le discours de l'ennuyé avait cet objectif : saisir que le sujet excède toujours l'assignation totalisante sur ce qu'il est. En cela, deux points d'excès sont repérables dans l'ennui : le sujet ex-siste à l'assignation signifiante et il existe un Ailleurs du lieu produisant de l'ennui (et donc un désir d'Autre chose).

D'où l'immense importance littéraire⁶²⁶, picturale⁶²⁷ et cinématographique du motif de la fenêtre dans les descriptions de l'ennui. L'ennui scolaire ne véhicule-t-il pas instantanément l'image prosaïque de l'élève qui regarde au travers de la fenêtre la vie, la vraie vie, se dérouler sans lui et l'appeler ? Comme l'analyse Rousset, « [l]a fenêtre unit la fermeture et l'ouverture, l'entrave et l'envol, la clôture dans la chambre et l'expansion au dehors, l'illimité dans le circonscrit; absent où il est, présent où il n'est pas, oscillant entre le resserrement et la dilatation [...].⁶²⁸ » Surtout, au travers de cette figure de la fenêtre, c'est le corps qui est immobilisé, épinglé, et le regard qui lui se porte vers l'en-dehors, vers l'ailleurs ; en cela « [l]'ennui n'est pas un mouvement pris dans la spirale infernale du seul repli, mais un tore ouvert sur Ailleurs et Autre chose, en sortie de soi-même.⁶²⁹ »

Edward Hopper fera du sujet ennuyé plongeant son regard au-delà de la fenêtre un thème récurrent dans ses œuvres (*East Side Interior* (1922), *Elevan A.M.* (1926), *Room in Brooklyn* (1932), *Morning Sun* (1952), *Hotel Window* (1955)), bien qu'il se trouvait déjà chez Johann Heinrich Füssli (*Femme sur un divan regardant par la fenêtre* (1802)), chez Antoine Duclaux (*La reine Hortense à Aix-les-Bains* (1813)), Georg Nicolaj Achen (*Intérieur* (1901)), et jusqu'à – entre beaucoup d'autres – Balthus (*Jeune fille à la fenêtre* (1955))

Il en est de même d'*Emma Bovary*, l'œuvre majeure de ce « [...] grand romancier de l'inaction, de l'ennui, de l'immobile⁶³⁰ » qu'est Flaubert. Les fenêtres y sont omniprésentes, rythmant le rapport d'Emma à la vie et à l'ennui, entre une hypothétique intensité au dehors et la lourdeur terne de l'ennui présent :

⁶²⁵ MORAVIA Alberto, *L'Ennui, op.cit.*, p. 53

⁶²⁶ Voir à ce sujet : DEL LUNGO Andrea, *La Fenêtre. Sémiologie et histoire de la représentation littéraire*, Paris, Seuil, coll "Poétique", 2014

⁶²⁷ Voir à ce sujet le catalogue d'exposition *Fenêtres, de la Renaissance à nos jours* qui s'est tenu à la Fondation de l'Hermitage à Lausanne du 25 janvier au 20 mai 2013.

⁶²⁸ ROUSSET Jean, *Forme et signification : Essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, J. Corti, 1964, p. 123

⁶²⁹ CLERGET Joël, « Théâtre de l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs, op.cit.*, p. 133

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 133

Emma Bovary, captive elle aussi entre les murs de sa fosse, trouve devant sa fenêtre un essor “vers tous les horizon“ : “elle s’y mettait souvent“; à Tostes, c’est de sa fenêtre qu’elle regarde la pluie tomber et se répéter les journées monotones du village; à Yonville, qu’elle voit passer le clerc notaire, qu’elle aperçoit pour la première fois Rodolphe, c’est de la fenêtre donnant sur le jardin qu’elle entend tinter l’angelus qui déclenche une velléité mystique, et que ses yeux se perdent dans les nuages ou sur les méandres de la rivière; c’est de la fenêtre du grenier qu’elle éprouve le premier vertige du suicide, et après sa grande maladie, quand elle reprend contact avec la vie, “on la poussait dans son fauteuil auprès de la fenêtre, celle qui regardait la Place...“. Fenêtres de l’ennui et de la rêverie.⁶³¹

On retrouve cette même thématique dans le roman *L’Ennui* de Moravia où, après son passage à l’acte suicidaire, Dino contemple depuis la chambre qu’il occupe un arbre au dehors. Dans un moment très sartrien – on pense bien sûr à *La Nausée* – il contemple l’arbre au travers de sa fenêtre et ce dernier semble acquérir une existence propre, indépendante de Dino, et est en cela une extirpation de l’ennui ; l’ennui étant pour Dino « [...] [l’]absence de la réalité [...]»⁶³² » autrement dit pour nous le règne du tout semblant :

Je ne pensais à rien, je me demandais seulement quand et comment j’avais reconnu la réalité de cet arbre, c’est-à-dire en avais reconnu l’existence comme d’un objet différent de moi, n’ayant pas de rapport avec moi et qui cependant existait et ne pouvait être ignoré. [...] Pour l’heure, je contemplais l’arbre avec une complaisance inépuisable comme si le fait de le sentir différent et indépendant de ma personne, eût été ce qui me faisait le plus de plaisir.⁶³³

Or, ce cèdre entretenant avec Cécilia un rapport d’analogie⁶³⁴, c’est dans le cadre ouvert de la fenêtre que Dino fait le vœu d’un plus grand détachement, d’un ennui qui viendrait le frapper et l’écarterait, le protégerait, de la rencontre amoureuse avec Cécilia. « Cette contemplation n’aurait jamais eu de fin car je ne désirais pas qu’elle finît, je veux dire que je désirais que l’arbre, ou Cecilia, ou tout autre objet en dehors de moi, m’ennuyât et, en conséquence, cessât pour moi d’exister.⁶³⁵ » La fenêtre ici sépare, mais protège d’un même mouvement.

Le cinéma offre de riches exemples de reprises de cette thématique du cadre architectural, et notamment de la fenêtre, dans le traitement de l’ennui. La trilogie d’Antonioni (*L’Avventura* (1960), *La Notte* (1961), *L’Eclisse* (1962)) en est l’exemple le plus probant.

⁶³¹ *Ibid.*, p. 123-124

⁶³² MORAVIA Alberto, *L’Ennui*, *op.cit.*, p. 53

⁶³³ *Idem*

⁶³⁴ « En effet, dès que je commençai à penser de nouveau à Cécilia, je m’aperçus que c’était pour moi la même chose que de regarder mon arbre par la fenêtre. » *Ibid.*

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 359

Or, cette claustration situationnelle, physique même – que la figure de la fenêtre recouvre donc remarquablement – n'est *in fine* que le redoublement d'un enfermement plus existentiel, ontologique, répondant à un jugement attributif. Nous l'avons souligné, l'ennui c'est la confrontation avec une identité donnée, un stigmatisme identitaire. Dans ces lieux, le sujet est substantivé : une réponse à la question de son être lui est fournie, ne souffrant aucun manque. Il est ainsi réduit à un trait, à une catégorie dans lequel il ne se distingue en rien des autres ; il n'est qu'un exemple particulier d'un groupe qui le subsume et qui l'uniformise. D'où le nécessaire recours à la notion de réalité ; c'est d'elle qui, en étant hypostasié, vient garantir le bien-fondé de cette uniformisation, de cette substantification du sujet. Par voie de conséquence, l'enfermement est ici d'un autre ordre, c'est la réduction du sujet à un attribut qui viendrait dire le tout. Le concept de totalité advient ici, avec ce qu'il doit à la logique de l'Un, nous l'avons noté précédemment.

L'ennui, affect de la totalité, affect se produisant face à une logique unienne, mais conjointement affect de l'échec, de l'impossibilité de contenir le sujet sous le sceau d'une attribution, d'un prédicat, d'une uniformisation; l'ennui, affect contestataire donc tant le sujet réfute à cette logique au sein même des lieux d'ennui, « [...] l'ennui objecte à la conversation, à la sommation, à la totalisation.⁶³⁶ »

S'il y a du sujet dans l'ennui, aussi évident que cela paraisse, il en est de même du désir. C'est donc cette articulation entre l'ennui, le sujet et son désir qu'il nous faut désormais aborder, sortant ainsi d'une pure réflexion vissée au champ de l'Autre. Quelle est la fonction de l'ennui chez un sujet ? Quel rapport au temps, au désir, au langage et à l'angoisse peut-on percevoir cliniquement ? Et, avant toute chose, qu'est-ce que ce « désir d'Autre chose » dont Lacan parle à propos de l'ennui ? Ce sont les axes de réflexion qui nous guideront dans cette troisième partie.

⁶³⁶ CLERGET Joël, « Vague à l'âme, lettre à l'ennui », *op.cit.*, p. 77

TROISIÈME PARTIE :
L'ennui, de l'Autre-chose à ses
conséquences subjectives

Chapitre premier : L'Autre et la Chose

Comme nous le rappelions précédemment, trois occurrences liant ennui et « autre chose » peuvent être trouvées dans le corpus lacanien.

- Le 15 Janvier 1958, lors du séminaire *Les formations de l'inconscient* : « Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel point l'ennui est typiquement quelque chose qui arrive même à se formuler de la façon la plus claire : qu'on voudrait Autre chose.⁶³⁷ »
- La même année, dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » : « Il est assez frappant qu'une dimension qui se fait sentir comme celle d'Autre-chose dans tant d'expériences que les hommes vivent, non point du tout sans y penser, bien plutôt en y pensant, mais sans penser qu'ils pensent, et comme Télémaque pensant à la dépense, n'ait jamais été pensée jusqu'à être congrûment dite par ceux que l'idée de pensée assure de penser. Le désir, l'ennui, la claustration, la révolte, la prière, la veille (je voudrais qu'on s'arrête à celle-ci puisque Freud s'y réfère expressément par l'évocation au milieu de son Schreber d'un passage du Zarathoustra de Nietzsche), la panique enfin sont là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs [...].⁶³⁸ »
- Enfin, dans « Radiophonie » en 1970 : « [...] on y achète n'importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d'intelligence, si l'on peut dire, de son ennui, soit de l'affect du désir d'Autre-chose (avec un grand A).⁶³⁹ »

Ainsi, épousant l'évolution de la pensée de Lacan durant son enseignement, l'ennui passe d'une *volonté d'Autre chose* à l'*affect du désir d'Autre-chose*. L'abandon du terme de *volonté* au profit de celui de *désir* n'est guère étonnant au regard de la place prépondérante de ce dernier dans la pensée lacanienne. Brémaud, dans un article sur la volonté du sujet psychotique, résume bien la position de Lacan sur la question : « Lacan articule désir et volonté dans leur rapport à l'Autre. La formule “le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre“ amène ainsi à considérer la volonté comme prise dans le désir de l'Autre, et donc prise dans le réseau des signifiants. Lacan établit donc un lien inédit entre le désir et la volonté. [...] Or, quel est le vouloir, la “volonté propre“ du sujet selon Lacan ? C'est : “ce qu'il désire vraiment“. La volonté, comme telle, pourrait ainsi être redéfinie comme désir décidé. Le discours de l'Autre, qui “modèle“ le sujet, implique que ce dernier, dans ce discours de l'Autre, doit pouvoir “s'y retrouver, s'y repérer“,

⁶³⁷ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 177-178

⁶³⁸ LACAN Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits, op.cit.*, p. 547

⁶³⁹ LACAN Jacques, « Radiophonie », *op.cit.*, p. 414

dit Lacan.⁶⁴⁰ » Le désir impliquant la figure de l'Autre, c'est *in fine* son lien (avec trait d'union !) à l'*Autre-chose* qui nécessite que nous nous y arrêtions particulièrement.

C'est premièrement sur la figure de l'Autre qu'il faut revenir, quoique de façon succincte.

1.1 Le concept d'Autre : rappels théoriques

Il est bien évident qu'il nous est impossible, et même à grands traits, d'expliciter ce que le terme d'Autre – de grand Autre, avec la majuscule donc – revêt dans l'enseignement mouvant et dynamique de Lacan, mais il est possible d'indiquer quelques jalons importants qui vont guider notre réflexion.

Le terme renvoie en premier lieu à l'année 1955 et au schéma L, les Autres – car ils sont alors multiples, sont alors de « [...] vrais sujets [...] »⁶⁴¹ se situant *au-delà* du langage et de son mur. À cette date, où Lacan reste profondément influencé par Heidegger, l'Autre est déjà ce lieu de la parole, au sens où « [...] la parole se fonde dans l'existence de l'Autre [...] »⁶⁴². Le sujet, lui, ne rencontrant que des *autres* Moi, des semblables fraternellement pris dans le réseau signifiant est donc privé de toute possibilité de, cet Autre, « [...] radicalement le comprendre.⁶⁴³ » Précisons que ces autres Moi rencontrés par le sujet le sont dans une relation imaginaire – c'est le lien entre a' et a dans le schéma L.

Si l'Autre est alors un sujet « vrai » dans un période où Lacan promeut l'intersubjectivité, il demeure qu'en tant que lieu de la parole, ce lieu de l'Autre se trouve situé « [...] bien au-delà du discours qui prend du moi ses mots d'ordre, depuis que Freud a découvert son champ inconscient [...] »⁶⁴⁴. Cet Autre est donc derrière ces « [...] ombres [...] »⁶⁴⁵ situé à l'endroit exact où Freud place l'autre scène dans *L'Interprétation des rêves*, c'est-à-dire l'inconscient – la flèche entre A et S dans le schéma L en est l'illustration. Ainsi nous retrouvons de façon remaniée – et ce dès *Le Moi dans la théorie de Freud* – ce que Lacan affirmait l'année

⁶⁴⁰ BRÉMAUD Nicolas, « Quelle volonté pour le sujet psychotique ? Approche historico-critique », *L'Évolution psychiatrique*, 2015, 80/4, p. 736

⁶⁴¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, op. cit.*, 1978, p. 286

⁶⁴² *Idem*

⁶⁴³ *Idem*

⁶⁴⁴ LACAN Jacques, « La Chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse. Amplification d'une conférence prononcée à la clinique neuro-psychiatrique de Vienne le 7 novembre 1955 », In. *Écrits, op.cit.*, p. 431

⁶⁴⁵ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, op.cit.*, p. 286

précédente, dans *Les écrits techniques* : « l'inconscient est le discours de l'autre⁶⁴⁶ » puis, plus tardivement, avec la majuscule : « [...] l'inconscient est le discours de l'Autre avec un grand A[...].⁶⁴⁷ »

Entre-temps, la promotion de l'intersubjectivité se fissurera par l'introduction dans le séminaire de 1955-1956 *Les psychoses* de l' « [...] Autre absolu. Absolu, c'est-à-dire qu'il est reconnu, mais qu'il n'est pas connu⁶⁴⁸ », puis prendra définitivement fin durant le séminaire *Le transfert*. Le rapport entre deux sujets n'est plus seulement considéré comme un rapport *symétrique*, un simple rapport de communication duelle, mais comme un rapport *dissymétrique* qui se réalise sous le regard d'un tiers, l'Autre – désormais radicalement désubjectivé. Cet « [...] Autre comme tiers⁶⁴⁹ » dont parle Lacan dans *Les formations de l'inconscient*, ne signifie pas pour autant que cette place, le sujet ne charge pas à l'occasion quelqu'un de l'occuper – la mère puis le père en premier lieu, quand bien même cela serait « [...] en imposteur [...].⁶⁵⁰ » Le Gaufey a donc raison de souligner qu' « [...] aussi loin que nous pousserons, par la suite, l'impersonnalisation de cet Autre, n'oublions donc pas le lien de cet Autre à l'autre [...] la différence entre l'Autre et l'autre est le résultat d'une tension, et non d'une rupture.⁶⁵¹ »

Cette tension est de fait inhérente à la définition de l'Autre comme lieu de la parole, c'est-à-dire inhérente à l'Autre dans ses relations au symbolique. Dans le graphe du désir, tel que présenté dans « Subversion et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », Lacan théorise à nouveaux frais l'Autre et le considère désormais comme « [...] lieu du trésor des signifiants [...]»⁶⁵² et non plus comme celui du code⁶⁵³ (comme dans son interprétation du *Witz* freudien) ; car là où ce dernier est univoque au signifiant, le lieu du trésor des signifiants, lui, ne cesse de renvoyer à un autre signifiant, à glisser perpétuellement, nécessitant ainsi un point de capiton,

⁶⁴⁶ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1975, p. 100

⁶⁴⁷ LACAN Jacques, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » In. *Ecrits*, *op.cit.*, p. 524

⁶⁴⁸ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre III, Les psychoses*, Seuil, Coll. "Champ freudien", 1981, p. 48

⁶⁴⁹ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, *op.cit.*, p. 24

⁶⁵⁰ LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), In. *Ecrits*, *op.cit.*, p. 813

⁶⁵¹ LE GAUFEY Guy, *L'Incomplétude du symbolique. De René Descartes à Jacques Lacan*, Paris, Ecole Lacanienne de Psychanalyse, 1991, p. 189

⁶⁵² LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), In. *Ecrits*, *op.cit.*, p. 806

⁶⁵³ « L'un, connoté A, est le lieu du trésor du signifiant, ce qui ne veut pas dire du code, car ce n'est pas que s'y conserve la correspondance univoque d'un signe à quelque chose, mais que le signifiant ne se constitue que d'un rassemblement synchronique et dénombrable où aucun ne se soutient que du principe de son opposition à chacun des autres. » LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », In. *Ecrits*, *op.cit.*, p. 806

dont c'est l'objet même de ce graphe d'en restituer la fonction. Néanmoins, de l'Autre comme lieu du code, comme lieu de la parole, à l'Autre comme trésor des signifiants, il n'a cessé d'être « [...] aussi le lieu de la demande [...]»⁶⁵⁴ », et par voie rétroactive « l'Autre est d'abord posé comme *apte* à satisfaire tous les besoins.⁶⁵⁵ » La lettre A, dans le graphe, prend donc cette signification : il est premier, c'est-à-dire que l'ensemble de ce qu'énonce la parole d'un sujet s'origine de l'Autre, auquel il emprunte les signifiants dont il use. On comprend ainsi qu'à la manière du *Wo Es war, soll Ich werden* freudien, le sujet n'advient que par rétroaction, son temps est celui du futur antérieur. Comme l'écrit Lacan : « Effet de rétroversion par quoi le sujet à chaque étape devient ce qu'il était comme d'avant et ne s'annonce : il aura été, – qu'au futur antérieur.⁶⁵⁶ » Cette conception de la demande ouvre alors chez Lacan la perspective de l'amour – au sens où une demande se spécifie toujours « [...] d'être requête de l'amour [...]»⁶⁵⁷ »

Le graphe du désir introduit le désir de l'Autre dans cette demande. En tant que lieu du trésor des signifiants, c'est-à-dire en tant que l'Autre-tiers précède logiquement le sujet en lui fournissant les signifiants qu'il articule, toute demande de la part de ce dernier exige *in fine* d'avoir été « [...] préalablement interprétée comme une supposée demande [...]. Or, d'une certaine manière, on ne peut pas ne pas tenir cette demande supposée comme la projection du désir de l'Autre.⁶⁵⁸ » Cette demande du sujet reste néanmoins tributaire du bon vouloir de l'Autre, la mère à l'occasion, où sa non-réponse ne signifie pas, là, sa carence, mais son contraire : son absolutisme. « Sa puissance de faire est alors définitivement complétée par sa puissance de ne pas-faire : le voilà tout-puissant.⁶⁵⁹ » C'est donc là que se loge le caractère désirant de l'Autre sous la forme d'une énigme que Lacan, par un emprunt à Cazotte, nommera « *Che vuoi ?* » – et qui soutient le rapport entre le sujet et le désir de l'Autre, noté A\diamondd. En 1958, dans *Le désir et son interprétation*, Lacan résume : « C'est entre, d'une part, les avatars de sa demande et ce que ces avatars l'ont fait devenir, et, d'autre part, cette exigence de reconnaissance par l'Autre que l'on peut appeler à l'occasion exigence d'amour, que se situe pour le sujet un horizon d'être, dont il s'agit de savoir s'il peut, oui ou non, l'atteindre. C'est dans cet intervalle, cette béance, que se situe l'expérience du désir. Elle est d'abord appréhendée

⁶⁵⁴ MORIN Isabelle, « La traversée de la loi », *Psychanalyse*, n° 4, « La loi, le symptôme, la passe », 2005/3, p. 7

⁶⁵⁵ LE GAUFEY Guy, *L'Incomplétude du symbolique. De René Descartes à Jacques Lacan, op.cit.*, p. 192

⁶⁵⁶ LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), In. *Ecrits, op.cit.*, p. 808

⁶⁵⁷ *Ibid.*, p. 813

⁶⁵⁸ DOR Joël, *Introduction à la lecture de Lacan. Tome 1 et 2*, Paris, Denoël, coll. "L'espace analytique", 2002, p. 187

⁶⁵⁹ LE GAUFEY Guy, *L'Incomplétude du symbolique. De René Descartes à Jacques Lacan, op.cit.*, p. 193

comme étant celle du désir de l'Autre, et c'est à l'intérieur de celle-ci que le sujet a à situer son propre désir. Celui-ci ne peut pas se situer ailleurs que dans cet espace.⁶⁶⁰ »

Or dans cet espace, dans ce lieu où il emprunte ses signifiants, le sujet fera toujours l'expérience de la frustration qui n'est autre que celle du glissement métonymique des signifiants, glissement par lequel son désir apparaît comme irrémédiablement fuyant. Comme l'énonce *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : « Dans cet intervalle coupant les signifiants, qui fait partie de la structure même du signifiant, est le gîte de ce que, en d'autres registres de mon développement, j'ai appelé la métonymie. C'est là que rampe, c'est là que glisse, c'est là que fuit, tel le furet, ce que nous appelons le désir.⁶⁶¹ » Cette confrontation avec le manque-à-être du sujet ne redouble néanmoins que ce même manque à l'endroit de l'Autre – Lacan poursuit ainsi : « Le désir de l'Autre est appréhendé par le sujet dans ce qui ne colle pas, dans les manques du discours de l'Autre [...] ⁶⁶² » – et le graphe du désir le situera et en donnera la formule primordiale dans l'enseignement de Lacan : $S(\bar{A})$, « [...] signifiant d'un manque dans l'Autre, inhérent à sa fonction même d'être le trésor du signifiant.⁶⁶³ »

Si l'Autre est le trésor des signifiants, la logique veut qu'un élément soit exclu, un -1, un « [...] trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté⁶⁶⁴ », or – et c'est tout le sens de la notation de Φ dans le graphe du désir – Lacan refuse de faire de ce manque un analogon du *mana*, à savoir « [...] l'effet d'un symbole zéro [...] ⁶⁶⁵. » Φ est bien davantage « [...] le phallus symbolique impossible à négativer, signifiant de la jouissance⁶⁶⁶ », précisément, ce qui permet de « [...] désigner les rapports du sujet au signifiant⁶⁶⁷ », comme il l'énonce dans *Le désir et son interprétation*. Le phallus est donc cette soustraction signifiante qui fait non seulement du sujet un manque-à-être mais aussi l'élément constitutif même du sujet parlant. Dans cette formule $S(\bar{A})$, S de grand A barré, la barre est donc témoin de l'*incomplétude* de l'Autre, du « [...] manque dans l'Autre [...].⁶⁶⁸ » Un moins-un signifiant manque au cœur de l'Autre.

Le séminaire *D'un Autre à l'autre* de 1968-1969 va être décisif concernant notre propos. Lacan va reconsidérer, dans sa portée du moins, la formule canonique du rapport du sujet au

⁶⁶⁰ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre VI, Le désir et son interprétation*, op.cit., p. 27

⁶⁶¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op.cit. p. 194

⁶⁶² *Ibid.*

⁶⁶³ LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), In. *Écrits*, op.cit., p. 818

⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 819

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 821

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 823

⁶⁶⁷ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre VI, Le désir et son interprétation*, op.cit., p. 49

⁶⁶⁸ MILLER Jacques-Alain, *Séminaire 1986-1987, Ce qui fait insigne*, cours du mercredi 1 avril 1987, inédit

signifiant, à savoir « [...] un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant.⁶⁶⁹ » En effet, sur le modèle de cette même définition, Lacan, au cours de la séance du 27 novembre 1968, va considérer « [...] comme *autre signifiant* le A⁶⁷⁰ » et noter cette articulation $S \rightarrow A$. L'Autre est alors à la fois le « trésor des signifiants » et cet « autre signifiant », ce qui constitue un paradoxe que Lacan souligne d'ailleurs lui-même : « [...] qu'en est-il de poser comme signifiant d'une relation un signifiant qui intervient dans cette relation même ?⁶⁷¹ » Au cœur de cette problématique se loge ce que Le Gaufey nomme une « question russellienne par excellence : est-ce que l'ensemble des signifiants est un ensemble qui se comprend lui-même ou pas ?⁶⁷² » Le déploiement de cette nouvelle écriture, dans une retranscription de la définition du signifiant, amène progressivement à envisager cet Autre comme insaisissable. En effet, si $(S \rightarrow A) =$ l'« autre signifiant » dans la formule et dans le même temps $A =$ le trésor des signifiants, alors la définition peut s'écrire comme suit : $S \rightarrow (S \rightarrow A)$, puis par extension illimitée : $S \rightarrow (S \rightarrow (S \rightarrow A))$, $S \rightarrow (S \rightarrow (S \rightarrow (S \rightarrow A)))$, ... L'Autre est alors toujours fuyant, « [...] il ne donne place qu'à une répétition indéfinie où on ne peut jamais arrêter le recul de A.⁶⁷³ »

Or, au cours de la séance suivante, Lacan substitue à A, la paire dite ordonnée $\{S1-S2\}$ qu'il nomme alors savoir ; cette appellation ne modifiant en rien l'extension illimitée, l'écart irrémédiable entre S et A de la séance précédente, nous pouvons écrire : $\{\{S1\}, \{S1, S2\}\}$, $\{S1\}$, $\{\{S1\}, \{S1, S2\}\}$, ... L'Autre étant désormais le lieu du savoir, ce rapport de S à A accrédite la position selon laquelle il est impossible que S soit dépositaire d'un savoir, car le savoir est sans sujet ; « [...] le S sera forcément exclu du A⁶⁷⁴ » dit Lacan. Mais qu'en est-il alors de l'Autre dans cette configuration ?, ou, comme il le formule : « *Le savoir se sait-il lui-même, ou, de sa structure, est-il béant ?*⁶⁷⁵ » À s'articuler aux signifiants, à témoigner de son « [...] insaisissabilité [...]»⁶⁷⁶ sous la forme topologique du plan projectif où le dedans rejoint le dehors, l'Autre loin d'avoir une faille, est cette faille, il est donc béant. Précision que l'Autre comme lieu du savoir est béant, c'est-à-dire que le savoir est troué parce que l'ensemble des signifiants, à glisser métonymiquement, butte sur la définition du sujet, qui n'est alors que représenté. Comme le souligne Jacques-Alain Miller : « Ce qui nous amène au trou dans le

⁶⁶⁹ LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), In. *Ecrits*, *op.cit.*, p. 819

⁶⁷⁰ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Seuil, Coll. "Champ freudien", 2006, p. 57

⁶⁷¹ *Ibid.*

⁶⁷² LE GAUFEY Guy, *L'Incomplétude du symbolique. De René Descartes à Jacques Lacan*, *op.cit.*, p. 196

⁶⁷³ MILLER Jacques-Alain, *Extimité, Cours 1985-1986*, cours du mercredi 9 avril 1986, inédit

⁶⁷⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op.cit.*, p. 61

⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 60

⁶⁷⁶ *Ibid.*, p. 59

savoir, c'est la représentation du sujet.⁶⁷⁷ » La butée est celle de ce qui reste du savoir, que le discours du maître viendra figurer avec précision, et que la bouteille de Klein laisse apparaître, en l'occurrence l'objet *a*. « [...] l'objet *a* est le trou qui se désigne au niveau de l'Autre [...].⁶⁷⁸ » Cette modélisation topologique figurant « [...] la boucle du savoir qui cherche à s'appréhender lui-même, à la façon du savoir absolu ou du sujet supposé savoir [...].⁶⁷⁹ » L'objet *a* est le trou dans le savoir, le trou de l'Autre impuissant à opérer d'un savoir consistant, qui illustre ainsi que « [...] toujours du signifiant manque et spécialement et spécialement le signifiant fondement de la démonstration.⁶⁸⁰ » À la consistance de *a* comme marque de la jouissance perdue à parler, fait écho l'*inconsistance* de l'Autre à en savoir quelque chose ; le sujet-supposé-savoir est ainsi cette coexistence qui garantit au sujet un savoir sur son être, et nous savons qu'il est au fondement de l'acte analytique de dissiper l'illusoire réponse d'un Autre venant dire le vrai sur le vrai. Il n'est donc pas étonnant de constater que Lacan use du même qualificatif : « C'est donc au moment où il prendrait le plus de *consistance*, que le sujet supposé savoir devrait être supposé vaporisé.⁶⁸¹ »

Si Φ était ce qui venait sanctionner l'*incomplétude* de l'Autre, c'est-à-dire du « [...] manque dans l'Autre [...].⁶⁸² » nous l'avons dit, « petit *a*, tel que Lacan est venu le faire fonctionner, désigne le manque au sens de l'*inconsistance*⁶⁸³ », c'est-à-dire le « [...] manque de l'Autre.⁶⁸⁴ » Dès « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan, à côté de l'incomplétude de l'Autre, soulignait déjà « cette jouissance dont le manque fait l'Autre inconsistant [...].⁶⁸⁵ » Ces caractéristiques renvoient ainsi, et avec l'aide des mathématiques – Gödel en tête – non seulement au fait qu'il n'existe pas d'Autre de l'Autre, mais que l'Autre ne tient pas, « [...] qu'il "ne tienne pas le coup", qu'il n'assume pas son rôle [...].⁶⁸⁶ »

Ainsi donc de ces rappels du lien unissant le désir et l'Autre, le manque-à-être du sujet répondant à celui situé au lieu de et dans l'Autre, et renvoyant sans cesse le désir à sa nature

⁶⁷⁷ MILLER Jacques-Alain, *Extimité, Cours 1985-1986*, cours du mercredi 16 avril 1986, inédit

⁶⁷⁸ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op.cit.*, p. 60

⁶⁷⁹ PORGE Erik, *Les Noms du père chez Jacques Lacan. Ponctuations et problématiques*, Toulouse, Erès, coll. "Point Hors ligne", 1997, p. 123

⁶⁸⁰ MILLER Jacques-Alain, *Le réel dans l'expérience analytique, Cours 1998-1999*, cours du mercredi 02 décembre 1998, inédit

⁶⁸¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op.cit.*, p. 241 (c'est nous qui soulignons)

⁶⁸² MILLER Jacques-Alain, *Ce qui fait insigne, Cours 1986-1987*, cours du mercredi 1 avril 1987, inédit

⁶⁸³ MILLER Jacques-Alain, *Extimité, Cours 1985-1986*, cours du mercredi 21 mai 1986, inédit (C'est nous qui soulignons)

⁶⁸⁴ MILLER Jacques-Alain, *Ce qui fait insigne, Cours 1986-1987*, cours du mercredi 1 avril 1987, inédit

⁶⁸⁵ LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), In. *Ecrits, op.cit.*, p. 819-820

⁶⁸⁶ ABELHAUSER Alain, *Mal de femme. La perversion au féminin*, Paris, Seuil, 2013, p. 327

inextinguible, insatisfaite, donc perpétuellement à *autre chose*. Il nous faut maintenant passer, comme Lacan nous invite à le faire dans *L'éthique de la psychanalyse*, alors qu'il ne le faisait pas encore dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », de chose à La Chose. Lors de la séance du 27 janvier 1960, apparaît ainsi la quatrième occurrence du rapport de l'ennui à l'A/autre C/chose : « Nous retrouvons là, dit Lacan, une structure fondamentale, qui nous permet d'articuler que la Chose dont il s'agit est ouverte dans sa structure à être représentée par ce que nous avons appelé naguère, à propos du discours de l'ennui et de la prière, l'Autre Chose. L'Autre chose, c'est essentiellement la Chose.⁶⁸⁷ »

C'est donc – et il s'agit de notre second point après l'étude de la figure de l'Autre – sur la Chose qu'il convient de s'arrêter un temps afin de clarifier en quoi l'ennui est l'affect du désir d'Autre-chose.

1.2 Le concept de La Chose : rappels théoriques

La Chose, pantonymie par excellence de ce qui est hors signifié, renvoie à la lecture lacanienne – d'influence heideggérienne dans en premier temps – de *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*. Ce texte, qui se veut être une proposition innovante de ce qu'est (non pas un sujet, le terme étant quasiment absent du corpus freudien) le « Je », le *Ich* allemand, à l'aune des fonctionnements psychiques que Freud tente d'explicitier, est d'une importance capitale dans l'élaboration freudienne et le socle théorique du concept de la Chose.

Une perspective énergétique

Freud vise dans ce texte à élaborer un modèle explicatif du psychisme au travers de la discipline neurologique, et notamment du concept d'*Erregungssumme*, soit d'un *quantum* d'excitation, et ce hors de toute tentative de réduction ou de subordination de l'un à l'autre ; car comme le souligne Simonelli : « ce qui est psychique est *représenté* sous forme de processus neurologiques.⁶⁸⁸ »

Dans ce modèle, Freud va user de façon prépondérante du principe d'inertie, jugé à même d'illustrer ce qu'il en est de la conservation de l'énergie chez les êtres vivants. En effet, les expériences cliniques de Freud l'amènent à soutenir que la pathologie est un défaut de « [...] »

⁶⁸⁷ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 143

⁶⁸⁸ SIMONELLI Thierry, « L'Esquisse d'une psychologie scientifique », [En ligne] [URL : <http://www.psychanalyse.lu/articles/SimonelliEsquisse01.htm>]

liquidation [...] ⁶⁸⁹ » du *quantum* d'excitation, là où en contrepoint « [...] il y a la tendance à diminuer à nouveau cette somme d'excitation pour préserver la santé. ⁶⁹⁰ » Ainsi, le psychisme vise à maintenir un état de tension *quasi* nulle, en déchargeant une quantité d'excitation à travers la satisfaction – cette dernière correspondant à une baisse de la tension, l'insatisfaction étant inversement source de tension. Si nous employons ici l'adverbe *quasi*, c'est avant tout pour souligner que l'état de tension zéro n'est jamais atteint par le système psychique, un reste demeure toujours. La satisfaction n'étant jamais suffisamment efficiente pour entraîner une décharge complète du système, un excès subsiste. En outre, l'hypothétique équilibre pur entre la satisfaction et la quantité d'excitation du psychisme, que Freud note $Q=0$ et qui correspondrait au concept de jouissance, ne serait tout simplement pas viable, puisqu'il annihilerait l'extériorité d'un sujet désormais refermé sur lui-même car complet. Ainsi, dire que la décharge d'excitation est source de plaisir, voire de satisfaction, mais qu'elle laisse pour autant impossible la jouissance, revient à dire que le sujet est divisé.

Or Freud fait l'hypothèse que l'équilibre parfait doit nécessairement être atteint pour qu'une limite à la liquidation totale de l'excitation soit posée. Conséquemment, si l'ineffable satisfaction a été atteinte, alors le psychisme – entendons par là les neurones – va désormais décharger l'énergie, source de douleur, selon ces mêmes voies synaptiques ⁶⁹¹ ; néanmoins cette réactivation ne « [...] produisant qu'un analogue de l'objet perçu, c'est-à-dire une hallucination, le mouvement de décharge produira inévitablement une déception et une souffrance [...]. ⁶⁹² » C'est précisément ici que l'on retrouve l'idée de satisfaction, non seulement comme première expérience, mais comme émergence du sujet, cette réactivation étant la résultante d'une « [...] action rendue possible par la mémoire ⁶⁹³ », aussi *inconsciente* qu'elle soit. Mais cette hallucination étant source de déplaisir, Freud introduit le Moi comme instance psychique, instance aspirant à déterminer si l'objet perçu est bien présent dans la réalité comme possible source de satisfaction ; l'objectif étant évidemment d'empêcher l'écoulement de *quantum*

⁶⁸⁹ Nous reprenons le terme utilisé dans l'ouvrage de BALESTRIERE Lina, *Freud et la question des origines*, Paris, De Boeck Supérieur, 2008

⁶⁹⁰ FREUD Sigmund, Conférence du 11 janvier 1893, cité par BALESTRIERE Lina, *Freud et la question des origines*, *op.cit.* p. 26

⁶⁹¹ Les synapses ne furent découvertes qu'à la fin du XIX^e siècle, Freud donc parle plus volontiers de barrières.

⁶⁹² RENAULT Alexandra, « Le sujet de l'expérience chez Freud », *Astériorion* 1, 2003, p. 10 [En ligne] [URL : <http://asterion.revues.org/28>]

⁶⁹³ TRIOL Jean, « Esquisse d'une subjectivation », In. *Ethique du désir : une lecture du séminaire de Lacan : "L'éthique de la psychanalyse"*, Essai Collectif, De Boeck Supérieur, 1999, p. 18

d'énergie dans l'objet halluciné. En ce sens, toute cette théorie freudienne repose sur le constat suivant : « [...] le déplaisir reste la seule mesure éducative.⁶⁹⁴ »

L'inconscient est alors considéré sous l'angle de la mémoire de cette satisfaction originale ; plus précisément comme trace mnésique d'un événement extérieur au sujet dont il ne cessera de tracer le contour. « C'est dans l'expérience de satisfaction que s'origine la mémoire du sujet, qui rend possible son histoire et son identité ; mais cette mémoire est *inconsciente* : elle correspond à un ensemble de traces [...].⁶⁹⁵ » Or la trace, telle un stigmate, n'est déjà plus l'image de l'évènement mais marque de la perception de celle-ci. C'est ainsi qu'il faut comprendre la belle phrase de Ducros : « La trace renvoie donc toujours à quelque chose d'absent, mais qui fut présent, elle est l'absence d'une présence préalable.⁶⁹⁶ »

Le temps inaugural de la pensée

Un problème se pose alors : si les perceptions demeurent en premier lieu inconscientes, comment le psychisme peut-il se prémunir d'une perception hallucinée de l'objet primordial puisqu'il en recherche la réactivation permanente ? Il le fait par le Moi, qui a pour fonction d'inhiber les décharges d'énergie, autrement dit la pulsion, vers les traces mnésiques - hallucinées donc -, afin d'en diriger la poussée continue vers des objets extérieurs. En ce sens, le Moi est garant de l'ouverture du psychisme, limitant par sa fonction le risque funeste que la répétition ne se close sur elle-même, mais surtout, il permet d'éviter le déplaisir qu'entraîne irrémédiablement la « liquidation » de l'énergie sur les objets hallucinés. Ces deux fonctions demeureront prépondérantes chez Freud.

En différant la décharge d'énergie de son but, le Moi instaure le temps du jugement, acte fondamental de la conscience, d'émergence du « Je » freudien. C'est parce qu'il est le lieu où une *épreuve* de réalité⁶⁹⁷ se réalise, que le Moi sera l'instance garante du principe de réalité contre celui de plaisir/déplaisir. Ce temps du jugement, cet acte du Moi discriminant l'intérieur

⁶⁹⁴ FREUD Sigmund, « Esquisse pour une psychologie scientifique », In. *Naissance de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, 1973, p. 381

⁶⁹⁵ RENAULT Alexandra, « Le sujet de l'expérience chez Freud », *Astérian*, *op.cit.* p. 11

⁶⁹⁶ DUCROS Paul, *Ontologie de la psychanalyse*, Paris, Editions L'Harmattan, 2009, p. 65

⁶⁹⁷ « Étant donné que les traces mnésiques peuvent devenir tout aussi conscientes que des perceptions, particulièrement par leur association avec des restes de langage, il existe ici la possibilité de confusion pouvant conduire à la méconnaissance de la réalité. Le moi s'en protège par l'instauration de l'*examen de réalité* [...]. » FREUD Sigmund, « Abrégé de psychanalyse », In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XX. 1937-1939*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 297

et l'extérieur est notamment ce qui permet « [...] d'établir une distinction entre une perception et un souvenir.⁶⁹⁸ »

Ainsi, le Moi, parce qu'il fait l'épreuve de l'extériorité, a la charge d'inhiber, ou de modifier, le but de la pulsion, c'est-à-dire plus concrètement le processus primaire. Le jugement est cet acte à même de statuer sur la coïncidence (ou non-coïncidence) entre « [...] la charge en désir de l'image mnémonique [...]»⁶⁹⁹ et la perception ; leur recouvrement étant source de satisfaction, et inversement. En cela, puisque ce jugement s'établit sur la base d'une expérience ayant déjà eu lieu, la temporalité du sujet s'amorce d'abord comme présentification du passé. « [...] le mouvement de cette demande corporelle infigurable venant investir une trace antérieure laissée par l'objet, constitue le temps inaugural de la pensée.⁷⁰⁰ »

Das Ding, de l'Esquisse à « La négation »

L'*Esquisse pour une psychologie scientifique* de Freud entretient un lien fort avec l'article de 1925 « La négation » (*Die Verneinung*). En effet, si ce dernier instaure les jugements d'attribution et d'existence, Triol y perçoit l'héritage légué par le texte de 1895 dans ce qu'il nomme « le reconnaître » et « le reproduire ».

« Le reconnaître » est caractéristique du mouvement allant du corps – ou plus exactement de l'expérience originaire – à la perception de l'objet extérieur, dans l'optique de « reconnaître l'irréalité de celui-ci⁷⁰¹ », l'objectif étant d'établir un jugement sur la possibilité pour cet objet d'être source de plaisir. Or, la non-coïncidence totale étant largement plus fréquente, il arrive qu'un élément seulement coïncide avec l'expérience : l'élément dit *b* ; qualifié comme « l'attribut⁷⁰² » ou le « prédicat⁷⁰³ » de l'élément *a* qui n'est pas, lui, analogue à la trace mnésique. C'est cet élément que Freud nomme « la chose » (*das Ding*). Ce qu'il faut noter ici, c'est que l'objet de l'expérience originaire demeure irréductible à cette « image mnémonique » et n'entretient aucun lien de ressemblance avec cette dernière. On en déduit alors que l'objet *cause* du désir n'est en aucune façon l'objet *du* désir. « Il n'y a pas, en ce sens qu'il n'y a plus, de lien entre la cause et l'effet.⁷⁰⁴ » Cet mise en exergue de la fonction du « reconnaître » dans L'*Esquisse* fait donc écho au jugement d'attribution tel qu'il est développé en 1925 dans « La

⁶⁹⁸ FREUD Sigmund, « Esquisse pour une psychologie scientifique », *op.cit.*, p. 344

⁶⁹⁹ *Ibid.* p. 345

⁷⁰⁰ GREEN André, *Propédeutique : la métapsychologie revisitée*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 1995, p. 71

⁷⁰¹ FREUD Sigmund, « Esquisse pour une psychologie scientifique », *op.cit.* p. 345

⁷⁰² *Ibid.*, p. 346

⁷⁰³ TRIOL Jean, « Esquisse d'une subjectivation », *op.cit.* p. 21

⁷⁰⁴ DUCROS Paul, *Ontologie de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 65

négarion ». En effet, cet acte de jugement permet d'*attribuer* une qualité à un objet selon une dichotomie, rapportée à l'expérience corporelle, « [...] ce qui est bon, je le mange, je le prends en moi ; ce qui est mauvais, je le crache, je le rejette hors de moi [...].⁷⁰⁵ » Émerge ici la distinction entre le moi et le non-moi, via « [...] les deux opérations primordiales d'introjection et d'expulsion [...].⁷⁰⁶ »

D'un même mouvement, le second legs de L'*Esquisse* envers « La négation » se trouve dans la correspondance entre ce que Triol nomme « le reproduire » dans le texte de 1895 et ce que Freud appellera en 1925 le jugement d'existence. En effet, c'est sur cette absence de causalité entre l'image mnémonique et l'expérience originaire, soit sur cette trace, que ces deux processus naissent. L'objectif ici vise à conclure sur la possibilité ou non de trouver dans la réalité – par les propres perceptions du sujet – l'objet qui, par un jugement d'attribution, fut admis comme étant « bon » ; l'hallucination, nous l'avons vu, se manifestant par une insatisfaction. C'est donc de répétition que le Moi va user afin, non pas de retrouver une représentation de l'objet, mais l'objet lui-même comme étant « [...] encore présent.⁷⁰⁷ » Un second temps s'illustre donc ici, où « [...] ce qui est représenté au-dedans sera ou non retrouvé au-dehors ; s'il l'est, cela confère une existence à la représentation du dedans.⁷⁰⁸ » Dès lors, il faut souligner que c'est de jouissance qu'il s'agit ici ; jouissance toujours visée et jamais atteinte – puisque, irrémédiablement, l'élément noté *a*, la Chose, *Das Ding*, ne sera pas reconnu par le sujet, rendant impossible une adéquation entre l'objet du désir, et ce qui le cause.

Or, à cette répétition toujours insatisfaisante, à cette recherche effrénée via son corps propre comme par ses appels à l'Autre, seul son cri résonnera, comme écho à ce qui désormais demeurera son unique angoisse⁷⁰⁹. Or, « [...] ce cri, là peut-être, nous donne l'assurance de ce quelque chose où le sujet n'apparaît plus que comme signifié mais dans quoi ? Justement dans

⁷⁰⁵ GENET Sophie, « L'aliénation dans l'enseignement de Jacques Lacan. Introduction à cette opération logique et à ses effets dans la structure du sujet », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 14, 2008, [En ligne] [URL : <http://traces.revues.org/383>]

⁷⁰⁶ BALESTRIERE Lina, *Freud et la question des origines*, *op.cit.*, p. 218

⁷⁰⁷ FREUD Sigmund, « La négation », In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XVII. 1923-1925*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 170

⁷⁰⁸ RABINOVITCH Solal, *La Forclusion. Enfermés au dehors*, p. 111 cité par GENET Sophie, « L'aliénation dans l'enseignement de Jacques Lacan. Introduction à cette opération logique et à ses effets dans la structure du sujet », *op.cit.*

⁷⁰⁹ « [...] cette manifestation de l'angoisse coïncide avec l'émergence même au monde de celui qui sera le sujet. Cette manifestation, c'est le cri [...], LACAN Jacques, *Séminaire X, L'angoisse*, *op. cit.*, 2004, p. 377

cette béance ouverte qui, ici anonyme, cosmique, tout de même marquée dans un coin, de deux présences humaines absentes, se distingue, se manifeste comme la structure de l'Autre.⁷¹⁰ »

La Chose freudienne par Lacan

Lacan reviendra sur ce texte de 1895 afin d'en extraire et d'élever à un rang conceptuel majeur *das Ding*, la Chose, qu'il intègre alors à ses propres découvertes. Ainsi sa lecture, en cela très freudienne, lui fait considérer *das Ding* comme un objet à regagner alors même qu'il n'a jamais été perdu – ou alors mythiquement. « *Das Ding* doit en effet être identifié avec le *Wiedrzufinden*, la tendance à retrouver, qui, pour Freud, fonde l'orientation du sujet humain vers l'objet [...]. Aussi bien cet objet, puisqu'il s'agit de le retrouver, nous le qualifions d'objet perdu. Mais cet objet n'a en somme jamais été perdu, quoi qu'il s'agisse essentiellement de le retrouver.⁷¹¹ » Il s'agit en cela d'assimiler la Chose à ce moment – dont Freud déduit qu'il a nécessairement dû arriver – où la satisfaction équivaut à la quantité d'excitation, c'est-à-dire $Q=0$. C'est ainsi la thématique du *retrouver* que Lacan perçoit chez Freud sous la modalité du « toujours-déjà perdu ».

Or, une telle satisfaction maximale, pour ne pas dire totale, impliquerait que « [...] le plaisir y serait trop intense⁷¹² » comme l'indique Lacan, et serait alors l'évanouissement du sujet lui-même. Ainsi, « [l]a Chose freudienne est le lieu de la jouissance intolérable, celui qui concernera la défense primaire.⁷¹³ » De cette zone où le sujet semble s'effacer, il convient qu'il en « [...] conserve sa distance [...]»⁷¹⁴ pour reprendre Lacan, au titre de sa dimension fondamentalement réelle. La Chose est du réel. De ce fait, la Chose est proprement impensable et indicible au sens où elle excède le symbolique, c'est du hors-signifié, ainsi que l'écrit Morin : « Lacan, en suivant le pas de Freud, conçoit la Chose comme apparaissant dans le réel, retranché de la symbolisation.⁷¹⁵ » Topologiquement, la Chose est un trou, un moins-un dans la symbolisation. On comprend alors que l'écart entre le symbolique et la Chose est incommensurable, les mots ne suffisant pas à rejoindre la Chose. Hors signifié, ce trou, « [...] les signifiants se multiplient et se pressent pour le signifier. Aucun n'y arrive.⁷¹⁶ » Cet échec du

⁷¹⁰ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XII, Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, cours du 17 mars 1965, inédit

⁷¹¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVII, L'éthique de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 73

⁷¹² LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op.cit.*, p. 224

⁷¹³ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *Psychanalyse*, 2007/1, n° 8, p. 14

⁷¹⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVII, L'éthique de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 68

⁷¹⁵ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *op.cit.*, p. 7

⁷¹⁶ PAVÓN-CUÉLLAR David, « La Chose en cause », *Lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*, n° 242, 2005, p. 13

langage est tout autant sa condition d'existence, les animaux, êtres non-parlant, n'en disposant pas, le trou ne logeant pas au centre de ce qui les constitue. Les mots donc, ne désignent pas la Chose. Mais il ne s'agit pas tant ici de fustiger l'incapacité des mots à saisir *les choses* dans leur existence radicale – qui est la question philosophique par excellence de la trahison supposée du langage à la pensée, aux vécus, à l'essence même des gens et des choses⁷¹⁷ – mais bien plus à indiquer que les mots ne désignent pas la Chose parce que, « [...] elle est toujours autre Chose.⁷¹⁸ » En effet, comme nous le mentionnions au début de ce chapitre, le mot "chose" appartient à la catégorie linguistique des pantonymes, ces mots génériques et vagues qu'on emploie dans le langage courant à la place d'un mot plus précis (comme "truc", "machin" ou "bidule"). Le langage fonctionne *parce qu'il y a* la Chose, qu'il en constitue le centre absent : « [...] dès le départ, un trou noir se dessine, un *Das Ding* résiste qui reste hors langage, autour duquel ce même langage tourne comme l'argile du vase autour du vide central, mais qu'aucun signifiant ne peut désigner. Cet "extérieur absolu", ce *Fremde* (étranger menaçant), c'est ce autour de quoi danse le langage sans y entrer ; c'est ce que la *réalité* recouvre sans le couvrir.⁷¹⁹ »

En effet, si le modèle freudien de *L'Esquisse* est non seulement l'élaboration d'une théorie de l'émergence du sujet, il vise tout autant « [...] à saisir comment se constitue la réalité chez l'homme⁷²⁰. » Or, la Chose telle qu'éclairée par Lacan permet conséquemment de redoubler l'écart entre les mots et les choses par celui entre Réel et réalité ; la Chose étant « [...] ce qui du réel - entendez ici un réel que nous n'avons pas encore à limiter, le réel dans sa totalité, aussi bien le réel qui est du sujet, quel le réel auquel il a affaire comme lui étant extérieur - ce qui, du réel primordial, dirons-nous, pâtit du signifiant.⁷²¹ » En cela, les deux principes qui sont celui du plaisir puis celui de réalité, nous l'avons dit, visent chez Freud à retrouver dans la réalité les traces de cette première satisfaction totale, conséquemment « [...] on mesure que la *réalité* ne recouvre pas le *réel* et n'est en aucun cas synonyme d'objectivité externe. La réalité, c'est ce qui bouche l'absence de *Das Ding* : à ce vide, se substitue une organisation de signifiants (*Vorstellungen*) qui font le tour du manque de la Chose. La réalité fait bouche-trou ; elle est

⁷¹⁷ Je reprends le titre de l'ouvrage consacré à la question de la Chose et de l'objet a : MORIN Isabelle, *Gens et choses. De la chose à l'objet a*, Paris, Editions de l'insu, 2002

⁷¹⁸ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *op.cit.*, p. 7

⁷¹⁹ ANSALDI Jean, « La notion de *Das Ding* », In. *Lire Lacan : L'éthique de la psychanalyse. Le Séminaire VII*, Nîmes, Champ social, coll. "Psychanalyse", 1998, p. 23

⁷²⁰ MORIN Isabelle, *Gens et choses. De la chose à l'objet a*, *op.cit.*, p. 31

⁷²¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVII, L'éthique de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 142

réalité d'abord psychique régulant le principe de plaisir, permettant ainsi la poursuite du désir et de ses investissements sur des objets (*Sachen*) substitutifs.⁷²² »

On retrouve de nouveau la Chose dans sa dimension de ne pouvoir être qu'autre chose, au sens de n'être que toujours représentée par autre chose. C'est ce qu'indique Pavón Cuéllar dans le cours qu'il donna en 2003-2004 à l'Université Paris VIII : « La Chose reste chez elle, dans le réel. En dehors de ce réel, en dehors d'elle-même, la Chose doit être absente. Elle est en fait absente, elle est perdue pour toujours et depuis toujours, dans ce monde imaginaire où nous habitons, dans lequel la Chose, qui n'est représentable que d'une manière symbolique ou imaginaire, ne pourra donc être représentable que par autre chose.⁷²³ » Assertion bien entendu déjà présente chez Lacan dans *L'éthique* : « [La Chose] sera toujours représentée par un vide, précisément en ceci qu'elle ne peut pas être représentée par autre chose - ou plus exactement qu'elle ne peut qu'être représentée par autre chose.⁷²⁴ »

Au travers de la multiplication de ces « autres choses » que chaque sujet cherche à investir, en passant par l'impossibilité de fonder objectivement la réalité, jusqu'à l'irréconciliable écart entre mot et chose, la Chose semble introduire et sceller la solitude du sujet ainsi qu'une nécessaire anomie sociale. « Du fait du langage et du réel qui reste hors représentation, du fait de l'écart entre signifiant et signifié, ou entre les mots et la Chose, entre l'homme et la femme, tout ceci conduit à un *Il n'y a pas*, qui fait trou, qui va jusqu'à "il n'y a pas de rapport sexuel".⁷²⁵ » Or, la Chose ne serait-elle pas *in fine* ce qui permet également de réunir, ne serait-ce, comme on dit, sous une même bannière ? La Chose comme premier commun donc, c'est là l'idée judicieuse que développe Causse après Heidegger : « La Chose est le monde commun, le monde partageable et, en ce sens, la création est constitution ou reconstitution, *via* l'art, de tout un monde commun, s'il est vrai que ce que nous partageons, ce n'est pas d'abord un imaginaire mais sa source (même s'il y a de l'imaginaire commun). Autrement dit, les humains ne sont pas liés par une même possession, un même rapport à l'objet, mais par ce qui fait défaut à chacun, c'est-à-dire par une même absence constitutive de l'être au monde.⁷²⁶ »

Reprenons à présent notre analyse de l'ennui à la lumière de cette réflexion sur la Chose.

⁷²² ANSALDI Jean, « La notion de *Das Ding* », *op.cit.*, p. 28

⁷²³ PAVÓN-CUÉLLAR David, *La Chose de Lacan*, cours au Département de Psychanalyse de l'Université de Paris VIII, 2003-2004, *inédit*

⁷²⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVII, L'éthique de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 155

⁷²⁵ MORIN Isabelle, *Gens et choses. De la chose à l'objet a*, *op.cit.*, p. 25

⁷²⁶ CAUSSE Jean-Daniel, « Le concept de création ex nihilo et ses enjeux cliniques », In. VINOT Frédéric, *Les médiations thérapeutiques par l'art. Le Réel en jeu*, Toulouse, Érès, "Psychanalyse", 2014, p. 197

Chapitre second : L'ennui et le désir d'Autre-chose, première variation : le désir

Tout d'abord, il nous semble difficilement soutenable que Lacan, parlant de cette dimension de l'Autre-chose, l'écrive « Autre-Chose », c'est-à-dire avec une majuscule à Autre et une à Chose. Nous n'avons trouvé qu'une seule trace de cette orthographe, dans le séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, où il est effectivement écrit « l'Autre Chose » (sans trait d'union). Or, ce séminaire ayant été publié cinq ans après la mort de Lacan, il paraît difficile d'accréditer le choix éditorial de Milner sur ce point. Comme le remarque Chemama : « Ça vous savez on n'en sait rien ; il dit "Autre chose", alors évidemment peut-être si on le prononce comme ça, on entend qu'on peut mettre une majuscule.⁷²⁷ » Lorsque dans « Radiophonie », il aborde la question de l'ennui dans son rapport au désir d'Autre-chose, il précise d'ailleurs, et uniquement donc, « [...] avec un grand A⁷²⁸ ». La graphie « Autre Chose » étant d'ailleurs curieuse, au sein même du séminaire sur l'éthique, puisque comme nous le rappelions plus haut, il ajoute « L'Autre chose, c'est essentiellement la Chose.⁷²⁹ » Comment comprendre, si on ajoute des majuscules à Autre et Chose, que l'*Autre Chose* soit la *Chose* ; notamment au regard de la notion de vide dans la reprise du concept de Chose par Lacan ? Nous utiliserons ainsi l'orthographe « l'Autre-chose », telle qu'elle est présente dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » et dans « Radiophonie ».

Enfin, l'utilisation du trait d'union demanderait une analyse plus globale et plus fine dans le corpus lacanien (Nom-du-Père, Joui-sens, Après-coup, Un-dire, Plus-un, Dieu-re, etc.) Pourquoi donc « Autre-chose » et non « Autre chose » ? Premièrement, nous soutenons que cette utilisation du trait permet une mise en relation entre ces deux termes laissant apparaître une unité syntaxique (comme dans "porte-monnaie" par exemple). En cela, affirmer que l'ennui est l'affect du désir d'Autre-chose permet paradoxalement de positiver ce désir et de d'indiquer que ce n'est pas un désir de quelque chose d'autre – avec la dimension indiscernable que cela produit – mais un désir qui porte précisément sur l'Autre-chose ; la différence, aussi minime soit-elle, a son importance – nous allons y revenir.

⁷²⁷ CHEMAMA Roland, « Angoisse et fantasme », In. *Questions cliniques : qu'appelons-nous fantasme ?*, Toulouse, Érès, coll. "ALI", 2013, p. 77

⁷²⁸ LACAN Jacques, « Radiophonie », *op.cit.*, p. 414

⁷²⁹ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 143

Ces précisions établies, lier l'ennui et le désir d'Autre-chose tel que Lacan le propose, se retrouve dans plusieurs *variations*, comme on le dit en musique en parlant d'un thème. Or, le thème de l'ennui et de l'Autre-chose se décline en trois versions.

La première variation concerne le désir, l'ennui étant l'affect du *désir* d'Autre-chose.

Explorer la dimension de « l'Autre-chose » dans son lien au désir est sous-tendu par la position selon laquelle l'affect d'ennui lui-même entretient un rapport au désir. Car, il convient de maintenir qu'il y a du désir chez le sujet accablé d'ennui, précisément parce que « [...] l'on s'ennuie partout où le désir n'est pas mort.⁷³⁰ »

Une telle mise en lien n'est en soi pas une novation analytique, et encore moins lacanienne, mais au contraire le prolongement d'une tradition déjà ancienne. On retrouve des développements indiquant la présence d'un désir dans l'ennui dans la tradition acétique⁷³¹, philosophique, psychiatrique et jusque dans la pensée anglo-saxonne centrée sur le Moi – notre première partie sur l'histoire de l'affect d'ennui en témoigne. Or, il est possible d'entendre ces différentes théories selon deux axes : l'un interprétant la présence d'un désir en terme d'intensité, l'autre en terme de structure.

L'interprétation *intensive* du désir dans l'ennui indique certes sa présence, mais une présence à bas bruit, minimale. On retrouve notamment ici la pensée psychiatrique. En effet, Tardieu dans *L'Ennui. Étude psychologique* fait de l'ennui, l'envers du désir, selon une interprétation schopenhauerienne. Car le sentiment du désir est, pour lui, « [...] le premier-né dans notre cœur [...]»⁷³² » celui qui est source de « [...] toutes les impatiences d'une activité ardente, mise en face de la vie tenue pour attirante et irrésistible⁷³³. » L'ennui n'est que son contre-coup, il est « [...] dessèchement interne [...]»⁷³⁴ » et en cela, non pas absence de désir, mais désir étouffé, l'ennui « [...] s'emploie[ant] à paralyser les suprêmes palpitations du cœur.⁷³⁵ » Ainsi Tardieu propose-t-il de définir l'ennui comme suit : « *L'ennui est une souffrance qui va du malaise inconscient au désespoir raisonné ; conditionnée par les causes les plus diverses, sa raison profonde est un ralentissement appréciable de notre mouvement vital.*⁷³⁶ » Dupuis, psychiatre également, reprend les travaux sur le sujet dans son article « L'ennui morbide », et

⁷³⁰ CLERGET Joël, « L'ennui, fleur du désir », *Enfances & Psy*, 2016/2, n° 70, p. 46

⁷³¹ Voir première partie.

⁷³² TARDIEU Emile, *L'Ennui. Etude psychologique*, 2e édition, revue et corrigée, Paris, Alcan, 1913, p. 3

⁷³³ *Idem*

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 4

⁷³⁵ *Idem*

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 3

fait peser la nature de la *cause* sur un environnement insatisfaisant : l'ennui est ainsi le fait de « se maintenir par contrainte, au contact d'un stimulant insuffisant [...].⁷³⁷ » Pour lui, il se cristalliserait alors sous la forme « [...] qu'importe ceci *ou* cela ?⁷³⁸ » où s'illustrerait physiologiquement « [...] l'affaiblissement primaire du désir avec une tension relativement meilleure.⁷³⁹ » On retrouve enfin des similarités avec ce que peut dire Janet de la figure de l'ennuyé : « Il continue à avoir des désirs, c'est-à-dire à ajouter des efforts à une tendance en érection, mais il ne réussit pas avec celle-ci et il recommence indéfiniment avec une autre, en mêlant la fatigue avec l'effort.⁷⁴⁰ »

Chez Tardieu, Dupuis ou Janet, le désir est ainsi certes présent au sein de l'ennui mais en faible intensité, et souvent empêché, que ce soit à cause de la faible constitution du sujet ou de son environnement.

Cette approche n'est pas sans rappeler ce qu'a produit la pensée psychanalytique anglo-saxonne sur le thème de l'ennui, chez Lipps (1906) Fenichel (1934) et Greenson (1953) notamment. Cette pensée associe la *capacité* (moïque) du sujet et le degré de stimuli de l'environnement. Lipps, psychanalyste allemand mais à l'influence importante dans les pays anglophones, définissait notamment l'ennui « [...] comme un sentiment de déplaisir dû au conflit entre la nécessité d'une occupation psychique intense et le manque de stimulation ou l'incapacité à se laisser stimuler.⁷⁴¹ » Il s'agit de fait d'un désir, mais affaibli car retranché de son but, et donc inhibé. C'est ce que soutient, à la suite de Lipps, Fenichel : « L'ennui se caractérise par la coexistence d'un besoin d'activité et d'une inhibition de l'activité, ainsi que par une soif de stimuli et une insatisfaction à l'égard des stimuli disponibles. Ainsi, le problème central de la psychologie de l'ennui est l'inhibition à la fois de la pulsion d'activité et de la disposition à accepter les stimuli recherchés.⁷⁴² » De même pour Philipps, s'il y a du désir dans l'ennui, c'est avant tout parce que l'ennui vise à faire taire le désir : « [...] nous pouvons penser à l'ennui

⁷³⁷ DUPUIS Léon, « L'ennui morbide », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1922, T. 93, p. 421

⁷³⁸ *Ibid.*, p. 435

⁷³⁹ *Idem*

⁷⁴⁰ JANET Pierre, *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments*, TII, Paris, Librairie Félix Alcan, 1926.

⁷⁴¹ LIPPS Theodor, *Leitfaden der Psychologie*, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1906, p. 298 (C'est nous qui traduisons)

⁷⁴² FENICHEL Otto, « On the Psychology of Boredom », In. RAPAPORT David, *Organization and Pathology of Thought: Selected Sources, op. cit.*, p. 349 (C'est nous qui traduisons)

comme une défense contre l'attente, qui est, indirectement, une reconnaissance de la possibilité du désir.⁷⁴³ »

Sans agrandir la liste des auteurs que nous pourrions inscrire dans cet axe stipulant un désir affaibli dans l'ennui, il est notable qu'il s'agit parallèlement d'auteurs pensant l'ennui dans une dimension malade – ennui pathologique pour certains, morbide ou agité pour d'autres. Il s'agit toujours de pointer en quoi l'ennui viendrait faire signe vers une affliction du sujet.

L'axe structural que nous allons aborder à présent diffère radicalement de l'axe d'intensité que nous venons d'exposer. En effet, s'il considère également le désir dans l'ennui, il en fait plutôt le révélateur de la structure même du désir et parallèlement de l'ennui comme tonalité fondamentale, pour reprendre la terminologie heideggerienne. Certains philosophes ont pensé l'ennui dans sa dimension structurelle, comme Pascal, dont nous parlions plus haut, mais aussi Cioran ou Jankélévitch. Des auteurs et poètes également, à l'image de Leopardi, dans ses *Pensées* :

L'ennui est, d'une certaine façon, le plus sublime des sentiments humains. Je ne crois pas que de l'examen d'un tel sentiment naissent les conséquences que plusieurs philosophes ont cru pouvoir en tirer, mais le fait de ne pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre, ni, pour ainsi dire, par la terre entière ; le fait de considérer la grandeur inestimable de l'espace, le nombre et la vastité merveilleuse des mondes, et trouver que tout cela est peu de chose par rapport à la capacité de l'âme; le fait d'imaginer le nombre des mondes infinis, et l'univers infini, et sentir que l'âme et notre désir est encore plus grand qu'un tel univers; le fait d'accuser les choses d'insuffisance et de nullité, souffrir le manque et le vide, et donc l'ennui, en me semble le plus grand signe de grandeur et de noblesse de la nature humaine.⁷⁴⁴

Cet élan positif trouve sa version pessimiste chez l'écrivain Pessoa par exemple, chez qui l'ennui est une tonalité fondamentale épuisante car il est la conscience de tout ce qui dépasse l'Homme :

L'ennui est bien la lassitude du monde, le malaise de se sentir vivre, la fatigue d'avoir déjà vécu ; l'ennui est bien, réellement, la sensation charnelle de la vacuité surabondante des choses. Mais plus que tout cela, l'ennui c'est aussi la lassitude d'autres mondes, qu'ils existent ou non ; le malaise de devoir vivre, même en étant un autre, même d'une autre manière, même dans un autre monde ; la fatigue, non pas seulement d'hier et d'aujourd'hui, mais encore de demain et de l'éternité même, si elle existe - ou du néant, si c'est lui l'éternité. [...] Ce n'est pas seulement la vacuité des choses et des êtres qui blesse l'âme quand elle est en proie à l'ennui ; c'est aussi la vacuité de quelque

⁷⁴³ PHILLIPS Adam, *On Kissing Tickling and Being Bored: Psychoanalytic Essays on the Unexamined Life*, Boston, Harvard University Press, 1993, p. 76 (C'est nous qui traduisons)

⁷⁴⁴ Cité par PINERI Riccardo, *Leopardi et le retrait de la voix*, Paris, Vin, 1994, p. 130

chose d'autre, qui n'est ni les choses ni les êtres, c'est la vacuité de l'âme elle-même qui ressent ce vide, qui s'éprouve elle-même comme du vide, et qui, s'y retrouvant, se dégoûte elle-même et se répudie. [...] Quoi donc ? Qu'y a-t-il d'autre, dans l'air profond, que l'air profond lui-même, qui n'est rien ? Qu'y a-t-il d'autre dans le ciel qu'une teinte qui ne lui appartient pas ? [...] Dans tout cela, qu'y a-t-il d'autre que moi ? Ah, mais l'ennui c'est cela, simplement cela. C'est que dans tout ce qui existe - ciel, terre, univers -, dans tout cela, il n'y ait que moi.⁷⁴⁵

On voit que dans les exemples cités, c'est la même interprétation *structurale* du désir dans l'ennui qui est faite, visant à interroger et à éclairer la nature, non pas affaiblie de celui-ci, mais bien plus foncièrement indéterminée et inextinguible. Philosophes, poètes et écrivains se retrouvent ici en nombre, à l'image d'Oberman, le personnage de Senancour, qui s'exclame : « Au milieu de ce que j'ai désiré, tout me manque ; je n'ai rien obtenu, je ne possède rien : l'ennui consume ma durée dans un long silence.⁷⁴⁶ » Il est aisé de percevoir en quoi la dimension de la structure s'oppose à celle de l'interprétation *intensive*, tant il n'est ici plus question de normal et de pathologique, mais du désir en tant qu'il est constitutif du sujet lui-même – autrement dit loin de toute valence négative mais comme ressort du rapport du sujet au monde. Notre première partie, interrogeant l'ennui au lieu de l'Autre⁷⁴⁷, indiquait déjà la présence d'un désir en ces lieux pourtant marqués du sceau du cloisonnement, de la claustration et où – pour reprendre un vocabulaire aujourd'hui usité – il serait aisé mais faux d'y voir un affaiblissement de la vitalité du sujet. Surtout, il s'illustre dans ces discours la formule canonique de l'ennui dans son lien au désir : *À quoi bon ?*

Finalement, le « qu'importe ceci *ou* cela » de Dupuis met en parallèle deux choses, pour les renvoyer dos à dos, du fait de la pauvreté de l'intérêt qu'elles suscitent, et du faible désir qu'elles produisent, induisant *in fine* une figure de l'ennuyé qui s'apparente à un indécis, au pire atteint d'une forme de paresse malade, au mieux affligé d'une forme de distante sagesse face au monde phénoménal, mais dans tous les cas souffrant d'une forme de désir affaiblie, aplatie, d'un désir quelconque. À l'opposé du « qu'importe ceci *ou* cela », on trouve la formule, structurale, de Baudelaire dans une lettre à sa mère, qui semble très proche de celle de Dupuis, mais dont le sens est en réalité très différent et qu'on retrouve de multiples fois dans la parole de sujet affecté d'ennui : « Je me demande sans cesse “à quoi bon ceci” “à quoi bon cela”⁷⁴⁸ ». Ici, il ne s'agit plus ici d'une mise en rapport de deux objets similairement peu désirables ("ceci

⁷⁴⁵ PESSOA, Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*, op.cit., p. 368-340

⁷⁴⁶ SENANCOUR Étienne Pivert de, *Obermann*, Paris, Gallimard, coll. "Folio classique", 1984, p. 381

⁷⁴⁷ Voir première partie.

⁷⁴⁸ BAUDELAIRE Charles, *Correspondance I*, Paris, Gallimard, coll. "La Pléiade", 1993, p. 438

ou cela"), mais d'un questionnement même sur le désir, non plus *pourquoi désirer ceci plutôt que cela ?*, mais *à quoi bon désirer (ceci) ?*, tout court. C'est de cette même forme d'ennui dont souffre Emma Bovary (« Elle abandonna la musique ? Pourquoi jouer ? qui l'entendrait ? [...] Elle laissa dans l'armoire ses cartons à dessin et la tapisserie, à quoi bon ! à quoi bon !⁷⁴⁹ »), que décrit Verlaine (« L'ennemi se déguise en l'Ennui et me dit : “A quoi bon, pauvre dupe ?”⁷⁵⁰»), ou que perçoit Aragon (« Je vois le spectre absurde de mon sort... Ce spectre c'est l'ennui. Il sait les journaux par cœur. Il raconte des histoires qui ne font pas rire. Il passe sur ses yeux une main de ténèbres. N'est-ce pas ? disent les Français à tout bout de champ ; mais lui une cheville terrible scande ses paroles ; à quoi bon ?⁷⁵¹ »)

Néanmoins, il n'est pas nécessaire d'entendre ce *à quoi bon ?* dans un sens désabusé, nihiliste, car comme le fait remarquer à juste titre Minkowski – un des rares psychiatres à ne pas s'insérer dans la longue liste des tenants d'une théorie *intensive* du désir dans l'ennui – « [...] l'ennui [...] est loin d'être dénué de vie, puisqu'il cache le désir qu'il en soit autrement.⁷⁵² » Cette dimension de l'ennui comme désir d'A/autre fait écho aux élaborations de Lacan comme affect du désir d'Autre-chose. Nous pouvons, de façon à continuer d'approfondir notre analyse, faire jouer l'emploi de la majuscule (Autre) ou non (autre) afin de distinguer des degrés d'interprétations différents.

2.1 Le désir d'autre chose (minuscule)

Le désir d'autre chose est de fait la formule même du désir dans son sens le plus partagé. Il indique simultanément sa constance et sa réalisation impossible, c'est-à-dire sa course illimitée. C'est comme cela qu'en parle Soler :

C'est très particulier le désir d'autre chose, c'est très intéressant, je vais m'y arrêter sûrement un peu plus dans mon cours cette année. Le désir d'autre chose est une définition de la dépressivité névrotique. La dépressivité névrotique n'est pas la dépressivité d'époque, c'est une dépressivité qui tient à la névrose. Comment se traduit le désir d'autre chose dans la névrose ? Il y a une phrase populaire qui en donne l'idée : jamais contente, ou jamais content, rien ne satisfait. Il y a dans le désir d'autre chose

⁷⁴⁹ FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary : mœurs de province*, Paris, G. Charpentier, 1880, p. 69

⁷⁵⁰ MINKOWSKI Eugène, *Le temps vécu*, op.cit., p. 313

⁷⁵¹ Cité par NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'Ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, op.cit., p. 69

⁷⁵² MINKOWSKI Eugène, *Le Temps vécu*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p. 313

quelque chose comme un négativisme, un négativisme qui porte une sorte de dégoût du monde, de dégoût de tout ce qui peut s'obtenir. Certes, tout ce qui peut s'obtenir ne suffit pas, rien de ce qui s'obtient ne suffit, c'est structural, nous le savons, mais enfin on s'en satisfait quand même plus ou moins, des bonus. Eh bien il y a des sujets qui ne veulent pas des bonus, en tout cas pas des bonus dont les autres se satisfont, des bonus proposés. Alors évidemment ça n'empêche pas que le désir d'autre chose ne comporte son bonus lui-même, interne. Le désir d'autre chose est fondé sur le fait qu'aucun objet ne peut étancher la perte constituante du désir. Il faudrait détailler ce qu'est cette perte, mais enfin aucun objet ne peut l'étancher, et donc le désir d'autre chose est toujours latent.⁷⁵³

Ce désir d'autre chose qui fait passer d'un gain à un autre, d'une possession à une autre, trouve, dans la logique du discours actuel, de quoi s'alimenter. En effet, le discours capitaliste, puisque c'est de lui qu'il est question, est bien porteur de cet idéal tout individuel visant à lester le sujet du poids de sa propre réalisation en le confrontant, dans son coin pourrait-on dire, aux objets produits en masse. Ce discours que Lacan développe à Rome en 1972 épouse ainsi la structure manquante du sujet et la course du désir en promouvant un « [...] service des biens supposés l'éteindre en le satisfaisant [...].⁷⁵⁴ » *Supposé* bien entendu, tant il s'agit là d'un impossible, voire d'un échec, qui est tout autant gage de réussite du discours capitaliste, qui n'a qu'à répéter l'opération, sans cesser, jusqu'à la consommation : « Le discours capitaliste permettait vraiment la restitution de l'objet *a* au sujet, la consommation ne se répéterait pas et le sujet se tairait pour toujours. Le désir n'est pas tué, la quête se poursuit, encore et encore, produisant, de par la méprise qui se situe dans l'idéal de complétude, une frustration de masse. Ce discours tournerait court si le sujet en venait à se compléter définitivement par l'objet que lui offre la technoscience et le marché, or c'est bien la répétition de la rencontre ratée avec l'objet perdu qui est à son principe, soit la division du sujet.⁷⁵⁵ »

Or, si le discours capitaliste « [...] proposera justement au sujet toujours d'autres choses à consommer, pour qu'il trompe son ennui ⁷⁵⁶», il est manifeste que ces objets, gadgets plus précisément pour reprendre à dessein l'anglicisme dont use Lacan, sont produits afin d'attiser le désir, d'où la prévalence de leur valeur d'usage sur leur valeur d'échange. Mais surtout, il nous semble intéressant de dégager, ce que Benjamin notamment met en avant, que ces gadgets

⁷⁵³ SOLER Colette, « Le désir, pas sans la jouissance », *Revue Tupeuxsavoir*, novembre 2017 [en ligne] [URL : <https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/le-desir-pas-sans-la-jouissance>]

⁷⁵⁴ ASKOFARÉ Sidi et SAURET Marie-Jean, « La contribution éthique de la psychanalyse au monde de la globalisation : faire fond sur le symptôme », *Les Cahiers psychologie politique. Revue d'information, de réflexion et de recherche*, n°22, Janvier 2013 [En ligne]

⁷⁵⁵ VICTORIA Bernard, *L'Époque, les discours, l'amour : approche structurale et historique de l'indifférence aux choses de l'amour*, Thèse de doctorat en psychologie sous la direction de ASKOFARÉ Sidi, 2015, p. 128

⁷⁵⁶ BERNARD David, « Lacan et la modernité », *Mensuel. Ecole de psychanalyse des Forums du Champ lacanien*, n°109, Novembre 2006, p. 39

sont tout à la fois reproductibles mais produits en masse et pour la masse. En cela, le marché du gadget répond à une logique du pour-tous, ce que la publicité ne cesse de promouvoir afin d'être « dans le coup » c'est-à-dire de répondre à la mode qu'elle définit elle-même. En cela on peut percevoir en quoi le désir d'autre chose témoigne de l'ennui puisque – considéré ici en minuscule – on retrouve à la fois la logique capitaliste et cette logique unifiante dont nous avons déjà indiqué la propension à produire de l'ennui. Car *in fine*, le discours capitaliste produit certes les mêmes gadgets pour-tous, mais il vise simultanément à produire des mêmes sujets, uniformisés devant le marché. C'est donc cette logique du même que nous retrouvons ici, car, que l'on parle des gadgets produits ou du sujet, les choses tendent à être identiques entre-elles.

En cela, le discours dominant actuellement produit non seulement « [...] une frustration de masse⁷⁵⁷ » parallèlement à un affect d'angoisse « [...] aujourd'hui fonction du discours capitaliste⁷⁵⁸ », mais il produit également l'affect d'ennui en tant que précisément il se loge dans l'insatisfaction structurale du sujet. En cela, l'ennui est un affect témoignant de l'échec du discours capitaliste à double titre : non seulement à satisfaire son désir, mais tout autant à l'embarquer dans une logique consumériste et consumante, l'ennui venant recouvrir cette logique de *mêmeté* et de *pour-tous* par un silencieux mais tonitruant bâillement : *à quoi bon ?*

Nous soutenons ainsi que le rapport de l'ennui au désir révèle la structure même de ce dernier, car il ne s'agit pas de faire de l'ennui un affect déceptif, au sens où il témoignerait d'un ennui de *ceci*, puis d'un ennui de *cela*, répété indéfiniment. Une telle interprétation redoublerait une conception de l'ennui comme mécontentement permanent ou comme affaiblissement d'un désir, autrement dit une telle approche tendrait à faire de l'ennui un affect du *défaut*. C'est ce que Vengeon repère parfaitement en écartant cette hypothèse selon laquelle : « [...] l'ennui viendrait de ce que le désir ne trouve aucun objet qui lui convienne, il se serait en quelque sorte trompé de lieu, il serait au désert. Ce serait encore une interprétation de l'ennui comme vide à remplir.⁷⁵⁹ » Or, et en prenant appui sur nos analyses précédentes, on peut affirmer que l'ennui a plus rapport avec la notion de totalité⁷⁶⁰, car ce n'est pas que, pris un à un, les objets sont insatisfaisants qui crée l'ennui, mais davantage que ces objets sont en excès par rapport au désir, qu'ils sont comme en trop-plein. Ici, nous rejoignons la considération de Durif-Varembont : « Le sujet contemporain est d'une certaine manière capté par les idéaux, victime d'un trop-plein

⁷⁵⁷ VICTORIA Bernard, *L'époque, les discours, l'amour : approche structurale et historique de l'indifférence aux choses de l'amour*, *op.cit.*, p. 129

⁷⁵⁸ SOLER Colette, *Séminaire 2000-2001, L'angoisse du prolétaire généralisé*, inédit

⁷⁵⁹ VENGEON Frédéric, « La force de l'ennui », *op.cit.*, p. 14

⁷⁶⁰ Voir seconde partie.

de signifiés (la parlote) annulant les effets de signifiants. Ne jamais s'ennuyer est le signe d'une prise subjective par et pour les objets, aussi, l'ennui, et notamment quand il apparaît dans une cure, peut être considéré comme un progrès dans la mesure où il déconstruit le leurre des objets.⁷⁶¹ » N'est-ce pas une telle perception de l'affect d'ennui qui se déduit également dans cette analyse que fait Obermann : « L'ennui naît de l'opposition entre ce que l'on imagine et ce que l'on éprouve, entre la faiblesse de ce qui est, et l'étendue de ce que l'on veut ; il naît du vague des désirs et de l'indolence d'action ; de cet état de suspension et d'incertitude où cent affections combattues s'éteignent mutuellement ; où l'on ne sait plus que désirer, précisément parce que l'on a trop de désirs [...].⁷⁶² » ? C'est parce qu'il se présente « [...] comme une forme pleine derrière son vide apparent [...]»⁷⁶³ que nous retrouvons ici la notion de totalité adjointe à l'ennui.

Ce désir d'autre chose n'est-il pas, considéré de la sorte, comme le désir lui-même⁷⁶⁴, c'est-à-dire fondamentalement indéterminé ? Ce que souligne Soler à propos du désir permet en contrepoint d'y lire la place de l'ennui, celle d'être, pour un temps, affectée par l'écart entre le désir et le désirable. Il écrit : « Béance entre la cause et l'objet électif qui fixerait le désir et lui donnerait ses formes finies, vivables dans un lien social. On peut représenter cette structure de béance du désir indéterminé, sans but spécifique : a ? d ? (... ?...). Dit autrement, la cause fait désirer, vecteur, mais laisse la cible en blanc. Elle ne dit pas... le désirable. Il y a certes des types de désir en fonction des coupures corporelles, et on peut parler de désir oral, anal, scopique, invoquant, pour spécifier le plus-de-jouir visé, mais ça ne dit rien d'un partenaire électif d'où prélever ce plus-de-jouir, qui, par rapport à l'objet cause, apparaît toujours comme un "leurre". Lacan a d'ailleurs énuméré quelques-unes des formes du désir indéterminé que domine le désir... d'autre chose : l'ennui, la prière, la veille, l'attente.⁷⁶⁵ »

Cet écart que l'ennui exprime, celui du non-recouvrement du désir et du désirable, renvoie précisément à ce que notait Lacan, dans *Les Formations de l'inconscient*, sur le désir d'autre-chose, à savoir qu'il est le désir d'autre chose « [...] comme tel.⁷⁶⁶ » En cela, « [...] ce dont il

⁷⁶¹ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « L'ennui, opérateur privilégié pour une clinique du lien social », *op.cit.*, p. 101

⁷⁶² SENANCOUR Étienne Pivert de, *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, Paris, Tynna, 1798, p. 90-92

⁷⁶³ GARCIA-FONS Tristan, « L'obscur clarté de l'ennui », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2005/2, n°60, p. 39

⁷⁶⁴ D'où son rapport à la métonymie, comme le rappelle Miller : « De ce fait, l'être est toujours déjà perdu dans la métonymie. C'est pourquoi la métonymie est normalement au service du désir d'autre chose - ce que Lacan évoque dans sa "Question préliminaire" ».

⁷⁶⁵ SOLER Colette, Lacan, *L'inconscient réinventé*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Hors collection", 2009, p. 162

⁷⁶⁶ ref

s'agit, c'est ne pas mettre l'accent sur tel contenu particulier, fût-ce d'ailleurs pour l'interpréter (la saucisse ...) mais sur le simple fait qu'il s'agit d'un désir Autre. »

2.2 Le désir d'Autre-chose (majuscule)

C'est en cela, et en toute logique, que l'ennui est l'affect du désir d'Autre-chose, avec une majuscule car il est l'effet de ce qui dans le désir est structurellement lié à l'Autre-chose, c'est-à-dire à la Chose elle-même comme le soulignait Lacan, nous le rappelions plus haut⁷⁶⁷. C'est bien parce que la Chose est « [...] ce lieu où le désir a pris sa première marque [...] »⁷⁶⁸ – mais lieu vide, hors signifié, inaccessible et irretrouvable (sans qu'il ait été perdu) – que le désir ne visera précisément que des objets toujours-déjà de substitution, autrement dit toujours Autre-chose que la Chose. C'est ce que Lacan répète à plus reprises : « Cette Chose [...] sera toujours représentée par un vide, précisément en cela qu'elle ne peut pas être représentée par autre chose – ou plus exactement qu'elle ne peut qu'être représentée par autre chose⁷⁶⁹ » ou encore « [...] de sa nature, elle est, dans les retrouvailles de l'objet, représentée par autre chose.⁷⁷⁰ » Surtout, la Chose, *das Ding*, parce qu'in-symbolisable et irreprésentable est néanmoins, et pour cette raison même, l'endroit d'où s'originent les représentations : « [...] *das Ding* c'est autre chose – c'est une fonction primordiale, qui se situe au niveau initial d'instauration de la gravitation des *Vorstellungen* inconscientes.⁷⁷¹ » C'est en cela que la Chose et les choses, c'est-à-dire les objets, *das Ding* et *das Objekt*, sont inconciliables : les derniers étant des objets du désir donc des choses soumises à la représentation là où « [...] *das Ding* se situe ailleurs.⁷⁷² » Notons que nous retrouvons en outre ce même adverbe accolé tant à l'ennui qu'au désir, dans *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, en tant qu'il sont « [...] là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs.⁷⁷³ » Conjointement, ces objets, cette multitude d'autre-chose, que vise le désir, peuvent prendre la forme de *die Sachen*, autres « [...] éclats de

⁷⁶⁷ « L'Autre chose, c'est essentiellement la Chose. » LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 143

⁷⁶⁸ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *op.cit.*, p. 7

⁷⁶⁹ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 155

⁷⁷⁰ *Ibid.*, p. 143

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 77

⁷⁷² *Ibid.*, p. 58

⁷⁷³ LACAN Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op.cit.*, p. 547

la Chose [...] ⁷⁷⁴ » que Lacan définit comme ce qui « [...] qualifie le produit de l'industrie ou de l'action humaine en tant que gouvernée par le langage. ⁷⁷⁵ »

L'ennui, cet affect du désir d'Autre-chose, du désir *comme tel*, est en cela le marqueur de l'écart structurel entre la Chose et les autres-chose, soit l'affect de l'irréconciliabilité, l'affect du voile de la Chose, l'affect que toute retrouvaille avec la Chose n'est qu'une trouvaille d'Autre-chose, toujours Autre. Et tout à la fois, l'affect qui signe la présence-absence de ce lieu vide, en creux pourrait-on dire, dans la réalité.

Reste que l'ennui dans son rapport avec l'Autre-chose comme Chose, perceptible sous l'angle du désir, l'est tout autant sous celui de ce qu'il faut nommer l'horreur.

⁷⁷⁴ MONNIER Jean-Luc, « Introduction à la Chose », *L'a-graphie*, Revue de l'institut du Champ freudien, Section clinique de Rennes, 2008-2009, p. 77

⁷⁷⁵ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, op.cit.*, p. 58

Chapitre troisième : L'ennui et le désir d'Autre-chose, seconde variation : l'horreur

L'ennui dans son rapport à l'Autre-chose se rencontre également sur ce que nous appellerons, faute de mieux, l'horreur. Cette considération, qui prend toujours largement appui sur *L'éthique de la psychanalyse*, tourne autour de la figure de Sade dont Lacan fait l'analyse dans ce séminaire ainsi que dans « Kant avec Sade ».

3.1 Sade, une lecture d'ennui ?

Accoler à Sade - ou plus précisément à sa lecture - l'affect d'ennui est un lieu commun, de ses premières publications chez Pauvert à son entrée dans la collection La Pléiade en 1990 et jusqu'à aujourd'hui. L'académicien Jean Dutourd disait de lui qu'il était « [...] un monstre, sans doute, mais un monstre d'ennui⁷⁷⁶ », référence probable au *monstre délicat* qu'est l'ennui chez Baudelaire⁷⁷⁷. L'année où sortent les *Écrits* de Lacan – comportant « Kant avec Sade » – se tient un colloque à Aix-en-Provence sur l'écrivain du XVIII^e siècle, lors duquel le doyen a affirmé dès l'ouverture des journées : « Je n'ignore pas qui il est, ce qu'il a écrit, bien que, ayant trop le sens de la liberté et de la vie, je ne me sois pas condamné à lire toute son œuvre dont la principale caractéristique est peut-être l'ennui.⁷⁷⁸ » Lorsqu'en 1995, le tome II de ses œuvres complètes est justement commercialisé par La Pléiade, le journaliste et critique littéraire Pierre Lepape écrit dans le journal *Le Monde* : « Donatien Alphonse François, marquis de Sade, est un romancier passablement ennuyeux. Comme est ennuyeuse la pornographie. Quand on a lu cinquante pages de Sade, on a tiré de son œuvre tous les plaisirs qu'elle pouvait procurer. Ensuite, il ne s'agit jamais que de répétitions, d'amplifications, de litanies de la violence et de la destruction.⁷⁷⁹ »

Cet ennui à la lecture de Sade, certains ont pu y voir la marque d'une cruauté extra-diégétique (« L'ennui peut être une douleur infligée par l'auteur au lecteur (il n'est pas sûr que dans le cas

⁷⁷⁶ Cité par GALEY Matthieu, « Le mythe sadien », *La Revue de Paris*, 1966, Vol. 76/1, p. 119

⁷⁷⁷ BAUDELAIRE, Charles, « Au lecteur », *Les Fleurs du mal*, op. cit..

⁷⁷⁸ GUYON Bertrand, « Allocation de M. B. Guyon, doyen de la Faculté des lettres d'Aix », In. *Le Marquis de Sade: Colloque d'Aix-en-Provence sur le Marquis de Sade les 19 et 20 février*, 1966, Paris, Armand Colin, 1968, p. 7

⁷⁷⁹ LEPAPE Pierre, « Des masques nommés Sade », *Le Monde*, 10 novembre 1995

de Sade, il ne soit pas châtement volontaire) [...] »⁷⁸⁰), ou celle de la claustration de l'auteur lui-même, qui, rappelons-le, a passé presque un tiers de sa vie en incarcération : (« [...] la longueur de certaines scènes de Sade peuvent équivaloir en longueur fastidieuse à bien des heures, aux années de la détention du marquis.⁷⁸¹ » ; « Homme de lettres, certes, assigné à une écriture dont la monotonie mortelle reflète celle de la prison [...] »⁷⁸²)). Lors du procès intenté aux éditions Pauvert – le premier éditeur qui « [...] a publié ouvertement l'œuvre complète du Marquis de Sade [...] »⁷⁸³, en décembre 1958 – l'ennui que provoque l'écrivain est plusieurs fois cité, et semble faire l'unanimité, que ce soit par Maître Garçon, l'avocat de l'éditeur, que par le président et jusqu'à Cocteau qui, dans la lettre lue lors du procès, explique : « Il est ennuyeux, son style est faible, et il ne vaut que par ce qu'on lui reproche.⁷⁸⁴ »

Or, d'où provient cet ennui que la lecture de Sade semble si prompte à faire naître ?

On peut premièrement y déceler une cause dans le caractère répétitif *et* monotone du style sadien, répétition, monotonie et ennui entretenant des liens d'intimité que nous avons déjà soulignés. Peut-être qu'aucun autre passage que la dernière partie des *Cent vingt journées de Sodome* n'illustre aussi bien ces deux adjectifs dans l'œuvre sadienne, tant elle n'est composée que d'une succession courte et dénuée de narration de châtements meurtriers. Or, à suivre ici l'analyse de Le Brun, cette liste qui constitue la dernière partie de l'ouvrage ne fait pas de celui-ci un texte inachevé que Sade n'aurait eu le temps de terminer autrement qu'en indiquant les lignes directrices qu'il aurait développées après, bien au contraire, il convient de « [...] considérer *Les Cent vingt journées de Sodome* comme achevées et prendre pour définitive la forme sous laquelle elles nous sont parvenues, comme si l'économie interne du projet avait engendré cette forme qui s'est imposée de façon qu'il devienne impossible de la modifier.⁷⁸⁵ » Au-delà même de la dernière partie des *Cent vingt journées de Sodome*, l'énumération, le listing, le catalogage, le décompte, le classement sont au cœur du projet sadien, et non de simples traces d'un processus littéraire en devenir⁷⁸⁶. C'est déjà ce que repérait Bataille comme étant une des sources de l'ennui frappant le lecteur : « S'excluant de l'humanité, Sade n'eut en

⁷⁸⁰ KOBER Marc, « Douleur de Sade : de la laideur à la beauté », *L'Ull critic*, 2005, n°9-10, p. 59

⁷⁸¹ *Ibid.*

⁷⁸² GAY-CROSIER Raymond, « Camus et Sade : Une relation ambiguë », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1988, Bd. 98/2, p. 169

⁷⁸³ GARÇON Maurice, *L'Affaire Sade : compte-rendu exact du procès intenté par le Ministère public*, Paris, Pauvert, 1957, p. 87

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 62

⁷⁸⁵ LE BRUN Annie, *Soudain Un Bloc D'abîme, Sade. Introduction Aux Œuvres Complètes*, Paris, Pauvert, 1989

⁷⁸⁶ Voir à ce sujet : LE BRUN Annie, *Soudain Un Bloc D'abîme, Sade. Introduction Aux Œuvres Complètes*, op.cit. et HERSANT Marc, *Genèse de l'impur. L'écriture carcérale du Marquis de Sade (1777-1790)*, Paris, Armand Colin, coll. « Le vent se lève », 2021

sa longue vie qu'une occupation, celle d'énumérer jusqu'à l'épuisement les possibilités de détruire des êtres humains [...]. Seule l'énumération interminable, ennuyeuse, avait la vertu d'étendre devant lui le vide, le désert auquel aspirait sa rage [...].⁷⁸⁷ » En cela, l'ennui qui frappe le lecteur à l'endroit même où s'exprime la « [...] pure jubilation énumérative [...]»⁷⁸⁸ sadienne s'explique par cette monotonie paradoxalement a-événementielle où – telle une liste énumérant les ingrédients nécessaires à une recette de cuisine – Sade s'évertue à cataloguer les « passions » dépouillées de tout enjeu narratif. En outre, dans ce grand catalogage de passions (« simples », « doubles », « criminelles » puis « meurtrières ») aux subtiles différences certes, c'est néanmoins l'impression d'une grande répétition du *même* qui se dégage de ces monotones « [...] variations sans variantes [...]».⁷⁸⁹ C'est ce que Foucault soutenait dans *Histoire de la folie à l'âge classique* : « Ici, prend sa source la grande monotonie de Sade : à mesure qu'il avance, les décors s'effacent; les surprises, les incidents, les liens pathétiques ou dramatiques des scènes disparaissent.⁷⁹⁰ »

Deuxièmement, mais dans une perspective qui prolonge la première, l'ennui attribué à la lecture de Sade serait le reflet de la froideur scientifique et de son caractère impersonnel. C'est là ce qu'il paraît possible de formuler à partir du lien qu'établissent, et ce dès 1944, Adorno et Horkheimer quant au rapport entre la pensée de Kant et celle de Sade, ce dernier tirant pour eux des conclusions et prolongeant dans sa radicalité la démarche du premier. De ce point de vue, le chapitre « Juliette ou raison et morale », extraite de *La Dialectique de la raison*, interroge ce que la Seconde Guerre mondiale, le nazisme, les camps et leur organisation doivent à l'*Aufklärung*. Selon la lecture kantienne de ces deux auteurs, l'*Aufklärung* est le moment de l'histoire où l'Homme use de son entendement de façon libre en tant qu'elle est guidée par la raison. L'Homme s'étant déjà extirpé de la nature doit désormais faire de même avec la « seconde nature » c'est-à-dire avec autrui, puisque ce dernier peut – par lâcheté ou paresse de l'individu – entraver le développement de son entendement (Kant cite un guide spirituel, un médecin, un écrivain). Adorno et Horkheimer perçoivent dans une telle analyse les mécanismes de l'émancipation bourgeoise : « Le système vers lequel tend la Raison est la forme de connaissance qui vient le mieux à bout des faits, qui soutient le plus efficacement le sujet entreprenant de dominer la nature. Ses principes sont ceux de la conservation de soi [...]. Le

⁷⁸⁷ BATAILLE Georges, *La Littérature et le mal : Emily Brontë, Baudelaire, Michelet, Blake, Sade, Proust, Kafka, Genet*, Paris, Gallimard, 1957, p. 88

⁷⁸⁸ HERSANT Marc, *Genèse de l'impur. L'écriture carcérale du Marquis de Sade (1777-1790)*, op.cit., p. 240

⁷⁸⁹ MARMANDE Francis, « D'un procès l'autre, ennui de Sade », *Le Portique*, 34, 2014 [En ligne] [URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2798>]

⁷⁹⁰ FOUCAULT Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976, p. 659

bourgeois dans ses aspects successifs de propriétaire d'esclaves, de libre entrepreneur, d'administrateur, est le sujet logique de l'*Aufklärung*.⁷⁹¹ »

En outre, toujours selon Adorno et Horkheimer, la Raison vise à l'organisation, en système unitaire et général, des connaissances particulières au travers de la science. Or, « [l]a véritable nature du schématisme qui accorde le général au particulier, le concept au cas particulier, se révèle être finalement, dans la science actuelle, l'intérêt de la société industrielle.⁷⁹² » En tant que visant l'organisation *rationnelle* du monde afin de préserver ce que Kant nomme la conservation de soi, la Raison porte en son sein, pour Adorno et Horkheimer, l'excès représenté dans le totalitarisme. « La raison pensée jusqu'au bout, selon les deux auteurs, il ne s'agit plus que de l'intérêt de la société industrialisée où les aspects de production (manipulation et transformation du matériel) et d'administration déterminent l'être. Tout, même l'homme et surtout l'animal, devient processus réitérable et remplaçable. Planification et calcul sont ses maximes. La raison achète la science et la met au service de la chosification de l'homme. Ce qui était initialement pensé comme un moyen de s'autoconserver et d'améliorer les conditions de vie se retourne contre le sujet et devient une fin en soi.⁷⁹³ »

C'est en cela que « [l]'œuvre du marquis de Sade montre "l'entendement non dirigé par un autre", c'est-à-dire le sujet bourgeois libéré de tutelle⁷⁹⁴ », car son œuvre donne à voir que la raison kantienne au service de la loi morale est « [...] en vertu de son caractère formel, au service de n'importe quel intérêt naturel [...]»⁷⁹⁵ ». Ainsi, s'incarne-t-elle non seulement dans « [...] l'intérêt matériel et la violence [...]»⁷⁹⁶ de la société industrielle bourgeoise donc, mais également dans la bureaucratie nazie⁷⁹⁷, ou derrière les murs du château de Silling où prennent place les *Cent vingt journées de Sodome*⁷⁹⁸. Partout, c'est la même froide indifférence d'une organisation rodée où prévaut l'autonomie radicale, où la continuation de son fonctionnement est une « [...] finalité sans fin qui, de ce fait, peut s'attacher à toutes les fins. ⁷⁹⁹» Parallèlement,

⁷⁹¹ HORKHEIMER Max, ADORNO Theodor W., *La Dialectique de la Raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1973, p. 130

⁷⁹² *Ibid.*, p. 130-131

⁷⁹³ ADLER Karin, « Juliette et la dialectique de la raison chez Horkheimer et Adorno », *Psychanalyse*, 2013/3, n° 28, p. 17

⁷⁹⁴ HORKHEIMER Max, ADORNO Theodor W., *La dialectique de la Raison. Fragments philosophiques, op.cit.*, p. 134

⁷⁹⁵ *Ibid.*, p. 135

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 133

⁷⁹⁷ Idée que nuance néanmoins tant Bataille que Deleuze au travers de la figure du bourreau et de celle de la victime.

⁷⁹⁸ Une telle mise en perspective sera notamment celle de Pier Paolo Pasolini dans *Salò o le centoventi giornate di Sodoma*

⁷⁹⁹ HORKHEIMER Max, ADORNO Theodor W., *La dialectique de la Raison. Fragments philosophiques, op.cit.*, p. 137

la position sadienne s'est débarrassé de tout sentimentalisme moralisateur dont Kant ne se défait pas ; lui qui voulait « [...] sauver le devoir moral » n'accomplit pas le pas sadien/totalitaire supplémentaire : l'impératif catégorique ne se trouve pas davantage dans un acte moral que dans un acte immoral ; au sens où ce qui prédomine dans un tel acte, chez Kant, est la forme, la *manière d'agir* et non le contenu, l'objet.

En conséquence, il nous paraît envisageable de trouver ici une des causes de l'ennui que l'œuvre de Sade suscite, rejoignant *in fine* ce que nous disions plus haut sur la monotonie et la propension énumérative de son style. En effet, les protagonistes tortionnaires des *Cent vingt journées de Sodome*, à suivre Adorno et Horkheimer, sont des bons kantien car ils ne s'adonnent pas à la cruauté par la faiblesse d'un esprit échauffé et impulsif, mais précisément, stratégiquement, *scientifiquement*⁸⁰⁰ pourrait-on dire, parce que cela est Mal : « [...] moi, qui vous parle, j'ai bandé à voler, à assassiner, à incendier et je suis parfaitement sûr que ce n'est pas l'objet du libertinage qui nous anime, mais l'idée du mal, qu'en conséquence, c'est par le mal seul qu'on bande et non pas pour l'objet, en telle sorte que si cet objet était dénué de la possibilité de nous faire faire le mal nous ne banderions plus pour lui.⁸⁰¹ » En cela, ces pratiques, leur descriptions, les énoncés énumératifs et acéphales peuvent provoquer l'affect d'ennui car ils témoignent de la dimension de l'uniformité, de l'impersonnel, c'est-à-dire de l'absence de toute singularité en jeu au profit d'une interchangeabilité des corps et des organes au service « [...] d'une activité intense et *fonctionnelle* [...].⁸⁰² » C'est ce que Blanchot avait notamment perçu dans son analyse de Sade : « Tous les hommes sont égaux, cela veut dire qu'aucune créature ne valant mieux qu'une autre, toutes sont interchangeables, chacune n'a que la signification d'une unité dans un dénombrement infini.⁸⁰³ » Là aussi, peut-être, se cache une des raisons pour lesquelles on dit que Sade est dit ennuyeux : « [...] l'infinie mise en série des

⁸⁰⁰ « De ce point de vue, Sade agit en homme de science, poursuivant méthodiquement des expériences savamment structurées, organisant des rites, les examinant au fil du temps dans une encyclopédie systématique, produite dans ce laboratoire des cent vingt journées de Sodome. Il agit dans la permanence d'un but qu'il s'est librement assigné à la façon d'un devoir ou d'un commandement expérimental. Le plaisir et le mal sadien sont là des objets d'étude plus que des fins. [...] On y constate surtout l'argumentation philosophique du Duc de Blangis. Elle témoigne d'une cohérence dans l'expression d'un devoir en pleine conscience d'une raison qui développe là les raisons de l'organisation méthodique des débauches. L'autonomie de la raison kantienne est mise en évidence tout particulièrement dans cette sentence : "Ferme dans mes principes parce que je m'en suis formé de sûrs dès mes plus jeunes ans, j'agis toujours conséquemment à eux." Le duc de Blangis est un kantien qui s'est sciemment donné à lui-même une règle de direction de l'esprit et un principe auquel Kant ne peut rien opposer ; sauf à contredire l'autonomie de la raison à laquelle aucune prescription particulière ne saurait être imposée de l'extérieur. » PONTOIZEAU Pierre-Antoine, « La perversion du principe d'apathie », *Cahiers de Psychologie Politique*, n°35, 2019 [En ligne] [URL : https://doi.org/10.34745/numerev_1210]

⁸⁰¹ SADE Donatien Alphonse François de, *Les 120 journées de Sodome*, Paris, P.O.L., 1992, p. 199

⁸⁰² HORKHEIMER Max, ADORNO Theodor W., *La dialectique de la Raison. Fragments philosophiques*, op.cit., p. 137 (C'est nous qui soulignons)

⁸⁰³ BLANCHOT Maurice, *Lautréamont et Sade*, Paris, Les éditions de Minuit, 1963, p. 33

objets du corps, comme des victimes, est absolument nécessaire à son écriture, et en constitue en même temps l'aspect ennuyeux, terriblement répétitif. Son écriture n'a d'autre finalité que cette répétition sans sens, sans signification.⁸⁰⁴ »

Néanmoins, cet ennui que provoque Sade et que journalistes⁸⁰⁵, critiques, philosophes ou avocats soulignent, notons qu'il ne peut fonctionner comme terme ultime d'une telle œuvre, parce qu'il n'est présent, comme affect, qu'en tant qu'il voile. Si Barthes souligne, à un premier niveau, que qualifier Sade d'ennuyeux est précisément une autre forme de censure⁸⁰⁶, Bataille y perçoit déjà davantage : « L'ennui se dégage de la monstruosité de l'œuvre de Sade, mais cet ennui lui-même en est le sens.⁸⁰⁷ » C'est là, à n'en pas douter, la position de Lacan lui-même lorsque ; mettant dos-à-dos Jean Cocteau (pourtant défenseur de la publication de Sade) et le président du tribunal, il écrit : « Œuvre ennuyeuse que celle de Sade, à vous entendre, oui, comme larrons en foire, monsieur le juge et monsieur l'académicien, toujours suffisante à vous faire l'un par l'autre, l'un et l'autre, l'un dans l'autre, vous déranger.⁸⁰⁸ »

L'ennui que provoque Sade, de quoi est-il finalement la réponse ? De la présence l'Autre-chose.

Expliciter le rapport de l'ennui à l'Autre-chose, à l'aune de la lecture de Sade, nécessite un retour, déjà abordé via Adorno et Horkheimer, du rapport de Sade à Kant. Lacan, s'il ne cite pas ces prédécesseurs sur la question, n'aborde de toute façon pas leur rapport sur le même angle.

3.2 Kant et Sade, avec Lacan

Repartons de la pensée de de Kant, développée plus haut : l'homme moderne est celui qui utilise son entendement de façon libre, donc guidé par la raison ; il dispose ainsi d'une volonté, c'est-à-dire du pouvoir d'agir librement au regard d'une fin. Or, parce que la raison est considérée

⁸⁰⁴ SAINT JUST de, Jean-Luc, « SADE contemporain, l'invention d'une écriture, d'un réel ? », Association Lacanienne Internationale - Lyon [En ligne] [URL : <https://psychanalyse-freud-lacan-lyon.com/index.php/les-ecrits/206-jean-luc-de-saint-just-sade-contemporain-l-invention-d-une-ecriture-d-un-reel>]

⁸⁰⁵ Ajoutons, après avoir cité le journal *Le Monde*, l'article de Michel Cournot paru lui dans *Le Nouvel Observateur* en janvier 1991 : « Qui aurait le courage de penser, et de dire, que "les Cent Vingt Journées de Sodome", catalogue complet et détaillé de tout ce qu'il est matériellement possible de faire en combinant physiquement l'usage des orifices masculins et féminins, des urines et des excréments, des hosties et des crucifix et des ciboires, du sang et du sperme, oui, pur et simple catalogue de ces multiples combinaisons, n'est pas quelque chose qui suscite l'acte de la lecture d'une façon si peu que ce soit prolongée ? Que c'est un monument d'ennui ? », COURNOT Michel, « Les infortunes du divin marquis », *Le Nouvel Observateur*, 03-09 janvier 1991, p. 79

⁸⁰⁶ BARTHES Roland, « Sade, Fourier, Loyola », In. *Œuvres complètes, Tome III 1968-1971*, Seuil, 2002, p. 811

⁸⁰⁷ BATAILLE Georges, *La Littérature et le mal : Emily Brontë, Baudelaire, Michelet, Blake, Sade, Proust, Kafka, Genet, op.cit.*, p. 88

⁸⁰⁸ LACAN Jacques, « Kant avec Sade », *Écrits, op.cit.*, p. 779

comme marqueur de liberté et donc au principe de toute action, qu'est-ce qu'une volonté obéissant strictement, *purement*, à la seule raison ? La question n'est pas simplement théorique car elle sous-tend celle de savoir de quelle liberté l'homme dispose lorsqu'il est dit libre. En effet, si la volonté de l'homme peut être déterminée par des causes internes ou externes, n'est-ce pas indiquer que sa raison pratique et sa liberté puissent s'en trouver amoindries ?

La loi morale est le nom d'une volonté obéissant strictement et uniquement à la raison. De ce fait, elle se doit d'être universelle ; en effet tout autre cas de figure viendrait subsumer la loi à un anthropologisme (société, histoire, contingence de vie) qui, en étant une détermination, récuserait, là aussi, la liberté dont l'homme dispose. La loi morale est valable « [d]ans tous les cas et pour tous les êtres.⁸⁰⁹ » Autrement dit, libéré de sa « première nature » au contraire de l'animal, l'homme doué de raison doit user de sa volonté afin d'établir une loi morale *pour-tous* : c'est là la posture kantienne fondamentale, qui écrit que « [...] pour que la raison puisse donner des lois (*Gesetzgebung*), il faut qu'elle n'ait à présupposer qu'elle-même, parce que la règle n'est objectivement et universellement valable que si elle vaut sans les conditions contingentes et subjectives qui distinguent un être raisonnable d'un autre.⁸¹⁰ »

Néanmoins, qu'une volonté soit liée à la loi n'est pas un argument suffisant, car agir *conformément* à elle, c'est toujours-déjà agir par intérêt, c'est-à-dire y fonder sa motivation, ce qui interdit de l'élever en loi morale. De même, une action qui se trouverait juste ou bonne *a posteriori*, c'est-à-dire indépendamment de la volonté d'origine, n'est pas davantage morale. Seule une action faite *par* devoir – sans besoin, motivation, désir, nécessité, intérêt ou inclination diverses – peut-être qualifiée de morale. Dans cette approche par la négative de ce qu'est une loi morale, Kant récuse parallèlement la possibilité qu'un plaisir puisse en découler, non seulement parce qu'il pourrait s'agir d'une motivation secondaire, mais tout à la fois parce qu'une loi morale ne peut s'évanouir dans sa réalisation. En effet, puisque l'impératif se formule de la sorte : « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours être considérée comme un principe de législation universelle⁸¹¹ », il met l'accent sur la notion de constance (« *toujours* ») ; or, avoir pour critère la notion de plaisir/déplaisir ferait de la loi morale une loi par définition in-consistante. Comme l'indique Pinheiro Safatle dans son excellent article : « Pour Kant, il y a une volonté au-delà du principe du plaisir. Sur ce point, on ne peut pas

⁸⁰⁹ KANT Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, Paris, Ladrance, 1848, p. 165

⁸¹⁰ KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, In. *Œuvres philosophiques II*, Paris, Gallimard, 1985, p. 629

⁸¹¹ KANT Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, *op.cit.*, p. 174

oublier sa distinction majeure entre *das Gute* (lié à une détermination a priori du Bien) et *das Wohl* (lié au plaisir et au bien-être du sujet).⁸¹² »

De fait, la recherche de la loi morale réfute un par un les objets visés : qu'elle soit liée au besoin (agir selon un besoin est, de par sa dépendance physiologique à la nature, une détermination s'opposant à la liberté de l'homme), au plaisir, ou au désir⁸¹³ comme demeurant inféodé à un principe égoïste de bien-être et de plaisir ; ils viseraient toujours un *ceci*, ou un *cela*, c'est-à-dire un objet *empirique*. « Il faut récuser le petit bien comme fondement de l'action pour saisir que celle-ci, dans son observance de la maxime, fait surgir le grand Bien. ⁸¹⁴»

On comprend ainsi que la loi morale telle qu'elle apparaît chez Kant est *indéterminée*, elle « [...] n'a besoin d'aucun motif matériel déterminant le libre arbitre.⁸¹⁵ » Ne reconnaît-on pas ici les caractéristiques du désir lui-même comme fondamentalement indéterminé ? C'est ce dont Lacan témoigne lorsqu'il affirme que « la loi morale n'est autre chose que le désir à l'état pur.⁸¹⁶ » Désir à l'état pur, autrement dit désir *comme tel*, pour reprendre le vocabulaire qu'il utilise dans *Les Formations de l'inconscient*, et que nous avons précédemment développé. Si l'épuisement des empiriques sources de « biens » (*das Wohl*) permet de penser le Bien (*das Gute*) comme radicalement différent, il en est de même avec les objets visés par le désir (*Sachen*), représentations substituables d'autre chose, du hors-signifié qu'est la Chose (*das Ding*). Conséquemment, fonder ce parallèle entre le Bien kantien et la Chose freudienne laisse entrevoir qu'il s'agit de deux mouvements indiquant un au-delà du principe de plaisir (de la simple satisfaction empirique, phénoménologique de *biens*), autrement dit ouvrant sur la dimension de la jouissance, et le rapport qu'elle entretient avec la douleur. C'est effectivement ce qu'énonce Kant dans sa *Critique de la raison pratique* : « [...] nous pouvons bien voir *a priori* que la loi morale, comme principe déterminant de la volonté, par cela même qu'elle porte préjudice à toutes nos inclinations, doit produire un sentiment qui peut être appelé de la douleur

⁸¹² PINHEIRO SAFATLE Vladimir, « L'acte au-delà de la loi : Kant avec Sade comme point de torsion de la pensée lacanienne », *Essaim*, 2002/2, n°10, p. 85

⁸¹³ Ici au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire comme désir « pathologique » chez Kant, puisqu'il considère sinon le désir comme partie prenant du concept de volonté.

⁸¹⁴ OTTAVI Laurent, « De la loi morale », *L'a-graphe*, Revue de l'institut du Champ freudien, Section clinique de Rennes, 2008-2009, p. 86

⁸¹⁵ KANT Emmanuel, « La Religion dans les limites de la simple raison », In. *Œuvres philosophiques III*, Paris, Gallimard, 1986, p. 15

⁸¹⁶ LACAN Jacques, *Le séminaire. Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op.cit., p. 247

[...].⁸¹⁷ » L'homme qui guide sa vie selon la loi morale est celui qui l'exécute, au-delà de tout plaisir, implacablement, impersonnellement, par devoir.

Face à cette mise en parallèle (qui n'est pas comparaison) entre *das Gute* et *das Ding*, la figure de Sade – et son pas supplémentaire par rapport à Kant, comme nous le développons précédemment – permet notamment à Lacan de soutenir que ce lieu qu'est *das Ding*, la Chose, est intolérable pour le sujet qui s'en approcherait : « En somme, Kant est de l'avis de Sade. Car, pour atteindre absolument *das Ding*, pour ouvrir toutes les vannes du désir, qu'est-ce que Sade nous montre à l'horizon ? Essentiellement la douleur. La douleur d'autrui, et aussi bien la douleur propre du sujet, car ce ne sont à l'occasion qu'une seule et même chose. L'extrême du plaisir, pour autant qu'il consiste à forcer l'accès à la Chose, nous ne pouvons le supporter.⁸¹⁸ » Or, Lacan rattache précisément cet accès à la Chose de l'impression que laisse Sade à ses lecteurs : « C'est ce qui fait le côté dérisoire, le côté - pour employer un terme populaire - maniaque, qui éclate à nos yeux dans les constructions romancées d'un Sade [...].⁸¹⁹ » N'est-ce pas là tisser la position de Lacan vis-à-vis de l'ennui produit par la lecture de Sade ? Si ennui il y a, c'est bien pour *déranger* – comme Lacan le fait remarquer aux acteurs du procès Pauvert.

Sade ennuerait parce qu'il laisserait percevoir l'effet du voisinage d'avec la Chose – un voisinage que même Kant n'atteint pas –, parce qu'il radicalise la position du philosophe allemand⁸²⁰. Or, comment la Chose est-elle repérée dans l'œuvre sadienne par Lacan ? Elle est repérée dans ce qu'il nomme la « seconde mort », c'est-à-dire, dans la pensée de Sade, la mort qui ne participe plus à la reproduction infinie de la Nature, la mort comme terme ultime, comme mort de ce qui au-delà de la mort pourrait vivre encore. En cela, ce qui est visé est le point de jouissance au-delà du principe de plaisir en tant que pulsion de mort dans son acception lacanienne. Cette chose visée par les protagonistes sadiens, Pie VI notamment, profondément impensable, in-signifiable, c'est la Chose. « Le sujet sadien peut jouir de son triomphe face à la victime humiliée, torturée et anéantie, [...] pourtant quelque chose demeure inatteignable. Ce quelque chose, c'est donc la Chose, cible de la seconde mort : l'idée même d'un anéantissement

⁸¹⁷ KANT Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, Paris, Ladrance, 1848, p.24

⁸¹⁸ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, op.cit.*, p. 97

⁸¹⁹ *Ibid.*

⁸²⁰ Comme le résume Marty : « Sade, ici, ne se distingue de Kant que par un kantisme extrême, en obéissant radicalement aux deux règles kantienne, celle de l'universalité de la maxime et celle de l'indifférence de la maxime au bien comme objet phénoménal. Sade peut tirer radicalement les conclusions du vide formel auquel Kant ouvre la morale : le désir alors peut s'associer avec le Mal. » MARTY Éric, *Pourquoi le XXe siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, Paris, Seuil, 2011

absolu, visé par la pulsion de mort, est contradictoire dans les termes pour tout sujet, pour tout être parlant qui précisément se constitue comme serviteur de cette pulsion.⁸²¹ »

Ainsi, c'est à l'approche de la Chose – si, faute de mieux, on pense la chose géographiquement – que l'ennui comme affect advient, et nous retrouvons donc une des modalités du lien unissant l'ennui et l'Autre-chose comme Chose. Mieux, l'ennui devient « [...] réponse de l'être [...] »⁸²² » face au lieu où il s'évanouit dans et par une jouissance mythique et totale. Si nous utilisons l'adjectif « total » ici, c'est non seulement pour souligner qu'il ne s'agit bien évidemment pas des bouts de jouissance dont le sujet, au travers des discours notamment, en s'ouvre l'accès, mais pour souligner que si nous parlons de jouissance « totale », c'est bien pour laisser de nouveau entendre ce que la notion de totalité entraîne d'ennui.

Il convient ici de citer l'ensemble du passage de *L'éthique*, tant Lacan prend à revers les considérations d'un Sade ennuyeux :

En fait, il semble qu'il n'y ait pas d'atrocité concevable qui ne puisse être trouvée dans ce catalogue où semblait puiser une sorte de défi à la sensibilité dont l'effet est à proprement parler stupéfiant. Si le mot stupéfiant veut dire qu'en quelque sorte on abandonne la ligne du sens à l'auteur, qu'on perd les pédales autrement dit et qu'à ce point de vue on peut même dire que l'effet dont il s'agit est obtenu sans art, c'est-à-dire sans considération de l'économie des moyens, par une sorte d'accumulation des détails, des péripéties auxquelles s'ajoute apparemment un truffage de dissertations, de justifications dont assurément les contradictions nous intéressent beaucoup car nous les suivons dans le détail, et dont pour l'instant je veux seulement faire remarquer que seuls les esprits grossiers peuvent considérer ce qui leur arrive, que ces dissertations sont là pour faire en quelque sorte passer des complaisances érotiques. Même des gens beaucoup plus fins que des esprits grossiers en sont venus à attribuer à ces dissertations, dénommées digressions, la baisse, si l'on peut dire, de la tension suggestive sur le plan où pourtant les esprits fins en question, il s'agit là très précisément de Georges Bataille, sur le plan où ils considèrent l'œuvre comme nous donnant proprement l'accès à cette sorte d'assomption de l'être en tant que dérèglement où ils voient la valeur de l'œuvre de Sade. Attribuer cette espèce d'intérêt à ces dissertations et digressions est pourtant une erreur. L'ennui dont il s'agit est quelque chose d'autre. Il n'est que la réponse de l'être précisément, que ce soit du lecteur ou de l'auteur peu importe, à l'approche d'un centre d'incandescence ou, si je puis dire, de zéro absolu en tant qu'il est psychiquement irrespirable.⁸²³

La critique lacanienne d'un Sade source d'ennui fustige deux lectures simultanément. La première vise celle qui voit dans « l'accumulation de détails » – ce que Hersant nommait sa « [...] compulsions énumératives [...] »⁸²⁴ –, un subterfuge stylistique de piètre facture visant à

⁸²¹ *Idem*

⁸²² LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, op.cit.*, p. 237

⁸²³ *Ibid.*, p. 236

⁸²⁴ HERSANT Marc, *Genèse de l'impur. L'écriture carcérale du Marquis de Sade (1777-1790), op.cit.*, p. 250

contrebalancer la charge érotique d'autres passages. Elle recouvre *in fine* ce que Barthes indiquait être la seconde censure appliquée à l'œuvre sadienne et que l'on retrouve dans les plaidoiries des avocats lors du procès Pauvert. Cette lecture *grossière*, dont nous avons déjà fait cas, qui fait de Sade un écrivain qui produit de l'ennui, rate ainsi complètement le fond du propos. Sollers, dans des termes moins châtiés, exprime la même idée : « Vous trouverez à la pelle des cons et des connes pour vous dire que ce qu'écrit Sade est monotone et ennuyeux.⁸²⁵ » Néanmoins, Lacan élabore une seconde critique, plus profonde, et, au travers « [...] des gens beaucoup plus fins que des esprits grossiers [...] »⁸²⁶, s'oppose à l'interprétation bataillienne, qui faisait de l'ennui le sens même de l'œuvre de Sade. Son analyse – qu'il reprend par ailleurs de Blanchot dans son article « L'homme souverain de Sade » – fait de Sade le chantre d'une « [...] souveraineté dégagée de tout fléchissement [...] »⁸²⁷. Bataille perçoit dans la pensée sadienne l'exemple même d'un être qui, ayant insensibilisé, endurci toute sensibilité, sentiments ou passion en lui, peut désormais accéder à un déploiement de force, de puissance à nul autre pareil. C'est parce qu'il décrit des êtres qui se sont évertués à soutenir et à agir « [...] à partir du principe de négation d'autrui [...] »⁸²⁸ que Sade, pour Bataille, est un penseur de la souveraineté. Or, Sade est un écrivain de l'*excès*, et il pousse une telle logique jusqu'à son renversement, à savoir la négation même de soi.⁸²⁹ Cette négation comme point extrême de la logique développée par Sade se conclut ainsi par la promotion de ce que Bataille décrit comme *être impersonnel* ; si les protagonistes sadiens ne font guère cas des « [...] voluptés misérables [...] »⁸³⁰ du tout-venant égoïste, c'est qu'ils visent une jouissance au-delà qui ne peut coïncider qu'avec le dépassement de l'être personnel au profit de l'être impersonnel. Ce dernier est *in fine* un autre nom de l'Être en ce qu'il touche la conception bataillienne de la mort⁸³¹ ; dans les excès meurtriers des personnages de Sade, ceux visant « [...] la mort d'un être discontinu »⁸³² Bataille perçoit ce qui est visé radicalement : « [...] par-delà la mort, à la continuité de l'être ! »⁸³³ C'est là le cœur de l'édifice sadien pour Bataille, et que Lacan condense très bien en

⁸²⁵ SOLLERS Philippe, *Une Vie divine*, Paris, Gallimard, 2005, p. 421

⁸²⁶ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, op.cit.*, p. 236

⁸²⁷ BATAILLE George, *Œuvres complètes, Tome X*, Gallimard, 1987, p. 173

⁸²⁸ *Idem*

⁸²⁹ « Sade, à l'intention des autres, des lecteurs, a décrit le sommet auquel la souveraineté peut accéder : il y a un mouvement de la transgression qui ne s'arrête pas avant d'avoir atteint le sommet de la transgression. Sade n'a pas évité ce mouvement, il l'a suivi dans ses conséquences, qui excèdent le principe initial de la négation des autres et de l'affirmation de soi. La négation des autres, à l'extrême, devient négation de soi-même. » *Ibid.*, p. 174

⁸³⁰ *Ibid.*

⁸³¹ « [...] la mort, étant la destruction d'un être discontinu, ne touche en rien la continuité de l'être, qui existe en dehors de nous, généralement. » BATAILLE George, *Œuvres complètes, Tome X, op.cit.*, p. 27

⁸³² *Idem*

⁸³³ BATAILLE George, *Œuvres complètes, Tome X, op.cit.*, p. 175

parlant d'assomption de l'être, thèse qu'il réfute car le sujet est un être troué en son sein. En cela, c'est également une critique lacanienne de la totalité ontologique - heideggérienne, bataillienne - qui s'exprime ici.

Il est en outre intéressant de noter que Lacan fustige finalement deux lectures de l'ennui sadien qui mettent l'accent sur l'*excès*. Excès ciblant le style de Sade, ses énumérations, ses descriptions répétitives, mais excès également chez Bataille où, si l'ennui révèle le sens même de l'œuvre sadienne, c'est qu'elle révèle l'être comme excès : « L'être est aussi l'excès de l'être [...] »⁸³⁴ dit Bataille. Peut-être n'est-il pas incongru de percevoir ici de nouveau, ce que l'advenue de l'ennui doit, à l'excès, à la totalité. L'ennui comme marqueur de voilement pourrait-on dire. Or, Lacan, en liant l'ennui et l'Autre-chose mais également au travers de son interprétation de la seconde mort, illustre bien l'autre versant de l'ennui, tel que nous l'avions déjà dégagé, c'est-à-dire l'ennui comme étant le point d'un dévoilement, au sens où la Chose est un lieu vide. L'ennui non plus lié à un excès mais à un vide, à un zéro absolu qui est à l'extimité du sujet. Ce zéro absolu semble d'ailleurs très proche d'avec le $Q=0$ dont Freud soutenait déjà l'impossibilité dans *L'Esquisse d'une psychologie scientifique*.

L'ennui vient donc signaler au sujet qu'une telle zone est en approche – celle de la jouissance absolue, de la seconde mort, de la pulsion de mort. N'est-ce pas lui donner un rôle de défense ?

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 175

Chapitre quatrième : L'ennui et le désir d'Autre-chose, troisième variation : le semblant

Après avoir développé les deux premières modalités du lien entre l'ennui et l'Autre-chose, à savoir le désir et l'horreur, nous allons maintenant aborder la dernière de ces modalités, celle du semblant.

Le semblant est une catégorie qui apparaît assez tardivement dans l'enseignement de Lacan⁸³⁵, au début des années 1970, notamment au travers du Séminaire XVIII *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Il convient de souligner que cette catégorie est consubstantielle à la définition du sujet comme parlêtre. En logeant le semblant au cœur du sujet dans sa relation à son habitat langagier, il vient s'associer au signifiant – en tant que le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant – comme au discours.

Le semblant est donc intimement lié au symbolique : « le signifiant est identique au statut comme tel du semblant.⁸³⁶ » Le sujet étant manque-à-être, le semblant est ce qui vient lui donner une consistance, le sujet n'est ainsi qu'évanescence entre deux signifiants. Le semblant a donc la fonction d'un voile sur la coupure du sujet et sur la non-inscription du rapport sexuel dans l'inconscient. Opposé au Réel et à la béance qui constitue le sujet comme non-essentialisable, non-subjectivable, le semblant, lui, est du côté du sens, de ce qui peut se dire, là où paradoxalement il y a un impossible à dire. Le semblant est en cela une prétention, celle d'un savoir, au lieu même où il n'y a pas de garantie qui vient le fonder. Une disjonction radicale s'opère et le savoir ne rejoint jamais la vérité.

Par sa fonction, le semblant est tout autant inscrit dans la dimension imaginaire. Plus précisément il est effet du symbolique sur l'imaginaire. En effet, le sujet n'étant qu'hypothèse, il n'existe pas mais ex-siste, et en cela son être même est du semblant. Il se donne donc une image, imaginaire s'il en est, afin de se soutenir dans cette vacillation qui le renvoie perpétuellement hors de lui-même. Le semblant, en cela, est vecteur d'unicité.

Le semblant paraît ainsi charrier avec lui l'ombre de l'inauthenticité, c'est-à-dire les traits de la fausseté, du faux-semblant, de la tromperie, des apparences et du simulacre. Or, si le semblant

⁸³⁵ Même s'il est bien entendu possible de déceler *a posteriori* le cheminement le conduisant à circonscrire ce concept et donc d'en trouver des traces dans ses élaborations antérieures.

⁸³⁶ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 15.

est ombre, c'est qu'il masque tout en révélant et révèle en masquant, et s'il est fausseté c'est que la vérité elle-même ne peut être dite toute. En cela, le semblant n'est pas une naïve illusion du sujet qu'il conviendrait de dévaluer, mais, à la manière de la fiction, une modalité de (se) débrouiller (du) le réel in-su qu'est l'inconscient. Davantage, il est même l'unique voie par laquelle s'attrape un bout de savoir sur le réel. Le semblant ne cache pas le réel, mais plutôt, au sens strict du terme, il y supplée ; de telle sorte que derrière un semblant il n'y a rien, et c'est précisément pour ça qu'il a des effets. Ainsi Lacan expliquera que le phallus, le Nom-du-Père, l'objet a, ou la place de l'homme et de la femme au regard du sexuel sont, entre autres, des semblants.

La Chose et le semblant sont liés, car en advenant en premier lieu, comme trou, elle rend possible ce dernier, fondant l'impossibilité du langage à signifier la Chose qui, elle, demeure hors signifié. C'est, pour reprendre l'expression de Braunstein, la « [...] "malédiction" du semblant qui ne permet pas d'atteindre la Chose même [...].⁸³⁷ » Malédiction certes, mais comme nous l'indiquions plus haut, voie unique permettant d'accéder au sens, car « [...] les mots font "entendre" la Chose.⁸³⁸ » Au-delà, le semblant est ce qui permet de passer de « [...] la réalité muette qu'est la Chose⁸³⁹ » à une structuration langagière, mais trouée, du rapport au monde et à la réalité du sujet. Or, si c'est à partir de cette zone qu'est la Chose que « [...] l'ensemble de notre rapport au monde⁸⁴⁰ » se fonde, on comprend que le sujet peut parfois faire l'expérience de son approche, comme de son éloignement. Autrement dit, si le sujet peut, au travers du semblant, sentir avec intensité « [...] l'horreur du monde à sa porte⁸⁴¹ », comme notre précédent chapitre le développe, il peut également sentir – et il s'agit de l'autre face d'une même pièce – une certaine dévitalisation ou dés-intensification de la réalité et des semblants qu'il use, c'est-à-dire l'expérience d'une *précarité*⁸⁴² de la réalité. Comme au seuil de l'horreur, au seuil d'une forme de platitude de la réalité, l'ennui est présent, comme la marque *que quelque chose cloche*.

Cette claudication dont l'ennui viendrait témoigner, est par exemple perceptible dans l'œuvre de Cioran où il tient une place prépondérante : « Je peux dire que ma vie a été dominée par l'expérience de l'ennui. J'ai connu ce sentiment dès mon enfance. Il ne s'agit pas de l'ennui

⁸³⁷ BRAUNSTEIN Néstor A, *Depuis Freud, après Lacan. Déconstruction dans la psychanalyse*, Toulouse, Érès, Point Hors Ligne, 2008, p. 133

⁸³⁸ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *op.cit.*, p. 6

⁸³⁹ LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XVII, L'éthique de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 68

⁸⁴⁰ *Ibid.*, p. 29

⁸⁴¹ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *op.cit.*, p. 7

⁸⁴² C'est le mot qu'emploie Lacan lui-même dans *L'éthique de la psychanalyse*.

que l'on peut combattre par des distractions, la conversation ou les plaisirs, mais d'un ennui, pourrait-on dire, "fondamental" ; et qui consiste en ceci : plus ou moins brusquement, chez soi ou chez les autres, ou devant un très beau paysage, tout se vide de contenu et de sens. Le vide est en soi et hors de soi. Tout l'univers demeure frappé de nullité. Et rien ne nous intéresse, rien ne mérite notre attention. L'ennui est un vertige, mais un vertige tranquille, monotone ; c'est la révélation de l'insignifiance universelle [...].⁸⁴³ » Cioran, avec un vocabulaire d'influence heideggerienne, décrit parfaitement cette sensation d'inadéquation qui envahit le sujet du fait du vide qui s'empare du monde et de lui-même. Il est intéressant de souligner qu'une telle expérience, « existentielle » comme Cioran la décrira ailleurs, est traditionnellement associée à l'angoisse dans sa dimension de perte de signification, alors que le philosophe l'adjoint à l'ennui. Précisément car ce n'est pas le désœuvrement de l'être devant le rien ou l'ouverture au monde du *Dasein* dont il s'agit, mais d'un vide, celui que le sujet repère en et hors, et qui est finalement le même : celui de la Chose « [...] vide comme le sujet [...].⁸⁴⁴ » N'est-ce pas ce que repère Morin dans *La Pluie d'été* de Duras lorsqu'Ernesto parle de « cette place vide en soi ou dans l'univers⁸⁴⁵ », et qui renvoie à l'expression de la Chose ?

La nullité dont parle Cioran est celle qu'on retrouve dans l'essai de Nahoum-Grappe sur l'ennui ordinaire : « La présence des choses, du monde, est nulle, en trop, et ce trop d'inutilité, lié au moins de signification, pèse.⁸⁴⁶ » Tout autant, elle rejoint ce que d'autres appelleront vanité dans l'expression de leur ennui, à l'image de Léopardi écrivant : « C'est la première fois que l'ennui non seulement m'opresse et me fatigue, mais me harcèle et me lacère comme une douleur immense ; et je suis si épouvanté par la vanité de toutes les choses, et de la condition des hommes, de la mort de toutes les passions, comme celles de mon âme, que je deviens fou, pensant qu'également mon désespoir n'est rien.⁸⁴⁷ »

Il nous semble ainsi qu'indépendamment de la structure du sujet, celui-ci peut faire l'expérience de la Chose derrière le semblant, ce que l'artiste démontre au travers de ses œuvres⁸⁴⁸ ou, parfois, de la difficulté du processus artistique lui-même, à l'image de Flaubert écrivant à Maxime Du Camp – où nous retrouvons une des expressions typiques de l'ennui – « Je vais me

⁸⁴³ CIORAN Emil, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 1748

⁸⁴⁴ PAVÓN-CUÉLLAR David, « La Chose en cause », *op.cit.*, p. 13

⁸⁴⁵ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *op.cit.*, p. 18

⁸⁴⁶ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, *op.cit.*, p. 67

⁸⁴⁷ Cité par GABELLONE Pascal, « "La noia è come l'aria" : expérience et pensée de l'ennui chez Giacomo Leopardi », *Italies*, 7, 2003, p. 41-42

⁸⁴⁸ « Nous ne savons plus féconder l'ennui. Notre nature a horreur du vide, ce vide sur lequel les esprits de jadis savaient peindre les images de leurs idéaux, leurs Idées, au sens de Platon. » VALÉRY Paul, "Le bilan de l'intelligence", *Œuvres*, Paris, Éditions de la N.R.F., Vol 11, 1939, p. 105

mettre à travailler, enfin ! enfin ! J'ai envie, j'ai espoir de piocher démesurément et longtemps. Est-ce d'avoir touché du doigt la vanité de nous-mêmes, de nos plans, de notre bonheur, de la beauté, de la bonté, de tout ; mais je me fais l'effet d'être borné et bien médiocre. Je deviens d'une difficulté artiste qui me désole ; je finirai par ne plus écrire une ligne. Je crois que je pourrais faire de bonnes choses, mais je me demande toujours à quoi bon ?⁸⁴⁹ »

Mais l'ennui n'est pas un affect venant indiquer que le monde environnant le sujet, la réalité qu'il saisit devant lui, serait d'une banalité sans nom ; ce n'est également pas un affect arguant une simple lassitude des choses et de soi, c'est, au contraire, la marque que quelque chose cloche, qu'un écart existe entre les choses, le monde, soi, les signifiants et le semblant, autrement dit qu'il n'existe pas de métalangage, car derrière toute chose c'est l'ombre de la Chose qui se dresse. En cela, nous ne sommes pas tout à fait en adéquation avec le développement de Jean-Pierre Durif-Varembont, lorsqu'il exprime le lien qu'il perçoit entre le signifiant comme semblant et l'affect d'ennui : « L'ennui [...] aux prix d'une dévitalisation [...] se manifeste sous deux formes :

– celui d'un sentiment d'étrangeté éprouvé à l'égard de la réalité qui ne suscite aucun effet de signifiant et n'éveille aucun affect qui affecterait le sujet, à la fois dans ses sentiments et dans une place de sujet dans l'interlocution. Tout lui est indifférent, comme ce monsieur qui regarde un beau paysage dans une totale indifférence [...] ;

–celui d'un sentiment d'hyper familiarité de la réalité qui, là aussi, ne suscite aucune attente, aucun effet de surprise, comme si tout était usé, banal. [...] ⁸⁵⁰ »

En effet, s'il y a bien un sentiment d'étrangeté, qui ne serait pas source d'angoisse mais d'ennui, ce n'est pas l'indifférence qui prévaut mais l'insignifiance, le vide que Cioran repère dans et hors de lui, la vanité de ces choses qui semblent exister pour elles-mêmes. C'est ce qu'indique par exemple Dino dans *L'Ennui* de Moravia : « L'ennui, c'est l'interruption de tout rapport⁸⁵¹ » ; rapport à soi comme au monde où se lit qu'un signifiant ne renvoie qu'à un autre, à toujours autre-chose, à l'Autre-chose comme Chose. « L'ennui pose la question du monde matériel d'abord, puis du monde tout court, c'est-à-dire de cet ensemble de séquences emboîtées dans l'unité du possible et de l'imaginable, du statut qu'on lui accorde [...] ⁸⁵² »

⁸⁴⁹ DU CAMP Maxime, *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1892, p. 225

⁸⁵⁰ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « Voyage au bout de l'ennui », *op.cit.*, p. 153

⁸⁵¹ MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, *op.cit.*, p. 325

⁸⁵² NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, *op.cit.*, p. 135

Dans son étude sur la Chose, Morin se réfère à un passage du *Journal d'une schizophrène* de Marguerite-Albert Séchehaye sur sa patiente Renée, passage particulièrement intéressant pour notre propos :

Lorsque je regardais une chaise ou un pot, je ne pensais plus à leur utilisation, à leur fonction. [...] Ils avaient perdu leur nom, leur fonction, leur signification. Ils étaient devenus “des choses“. Et ces choses se mettaient à exister. C’est cette existence qui me faisait une si grande peur. Dans ce décor irréel, dans le silence opaque de ma perception, tout à coup surgissait “La chose“. Ce pot en grès, décoré de fleurs bleues, il était là en face de moi, me narguant de sa présence, de son existence. [...] J’essayais d’échapper à leur emprise en prononçant leur nom. Je disais “chaise“, “pot“, “table“, – “c’est une chaise“ – mais le mot était décanté, dépouillé de toute signification, il avait abandonné l’objet, s’était séparé de lui, si bien qu’il y avait d’un côté la “chose vivante, moqueuse“, et d’autre part, son nom, vide de sens, comme une enveloppe vidée de son contenu. Je n’arrivais plus à les retenir.⁸⁵³

Cette expérience est bien entendu celle d’une schizophrène et elle ne témoigne absolument pas d’un affect d’ennui, mais de peur comme elle le dit ; néanmoins sans en partager l’intensité on retrouve de grande similitude dans ce récit avec celui de Dino, le protagoniste du roman de Moravia, qui lui – en névrosé ? – fait le lien avec l’ennui :

La sensation de l’ennui naît en moi, je l’ai déjà dit, de l’impression d’absurdité d’une réalité insuffisante, c’est-à-dire incapable de me persuader de sa propre existence effective. Il peut m’arriver par exemple de regarder un verre avec une certaine attention. Tant que je me dis que ce verre est un récipient de cristal ou de métal fabriqué pour contenir un liquide et le porter aux lèvres sans qu’il se répande, c’est-à-dire tant que je suis en mesure de me représenter ce verre avec conviction, il me semblera avoir avec lui un rapport quelconque, suffisant pour me faire croire à son existence et, par extension, à la mienne également. Mais faites que le verre se décompose et perde sa consistance de la façon que j’imagine, ou bien qu’il se présente à mes yeux comme quelque chose d’étranger, avec lequel je n’ai aucun rapport, en un mot s’il m’apparaît un objet absurde, alors de cette absurdité jaillira l’ennui, lequel en fin de compte (c’est le moment de le dire) est le fait de l’incommunicabilité et de l’incapacité d’en sortir.⁸⁵⁴

La similarité de ces deux passages⁸⁵⁵, l’un provoquant la peur, l’autre l’ennui, établissent, sentent, expérimentent un rapport à la Chose comme voilé ; mais là où le récit de Renée semble

⁸⁵³ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *op.cit.*, p. 11

⁸⁵⁴ MORAVIA Alberto, *L’Ennui*, *op.cit.*, p. 53-54

⁸⁵⁵ Evidemment, on pourrait construire une autre parallèle avec *La Nausée* de Sartre, mais là où Renée et Dino paraissent faire l’expérience d’un vide au cœur des choses, Roquentin fait lui l’expérience des choses en excès, c’est-à-dire de l’existence « gratuite » et contingente : « Et puis voilà : tout d’un coup, c’était là, c’était clair comme le jour : l’existence s’était soudain dévoilée. Elle avait perdu son allure inoffensive de catégorie abstraite : c’était la pâte même des choses, cette racine était pétrie dans de l’existence. [...] Tous ces objets... Comment dire ? Ils m’incommodaient, j’aurais souhaité qu’il existassent moins fort, d’une façon plus sèche, plus abstraite, avec plus

indiquer un « dévoilement » de la Chose, celui de Dino dénonce le voile *en tant que voile*, c'est là toute leur différence qui donne à l'ennui une place singulière.

Parallèlement, cette catégorie du semblant qui voile la Chose et dont l'ennui témoigne du statut précaire est repérable dans la constante interrogation des sujets vis-à-vis du sens. On retrouvait en effet chez les étudiants, les travailleurs et jusqu'aux banlieusards qui faisaient l'objet de notre deuxième partie, cette même question du sens, du « A quoi bon ? ». On la retrouvait également évidemment chez Cioran, le philosophe le plus à même de « [...] s'engouffrer dans l'à quoi bon, dans une clairvoyance stagnante, dans les irrécusables vérités du marasme.⁸⁵⁶ » Il ne s'agit cependant jamais d'une dévaluation, d'une critique qui ferait du monde et de soi de simples illusions ou un rêve éveillé, il s'agit rappelons-le, dans l'ennui, de l'expérience du sens comme semblant, ce qui est radicalement différent. C'est le vide, celui dont parle Cioran, celui qu'est le Chose, que l'ennui du sujet en signe l'affection, mais qu'il ne perçoit jamais qu'en tant que voilé.

Dans *Un Homme en question*, Ionesco écrit : « [...] j'ai tâché de retourner dans ce chez moi qui n'est pas un véritable chez moi puisque le monde est un voile⁸⁵⁷ ».

Au-delà de cette notion de voile, une autre peut se lire, une notion qui découle de l'insignifiance dont parle Cioran, celle d'un *là-bas* qui ne serait plus « [...] vide et mensonge et apparence [...] »⁸⁵⁸, un Ailleurs. L'ennui est l'affect qui indique la présence de cet Ailleurs au cœur des choses, Ailleurs indéterminé mais pressenti. Dans nos vignettes, nous repérons précédemment cette aspiration des sujets souffrant d'ennui, et tous pourraient faire leur cette phrase – erronément attribuée à Rimbaud – *la vraie vie est ailleurs*. Le motif de la fenêtre se perçoit ici de nouveau, celui d'une ouverture toujours fantasmée sur l'Ailleurs au-delà du cadre. Le lien entre l'Ailleurs et l'ennui, Lacan l'avait déjà repéré – dans ce passage que nous avons précédemment cité de « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* » : – « Le désir, l'ennui, la claustration, la révolte, la prière, la veille [...] la panique enfin sont là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs [...].⁸⁵⁹ » Les poètes, surtout, n'en ont-ils pas témoigné avec insistance, Baudelaire en tête ? Il suffit de lire « *Le Voyage*⁸⁶⁰ »

de retenue. » SARTRE Jean-Paul, *La Nausée*, In. *Œuvres Romanesques*, Paris, Gallimard, coll. "La Pléiade", 1982, p. 152

⁸⁵⁶ CIORAN Emil, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, Folio, 1973, p. 100

⁸⁵⁷ IONESCO Eugène, *Un Homme en question*, Paris, Gallimard, 1979, p. 191

⁸⁵⁸ LAFORGUE Jules, *Œuvres Complètes*, Lausanne, L'Âge d'Homme, p. 759

⁸⁵⁹ LACAN Jacques, « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* », *Écrits, op.cit.*, p. 547

⁸⁶⁰ BAUDELAIRE Charles, « *Les Fleurs du Mal* », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Tome I, p. 129-134

car tout y est : l'ennui et la claustration : « Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile ! / Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons, / Passer sur nos esprits, tendus comme une toile, / Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons. » ; tout comme la monotonie d'un monde aussi vide que le sujet : « Amer savoir, celui qu'on tire du voyage ! / Le monde, monotone et petit, aujourd'hui, / Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image : / Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ! »

En cela, l'Ailleurs est un autre nom du semblant et du voile, c'est ce qu'explique très bien Didier-Weill : « [...] le réel ne se situe pas derrière un voile qu'il suffirait de déchirer pour qu'il se révèle ; si *l'ailleurs* est voilé, ce n'est pas parce qu'il est derrière le voile, c'est parce qu'il est ici, dans la visibilité même du voile.⁸⁶¹ »

Conséquemment, c'est cette notion tortueuse de réalité que nous retrouvons, certes dépendante de la réalité psychique, mais jugée « insuffisante » pour reprendre le mot de Moravia, car « [...] incapable de me persuader de sa propre existence effective⁸⁶² » ; la faute à ce voile sur le vide qui n'a de semblant que le nom tant il n'est jamais, ce semblant, « malédiction » à conjurer, mais nécessite au contraire, comme Dino en fait l'expérience « [...] l'écroulement d'une ambition insoutenable⁸⁶³ » que serait son dépassement et que le sujet affecté d'ennui envisage passivement. Cette aspiration qu'il éprouve à *être ailleurs*, énonce fondamentalement ce que la psychanalyse enseigne : que l'être du sujet est « [...] est toujours ailleurs.⁸⁶⁴ »

⁸⁶¹ DIDIER-WEILL Alain, *Un Mystère plus lointain que l'inconscient*, op. cit., p. 97

⁸⁶² MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, op.cit., p. 53

⁸⁶³ *Ibid.*, p. 358

⁸⁶⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op.cit., p. 130

Chapitre cinquième - L'ennui à l'aune de l'angoisse

L'angoisse ayant une place structurale dans le champ psychanalytique, il ne s'agira pas ici de comparer l'ennui – doit-on dire affect mineur ? – à cet affect majeur qu'est l'angoisse, mais plutôt de tenter de saisir le premier à l'aune du second. Une telle entreprise liant ennui et angoisse se retrouve déjà chez Pascal et puis bien sûr chez Heidegger qui élèvent les deux affects au rang de tonalités fondamentales de l'être, et dont on trouve des prolongements aujourd'hui dans la pensée de Richir ou de Marion par exemple. Jankélévitch consacre également d'excellentes pages à ces deux affects selon un rapport temporel dans *L'Aventure, l'Ennui et le Sérieux*, et sur lesquelles nous reviendrons. Enfin, citons Marcel Eck, psychiatre et psychanalyste, pour qui : « [...] il y a dans les deux cas absence de communication avec l'autre : l'angoisse coupe la relation à autrui, l'ennui est un état de non-communication.⁸⁶⁵ » Définitions toutefois insuffisantes de l'un comme de l'autre comme nous allons le dégager.

Pour ce faire, il nous faut d'abord revenir sur la théorie de l'angoisse, certes à grands traits, afin de tenter de mieux saisir les coordonnées de l'ennui.

5.1. Retour sur la théorie de l'angoisse : Freud et Lacan

Freud porta à l'angoisse un intérêt continu dont les évolutions théoriques rendent compte avec vitalité⁸⁶⁶. Un certain classicisme théorique dégage deux grandes périodes, deux théorisations distinctes de l'angoisse, dont l'ouvrage de 1926 *Inhibition, symptôme et angoisse* est le pivot. Néanmoins, on peut opposer à cette césure un peu arbitraire la permanence dans l'œuvre freudienne de l'angoisse comme signal. En 1894 dans « Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que “névrose d'angoisse” », Freud lie l'angoisse avec l'énergie sexuelle, la libido, mais au sein de processus biologiques, somatiques, excluant le recours à un psychisme inconscient. L'angoisse résulte d'une transformation de l'énergie, elle est alors une solution, une décharge, face à la « [...] déficience

⁸⁶⁵ ECK Marcel, *L'Homme et l'angoisse*, Paris, Fayard, 1964, p. 247

⁸⁶⁶ Voir à ce sujet JEAN Marie, *L'angoisse dans la clinique de Freud à Lacan, la dimension structurale et la place de l'angoisse*, Thèse de doctorat en psychologie, Université Toulouse 2 Le Mirail, sous la direction de SAURET Marie-Jean, 2011

psychique à maîtriser l'excitation sexuelle [...]»⁸⁶⁷ » En ce sens, la névrose d'angoisse est à cette époque caractérisée par une « susceptibilité accrue aux stimuli [...]»⁸⁶⁸ » et par une « attente anxieuse [...]»⁸⁶⁹ » ; or, cette attente est précisément attente *de rien*, « [...] quantum d'angoisse librement flottant [...]»⁸⁷⁰ », prête à se lier avec une représentation quelconque. En ce sens précis, le symptôme pare à l'angoisse, il est une construction censée empêcher sa venue et, déjà, une temporalité est donnée à l'angoisse.

Si en 1909 dans une conférence donnée à la Clark University de Worcester, Freud liait déjà angoisse et refoulement⁸⁷¹, c'est en 1919 dans son étude de l'inquiétante étrangeté qu'il introduira dans la problématique la question de la castration. L'analyse de l'*Unheimliche* conduit en effet Freud à souligner qu'il s'origine d'un *dévoilement*, au sens où ce sentiment se manifeste lorsque le sujet est confronté à « [...] quelque chose de refoulé qui fait retour⁸⁷² », à une levée, ne serait-ce que partielle, du refoulement. Mais, derrière ces répétitions involontaires, cette crainte du mauvais œil, des monstres ou des revenants, ce que vient signifier l'inquiétante étrangeté, c'est le dénuement d'un sujet à la merci d'un Autre qu'il imagine revêtir ses habits les plus cruels. L'angoisse, dont l'inquiétante étrangeté n'est qu'un « [...] mode [...]»⁸⁷³ » est ainsi la conséquence d'une levée du refoulement dans son lien avec la représentation de la castration.

L'ouvrage *Inhibition, symptôme et angoisse* de 1926, s'il apporte des nouveautés essentielles quant à la théorisation de l'angoisse chez Freud, ne rompt néanmoins pas radicalement avec ce qui l'a précédé, notamment les développements issus de « L'inquiétante étrangeté ». Surtout, en 1926, Freud dispose d'éléments nouveaux : un dualisme pulsionnel (pulsion de vie, pulsion de mort) et les trois instances de l'appareil psychique (Moi, ça, surmoi), c'est-à-dire de la seconde topique. *Inhibition, symptôme et angoisse* a cela d'essentiel qu'aux dires mêmes de Freud, il passe d'une conception phénoménologique à une conception proprement métapsychologique. L'angoisse comme signal demeure et va être étoffée, mais surtout il va la

⁸⁶⁷ FREUD Sigmund, « Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que « névrose d'angoisse », *Œuvres Complètes, tome 3*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 54

⁸⁶⁸ *Ibid.*, p. 33

⁸⁶⁹ *Ibid.*, p. 34

⁸⁷⁰ *Idem*

⁸⁷¹ « L'angoisse est une des réactions de récusation du moi contre des souhaits refoulés devenus forts, et de ce fait elle peut aussi être très bien expliquée dans le rêve [...] » FREUD Sigmund, « De la psychanalyse » (1909), In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. X. 1909-1910*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 34

⁸⁷² FREUD Sigmund, « L'inquiétante étrangeté » (1919), In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XV. 1916-1920*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 175

⁸⁷³ *Idem*

localiser : « [...] le lieu de l'angoisse proprement dit [...] »⁸⁷⁴, c'est moi. Au travers du cas du petit Hans, Freud va également réaffirmer le fait que l'angoisse n'est pas indéterminée, mais est attendue anxieuse qu'un Autre cruel s'abatte sur le sujet, en l'occurrence pour Hans, que le cheval le morde. Or, si l'attente anxieuse est bien maintenue, Freud élabore en fait un retournement fondamental : l'angoisse n'est plus une réaction au refoulement, mais sa cause⁸⁷⁵. Cette nouveauté permet en outre de donner à l'angoisse son vrai rôle, celui d'être signal d'une menace de castration.

Notons que ce danger, celui de la « [...] perte de son membre »⁸⁷⁶, situe l'angoisse dans le registre de l'avoir, car elle marque l'idée qu'un objet s'avère manquant, ce qui la différencie de la peur. Si la peur est peur de *quelque chose*, l'angoisse, elle, est non pas tant sans objet, mais fixée *secondairement* sur un objet. L'angoisse est seulement « [...] sans objet au moment de son émergence [...] »⁸⁷⁷. Puisque « [...] dans sa fonction de signal, l'angoisse nous met sur la trace de l'objet *a* »⁸⁷⁸, elle nous engage à nous rapporter à l'enseignement de Lacan.

De son dixième séminaire, *L'Angoisse*, certaines formules sont passées à la postérité, dont « [...] l'angoisse n'est pas sans objet »⁸⁷⁹ n'est pas l'une des moins fameuses. A travers ce qui n'est jamais opposition, mais clarification de l'avancée freudienne, Lacan indique que l'objet de l'angoisse s'exclut du monde phénoménal : « pour Freud l'objet est de l'ordre du signifiant, c'est-à-dire qu'il se définit à partir d'un savoir. »⁸⁸⁰ C'est par l'invention de l'objet *a*, objet réel et cause du désir, ex-sistant, que Lacan soutient logiquement que l'angoisse n'en est pas dépourvue. « C'est ainsi que l'angoisse peut être entendue comme étant l'affect propre à l'objet (*a*). »⁸⁸¹ Néanmoins, cette perspective lacanienne va apporter des modifications fondamentales sur la question. Nous en citerons deux. Premièrement, l'angoisse, désormais liée à l'objet *a* comme cause du désir, va s'inscrire dans le registre de l'être, du parlêtre ; en ce sens, Lacan ne va pas maintenir le lien étroit entre angoisse et castration qui était celui de Freud afin

⁸⁷⁴ FREUD Sigmund, « Inhibition, symptôme et angoisse » (1926), In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XVII. 1923-1925*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 211

⁸⁷⁵ « Voici maintenant le résultat inattendu : dans les deux cas, le moteur du refoulement est l'angoisse de castration ; les contenus d'angoisse, être mordu par le cheval et être dévoré par le loup, sont un substitut par déformation du contenu : être castré par le père. » *Ibid.*, p. 226

⁸⁷⁶ FREUD Sigmund, « Nouvelle suite de leçons d'introduction à la psychanalyse » (1932), *op.cit.*, p. 169

⁸⁷⁷ MORIN Isabelle, *La Phobie, le vivant, le féminin*, Presses Universitaires du Mirail, Coll. "Psychanalyse &", 2009, p. 113

⁸⁷⁸ JEAN Marie, *L'Angoisse dans la clinique de Freud à Lacan, la dimension structurelle et la place de l'angoisse*, *op.cit.*, p. 78

⁸⁷⁹ LACAN Jacques, *Séminaire X, L'angoisse*, *op.cit.*, p. 187

⁸⁸⁰ MOUSSAY Jean-Daniel, « L'angoisse, entre désir et jouissance », *Groupe d'étude Nancy-Metz de l'Ecole de la Cause Freudienne. Rencontre Inter-cartels Nancy-Metz Strasbourg*, « Désir et jouissance », Samedi 21 janvier 1989, inédit

⁸⁸¹ *Ibid.*

d'accentuer celui entre angoisse et division. Dit autrement, l'angoisse révèle non un manque, mais une perte, un trou au cœur du sujet et qui fait précisément que cet objet *a* est « [...] ce qui nous est le plus prochain, tout en nous étant extérieur.⁸⁸² » C'est donc parce qu'il est au fondement du sujet comme topologiquement troué que Lacan substitue l'angoisse comme un manque-à-avoir lié à la castration, à celui d'un manque-à-être lié à la perte. En ce sens, la condition pour qu'advienne l'angoisse est que « [...] le sujet, l'angoissé, ou plutôt l'angoissable, se sente concerné dans son être.⁸⁸³ » La seconde modification qu'apporte Lacan est tout aussi fondamentale au sens où elle implique la certitude. L'angoisse charrie la certitude, car l'angoisse est « [...] le *ce qui ne trompe pas*, le hors de doute.⁸⁸⁴ » Comment pourrait-il en être autrement pour un objet *a* qui n'est pas de l'ordre du signifiant, c'est-à-dire du signifiant comme « [...] signifiant trompeur⁸⁸⁵ » comme il le dit dans *Les Psychoses* ? Le langage est un masque, et l'angoisse, parce qu'elle ne se réfère pas au signifiant, est hors de doute, hors de la tromperie, elle est certitude. Si l'angoisse surgit dans une certitude nue, de quelle certitude s'agit-il et quand advient-elle ? Celle qu'évoque Lacan est précisément celle de la division du sujet comme éprouvant sa division, par l'intermédiaire du signal qu'est l'angoisse. Ce signal n'est ainsi pas tant celui d'un danger, comme chez Freud, que celui d'une absence de ce qui venait leurrer le sujet à l'endroit de sa *Spatlung*. En ce sens, l'angoisse advient lorsque ce qui subsiste de cette division, à savoir l'objet *a*, indique sa présence – par sa disparition ou par sa manifestation – autrement dit « [...] quand un mécanisme fait apparaître quelque chose à la place naturelle de $(-\phi)$, celle qu'occupe l'objet (*a*).⁸⁸⁶ » Cette apparition au lieu de l'objet *a* est donc le signal que « [...] le manque vient à manquer.⁸⁸⁷ »

En outre, cette relation entre l'angoisse et l'objet cause du désir ne doit pas faire oublier la figure de l'Autre, dont Freud qualifiait ses potentialités de cruelles, et dont l'angoisse signalait le danger imminent. Car, et c'est une autre des formules tirées du séminaire X, l'angoisse est « [...] la manifestation spécifique du désir de l'Autre⁸⁸⁸ ». Ce signal n'est pas seulement celui d'un *quelque chose*, mais il « [...] avertit de ce quelque chose, à savoir d'un désir, c'est-à-dire d'une demande qui ne concerne aucun besoin, qui ne concerne rien d'autre que mon être même,

⁸⁸² LACAN Jacques, *Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*, op.cit., p. 249

⁸⁸³ SOLER Colette, « Angoisse et destitution subjective », *Revue Nationale des Collèges Cliniques du Champ Lacanien*, n°1, « L'angoisse », Mars 2002, p. 16

⁸⁸⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, op.cit., p. 92

⁸⁸⁵ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, op.cit., p. 211

⁸⁸⁶ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XIII, L'objet en psychanalyse*, 23 février 1966, inédit

⁸⁸⁷ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, op.cit., p. 53

⁸⁸⁸ *Ibid.*, p. 178

c'est-à-dire qui me met en question.⁸⁸⁹ » C'est là où apparaît la figure de l'Autre comme irrémédiablement liée à l'angoisse ; comme le résume Soler « l'angoisse, elle, réfère à l'objet comme cause, mais en tant que cause du désir de l'Autre.⁸⁹⁰ » Ainsi, l'angoisse implique que l'Autre soit désirant, que le sujet y soit concerné dans son être, mais surtout que ce désir soit énigmatique. Le sujet sait qu'il est concerné, mais ne sait pas ce qu'il est pour l'Autre, ou plus précisément quel objet il est pour l'Autre – le sujet « [...] est menacé de n'être rien d'autre que cet objet du désir de l'Autre [...].⁸⁹¹ »

5.2. Temporalité de l'angoisse, temporalité de l'ennui

Comprendre l'angoisse selon un rapport au temps⁸⁹² renvoie à cette *attente* dont parlait Freud, et sur laquelle nous reviendrons. Plus précisément, l'angoisse – comme rencontre avec l'énigmatique désir de l'Autre où le sujet se trouve être frappé de mutisme – s'adjoint d'un temps d'arrêt, d'un déchirement du temps. Cette verticale de l'éclair foudroyant le sujet en le renvoyant à sa division, scinde en même temps la flèche du temps, et l'angoisse devient ainsi une expérience de l'*instant*. « L'angoisse est le vertige de l'homme devant l'instant », écrit Jankélévitch, idée que nous rapprochons de la logique dégagée par Lacan dans son sophisme des trois prisonniers, tout en indiquant que l'angoisse est plus proche de la suspension que du vertige. En effet, face à l'angoisse, le sujet n'a qu'un nombre réduit de perspectives : une confrontation, d'où pourra advenir une compréhension – au sens étymologique de prendre ensemble – du manque et du désir ou un retour à un en-deçà ; soit un évitement, une fuite. Cette présentation via deux solutions permet de souligner que le surgissement de l'angoisse ne peut guère s'étendre : soit le sujet réalise un acte, en toute hâte, soit, s'y soustrayant, il diffère, et l'ensemble du procès logique doit être repris. C'est déjà ce que Lacan repérait sous l'exemple fameux de Jules César face au Rubicon : soit il le traverse en armes – ce qui est interdit – et réalise un acte, soit il recule, et l'ensemble du coup d'État doit être repensé. Entendue de la sorte, la temporalité que soumet l'angoisse est proprement événementielle. Parallèlement, on

⁸⁸⁹ *Ibid.*, p. 179

⁸⁹⁰ SOLER Colette, « Angoisse et destitution subjective », *op.cit.*, p. 16

⁸⁹¹ *Ibid.*, p. 18

⁸⁹² « Nous ne croyons pas vain d'avoir souligné le rapport que soutient avec la dimension de l'espace une tension subjective, qui dans le malaise de la civilisation vient recouper celle de l'angoisse, si humainement abordée par Freud et qui se développe dans la dimension temporelle. » LACAN Jacques, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits, op.cit.*, p. 123

entend que l'angoisse frappe le sujet divisé et jamais l'individu, qui est alourdi par des conditions sociohistoriques. Nous ne voulons pas omettre l'importance de l'histoire singulière, mais plutôt souligner le dénuement du sujet qui est angoissé, lui qui se retrouve, lorsqu'il est pétrifié par l'angoisse, délesté de tout passé et de tout avenir puisque c'est bien de structure⁸⁹³ dont il s'agit, Lacan parlant même de « [...] forme ontologique [...].⁸⁹⁴ »

De ce point de vue, l'ennui paraît bien éloigné de ce dénuement de l'ordre du réel que constitue l'angoisse. Dans une dimension temporelle, la différence est bien sûr importante, car loin de l'instantanéité saisissante de l'angoisse qui confine à l'urgence, l'ennui paraît allonger le temps ; et si les secondes ont le poids des heures, « [c]'est que le temps double quand on s'ennuie.⁸⁹⁵ » Comme le dit Lavelle, « l'ennui est donc par excellence le mal du temps⁸⁹⁶ », parce que le sujet y fait l'expérience d'une forme de la durée. Nul saisissement ici, mais alanguissement, nul dévoilement non plus, mais alourdissement dans lequel le temps lui-même semble ralentir et s'allonger sans horizon. Si l'angoisse est liée à une expérience de l'instant, l'ennui renverrait plutôt à un présent quasi-éternel car statique. Sophie de Mijolla-Mellor écrit justement : « [...] Le temps de l'ennui est épais, étouffant et immaîtrisable. On ne peut rien en faire sinon le “faire passer“ voire le tuer, ce qui paraît d'autant plus vain qu'il se donne comme déjà mort.⁸⁹⁷ »

Cette dimension temporelle d'un temps qu'on souhaiterait faire passer parce qu'il est vécu comme obstrué, se retrouve bien sûr dans le sentiment de carcéralisation, de captivité, qu'éprouve le sujet affecté d'ennui. Si *faire passer le temps* est une solution envisagée pour sortir de l'ennui, c'est bien parce qu'en amont il y a cette impression de *faire son temps*. Or, il faut quitter la simple considération phénoménologique pour saisir à la racine ce qui est au cœur de toute temporalité, en l'occurrence le désir ; c'est le battement du désir qui fait palpiter le rapport du sujet au temps. Lorsque le sujet trouve dans une activité le déploiement de son désir, le temps cesse d'être mesuré, il s'écoule, à l'inverse de l'ennui donc. Comme l'explique Sophie De Mijolla-Mellor : « Le sujet entre dans le temps via le désir et, parallèlement, il cesse de penser. C'est ce que traduit la formule courante lorsqu'un sujet se situe en syntonie avec son

⁸⁹³ L'opposition structure/histoire étant particulièrement importante dans les débats internes et externes au champ analytique. (cf. le débat Sartre/Lévi-Strauss, celui autour de la « Nouvelle Économie Psychique » via la distinction sujet et subjectivité, etc.)

⁸⁹⁴ LACAN Jacques, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », In. *Ecrits*, *op.cit.*, p. 207

⁸⁹⁵ DE GRAFFIGNY Françoise (dit Mme de Graffigny), *Correspondance de Madame de Graffigny*, Oxford, Voltaire Foundation, 1985, p. 47

⁸⁹⁶ LAVELLE Louis, *Psychologie et spiritualité*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 219

⁸⁹⁷ DE MIJOLLA-MELLOR Sophie, *Le Plaisir de pensée*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, p. 182

désir : “Je n’ai pas vu le temps passer“. Être dans le temps et réfléchir au temps s’opposent autant qu’être et penser.⁸⁹⁸ » Ainsi, là où être en *syntonie* avec son désir paraît accélérer le temps, être en voie d’aboutissement du désir – c’est-à-dire en *harmonie* – peut provoquer l’angoisse⁸⁹⁹ et être en *a-syntonie* avec son désir paraît ainsi étendre le temps et caractériser l’ennui. Cet usage du vocabulaire de la physique, que nous reprenons à Izcovich, nous permet de signifier d’une autre façon certains éléments développés précédemment. Premièrement, l’ennui est le lot de tous – d’autant plus dans une société où le marché dicte le degré de désirabilité des choses – car « [...] la plupart des activités dans lesquelles nous sommes invités à tuer le temps, sont des activités ennuyeuses.⁹⁰⁰ » Deuxièmement, cette *a-syntonie* est au final structurelle, car l’ennui est *le désir des désirs* comme le remarque Tolstoï, et il indique en cela la nature toujours insatisfaite du désir. Troisièmement, cette expression se rapporte à l’ennui comme l’affect du désir d’Autre-chose, désir toujours renvoyé, selon un processus métonymique, au manque d’être du sujet. Quatrièmement, l’infinité de ces autres-choses sont, au regard du sujet, frappées d’*indifférence*, puisqu’elles ne peuvent que s’équivaloir dans leur platitude finale, « [...] platitude enlaidie qui ne vaut pas la peine, qui rend à la fois inutile et fausse toute poursuite [...]».⁹⁰¹ » Par conséquent, cinquième et dernier point, l’ennui comme modalité d’a-syntonie d’avec son désir, trouve le sujet en deçà de tout acte – à l’inverse de l’angoisse donc – car il n’y a finalement rien à désirer que d’Autre, puisque les objets sont tous frappés de mêmeté. C’est le rapport du sujet au désir qui explique la temporalité si particulière de l’ennui comme elle le fait avec l’angoisse, à rebours donc – faut-il le rappeler ? – des considérations existantes, postulant chez le sujet affecté d’ennui l’absence de tout désir. C’est au contraire parce que le sujet désire, mais désire Autre-chose, c’est-à-dire fait l’expérience de l’insatisfaction de ce désir, que le temps s’alourdit de la caducité de ces autre-choses indifférenciées. De plus, l’indifférence face à la mêmeté des objets au regard du désir trouve son pendant temporel dans la monotonie, autrement dit, c’est toujours la *même chose* au sein de l’ennui, car précisément jamais *Autre-chose*.

⁸⁹⁸ IZCOVICH Luis, « La hâte et la sortie », *Champ lacanien*, vol. 7, n° 1, 2009, p. 71

⁸⁹⁹ « Quelle est la fonction fondamentale de l’objet ? Il est de structure qu’il soit manquant. Rien n’est plus angoissant que de croire avoir trouvé “le bon“. Le bon partenaire, le bon travail, etc. Il m’est souvent arrivé de recevoir des patients qui avaient une crise d’angoisse massive après avoir réussi quelque chose qui représentait pour eux l’aboutissement du désir : soit un examen réussi, une petite amie qui dit oui à une demande en mariage, un emploi convoité de longue date et enfin obtenu. Que désirer de plus ? est la question qui émerge à chaque fois, et ce qui permet aux patients de sortir de l’angoisse [...] » ALBERT Solène, « Les conditions de l’angoisse », *Ironik*, Bulletin Uforca pour l’Université populaire Jacques Lacan, n°29, 2018 [En ligne] [URL : <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2018/03/07-Ironik29-Solenne-Albert.pdf>]

⁹⁰⁰ ISRAËL Lucien, *Le Désir à l’œil. Deux séminaires : « La perversion de Z à A » et « Le désir à l’œil »*, Toulouse, Érès, Coll. “Hypothèses“, Toulouse, 2007, p. 146-147

⁹⁰¹ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L’ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale, op.cit.*, p. 69

Parallèlement, au travers de cette mêmeté, c'est une temporalité statique, à l'*identique* qui s'expérimente dans l'ennui et où, en miroir, se vit l'*identité* à soi du sujet, que nous avons développée précédemment, et qui permet là également de venir discriminer, disons temporellement, l'angoisse et l'ennui. De fait, l'angoisse comme surgissement saisissant le sujet dans l'instant redouble la *coupure* qui est celle qu'instaure le langage chez ledit sujet, mais au niveau de la temporalité elle-même ; autrement dit, l'angoisse est l'affect même de la discontinuité. C'est ce que souligne notamment Soler : « [L]'angoisse surgit toujours dans une structure de discontinuité temporelle, avec un avant et un après qui précisément permettent d'encerner les coordonnées. Tandis que le sujet est glissement le long de la chaîne qui préside au vecteur temporel, l'angoisse survient sur le mode de la coupure : elle est arrêt et immobilité, entonnoir, abîme temporel et aussi mutisme atterré, assiette d'immobilité, dit Lacan.⁹⁰² » L'angoisse révèle la discontinuité même du sujet « [...] dans le réel⁹⁰³ » au travers d'une discontinuité dans le temps lui-même. En cela, l'angoisse est un affect fondamental car il signe l'impossible identité à soi, puisqu'elle indique à l'inverse l'abîme qu'est l'inconscient, comme non-recouvrement du sujet avec lui-même. Les coordonnées de l'ennui sont, elles, bien différentes et nous l'avons dit, l'expérience qu'en fait le sujet correspond à un temps étale et monotone. Or, une telle caractéristique fait de l'ennui un affect de la continuité, notamment parce qu'aucun événement ou surprise ne se produisent dans ce lent écoulement du même. Cioran, que l'ennui ne quittait pas, se plaignait d'ailleurs de l'état d'insomnie dont il souffrait en parlant de la « [...] continuité absolue, exaspérante du temps⁹⁰⁴ » qu'il vivait durant ces nuits sans fin. On peut ainsi saisir que le sommeil est parfois la voie de sortie de l'ennui, en ce qu'il rompt sa continuité étouffante. Aussi, on comprend que là où l'angoisse, en tant que coupure, vient révéler la béance d'un sujet insaisissable par une essence, la continuité que véhicule l'ennui, elle, entraîne d'un même mouvement un certain engluement déterministe. En effet, l'angoisse est ce *moment* où le sujet s'échappe de toutes les déterminations socio-psychologiques là où dans l'ennui, comme nos vignettes en témoignent, le sujet semble rester aux prises avec de telles déterminations essentialisantes. Enfin, on retrouve la notion d'identité au cœur de l'affect d'ennui, car la continuité que ce dernier produit est précisément ce qui perdure comme même, ce qui est bien entendu l'une des définitions de l'identité.

⁹⁰² SOLER Colette, *Les Affects lacaniens*, op. cit., p. 25

⁹⁰³ LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), In. *Ecrits*, op.cit., p. 801

⁹⁰⁴ CIORAN Emil, "Cavaliere del malumore", entretien avec Irène Bignardi, *La Repubblica*, 13 octobre 1982

5.3. Modalités de l'attente

La notion d'attente revêt à la fois une place importante et des dimensions radicalement différentes, que l'on se place du côté de l'angoisse ou bien de celui de l'ennui. Chez cette première, c'est attente comme « attente anxieuse » devant l'imminence d'un événement dont il s'agit, attente donc que quelque chose arrive. Mais l'attente dans l'angoisse n'est pas une attente flottante et passive, elle est attente active qui met en garde. C'est là la distinction entre *Abwarten* et *Erwartung* qu'effectue Freud et que remarque Lacan. *Abwarten* est attente indéterminée et passive là où *Erwartung* est attente expectatrice et donc active. C'est ce qu'il énonce dans *Le désir et son interprétation* : « C'est la différence entre *abwarten* que j'essaierai de traduire par *subir, n'en pouvoir mais, tendre le dos, et enwarten, qui est s'attendre à*.⁹⁰⁵ » Guérin, qui en développe les conséquences dans son article sur l'angoisse, note que : « [...] par le truchement de la tension temporelle qu'est l'attente avisée, le sujet anticipe sur la certitude.⁹⁰⁶ » Dès lors, nous pourrions dire que cette mise en garde est ce qui permet la mise en acte qui, en anticipant la certitude de l'angoisse, permet au sujet de conclure le temps logique. L'article du même nom permet en ce sens de localiser l'angoisse dans ce que Lacan nomme le *temps pour comprendre* et où le sujet, à défaut d'un acte conclusif, se retrouve à devoir reprendre l'ensemble du procès logique depuis l'instant du regard. Comme il l'indique, l'angoisse est « [...] reflétée dans l'expression grammaticale équivalente, « de peur que » (le retard n'engendre l'erreur)...⁹⁰⁷ » Parallèlement, introduire l'angoisse et son rapport à l'objet a au sein du procès logique, c'est-à-dire du temps logique comme « [...] une *logique de l'acte*⁹⁰⁸ », c'est affirmer que « [...] la fonction de la hâte, c'est la fonction de ce petit a, petit h(a)té », au sens où un acte est toujours hâté (voir raté⁹⁰⁹ ou r(h)âté, pourrait-on dire) ; c'est également affirmer l'importance de cette angoisse : elle « [...] est seule à viser la vérité de ce manque.⁹¹⁰ »

⁹⁰⁵ LACAN, *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, Paris, Les éditions de la Martinière, coll. "Champ Freudien", 2013, p. 155

⁹⁰⁶ GUERIN Nicolas, « Traversée de l'angoisse », *Psychanalyse*, n°23, « Kafka - L'angoisse - Le père et ses noms - Artaud /Queneau, correspondance inédite », 2012/1, p. 47

⁹⁰⁷ LACAN Jacques, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », In. *Ecrits, op.cit.*, p. 207

⁹⁰⁸ PORGE Erik, *Se compter trois. Le temps logique de Lacan*, Toulouse, Erès, coll. "Littoral. Essai en psychanalyse", 1989, p. 196

⁹⁰⁹ « Ma proposition gîte à ce point de l'acte, par quoi s'avère qu'il ne réussit jamais si bien qu'à rater, ce qui n'implique pas que le ratage soit son équivalent, autrement dit puisse être tenu pour réussite. » LACAN Jacques, « Discours à l'École freudienne de Paris » (1967), In. *Autres Écrits, op.cit.*, p. 265

⁹¹⁰ LACAN Jacques, *Séminaire X, L'angoisse, op.cit.*, p. 266

Parallèlement, le statut de l'attente dans l'ennui mérite une attention particulière. Celle-ci se relève dans le discours des sujets et semble prendre le temps comme objet, le sujet attendant que le temps passe et vienne le délivrer de ce sentiment de claustration qui l'envahit. Comme l'explique Nahoum-Grappe : « L'ennui que nous étudions a donc à voir avec la situation d'attente – ne “plus rien attendre“, et “attendre que cela passe“ [...].⁹¹¹ » Bien entendu, cette attente que le temps s'écoule enfin est finalement l'attente que prenne fin la mêmeté des choses ; et ainsi, au travers de l'attente d'une discontinuité, c'est la rupture d'avec un temps identique et d'avec le règne de l'Un qu'évoque le sujet. L'ennui marque ainsi l'attente de s'extirper de l'uniformité et de l'indifférence des choses et des gens. En cela, il s'agit nécessairement d'une attente visant un *quelque chose* dont le degré d'intérêt est jugé à l'aune de sa capacité à agir sur le passage du temps. Or, ce quelque chose – il suffit de se rappeler des élèves en cours – est généralement indéterminé, à tel point qu'il peut prendre la forme d'un « tout, sauf ça », laissant penser que l'élève est prêt à accueillir tout ce qui viendrait interagir avec le cours du temps. De ce fait, l'attente dans l'ennui, ce *quelque chose* d'indéterminé⁹¹² que le sujet attend, est avant tout l'attente au-devant d'un *n'importe quoi* – ce que des élèves ou certains habitants de banlieue souffrant d'ennui ont bien saisi, car ils s'évertuent précisément à *faire n'importe quoi*, autre façon d'exprimer qu'il se créent des ennuis pour en sortir. À l'inverse de l'angoisse qui est *Erwartung*, l'ennui est, lui, *Abwarten* !

Néanmoins, si Benjamin n'a pas tort d'indiquer que « [n]ous éprouvons de l'ennui lorsque nous ne savons pas ce que nous attendons⁹¹³ », que dire plus précisément sur l'objet de l'attente dans cet affect ? Dans une première perspective, nous pourrions soutenir, en reprenant nos développements précédents, que l'ennui est toujours attente d'autre-chose et, en conséquence, l'expression paradigmatique de l'ennui « Je ne sais pas quoi faire » serait le trait indiquant une attente toujours repoussée, car l'horizon de l'autre-chose n'advient jamais. L'ennui, en ce sens, serait une attente éternelle due à l'absence d'un objet d'attente se présentifiant au sujet. Or, faire de l'ennui l'affect de l'attente d'autre-chose, c'est-à-dire finalement d'une attente d'Autre-chose, consiste à assimiler l'attente et le désir. Or, l'ennui est l'affect du désir d'Autre-chose, non de son attente. Une seconde perspective, plus justifiée à notre sens, consiste à prendre la parole des sujets au sens littéral afin d'y débusquer l'objet de l'attente. Si nous avons parlé de

⁹¹¹ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, op.cit., p. 103

⁹¹² C'est ce que note également Andevert : « Ce temps de l'ennui ne va donc pas sans l'attente, l'insupportable et implacable attente d'un quelque chose indéfini qui ronge le sujet en mal de bonheur et d'avenir. » ANDEVERT, Anne-Laure, *L'Ennui dans quelques romans de Julien Green : Du « violent dégoût de tout » à « l'effroi d'être au monde »*, op.cit., p. 875

⁹¹³ BENJAMIN Walter, *Paris capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, Paris, Cerf, 1986, p. 130

l'école, de la banlieue et de l'entreprise comme lieux producteurs d'ennui, nous aurions pu en développer un autre où il est surprenant de constater la présence de l'ennui. Ce lieu, c'est le camp de concentration. Dans ce beau livre qu'est *Être sans destin*, Imre Kertesz mène une réflexion sur l'ennui qui l'amène à questionner la dimension d'attente : « Mais notre principal souci était fondamentalement le même qu'à la douane, dans le train ou à la briqueterie : la longueur des jours. C'est ainsi que j'ai compris que, même à Auschwitz, on pouvait s'ennuyer – à condition d'être un privilégié. Nous attendions – à bien y réfléchir, nous attendions que rien ne se passe. Cet ennui, avec cette étrange attente : je crois que c'est cette impression-là, à peu près, oui, qui en réalité caractérise vraiment Auschwitz – à mes yeux, en tout cas.⁹¹⁴ » *Nous attendions que rien ne se passe*, c'est là l'objet de l'attente dans l'ennui : le sujet, très précisément, attend Rien. Ce propos de Kertesz est déjà ce qui se perçoit dans la pensée de Schopenhauer⁹¹⁵ ou de Jankélévitch⁹¹⁶, mais renvoie directement à l'advenue de l'ennui face à la totalité, dont nous parlions dans un chapitre précédent⁹¹⁷. Dans ces lieux où le sujet semble essentialisé, hypostasié dans une catégorie subsumante, autrement dit où est visé le tout du sujet dans une temporalité totalement obstruée qui lui assigne une identité totale, dans ces lieux donc, le sujet s'ennuie, il attend Rien. N'est-ce pas ce qu'un tel sujet ne cesse de dire lorsqu'il exprime que *rien n'arrive* ou qu'il a *goût à rien* ? Parallèlement, puisque le sujet peut *faire n'importe quoi* pour sortir de l'ennui, c'est notamment parce qu'il a, scrupuleusement, *rien à faire*, au sens de faire Rien. C'est peut-être tout autant ce qu'il faut entendre lorsque, dans l'ennui, le sujet déclare *Je veux Rien du Tout*. L'ennui prend sa forme face au Tout et dans l'attente de Rien.

L'image du jeu de taquin est ici une bonne illustration, le sujet qui s'ennuie cherchant ce Rien afin de mettre en mouvement ce qui n'est autrement qu'un Tout fixe, immobile, et uniforme. La protagoniste de *La Vie tranquille* du Duras, anticipant la vie monotone de paysanne à laquelle elle est destinée, terminera sa réflexion par ces mots : « Je compte les années qui me

⁹¹⁴ KERTÉSZ Imre, *Être sans destin*, Arles, Actes Sud, 1998, p. 165

⁹¹⁵ « L'homme ennuyé n'attend *rien*, si par ce terme de rien on entend : attendre *quelque chose* ; mais en fait, il attend *tout*, ce qui est une manière de dire que ce que l'homme a déjà obtenu n'est rien et que la boulimie de la conscience demeure intacte. » PHILONENKO Alexis, *Schopenhauer. Une philosophie de la tragédie*, Paris, Vrin, 1980, p. 189

⁹¹⁶ « Par rapport à cet avenir lui-même l'ennui se comporte passivement. Non pour le prévoir, mais pour le craindre. Il n'attend rien, et il s'attend vaguement à tout [...]. » JANKÉLÉVITCH Vladimir, *L'Alternative*, Alcan, 1938, p. 172

⁹¹⁷ Voir la première partie.

restent à vivre dans l'aile gauche de la maison des Bugues : dix, vingt, quarante ans. Rien ne les marquera, rien ne peut m'arriver. *Je ne désire plus que rien m'arrive.*⁹¹⁸ »

Miller repérait déjà cette spécificité de l'attente dans l'ennui : « Si [dans la surprise] c'est ce qu'on n'attend pas, c'est parce qu'on attend autre chose ou, éventuellement, parce qu'on n'attend rien, ce qui est encore une attente qui prend sa forme douloureuse dans l'ennui.⁹¹⁹ » Douleur de l'attente de rien qu'est l'ennui qu'on retrouve également chez Clerget : « Dans cet affect douloureux de l'attente de rien, attendre rien n'est pas rien attendre, ni vraiment ne rien faire. Ce peut être vivre. L'ennui apparaît comme ennui de rien, de rien d'immédiatement nommable [...].⁹²⁰ »

Cette utilisation du rien hors de sa dimension négative rappelle bien entendu l'utilisation qu'en fait Lacan comme objet de l'anorexique, et permet de rejoindre ici l'attente et le désir ; car autant l'ennui est attente de rien, autant, nous l'avons dit, il révèle la structure métonymique du désir. Or, le désir « [...] ne se conclut jamais que sur rien⁹²¹ » comme l'indique Miller, autre façon de remarquer qu'en 1960 Lacan place dans la liste des objets a « [...] le rien.⁹²² » Qu'est-ce à dire ? Que l'ennui, l'affect du désir d'Autre-chose, attente de rien, advient dans les lieux, les discours, où s'expérimentent des tentatives de recouvrement de la division du sujet et dans un même mouvement témoignent de l'échec d'un tel recouvrement et de la permanence de la structure du parlêtre. Ainsi que l'écrit Durif-Varembont : « L'ennui apparaît bien comme symptôme et signe de la recherche du manque du manque face aux effets de la réalité insignifiante d'un monde d'objets réduits à leur valeur d'usage, mais aussi comme moyen de rejet et de défense contre l'effet de duperie de la marchandisation de la jouissance [...].⁹²³ »

Dans cette évocation par Durif-Varembont « de la recherche du manque du manque » qu'il relie à l'ennui, ne semble-il pas indiquer que ce dernier serait ainsi... recherche de l'angoisse ? De fait, l'expression paraît impropre à rendre compte de l'ennui alors même que nous avons analysé en quoi l'ennui pouvait se faire défense contre ce moment où un objet, venant prendre la place du manque, saturait le sujet en annihilant tout désir. Or, comme nous l'avons vu, il y a du désir dans l'ennui, c'est même le cœur de sa définition lacanienne. Néanmoins, Durif-

⁹¹⁸ DURAS Marguerite, *La Vie tranquille*, Paris, Gallimard, Paris, 1972, p. 160 (C'est nous qui soulignons)

⁹¹⁹ MILLER Jacques-Alain, *Les us du laps*, Cours 1999-2000, cours du 02 février 2000, inédit

⁹²⁰ CLERGET Joël, « Leçons de l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, op.cit. p. 104

⁹²¹ MILLER Jacques-Alain, *Vie de Lacan*, Séminaire 2010, cours du 10 février 2010, inédit

⁹²² LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », In. *Écrits*, op.cit., p. 817

⁹²³ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « L'ennui, opérateur privilégié pour une clinique du lien social », op.cit., p. 105

Varembont a raison de percevoir la dimension *en trop*, excessive de l'ennui – telle que l'ensemble de nos développements en présente des modalités – mais ce trop-plein de l'ennui n'est pas dû à un objet comblant la place du manque, mais plutôt à la perception de cet objet comme semblant, c'est-à-dire comme voile structurellement insatisfaisant. La différence est ainsi majeure entre un affect où un objet occupe la place vide de l'objet a et celui où est vécu (ce qui ne veut pas dire supporté) la vacuité des objets à combler cette place vide. D'où, au cœur de l'ennui, cette lassitude illustrée par des expressions récurrentes – *À quoi bon ? Ce n'est pas ça, Je ne sais pas quoi faire*, etc. – pointant du doigt la plate et indifférente quotidienneté et mondanité des choses que Blanchot avait remarquablement saisies :

Le propre du quotidien, c'est de nous désigner une région, ou un niveau de parole, où la détermination du vrai et du faux, comme l'opposition du oui et du non, ne s'applique pas, étant toujours en deçà de ce qui l'affirme [...]. Sérieux sans sérieux dont rien ne peut nous divertir, même lorsqu'il est vécu sur le mode du divertissement ; ainsi que nous en faisons l'expérience par l'ennui qui semble bien être la brusque, l'insensible appréhension du quotidien où l'on glisse, dans le nivellement d'une durée étale, s'y sentant à jamais enlisé, alors qu'en même temps on sent aussi qu'on l'a déjà perdu, désormais incapable de décider si on manque de quotidien ou si on l'a en trop [...]. L'ennui, c'est le quotidien devenu manifeste : par conséquent, ayant perdu son trait essentiel – constitutif – d'être inaperçu. Le quotidien nous renvoie donc toujours à cette part d'existence inapparente et cependant non cachée, insignifiante parce que toujours en deçà de ce qui la signifie, silencieuse, mais d'un silence qui s'est déjà dissipé, lorsque nous nous taisons pour l'entendre et que nous écoutons mieux en bavardant, dans cette parole non parlante qui est le doux bruissement humain en nous, autour de nous.⁹²⁴

5.4. L'ennui comme défense : l'exemple de l'adolescence

Nous terminerons par l'évocation succincte de l'adolescence, période de remaniement pulsionnel, de socialisation et de comportements à risque, et, également, lieu où l'ennui revêt une place d'importance.

Une première mention de l'ennui à l'adolescence prend la forme d'une plainte adressée (mais pas toujours) à l'adulte (« *Je ne sais pas quoi faire* »), mais qui, quelle que soit l'infinité des solutions proposées, perdure. De *toutes* ces réponses, l'adolescent n'en fait *rien*. C'est tout à fait ce que repèrent les deux éducateurs spécialisés, Ferreira et Cadot, dans leur article : « Alors que pour Saïd, jeune adolescent de 14 ans, l'ennui s'ébruite comme une plainte, ou plutôt un *appel* incessant à l'adulte : “Je m'ennuie, je ne sais pas quoi faire.” Quelle que soit la proposition

⁹²⁴ BLANCHOT Maurice, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 361

faite à ce jeune, elle est insatisfaisante.⁹²⁵ » Une telle situation témoigne ainsi de la constance dans la position de l'adolescent et de l'échec de celle de l'adulte : l'ennui fait échouer la tentative de l'adulte à *faire de l'adolescent quelque chose*. Or, c'est justement sur cette équivoque du *faire* – au sens de l'occuper et de le produire – que l'ennui prend place, et élève ce dernier au rang de défense, de préservation de sa singularité, tout en témoignant d'une agressivité latente : « [...] l'agressivité passive de l'ennui adolescent renvoie bien souvent l'adulte à sa propre impuissance : “tu ne feras rien de moi ; je ne suis plus ton enfant docile ; le “rien“ de mon ennui est préférable au “plein“ d'occupations médiocres que tu me proposes.“ En ne voulant rien faire de ce qui lui est demandé, l'adolescent dessine les limites du territoire d'action de son identité subjective.⁹²⁶ » Cette même modalité de défense peut parfois se retrouver inversée, et c'est l'adulte ou le parent qui est alors jugé ennuyeux par l'adolescent, érigeant là aussi une frontière suffisamment imperméable entre lui et l'Autre parental, signant dans l'impuissance de l'adulte un espace d'indépendance : « Heureusement que j'ai Internet, ma mère m'ennuie [...] je sais que là j'ai des responsabilités, j'ai une place sociale dans la guilde qui me donne l'occasion d'être bien. À l'école primaire je jouais déjà au Gameboy parce que j'étais à l'arrière de la classe et que l'école m'embêtait.⁹²⁷ » Nous rejoignons ici les analyses du psychanalyste italien Zapparoli lorsqu'il écrit à propos de son patient : « Ainsi l'ennui avait pour Carlo le rôle de défense contre cette peur, l'image des parents comme objets ennuyeux le rassurait quant au risque de régression à une dépendance symbiotique impossible à résoudre.⁹²⁸ » En cela, c'est bien afin de se protéger contre le désir de l'Autre et l'angoisse que celui-ci provoque que l'ennui advient, puisque très précisément là où dans l'angoisse les choses⁹²⁹, l'Autre, tournent leur regard sur le sujet – regards pouvant se faire menaçants et dévorants – l'ennui est le moment où l'Autre détourne le regard. Ce détournement, cette diversion, se retrouve conjointement dans l'ennui comme plainte et dans l'ennui comme défense, c'est-à-dire comme tentative de se déprendre du désir de l'Autre et qu'on retrouve centrale à l'adolescence⁹³⁰.

⁹²⁵ FERREIRA Francine, CADOT Olivier, « Les enfants s'ennuient le dimanche... », *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2005/2, n° 60, p. 73

⁹²⁶ ESTELLON Vincent, « La passion de l'ennui », *Adolescence*, 2015/1, T.33 n° 1, p. 128

⁹²⁷ MINET Serge, entretien avec LEMAITRE Alain, « Usages excessifs d'Internet. Une pathologie familiale », *Prospective Jeunesse*, 2014, n°69, p. 27

⁹²⁸ ZAPPAROLI Giovanni Carlo, *La Peur et l'ennui : Contribution à la psychothérapie analytique des états psychotiques*, Paris, P.U.F, Coll. "Le fil rouge", 1982, p. 86

⁹²⁹ Nous pensons ici à l'analyse d'Isabelle Morin concert le Journal d'une schizophrène que nous avons précédemment discuté.

⁹³⁰ Il serait d'ailleurs possible de faire de cette position subjective de l'adolescent face à son désir, une position élitiste. Celle d'un sujet refusant ce qu'on lui propose parce qu'ayant cette hauteur sur les objets insignifiants qu'on lui tend et qui fit de l'ennui un affect aristocratique, et que *L'éducation sentimentale* de Flaubert illustre bien : « Le

Au travers de l'ennui, c'est donc la nécessité de préservation de ce qu'on pourrait nommer une intimité, physique (pensons à la chambre de l'adolescent), mais surtout psychique, dont l'ennui témoigne. Par voie de conséquence, à la manière dont nous avons dégagé dans l'advenue de cet affect la tentative de totalisation – c'est-à-dire l'impossibilité pour un sujet de se loger dans le discours de l'Autre – et son échec, la période d'adolescence rend compte de l'ennui en tant que réponse défensive pour sauvegarder son propre espace psychique, autrement dit la persistance de l'extimité du sujet, la Chose, qu'aucune tentative de l'Autre parental ou sociétal ne parvient à recouvrir. Le désir – celui qui ne cesse pas chez le sujet qui s'ennuie, et ce, même chez l'adolescent se présentant comme inactif ou oisif – témoigne de cette extimité résistante à l'Autre, qu'on écrit alors $S(A)$. « Ainsi, écrit Bidaud, l'ennui est la marque en soi du manque de l'autre, dans le sens du manque dans l'autre. Nous voulons dire que dans l'ennui l'autre me met à l'épreuve de son impuissance à me compléter. En même temps que l'ennui me signifie mon propre vide qui me sépare de l'autre, l'autre se signifie dans son propre vide.⁹³¹ »

jeune homme manifeste ici un mépris et un sentiment de supériorité que, pourtant, la suite du récit, évoquant un destin médiocre, ne pourra justifier. On devine même, dans ces lignes, une certaine complaisance (très romantique, elle aussi) dans l'ennui : mieux vaut s'enfermer dans une solitude hautaine que de partager la "satisfaction imbécile" de la foule. » FEYLER, Patrick. « Gustave Flaubert : trois mois d'ennui », In : *L'ennui, op. cit.*, 2013, p. 71

⁹³¹ BIDAUD Éric, « Réflexions sur la parole : entre le rire et l'ennui », *Cliniques méditerranéennes*, 2016/1, n° 93, p. 81

Chapitre sixième - L'ennui dans son rapport à la parole et au langage

Interroger le rapport qu'entretiennent le langage et la parole avec l'ennui aurait pu trouver sa place dans notre partie précédente. Y a-t-il quelque chose de repérable dans les expressions langagières qu'utilise l'adolescent en proie à l'ennui ? Les signes de désintérêt, les réponses monosyllabiques à toutes les propositions de divertissements, les répétitions plaintives⁹³², le « *Ah quoi bon ?* » ou le bâillement qui avale le monde chez Baudelaire, semblent tout autant avaler le langage lui-même, l'appauvrir, le ravalier. Comme nos vignettes le laissent transparaitre, la parole est un élément important du processus d'advenue de l'ennui, à l'image de ces élèves qui repèrent dans ce qu'énonce le professeur la seule répétition monotone d'une leçon anciennement apprise, et qu'il répète sans désir, sans énonciation singulière. Cette utilisation désincarnée du langage paraît être sa réduction à un simple système de communication entre des êtres, mais à une communication foncièrement ratée ou avortée. Moravia, toujours dans *L'Ennui*, avait bien perçu cette dimension là au cœur de cet affect : « [...] l'ennui [...] est le fait de l'incommunicabilité et de l'incapacité d'en sortir.⁹³³ »

Lier incommunicabilité et ennui renvoie inmanquablement à un autre artiste italien, non écrivain mais cinéaste celui-ci : Michelangelo Antonioni. Ce dernier, analysant la période d'expansion économique, de changement moraux et d'*américanisation* de l'Italie des années 60, constate une incommunicabilité centrale dans la société qu'il représente dans ses films sous la forme d'un agrégat d'individus faisant l'expérience de l'incapacité de la parole à les unir, les relier. Ainsi, la *Trilogia dell'Incomunicabilità* – composée de *L'Avventura* (1960), *La Nuit* (1961) et *L'Éclipse* (1962) – montre-t-elle de façon récurrente des conversations avortées, des paroles particulièrement superficielles que personne n'entend, n'écoute ou ne comprend. En cela, « [...] Antonioni filme des situations où la conversation, dans ses formes monologuées ou soliloquées, réalise et actualise la destruction du sujet parlant⁹³⁴ », ce qui fait dire à Milon qu'il est « [...] le peintre de la conversation dans sa posture pathologique.⁹³⁵ » Les relations d'amour

⁹³² Nous pouvons notamment penser à l'improvisation d'Anna Karina dans *Pierrot le fou* de Godard répétant : « Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire ? »

⁹³³ MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, *op.cit.*, p. 54

⁹³⁴ MILON Alain, *L'Art de la conversation*, Paris, Presses Universitaires de France, « Perspectives critiques », 1999, p. 72

⁹³⁵ *Ibid.*, p. 69

notamment sont constamment frappées par ce que Giovanni, le protagoniste de *La Nuit*, appelle dans une lettre la « trouble indifférence de l'habitude » qui, se rattachant à l'ennui, ravale l'ensemble du langage à un simple *semblant* de lien. L'incommunicabilité chez Antonioni est – dans un langage qui rappelle *L'Esquisse* de Freud – le signe du pauvre « [...] indice de réalité [...] ». ⁹³⁶ » Toutefois, notons que le langage semble d'un même mouvement rater les objets eux-mêmes, et ici encore Antonioni retrouve Moravia, et le célèbre plan séquence d'ouverture de *L'Éclipse* semble épouser cette exclamation de Dino « [...] le verre existe en quelques paradis inconnu dans lequel les objets ne cessent pas un seul instant d'être objets. ⁹³⁷ » On retrouve ainsi la thématique du semblant, de la réalité, et pour nous, de la Chose : « [...] Antonioni a en effet toujours cherché à filmer au plus près du manque qui est au cœur du réel, des êtres et des événements. Il s'agit pour lui de suggérer un nouveau sentiment de la réalité qui ne peut se déployer que sur fond de vacuité, dans une sorte de vacance apparente de l'énonciation, au fil d'une fuite permanente du sens, à fleur de cette béante inconsistance où les choses qu'on ne peut tenir à l'œil, ni contenir dans un récit, – parce qu'il est dans leur nature de s'évanouir, de se taire ou simplement de se manifester –, se rechargent constamment de mystère, s'exposent à la puissance ou à la virtualité du vide. ⁹³⁸ »

Enfin, cette trilogie d'Antonioni – *Antoniennui* disait Andrew Sarris – use d'un langage selon une simple valeur d'usage précisément pour témoigner de cet affect dans un contexte de marchandisation des choses et des êtres et de leur infinie distance, illustrant ainsi la sentence de Mallarmé : « Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement [...]. ⁹³⁹ » Conversations convenues, stéréotypées, superficielles sont caractéristiques de l'ennui, en ce qu'elles le produisent, et inversement en ce qu'elles émanent du sujet frappé d'ennui. On retrouve ici ce que le narrateur de *Madame Bovary* disait de l'ennuyeux Charles : « La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. ⁹⁴⁰ »

Un premier niveau d'analyse recoupe donc des éléments déjà traités aux détours d'autres sujets, et sur lesquels notre entretien de recherche reviendra. L'ennui advient face à une utilisation

⁹³⁶ *Ibid.*, p. 72

⁹³⁷ MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, *op.cit.*, p. 54

⁹³⁸ MOURE José, *Michelangelo Antonioni : cinéaste de l'évidement*, Paris, Harmattan, 2011, p. 7

⁹³⁹ MALLARMÉ Stéphane, « Variations sur un sujet », In. *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1945, p. 366

⁹⁴⁰ FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary : mœurs de province*, *op.cit.*, p. 44

ravalée du langage en système de communication⁹⁴¹, où le sujet ne se sent pas concerné autrement qu'en étant le destinataire passif du message aux pauvres caractères informatifs⁹⁴². Ainsi ce vocabulaire comprend la parlotte, le *blabla*, le bavardage, le radotage ou le verbiage, voire le discours creux, la parole vide, la communication phatique ou sans échange. Le dénominateur commun de ces modalités d'usage de la parole se trouve être, pour nous, précisément cet indice de réalité dont nous parlions au sujet d'Antonioni, à savoir des paroles décrivant un monde où les choses sont ce qu'elles sont, platement, *réalistiquement* pourrait-on dire. En cela, en l'absence du sujet de l'énonciation, ces parlottes n'énoncent qu'un monotone *il y a* ; formule qui, prise à ce degré de banalité, se trouve être une forme de l'indéterminé dont nous retrouvons régulièrement la trace : « Le discours de l'ennui sera donc celui du constat, enregistrement neutre des incidents qui se succèdent sans se suivre, défilé cocasse ou cruel, procès-verbal qui se limite à l'établissement des faits, abandonnant au juge le soin téméraire de se prononcer sur leur sens. La formule monotone de cette étrange stylistique, qui n'est objective que parce qu'elle est totalement indifférente, est ce que les grammairiens nomment le "morphème de présentation" : "il y a".⁹⁴³ »

Cette forme d'objectivité réaliste où est exemptée la dimension d'énonciation (puisque le pronom impersonnel "il" dans "il y a" ne désigne pas un véritable locuteur⁹⁴⁴) est donc vectrice d'ennui, qu'elle prenne la forme d'un discours factuel, d'une énumération de faits, d'une répétition⁹⁴⁵ ou d'un monologue. En cela, c'est l'impossibilité du sujet de se loger dans le discours de l'Autre qui entraîne l'ennui. Surtout, l'analyse plus profonde de ces usages de la parole se recouvre d'une expression similaire, car lorsqu'il y a ennui, on parle *comme si de rien n'était*⁹⁴⁶. Une telle formulation n'indique-t-elle pas la présence-absence de quelque chose comme étant écarté, *voilé*, en l'occurrence ici dans le langage ? Marion tirait d'une telle expression des conclusions sur l'être et l'étant qui s'éloignent de notre sujet d'analyse, mais il

⁹⁴¹ « Le monde de l'ennui, c'est ce monde sans communication possible, ni avec les êtres ni avec les choses. [...] Ce monde de la « parlerie » est précisément caractérisé par l'absence de communication entre ceux qui parlent. Car le langage n'y établit entre les êtres aucun rapport profond. D'une certaine manière, le langage y devient un moyen de s'isoler plutôt qu'un moyen de se rencontrer, plutôt un rempart qu'un pont. » BLOCH-MICHEL Jean, *Le Présent de l'indicatif : essai sur le nouveau roman*, Paris, Gallimard, Paris, 1973, p. 62-63

⁹⁴² Voir l'entretien de recherche.

⁹⁴³ DARRIULAT Jacques, « Être et existe », [En ligne] [URL : www.jdarriulat.net/Essais/EtreExister/Exister3.html]

⁹⁴⁴ Nous retrouvons un tel accent sur l'impersonnel « il » chez Heidegger, nous en avons discuté durant notre première partie.

⁹⁴⁵ Ce qui fait dire à Feyler : « [...] l'imparfait itératif, temps par excellence de l'ennui [...] » FEYLER Patrick, « Gustave Flaubert : trois mois d'ennui », In. *L'Ennui* (dir. PEYLET Gérard), Presses Universitaires de Bordeaux, coll. "Eidôlon", 2013, p. 62

⁹⁴⁶ C'est ce qu'indique Barthes à propos de la doxa comme étant « [...] l'opinion courante, le sens répété, comme si de rien n'était. » BARTHES Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Seuil, Paris, 1975, p. 126

nous faut mentionner ce passage où nous lisons en creux ce que nous appelons la Chose derrière toutes choses et son lien avec ennui : « *Comme si de rien n'était* – admirable locution [...] le monde garde bien son éternité, sa splendeur et tous ses prestiges ; pourtant c'est comme si ce n'était pas. D'où le "comme si" tire-t-il le pouvoir de défaire ce que pourtant il ne détruit pas ? D'où monte le nuage indistinct et collant qui destitue sans tuer, qui laisse intact en annulant ? De l'ennui seul.⁹⁴⁷ » Le lien que nous tissons ici, une nouvelle fois, entre l'ennui et la Chose, entre l'ennui et ce qui *semble* voiler la Chose était repéré par Israël, justement concernant le langage, dans un texte issu de *Le Désir à l'œil*. Il y élabore la catégorie du mensonge pour l'opposer à l'inconscient comme langage ; la prétention de dire le vrai sur le vrai est toujours mensongère, c'est-à-dire l'objectivité supposée, le mot comme étant la chose : « Il suffit [Il parle de la naissance de l'ennui] que la parole soit remplacée intégralement par le mensonge. Certes, pour que la parole existe, il faut qu'elle puisse être menteuse. La vérité comme ensemble se définit par l'existence de l'erreur. Mais ici, il s'agit d'un mensonge pour cacher le processus primaire, pour donner le change sur la distanciation du mot par rapport à la chose. [Mentir] C'est prétendre dire la vérité.⁹⁴⁸ »

Si une telle observation nous apparaît pertinente, il convient toutefois de poursuivre le développement d'Israël afin d'effectuer un pas supplémentaire dans notre analyse. Il écrit : « Le mensonge-clé, le mensonge central dans lequel actuellement une majorité de gens continue à se torturer, c'est celui qui fait croire que le monde dans lequel on vit est un monde voulu par les lois de l'homme et de la nature ou de Dieu et de la nature, comme vous voudrez, un monde où l'on s'ennuie.⁹⁴⁹ » N'est-ce pas faire un pont entre causalité, cause et ennui ? Il paraît difficile – après avoir indiqué en quoi l'ennui advient dans des modes de *causeries* – de ne pas se souvenir des premiers mots de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » : « Cause toujours. (Devise de la pensée "causaliste").⁹⁵⁰ » Lacan utilise ici l'équivoque de *causer* pour souligner, nous semble-t-il, ce que le bavardage doit à la supposition d'une certaine causalité (issue de l'homme, de la nature ou de Dieu). Cette loi, c'est en l'occurrence celle qui lierait causalement le mot et la chose, le signifiant et le signifié, autrement dit celle qui refuserait l'arbitraire du signe saussurien comme l'association du signifiant/signifié. C'est justement ce que Miller indique et par quoi nous renouons alors avec

⁹⁴⁷ MARION Jean-Luc, *Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie*, op. cit., 2010, p. 288

⁹⁴⁸ ISRAËL Lucien, *Le Désir à l'œil. Deux séminaires : « La perversion de Z à A » et « Le désir à l'œil »*, op.cit., p. 146

⁹⁴⁹ *Ibid.*

⁹⁵⁰ LACAN Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », op.cit., p. 247

les tautologies caractéristiques de l'ennui comme « *c'est comme ça parce que c'est comme ça* », « *les choses sont ce qu'elles sont* », etc. :

S'il n'y a que des semblants, alors pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là, c'est une affaire de construction et la construction dépend d'une décision dont l'arbitraire saillie conféré à l'absence de fondements absolus. C'est ce qui hante la linguistique, celle à laquelle Lacan se référait sous les espèces de l'arbitraire du signe. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de rapport et c'est par quoi on veut traduire qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre le signifiant et le signifié. [...] Mais enfin il n'empêche que sous un certain angle, il n'y a pas de raison. Et que ce que traduit le mot arbitraire, c'est qu'il y a là une rupture de causalité et c'est cette rupture de causalité qui renvoie – je ne m'occupe pas de savoir si c'est légitime ou pas – qui renvoie à la notion d'un impératif. Disons d'un *c'est comme ça* et, en définitive, c'est comme ça parce que je le dis, ce qui est quand même la meilleure raison, puisque c'est la raison du plus fort, à l'occasion celui qui parle le plus fort...⁹⁵¹

En cela, le mensonge dont parle Israël et qu'il unit à l'ennui est celui qui fait du langage, non une convention arbitraire, mais un système logique et causal entre signifiant et signifié, une détermination. Non seulement cela efface le sujet de l'énonciation, mais à son extrême c'est le langage lui-même qui devient inutile, puisqu'il ne cesse de dire que les choses sont, c'est-à-dire le même sur le même. Quel étonnement de voir que Hegel tire les conclusions d'une telle conception erronée du langage... et y perçoit l'affect d'ennui ! : « Si quelqu'un ouvre la bouche et promet d'indiquer ce qu'est Dieu, à savoir Dieu est – Dieu, l'attente se trouve trompée, car elle envisageait une détermination différente [...]. Quand on considère de plus près cet effet d'ennui qu'a une vérité telle, le commencement : la plante est – s'apprête à dire quelque-chose, à produire une autre détermination. Mais quand c'est seulement la même chose qui revient, c'est plutôt le contraire qui est arrivé, rien n'est sorti. Un tel discours identique se contredit donc soi-même.⁹⁵² »

Quel formidable passage où Hegel mentionne tour-à-tour la causalité du cause toujours, l'aplanissement du langage, l'identité, la mêmeté, le rien, l'ennui... et l'attente ! L'attente d'une détermination différente, dit-il, et que nous entendons comme une autre modalité de l'attente d'Autre-chose comme étant la Chose. En effet, n'est-ce pas la Chose qui est cette cause, dans la perspective où la « cause... cause toujours.⁹⁵³ » L'ennui est donc un affect lié à l'Autre-chose au sein même du langage, c'est-à-dire l'attente d'Autre-chose dans un discours caractérisé par

⁹⁵¹ MILLER Jacques-Alain, *Pièces détachées, Cours 2004-2005*, cours du 13 avril 2005, inédit

⁹⁵² HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Science de la logique, premier tome, deuxième livre : La doctrine de l'essence*, Paris, Aubier Montaigne, 1976, p. 44

⁹⁵³ NGUYÈN Albert, « Père enraciné et père excédé », *L'en-je lacanien*, 2006/1, n°6, p. 39

sa mêmeté. Car c'est du fait que la Chose est hors-signifié que l'ensemble des signifiants demeurent Autres : « [...] la Chose, qui n'est pas une chose, constitue, non pas une cause, mais la Cause de notre causette : le sujet de tous nos prédicats, le thème de nos variations, la seule affaire que nous plaidons, la grande question autour de laquelle nous tournons, ce qui se maintient au centre de nos discussions, le Même qui revient toujours à la même place et auquel tous les signifiants se rapportent.⁹⁵⁴ » La Chose est ce qui rompt toute causalité entre signifiant et signifié, entraînant invariablement et infiniment⁹⁵⁵ la causerie. Ainsi, l'ennui est un affect qu'on retrouve face à un discours usant du langage comme un système fermé et *totalisant*, sans marque d'énonciation, autrement dit un langage identique à lui-même, sans sujet, sans aucune dimension, sans possible, ni effet. C'est *ab-sens* qui ennuie et qui crée les conditions propices au désir d'Autre-chose. L'ennui, c'est l'affect face au semblant comme faux-semblant.

Reste à interroger ce rapport à la parole et au langage du point de vue du sujet qui souffre d'ennui : qu'est-ce que « le lierre de l'ennui sur le mur du langage⁹⁵⁶ », selon la formule de Clerget ? Encore une fois c'est *L'Ennui* de Moravia qui l'indique le plus pertinemment, par l'intermédiaire du personnage de Cecilia notamment, le narrateur s'interrogeant à son propos : « Par ailleurs, je me suis souvent demandé comment Cecilia pouvait parler en donnant l'impression de se taire. [...] chez elle, la bouche était, pour ainsi dire, un faux orifice, sans profondeur ni résonance [...].⁹⁵⁷ » Dans une de leurs conversations, les réponses données par Cecilia ont cette platitude d'un langage « [...] schématique et pâle [...].⁹⁵⁸ » que l'on retrouve avec vigueur chez l'adolescent qui s'ennuie :

- « Ton père est malade ?
- Oui.
- De quoi est-il malade ?
- D'un cancer.
- Que disent les médecins ?

⁹⁵⁴ PAVÓN-CUÉLLAR David, « La Chose en cause », *Lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*, op.cit., p. 13

⁹⁵⁵ Nous trouvons un développement similaire dans le travail de Chiha : « [La Lettre] Elle ne se révèle alors qu'en ce rapport vide insistant, inférant qu'elle provient bien de la Chose, tandis qu'elle se manifeste dans la suite métonymique, dans l'infinitude des uns. "Ceci est ce que veut dire que le signifiant ne saurait se signifier lui-même : (S) W (S)". Aussi, par la Lettre, le sujet de la parole n'abdique-t-il pas sur l'Un, faisant des échecs métonymiques le creuset du désir, celui de son rapport au Logos. Ça c'est du côté du W. Du côté du poinçon, l'un-signifiant fait que le signifiant tourne littéralement en rond, c'est-à-dire que les traits unaires se structurent autour d'un espace vide, laissant place à une parole incomplète, parcellaire, chaotique, par laquelle se perçoit la chute du signifiant dans la béance. (S) <> (a). [...] En résumé, et là c'est nous qui nous répétons : à l'échelle du Signifiant, et donc pour le sujet de la parole, l'Un n'aboutit qu'à "ferme-la" ou "cause toujours". » CHIHA Sami, *Martyre et Amok en répétition. Destins du politique dans le sujet de la modernité*, Thèse de doctorat en psychologie sous la direction de SAURET Marie-Jean, 2018, p. 270-271

⁹⁵⁶ CLERGET Joël, « Théâtre de l'ennui », op.cit., p. 121

⁹⁵⁷ MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, op.cit., p. 204

⁹⁵⁸ *Ibid.*, p. 207

- Ils disent qu'il est malade d'un cancer.
- Non, je veux dire : pensent-ils qu'il puisse guérir ?
- Non, ils disent qu'il ne peut pas guérir.
- Alors, il va mourir bientôt ?
- Oui, ils disent qu'il va mourir d'ici peu.
- Cela te fait de la peine ?
- Quoi ?
- Que ton père meurt ?
- Oui.
- Et tu le dis comme ça ?
- Comment veux-tu que je le dise ?
- Mais tu aimes ton père ?
- Oui.
- Bon... continuons : comment est ta mère ?
- Que veux-tu dire ?
- Eh bien, est-elle petite, grande, belle, laide, brune, blonde ?
- Elle est comme ci, comme ça, une femme comme il y en a beaucoup.
- Mais, enfin, quel aspect a-t-elle ?
- Bah ! aucun aspect...
- Aucun aspect ? Mais que dis-tu ?
- Je veux dire aucun aspect particulier. Elle est comme toutes les autres.
- Tu aimes ta mère ?
- Oui.
- Plus ou moins que ton père ?
- D'une façon différente.
- Qu'est-ce que cela veut dire : différente ?
- Différente, ça veut dire différente.
- Mais différente, en quoi ?
- Je ne sais pas, moi : différente.
- [...]
- Que fait ton père toute la journée ?
- Rien.
- Que signifie rien ?
- Rien veut dire rien.⁹⁵⁹ »

Bien entendu, chaque réponse de Cecilia se présente comme « [...] vide de toute énonciation et de toute interprétation, réduit(e) à l'énoncé des faits et à la nomenclature des choses⁹⁶⁰ », mais, au-delà, certaines formulations nous semblent révélatrices, comme : « *Différente, ça veut dire différente* » ou « *Rien veut dire rien* ». Dans ces énoncés repliés sur eux-mêmes, le signifiant est identique à lui-même, voire une chose est une chose, le mot est la chose. En cela, le roman nous donne une modalité d'utilisation du signifiant dans l'ennui, déjà dégagée dans la citation de Hegel : la tautologie. C'est bien ce que repère Dino : « Qu'aurais-je su de cet escalier si j'avais demandé à Cecilia de me le décrire. Rien, moins que rien. Elle m'aurait répondu, avec

⁹⁵⁹ *Ibid.*, p. 205-206

⁹⁶⁰ DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « Voyage au bout de l'ennui », *op.cit.*, p. 150

son habituelle tautologie que "l'escalier était un escalier", et tout aurait fini là.⁹⁶¹ » Ce procédé rhétorique qui consiste à répéter la même idée, souvent par redondance d'un terme, renvoie à la conception du mensonge chez Israël et qu'il associait à l'ennui, comme à cette attente déçue dont parlait Hegel. C'est également ce qui se retrouve dans ce que Miller analyse de la tautologie : « [d]'une certaine façon, c'est une vérité absolue, mais, en même temps, c'est une vérité qui ne dit rien. C'est par là qu'on ne peut pas manquer d'être déçu quand elle se formule. Elle comporte, tout en étant exacte, la pire tricherie. Si c'est ça, c'est du verbiage⁹⁶² » En effet, c'est la structure même de la tautologie qui implique l'attente d'Autre-chose là où elle retombe *in fine* sur le Même⁹⁶³. Parallèlement, elle donne l'impression d'une *totalité* fermée du langage, une unité où Rien ne se passe. Ainsi, c'est la tentative dans le langage de saisir un principe d'identité et donc de voiler la Chose. « Au fond, la tautologie, du point de vue logique, ce serait l'énoncé qui réduirait tout décalage entre le vouloir-dire et le dit, le fait du dit, là où il ne resterait rien à interpréter.⁹⁶⁴ »

N'est-ce pas cette forme que nous dégagions dans nos précédents chapitres au travers de la notion d'hypostase et des formulations comme "un élève est un élève", "un travailleur un travailleur", "un psychotique un psychotique", etc. ? Englober le cas particulier dans une catégorie qui le subsume jusqu'à ce point extrême de redondance du signifiant est la marque de la tautologie et de son lien avec l'identité. En outre, puisque la tautologie est par ailleurs un excellent moyen de rendre mutique le sujet – pensons à l'autoritaire : *c'est comme ça parce que c'est comme ça* – elle provoque un effet d'ordre, de statisme, d'immobilité – qui n'est pas étranger à l'ennui. Comme l'analyse la sémiologue Rey-Debove : « [...] l'emploi des énoncés que l'on sait être tautologiques est destiné à freiner la fuite des systèmes. Ils sont une réaffirmation de l'ordre du monde et de la langue contre les menaces de changement. [...]. On l'énonce pour faire savoir que les choses sont encore ce qu'elles étaient naguère.⁹⁶⁵ »

Parallèlement, le langage tautologique qu'on retrouve dans l'ennui de Cecilia⁹⁶⁶ – occultant la dimension de semblant du langage – recoupe finalement une conception *réaliste* puisque la

⁹⁶¹ MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, *op.cit.*, p. 210

⁹⁶² MILLER Jacques-Alain, *La fuite du sens*, *Cours 1995-1996*, cours du 22 novembre 1995, inédit, *op. cit.*

⁹⁶³ « [...] langage tautologique qui est le langage archaïque du Même » MAROT Patrick, « Deuil et métaphore », In. *Deuil et littérature* (GLAUDES Pierre et RABATE Dominique), Presses Universitaires de Bordeaux, coll. "Modernités", 2015, p. 114

⁹⁶⁴ MILLER Jacques-Alain, *La fuite du sens*, *Cours 1995-1996*, cours du 6 décembre 1995, inédit

⁹⁶⁵ REY-DEBOVE Josette, « Le sens de la tautologie », *Le Français moderne*, 1978/4, p. 328

⁹⁶⁶ Il faut également reconnaître à Flaubert de l'avoir mise en avant au travers du personnage de Charles Bovary, ce qu'analyse très bien Adert : « En d'autres termes, et comme nous en persuade la lecture du roman, la tautologie est ce qui définit rigoureusement la position de Charles dans la topologie des paroles mises en scène. Si elle est

tautologie ne cesse de dire que les choses sont, supposément objectivement⁹⁶⁷. En cela, si le mot est la chose, c'est bien le principe d'identité et de réalité que nous avons précédemment associé à l'ennui, qui s'illustre ici, car entre le « Tu es ceci » et « ceci et ceci », c'est toujours le principe tautologique $A=A$ dont il s'agit. La littérature réaliste, par laquelle nous avons fait un détour précédemment, si elle ne fait pas un usage particulièrement important de la tautologie⁹⁶⁸ – fonde sa théorie sur des catégories généralisantes, de figure-types (le parvenu, la prostituée, la bourgeoise, le fonctionnaire, etc.) au nom d'un principe réaliste et quasi-sociologique. Figes qui, pour un sujet, peuvent se faire insulte à l'occasion. L'ensemble de ces traits, et beaucoup d'éléments déjà développés dans notre première partie, sont présents dans cette condensation brillante de Hamon concernant les enjeux idéologiques de la tautologie : « Un cas extrême de dévalorisation, liée au côté non original et désoriginé de la parole, est sans doute représenté par cet exemplaire de parole aliénée-aliénante qu'est la tautologie, sorte d'hyperbole du cliché. Stéréotypique dans son fond et dans sa forme, la redondance tautologique, par son côté circulaire, symétrique, répétitif, non-informatif, "bouclé", contribue à dépersonnaliser le personnage et à le fixer [...] dans sa classe sociale (le prolétariat, la bourgeoisie) étiquetée. [...] Symbole langagier réactionnaire, renvoyant à un monde figé, non-évolutif, à un univers du statu quo ou du retour au même, la tautologie fixe le personnage dans un "sur place" aliénant [...] ; elle est, comme le cliché, symbole négatif d'une fixité, d'une solidification, d'une pétrification, d'une stéréo-typie du personnage souvent culturelle et sociale, intellectuelle et de classe.⁹⁶⁹ »

Bien évidemment, un tel principe d'identité logique échoue structurellement dans le domaine linguistique : certes parce qu'un signifiant n'est lié qu'arbitrairement à un signifié, qu'un signifiant n'est pas une chose, voire même qu'un signifiant n'est pas similaire à un autre signifiant, mais surtout parce qu'un signifiant n'est pas identique à lui-même ! C'est ce que répète Lacan dans *Le Désir et son interprétation* : « Si je pose qu'il n'y a pas de tautologie possible, ce n'est pas en tant que A premier et A second veulent dire des choses différentes que je dis qu'il n'y a pas de tautologie, c'est dans le statut même de A qu'il y a inscrit que A ne peut

synonyme de sa stupidité, il faut dire qu'elle l'est aussi de son "réalisme". » ADERT Laurent, *Les Mots des autres : Flaubert, Sarraute, Pinget*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. "Objet", 1996, p. 42

⁹⁶⁷ Nous avons précédemment développé le lien entre tautologie identitaire et réalisme.

⁹⁶⁸ La métonymie étant la figure de style la plus répandue dans la littérature réaliste. Or, on peut considérer la tautologie comme étant le degré zéro de la métonymie, comme le fait Miller : « [...] la guerre est la guerre, c'est comme le degré zéro de la métonymie refusant de se livrer à la métaphore [...]. » MILLER Jacques-Alain, *La fuite du sens, Cours 1995-1996*, cours du 6 décembre 1995, inédit

⁹⁶⁹ HAMON Philippe, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Presses Universitaires de France, 1984, p. 145-146

pas être A, et c'est là-dessus que j'ai terminé mon discours de la dernière fois en vous désignant dans Saussure le point où il est dit que A comme signifiant ne peut d'aucune façon se définir sinon que comme n'étant pas ce que sont les autres signifiants. De ce fait, qu'il ne puisse se définir que de ceci justement de n'être pas tous les autres signifiants, de ceci dépend cette dimension qu'il est également vrai qu'il ne saurait être lui-même.⁹⁷⁰ »

Néanmoins, sous les traits de la tautologie, n'est-ce pas indiquer que dans l'ennui, les mots même souffrent d'*indifférence*, « comme si » le langage s'*Un*-iformisait ? En cela, l'ennui frappe un sujet confronté à l'impossibilité de loger sa singularité dans le discours de l'Autre car un tel discours est fait de parole vide, de banales énumérations, de *il y a* sans énonciation, mais surtout l'ennui porte la marque que le bain du langage n'est qu'une *causerie* infinie et, poussant l'utilisation de la parole à son degré minimal, la boucle dans une auto-référentialité qu'est la tautologie. Davantage, et une nouvelle fois ici, l'ennui est autant ce qui résulte d'une telle utilisation de la parole et du langage dans son acception la plus uniformisée *que* l'indicateur de sa mise en échec, puisque l'ennui demeure l'affect de l'impossibilité du même car toujours l'Autre-chose, la Chose, demeure hors-signifié.

⁹⁷⁰ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre IX, L'identification*, séance du 06 décembre 1961, inédit

Chapitre septième : *In odio esse*, rapport de l'ennui à la haine

Retracer l'évolution d'un signifiant dans l'histoire, suivre ses filiations dans d'autres langues, le replacer dans une pensée, un discours ou un monde, est un travail plaisant mais qui a ses limites et ses dangers. User de l'étymologie d'un mot afin d'en comprendre l'usage prend en effet toujours le risque de figer le sens, et de dévitaliser le langage lui-même. Le pont effectué entre l'origine d'un signifiant et son utilisation actuelle s'expose à l'anachronisme du sens, c'est-à-dire à un certain déterminisme fixiste de ce dernier. Freud, déjà, consacrait dans *L'Inquiétante étrangeté*, un chapitre entier intitulé « Sur le sens opposé des mots originaires », et Lacan, pourtant pas avare en utilisation de l'étymologie, disait de ces inventions : « Je ne me soumetts pas forcément à l'étymologie quand je me laisse aller à ce jeu de mots dont on fait à l'occasion le mot d'esprit – le contrepet, etc.⁹⁷¹ » Surtout, pour l'un comme pour l'autre, le sens n'est pas circonscrit à une signification univoque : « Le signifiant, comme la moindre étymologie le montre, emporte avec lui de l'arbitraire. Nulle part la dérivation du sens des mots que nous utilisons n'est écrite comme nécessaire. Ce sont toujours des rencontres.⁹⁷² »

Le recours à l'étymologie peut néanmoins s'avérer utile parce qu'elle permet d'ouvrir le sens et précisément de le faire résonner avec une autre vitalité. C'est le cas ici avec le signifiant *ennui*, qui a subi dans son usage des évolutions importantes, comme nous le rappelions dans notre première partie. Pour rappel : après la thèse de Caseneuve trouvant l'origine du terme *ennui* dans la langue grecque, puis celle de Ménage la localisant dans le terme latin *noxa*, c'est désormais la thèse de Diez et Cabrera faisant dériver l'ennui du substantif latin *odium* qui est majoritairement attestée et donc conservée⁹⁷³. Parallèlement, « *inodiare*, en bas latin populaire, serait synonyme du latin populaire classique *taedere* : être dégoûté, las, dont on ne connaît pas l'origine mais qui donnera à partir du siècle d'Auguste le terme *taedium*, formulation savante de la notion d'ennui.⁹⁷⁴ » *Odium*, la haine et *inodiare*, être en haine seraient ainsi liés à l'ennui, et l'étymologie ouvre alors un champ étonnant sur le rapport entre ces deux affects.

⁹⁷¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op.cit., p. 113

⁹⁷² MILLER Jacques-Alain, *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique*, Cours 1996-1997, cours du 26 mars 1997, inédit

⁹⁷³ Voir à ce sujet Huguet Michèle, *L'Ennui et ses discours*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Philosophie d'aujourd'hui", p. 20 et suiv.

⁹⁷⁴ *Ibid.*

Jusqu'à présent, la haine – qui acquiert le statut de passion chez Lacan – n'était guère apparue dans nos analyses, mais il paraissait déjà possible d'entendre la part de destructivité logée au fond de l'affect d'ennui et qui, parallèlement, régit la haine. À un premier niveau, cette destruction dans l'ennui est repérable au travers de ce bloc uniforme qui semble recouvrir et engouffrer le monde du sujet d'une couleur grisâtre, c'est-à-dire ternir la brillance de ce que l'ennuyé perçoit comme la vraie vie. Si l'ennui « [...] fait passer "à côté de la vie" [c'est après] avoir détruit autour la consistance du monde, son éclat et sa fraîcheur violente.⁹⁷⁵ » A un second niveau, c'est bien entendu dans les liens qu'entretient l'affect d'ennui avec l'Autre-chose qu'il est possible de situer la dimension destructrice de l'ennui. En effet, nous l'avons développé, c'est la forme métonymique du désir comme toujours désir d'autre-chose qu'illustre l'ennui, et à ce titre désir d'Autre-chose dans son lien avec la Chose. En cela, l'affect d'ennui réalise le ravalement, la dépréciation et finalement la destruction de l'ensemble des objets phénoménologiques à disposition du sujet. L'ensemble des objets présentés sont frappés d'*indifférence* au regard de l'inextinguible désir. C'est bien ce qui se percevait dans notre analyse de la notion d'attente, régulièrement décrite comme intransitive ou sans objet, bien qu'elle soit à proprement parler attente de Rien, c'est-à-dire destruction de tout autre chose que l'Autre-chose.

Mais qu'en est-il de la haine, à quelle place la situer, et pour quelles fonctions ?

On sait que la haine possède une place singulière et salvatrice ; en effet, c'est par elle qu'un processus de différenciation (bon/mauvais ; dehors/dedans ; sujet/objet) et donc une séparation nécessaire se réalisent. Dans « Métapsychologie », Freud indique : « L'extérieur, l'objet, le haï seraient, tout au début, identiques. Au moment où, plus tard, l'objet se révèle être une source de plaisir, il est aimé, mais aussi incorporé au moi, de sorte que, pour le moi-plaisir purifié, l'objet coïncide à nouveau avec l'étranger et le haï.⁹⁷⁶ » Cette fonction psychique, qui perdure durant toute la vie du sujet, confère à la haine le rôle de transformer ce qui n'est qu'autrement indifférence. De surcroît, cette haine – que Lacan arrime à l'être même du sujet – vise bien la différence radicale, c'est-à-dire « [...] la spécificité insupportable d'autrui dans son être au monde [...]»⁹⁷⁷, et ce, pour la détruire.

⁹⁷⁵ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, op.cit., p. 72

⁹⁷⁶ FREUD Sigmund, « Métapsychologie », In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XIII. 1914-1915*, Presses Universitaires de France, 2005, p. 181

⁹⁷⁷ SOPHIE Leo, *Les Banalités de la haine*, [Site Internet] [URL : <https://www.leparidelacan.fr/les-banalites-de-la-haine>]

Concernant l'ennui, l'analyse de sa part haineuse pourrait trouver à se formaliser en deux parties, dont l'une, bien évidemment, concerne le sujet affecté d'ennui. Or, avant de nous intéresser à ce sujet *ennuyé*, il nous semble pertinent de questionner la figure de l'*ennuyant* et à travers elle de l'*ennuyeux*.

- La haine dans l'ennui : l'Autre ou la haine de l'ennuyant-ennuyeux

Y-a-t-il quelque chose comme une haine venant de l'autre/Autre qui s'abatrait sur le sujet dans l'ennui ? Un certain faisceau d'indices cliniques va nous servir à l'attester. En premier lieu, comme nous l'avions précédemment noté concernant la figure de l'élève, du travailleur ou du banlieusard, ces sujets sont soumis au règne du « pour-tous », où leur subjectivité n'est guère prise en compte au profit d'une catégorie généralisante qui les subsume, les destine, les comprend. En ce sens, c'est un procès d'objectivation dont les sujets affectés d'ennui peuvent témoigner dans ces lieux, et où le travail demeure l'exemple paradigmatique, dans sa forme fordiste d'antan ou managériale actuelle. C'est ce qu'indique, notamment, De Gaulejac : « Nous touchons là l'ambiguïté permanente du pouvoir managérial qui réside dans le décalage entre les intentions affichées d'autonomie, d'innovation, de créativité, d'épanouissement dans le travail, et la mise en œuvre de dispositifs organisationnels producteurs de prescription, de normalisation, d'objectivation, d'instrumentalisation et de dépendance.⁹⁷⁸ » Or, c'est bien de haine dont il s'agit ici, dans ce processus de mise au pas du sujet, qu'elle prenne forme dans l'Éducation Nationale, dans l'entreprise, l'hôpital psychiatrique, jusque dans le cas extrême du camp de concentration. C'est le sens de ce propos de Lacan dans son premier séminaire : « La haine s'habille dans notre discours commun de bien des prétextes, elle rencontre des rationalisations extraordinairement faciles. Peut-être est-ce cet état de floculation diffuse de la haine qui sature en nous l'appel à la destruction de l'être. Comme si l'objectivation de l'être humain dans notre civilisation correspondait exactement à ce qui, dans la structure de l'ego, est le pôle de la haine.⁹⁷⁹ »

La haine prend en effet pour cible la radicalité de ce qui fait de l'autre, un Autre. Or, c'est bien une telle chose que l'*ennuyant* produit. Non seulement en réduisant l'*ennuyé* à une chose déjà connue par généralisation ou en l'hypostasiant, mais tout autant en visant ce qui le rend structurellement Autre, à savoir sa parole. Ainsi – et puisqu'il y a de la haine dans l'ennui – on comprend que l'ennuyant réduit au silence celui qu'il ennuie ou l'entraîne dans un discours vide

⁹⁷⁸ DE GAULEJAC Vincent, *La société malade de la gestion*, Paris, Seuil, 2005, p. 75

⁹⁷⁹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud, op. cit.*, p. 305-306

sans énonciation où les signifiants deviennent insignifiants : « Dans la passion haineuse les mots se délitent comme signifiants et se trouvent bien souvent rabaissés au rang d'objets, de choses, d'actes, de coups, de marques qui tentent de tuer et d'abolir ce qu'ils visent. [...] la conception lacanienne de la haine de l'être situe l'altérité au cœur du psychisme comme consubstantielle au langage et à la parole. Et cette part de l'être, rendue autre, à jamais impossible à s'approprier par le sujet parlant, constitue le véritable objet obscur de la haine.⁹⁸⁰ »

Néanmoins, si c'est l'extimité du sujet, son ex-sistence que la haine vise, n'est-ce pas toutefois un pas que l'ennui ne réalise pas, nous obligeant en cela à pondérer cette haine venant de l'Autre dans l'ennui ? C'est ce que nous sommes enclin à penser. En effet, la haine est un processus de différenciation – elle vise l'unarité du sujet – dans un but de destruction, ou d'anéantissement. Or, ce qui se joue ici avec l'ennui ne procède pas d'une dimension différenciatrice mais plutôt d'uniformisation, de non prise en compte de la singularité, quand bien même l'Autre, dans la haine et ennui, s'évertue par exemple à attaquer la parole. Car là où c'est la suppression de l'énonciation qui semble découler de l'ennui, c'est la pure suppression du lieu de la parole que vise la haine. En cela nous retrouvons le lien qu'entretient toujours l'ennui et le semblant, là où la haine « [...] ne s'embarrasse pas du leurre du semblant.⁹⁸¹ » N'est-ce pas indiquer par un autre moyen que l'ennui est toujours lié à une hypostase du sujet, au travers de prédicats, d'attributs – et ce, quand bien même il prendrait la forme d'une tautologie – contrairement à la haine qui, visant l'être, est anti-prédicative : « Tout ce qui s'est articulé de l'être suppose qu'on puisse se refuser au prédicat et dire *l'homme est* par exemple sans dire quoi. Ce qu'il en est de l'être est étroitement relié à cette section du prédicat.⁹⁸² » ?

Cette fonction différenciatrice de la haine s'oppose en effet à l'ennui unificateur, si on l'entend comme la conjugaison du verbe *unier* que Lacan utilise dans ... *Ou pire* à propos du Père et qui laisse entendre, à l'image de ce que disions de l'*unien*, ce que l'ennui entretient comme lien avec l'Un. Comme le notait, à propos de l'*unier*, Bruno : « Peut-être pourrait-on aller jusqu'à dire du père que c'est l'Un, soit celui qui *unie* [...].⁹⁸³ »

⁹⁸⁰ GORI Roland, « La certitude de la haine », Journées d'Etudes freudiennes, Toulouse, 5-6-7 Février 1999, inédit

⁹⁸¹ LACOTE Christiane, « Sur la haine », *Le Bulletin Freudien, Revue de l'association freudienne de Belgique*, n°43-44, Février 2004, p. 29

⁹⁸² LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op.cit.*, p. 12

⁹⁸³ BRUNO Pierre, « Le père et ses noms (7e partie) », *Psychanalyse*, 2012/1, n° 23, p. 94

- La haine dans l'ennui : le Même ou la haine de l'ennuyé

Du côté du sujet en proie à l'ennui, une telle passion haineuse est-elle repérable ? Pour nous encore, la réponse est affirmative. C'est tout d'abord la grammaire qui nous appelle à faire ce lien. En effet, si "ennui" est un dérivé de *odium*, il convient de ne pas oublier que le verbe ennuyer peut être transitif direct c'est-à-dire qu'on peut lui adjoindre un complément d'objet direct. Exemple : *Il ennuit son monde*. Cependant, il peut aussi s'employer dans une structure intransitive, c'est-à-dire sans être suivi d'un objet. Exemple : *il fallait qu'il parte, il ennuyait*. Enfin, le verbe s'emploie très couramment dans sa forme pronominale (ou réfléchie), *s'ennuyer*, où le sujet exerce l'action sur lui-même : *je m'ennuit*. C'est là la particularité de cet affect : « l'ennui se trouve au cœur du sujet, et opère ce curieux retournement qui fait du sujet son propre objet.⁹⁸⁴ » Le sujet y est donc compté deux fois, et le sujet s'ennuit alors de lui ! Comme l'écrivait Flaubert : « Je suis né ennuyé ; c'est là la lèpre qui me ronge. Je m'ennuit de la vie, de moi, des autres, de tout.⁹⁸⁵ »

Etymologiquement, cet ennui de soi-même est à l'origine une haine de soi-même. . En effet, *inodiare*, être en haine, provient de l'expression *in odio esse* qui, donnant plus tard le verbe s'ennuyer, signifie littéralement être objet de haine pour moi. En cela, le sujet qui énonce qu'il s'ennuit, indique qu'il se prend pour objet de haine et – à rappeler que les deux pronoms présents dans « je m'ennuit » renvoient nécessairement au *même* sujet – c'est la figure du Même que nous retrouvons ici ; Nahoum-Grappe est en cela perspicace lorsqu'elle affirme : « L'ennui est la haine du même, comme le racisme est la haine de l'autre [...].⁹⁸⁶ »

Toutefois, avant la haine, une telle redondance de pronoms concerne l'affect d'ennui : « je m'ennuit » signifiant ainsi « je ennuit moi » ou encore « je ennuit moi-même » et finalement de façon plus correcte « je m'ennuit moi-même », où le triple renvoi au sujet de la phrase permet une reformulation du type : le sujet *est* ennuyé d'*être* ce qu'il *est*. Une telle phrase réactive le sentiment de captivité, de claustration déjà largement évoqué dans nos parties précédentes, mais ici très précisément localisé au lieu du sujet. La forme pronominale du verbe s'ennuyer témoigne en effet de cet affect comme encombrement du sujet d'avec lui-même. Erasme, s'il est bien l'auteur de cette pensée, avait déjà repéré de telles coordonnées lorsqu'il

⁹⁸⁴ BOURRÉLY Arielle, *Faut-il tromper l'ennui ? L'ennui, du divertissement à la pathologie*, Thèse de doctorat en Philosophie, psychanalyse et esthétique, Université Paul Valéry Montpellier, sous la direction de SALIGNON Bernard, 2016, p. 250

⁹⁸⁵ FLAUBERT Gustave, « Lettre de Flaubert à Louise Colet », Rouen, 2 décembre 1846, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, Vol. 1, p. 420 C'est nous qui soulignons.

⁹⁸⁶ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, op.cit., p. 242

soulignait que « [...] celui qui connaît l'art de vivre avec soi-même ignore l'ennui. » Si le sujet s'ennuie lui-même c'est qu'il est frappé, dans ce temps étale et lourd, de cette affection de ne pouvoir être que permanence à lui-même, qui est pour nous la continuité de l'ennui. Cet autre grand ennuyé qu'est Pessoa écrivait dans *Le Livre de l'intranquillité* : « éternels passagers de nous-mêmes, il n'est pas d'autre paysage que ce que nous sommes.⁹⁸⁷ » En cela, s'ennuyer, c'est de ne percevoir la dimension de l'Autre en soi, et finalement c'est être nécessairement du pareil au même. On doit à Julien Green, autre écrivain des affects, un développement sur la tristesse aux larges échos d'ennui : « Une partie de notre tristesse vient de ce que nous sommes perpétuellement les mêmes, de ce que chaque matin nous nous réveillons avec le même problème à résoudre, qui est de savoir comment nous supporter nous-mêmes jusqu'au soir, et jusqu'à la mort.⁹⁸⁸ »

La conjonction d'un temps qui ne passe pas et du sentiment de n'être que mêmeté trouve son expression finale dans la notion d'identité - tel que déjà analysé dans un chapitre précédent⁹⁸⁹. L'*Uniformité* qu'engendre l'ennui envahit le monde et le sujet lui-même d'un unique mouvement. Par exemple, lorsque Dino, le personnage central de *L'Ennui* de Moravia, explique que « [...] l'aspect principal de l'ennui était l'impossibilité pratique de rester en face de moi-même, seule personne au monde d'autre part, de laquelle je ne pouvais me défaire d'aucune façon⁹⁹⁰ » c'est le soubassement haineux de l'ennui qu'il arrive à saisir en lui. Ce désir de se « défaire », autrement dit de détruire ou d'abattre car c'est le sens premier de ce signifiant, le sujet s'en fait lui-même l'objet. Passion haineuse donc, qui vise la claustration, l'impossibilité de n'être pas Autre, car constamment « soi-même » et en cela de l'être toujours trop, quand bien même cela ne serait qu'un semblant, comme Juliet écrivant dans son journal : « Dégoût, haine de soi, parce que tout ce qui naît de soi est déjà trop connu, décevant, inutile.⁹⁹¹ » Dans l'ennui, le sujet est affecté d'être excessivement dans le connu de lui-même, et malheureusement *rien* d'Autre. L'ennui c'est le contraire d'un inconscient à ciel ouvert.

Conséquemment, ce qui produit cette haine logée au cœur de l'ennui est non seulement « l'incapacité » du sujet à sortir d'une forme de tautologie d'être – qui n'est pas sans rappeler la figure close de l'individu – mais conjointement « [...] la conscience théorique que je pourrais peut-être m'en évader, grâce à je ne sais quel miracle⁹⁹² » pour reprendre une autre formulation

⁹⁸⁷ PESSOA Fernando, *Le livre de l'intranquillité*, *op.cit.*, p. 148

⁹⁸⁸ GREEN Julien, « Avant-propos », In. *Si j'étais vous...*, Paris, Fayard, 1993, p. 12

⁹⁸⁹ Voir notre seconde partie.

⁹⁹⁰ MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, *op.cit.*, p. 64

⁹⁹¹ JULIET Charles, *Ténèbres en terre froide, 1957-1964. Journal I*, Paris, POL Editeur, 2011, p. 149

⁹⁹² MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, *op.cit.*, p. 54

de Dino. Certaines manifestations de la haine ne poussent-elles pas justement à être *hors de soi*, selon l'expression courante ? En cela, c'est bien la dimension de l'ennui comme révolte passive qui s'illustre de nouveau ici via la haine, dimension qui a jalonné nos vignettes cliniques en montrant ce que cet affect comportait de refus face à toute tentative de clôture du sujet dans une détermination *quelconque*. En outre, se prenant lui-même pour objet de haine, le sujet témoigne parfois – et, rappelons-le, d'une façon parfaitement antinomique à une prétendue absence de désir – qu'il peut être un fardeau au travers de quoi se révèle tant sa division⁹⁹³, que son désir d'(être) *autre chose*. Douville, dans un entretien sur le sujet, fait le constat similaire : « [...] l'ennui est un sentiment délicat, lié aux complexités des liens que je tisse avec l'autre et avec moi, avec ma propre division subjective.⁹⁹⁴ » Ainsi, nous pouvons dire que l'ennui est le recouvrement du sujet de l'inconscient par des significations sociales imaginaires et la haine, qui se repère en son fond, le désir de se « défaire » d'une figure du Même, la lutte pour s'en dé-instituer, le témoin de l'être du sujet comme parlêtre.

Finalement, il est possible de resserrer notre analyse sur ce qui serait plus précisément l'objet de cette haine : au-delà de la seule caractéristique d'être un verbe réfléchi permettant une retranscription de type « Je ennuie moi », c'est l'instance du Moi qui est visée par cette haine dans l'ennui. C'est elle qui est le support des identifications imaginaires qui, à l'occasion, couvrent, voilent ou silencent le sujet de l'inconscient. En outre, le Moi est cette instance sur laquelle s'appuient les orthopédies sociales, morales ou psychologiques que nous avons évoquées – visant à l'adaptation et à la standardisation de la *totalité* du sujet selon un principe *réaliste* de la réalité – et ce, parce que le Moi lui-même est la « [...] forme leurrante primordiale, car “orthopédique“ de la totalité de l'individu [...].⁹⁹⁵ » Instance socialisante et aliénée par l'Autre, le Moi, « [...] imposteur consuetudinaire⁹⁹⁶ » est visé par la haine en tant qu'elle viendrait encombrer le sujet, au double sens de boucher et de gêner. Cela dit, le Moi, support d'une identité à soi-même (« Je suis ») et également présence de l'Autre en soi (« Je est un autre »), interroge tout autant cette haine comme étant haine de l'Autre en soi.

⁹⁹³ Mme du Deffand disait à ce propos : « On serait bien heureux si on pouvait s'abandonner soi-même comme on peut abandonner les autres ; mais on est forcément avec soi, et fort peu d'accord avec soi... » DEFFAND Marquise, de, « Lettre à Voltaire du 26 mai 1767 », In. *Correspondance complète*, H. Plon, Paris, 1865, p. 428

⁹⁹⁴ DOUVILLE Olivier, « “La force de l'ennui, ici ou là.” Entretien mené par Jean-Yves Le Fourn », *Enfances & Psy*, 2016/2, n° 70, p. 66

⁹⁹⁵ LEPOUTRE Thomas, FERNANDEZ Isabel Victoria, CHEVALIER Fanny, LENORMAND Marie et GUÉRIN Nicolas, « Les frontières psychanalytiques du moi : Freud, Klein, Winnicott, Lacan », *L'Évolution Psychiatrique*, 2019, 84(1), p. 50

⁹⁹⁶ BRAUNSTEIN Néstor Alberto, *Depuis Freud, après Lacan. Déconstruction dans la psychanalyse, op.cit.*, p. 121

- La haine dans l'ennui : l'Autre en soi, ou la haine de l'ennuyant-ennuyé

L'idée de la haine comme étant une haine de l'Autre en soi relève d'une analyse courante. Elle peut se comprendre selon deux variations – à l'image, d'ailleurs, de la conception du désir comme désir *de* l'Autre où Lacan distingue détermination objective et subjective du « *de* » en question. Premièrement, la haine de l'Autre en soi s'entend comme la haine de ce qui, pour le sujet, est structurellement Autre que lui « en lui-même », même si la formule n'est pas heureuse. C'est la haine qui viserait *der andere Schauplatz*, l'Autre scène, celle qui fait que le Moi n'est pas maître dans sa maison, la différence à soi, l'absence d'identité, etc. Passion haineuse du Moi pour le sujet de l'inconscient, pourrait-on dire à grands traits. Conjointement, c'est tout autant le langage et à travers lui le signifiant qui est visé en tant qu'il est « [...] ce qui représente le sujet pour un autre signifiant⁹⁹⁷ », et non-identique à lui-même. C'est là l'argument de Lebrun lorsqu'il élabore cette notion *d'aut(r)onomie* : « Nous avons la haine du fait que nous parlons, car nous ne parlons jamais qu'avec des mots qui nous viennent des autres, nous sommes donc chacun, d'abord et avant tout, des intrusés, des contraints par la langue qui vient toujours de l'autre, des aliénés donc, des obligés des mots, des serfs du langage. Ainsi, pour le dire de manière abrupte, c'est parler qui induit la haine.⁹⁹⁸ » Cette haine-ci n'est pas celle qu'on retrouve dans l'ennui où elle prend plutôt la forme d'une haine du Même comme nous l'indiquions, là où c'est la haine de l'Autre qui s'illustre ici.

La seconde façon d'entendre l'expression haine de l'Autre en soi est de comprendre la formule comme étant la haine de l'Autre qui engendre la haine du sujet – à la manière dont c'est le désir de l'Autre, son manque donc, qui permet et donne forme au désir du sujet. C'est la haine « venant » de l'Autre, génitif subjectif, qui fait celle du sujet. Comme le souligne Guy, il s'agit de « [...] la haine d'avoir avalé en soi l'autre haineux, le meurtrier d'âme qui nous tient sous son emprise [...].⁹⁹⁹ » La haine telle que repérable dans l'ennui est celle-ci : la haine du trait qui identifie le sujet pour l'Autre et dans lequel il se reconnaît, *mais pas totalement*. Cette « [...] haine partielle [...].¹⁰⁰⁰ » dont parle Sibony est le modèle même que l'on retrouve dans l'ennui, car le sujet est à proprement parler *ennuyé* par ce trait qui aurait la prétention de dire la totalité de ce qu'il est, et contre quoi il se révolte néanmoins¹⁰⁰¹. Au travers du cas d'Aurore dans notre

⁹⁹⁷ LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *op.cit.*, p. 833.

⁹⁹⁸ LEBRUN Jean-Pierre, « L'avenir de la haine », *La clinique lacanienne*, 2006/1, n° 11, p. 161

⁹⁹⁹ GUY Claude, « L'autre en soi », *Le Coq-héron*, 2018/1, n° 232, p. 48

¹⁰⁰⁰ SIBONY Daniel, « La "haine de soi", mauvais concept », *Le Coq-héron*, 2018/1, n° 232, p. 19

¹⁰⁰¹ Là où, comme l'indique l'auteur, la mélancolie serait la haine de soi totale : « C'est seulement dans la mélancolie qu'il y a une haine de soi ; mais il n'y a plus de soi. le moi est vidé, dit Freud, qui ajoute cette belle formule : "l'ombre de l'objet est tombée sur le moi". » *Ibid.*, p. 20

entretien de recherche, ou de l'ensemble de ces figures-types que sont l'étudiant, le psychotique, le travailleur, etc. que nous avons précédemment étudiées comme venant, par métonymie, dire le tout de l'identité du sujet à partir d'une *partie*, c'est cette haine partielle qui se démontre au fond de l'ennui. Le développement que réalise Sibony trouve par conséquent de très larges échos à nos propres analyses : « [...] le sujet trouve en lui les traces d'un lien collectif qui marquent son identité ; parfois, des traces qu'il n'aime pas, dont il voudrait se défaire et qui deviennent persécutives. On parle alors de "haine de soi", on identifie le sujet à ce lien qu'il refuse, alors même qu'il espère, par ce refus, tromper l'identification. Il y échoue parce qu'elle fait *partie* de lui. [...] Ainsi, cette haine partielle vise un trait persécutif pour le sujet [...].¹⁰⁰² » S'il y a bien une haine de *soi* chez le sujet qui s'ennuie, c'est qu'il se reconnaît, bien que partiellement, dans cette sentence objectivante et donc haineuse venant de l'Autre : « Tu es cela ». En outre, c'est la dimension du stigmaté¹⁰⁰³ ou de l'insulte que nous retrouvons de nouveau ici, au sens où, pour produire un effet, ils doivent comporter la dimension de la reconnaissance. Stigmaté, insulte, « remarque homicide » comme disait Juliet¹⁰⁰⁴, et haine de soi partielle renvoyant à des attributs ou prédicats que l'on ne sait pas faire cesser et où l'on peut percevoir la formule de la nécessité chez Lacan¹⁰⁰⁵, ce « ne cesse pas de s'écrire », dans laquelle la temporalité de l'ennui comme destin s'esquisse une nouvelle fois.

À comprendre l'ennui dans cette dimension de la *nuisance*, il convient de terminer ce panorama par une dernière modalité de la présence de la haine logée au fond de cet affect, celle qui prendrait pour objet le temps lui-même.

- La haine dans l'ennui : le temps

La temporalité produite par l'ennui a été mainte fois évoquée, ce temps long, étale, qui semble s'éterniser tant le poids que le sujet ressent paraît ralentir l'écoulement du temps à la manière de la force gravitationnelle. Si chaque affect induit une temporalité propre, l'altération que provoque l'ennui est celle que les termes d'a-événementiel, d'uniformité, d'identité recouvrent, soit une temporalité marquée du sceau de la *mêmeté*, « D'où la réaction de haine du sujet qui s'ennuie : c'est de manière paradoxale une *haine du temps*.¹⁰⁰⁶ » C'est là la thèse de Mijolla-

¹⁰⁰² *Ibid.*, p. 18 et 19

¹⁰⁰³ Notre référence au stigmaté est celle développée dans l'ouvrage de GOFFMAN Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Editions de Minuit, coll. "Sens commun", Paris, 1975

¹⁰⁰⁴ « Tous ces êtres qui ont à lutter contre la haine de soi pendant des années et des années, parce qu'une fois, un professeur, une connaissance, un membre de leur famille, d'une remarque homicide, les a relégués dans cet enfer. » JULIET Charles, *Ténèbres en terre froide, 1957-1964. Journal I, op.cit.*, p. 344

¹⁰⁰⁵ Mais dans un registre certes tout à fait différent de l'utilisation du terme de nécessité chez Lacan.

¹⁰⁰⁶ DE MIJOLLA-MELLOR Sophie, *Le plaisir de pensée, op.cit.*, p. 109

Mellor, selon laquelle le sujet viendrait à haïr le temps en tant qu'agent de son impuissance ; celle de se retrouver condamné à une attente qui paraît éternelle. Juliet, en invoquant cette attente dans sa définition de l'ennui – « L'ennui, c'est pâtir du poids du temps, de l'inutilité des heures qui s'égrènent, de l'effritement de l'être qui échappe, se consume dans l'attente¹⁰⁰⁷ » – convoque la figure de la destruction (c'est l'étymologie du verbe consumer), car l'attente du sujet, son désir d'Autre-chose, est perpétuellement renvoyé à l'indifférente mêmeté des choses ; la haine du temps dans l'ennui visant cette « [...] masse homogène ne débouchant pas sur *autre chose* qu'elle-même.¹⁰⁰⁸ »

Ainsi avons-nous dégagé, en nous appuyant sur l'étymologie de l'ennui comme renvoyant à la haine, trois modalités distinctes. La première consiste à comprendre la position de l'ennuyant, celui qui ennuie le sujet, comme non départie de cette passion haineuse, parce que l'ennuyant objective le sujet en occultant sa singularité au profit de catégories subsumantes. La seconde se perçoit au travers du verbe réflexif *s'ennuyer* qui souligne ce que cet affect entraîne de haine du sujet pour lui-même. C'est la haine du même dont il s'agit, le sujet s'y percevant comme condamné à n'être que lui-même, enfermé dans une permanente claustration d'avec lui-même. La haine est d'ailleurs cette force qui pousse parfois, selon l'expression, à se « mettre hors de soi. » Enfin, c'est la haine de l'Autre en soi qui est repérable dans l'ennui, celle du langage parfois, mais surtout haine de ce que le sujet repère comme issu de lui dans le jugement venant de l'Autre. Ainsi retrouve-t-on les figures de l'insulte ou du stigmaté qui touchent d'autant plus le sujet qu'elles « visent juste » puisqu'il s'y reconnaît en partie, quand bien même il trouve dans l'ennui une défense contre le processus de totalisation de son identité. La révolte que signe l'ennui, c'est l'écho de la haine.

¹⁰⁰⁷ JULIET Charles, *Ténèbres en terre froide, 1957-1964. Journal I, op.cit.*, p. 171

¹⁰⁰⁸ DE MIJOLLA-MELLOR Sophie, *Le plaisir de pensée, op.cit.*, p. 109 C'est nous qui soulignons.

Présentation et analyse d'un entretien de recherche

J'ai rencontré Aurore dans le cadre de ma recherche. Elle en avait été informée par l'intermédiaire d'un collègue qui savait que je souhaitais m'entretenir avec quelqu'un sur le sujet de l'ennui. C'est elle qui m'a alors contacté affirmant qu'elle s'ennuyait beaucoup et, donc, qu'elle pouvait m'en parler. Il s'agissait en ce sens de sa démarche propre, arguant peut-être que sur la question de l'ennui, non seulement elle en savait un bout, mais aussi qu'elle souhaitait sur le sujet, être entendue.

Aurore a trente-huit ans. Elle vit à l'étranger depuis peu, dans le cadre d'une mutation professionnelle, et je la rencontre quelques jours avant qu'elle ne reparte. Ce sont là les seuls éléments de son histoire que je possède et qu'elle ne mentionne pas dans son entretien. Elle ajoute, avant que ce dernier ne débute, qu'elle considère son ennui comme « caractéristique de sa personne » et qu'elle est ravie de pouvoir en parler.

L'entretien commence par la question ouverte : « Pouvez-vous me parler de votre ennui ? », et comme tout entretien à visée de recherche, il est circonscrit à son objet d'étude. Si cette rencontre ne prend pas lieu dans un cadre clinique – au sens d'une démarche analytique ou thérapeutique – il vise néanmoins à entendre ce qu'est l'ennui pour un sujet, ici pour Aurore. Il ne s'agissait donc nullement qu'elle puisse me parler de *l'*ennui, mais de *son* ennui. En cela, si une trame avait été prévue, répondant aux questionnements et autres hypothèses que mon travail a pu voir émerger, c'est au plus près de la parole d'Aurore que j'ai tenté de mener cet entretien de recherche.

Or, mon travail ayant pour visée d'étudier l'affect d'ennui dans le cadre d'une structure névrotique, il se retrouve confronté à la question du diagnostic : pourquoi faire du cas d'Aurore un cas de névrose ? Aurore n'arrivant pas munie d'un diagnostic préalable et notre entretien de recherche ne permettant pas d'en établir un, il convient de souligner qu'il s'agit effectivement pour nous d'une simple hypothèse travail. Autrement dit, sur la base malgré tout de notre entretien et de notre expérience, nous considérerons qu'Aurore est un cas de névrose, tout en gardant en mémoire la fragilité d'une telle hypothèse et la mise en garde suivante de Lacan : « rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie prépsychotique.¹⁰⁰⁹ »

Le traitement de cet entretien se fera en deux parties. La première visera naturellement à rassembler les propos d'Aurore concernant son ennui afin d'en dégager une trame. Cette partie se structurera notamment autour des trois grands axes abordés dans cet entretien : celui de

¹⁰⁰⁹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses, op.cit.*, p. 216

l'origine de l'ennui, celui de la forme de ses manifestations, et celui de ce qui vient lui faire limite. En cela, nous montrerons qu'Aurore esquisse une phénoménologie de son ennui. La seconde partie sera consacrée à en faire une analyse. Celle-ci viendra répéter, illustrer ou dépasser celles contenues dans les autres chapitres de notre travail. La question des liens qu'entretient l'ennui avec l'angoisse, avec l'être ou avec le désir y sera réinterrogée.

I. Une phénoménologie de l'ennui

1. Origine de la problématique de l'ennui

Cette question de l'origine, c'est-à-dire celle qui vise à savoir à quel moment et pourquoi l'ennui est devenu « caractéristique de [sa] personne », traverse l'ensemble de l'entretien avec Aurore. C'est un point véritablement nodal au sens où sa réponse à la première question (« Pouvez-vous me parler de votre ennui ? ») est directement liée chez elle à une datation. Pour parler de son ennui, Aurore n'évoque pas *quand* elle s'ennuie, mais *depuis quand* ; or, cela implique que son histoire de vie permet d'y entendre une explication, sinon une cause, car comme elle le dit « [...] quand j'étais petite je ne m'ennuyais pas. »

Néanmoins, pour cibler une origine, Aurore développe une démarche à rebours de la chronologie. Dans un premier temps, et dès la première question, elle date l'apparition de l'ennui : c'est, dit-elle, à 21 ans que cet affect s'est fait sentir, et dans un cadre précis, celui de la fête. J'y reviendrai, mais elle abonde alors en réflexions psycho-socio-philosophiques, tentant d'explicitier ce qui se joue pour elle dans un tel contexte. Or, en milieu d'entretien et invitée par une question à parler de sa situation avant l'âge de 21 ans, Aurore se livre pour la seconde fois sur l'origine de l'ennui, et énonce une seconde date et un second contexte : à 16 ans, dans le cadre d'une relation avec un homme. Pourquoi un tel changement ? Peut-être parce qu'alors plus en confiance dans l'exercice de l'entretien, elle accepte de livrer quelque chose de plus personnel. Elle débute d'ailleurs sa réponse par une phrase qui vient faire scission dans l'entretien : « Là, c'est mon histoire... », façon de dire aussi que le récit traumatique qu'elle s'apprête à faire lui demandait du temps, et que « là » se révèle désormais de l'important, si ce

n'est du sérieux. S'il y a du sérieux, ce n'est pas pour dire que ce qui précédait ne l'était pas, mais au sens où Jankélévitch l'emploie (dans un ouvrage qui met par ailleurs en lien sérieux et ennui) pour signaler qu'au niveau de son histoire personnelle, cela « [...] aura des suites [...] ». Parce qu'en partageant son expérience, Aurore témoigne non seulement de leur conséquence, de leur « suite », mais aussi de leurs constitutions en suite, au sens de la série. Et c'est cette sérialité, que Lacan repérait déjà dans *La Troisième* ou dans *Encore*, qui fait du discours d'Aurore un discours éminemment sérieux.

Ces deux origines de l'ennui – la rencontre avec un homme avec qui elle fut en couple durant six ans puis la fête – il convient de les étudier séparément afin d'y percevoir une série.

1.1. La relation

Aurore déploie les contours d'une relation que nous pourrions résumer ainsi : une adolescente de 16 ans se met en couple avec un homme plus âgé, qui l'éloigne et l'isole de ses proches, et avec qui elle vivra pendant six ans. Alcoolique, il la soumet durant de longues heures, seul et en présence de ses amis, au mutisme ou à la parole vide de sens – ce qui sera source d'ennui pour elle – tout en exerçant régulièrement de la violence verbale et physique à son encontre.

Cette relation relève d'une rencontre traumatique, c'est-à-dire la confrontation toujours violente au réel. Il ne me semble pas impossible de repérer dans le déploiement de la parole d'Aurore l'aspect proprement non-dialectisable de ce réel : « [...] je ne me souviens pas m'être ennuyée [...]. *Après*, à partir de mes 16 ans j'ai rencontré une personne [...]. » L'utilisation de l'adverbe « après » de surcroît en début de phrase marque une rupture et la soudaineté de ce qui n'a pu faire sens, de ce qui tomba contre toute-attente sur le sujet. Marque qui cesse de ne pas s'écrire, signant la contingence et l'arrêt de ce qui jusque-là pouvait s'exprimer sous la forme d'un « c'était écrit. » Puisque le traumatisme n'est pas dialectique, *inassimilable* dit Lacan, il me paraît juste de conclure que le sujet en est même absent – ce qui ne veut bien évidemment pas signifier qu'il n'en portera pas la trace, au contraire, puisque le sujet y est comme foudroyé. Le traumatisme est en cela producteur d'absence, celui de la symbolisation, du sens (et qu'on écrit alors *ab-sens*) comme celui du sujet lui-même, tant le traumatisme semble se faire sans lui.

Que les choses se fassent sans sujet est également l'impression laissée par le récit que fait Aurore de cette relation et elle tient à ce double mouvement – bien qu'évidemment concomitant – de dé-subjectivation et d'objectivation. Simultanément, Aurore est dé-

subjectivée et elle est objectivée. Ce sont ces deux tournures à la voie passive qui me semblent le mieux rendre compte de son expérience, comme de la présence abondante du verbe *forcer*.

Au cœur de ce processus de dé-subjectivation, il y a donc l'instauration d'une place d'où on ne dit rien, et qui fut celle d'Aurore au travers d'une injonction : celle de produire une parole vide et/ou de se taire. Il est ainsi remarquable de saisir le nouage, à cette période, de l'ennui comme affect récurrent et de la parole dans une fonction dévoyée. C'est ainsi la production d'un sujet aphasique qu'illustre le mieux cette période de la vie d'Aurore ; au sens non d'un trouble cognitif mais d'un empêchement à pouvoir incarner une parole. Si Aurore est à cette période dé-subjectivée, c'est premièrement par l'absence de parole – qui n'est en rien comparable au silence – au mutisme, à l'action de se taire ou, plus précisément encore, à la réduction au silence, au *silencement* pour reprendre la terminologie d'Eni Orlandi¹⁰¹⁰. Comme Aurore l'indique : « [...] pendant six ans j'ai à peu près parlé à personne [...]. » Cet effacement est d'ailleurs visible dans sa dimension spatiale, où dans une inférence du rapport entre le corps et la parole, son mutisme conduit au retrait voire à la disparition de son corps comme témoin de sa présence : « J'étais donc un peu oubliée dans ces moments-là. Je me souviens d'avoir vécu des moments où j'étais vraiment mal dans des soirées où personne ne me parlait, ou alors ça se faisait sans moi. »

Néanmoins, au-delà de l'absence de parole, c'est deuxièmement par la production d'une parole vide qu'un processus de dé-subjectivation se révèle – vide parce qu'elle n'engage pas le sujet et son corps, autrement dit sa subjectivité, vers l'assomption de son désir. Puisque c'est le sens qui se trouve dans cette parole vidée, il ne s'agit que de communication, de transfert d'informations d'où le sujet de l'énonciation est absent. L'entretien d'Aurore laisse même transparaître le lien qu'effectuait Deleuze entre information/communication et le mot d'ordre comme impératif : « On attendait de moi des réponses que je donnais et si je ne les donnais pas, ça... ça... pouvait donner lieu à de la violence, à de la déception. Il y avait une bonne réponse et une mauvaise réponse à donner. » Or, la parole vide recouvre également la dimension du bavardage, du *blabla*, en tant qu'il n'y a aucune subjectivité en jeu dans cette parole qui ronronne ou tourne à vide, et ce processus où Aurore est dé-subjectivée se retrouve finalement dans l'indistinction signifiante propre au bavardage qui efface la dimension de la vérité du sujet,

¹⁰¹⁰ PUCCINELLI ORLANDI Eni., *Les Formes du silence. Dans le mouvement du sens*, Paris, Éditions des Cendres, 1996

puisqu'elle ajoute « [...] à un moment j'allais forcément donner la mauvaise réponse, même si c'était la bonne réponse de la veille, ça devenait la mauvaise aujourd'hui [...]. »

In fine, au regard de ce qu'en dit Aurore, il me semble que ce qui la caractérise comme désubjectivée à cette époque se lie autour de la question de la place. Non seulement elle ne parle pas *de* sa place (de sujet), mais on parle *à* sa place, en l'occurrence l'homme avec qui elle est alors en couple. Personne ne peut parler à la place d'un autre sans le faire taire.

Ce rapport de place est alors à la base du second mouvement qu'il est possible d'entendre dans le discours d'Aurore, et qui est un mouvement d'objectivation. Parler *à la place de* implique non seulement un rapport de domination – puisqu'il équivaut à parler *au lieu de* et donc faire taire – mais c'est tout autant parler *au nom de*. Or, dans ce cas présent, introduire une nomination dans un rapport de domination revient à engager la notion d'appartenance, c'est-à-dire une pensée catégorielle, autrement dit à subsumer le sujet dans une classe, un groupe, un attribut. C'est précisément en ce sens qu'Aurore se trouve objectivée. Non seulement elle ne peut soutenir sa propre position subjective par une parole, mais elle se retrouve réduite à être l'une parmi d'autres, c'est-à-dire entièrement substituable à un autre membre d'une même catégorie : « Même quand on était deux, lorsqu'on parlait il disait “vous” en parlant de moi, et c'était soit “vous les femmes” ou “vous les jeunes”. J'étais dans une catégorie qui était autre que “tu”, c'était soit “vous” soit “elles” ... Je n'étais pas incluse dans ce qu'il se passait. » C'est ce ravalement de sa subjectivité à une catégorie préexistante, lui adjoignant dès lors une identité close et totalisante, qui est au cœur du mouvement d'objectivation car, finalement, rien de ce qu'elle peut dire n'est pas déjà-là, déjà-vu, déjà-entendu, dans ce que d'autres on dit ou dans ce qui est *communément* entendu comme étant « une femme » ou « une jeune ». L'adverbe « communément » est alors employé à dessein, car si Aurore est ainsi objectivée, c'est au nom d'une réalité, nécessairement frauduleuse et illusoirement partagée, de ce qu'est être une femme, une jeune, implique pour l'homme qui pense la comprendre (au sens de « prendre avec », à entendre ici *avec* tel ou tel attribut ou classe d'appartenance) totalement et sans reste. Il s'agit en cela d'un renvoi à un *état* de fait (comme on dit un état de nature), à une réalité considérée comme stable et homogène et où les attributs de toute pensée catégorielle sont perçus à travers le corps, via les signifiants « jeune » ou « femme ». Par-là, c'est le corps d'Aurore qui se trouve objectivé, et qui devient pour son partenaire le corps qu'on soumet et dont on dispose en tant qu'objet.

Néanmoins, il n'y a bien entendu pas de lien logique ou nécessaire entre la violence symbolique qu'est celle de la réduction catégorielle et le passage à une violence réelle. Il

n'empêche que le discours d'Aurore, témoignant de « [...] l'horizon de la violence [...] » laisse suggérer un mouvement de cet ordre où durant des soirées est vécu un amenuisement des possibilités d'expressions de sa subjectivité, de sa « [...] marge de manœuvre [...] » comme elle l'exprime, passant d'incarnation d'une catégorie à support de violence physique. Il me semble que ce mouvement d'objectivation est résumé par Aurore elle-même via cette phrase qui ne peut rester que suspendue dans l'attente d'un adjectif quelconque : « [...] j'étais forcée d'être... » (D'être parlée, d'être réduite à, d'être oubliée, d'être passivement à l'écoute, d'être objet sexuel, d'être objet de violence).

Ce double mouvement de dé-subjectivation et d'objectivation que nous avons pu repérer, tout comme l'usage du terme *forcer* ne doit pas occulter le fait que dans le domaine des affects, c'est la paire ennui-angoisse qui prédomine dans le discours d'Aurore. Or, que se présentent ici deux couples de termes (dé-subjectivation/objectivation, ennui/angoisse) ne doit pas laisser penser à une correspondance terme à terme. En effet, l'ennui paraît recouvrir l'ensemble du processus qui fait d'Aurore un être réduit au silence et « forcé d'être », là où l'angoisse se trouve être le terme dernier ; non pas par procès dialectique, nous venons de le souligner mais parce que la conduite de la personne avec qui elle est en couple passe par des passages à l'acte. Autrement dit, c'est la confrontation « [...] d'ailleurs automatique [...] » avec la violence qui donne à l'angoisse sa place centrale dans l'expérience d'Aurore, et non l'ennui qui y mènerait logiquement. Nulle progression nécessaire donc entre ennui et angoisse, l'un pouvant exister sans l'autre. Néanmoins, dissocier ce couple ennui/angoisse laisse ouverte la question de leur lien, qu'Aurore elle-même semble établir : « [...] je m'ennuie, je m'ennuie, hop violence. Il y avait ces deux états-là. Et au bout d'un moment j'étais un peu désensibilisée, c'est-à-dire que... à la limite j'attendais le moment de la violence juste pour sortir de cet état d'ennui [...]. » Est-ce dire que l'ennui est plus intolérable que l'angoisse ? On peut en douter. Davantage, faudrait-il peut-être y lire que l'ennui prend, dans la situation qu'elle décrit, de plus en plus la nuance d'une attente (*Erwartung*) et laisse alors la place à un affect d'angoisse du fait de « [...] l'horizon de la violence [...] » et du danger qu'il représente. Ici l'ennui précède donc l'angoisse, il en retarde l'apparition. En outre, et dans ce contexte précis, la substitution de l'ennui par l'angoisse constitue par conséquent la fin et une sortie, mais une sortie *par la sensation*, indique Aurore – « [...] j'étais un peu désensibilisée [...] j'attendais le moment de la violence [...] » – autrement dit une sortie par un gain d'intensité et via le corps que l'on pourrait appeler une re-subjectivation d'un corps par la violence qu'on lui fait subir. En effet, n'est-ce pas désormais *son* corps qui souffre, qui se trouve re-sensibilisé ?

In fine, si dans l'angoisse le sujet se sent concerné, Aurore n'indique-t-elle pas que dans l'ennui, au contraire, le sujet demeure indifférent, voire qu'il s'y trouve *objecté*

1.2. La fête ou le tête-à-tête

Cette relation pose les bases de l'ennui propre à Aurore. Après six ans de relation, et bien qu'elle se soit « [...] retrouvée libre [...] », l'ennui qu'elle ressentait n'a néanmoins pas cessé, seul ses coordonnées diffèrent : c'est désormais durant les moments de fêtes, de soirée, qu'il surgit. Comme nous le mentionnions précédemment, le premier mouvement d'Aurore pour dater et expliquer son ennui est de le relier à la fête, et ce n'est que dans un second temps qu'elle parlera de sa relation de couple qui était pourtant source d'ennui des années auparavant. En un sens, et à l'image de l'après-coup, c'est la fête qui revient donner sens aux éléments pourtant déjà présents dans sa relation de couple et qui lui fera dire en fin d'entretien et au terme de son développement sur son ennui premier « C'est pour ça que j'ai un problème avec la fête. »

Avant même de développer les caractéristiques de cet ennui, il convient de préciser ce qu'Aurore entend par « fête » ou « soirée » pour en saisir pleinement sa dimension et la résonance avec sa relation passée. Ce qui ressort est de l'ordre d'une disposition : « soirée » ou « fête » désignent un temps et un espace définis où il s'agit d'échanger, de discuter (avec des étrangers, connaissances ou amis) dans un objectif de socialisation ; et ce n'est que secondairement, même si cela a une importance puisqu'ils accentuent l'ennui, que ces mots sont entendus dans leur acception la plus commune, c'est-à-dire la nuit et avec de l'alcool : « ça peut être un café dans la journée aussi... qu'importe en fait. » Comme elle l'indique d'elle-même, l'ennui se produit chez Aurore « [...] plus généralement dans le rapport à l'autre [...] en tête-à-tête quoi. »

Or, qu'est-ce qui ennuie Aurore dans ce cadre-ci ? Son raisonnement prend pour base une interrogation large sur ce qui lie les sujets entre eux dans notre société, et plus particulièrement sur le rôle du langage : « [...] je ne comprends pas le rôle du social dans la vie. Je ne sais pas pourquoi les gens se parlent. J'ai juste l'impression qu'il faut que ça se fasse [...]. » Ce questionnement sur ce qui est vécu comme une injonction à se lier aux autres et à parler – ce que la clinique rencontre d'ailleurs fréquemment – est néanmoins une question qui porte davantage sur la valeur de ces liens plutôt que sur leur existence. La formulation d'Aurore est en cela plus proche d'un « À quoi bon ? » que d'un simple « Pourquoi ? » parce que c'est le contenu de ces conversations, de la parole, qui est jugé « inutile », qui n'éveille pas le moindre

intérêt chez elle. On retrouve alors un des éléments précédemment évoqués, à savoir l'apparition d'une parole vide de sens, la « palabre » comme le dit Aurore. Ces situations sont analogues à ce qu'elle a vécu au sein de son couple où le sujet de l'énonciation est absent, et revêtent le caractère d'une simple communication d'informations : « J'arrive pas à m'imaginer un moment où ça pourrait être une discussion et pas juste un "Je te donne des informations et je supporte tes informations en retour jusqu'à pouvoir en retour, de nouveau, en donner." » C'est donc d'une expérience de la non-rencontre dont témoigne ici Aurore, ou plus exactement d'une impossible rencontre par ce langage. Pour le dire autrement, cette incommunicabilité – qui lui fait remarquer que « [...] j'ai l'impression de deux murs contre lesquelles on se renvoie des trucs [...] – n'est en l'occurrence pas tant le mur entre signifié et signifiant, ou le mur entre l'homme et le monde comme chez Tudal, mais la simple absence de parole pleine, de parole engagée par un sujet dans un acte qui le met en rapport avec la dimension de vérité. Si, comme elle le souligne, « [...] il n'y a jamais rien à se dire [...] » lorsqu'on use de la parole pour parler de la météo, c'est précisément parce qu'il y a absence du *dire* dans ce qu'elle nomme « soirée », et qui rappelle ce qu'indiquait Lacan lors de la séance du 18 décembre 1973 : « Toute parole n'est pas un dire, sans quoi toute parole (si elle était un dire) serait un événement. Ce qui n'est pas le cas, sans ça on ne parlerait pas de vaines paroles !¹⁰¹¹ »

L'opposition introduite par Lacan entre événement et « vaines paroles » est également présente dans l'analyse que fait Aurore de ces soirées ou fêtes. Au cœur de celles-ci, et plus globalement des face-à-face, Aurore dégage en effet une même structuration où nulle surprise ou événement n'advient. Ce « [...] système de répétition » comme elle le nomme, fait encore écho à la relation dont nous venons de parler et où s'origine son sentiment d'ennui. Dans les deux cas, dans ces deux face-à-face, c'est le même mot qui revient : un scénario¹⁰¹², c'est-à-dire une situation déjà écrite et qui se déroule comme prévu. Aurore a beau aborder ces face-à-face, ces soirées, ces fêtes, avec enthousiasme (« Quand on me dit “Viens, il y aura mon amie, une cousine, etc.”, je me dis que ça va être super intéressant [...] »), elle se heurte à cette sensation de répétition, de production d'une expérience vécue pour la énième fois. (« [...] je suis directement déçue, quasiment dès que j'y mets les pieds, l'attente est déçue. C'est jamais ça. »)

¹⁰¹¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, séance du 18 décembre 1973, inédit.

¹⁰¹² A propos de sa relation amoureuse : « Il y avait une bonne réponse et une mauvaise réponse à donner. C'était scénarisé...exactement. », puis des soirées et des face-à-face : « Au début, il va y avoir des conversations un peu éparpillées sur ce qu'on a fait “Qu'est-ce que t'as fait cette semaine ? “ etc., puis, peut-être, on va parler de sujets plus sérieux, plus l'alcool va monter donc on va parler de choses plus drôles. C'est aussi un scénario ici, qui va se dérouler. Voilà... » (C'est nous qui soulignons)

C'est au cœur de ce cadre rigide, de cette expérience où rien ne suscite d'intérêt parce que rien de nouveau n'advient – à l'image de la « palabre » et de ces « vaines paroles » – que l'ennui apparaît. C'est finalement au cœur de cette situation qu'elle qualifie de « sclérosé[e] » que l'ennui prend racine, que cet affect devient tout du moins dominant. Il s'agit conjointement d'une perte d'intérêt dû à un environnement jugé trop pauvre, et d'un caractère (ce « système de répétition ») d'immuabilité. Comme elle le dit : « C'est cette codification qui fait mon ennui aussi. »

Or, cette « codification », ce « scénario » qui provoque l'ennui, renvoie dans le discours d'Aurore à une situation « forcée » (« [...] ça me semble inutile et forcé en fait [...] ») – avec la résonance que ce mot évoquait précédemment chez elle – c'est-à-dire à un sentiment d'être réduite à une place, sans pouvoir en sortir : « J'ai l'impression que les conversations ne sont que dans un sens à chaque fois, que je ne suis là que pour renvoyer la balle. » En cela, c'est cette place d'une grande passivité qui entraîne l'ennui. Pour la seconde fois dans cet entretien, Aurore fait un lien entre la notion de place ou de position et l'affect d'ennui : « Parfois les gens sont oublieux de la position dans laquelle ils me mettent et c'est là où je m'ennuie. »

Dès lors, c'est ce verbe à la forme passive « être forcé » qui, tel un fil rouge, traverse l'entretien d'Aurore. A la formulation « [...] j'étais forcée d'être... » qui caractérise la relation de couple qu'elle eût, répond dans ce cadre particulier des soirées ou des face-à-face l'aspiration « [...] qu'on me laisse être », c'est-à-dire cette volonté de se dégager de cette place de réceptrice passive d'informations et d'émettrice de paroles vides : « Parfois j'aimerais bien être avec des gens et qu'on me laisse, qu'on me laisse être. Parce que quand je parle dans ces moments-là, j'ai l'impression que je dois me forcer à parler, physiquement même. »

Ainsi, l'impression d'une conversation forcée renvoie au sentiment d'être forcé d'être... « [...] objet dans la conversation [...] ». Il est remarquable de voir la cohérence du vocabulaire d'Aurore lorsqu'elle évoque l'ennui : la répétition, la parole vide, l'immuabilité des choses, la catégorie de l'Être (« être forcé », être objet) sont des termes qu'elle évoquait déjà à propos de l'ennui dans sa relation de couple et qu'on retrouve ici au même titre que le lien réalisé entre « être forcé » et « être objet ». Ainsi, et dans un mouvement similaire à celui précédemment évoqué, c'est cette impression qui habite Aurore d'être forcée, réduite à une place, à un jeu de codification, qui entraîne ce sentiment d'être objectivée, de n'être qu'objet, « [...] je me sens comme un objet dans la conversation, je suis objet. [...] Les gens veulent parfois se décharger, de parler, parler, parler, mais il n'y a pas de place pour moi finalement. » L'ennui résulterait ainsi chez Aurore d'une situation subie et d'un sentiment d'extériorité, c'est-à-dire qu'elle ne

s'y sent pas concernée comme sujet. Non seulement les discussions ne sont que paroles vides, *blabla*, mais la place qui lui est attribuée est celle de « [...] renvoyer la balle. »

En suivant, l'ennui venant questionner le lien entre l'autre et elle – « je peux m'ennuyer parce que j'arrive pas à savoir si l'autre est intéressé par moi » – l'une de ses solutions pour sortir de cet ennui a alors été de se faire pôle d'attraction, de se rendre attirante. « Pendant longtemps j'ai considéré que j'étais intéressante que si j'étais un objet sexuellement attirant, etc. Donc il fallait que je flirte avec n'importe qui pour qu'il me considère comme attirant pour que je sois certaine que je les intéresse. » Or, n'est-ce pas *a priori* paradoxal de sortir de l'ennui en se faisant objet attirant ? Autrement dit, espérer fuir cet affect produit par une situation où elle *est* objet pour une autre situation où elle *se fait* objet ? Nous ne pensons pas car, là où l'ennui d'Aurore n'émerge que lorsqu'elle se sent objectivée, au sens où faisant fi de sa subjectivité, elle devient finalement interchangeable, le passage au *se faire* objet attirant est au contraire une tentative de replacer sa subjectivité dans une dimension *agalmatique* qui la rend singulière.

En somme, l'ennui tel qu'il est explicité par Aurore semble être à la fois un produit et une défense contre de telles conversations et, plus généralement, comme toute situation où la dimension du sujet se trouve réduite à la place qu'il occupe. C'est précisément en cela qu'il est objectivé puisqu'il est interchangeable avec quiconque se logerait à cette dite place. Il en devient quelconque. Mais il est parallèlement une défense – « je me mets dans des dispositions d'ennui parce que je refuse d'avoir ces discussions » – précisément parce que cette tentative de désobjectivation (ou d'objectivation) est un échec, parce qu'il reste du sujet, parce que le sujet ne peut épouser entièrement une telle place. En cela, l'ennui est affect de refus de « jouer le jeu » de cette objectivation et, donc, l'affirmation de la dimension du sujet et du nouage singulier qui le constitue. Il n'est pas impossible de voir là un lien privilégié avec l'angoisse, où le sujet est bien concerné dans son être. L'ennui pourrait également être une défense contre l'angoisse, autrement dit une façon de ne pas se confronter au « *Que Vuoi ?* ». N'est-ce pas ce qu'Aurore suggère lorsqu'évoquant son ennui dans le cadre des soirées et la spécificité de ce contexte – où la nuit, l'alcool et « [...] l'horizon de la violence [...] » se mêlent – elle indique « [...] je quitte aussi une soirée parce ça va me faire peur, et mon ennui est aussi... disons un rejet ou une protection. J'ai un problème avec la fête » ? Se laisse alors percevoir qu'entre sa relation de couple et ces situations de face-à-face, c'est d'un même ennui qu'il s'agit.

2. Les manifestations de l'ennui

Les deux « origines » de l'ennui d'Aurore étant désormais plus explicites, leurs logiques un peu plus clairement dégagées, il est désormais possible, non pas tant de questionner le surgissement de l'ennui mais ses manifestations, ce qu'il produit, comment il s'exprime. L'entretien d'Aurore permet de faire surgir trois points : les sensations que provoquent l'ennui, le rapport au langage qu'il implique puis celui au temps. Nous terminerons alors en évoquant un quatrième point, que nous évoquons dans le chapitre final de notre troisième partie : le rapport de l'ennui à la haine tel qu'il est repérable dans le discours d'Aurore.

2.1. *Les sensations et le corps*

Que des impressions corporelles soient associées à l'état d'ennui est chose commune, et le champ lexical utilisé par Aurore ne diffère d'ailleurs pas de celui des auteurs étudiés dans notre première partie. Ainsi adjoint-elle l'ennui à la « torpeur » ou à la « fatigue », voire à la « [...] fatigue extrême » en ce que le corps semble à ce moment-là comme dévitalisé, tari de son énergie vitale. En cela elle fait le parallèle avec l'agonie du protagoniste dans le roman *Le Guépard* : « À la fin, le personnage est en train de mourir sur son lit de mort et il sent la vie qui s'en va de lui comme..., il le compare à une cascade qui s'écoule ou à des grains de sable qui tombent, à quelque chose qui sort de lui, qui s'écoule en dehors. Une vie qui s'en va quoi... Et moi, j'ai cette impression exacte avec mon énergie. Je peux la sentir quitter mon corps dans ces moments d'ennui. »

Ces réactions somatiques donnent une nouvelle fois au corps une place prépondérante car il paraît alors être ressenti comme excédent, c'est-à-dire de trop, comme si son existence se faisait plus pesante, plus pénible même. En effet, Aurore ne se sent « [...] pas bien [...] », « lourde », avec « [...] les épaules qui commencent à tomber [...] » et donne l'impression d'imposer à son corps des réactions qui sans quoi il demeurerait « étale. » De la même façon que dans l'ennui les choses et l'Autre semblent se détourner du sujet et de sa singularité, le corps donne également l'impression de n'être pas concerné tant il paraît s'abandonner et demande un surplus d'effort pour le mouvoir : « [...] je me sens tirée vers le bas, parfois je me dis même : “Redresse-toi” [...] », « [...] je pense juste à ma motricité [...] ». »

Figé dans des coordonnées spatiales et temporelles ressenties comme inamovibles, le corps n'est plus investi comme support de la parole mais est réduit à une lourde mécanique qu'il

faudrait « forcer » pour pas qu'il ne s'affaisse, ou ne s'éteigne : « Parce que quand je parle dans ces moments-là, j'ai l'impression que je dois me forcer à parler, physiquement même. Que ma mâchoire se bloque, je dois me forcer à dire les mots, j'ai l'impression qu'il y a une sorte d'atmosphère qui se vide, c'est dur, je sens mes yeux, le mouvement de mes paupières. J'ai l'impression que tout se ralentit et... ben je me sens faire les mouvements, c'est super fatigant. »

2.2. Le langage et la parole

Au sein de cette phénoménologie de l'ennui que dresse Aurore au long de son entretien, le langage et la parole tiennent une place prépondérante tant les références y sont multiples, allant même jusqu'à utiliser plusieurs concepts issus de la linguistique afin d'esquisser une analyse. C'est en cela qu'il nous semble primordial d'aborder le langage au-delà de ce qui a pu en être souligné jusque-là, faisant écho au chapitre sur le langage de notre troisième partie.

Pour cela, trois grandes notions sont abordées par Aurore durant son entretien, explicitement ou non. Deux sont des positions énonciatives, l'autre une fonction de la parole.

Le premier point qu'aborde Aurore ayant trait au langage et à la linguistique apparaît lorsqu'elle raconte les conversations sans fin que lui infligeait son compagnon et, plus particulièrement, sa propre position en leur sein. Elle dit : « [...] en linguistique il y a un terme : délocuté. Ça veut dire ... Au lieu de dire : "tu", je te dis "il"... enfin t'existes plus dans la conversation parce que, enfin le "il est une non-personne" comme dit Benveniste. En vrai, j'étais délocutée, j'étais une non-personne. » En liant, comme elle le fait la délocution et la « non-personne », Aurore prélève en fait deux nominations différentes d'un même phénomène. Si « délocuté » renvoie plutôt au vocabulaire de Damourette et Pichon et la « non-personne » à celui de Benveniste, il demeure qu'ils visent à expliciter une même chose : la position énonciative de la catégorie grammaticale de la troisième personne. La triade traditionnelle de l'acte énonciatif comprend en effet le couple je-tu – à savoir « [...] une personne locutive qui parle [et] une personne allocutive à qui l'on parle [...] » – auquel se rajoute un « il » « [...] personne délocutive de qui l'on parle [...] ». Schématiquement, là où « Je » et « Tu » sont des acteurs, des agents, « Il » n'est qu'objet dans une conversation ou, dit autrement, le couple « Je-Tu » est sujet de l'énonciation, « Il » sujet de l'énoncé. En cela, le « il » représente ce qui est rejeté hors du champ interlocutif, et c'est pourquoi il est dit *dé-locuté* ou considéré comme une non-personne.

C'est donc afin de témoigner de cette place d'où elle se sent à la fois privée de parole et objet de la conversation qu'Aurore use de ces termes de linguistique. Car la personne délocutée (ou cette non-personne pour Benveniste), s'il se conçoit aisément qu'elle puisse être physiquement absente de la scène où se déroule l'échange, peut tout à fait être présente mais réduite à n'être que spectatrice d'une parole portée sur elle. Bien entendu, il se joue dès lors un rapport de domination et c'est précisément ce rapport que souligne Aurore et c'est cette impression que « [...] ça se faisait sans moi » qui, chez elle, est source d'ennui. Néanmoins, comme nous le soulignons plus haut, ce n'est guère par l'utilisation, chez son compagnon, du pronom à la troisième personne du singulier (« elle ») qu'Aurore se qualifie de personne délocutée, mais par celle plus large de la deuxième ou la troisième personne du pluriel (« vous » ; « elles »). En cela, c'est l'utilisation d'une pensée catégorielle, d'une généralisation, qui produit cette délocution : « [...] lorsqu'on parlait il disait “vous“ en parlant de moi, et c'était soit “vous les femmes“ ou “vous les jeunes“. J'étais dans une catégorie qui était autre que “tu“, c'était soit “vous“ soit “elles“. »

La seconde référence linguistique est plus générale et implicite, et concerne une position que la linguistique semble n'avoir que peu étudiée. Non sans lien avec la délocution, elle concerne le fait de *parler à la place de quelqu'un*. Les propos d'Aurore paraissent exemplifier ce que Marie-Anne Paveau, professeure en sciences du langage, théorise depuis 2016 sous le nom d'énonciation ventriloque : « Dans ma perspective, l'énonciation ventriloque consiste en la production d'énoncés par un.e locuteurice au nom d'un.e autre locuteurice, sans l'information ni le consentement de ce.tte dernier.e, à des fins, ou des effets d'exercice du pouvoir, de minorisation ou d'invisibilisation¹⁰¹³. » Cette perspective – qui met l'accent sur la stratégie de pouvoir, de coercition énonciative – renvoie à l'expérience d'Aurore où l'autre agit et parle dans une position de savoir, de l'affirmation sans faille de son savoir sur elle. C'est également une caractéristique de cette énonciation ventriloque qui « [...] contribue aussi à construire cette situation en avançant une prétention au savoir sur l'autre à propos de lui-même.¹⁰¹⁴ »

Enfin – et il s'agit ici d'une fonction de la parole – se retrouve explicitement citée comme cause de l'ennui, l'utilisation de la fonction phatique. Par trois fois, cette dernière est citée par Aurore afin d'explicitier le type de conversation dans lequel l'affect de l'ennui surgit : « [...] il n'y a pas de discussions qui peuvent s'en suivre à part des discussions qui sont de la politesse et du

¹⁰¹³ PAVEAU Marie-Anne, « Le discours des vulnérables. Proposition théorique et politique », *Cadernos de Linguagem e Sociedade*, 2017 18/1: 135-157, p. 151

¹⁰¹⁴ Idem

phatique, c'est-à-dire la météo quoi. » ; « Des conversations phatiques ça m'échappe, car on ne peut pas se faire entendre en fait, c'est comme des conversations sous vide dans lesquelles je m'étouffe. » Or, qu'est-ce que le phatique, la fonction phatique du langage ? L'anthropologue Bronislaw Malinowski semble être le premier à avoir parlé de ce qu'il nomme alors la communion phatique dans un article de 1936 intitulé « The problem of meaning in primitive languages » : « *The essential primitive uses of speech : speech-in-action, ritual handling of words, the narrative, "phatic communion."* ». » Le terme renvoie alors à une conception anthropologique de la parole et de sa fonction pensée comme éminemment sociale. La communion phatique ne met pas l'accent sur la transmission d'une information, sur la communication, mais désigne plutôt une utilisation de la parole de l'ordre de l'action (*speech-in-action*). Elle est ainsi, et de façon inhérente, acte d'unification, de communion, indépendamment donc de son contenu.

La reprise de cette notion en 1963 par R. Jakobson dans ses *Essais de linguistique générale* lui confère une orientation différente – dans une perspective désormais purement linguistique et non plus anthropologique – en en faisant une simple fonction du langage au côté des cinq autres qu'il distingue¹⁰¹⁵. Il s'agit désormais d'un usage spécifique du langage et non d'un acte de nouage du social comme chez Malinowski. Les exemples donnés par Jakobson indiquent néanmoins qu'il prolonge cette communion phatique en faisant finalement une fonction de *contact* : « Il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne (“Allo, vous m'entendez ? “), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas (“Dites, vous m'écoutez ? “) ou, en style shakespearien, “Prêtez-moi l'oreille ! “ – et à l'autre bout du fil, “Hm-hm ! “ » En cela, ce n'est, là encore, pas le message, le contenu de ce qui est énoncé qui importe, mais la relation, l'établissement ou non d'un contact entre un interlocuteur et un destinataire. Il ajoute : « [...] la fonction phatique, dans les termes de Malinowski – peut donner lieu à un échange profus de formules ritualisées, voire à des dialogues entiers dont l'unique objet est de prolonger la conversation. »

Une telle définition de la fonction phatique a pu susciter de nombreuses critiques, notamment parce que Jakobson « [...] y amalgame[rait] des usages linguistiques différents¹⁰¹⁶ », assez schématiquement un contact technique (celui du *Allo ?* permettant de vérifier en amont de toute

¹⁰¹⁵ Ce sont les suivantes : émotive, conative, référentielle, déjà établis par Bühler, auxquelles il ajoute poétique, métaphysique et phatique, donc.

¹⁰¹⁶ FLAHAULT, François, *La Parole intermédiaire*, Paris, Seuil, 1978, p. 35

communication du bon état du canal) et un contact relationnel (celui des « formules ritualisées », des *Dites, vous m'écoutez ? T'as vu ? Tu sais ?*). Il n'est pas de notre ressort d'en développer la teneur, d'autant plus que l'emploi que semble en faire Aurore recouvre davantage l'usage qu'en fait Benveniste qui, en reprenant le terme de communion phatique, accentue davantage la dimension ritualisée, codifiée, d'un tel usage de la parole. « Une relation personnelle, créée [et] entretenue par une forme conventionnelle d'énonciation revenant sur elle-même, se satisfaisant de son accomplissement, ne comportant ni objet, ni but, ni message, pure énonciation de paroles convenues, répétée par chaque énonciateur.¹⁰¹⁷ » La fonction, la communion phatique, est donc également source d'ennui chez Aurore : « [...] on parle, mais c'est un quelque chose comme scripté. J'ai l'impression que rien n'arrive dans ces moments où je m'ennuie. »

Or, qu'ont en commun la délocution, l'énonciation ventriloque et la communion phatique, et même au-delà la parole vide, la parlotte, le *blabla*, le bavardage ? Il me semble qu'il s'agit notamment de trois modalités de clôture du discours, de discours fermés. Il s'agit ainsi, *premièrement*, de confrontations à l'impossibilité, pour Aurore, de loger ou d'y reconnaître sa singularité. Mais parallèlement il s'agit, *deuxièmement* – exception faite peut-être de l'énonciation ventriloque – de procédés marqués par l'absence d'énonciation, de sujet de l'énonciation. Comme le souligne Charaudeau, dans le délocutif « [...] le locuteur *laisse s'imposer le Propos* en tant que tel, *comme* s'il n'en était nullement responsable. Le locuteur et interlocuteur sont absents de cet acte d'énonciation [...]»¹⁰¹⁸ » et il en va de même dans la communion phatique où, à la manière de Barthes concernant la Doxa, se retrouve « [...] l'opinion courante, le sens répété, *comme si de rien n'était*.¹⁰¹⁹ » Dans tous les cas, c'est le règne du « comme si », *comme s'il* ne s'agissait pas de sujets parlant et singuliers, c'est-à-dire d'un locuteur et d'un interlocuteur divisés par le langage.

Cet usage de la parole ne permet donc pas l'émergence d'un dire, ni à la vérité de se mi-dire puisqu'elle nécessite cette reconnaissance du sujet et de son trou constitutif. Ici se crée plutôt de l'homéostasie et de l'uniformisation via une parole qui ne se divise pas entre un dire et un dit. C'est de la confrontation à de tel usage de la parole et du discours que l'ennui se produit ; figé, enfermant, oppressant, dominateur, venant dire et savoir à la place du sujet, autrement dit le destituant de cette dimension inconsciente, l'ennui est le signe d'un ravalement. En cela,

¹⁰¹⁷ BENVENISTE Emile, *Programme de linguistique générale, Tome II*, Paris, Gallimard, 1974, p. 88

¹⁰¹⁸ CHARAUDEAU Patrick, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, 1992, p. 575

¹⁰¹⁹ BARTHES Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes, op. cit.*, p. 126

l'ennui est la marque de l'impossibilité pour un sujet de se loger dans le discours de l'Autre. N'est-ce pas, en creux, ce qu'énonce Aurore : que là où il n'y a pas de dire derrière le dit, pas d'énonciation derrière l'énoncé, pas d'acte derrière chaque parole, pas d'événement sous l'illusoire stabilité unifiante des choses, là, à cet endroit où le sujet étouffe¹⁰²⁰, elle s'ennuie ?

2.3. La temporalité

L'ennui et son temps, la temporalité dans laquelle surgit l'ennui et qui permet son étalement, est un sujet aussi important qu'étudié, nous l'avons précédemment approfondi, mais l'entretien d'Aurore et les éléments qu'elle fournit permettent de reprendre cliniquement cette analyse.

Comme nous le disions dans un chapitre précédent, la notion de temporalité doit être considérée comme la perception singulière du mouvement et de la succession des modalités du passé, du présent et du futur, selon la conception occidentale, et platonicienne du temps comme flux. Ainsi, la temporalité convoque à la fois la forme, la *mesure* – toute subjective qu'elle soit – de l'écoulement temporel mais aussi le contenu même de ce qui est vécu, sa *qualité*. Ces deux perspectives sont présentes dans l'entretien d'Aurore.

Renouant avec les études décrivant paradoxalement la temporalité de l'ennui comme sans mouvement, Aurore évoque un « [...] moment étale [...] », c'est-à-dire frappé d'immobilité : les choses dans l'ennui ne bougent pas, l'écoulement du temps semble stoppé, comme obstrué : « J'ai l'impression que tout se ralentit [...] ». On retrouve ainsi le sens de *Langweile*, ennui en allemand, qui signifie littéralement temps long. La perception est que le temps s'étire, qu'il ralentit jusqu'à l'immobilité, il y est alors comme figé, statique. En cela, c'est toujours au présent que se conjugue l'ennui. Là où l'image d'une flèche du temps fonde l'infinité du passé et du futur et l'impossible expérience du présent, l'expérience de l'ennui érige la paradoxale infinité du présent ou du moins son allongement. Ainsi, rien n'est plus éloigné du long présent de l'ennui que les catégories de l'immédiateté ou de l'instantanéité, car à l'endroit où s'origine cette « [...] impression que rien n'arrive dans ces moments d'ennui [...] » se trouve précisément une temporalité continue, sans rythme, syncope ou fluctuation, là où l'instant et l'immédiat créent de la discontinuité, voire de l'événementiel. L'ennui chez Aurore, c'est donc l'expérience du présent vécu comme durée, celle de la pure continuité du présent.

¹⁰²⁰ « [...] comme des conversations sous vide dans lesquelles je m'étouffe » pour reprendre le terme d'Aurore

Si l'ennui est donc *a-événementiel*, il n'est pas sans qualité, dont la lourdeur est peut-être une caractéristique majeure. C'est à la fois parce qu'il ne s'y passe rien et qu'il s'y passe toujours la même chose, ce qui est un autre paradoxe repérable. Nous l'avons indiqué, l'expérience qu'en fait Aurore a lieu dans un cadre du trop prévisible. Ainsi parle-t-elle de répétition (« [...] c'étaient des conversations [...] très sur la répétition... »), de scénario (« C'est aussi un scénario ici, qui va se dérouler »), de sclérose ou d'ankylose (« Pour moi la soirée est une sclérose. J'y repense comme quelque chose d'ankylosant »). En cela, au cœur de l'ennui loge une temporalité d'où aucune surprise ne surgit, et où rien n'est attendu de la part du sujet. Aurore a donc l'impression de « [...] perdre [s]on temps [...] » au sens où rien ne lui semblant possible, elle ne peut que *demeurer-là*. Cette position n'est pas sans rappeler une autre expression typique, elle, de la figure du prisonnier résigné, celle de *faire son temps*.

À la fixité des choses fait écho cette impression d'une fixité du temps lui-même qui, dès lors, ne passe plus. Ce faisant, la temporalité de l'ennui « étouffé » non par manque d'air, mais parce que l'air y est saturé : les choses ou phénomènes qui s'y déroulent semblent trop prévisibles (« je pouvais prévoir ma soirée [...] il n'y avait aucune surprise ») en un sens, toujours selon la perspective d'Aurore, ils ne cessent pas d'être identiques. Par conséquent, l'affect d'ennui brasse avec lui le sentiment que les choses sont écrites, puisque rien n'arrive, et il n'est donc pas sans lien avec ce que la philosophie nomme la nécessité, c'est-à-dire l'impossibilité que quelque chose puisse être autrement que ce qu'elle est. D'où peut-être cette position qu'Aurore nomme « méta » – au sens d'à côté, « [...] d'être sur un autre plan [...] » – qui est celle du témoin passif, mais affecté, face à l'immutabilité des choses.

2.4. La haine

En tant que manifestation de l'ennui, la haine n'apparaît que rarement dans le discours d'Aurore, mais ses quelques évocations ne sont pas sans intérêt ici. Est notamment repérable la haine de l'autre, c'est-à-dire la haine qui fait d'Aurore son objet, et qui fut vraisemblablement celle de son compagnon, dont nous avons précédemment évoqué le rapport au langage comme impliquant un rapport de domination, tout comme la violence, réelle, dont il faisait usage. À cet égard, un lien s'établit entre l'indication de Lacan selon laquelle « [...] une haine solide, ça s'adresse à l'être [...] »¹⁰²¹, et la position d'Aurore expliquant à propos de ce compagnon : « [...] il me forçait à être. » Car au fond de la haine se trouve la réduction du sujet, son écrasement,

¹⁰²¹ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op.cit.*, p. 91

son effacement, son impossibilité même d'exister au travers de sa parole. C'est en cela que la tentative de suppression du point de singularité d'Aurore, passant par son objectivation, est source de haine : c'est son Être même qu'on *enchaîne*.

En outre, le lien entre cette passion, la haine donc, et l'affect d'ennui se retrouve dans l'étymologie de ce dernier comme nous l'avons montré dans notre chapitre sur la haine dans la troisième partie. En effet, rappelons que le mot ennui est un dérivé du latin *odium* et de son substantif *inodium*, c'est-à-dire faire rentrer (*in*) dans la haine, ou prendre pour objet de haine ; en cela s'ennuyer signifierait étymologiquement « se prendre pour objet de haine ».

Or, la haine contre soi, la haine de soi ou de quelque chose en soi, est une dimension présente dans l'entretien d'Aurore. Mais cette haine de soi – comme d'ailleurs la maîtrise de soi – exige en toute logique un élément qui s'en exclut, créant donc une division dans cet hypothétique Un-soi, car il faut « [...] un support non haïssable pour pointer l'objet de sa haine.¹⁰²² » Si la haine est peut-être l'incorporation « en soi » d'un Autre haineux, il demeure qu'Aurore porte cette haine sur elle-même au lieu même de son inaction : « Mais aussi de la haine contre moi à me mettre dans cette situation où je ne me rebelle pas, où j'attends que ça se termine. » Aurore hait le fait de ne pas se révolter dans ses moments d'objectivation où sa singularité semble accaparée, il s'agit d'une haine contre cette part d'elle-même qui, n'actant pas de révolte, semble *in fine* donner raison à l'autre, allant même jusqu'à s'y *reconnaître* pour une part : « pendant longtemps j'ai considéré que j'étais intéressante que si j'étais un objet sexuellement attirant. »

Haine de l'autre, haine de soi, mais haine envers l'autre également, c'est-à-dire haine contre l'autre haineux. Ainsi dit-elle en évoquant ses longues soirées : « [...] je ressens parfois de la haine contre les gens, mais pas du côté du reproche », ce qui sonne comme une dénégation. Pourquoi un reproche, si ce n'est précisément pour marquer un écart entre ce qui a été dit ou fait, entre cette tentative de négation de sa subjectivité, et la dimension insaisissable de ce qu'elle est comme sujet ?

En cela, qu'en est-il de l'ennui ? Quelle place et quelle importance lui attribuer au sein de cette dialectique d'introjection et de projection de la passion haineuse ? Il semble que l'ennui chez Aurore soit le signe que cette haine, qu'elle provienne de soi ou de l'autre, échoue à prendre le sujet totalement dans ses rets, à en faire le tour. Un part du sujet « n'y croit pas », n'est pas pris dans cette haine et cette objectivation ou la réfute parce qu'elle rate quelque chose (ce qui veut dire que, pour une part, elle réussit, ce que montre bien Aurore), que le sujet ne s'y *reconnaît*

¹⁰²² SIBONY Daniel, « La « haine de soi », mauvais concept », *Le Coq-héron*, 2018/1, n° 232, p. 17

que partiellement (donc un peu, mais pas *totalem*ent). L'objectivation échoue, l'enfermement aussi, et c'est là où l'ennui advient, mais il advient à la place d'un acte qui viendrait dégager le sujet voire lui restituer son insondable dimension. Par conséquent, chez Aurore, l'ennui est une révolte passive.

3. Les limites de l'ennui

Dans cette phénoménologie de l'ennui que dessine Aurore, il reste à mettre en valeur les sphères qui justement semblent imperméables à cet ennui ; car, par contraste avec les éléments producteurs que nous avons pu évoquer, s'esquissent aussi des types de relations, de situations, qui paraissent exemptes d'ennui. Il ne s'agit donc pas tant d'interroger ce qui vient rompre l'ennui, mais, en amont, ce qui fait qu'il n'advient tout simplement pas.

3.1.L'intime et le secret.

Aurore, nous l'avons approfondi, fait grand cas des conversations, notamment dans le cadre de soirées, où il faut « se poser sur ses fesses et diriger sa voix en direction de quelqu'un qui fait la même chose dans l'autre sens [...] » C'est dans cet environnement que l'affect d'ennui se fait sentir chez elle. Or, il existe des exceptions où, inversement, Aurore se sent concernée par ce qui est dit, par l'échange de parole ; aussi ces conversations, qui sont aussi des postures, portent la marque de ce qu'elle nomme l'intime : « [...] des conversations sur l'intime des gens, ça, c'est des choses qui m'intéressent, dans lesquelles je m'ennuie pas. » La conception que dégage Aurore de cet *intime* est par ailleurs remarquable. Premièrement l'intime est ici lié à la parole, il est ce qui peut se partager dans une conversation, ainsi « [...] ça peut être le sexe, ça peut être ses relations, ses problèmes, même ses problèmes familiaux [...] ». Deuxièmement, la conversation sous le mode de l'intime convoque une dangerosité au sens où – et par totale opposition avec l'ennui que peut provoquer certaines conversations ou utilisations phatiques du langage – parler est alors un risque, et c'est précisément au moment « [...] où la personne se met en danger en parlant [...] » que s'exclut la possibilité de voir l'ennui poindre. S'appuyant alors sur Michel Leiris et l'écriture comme acte de mise en danger (issu de *De la littérature considérée comme une tauromachie*), Aurore donne une précision importante : dans l'ennui « j'ai pas peur d'être en danger, j'ai l'impression que je ne le suis pas ! » Troisièmement,

si l'intime sollicite « [...] quelque chose de secret [...] » il ne s'agit pas pour elle de le mettre au jour, c'est-à-dire de venir faire acte de transparence de ce qui serait au cœur d'une personne *plus lui que lui-même*. Bien au contraire, Aurore pointe la découverte de la personne qui supporte ce secret, autrement-dit, *au-delà* ou *en-deçà* de son secret : « Là je vais avoir envie non pas de connaître les secrets, mais d'apprécier la personne qui est en train de me parler à ce moment-là. Et de sentir un véritable échange. » Enfin, ces « conversations sur l'intime » semblent *convier* la subjectivité d'Aurore : « j'ai pas l'impression d'être détachée de l'expérience de l'autre à ce moment-là. » Là où l'ennui s'exprimait chez elle au travers d'un état statique où elle se sentait « [...] objet de l'autre, le moyen pour l'autre de parler de lui », l'expression de l'intime semble lui permettre de loger sa singularité, de trouver une place dans le discours de l'Autre « [...] parce qu'on est dedans, qu'elles [les conversations] nous concernent tous. »

3.2. Ne pas faire semblant : l'introduction d'un impossible.

En fin d'entretien, et alors qu'elle vient de développer sa réponse sur l'intime et que je m'apprête à formuler une nouvelle question, Aurore m'interrompt pour l'unique fois afin d'apporter une nouvelle perspective : « En fait, pardon, mais le truc c'est ça : je pense que je voudrais qu'on parle toujours des choses graves. » Il ne s'agit alors plus tant de secret, mais de quelque chose de plus précis : l'ennui ne peut advenir lorsqu'un sujet parle « [...] de ce qui marque [...] ». Aurore évoque ainsi sa propre expérience traumatique, celle d'un corps confronté à la violence notamment sexuelle. C'est de cela qu'elle souhaiterait parler en permanence et « jamais d'autres choses [...] sauf qu'à la place on parle de ce qu'on a fait la veille. »

Prend place ici, me semble-t-il, un jeu de contraste. Comment, et surtout pourquoi, user de la parole pour de vaines choses alors même qu'il y a eu confrontation avec ce que nous appelons le réel ? Cette dimension de faire semblant et donc de vanité, au sens d'une déperdition de sens, nous le retrouvons dans le récit de retours de soldats ou de déportés. Pour eux aussi se posait la question de l'ennuyeuse quotidienneté des choses au regard des champs de bataille ou des camps. Comme certains d'entre eux, c'est de ce qu'il y a de plus intime dont Aurore souhaite parler, le traumatisme dans sa dimension d'intimité radicale. « Et je voudrais que les gens qui ont été victimes de choses horribles, en fait, me parlent aussi et que ce soit l'objet de la conversation. » Mais si elle pointe que l'ennui surgit dans cette apparente *réalité*, au cœur de ce « faire semblant » - ouvrant l'étude du lien entre le semblant et l'ennui – ce n'est pas sans

l'intuition analytique que « [...] c'est impossible, c'est intenable » où nous pouvons repérer un fois encore le champ du réel.

3.3. *La séduction et l'amour*

La relation de séduction et celle d'amour sont considérées par Aurore comme impropres à produire de l'ennui. À la manière de l'intime, elles conduisent un type de rapport dans lequel Aurore trouve intérêt, se sent concernée « c'est le registre qui m'intéresse le plus. » Au contraire de l'ennui qu'elle décrivait, sous plusieurs registres, comme induisant de la passivité, la séduction et l'amour ouvrent le champ à une posture active, au sens où est en jeu *quelque chose du désir*. « Après, forcément quand on a un objectif qui est de séduire une personne, on ne s'ennuie plus, on a une raison d'être dans la soirée. » Partant, la séduction qui engage à « [...] être belle, plaire, dire des choses intéressantes, etc. [...] » entraîne surtout la dimension du *faire désirer*. Là s'explique, au moins partiellement, en quoi Aurore ne se trouve pas affectée d'ennui dans un tel rapport de séduction, car là où l'ennui se formulait chez elle comme existence objectivée sous la forme d'un « être objet », la séduction est de l'ordre d'un « se faire-objet » ; et plus exactement d'un *se faire-objet cause du désir*. La dialectique en jeu n'est évidemment pas semblable.

L'amour ou ce qu'elle nomme « [...] la sphère du couple [...] » permet à Aurore d'introduire un autre élément, même s'il est difficile à expliciter « [...] c'est moins facile pour moi de voir pourquoi, mais j'ai l'impression que je ne pourrais pas m'ennuyer avec cette personne-là. » Pourquoi n'y-a-t-il pas de place pour l'ennui dans ce qu'elle appelle l'amour ? Parce ce qu'il s'agit précisément de *cette personne-là*, et non d'une autre, c'est-à-dire une personne « que j'ai choisie, qui m'a choisie. » Cette formulation – qui rappelle le « parce que c'était lui, parce que c'était moi » de Montaigne – met l'accent sur la singularité radicale de chacun, et indique pourquoi Aurore se trouve « [...] constamment concernée [...]. » Ainsi, le *choix* du partenaire est un acte qui discrimine un sujet d'un autre et écarte, en toute logique, l'ennui, car ce dernier en est le contrepoint nous l'avons vu, il est l'indifférence même.

En définitive, qu'il s'agisse de séduction ou d'amour, c'est l'ouverture à ce qu'elle ne soit plus *une parmi d'autres*, mais distincte, singulière qui explique, chez Aurore, l'absence d'ennui à cet endroit.

3.4. La solitude

Contrairement à d'autres, Aurore ne souffre généralement pas d'ennui lorsqu'elle est seule. D'ailleurs, la solitude est pour elle un rapport-à-soi où disparaît « [...] la dimension de l'autre [...] ». L'absence de l'autre ne renvoie pas à celle de l'Autre, puisqu'elle indique « [...] je peux me faire rire, je chante, je me parle à moi-même, ça ne me dérange pas du tout. Je suis très heureuse seule. » En cela, et de la même façon que la solitude n'est pas l'isolement, l'absence d'autrui n'est pas signe de rejet, mais de soustraction à ses sollicitations. Conséquemment, cela implique que, chez Aurore, l'ennui est un rapport de deux termes qui suppose la présence de l'autre. L'ennui ne se réfère pas à une activité ennuyeuse car elle peut tout aussi bien ne *rien* faire, seule – « Quand je suis seule, je ne fais pas forcément grand-chose, mais j'ai pas de sentiment d'ennui [...] » – mais introduit la dimension de l'autre/l'Autre.

Au-delà de ce que toute solitude atteste comme rapport apaisé de soi à soi-même, il n'est pas incongru de percevoir chez Aurore cette solitude comme un refus, celui de la confrontation d'avec l'Autre et de l'ennui, voire de l'angoisse, que cette confrontation est susceptible d'induire chez elle. D'ailleurs, Aurore note qu'il ne s'agit pas tant de la présence de l'autre, que du fait qu'il parle : « Je ne m'ennuie pas toute seule. Ça a vraiment à voir avec quelque chose de la discussion [...] parce que faire du vélo, regarder un film, etc. ça va pas m'ennuyer de le faire avec quelqu'un. »

Dans cet espace où la présence de l'Autre se fait moins oppressante, il ne peut y avoir que bonheur, qu'heureuse rencontre, là où autrui laisse planer que cette dernière puisse se faire sous de mauvais augures : « [...] quand il y a la dimension de l'autre qui apparaît, par exemple, je rate une soirée, là je peux m'ennuyer parce qu'il y a cette dimension de l'autre qui est rentré dans mon espace intérieur [...] si tu viens dans mon espace - soit pour être là, me parler, soit pour me dire que je rate quelque chose – ça coince et là ça fait à peu près le même résultat, je m'ennuie. »

II. Analyse de l'entretien

1. L'ennui, le semblant, le discours

Nous l'avons déjà commenté dans les parties précédentes, le semblant est effet du symbolique sur l'imaginaire. Or, parce qu'il est à la croisée de ces deux dimensions et qu'elles apparaissent comme centrales dans l'analyse de l'entretien de recherche d'Aurore, se trouve engagée une interrogation de cette catégorie du semblant au regard de l'affect d'ennui. En effet, en restant au plus proche de cet entretien, il me semble que c'est le traitement du semblant qui est questionné, notamment, et la chose est primordiale, parce « le semblant suppose un certain crédit accordé à l'autre et à son dire¹⁰²³ » ; conséquence directe de la définition du sujet dans son rapport au signifiant et au cœur de l'identification. Au regard du semblant, se dégagent deux positions critiques, deux types de rapports dans l'entretien d'Aurore qui, en tant que tels, se retrouvent par ailleurs dans deux discours dominants contemporains. Car l'ennui d'Aurore s'exprime finalement face à deux positions : l'une renvoyant à la parlotte, l'autre à l'ordonnancement ; autrement dit, au travers d'une position relativiste quant au symbolique et d'une position conservatrice au nom de la réalité.

Il est en effet probant de constater l'accent récurrent mis par Aurore sur ses expériences d'une utilisation dévoyée du langage, dont nous avons déjà discuté sous les traits du bavardage, du *blabla*, de la parole vide, etc. Il s'agit dans cette perspective de considérer le semblant dans sa pure dimension arbitraire, comme pure convention, et qui, de ce fait, ne mord pas le réel. Il n'y a alors aucune indexation du semblant et du réel, aucun effet du semblant sur le réel – à la manière nominaliste donc. C'est précisément de ne percevoir que du signifiant dépossédé de la question du sens qui est source d'ennui pour Aurore et qui *in fine* caractérise un certain cynisme contemporain où toute parole se vaut parce que semblant ; c'est-à-dire incapable de pouvoir dire le vrai sur le vrai. Non seulement l'axiome de cette position dite relativiste quant au symbolique impliquerait à son extrême que tout est semblant, c'est-à-dire fausseté, mais surtout que toute velléité d'articuler la question du sens et de la vérité se retrouve à dénoncer. L'ennui d'Aurore – qui est en cela une réaction (parmi d'autres possibles), un « rejet », dit-elle, face à

¹⁰²³ BRAUNSTEIN Néstor A, *Depuis Freud, après Lacan. Déconstruction dans la psychanalyse, op. cit.* pp 130-131

ce discours – prend donc son origine dans le *statu quo* inhérent à une telle séparation du semblant et du réel, autrement dit, dans la réfutation du caractère événementiel d'un dire. Se comprend d'un même mouvement en quoi ce « [...] il n'y a jamais rien à se dire [...] » renvoie immanquablement à une « [...] impression que rien n'arrive [...]. »

Or, au-delà de cette considération des semblants comme faux-semblants, demeure néanmoins la jouissance, la propre jouissance de chacun – car si « rien n'est vrai, tout est permis. » Il est patent dans l'analyse de l'entretien d'Aurore que l'affect d'ennui s'exprime chez elle face à la jouissance d'autrui où elle se trouve réduite à « être objet de [...]. » En cela, déconsidération du semblant en pure formalisme énonciatif et jouissance de l'Autre sont intimement liés. C'est ce que souligne Jacques-Alain Miller : « [...] l'imputation de blablabla dénonce l'idéal. C'est fait pour dénoncer le bon, le beau, le vrai, et pour ramener au cynisme de la jouissance. Ça dit que vous n'êtes que l'instrument de la jouissance autiste de l'Autre - l'instrument, la chair, la chair à canon.¹⁰²⁴ » Confronté à être cette chair à canon, la position singulière qu'Aurore adopte est celle de l'ennui.

Cette position relativiste qu'en au symbolique trouve néanmoins son contraire, une position conservatrice au nom de la réalité. C'est toujours vis-à-vis du semblant qu'elle s'érige mais ici au nom d'une adéquation *a minima* du mot et de la chose, du symbolique et du réel. À l'instar du nominalisme cité plus haut se trouve donc ici une certaine forme de réalisme. L'adéquation est là le mot d'ordre, le commandement : les mots et les choses, le sujet et la supposée réalité s'ordonnent et se classent. Cette position est conservatrice car ayant la propension à dire ce qui est, elle pratique l'ordonnement, la mise en forme, l'organisation, la nomenclature des signifiants. Bien sûr, la visée de ce conservatisme au nom d'une réalité – où les choses sont ce qu'elles sont et s'énoncent comme telles, où il n'y a pas d'écart entre le mot et la chose, et donc pas d'autres réalités possibles – tend *comme précédemment* à la clôture du sens où rien ne lui échapperait. Aurore est confrontée à ce discours totalisant qui ambitionne d'objectiver et d'*objectifier*, c'est-à-dire de rendre objectif le traitement du sujet comme objet, et qui par ce penchant à la naturalisation *suppose* qu'il n'y a rien en-deçà de ce semblant¹⁰²⁵ ; en cela il convient ainsi de parler de réalité et non de réel. Toutefois, là aussi, Aurore se trouve ennuyée, et pareillement cet ennui a valeur de refus, celui de se trouver condamnée aux choses telles

¹⁰²⁴ MILLER Jacques-Alain, *La Fuite du Sens, Cours 1995-1996*, cours du 7 février 1996, inédit

¹⁰²⁵ Bien entendu, il n'en est rien, et la nature foisonne de semblant.

Lacan « Ce n'est pas pour rien que je vous ai rappelé qu'aucun discours qui évoque la nature n'a jamais fait que de partir de ce qui dans la nature est semblant. » LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op.cit.*, p. 16

qu'elles sont et d'être réduite à une identité close, c'est-à-dire *comprise* avec son semblant. C'est ce rapport au semblant qui permet de saisir en quoi l'expression « [...] j'étais forcée d'être... » fait irrémédiablement écho à « j'étais dans une catégorie [...] » et donc à l'ennui comme affect du cloisonnement du sens. On retrouve, en outre, dans cette classification, cette prétention à unifier, l'écho de la célèbre formule d'Antoine Houdar de la Motte « L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

Ces deux positions contemporaines vis-à-vis du semblant – la position relativiste quant au symbolique et la position conservatrice au nom de la réalité – sont, bien entendu, deux discours, c'est-à-dire des semblants. Un pas supplémentaire permettrait sûrement de reconnaître dans l'une le discours du Maître, jusqu'à sa version pervertie dans le discours capitaliste, et, dans l'autre, le discours de la science dans ses ramifications post-modernes. Or, en tant que discours ils lient, ils sont vecteurs d'ensemble, d'unité, d'identité c'est-à-dire d'aliénation, mais *du* semblant. « Tout appel d'unité qui fonctionne comme appel à mettre au-dessus de l'ensemble une parole commune où se reconnaîtraient ses éléments, et qui les ferait ensemble, c'est du semblant.¹⁰²⁶ » Le rapport de ces discours à l'identité n'est bien entendu pas similaire – et nous avons pu en développer la teneur dans une partie précédente – néanmoins que cela soit une question du sens dans le discours du Maître ou une question de la référence dans le discours de la science (pour reprendre l'éclairante distinction que fait S. Askofaré¹⁰²⁷) il demeure toujours une aliénation au semblant, une clôture.

Quid de l'ennui si ce n'est qu'il paraît, dans le cas singulier d'Aurore, s'ériger en limite de telles propension à définir le sujet, à en constituer une identité ? Car, que cette dernière demeure liée au signifiant ou rabattue sur un ordre supposé objectif et naturel, l'identité est aliénante car elle semble vouloir lever la barre de la division et par-là même essentialiser le sujet. Ainsi, alors même qu'il est vain de vouloir dévoiler le semblant au nom des apparences trompeuses, un espace doit être maintenu entre le sujet et le semblant, lui permettant justement de *faire-semblant*. « Le parcours même d'une analyse peut se décrire ainsi : un sujet entre en analyse avec ses identifications et à la fin de son parcours, il peut faire semblant.¹⁰²⁸ » En cela demeure l'hypothèse clinique que cet ennui que décrit Aurore s'érige face à la totalisation du sens, face

¹⁰²⁶ ANONYME, « L'infini et la castration », *Scilicet*, n°4, mars 1973, Paris, Seuil, p. 111

¹⁰²⁷ ASKOFARÉ Sidi, « L'identité au temps du discours de la science », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6, p. 127-132.

¹⁰²⁸ ARPIN-CAPLAN Dalila, « Racine et le semblant », *Quarto*, n°70, Avril 2000, p. 57

à la réponse univoque de l'Autre à la question du « Qui suis-je ? » et dans un même mouvement en exprime son rejet, donc son échec.

Faire de l'ennui l'affect du tout-sens, c'est bien entendu le mettre en perspective avec l'angoisse et le situer comme son inverse. En effet, l'angoisse, affect qui ne trompe pas, est de l'ordre du réel, autrement dit du hors-sens, de l'impossibilité du sens, là où l'ennui demeurerait un affect trompeur, car intimement lié au signifiant, c'est-à-dire au semblant et au sens. Comme le résume L. Izcovich : « C'est d'ailleurs ce qui se déduit de la proposition de Lacan qui situe le sens à la jonction de l'imaginaire et du symbolique et avance que l'angoisse est nomination du réel.¹⁰²⁹ » C'est ce lien, ne serait-ce que par *négatif*, de l'ennui avec l'angoisse, qu'il convient alors de poursuivre.

2. L'ennui et l'angoisse

Nous avancerons donc une nouvelle sur le lien de l'ennui à l'angoisse. Les remarques d'Aurore concernant l'angoisse sont néanmoins rares, mais, s'il convient de ne pas extrapoler son propos, trois points peuvent toutefois être dégagés.

Tout d'abord, ennui et angoisse ne répondent pas à la même temporalité. Celle de l'ennui, comme l'indique Aurore, correspond à un « [...] moment étale [...] », à une « torpeur » où rien ne semble pouvoir arriver de nouveau qui ne soit pas prévisible, déterminé. Dans cette temporalité où résonne la nécessité, et où il est possible d'entendre ce qui relève de l'*automaton*, il ne se passe jamais rien : « C'est la répétition en tant que réseau des signifiants, support de la parole et du discours.¹⁰³⁰ » L'angoisse est alors son pendant inversé parce qu'elle implique un surgissement contingent, *tuchè*, c'est-à-dire que l'angoisse entraîne une rupture dans l'immobilité causaliste de l'ennui. C'est ce champ lexical que l'on retrouve chez Aurore lorsqu'elle décrit l'angoisse en usant par deux fois du verbe « déclencher », au sens où l'angoisse serait pour elle ouverture, lever de voile. On retrouve là le lien entre le réel et l'angoisse dont semble précisément dépourvu le monotone ennui.

¹⁰²⁹ IZCOVICH Luis, « Le sens de l'insensé », *L'en-je lacanien*, 2011/2, n° 17, p. 39

¹⁰³⁰ BONNEAU Chantal, « Du "réel contingent" », *UFORCA pour l'Université Populaire Jacques Lacan* [En ligne] [URL : <https://www.lacan-universite.fr/du-reel-contingent/>]

En découle que par trois fois Aurore place son ennui *avant* l'angoisse, à l'orée de l'angoisse : « Au début il y a cette torpeur, cet ennui, puis dès qu'on vient de parler ça devient difficile et ça déclenche autre chose, ça m'angoisse [...]. » Ainsi donne-t-elle l'impression de jouer l'ennui contre l'angoisse, c'est-à-dire d'ériger l'ennui comme défense contre l'angoisse, notamment à travers cet étonnant énoncé « [...] je m'ennuie parce que ça m'angoisse [...]. » L'ennui serait ici la conséquence de l'angoisse et permettrait au sujet de ne pas se confronter au dénuement qui en résulterait. De cette défense de l'ordre contre la survenue du réel, on peut noter la structuration pronominal de la phrase d'Aurore où à l'indétermination du « ça » angoissant se substitue le « Je » ennuyant le « moi » ennuyé. Logiquement l'angoisse met fin à l'ennui. Ce qu'on pourrait qualifier de sortie de l'ennui par l'angoisse, autrement dit faire jouer l'angoisse contre l'ennui, se retrouve dans l'entretien d'Aurore sous les traits de la violence. Dans son séminaire de 2008-2009, M. Lapeyre soulignait que « jusqu'à ce qu'on se décide à affronter cette angoisse [...] ce qu'on connaît de fait, c'est l'ennui mortel [...] ¹⁰³¹ » ; y-a-t-il quelque chose de la sorte dans la démarche d'Aurore ? Si l'on peut douter que la dimension éthique de l'acte sous-tendu par cette affirmation de Lapeyre soit ici présente, il demeure qu'à propos de sa relation à un homme, Aurore, « [...] à la limite [...] » dit-elle, « préférai[t] » ces moments où « il y avait beaucoup d'angoisse avec cette personne, car il y avait l'horizon de la violence, [...] juste pour sortir de cet état d'ennui. » Ainsi, articule-t-elle que la désensibilisation de l'ennui était parfois plus insupportable que la violence physique ou verbale, mais, et la précision est importante, non pas que l'affect d'ennui soit d'une intensité autrement plus grande que l'angoisse, mais parce qu'à l'inverse de cette dernière, l'ennui donne l'impression de n'avoir aucun horizon, de ne s'arrêter jamais. Si la confrontation avec l'angoisse était recherchée, elle ne l'était seulement que pour que « [...] ça se termine [...] », car la traversée de l'uniforme torpeur de l'ennui par le réveil singulier que provoque l'angoisse, remet également la temporalité en mouvement.

Enfin un troisième point me paraît repérable dans cet entretien, concernant l'angoisse dans ses liens avec l'ennui, qui tient à la question du statut de l'Autre. En effet, à quel Autre à l'affaire Aurore dans le surgissement discontinuiste de l'angoisse et dans l'immobilisme infini de l'ennui ? L'apparition de l'angoisse correspond pour Aurore au moment où, à l'opposé d'un « laisser tranquille » elle se retrouve engagée par l'Autre. Ainsi, souligne-t-elle que l'angoisse, se « déclenche » lorsque « [...] on vient me parler [...] », laissant transparaître la question

¹⁰³¹ LAPEYRE Michel, « Chaque individu est un prolétaire », *Ce qui reste, Séminaire à Albi*, séance du 21 octobre 2008 [En ligne] [URL : <https://www.apjl.org/contribution-par-auteur/lapeyre-michel/>]

« Que me veut-il ? » Or, cette question ne serait pas source angoisse si elle ne comprenait la dimension d'engagement du sujet, ici d'Aurore. Car *in fine*, le point paroxystique est « [...] l'angoisse de l'attente de ma réponse [...] » où elle se trouve concernée, sommée de répondre là où il n'y a que de l'énigmatique. L'Autre se tourne vers elle, pourrait-on dire, et, faisant chuter les semblants, c'est la fuite qu'elle provoque : « [...] j'ai envie de partir. » Là encore, l'ennui tel qu'elle le décrit fait figure d'inverse, car précisément y règne le désintérêt, le sujet n'y est pas *inter-essé*, pas relié. L'ennui est le « [...] pur sentiment de l'absence de rapport entre le sujet et ce qui l'entoure.¹⁰³² » Dans l'ennui, le sujet n'est pas concerné ou pas concerné comme sujet car il n'y a que du même, c'est-à-dire qu'une grande catégorie de Tout où aucune exception, ou en terme temporel aucun événement, n'advient. « C'est tout ennui » pour reprendre la très juste expression d'Aurore.

En conséquence, tout y est pareil à l'aune de son désir, et le lieu de l'ennui paraît être celui où le désir de l'Autre ne se manifeste pas. Il ne s'agit pas tant de pointer l'inexistence de l'Autre que de souligner bien au contraire qu'au cœur de l'ennui, l'Autre semble se détourner du sujet – pour prendre le contrepoint de ce que nous disions de l'angoisse. Si c'est bien la sensation du désir de l'Autre qui angoisse, et que de son désir, le sujet s'y sent concerné comme en étant l'objet, ne trouve-t-on pas dans l'ennui son absence, l'absence du désir de l'Autre ? C'est la dimension de l'Autre de l'Autre qui s'ouvre alors faisant écho à la catégorie de l'Un. L'ennui n'est-ce pas alors l'unien, comme l'indique Lacan, soit « [...] l'identification de l'Autre à l'Un ?¹⁰³³ »

3. L'identité

Ce qui frappe en premier lieu dans la description faite par Aurore de son ennui, ou plus précisément du contexte nécessaire à l'apparition de son ennui, est sa sensation d'enfermement. Que cette dernière puisse être contextuelle, temporelle (temps longs) ou modale (nécessité), elle paraît concerner en premier le sujet lui-même dans sa division. L'ennui, chez Aurore, c'est se retrouver « forcé à être », nous l'avons répété. Par cette tournure le sujet n'est plus représenté par un signifiant pour un autre signifiant, mettant ainsi l'accent sur la division du sujet, sur sa

¹⁰³² DE MIJOLLA-MELLOR Sophie, *Le plaisir de pensée*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Bibliothèque de psychanalyse", 1992, p. 105

¹⁰³³ LACAN Jacques, « Télévision », *Autres écrits*, *op.cit.*, p. 527

constitution autour d'un vide qui en fait un parlêtre, mais tout au contraire en fait un être, c'est-à-dire suture, oblitère la béance. Or, ce rabattement du parlêtre sur l'être est la marque d'une essentialisation du sujet qu'on retrouve sous le nom d'identité. En cela, l'ennui d'Aurore témoigne de cet enfermement identitaire.

En conséquence, ce « forcé à être » paraît analogue à la formule « tu es cela », c'est-à-dire qu'elle convoque des catégories, des assignations, et rabaisse le sujet à en être une représentation, mais une représentation quelconque. Aurore n'est à la fois que cela (une femme, un jeune, etc.) et une parmi d'autres. C'est cette désignation qui suture la division du sujet par un signifiant entraîne l'ennui d'Aurore. « Parfois les gens sont oublieux de la position dans laquelle ils me mettent et c'est là où je m'ennuie [...]. »

Néanmoins, toute identité n'est pas source d'ennui, l'entretien d'Aurore laisse supposer qu'une autre condition est nécessaire, en l'occurrence le couple reconnaissance/récusation. En effet, si l'ennui d'Aurore naît de l'identité, cette dernière est tout d'abord acceptée, reconnue comme vérité, ne serait-ce que partiellement. Ainsi, dit-elle « Pendant longtemps j'ai considéré que j'étais intéressante que si j'étais un objet sexuellement attirant » ou « j'ai envie de demander "Est-ce que ça t'intéresse ?" » où elle perçoit elle-même les échos des positions identitaires, des « tu es cela et rien d'autre » qu'elle expérimenta précédemment. Aurore agit ainsi comme si ces identités n'étaient pas *entièrement* inaptées à venir dire le vrai sur elle. Elle épouse en cela l'assignation venue de l'Autre, et s'y identifie, s'y reconnaît, voire *y croit* au sens où prend ce « y croire » chez Lacan dans le séminaire *R.S.I.*

Or, et parallèlement, se trouve une récusation de cette identité, qui justement n'est pas toute apte à répondre à la question de son être comme être de langage aux prises avec un réel. En cela l'ennui est certes la marque d'une détermination identitaire, mais elle est à cet endroit même le signe de sa récusation. L'exemple en est qu'Aurore ne témoigne d'aucune résignation : il y a effectivement la lourdeur, la torpeur de l'ennui mais elle n'apporte pas d'éléments allant dans le sens d'une acceptation sans borne ou d'une abdication, bien au contraire exprime-t-elle le désir de s'extirper de telles situations, de son ennui, quoi qu'en soient les difficultés qu'elle rencontre pour y parvenir.

Ainsi, Aurore impose de penser au cœur de l'ennui la dimension de la reconnaissance, au sens du « s'y reconnaître » ; l'ennui semblerait faire signe que le sujet se reconnaît dans une telle détermination identitaire, mais *pas-tout*. Un reste, pourrait-on dire, y récusé, indiquant le lieu de la contestation logique du sujet, de sa division, c'est-à-dire de l'impossibilité de répondre à

la question de qui il est. En conséquence, aucune détermination identitaire n'est *en soi* source d'ennui, la reconnaissance/récusation est nécessaire.

En définitive, l'ennui est bien cette expérience d'un ralentissement temporel, comme si sa linéarité ployait sous la lourdeur d'une attribution identitaire, d'une codification qui confine à la destinée. Aurore déplie avec une certaine rigueur ce que devient l'ennui lorsque le sujet est confronté à ce qu'il conviendrait d'appeler une dialectique de la totalité – c'est-à-dire le recouvrement de la division par le sens, le signifiant, le semblant – et qu'alors même qu'il paraît en reconnaître la valeur *définitoire*, il s'insurge au nom d'un « ce n'est pas ça » – expression fréquente chez l'ennuyé – relevant l'impossibilité, et donc l'échec, à définir un sujet, à l'essentialiser. L'ennui, celui d'Aurore du moins, c'est la contestation, difficile, partielle, muette de l'enfermement identitaire, de l'incarnation d'une représentation signifiante : « [...] mon ennui est aussi... disons un rejet [...]. »

4. Les noms de l'uniformité : le Même et le On

Aurore n'a de cesse, au long de son entretien, d'user de la linguistique afin de témoigner que son ennui provoque une absence de parole. Il ne s'agit pas ici d'un mutisme du sujet tel qu'il s'exprime au cœur de l'angoisse, mais d'une impossibilité de faire émerger une parole qui serait celle d'un sujet. Dans l'ennui, il ne peut être d'une utilisation dévoyée, nous l'avons dit, car le sujet ne se sent pas subjectivement concerné. « En fait j'ai l'impression de deux murs contre lesquels on se renvoie des trucs, mais il n'y a pas de discussions qui peuvent s'en suivre à part des discussions qui sont de la politesse et du phatique, c'est-à-dire la météo quoi. » C'est pourquoi Aurore développe ces catégories de la « non-personne », de la délocution, etc., car le sujet frappé d'ennui semble évoluer dans un mode de pure communication, où rien de ce qui est dit n'engage le sujet de l'énonciation, des « conversations sous vide », dit-elle.

Or, et si l'ennui a bien un lien avec l'identité, il apparaît comme logique qu'aucun dire ne puisse s'exprimer puisque le sujet y est toujours astreint d'être l'incarnation, la représentation d'un signifiant *dans la réalité*. Aurore le perçoit parfaitement lorsqu'elle indique : « Même quand on était deux, lorsqu'on parlait, il disait « vous » en parlant de moi, et c'était soit "vous les femmes" ou "vous les jeunes". J'étais dans une catégorie qui était autre que "tu", c'était soit "vous" soit "elles" ... Je n'étais pas incluse dans ce qu'il se passait. » En ce sens, si dans le discours de

l'Autre le « tu » est révoqué au profit de l'indétermination du « vous », alors le « je », désubjectivisé, ne peut prendre forme que sous les traits du « On ». Autrement dit, l'ennui entraîne un mode discursif où le sujet ne se distingue plus de l'autre en tant qu'ils sont subsumés sous une même catégorie, sous un même signifiant : rien ne distingue une femme d'une autre, un jeune d'autre autre, mais On est une femme et On est un jeune.

Ainsi se comprend tant l'énonciation ventriloque que le célèbre constat que l'ennui naît de l'uniformité, puisqu'en dernière logique, dans l'ennui règne la dimension du Même. Cette dernière est d'ailleurs présente partout où la pensée classificatoire s'exerce, où il n'y a que des représentations identiques d'une même catégorie, identité, nomenclature, etc., et où toute parole subjective s'efface devant la marche cadencée d'un *pour tout x*, L'ennui d'Aurore se caractérise par cet enfermement dans une *mêmeté* où elle ne prend place qu'en tant que *quelconque* ; jusqu'au point où elle n'est plus qu'un « mur » auquel l'autre s'adresse indistinctement et qui, dit-elle, « attendait de moi des réponses que je donnais [...] ». »

Cette indistinction, ou plus précisément cette dé-subjectivation, qu'incarne le On, se retrouve bien évidemment dans la temporalité qui elle aussi est *mêmeté*, c'est-à-dire uniformisée. Rien de contingent ou de hasardeux ne s'y déploie car aucun sujet ne s'y retrouve engagé ; aucun danger donc comme elle l'exprime parfaitement : « [...] je pense qu'il faut se mettre en danger dans la conversation. Sinon on s'ennuie. J'ai pas peur d'être en danger, j'ai l'impression que je ne le suis pas ! »

En conséquence, il apparaît dans l'ennui une forme de négation de la singularité au profit de l'universalité dans ce qu'elle produit d'uniformité. Une telle prévalence semble d'ailleurs parallèle à l'oblitération de la béance du sujet par une totalisation du sens. Dans l'ennui, la singularité du sujet se trouve voilée au profit d'un *pour tous* dont il est aisé de percevoir la totale uniformité. Comme le résume très joliment Aurore dans un accroc signifiant : « C'est *tout* ennui. »

5. Le Moi source d'ennui ?

En ce point, demeure l'interrogation de la source de l'ennui ; non pas tant comme point d'origine que comme point d'appui : sur quoi s'appuie l'ennuyeur pour ennuyer l'ennuyé ? Il apparaît qu'une réponse possible puisse être tirée de cette phrase de Lacan issue de

L'Agressivité en psychanalyse : « [...] jamais [...] le moi de l'homme n'est réductible à son identité vécue [...] ». ¹⁰³⁴ » En effet, et à rebours de cette mise en garde, on peut faire l'hypothèse que dans l'ennui, dans celui d'Aurore notamment, il y a effectivement réduction du moi à l'identité, c'est-à-dire instruction du moi comme support, centre, voire définition même du sujet ; via une conception bien entendu antipsychanalytique du terme. En cela, l'ennui serait une expérience d'enfermement où « Je est Moi » ou « Je suis moi, et rien d'autre. » Si le moi est un point d'appui de l'ennui c'est, répétons-le, selon une conception ignorant la révolution freudienne, où le Moi est autonome, univoque, et le lieu apaisant du sentiment d'être à soi-même une unicité.

C'est ainsi la prévalence d'une fonction imaginaire dont il s'agit, et où le corps est bien évidemment concerné. C'est ainsi qu'Aurore se trouve être réduite à la catégorie femme, jeune, objet sexuel, etc. comme un être autonome et hétéronome, c'est-à-dire un individu.

Il est donc logique que « s'efface » la dimension langagière et qu'ainsi la fonction de la parole s'en trouve modifiée telle que nous l'avons précédemment souligné. Nous rejoignons alors les analyses faisant *in fine* de la parole vide un attribut du moi : « Le terme essentiel de l'axe imaginaire, c'est ce qu'on appelle dans la psychanalyse "le moi" ¹⁰³⁵ ». C'est en effet dans cette fonction de la parole – qui se rapproche de la communication, donc d'une transmission sans perte d'informations, et d'où le sujet s'absente – qu'Aurore s'ennuie. La fonction phatique « en mode "On a acheté un nouveau canapé" », "la météo", procure un semblant imaginaire de partage d'un discours, et occulte toute perspective de méconnaissance liée à l'inconscient : « la parole vide, c'est la parole du moi. ¹⁰³⁶ »

On retrouve parallèlement dans une telle conception du moi l'idée de totalité dont nous évoquons plus haut le lien avec l'ennui : « Le moi, dont dérive l'identité est un mirage de la totalité. ¹⁰³⁷ » L'ennui fonctionne comme si la triade moi, identité et totalité ne souffraient justement d'aucune opacité, d'aucune illusion, et au-delà se constituaient comme objectives.

Il n'est d'ailleurs pas étonnant que l'*egopsychology*, la psychologie du moi, se soit largement intéressée à la problématique de l'ennui comme s'ils entretenaient des liens intimes. Ce sont ces psychologues qui ont étudié l'ennui du point de vue d'un moi unifié, libre, sans conflit et

¹⁰³⁴ LACAN Jacques, « L'agressivité en psychanalyse » (1948), In. *Ecrits, op.cit.*, p. 114

¹⁰³⁵ MILLER Jacques-Alain, « La lettre en ligne » n°27

¹⁰³⁶ *Ibid.*

¹⁰³⁷ OPPENHEIMER Agnès, « In Memoriam. Le retour de l'identité dans la psychanalyse : perspective historique et critique », *Champ psy*, 2010/2, n° 58, p. 20

support de l'identité en considérant cet affect comme une modalité de rapport avec la réalité considérée comme objective et plus particulièrement une modalité d'adéquation *non-suffisante* à la réalité – du fait d'un moi trop faible, nous l'avons développé.

Or, et par-delà de telles erreurs, il nous semble opportun de développer ce qu'est l'ennui au regard de cette dite réalité.

6. Réalité, représentations dans la réalité

S'il ne nous semble pas vain d'étudier ce concept de réalité, c'est que l'ennui, ici celui d'Aurore, se confronte à la notion centrale dans la psychologie du moi qu'est l'adaptation. Concrètement, là où l'ennui paraît répondre à une essentialisation du sujet (c'est-à-dire d'un individu), il se double en toute logique d'une essentialisation de la réalité elle-même.

Deux choses sont ici à noter. La première renvoie à un des phénomènes que décrit Aurore et qui provoque son ennui à savoir la dimension du consensuel, c'est-à-dire que les choses sont ce qu'elles sont et rien d'autre, indépendamment donc de toute subjectivité. C'est, je pense, ce qu'il faut comprendre lorsqu'elle affirme « je ne sais pas pourquoi les gens se parlent » parce qu'elle n'y perçoit qu'une « codification qui fait [s]on ennui [...] ». Si elle use d'ailleurs du terme d'information, c'est que son ennui prend place dans un monde mécaniste aussi unifié et immuable que l'est le temps dans l'ennui. Nous l'avons dit, elle se trouve enfermée, assignée à une place, où il s'agit de s'adapter à des règles préétablies : « [...] il y a quelque chose de l'ordre des codes sociaux, puis en plus on peut pas les casser. » Ici se font encore entendre les échos de l'analyse heideggerienne du On : « Nous nous amusons, nous nous distrayons comme "On" s'amuse ; nous lisons, nous voyons, nous jugeons de la littérature, de l'art, comme "on" voit, comme "on" juge ; et même nous nous écartons des grandes foules comme "on" s'en écarte ; nous trouvons "scandaleux" ce que "on" trouve scandaleux. Le "on" qui n'est personne de déterminé et qui est tout le monde, bien qu'il ne soit pas la somme de tous, *prescrit à la réalité quotidienne* son mode d'être.¹⁰³⁸ » En cela, l'ennui n'est pas sans lien avec le *réalisme philosophique*, c'est-à-dire la proposition que la réalité extérieure *est*, et est indépendante du sujet qui l'habite. C'est donc également là que se loge la dimension du consensuel, de l'assignation, de la codification, c'est-à-dire du *pour-tous*, parce que finalement On partage la

¹⁰³⁸ HEIDEGGER Martin, *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1992, p. 170 (C'est nous qui soulignons)

même réalité et On s'adapte socialement. L'ennui est pourtant l'affect qui conteste : «[...] je pense que, que je ne comprends pas le rôle du social dans la vie. »

La seconde chose à retenir pousse néanmoins plus loin l'analyse. Si nous évoquions l'*egopsychology*, c'est afin de souligner les conséquences d'une telle conception d'une réalité extérieure et univoque. Dans la cure, l'introduction de la réalité élevait le psychanalyste à en être le garant, le vecteur de l'adaptation du sujet à celle-ci, autrement dit à l'éduquer, à le mouler à la réalité. En cela, l'analyste était le représentant de la réalité dans la réalité. Or, l'ennui d'Aurore n'indique-t-il pas des conditions semblables ? En effet, il ne s'agit pas ici d'une identification à un signifiant-maître (jeune, femme, etc.), mais il s'agit bien plutôt de se retrouver à en être la représentation *dans la réalité* ! C'est en quoi l'ennui d'Aurore implique l'existence d'une réalité extérieure et commune ; conséquence d'un « tu es cela » au nom d'une réalité préexistante et objective. L'ennui, tel que décrit par Aurore, est celui de représenter un signifiant, non pas pour un autre signifiant, mais dans la réalité, c'est-à-dire une nouvelle fois de l'incarner, autrement dit de boucher, de couvrir, la béance du sujet.

Conclusion

« Quelque six mois avant la mort du Dr Winnicott en janvier 1971, un groupe de jeunes prêtres anglicans l'invita à venir leur parler. Il accepta et, au cours d'un échange de conversations, ils lui dirent qu'ils avaient besoin de conseils pour faire la différence entre une personne qui les sollicite parce qu'elle est malade et a besoin d'un traitement psychiatrique, et une personne qui est capable de s'aider elle-même en discutant avec eux. En me racontant cette histoire, Winnicott m'a dit qu'il avait été surpris par l'impressionnante simplicité de leur question. Il s'est arrêté un long moment, a réfléchi, puis a répondu :

"Si une personne vient vous parler et que, en l'écouter, vous avez l'impression qu'elle *vous ennue*, alors elle est malade et a besoin d'un traitement psychiatrique. Mais si elle maintient votre intérêt, quelle que soit la gravité de sa détresse ou de son conflit, alors vous pouvez l'aider sans problème."¹⁰³⁹ »

Rappeler ce conseil de Winnicott (à des prêtres) n'est pas purement anecdotique, il indique la place d'importance que revêt l'ennui jusque dans l'expérience analytique. En cela, nous saluons le *sérieux* avec lequel Winnicott traite de cet affect. Le sérieux c'est précisément ce à côté de quoi passe le « sujet normal¹⁰⁴⁰ », mais à quoi Winnicott est cliniquement attentif. Ce sérieux, il n'est pas sans lien avec l'ennui, comme le souligne le titre de l'ouvrage de Jankélévitch dans lequel il écrit : « le Sérieux correspond à des situations médiocrement attrayantes, dont il n'y a

¹⁰³⁹ « Some six months before Dr Winnicott's death in January 1971, a group of young Anglican priests invited him to come to talk to them. He accepted, and in a casual exchange of conversation they told him that what they needed guidance about was how to differentiate between a person who seeks their help because he is sick and needs psychiatric treatment, and one who is capable of helping himself through talking with them. Telling this story to me, Winnicott said that he had been taken aback by the awesome simplicity of their question. He had paused a long while, thought and then replied: 'If a person comes and talks to you and, listening to him, you feel he *is boring you*, then he is sick, and needs psychiatric treatment. But if he sustains your interest, no matter how grave his distress or conflict, then you can help him alright.' » KHAN Mohammed Masud Raza, « Introduction », in WINNICOTT Donald Woods, *Holding and Interpretation. Fragment of an analysis*, London, Hogarth Press, 1986, p. 1 (C'est nous qui traduisons)

¹⁰⁴⁰ « Ce qui caractérise un sujet normal, c'est précisément de ne jamais tout à fait prendre au sérieux un certain nombre de réalités dont il reconnaît qu'elles existent. » LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, *op.cit.*, p. 86-87

presque rien à dire, et sur lesquelles le discours glisse sans trouver de prises.¹⁰⁴¹ » C'est cette volonté de prendre l'ennui au sérieux qui nous a guidé.

Jankélévitch avait raison de dire que les poètes parlent sans cesse de l'ennui, car il est partout. Michaux, par exemple, en fait l'origine du monde : « Dieu sait faire toute chose. De là son ennui. De là qu'il voulut d'un être qui ne saurait faire que peu de chose. C'est la cause de la création.¹⁰⁴² » Et Nietzsche la même chose avant lui : « Le Dieu ancien, tout à fait "esprit", tout à fait grand prêtre, perfection tout entière, se promène dans son jardin : cependant il s'ennuie. Contre l'ennui, les Dieux mêmes luttent en vain. Que fait-il ? Il invente l'homme, – l'homme est divertissant...¹⁰⁴³ » Il n'est pas rare de voir donner à l'ennui une place démiurgique, que ce soit par l'ennui de Dieu donc, ou par celui de l'homme. L'ennui serait le moteur invisible du monde, et la source cachée de chaque bouleversement collectif ou individuel, c'est là, notamment, la position de Fondane dans la somme qu'il consacre à Baudelaire et où l'ennui engendre la destruction : « C'est l'ennui qui est la source des changements soudains, des guerres sans motifs, des révolutions meurtrières ; il n'est pas de cause plus opérante que lui. Un besoin se fait jour de se sentir exister, de rompre la monotonie de l'être, du pur pensable ; le meurtre, la vengeance, la joie de détruire pour détruire, se donnent librement cours chez le peuple qui, il y a un instant, semblait tranquille et sage, suprême fleur d'une civilisation consommée.¹⁰⁴⁴ »

Au-delà de cette mythologie de l'ennui, nous avons fait le choix de fixer notre premier repère au XI^e siècle – et pas avant, dans l'Antiquité grecque ou latine notamment – au travers de l'acédie. L'un des huit péchés capitaux distingués par Evagre Le Pontique, l'acédie est cette force, démoniaque, qui pousse le religieux hors de sa chambre et lui fait quitter son ascèse pour un Ailleurs indéterminé. L'Homme s'éloigne alors de Dieu en ne pratiquant plus, mais cet éloignement, qui peut aller jusqu'à l'indifférence, peut parallèlement être vécu comme celui de Dieu envers l'Homme. L'acédie, c'est Dieu qui détourne son regard et les choses qui s'*affadissent*. Affliction immensément tributaire de ses conditions d'apparitions, autrement dit la vie religieuse, certes, mais particulièrement présente chez les moines anachorètes, puis cénobites, l'acédie ne peut entretenir avec l'ennui contemporain que des affinités de circonstances et somme toute *hasardeuses* ; car le statut et donc le rapport à l'Autre n'est plus le même. Soler indique bien que « [...] la théologie chrétienne place les affects dans le couple

¹⁰⁴¹ JANKÉLÉVITCH Vladimir, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, op. cit., p. 237

¹⁰⁴² MICHAUX Henri, *Fables des Origines*, Paris-Bruxelles, Disque Vert, 1923

¹⁰⁴³ NIETZSCHE Friedrich, *L'Antéchrist*, Paris, Flammarion, 2022

¹⁰⁴⁴ FONDANE Benjamin, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Bruxelles, Complexe, 1994, p. 370

de l'homme pécheur et de la volonté divine qui fait de Dieu un grand Autre consistant [...] ¹⁰⁴⁵ », or, de telles coordonnées ne sont plus celles produites par la modernité.

L'émergence du sens actuel de l'affect d'ennui, nous l'avons indiqué en suivant l'ouvrage de Dumonceaux, a nécessité des coordonnées radicalement autres. Ainsi a-t-il fallu une révolution pour que le sens moderne apparaisse : « un décrochage s'est produit et, du point de vue de la perspective historique, la secousse est si profonde et si brusque que seule l'idée de mutation peut en rendre compte. ¹⁰⁴⁶ » Trois coordonnées majeures, et interdépendantes, ont ainsi contribué, au XVII^e siècle, à l'émergence de l'ennui dans le champ de la sensibilité avec le sens qu'il possède aujourd'hui :

- Le désenchantement du monde correspondant à l'affaiblissement de toute transcendance, d'une référence dernière à qui incombe la charge de la cause. Les cieux se vident de leur mystère. Il s'agit du « [...] mouvement qui détache l'homme des choses du ciel pour l'attacher aux choses de la terre. ¹⁰⁴⁷ »
- L'émergence du sujet de la science et plus largement d'une « [...] tendance générale vers le subjectivisme. ¹⁰⁴⁸ » Il s'agit, historiquement, et comme résultant du premier point, d'un « [...] processus d'individualisation renvoyant à une organisation intrapsychique différenciée, aux prises avec un environnement conçu comme séparé. ¹⁰⁴⁹ »
- Enfin, autre conséquence, une conception linéaire et *individué*e du temps. En effet, contrairement au *monde clos*, dans le *monde infini* qui s'ouvre durant ce siècle « [...] il n'y a plus de solidarité des êtres au sein d'un Cosmos bien ordonné. ¹⁰⁵⁰ » C'est ce qui permet, comme le remarque Huguet, que se développe l'utilisation *individuelle* d'expressions comme *passer le temps* ¹⁰⁵¹.

L'apparition du sens moderne d'ennui est ainsi inséparable d'un contexte de sécularisation étendue du monde et de naissance d'une intériorité jusque-là impensable. Il est intéressant de percevoir ainsi que c'est au moment même où sont désertés les cieux, c'est-à-dire lorsque « [...]

¹⁰⁴⁵ SOLER Colette, *Les Affects lacaniens*, op.cit., p. 29

¹⁰⁴⁶ DUMONCEAUX Pierre, *Langue et sensibilité au XVIII^e siècle. L'évolution du vocabulaire affectif*, op.cit., p. 354

¹⁰⁴⁷ *Ibid.*, p. 355

¹⁰⁴⁸ *Ibid.*, p. 264

¹⁰⁴⁹ HUGUET Michèle, *L'Ennui et ses discours*, op.cit., p. 55

¹⁰⁵⁰ DELRUELLE Edouard, *Métamorphoses du sujet : L'éthique philosophique de Socrate à Foucault*, Paris, De Boeck Supérieur, 2006, p. 136

¹⁰⁵¹ HUGUET Michèle, *L'Ennui et ses discours*, op.cit., p. 41

le rêve métaphysique s'estompe [...] ¹⁰⁵² » que l'expression de l'ennui moderne est possible. En cela, et au travers du « [...] rapatriement de l'idéal sur terre [...] ¹⁰⁵³ », une forme de *déceptivité* apparaît, comme si le sujet moderne se trouvait être l'écho solitaire du silence des cieux. Oberman, le héros de Senancour, en donne une impression saisissable : « Ainsi s'est levé lentement, ainsi s'est dissipé le voile heureux de nos jours. Il n'y a plus de ces demi-ténèbres, de ces espaces cachés qui plaisent tant à pénétrer. Il n'y a plus de clartés douteuses où se puissent reposer mes yeux. Tout est aride et fatigant, comme le sable qui brûle sous le ciel de Sahara : et toutes les choses dépouillées de ce revêtement, présentent, dans une vérité rebutante, le savant et triste mécanisme de leur squelette découvert. Leurs mouvements continus, nécessaires, irrésistibles m'entraînent sans m'intéresser, et m'agitent sans me faire vivre. ¹⁰⁵⁴ »

Cette description d'un monde *aride* et *fatigant* où les choses apparaissent comme ce qu'elles sont, sans reliefs, *dépouillées* et sans mystères, rappelle tout de même l'acédie et le démon de midi qui frappe l'homme dans le désert alors que le soleil est à son zénith. Surtout, Senancour ici nous paraît dépeindre tant l'indifférence que l'absence d'horizon (physique et métaphysique) qui laisse l'homme en proie à l'ennui *à l'étroit*. À une autre échelle, ce sentiment de captivité se retrouve dans l'ensemble de nos vignettes, de l'élève à l'école, au banlieusard des cités jusqu'à l'employé de bureau. Des différences de degré existent, mais la claustration demeure une caractéristique fondamentale de l'ennui. Primo Lévi le souligne singulièrement bien : « La chose la plus difficile à rendre, c'était précisément l'"ennui", l'ennui total, la monotonie, l'absence d'événements, les jours tous pareils. C'est ça, l'expérience de la captivité, et elle produit un curieux effet : les jours semblent se distendre au moment où on les vit, mais, dès qu'ils sont finis, ils raccourcissent, car il n'y a rien à l'intérieur. ¹⁰⁵⁵ »

Les éléments que liste Lévi et qui produisent l'ennui, nous les avons retrouvés dans chaque lieu analysé : le temps sans événement qui s'étire et qui introduit, au-delà du toujours pareil, la notion de *totalité*. « Ennui total » dit-il, qui renvoie, dans nos propos, aux différentes modalités de présence de la totalité. Totalité sous la modalité du tous-pareil où dans ces lieux d'ennui, la singularité semble s'absenter, et où les élèves/travailleurs/banlieusards (on peut également penser à la figure du Juif pour l'Allemagne Nazie) paraissent interchangeable. Totalité sous la

¹⁰⁵² BEAULIEU Étienne, « L'inqualifiable ennui de Senancour », *L'Éclat du neutre. Études sur les cultures romantiques de la prose*, Paris, Classiques Garnier, Coll. "Études romantiques et dix-neuviémistes", 2019, p. 50

¹⁰⁵³ *Idem*

¹⁰⁵⁴ Cité par BEAULIEU Étienne, « L'inqualifiable ennui de Senancour », *Ibid.*, p. 60

¹⁰⁵⁵ LEVI Primo, *Conversations et entretiens*, Paris, 10/18, coll. "Bibliothèque", 2000, p. 212

modalité du totalitarisme qui promet l'unifiant pour-tous où rien ne dépasse. L'ennui est en effet « [...] la permanente identité de tout [...] »¹⁰⁵⁶ » comme le disait Pessoa. De telles illustrations de la notion de totalité qui, pour nous, irradiant l'ensemble des expériences de l'ennui, sont tributaires d'un *axiome de réalité* ou d'une *conception réaliste de la réalité* dont elles tirent leur justification. Autrement dit, les choses sont ce qu'elles sont et la réalité est le principe premier. Or, un tel axiome – qu'on retrouve d'ailleurs dans toute *orthopédie* – prend sa forme argumentaire dans la triviale expression « c'est comme ça parce que c'est comme ça. » Ajoutons enfin la totalité sous la modalité du tout savoir, que l'on retrouve dans l'expérience de l'ennui où le sujet paraît être hypostasié par une catégorie qui viendrait l'essentialiser, et dire le *tout* de ce qu'il est. En cela, si le sujet qui souffre d'ennui se trouve être confronté à « [...] la surface matérielle des choses présentes qui le clouent sur place, crucifié¹⁰⁵⁷ », il n'échappe pas lui-même à la totalité qui, lorsqu'elle lui est appliquée, est l'autre nom de l'identité. Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'une identité choisie, mais d'une assignation, d'un stigmaté, l'exclamation aliénante d'un *Tu es cela* réduisant la singularité du sujet à un nom commun.

Ce monde d'ennui – qui dépasse donc la simple captivité physique et l'enfermement – est un monde de « [...] l'éternelle concordance de la vie avec elle-même [...] »¹⁰⁵⁸, sans reste. Il est en cela ce que nous repérons être un monde où règne la *logique de l'Un* et l'ennui, comme l'indique Lacan, « [...] cette identification de l'Autre à l'Un¹⁰⁵⁹ ». Au sein de cette logique de l'Un, de l'*uniforme*, prédomine l'indistinct, la *mêmeté* de choses et des êtres, et l'ennui, comme affect produit entre le Pareil et le Même, se présente comme un large bâillement face à la vanité des choses. Miller soulignait justement dans son cours : « On dit aussi : *du pareil au même*. On n'a sans doute rien trouvé de mieux dans la langue pour dire l'ennui de l'Un. [...] Après tout, quand on dit *du pareil au même*, l'énonciation de cet énoncé c'est : *je m'en fous !* Eh bien, il s'agirait précisément de ne pas s'en foutre.¹⁰⁶⁰ » Le *sérieux* donc, toujours.

Les trois vignettes que nous avons développées - par un critère qui doit autant à l'intérêt personnel qu'à la pertinence de ces trois lieux – ne témoignent pas des variations sociales et sociétales qu'a connues l'ennui. Ainsi y a-t-il eu une opposition constante entre la campagne et la ville (redoublant celle du bourgeois et du paysan) l'une prenant tantôt le pas sur l'autre comme lieu préférentiellement source d'ennui. Si la ville et ses divertissements furent

¹⁰⁵⁶ PESSOA Fernando, *Le Livre de l'intranquillité*, op.cit., p. 202

¹⁰⁵⁷ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'Ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, op.cit., p. 62

¹⁰⁵⁸ PESSOA Fernando, *Le Livre de l'intranquillité*, op.cit., p. 202

¹⁰⁵⁹ LACAN Jacques, « Télévision », op. cit., p. 41

¹⁰⁶⁰ MILLER Jacques-Alain, *Ce qui fait insigne*, Cours 1985-1986, cours du 5 novembre 1986, inédit, op. cit

longtemps considérées comme moins aptes à produire cet affect, l'industrialisation et l'anonymat général qui y siège contrebalança cette proposition (et l'opposition a alors été entre l'ouvrier et le paysan) et la campagne devint alors le lieu d'où la « simplicité du labeur » éloignait l'ennui. Senancour disait par exemple : « L'homme simple, occupé de travaux directement utiles, heureux de jouissances modérées, ne sachant que ce qu'il doit connaître, et ne désirant que ce qu'il peut posséder, sera toujours à l'abri de cette funeste langueur.¹⁰⁶¹ » Là où Walter Benjamin fait de la ville *moderne* le lieu de l'ennui *moderne*, la psychiatrie élève la neurasthénie au rang de maladie des conditions modernes d'existence durant quelque temps. Alors que les lieux d'ennui évoluent dans la pensée moderne, les rapports de genre restent, eux, plutôt invariants jusqu'au XX^e siècle. Il en va ainsi de ce qui est pensé comme le rapport de la femme à l'ennui, comme Tardieu l'illustre encore en 1913 : « La femme connaît l'ennui en raison de l'indigence de sa nature et de l'infériorité de sa condition sociale ; elle l'enfante à coups d'imagination quand elle ne se soumet pas aux lois d'airain de la réalité. L'ennui lui est immanent, organique, se trouvant inclus dans la pauvreté essentielle de ses sensations, dans l'incertitude de ses mouvements mal coordonnés ; mais elle échappe à ses souffrances trop vives, grâce à sa résignation au sort et à l'insouciance providentielle de son être léger.¹⁰⁶² » Paradoxe de cette inanité : une telle essentialisation et catégorisation au sein d'une *totalité* jugée homogène (la femme) qui, sous couvert d'un argumentaire basé sur des axiomes de la réalité, vient dire le tout, est, selon nos conclusions, un discours particulièrement susceptible de produire de l'ennui¹⁰⁶³.

Si l'ennui s'introduit dans une dialectique allant du Pareil au Même, dont témoigne le couple indifférence/uniformité, c'est tout autant la figure de l'Un et de l'Autre que nous avons soulignée. Si l'ennui est effectivement « [...] identification de l'Autre à l'Un¹⁰⁶⁴ », il est également l'affect du désir d'Autre-chose, car cette confrontation à l'Un est à entendre comme confrontation avec une figure qui est elle-même indifférente à toute subjectivité. Comme l'indique Miller, dans l'ennui « [...] l'Autre est pris comme Un, et n'a dès lors besoin de rien.¹⁰⁶⁵ » Or, l'ennui est tant le produit de cette confrontation que l'échec de toute tentative

¹⁰⁶¹ Cité par BEAULIEU Étienne, « L'inqualifiable ennui de Senancour », *Ibid.*, p. 60

¹⁰⁶² TARDIEU Émile, *L'Ennui : étude psychologique*, *op.cit.*, p. 214

¹⁰⁶³ Nous pouvons citer, pour contrebalancer notre précédente citation, l'intéressante et non-essentialisante étude de Huguet : HUGUET Michèle, « Les femmes dans les grands ensembles. Approche psychologique de cas d'agrément et d'intolérance », *Revue française de sociologie*, 1965, 6-2, pp. 215-227

¹⁰⁶⁴ LACAN Jacques, « Télévision », *op. cit.*, p. 41

¹⁰⁶⁵ MILLER Jacques-Alain, *Extimité, Cours 1985-1986*, cours du 18 juin 1986, inédit, *op. cit.*

d'uniformisation de logique de l'Un. C'est ce que nous soutenons au travers de nos vignettes, de la figure de l'adolescent dont nous avons parlé, comme au travers de l'analyse du cas d'Aurore. Ainsi créer des ennuis comme sorties de l'ennui, c'est-à-dire s'extirper d'une position où le sujet ne serait que le représentant d'un signifiant dans la réalité (une enfant, une femme au foyer, un élève, un banlieusard, une employée, etc.) afin de se désennuyer, c'est-à-dire d'introduire de la surprise, du désir, etc. L'Un produit de l'ennui et toute tentative d'en sortir passe par S(A). Bidaud exprime cette même idée à laquelle nous souscrivons entièrement : « Ainsi l'ennui est la marque en soi du manque de l'autre, dans le sens du manque dans l'autre. Nous voulons dire que dans l'ennui, l'autre me met à l'épreuve de son impuissance à me compléter. En même temps que l'ennui me signifie mon propre vide qui me sépare de l'autre, l'autre se signifie dans son propre vide.¹⁰⁶⁶ »

La dimension de révolte de l'ennui trouve ici son illustration, comme la haine – qui fait son fond si on l'entend comme haine de l'Autre – ou la cruauté, qui sont des modalités pour arriver « [...] à trouser cet Autre, à l'écorner, à l'évider, pour qu'il tombe de ce statut d'Un [...].¹⁰⁶⁷ » On doit à Fondane d'avoir fait de la cruauté la « [...] Fille de l'Ennui [...]¹⁰⁶⁸ », et que l'on retrouve notamment dans *L'Ennui* de Moravia qui nous accompagne tout au long de ce travail. C'est par la cruauté que Dino tente de sortir de son ennui, après avoir vainement tenté de le faire par la multiplication de rapports sexuels avec Cécilia : « quand je m'ennuyais avec Cecilia, l'envie me prenait sinon de la détruire véritablement, mais au moins de la tourmenter et de la faire souffrir. En la tourmentant et en la faisant souffrir, en effet, il me semblait que j'arriverais à rétablir les rapports interrompus par mon ennui ; peu importait si j'y parvenais par la cruauté plutôt que par l'amour.¹⁰⁶⁹ » Ce passage de l'ennui à la cruauté comme modalité de sortie, nous le trouvons également dans *Belle du Seigneur* de Cohen, que nous ne résistons pas à citer :

Il la regarda. Oh, ce sourire posé comme un dentier, cette façon d'être assise sagement, impeccablement et sans vie, tout hurlait un ennui à mourir qu'elle baptisait sans doute malaise physique ou tristesse sans cause. [...] Il fallait agir d'urgence, pour elle, par amour pour elle. Il la regarda, pour provoquer une question.

- À quoi pensez-vous, aimé ? sourit-elle.

- Je pense que je m'ennuie, dit-il. (Ajouter avec vous ? Non, inutile.)

¹⁰⁶⁶ BIDAUD Eric, « Réflexions sur la parole : entre le rire et l'ennui », *op. cit.*, p. 81

¹⁰⁶⁷ BRÉMAUD Nicolas, « Sur l'ennui pathologique », *op. cit.*, p. 577

¹⁰⁶⁸ FONDANE Benjamin, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Bruxelles, *op. cit.*, p. 373

¹⁰⁶⁹ MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, *op. cit.*, p. 153

Elle devint blanche. C'était la première fois qu'il lui disait cela. Pour compléter son travail, il entreprit la fabrication d'un bâillement réprimé et d'autant plus significatif. Sur quoi, elle éclata en sanglots. Alors il haussa les épaules et sortit.¹⁰⁷⁰

Cette dimension de révolte, nous l'avons évoquée plus longuement au travers de l'inextinguible désir qui se loge au cœur de l'ennui – et qui fait de la perspective lacanienne l'une des rares à ne pas épouser une conception *déficitaire* de l'ennui comme absence de désir. En cela, l'ennui témoigne de l'échec du discours capitaliste pourtant si dominant aujourd'hui, il est l'affect qui – en ne cessant d'exprimer « ce n'est pas cela » en face de toutes les promesses de plus-de-jouir – indique parallèlement l'écart entre sujet et individu. « Et s'il est vrai que la culture de masse constitue une ultime et décisive défiguration de cet objet qu'elle actualise en même temps dans une fallacieuse promesse de jouissance, l'ennui dans une telle situation, témoigne d'une capacité tout au moins subjective, de faire obstacle à ce singe de l'universel.¹⁰⁷¹ »

Une remarque enfin pour terminer :

L'ennui est un affect témoignant de l'aliénation du sujet au langage et au discours de l'Autre et en cela il est la révolte souvent passive de l'*autrification* de son être. L'affect vient au sujet, il « [...] vient au corps plutôt que d'en provenir.¹⁰⁷² » Mais quid de son objet ? C'est la question que pose Bernard Golse : « L'ennui a-t-il un statut d'affect ? Il s'agit là d'une question difficile car, dans une perspective strictement freudienne, qui dit affect dit représentant d'affect (*Affekt-Repräsentanz*), lequel suppose un représentant-représentation (*Vorstellung-Repräsentanz*) auquel le représentant-affect est alors susceptible de se lier. Autrement dit, l'affect renvoie à une représentation de chose et telle est bien la question de savoir si l'ennui est objecto-centré ou non.¹⁰⁷³ » La perspective est ici complexe car l'ennui, en ce qu'il est l'affect du désir d'Autre-chose, ne peut être qualifié d'objecto-centré que dans la mesure où l'objet en question reste indéterminé, toujours Autre-chose donc. S'il appelle à la notion d'objet *a* en tant que Lacan place cette objet dans « [...] la vacuole de la Chose¹⁰⁷⁴ », c'est que « nous sommes donc en deçà

¹⁰⁷⁰ COHEN Albert, *Belle du Seigneur*, Paris, Folio, Gallimard, 1968, p.810

¹⁰⁷¹ PUEL Bernard, « Pour une philosophie de l'ennui. L'ennui en tant que préalable ou que rempart face aux contradictions de la culture de masse », In. *L'Ennui* (dir. PEYLET Gérard), Presses Universitaires de Bordeaux, coll. "Eidolon", 2013, p. 238

¹⁰⁷² VIEIRA Marcus André, *L'Éthique de la passion: L'affect dans la théorie psychanalytique avec Freud et Lacan*, *op.cit.*, p. 14

¹⁰⁷³ GOLSE Bernard, « L'ennui du bébé autiste. Une déception en deçà de l'objet », *Enfances & Psy*, 2016/2, n° 70, p. 19

¹⁰⁷⁴ LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op.cit.*, p. 232

du débat sur la représentation.¹⁰⁷⁵ » L'ennui est un affect qui s'origine du non-rapport sexuel, et en cela de la perte.

L'affect d'ennui, qui comme tout affect, provient du réel du non-rapport sexuel, ne s'exempte pas d'une position éthique, singulière, de chaque sujet. Une ultime raison, pour nous et à la suite d'Aurore, de le prendre au *sérieux*.

¹⁰⁷⁵ MORIN Isabelle, « Les mots et la Chose », *op.cit.*, p. 14

Annexe : retranscription de l'entretien de recherche

- *Pouvez-vous me parler de votre ennui ?*

Oui, alors... Je ne sais pas trop le dater. Mais je sais que quand j'étais petite je ne m'ennuyais pas. Je sais que moi je m'ennuie dans la fête et qu'il y a toute une part de ma vie où je n'ai pas fait la fête... la période qui correspond à la, en gros, l'adolescente... à l'adolescence ; au moment où l'on fait la fête de disons 18 à 21. Et ensuite quand j'ai commencé à faire la fête à partir de 21 ans je sais que j'ai tout de suite commencé à sentir l'ennui.

- *À partir de 21 ans...*

Je ne sortais pas avant 21 ans... Je m'ennuie essentiellement dans la fête, mais même plus généralement dans le rapport à l'autre, notamment dans le rapport à l'un, un à un, en tête à tête quoi.

- *Le tête-à-tête et la fête donc...*

Oui, le tête-à-tête... mais on enlève, on écarte l'amour, l'intime, parce que ce n'est pas quelque chose qui m'ennuie, mais le tête-à-tête soit avec un ami, une connaissance ou un étranger ça me met dans une position où je m'ennuie parce que ça m'angoisse quoi. L'angoisse de savoir quand cette entrevue va être terminée, dans l'angoisse de l'attente de ma réponse. C'est-à-dire que quand la personne parle moi je ne suis pas en train d'écouter ce qu'elle dit, je suis en train de me dire « À quel moment je vais répondre ? » ou « Qu'est-ce que je vais pouvoir dire pour lui répondre ? Est-ce que je relance juste en parlant d'un sentiment ou en racontant quelque chose ? » J'ai l'impression que ça n'a aucun intérêt. J'ai l'impression que les conversations ne sont que dans un sens à chaque fois, que je ne suis là que pour renvoyer la balle donc forcément c'est un peu ennuyeux, ennuyant. Donc voilà...

- *Quelle que soit la teneur de la conversation ?*

Oui, à l'exception des conversations sur l'intime des gens, ça, c'est des choses qui m'intéressent, dans lesquelles je m'ennuie pas. Quand quelqu'un me parle de sa vie sexuelle par exemple c'est quelque chose qui va m'intéresser presque à 100%, alors que quelqu'un qui va me parler de sa journée de travail, de... ou de truc un peu plus quotidien, ça ne va pas m'intéresser ou peu. Voilà... Mais je pense que je pense que, que je ne comprends pas le rôle du social dans la vie. Je ne sais pas pourquoi les gens se parlent. J'ai juste l'impression qu'il faut que ça se fasse, qu'il faut que ça se termine. Quoique ce soit... tous les discours quotidiens qu'on peut avoir sur les voyages qu'on a faits, sur les trucs qu'on a achetés, qu'on a vus, les films qu'on a vus, pour moi ils... ça me semble inutile et forcé en fait. J'arrive pas à m'imaginer un moment où ça pourrait être une discussion et pas juste un « Je te donne des informations et je supporte tes informations en retour jusqu'à pouvoir en retour, de nouveau, en donner. »

- *Ça vous semble « forcé » vous dites...*

Parce que je ne vois pas où est l'échange. Quel est l'intérêt pour une personne de m'entendre lui raconter mon dernier voyage ? Je ne connais pas la réponse à cette question. En tout cas moi, d'entendre ton dernier voyage, ça ne m'apporte rien, rien du tout. C'est pour ça que je trouve qu'il n'y a pas d'échange. C'est tout ennui.

- *C'est donc de l'ordre de l'apport ? D'une conversation qui n'apporte rien ?*

Oui, l'ennui c'est... après je me place toujours sur l'échelle de « Est-ce que je n'aurais pas mieux fait de rester chez moi ? » Je pèse chaque situation : « Est-ce que je suis bien ? Est-ce que j'aurais préféré être chez moi ? » et la plupart du temps je me demande pourquoi je suis sortie,

pourquoi j'y suis allé. « Pourquoi ai-je fait ça ? » Et c'est compliqué parce que j'ai de vrais amis, des gens que je connais depuis très longtemps, que je vois régulièrement, avec qui, auprès de qui... je ressens ça : « Est-ce que cette situation va se terminer bientôt ? »... Voilà. De même en soirée, si je suis autour d'une table et que tout le monde discute et que je me retrouve coincée à discuter avec quelqu'un... ben ma seule attente ça va être de pouvoir capter une troisième personne pour me séparer de cette conversation à deux et les laisser parler ensemble pour que ça se termine. Ça m'ennuie, c'est angoissant je cherche le regard, l'anecdote qui va amener quelqu'un, voilà.

- *C'est angoissant ? Qu'est-ce que ça veut dire ?*

Je suis pas dans le moment, à ce moment-là je suis dans le méta : « Dans cinq secondes je vais devoir répondre », etc. Je suis dans les rouages de la conversation et pas dans la conversation elle-même. Un peu comme quand quelqu'un te raconte une blague et tu te prépares mentalement à rire parce que tu sais que ça va pas être drôle. Je ne vois pas quel autre mot je pourrais utiliser, j'ai l'impression d'être sur un autre plan à ce moment-là. Aucun naturel, aucun laisser-aller, il faut que j'arrive à m'en sortir rapidement.

- *Il y a quelque chose de dangereux ?*

Non, il y a quelque chose de l'ordre des codes sociaux, puis en plus on peut pas les casser. À la limite, ça m'est arrivé de dire à un étranger ou une connaissance « Bon là, je me fais chier j'ai pas envie de te parler » et généralement en plus ça les intrigue, ils veulent en savoir plus, etc., c'est pas forcément agonistique. Par contre je ne peux absolument pas dire ça à un pote. Ça casserait trop les codes de... de l'amitié. Il y a peut-être d'autres façons de le dire, mais... souvent je me dis que si mes amis savaient à quel point je m'ennuie quand je suis avec eux, ils poseraient des questions sur l'amitié qu'on entretient...

- *L'ennui est lié au code ?*

Il y a une autre situation qui ne m'ennuie pas, c'est, comment dire...celle d'une expérience partagée. Par exemple, les collègues de boulot, je ne m'ennuie jamais avec eux. On parle des choses qu'on est en train de vivre en ce moment, « T'as vu ce qu'il s'est passé lors de la dernière réunion ? » Des conversations sur la quotidienneté qui là ne m'ennuient pas du tout, c'est que des conversations qui peuvent sembler banales, mais paradoxalement c'est les seules qui ne m'ennuient pas. Avec celles qui parlent d'intime. Je ne sais pas, c'est parce qu'on est dedans, qu'elles nous concernent tous. J'ai pas l'impression d'être détachée de l'expérience de l'autre à ce moment-là.

- *Les conversations qui ennuient sont celles où vous n'êtes pas concernée ?*

Ouais. Le pire cas pour moi c'est les couples. Les situations où je suis en couple et je parle à un autre couple et ça va être du phatique plus-plus, en mode « On a acheté un nouveau canapé ». Donc non seulement ça me renvoie à une forme de conjugalité qui est aussi stressante ou angoissante... mais... voilà. Je pense que je me mets dans des dispositions d'ennui parce que je refuse d'avoir ces discussions, de parler de mobilier avec d'autres gens. Je ne suis pas prête à faire ça. Voilà.

- *C'est quoi être concerné par la conversation ?*

Vous parliez de danger tout à l'heure, ça me rappelle Leiris qui disait qu'il fallait se mettre en danger dans l'écriture, je pense qu'il faut se mettre en danger dans la conversation. Sinon on s'ennuie. J'ai pas peur d'être en danger, j'ai l'impression que je ne le suis pas ! En fait j'ai l'impression de deux murs contre lesquels on se renvoie des trucs, mais il n'y a pas de

discussions qui peuvent s'en suivre à part des discussions qui sont de la politesse et du phatique, c'est-à-dire la météo quoi. Tu relances pour être gentille, et la personne va faire la même chose plus tard. J'ai l'impression que c'est des stratégies de... d'économie, de conversation qui ne me correspondent pas du tout. Les discussions sur la sexualité par exemple, déjà ça nous intéresse tous et on n'en parle pas souvent, etc., mais... c'est au moment où la personne se met en danger en parlant de ce qui relève de l'intime... ça peut être sexe, ça peut être ses relations, ses problèmes, même ses problèmes familiaux, quelque chose de secret en fait. Là je vais avoir envie non pas de connaître les secrets, mais d'apprécier la personne qui est en train de me parler à ce moment-là. Et de sentir un véritable échange. Pendant longtemps, j'ai jamais réciproqué, je ne sais pas si le mot existe, sur ces échanges. Je suis toujours restée secrète, sur ma vie, mes problèmes, et depuis quelque temps, depuis 4-5 ans, je partage moi aussi et je me rencontre que..., je me rends compte que là c'est vraiment des discussions où je me sens bien et où je ne m'ennuie pas.

- *La rencontre ?*

Ouais... après le problème c'est que quand je commence à m'ennuyer, c'est difficile d'en sortir. Comme un mécanisme qui se met en place, donc à au moment où il se met en place, la rencontre n'est plus possible même si la personne devient intéressante. C'est déjà terminé pour moi, je suis déjà dans ma spirale et je veux juste rentrer à la maison. C'est des réactions physiques que je ressens quand je m'ennuie.

- *Vous pourriez dire lesquelles ?*

Je ressens une torpeur, une fatigue, je me sens tirée vers le bas, parfois je me dis même « Redresse-toi », parce que j'ai les épaules qui commencent à tomber, je me sens lourde, j'ai la flemme. Je suis pas bien quoi. C'est déjà un truc de fatigue extrême. Après il y a tout un truc de « merde tu t'ennuies, enclenche des mécanismes d'automatisme. Regarde cette personne dans les yeux quand elle te parle, etc. réagis avec ton corps, souris » C'est que des réactions mécaniques, et donc à partir de là c'est pas la faute de la personne si je suis plus dans l'échange, c'est juste que je ne peux plus, je pense juste à ma motricité et à ce que je vais renvoyer à l'autre. À ce moment-là j'ai plus d'envie, mais je ne veux pas faire du mal aux autres personnes, alors je veux partir. Je pense que je leur dois de l'intérêt. C'est pas forcément qu'il est feint, j'aimerais bien me sortir de ça à ce moment-là, j'aimerais bien repartir, mais c'est pas le cas. Je me ferme de plus en plus au fil... au bout d'un moment je cherche la porte de sortie pour partir. Je fais bonne figure, mais pas pour moi, pour l'autre. Parce que ça leur fait de la peine quand je leur dis que je m'ennuie... Savoir qu'on ennue quelqu'un c'est pas top... alors que c'est pas ça, ce n'est pas qu'ils m'ennuient, c'est que je m'ennuie.

- *Ce n'est pas l'autre qui vous ennue, c'est vous qui vous vous ennuyez ?*

Oui, parce que sinon ça serait arrogant de dire que je m'ennuie en société au sens où les gens ne sont pas assez bien pour moi. Pour moi c'est moi qui me mets dans une position... je sais pas pourquoi ni comment..., mais c'est moi qui me mets dans cette position-là. Les autres ne sont pas responsables. J'avais un copain qui me disait « Si tu t'ennuies, si la conversation t'ennuie, faut que tu l'amènes sur un terrain où tu ne t'ennuies pas » comme s'il y avait des petites choses simples pour ne pas s'ennuyer. Mais c'est pas possible pour moi à ce moment-là d'être dans le contrôle de la conversation, je suis juste en train d'essayer de m'en sortir dans ma tête, voilà... À la limite, même si j'y arrivais et que la conversation devenait autre et plus intéressante, ça serait déjà trop tard... Je sais pas... Étrangement, je suis toujours contente d'aller quelque part, d'aller rencontrer quelqu'un. Quand on me dit « Viens, il y aura mon amie, une cousine, etc. », je me dis que ça va être super intéressant, alors que je suis directement déçue, quasiment dès

que j'y mets les pieds, l'attente est déçue. C'est jamais ça. Alors est-ce que c'est parce que je me fais trop d'idées dessus ?

- *L'autre n'est jamais à la hauteur de cette attente ou... ?*

Je ne sais pas... Ça ne serait pas éthique de leur reprocher. Non, je ne ressens pas... après je ressens parfois de la haine contre les gens, mais pas du côté du reproche. Je me dis « Qui sont ces gens ? Pourquoi ils sont là à parler de trucs nuls ? Ils n'ont pas mieux à faire ? » C'est des moments où je suis un peu complaisante et où je me morfonds sur la médiocrité du monde. Puis il y a des moments où j'ai de la haine contre moi-même... Parce que tout le monde y arrive sauf moi. Alors peut-être que tout le monde s'ennuie, et pas seulement moi, mais il y a que moi qui le dis... Je sais pas... peut-être que je me sentirais un peu moins seule... J'ai l'impression que les gens sortent, sont contents de sortir, pas moi.

- *Vous parlez beaucoup de sorties, de soirées...*

Parce que c'est le moment où tu parles avec des gens hors du boulot, ça peut être un café dans la journée aussi... qu'importe en fait. Mais la soirée, c'est l'histoire de plusieurs heures où les gens vont parler. Puis j'aime pas forcément la nuit, ça me fait peur, et il y a la notion d'alcool qui est compliquée pour moi parce qu'à un moment il n'y a plus aucun intérêt si les gens boivent, puisqu'ils vont dire n'importe qui... et parfois ne pas s'en souvenir. Donc une conversation dont les gens ne se souviennent pas c'est vraiment pour rien, pour moi. Et oui, je quitte aussi une soirée parce ça va me faire peur, et mon ennui est aussi... disons un rejet ou une protection. J'ai un problème avec la fête.

- *Un rejet ?*

Je ne sais pas, c'est un manque d'intérêt vis-à-vis de ce qu'il se passe. Mais je me dis « Mais qu'est-ce que tu fais là ? De quoi tu vas parler ? Est-ce que les gens vont le voir ? » Au début il y a cette torpeur, cet ennui, puis dès qu'on vient me parler ça devient difficile et ça déclenche autre chose, ça m'angoisse. Parce que parfois, je peux regarder les autres passer du temps en étant avec eux et ça va, je m'ennuie, mais ça va. Mais si tu ne laisses pas tranquille mon ennui, et que tu viens me parler, là ça déclenche autre chose et j'ai envie de partir. Parfois j'aimerais bien être avec des gens et qu'on me laisse, qu'on me laisse être. Parce que quand je parle dans ces moments-là, j'ai l'impression que je dois me forcer à parler, physiquement même. Que ma mâchoire se bloque, je dois me forcer à dire les mots, j'ai l'impression qu'il y a une sorte d'atmosphère qui se vide, c'est dur, je sens mes yeux, le mouvement de mes paupières. J'ai l'impression que tout se ralentit et... ben je me sens faire les mouvements, c'est super fatigant. Tout est un effort.

- *Partir permet à l'ennui de disparaître ?*

Oui. Je quitte la situation qui m'ennuie, donc ça va. Je ne m'ennuie pas toute seule. Ça a vraiment à voir avec quelque chose de la discussion, c'est de palabre, parce que faire du vélo, regarder un film, etc. ça va pas m'ennuyer de le faire avec quelqu'un. Seulement, se poser sur ses fesses et diriger sa voix en direction de quelqu'un qui fait la même chose dans l'autre sens... il n'y a jamais rien à se dire en fait. Je ne comprends pas, même si je le fais, pourquoi les gens sortent le soir comme ça. Je ne sais pas. Statique, à consommer de l'alcool, je ne sais pas... Il doit y avoir 95% de rebus dans ce qu'ils racontent, et 5% de choses qui valent la peine d'avoir vécu cette soirée-là. Alors que 100% du temps que je passe seule c'est du temps qui mérite d'être vécu. Donc j'ai une peur du temps lorsque je sors. J'ai toujours cette image de la fin du *Guépard* de... je sais plus, le livre pas le film. A la fin, le personnage est en train de mourir sur son lit de mort et il sent la vie qui s'en va de lui comme..., il le compare à une cascade qui s'écoule ou à des grains de sable qui tombent, à quelque chose qui sort de lui, qui s'écoule en dehors. Une vie

qui s'en va quoi... Et moi j'ai cette impression exacte avec mon énergie. Je peux la sentir quitter mon corps dans ces moments d'ennui. En plus, dans le livre à ce moment, il calcule les jours où ça a vraiment valu le coup de vivre et il se dit qu'il y a deux semaines et demie qui ont valu le coup. C'est peu. Et moi je fais le lien avec ce que je vis en soirée, c'est... ça se compte en minutes les moments qui ont valu le coup. Donc je me demande ce que je fais, et en même temps si j'arrête de sortir, j'ai ce fameux concept américain de la FOMO, de *fear of missing out*... donc j'ai peur de rater des choses importantes, j'ai peur de pas partager des expériences avec des gens. Forcément on se fait oublier un petit peu lorsqu'on ne sort pas, donc je me mets la pression et je me retrouve à sortir et à vouloir rentrer chez moi.

- *Chez vous, vous ne vous ennuyez pas ?*

Non, non, du tout... Pour moi la soirée est une sclérose. J'y repense comme quelque chose d'ankylosant. Quand je suis seule, je ne fais pas forcément grand-chose, mais j'ai pas de sentiment d'ennui par rapport à moi-même. Mais je peux me mettre à m'ennuyer si je pense que je ne suis pas au bon endroit, à l'endroit où je devrais être. Si je pense que j'aurais dû être ailleurs, si j'avais dû sortir voir du monde, là je vais m'ennuyer. Mais si je n'ai pas d'objectif, je passe ma journée sans ennui avec moi-même. Je sais pas... pour l'ennui il y a une situation où je voudrais pas être là, ça c'est quand je suis dans une soirée, et une situation où je me demande si je ne manque pas quelque chose, et ça c'est lorsque je suis seule.

- *Manquer quelque chose... ?*

J'ai l'impression que ça me sort de moi-même, alors que je suis bien avec moi-même. Le fait de refuser d'aller quelque part fait que j'y suis quand même un petit peu. Comme j'ai l'idée d'une soirée, d'une activité, qui est une bonne image, j'ai l'impression de manquer et ça me sort de moi-même et je n'arrive plus à profiter d'être avec moi. Comme un dédoublement qui provoque de l'ennui. J'ai l'impression d'être hors de moi.

- *L'ennui de n'être pas au bon endroit ?*

Oui, éventuellement. Sauf que si je prends la décision de rejoindre d'autres personnes, je le regrette. C'est purement fantasmagique. Je suis bien quand je suis toute seule, mais quand il y a la dimension de l'autre qui apparaît, par exemple je rate une soirée, là je peux m'ennuyer parce qu'il y a cette dimension de l'autre qui est rentré dans mon espace intérieur. Je sais pas... C'est sûrement pas clair... Disons que je ne désire rien quand je suis toute seule, mais si tu viens dans mon espace - soit pour être là, me parler, soit pour me dire que je rate quelque chose – ça coince et là ça fait à peu près le même résultat, je m'ennuie.

- *En dehors d'une proposition à sortir, vous ne vous ennuyez pas toute seule ?*

Du tout, j'entretiens une bonne relation avec moi-même, je peux me faire rire, je chante, je me parle à moi-même, ça ne me dérange pas du tout. Je suis très heureuse seule. Après ce n'est pas l'autre le problème non plus, parce que... enfin comme je l'ai dit, par exemple... enfin si on fait un jeu de société cela ne va pas m'ennuyer. C'est la conversation ou la rencontre qui discriminent : je vais dire des choses sur moi, puis l'autre va dire des choses sur lui, mais cela ne va rien m'apporter, que de me permettre de pouvoir dire de nouveau quelque chose sur moi. Et dans ce cas, je me sens comme un objet dans la conversation, je suis objet. C'est pour cela que j'apprécie les gens qui sont anxieux et qui posent plein de questions, même s'il faut savoir rendre la pareille, parce qu'on sent un vrai intérêt au-delà du fait de se cacher. Et ça me plaît... Je sens alors qu'il y a un intérêt pour ma personne et que je ne suis pas l'objet de l'autre, le moyen pour l'autre de parler de lui, voilà...

- *D'accord. Vous disiez un peu plus tôt en parlant de l'ennui « sauf dans l'amour », pourquoi « sauf dans l'amour » ?*

Ah ! Déjà dans la phase de séduction on est toujours dans l'intime, toujours dans cette sphère qui m'intéresse. Parler de soi, de ses parents, de ses traumatismes, de ses premières expériences amoureuses, etc. C'est le registre qui m'intéresse le plus. Après forcément quand on a un objectif qui est de séduire une personne, on ne s'ennuie plus, on a une raison d'être dans la soirée : être belle, plaire, dire des choses intéressantes, etc. Cherche le regard... voilà. Ensuite quand on entre dans la sphère du couple, c'est moins facile pour moi de voir pourquoi, mais j'ai l'impression que je ne pourrais pas m'ennuyer avec cette personne-là. Que j'ai choisie, qui m'a choisie. Même pour les trucs quotidiens et ses conversations. Peut-être parce que je suis constamment concernée en fait. Soit je suis concernée, soit je ne le suis pas, mais ça rentre dans la sphère de mon intérêt pour l'autre donc tout m'intéresse. Ce n'est jamais la torpeur horrible que je ressens d'habitude, avec les gens, et dans les tête-à-tête... en soirée.

- *Vous disiez n'avoir pas fait la fête ou de soirées avant 21 ans, l'ennui est donc arrivé à ce moment-là ?*

Là c'est mon histoire... J'ai toujours eu une sociabilité assez importante, j'avais un groupe d'amis quand j'étais au primaire que j'ai suivi jusqu'à la fin du collège. Là je ne me souviens pas m'être ennuyée avec eux, c'est pas quelque chose qui intervenait. Ensuite, j'ai été au lycée dans un internat, là c'était pareil, j'avais un groupe d'amis avec lequel j'étais très heureuse. Je me souviens d'avoir eu ces quelques moments hors de la fête et qui me faisaient dire que j'étais mieux dehors que dedans, mais c'est le truc disons romantique de l'existence, etc. Mais je ne me souviens pas m'être ennuyée., au-delà de cette posture disons romanesque. Après, à partir de mes 16 ans j'ai rencontré une personne avec qui je suis sortie pendant six ans et qui m'a sortie du monde en fait, c'était quelqu'un qui voulait pas que je sorte, que je voie les gens, que je rencontre des gens. Et donc pendant six ans j'ai à peu près parler à personne à part ses amis à lui, et dans un certain cadre qu'il ne fallait pas dépasser non plus, et je me rappelle des rares fois où j'ai pu discuter avec quelqu'un, c'était des moments que j'ai accueillis avec grande... avec joie. Comme des échappées.

- *L'ennui était présent dans cette relation ?*

Oui, l'ennui était là, dans ces moments où on était à plusieurs... comment dire. Il y avait deux moments peut-être. Des moments où j'étais avec cette personne et ses amis, et c'était super chiant, parce qu'il était plus vieux que moi, je n'avais pas les mêmes discussions que j'aurais eues avec les gens de mon âge, puis en général c'était très long, c'était des soirées qui terminaient au petit matin, et il me forçait à rester. Et il y avait les soirées où lui buvait, seul, mais avec moi, et où il s'engageait dans un dialogue qui durait... là pareil jusqu'au petit matin et dans lequel j'étais forcée d'être....

- *Qu'est-ce qui ennuyait dans ces deux situations ?*

Disons que dans la première on ne faisait pas attention à moi. En plus j'étais un peu une personne intouchable parce qu'il ne fallait pas trop me parler parce que ça déclenchait la jalousie de la personne avec qui j'étais. J'étais donc un peu oubliée dans ces moments-là. Je me souviens d'avoir vécu des moments où j'étais vraiment mal dans des soirées où personne ne me parlait, ou alors ça se faisait sans moi. Et dans l'autre situation, j'étais... en linguistique il y a un terme : délocuté. Ça veut dire ... Au lieu de dire : "tu", je te dis "il"... enfin t'existe plus dans la conversation parce que, enfin le « il est un non-personne » comme dit Benveniste. En vrai j'étais délocutée, j'étais une non-personne. Même quand on était deux, lorsqu'on parlait il disait « vous » en parlant de moi, et c'était soit « vous les femmes » ou « vous les jeunes ». J'étais

dans une catégorie qui était autre que « tu », c'était soit « vous » soit « elles » ... Je n'étais pas incluse dans ce qu'il se passait. Puis c'était des conversations qui ne m'intéressaient pas, puis c'était très sur la répétition... Je ne sais pas si je rentre dans les détails..., mais à un moment on était qu'avec des gens qui étaient en appartement thérapeutique et donc des gens qui avaient des problèmes et qui se rassuraient en ayant tous les jours les mêmes conversations et donc en gros, je pouvais prévoir ma soirée parce que je savais qu'au début telle personne allait parler de ça, puis telle autre allait parler de ça... il n'y avait aucune surprise. Et la conversation à deux, au début il y avait une marge de manœuvre, mais l'alcool prenant le pas, car il était alcoolique, il y avait les mêmes problématiques qui se représentaient et qui n'avançaient jamais, donc c'était répété, répété, répété....

- Même dans cette conversation à deux, vous n'existiez pas comme interlocutrice ?

Pas vraiment. J'étais... On attendait de moi des réponses que je donnais et si je ne les donnais pas, ça... ça... pouvait donner lieu à de la violence, à de la déception. Il y avait une bonne réponse et une mauvaise réponse à donner. C'était scénarisé...exactement.

- Quel âge aviez-vous lorsque cette relation s'est terminée ?

21 ans, justement.

- Mais vous avez continué à ressentir de l'ennui...

Oui, et ça m'a étonné. Quand j'en suis sortie, je me suis retrouvée libre, libre de faire ce que je voulais donc j'avais... j'étais trop contente de pouvoir rencontrer des gens, de pouvoir leur parler. Puis je me suis rendue compte que cette liberté était synonyme d'ennui. Avant quand je pouvais parler avec quelqu'un c'était un événement exceptionnel, alors là ça devait quelque chose que je pouvais faire à n'importe quel moment. Surtout je me rendais compte que les conversations ne m'intéressaient pas beaucoup non plus. Et en plus, j'ai l'impression que je ressens ce côté répétitif, que je ressentais avec les amis de cette personne avec qui j'étais, j'ai l'impression que je ressens les mêmes soirées. Les soirées reposent sur un système de répétition. Voilà... Au début, il va y avoir des conversations un peu éparées sur ce qu'on a fait « Qu'est-ce que t'as fait cette semaine ? » etc., puis, peut-être, on va parler de sujets plus sérieux, plus l'alcool va monter donc on va parler de choses plus drôles. C'est aussi un scénario ici, qui va se dérouler. Voilà...

- Votre ennui aujourd'hui tire son origine de cette relation ?

Oui, ça a beaucoup à voir avec cette relation... J'y ai réfléchi un peu. En gros j'ai vécu quelque chose de tellement difficile et à la fois de tellement secret qu'aujourd'hui j'ai l'impression... Je me suis comparée abusivement à quelqu'un qui a vécu une guerre par exemple, et qui se demande pourquoi les gens continuent à parler du programme TV alors qu'il se passe quelque chose de s'y important dans le monde et qu'on n'en parle pas. Moi j'ai parfois l'impression que c'est un peu ça... Pourquoi c'est important de parler d'un sujet futile alors que moi j'ai vécu un truc... dur ? Je pense que c'est aussi pour ça que je suis intéressée par les sujets secrets, comme je le disais avant. Si je... je pense qu'au fond de moi j'aimerais bien parler de ça, de ce qui m'est arrivé, dans les soirées, avec des gens.

- Le lien que vous faisiez avec une angoisse était également présent précédemment ?

Oui, oui, oui. Il y avait beaucoup d'angoisse avec cette personne, car il y avait l'horizon de la violence, qui était toujours possible. Et qui était d'ailleurs automatique. C'est-à-dire qu'à un moment j'allais forcément donner la mauvaise réponse, même si c'était la bonne réponse de la veille ça devenait la mauvaise aujourd'hui, et où j'allais subir soit de la violence verbale soit de la violence physique. Et donc forcément... en gros... je m'ennuie, je m'ennuie, hop violence. Il

y avait ces deux états-là. Et au bout d'un moment j'étais un peu désensibilisée, c'est-à-dire que... à la limite j'attendais le moment de la violence juste pour sortir de cet état d'ennui, car la violence est un moment lourd alors que l'ennui est un moment étale. J'attendais juste que ça se termine, quoi. C'est pour ça que j'ai un problème avec la fête.

- *C'est-à-dire ?*

Pendant longtemps j'ai considéré que j'étais intéressante que si j'étais un objet sexuellement attirant, etc. Donc il fallait que je flirte avec n'importe qui pour qu'il me considère comme attirant pour que je sois certaine que je les intéresse. Maintenant ça va mieux, j'essaie de me dire que je suis intéressante en moi-même. Mais parfois, je peux m'ennuyer parce que j'arrive pas à savoir si l'autre est intéressé par moi. Des fois, j'ai envie de demander « Est-ce que ça t'intéresse ? parce que sinon à l'amiable on s'arrête » - je sais jamais en fait si l'autre est aussi dans ma position ou pas. Puis le flirt, je m'intéresse, je pose plein de questions, je regarde dans ses yeux s'il y a un changement. J'agis, je suis dans le faire. Puis on est dans l'ordre de l'intime, comme je l'ai dit.

- *Alors, ...*

En fait, pardon, mais le truc c'est ça : je pense que je voudrais qu'on parle toujours des choses graves. J'aimerais être tout le temps en train de parler de ce qui m'est arrivé, vous voyez ? Jamais d'autres choses. Mais c'est impossible, c'est intenable. Et je voudrais que les gens qui ont été victimes de choses horribles, en fait, me parlent aussi et que ce soit l'objet de la conversation. Sauf qu'à la place on parle de ce qu'on a fait la veille, et pas de ce qui marque, on parle, mais c'est un quelque chose comme scripté. J'ai l'impression que rien n'arrive dans ces moments où je m'ennuie.

- *La violence, c'est ce qui met fin à l'ennui ?*

Avec cette personne oui... Après c'est la violence aussi, que je me fais à moi-même, pour sortir de cette situation. Parce que quand je suis célibataire, ça ne me dérange pas de dire aux gens « je m'ennuie, je veux partir, ça sert à rien que je sois là, etc. » alors que quand je suis en couple ça peut être une problématique que l'autre ressent que l'on s'ennuie. Mais aussi, dans ces moments-là, je me fais violence ; pour raccrocher une conversation, pour... je sais pas, déclencher des mécanismes positifs : sourire, ouvrir mes bras. Des trucs qui vont dans le sens de l'accueil. En espérant que cela fasse revenir l'intérêt. Parfois je peux me dire, comme un jeu : « Pendant une demi-heure tu vas t'intéresser à cette personne, à fond, tu vas lui poser plein de questions, tu vas t'intéresser », et comme j'en fais une sorte de jeu, j'arrive à ne pas trop m'ennuyer, mais je me fais violence. Elle me dit quelque chose, alors je me dis : « Tu vas lui répondre sur ça, et après sur ça... » ça, ça m'aide. Et sinon les jeux en général ça me sort de l'ennui parce qu'on ne parle pas durant les jeux, on parle pas. On parle pas ou on parle du jeu. Comme quand je disais que j'aimais bien le contexte des collègues parce qu'on parle du travail. Il n'y a pas ces conversations intéressantes. C'est la palabre en fait qui m'ennuie, tragiquement. Parce que la société et les conversations c'est aussi un jeu, le truc du scénario, mais c'est un jeu chiant en fait. C'est cette codification qui fait mon ennui aussi. Des conversations phatiques ça m'échappe, car on ne peut pas se faire entendre en fait, c'est comme des conversations sous vide dans lesquelles je m'étouffe.

- *Vous parliez plus tôt de haine plutôt que de reproche à l'encontre de ces gens...*

Dans la relation un à un comme j'en parlais avec cette personne, j'avais de la haine contre lui parce qu'il me forçait à être, à rester 4, 5, 6, 7 heures parfois à l'écouter parler et à juste donner mon assentiment. Jusqu'à... voilà... Mais aussi de la haine contre moi à me mettre dans cette situation où je ne me rebelle pas, où j'attends que ça se termine. Et oui, ça doit se répercuter

maintenant où je dois parfois en vouloir à des gens de me faire perdre mon temps, mais d'un autre côté j'ai rien mis en place de ne pas le perdre, à part attendre l'heure décente pour dire que je pars. Parfois les gens sont oublieux de la position dans laquelle ils me mettent et c'est là où je m'ennuie, à me parler pendant des dizaines de minutes sans jamais faire de feedback pour voir si je suis okay pour subir ça, et là la haine doit être présente, parce que j'en veux à ces gens de ne pas voir que je ne vais pas bien. Ou alors de le voir, mais de continuer quand même. Les gens veulent parfois se décharger, de parler, parler, parler, mais il n'y a pas de place pour moi finalement.

...

- *D'accord. Vous souhaitez rajouter quelque chose avant que je mette fin à notre entretien ?*

Non c'est bon.

Bibliographie

Ouvrages

ABELHAUSER Alain, *Mal de femme. La perversion au féminin*, Paris, Seuil, 2013

ADERT Laurent, *Les Mots des autres : Flaubert, Sarraute, Pinget*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. "Objet", 1996

AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer, Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997

AGNOLETTI Marie-France, *La Perception des personnes. Psychologie des premières rencontres*, Paris, Dunod, « Psycho Sup », 2017

ALLOA Emmanuel, DURING Elie (dir.), *Choses en soi. Métaphysique du réalisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Métaphysiques", 2018

ALLOUCH Jean, *La Psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel Éditions, 2013

ANZIEU Didier, *L'Auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Bibliothèque de psychanalyse", 1998

ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Levy, coll. "Agora", 2002

BALESTRIERE Lina, *Freud et la question des origines*, Paris, De Boeck Supérieur, 2008

BARTHES Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975

— "Sade, Fourier, Loyola, Œuvres complètes, Tome III 1968-1971, Seuil, 2002

BATAILLE Georges, *La Littérature et le mal : Emily Brontë, Baudelaire, Michelet, Blake, Sade, Proust, Kafka, Genet*, Paris, Gallimard, 1957

— *Œuvres complètes, Tome X*, Paris, Gallimard, 1987

BAUMANN François, *Le Bore-out, quand l'ennui au travail rend malade*, Lyon, Josette, 2016

BENJAMIN Walter, *Paris capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, Paris, Cerf, 1986

BENVENISTE Émile, *Programme de linguistique générale, Tome II*, Paris, Gallimard, 1974

BERLIN Isaiah, *Le Hérisson et le renard. Essai sur la vision de l'Histoire de Tolstoï*, Paris, Belles Lettres, 2020

— *Lautréamont et Sade*, Paris, Paris, Les éditions de Minuit, 1963

BLANCHOT Maurice, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969

BLOCH-MICHEL Jean, *Le Présent de l'indicatif : essai sur le nouveau roman*, Paris, Gallimard, Paris

BOISSIER François, *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes, Tome premier*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1772

— *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes*, Tome second, Paris, Hérisnant, 1771

— *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes*, Tome troisième, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1772

— *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes*, Tome quatrième, Jean-Marie Bruyset, Lyon, 1772

— *Nosologie méthodique, ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'esprit de Sydenham, & la méthode des botanistes*, Tome septième, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1772

BOUCHILLOUX Hélène, *Pascal : La force de la raison*, Paris, Vrin, 2004

BOURDIEU Pierre, *La Distinction*, Paris, Édition de Minuit, 1979

BOURION Christian, *Le Bore-out Syndrome. Quand l'ennui au travail rend fou*, Paris, Albin Michel, 2016

BOUSSEYROUX Michel, *Penser la psychanalyse avec Lacan : marcher droit sur un cheveu*, Toulouse, Érès, 2016

BRAUNSTEIN Néstor A, *Depuis Freud, après Lacan. Déconstruction dans la psychanalyse*, Toulouse, Érès, Point Hors Ligne, 2008

BRIERRE DE BOISMONT Alexandre, *De l'ennui (taedium vitae)*, Paris, imprimerie de L. Martinet, 1850

BUNGE Gabriel, *Akèdia : La doctrine spirituelle d'Évagre le Pontique sur l'acédie*, Bégrolles-en-Mauges, Éditions Bellefontaine, 1991

BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Ève, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999

CABANAS Edgar et ILLOUZ Eva, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris, Premier Parallèle, 2018

CABANIS Pierre Jean Georges, *Œuvres complètes*, Tome 2, Paris, Bossange frères, 1823

CARRAUD Vincent, *L'Invention du moi*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Chaire Etienne Gilson", 2010

CHARAUDEAU Patrick, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, 1992

CHARLOT Bernard, BAUTIER Elisabeth, ROCHEX Jean-Yves, *École et savoir dans les banlieues et ailleurs*, Paris, Armand Colin, 1992

CIORAN Emil, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1973

CIORAN Emil, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995

CLAPAREDE Edouard, *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale*, Genève, Kündig, 1926

CONDILLAC Étienne Bonnot de, *Œuvres complètes*, Tome III, Paris, Lecointe et Durey, 1821

CASSIEN Jean, *Institutions cénobitiques*, Paris, Edition du Cerf, 2001

CLIMAQUE Jean, *L'Échelle Sainte*, Bégrolles-en-Mauges, Éditions Bellefontaine, 1978

CUSSON Maurice, *Délinquants pourquoi ?*, Montréal, Les Éditions Hurtubise, Cahiers du Québec, coll. "Droit et criminologie", 1981

- DARDOT Pierre et LAVAL Christian, *La Nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009
- DE GAULEJAC Vincent, *La société malade de la gestion*, Paris, Seuil, 2005
- DEL LUNGO Andrea, *La Fenêtre. Sémiologie et histoire de la représentation littéraire*, Paris, Seuil, coll. "Poétique", 2014
- DELRUELLE Edouard, *Métamorphoses du sujet : L'éthique philosophique de Socrate à Foucault*, Paris, De Boeck Supérieur, 2006
- DE MIJOLLA-MELLOR Sophie, *Le Plaisir de pensée*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015
- DEPRUN Jean, *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1979
- DESCARTES René, "IV Correspondance, juillet 1643 - avril 1647", *Œuvres complètes*, Paris, Vrin, 1976
- DESCOMBES Vincent, *Les Embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, coll. "NRF Essais", 2013
- DIDIER-WEILL Alain, *Un Mystère plus lointain que l'inconscient*, Paris, Aubier, 2010
- DOLLE Jean-Paul, *Fureurs de ville*, Paris, Grasset, 2014
- DOR Joël, *Introduction à la lecture de Lacan. Tome 1 et 2*, Paris, Denoël, coll. "L'espace analytique", 2002
- DOWDS Barbara, *Beyond The Frustrated Self : Overcoming Avoidant Patterns And Opening To Life*, London, Karnac, 2014
- DUCROS Paul, *Ontologie de la psychanalyse*, Paris, Editions L'Harmattan, 2009
- DUMONCEAUX Pierre, *Langue et sensibilité au XVIIe siècle. L'évolution du vocabulaire affectif*, Genève, Droz, 1975
- ECK Marcel, *L'Homme et l'angoisse*, Paris, Fayard, 1964
- ERICKSON Erick, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, coll. "Nouvelle bibliothèque scientifique", 1972
- ERNOTTE Philippe, ROSIER Laurence, *Le Lexique clandestin. La dynamique sociale des insultes et appellatifs à Bruxelles*, Bruxelles, Duculot, coll. "Français & Société", 2001
- ESQUIROL Jean-Étienne, *Des Passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, Paris, Didot Jeune, 1805
- *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Tome premier, J. B. Baillièrre et fils, 1838
- ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Traité Pratique ou le moine*, T.II, Paris, Éd. du Cerf, coll. "Sources chrétiennes", 1971
- FALRET Jean-Pierre, *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés : leçons cliniques et considérations générales*, Paris, J. B. Baillièrre et fils, 1864
- FIERENS Christian, *La Relance du phallus. Le rêve, la cure, la psychanalyse*, Toulouse, Érès, coll. "Scripta", 2008
- FIERENS Christian et PIEROBON Franck, *Les Pièges du réalisme. Kant et Lacan*, Paris, L'Harmattan, coll. "Lire en psychanalyse", 2017

- FLAHAULT, François, *La Parole intermédiaire*, Paris, Seuil, 1978
- FLORENCE Jean, *L'Identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles, Presses de l'Université Saint-Louis, 1984
- FONDANE Benjamin, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Bruxelles, Complexe, 1994
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. "Tel", 1976
- Le Pouvoir psychiatrique. *Cours au Collège de France 1973-1974*, Paris, Seuil-Gallimard, coll. "Hautes Études", 2003
- FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1976
- *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. "Idées", 1983
- GANTHERET François, *Les Multiples visages de l'Un. Le charme totalitaire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Petite bibliothèque de psychanalyse", 2013
- GARÇON Maurice, *L'Affaire Sade : compte-rendu exact du procès intenté par le Ministère public*, Paris, Pauvert, 1957
- GASCUEL Nils, *Le Désir de l'enseignant*, Toulouse, Érès, coll. « Les Dossiers d'Essaim », 2022
- GENGEMBRE Gérard, *Gustave Flaubert : "Madame Bovary"*, Paris, Presses Universitaires de France, Études littéraires, 1990
- GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Editions de Minuit, coll. "Sens commun", Paris, 1975
- GREEN André, *Propédeutique : la métapsychologie revisitée*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 1995
- HABIB Stéphane, *Faire avec l'impossible. Pour une relance du politique*, Paris, Hermann, coll. "Hermann psychanalyse", 2017
- HAMON Philippe, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Presses Universitaires de France, 1984
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Science de la logique, premier tome, deuxième livre : La doctrine de l'essence*, Paris, Aubier Montaigne, 1976
- HEIDEGGER Martin, *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-finitude-solitude*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la philosophie", 1992
- *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1992, p. 170
- HERSANT Marc, *Genèse de l'impur. L'écriture carcérale du Marquis de Sade (1777-1790)*, Paris, Armand Colin, coll. « Le vent se lève », 2021
- HIBOU Béatrice, *La Bureaucratization du monde à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, coll. "Cahiers libres", 2012
- HORKHEIMER Max, ADORNO Theodor W., *La Dialectique de la Raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1973
- HUGUET Edmond, *L'Évolution du sens des mots depuis le XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1967
- HUGUET Michèle, *L'Ennui et ses discours*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Philosophie d'aujourd'hui"

- ISRAËL Lucien, *Le Désir à l'œil. Deux séminaires : « La perversion de Z à A » et « Le désir à l'œil »*, Toulouse, Érès, coll. "Hypothèses", Toulouse, 2007
- JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Édition de Minuit, 1963
- JANET Pierre, *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments*, TII, Paris, Librairie Félix Alcan, 1926
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, *L'Alternative*, Paris, Alcan, 1938
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion, coll "Champs-Essais", 2017
- JERPHAGNON Lucien, *De la Banalité. Essai sur l'ipséité et sa durée vécue : durée personnelle et co-durée*, Paris, Vrin, 1965
- KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, In. *Œuvres philosophiques II*, Paris, Gallimard, 1985
- *Critique de la raison pratique*, Paris, Ladrance, 1848
 - *La Religion dans les limites de la simple raison*, In. *Œuvres philosophiques III*, Paris, Gallimard, 1986
- KERTÉSZ Imre, *Être sans destin*, Arles, Actes Sud, 1998
- KHOSROKHAVAR Farhad, *Prisons de France. Violence, radicalisation, déshumanisation : surveillants et détenus parlent*, Paris, Robert Laffont, coll. "Le monde comme il va", 2016
- KOYRÉ Alexandre, *Du Monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1973
- LACAN Jacques, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1980
- *Le Séminaire Livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1975
 - *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1978
 - *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1981
 - *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1998,
 - *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, Paris, Les éditions de la Martinière, coll. "Champ Freudien", 2013
 - *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1986
 - *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 2004
 - *Le Séminaire, Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1973
 - *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 2006
 - *Le Séminaire Livre XVII L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1991
 - *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007
 - *Le Séminaire, Livre XIX, ... ou pire*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 2011
 - *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, coll. "Champ freudien", 1999

- *Je parle aux murs : entretiens de la chapelle de Sainte-Anne*, Paris, Seuil, 2011
- LAVELLE Louis, *Psychologie et spiritualité*, Paris, Albin Michel, 1967
- LAZZERI Christian, *Force et justice dans la politique de Pascal*, Paris, Presses Universitaires de France, coll "Philosophie d'aujourd'hui", 1993
- LE BRUN Annie, *Soudain Un Bloc D'abîme, Sade. Introduction Aux Œuvres Complètes*, Paris, Pauvert, 1989
- LE GAUFEY Guy, *L'Incomplétude du symbolique. De René Descartes à Jacques Lacan*, Paris, Ecole Lacanienne de Psychanalyse, 1991
- *L'Éviction de l'origine*, Paris, EPEL éditions, 2001
- LEVER Maurice, *Le Sceptre et la marotte. Histoire des fous de cour*, Paris, Fayard, 1999
- LEVI Primo, *Conversations et entretiens*, Paris, 10/18, coll. "Bibliothèque", 2000
- LEVY-LEBOYER Claude, SPERANDIO Jean-Claude, *Traité de psychologie du travail*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987
- LIPPS Theodor, *Leitfaden der Psychologie*, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1906
- MANNONI Octave, *Un Commencement qui n'en finit pas. Transfert, interprétation, théorie*, Paris, Seuil, 1980
- MARION Jean-Luc, *Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie*, Paris, Presses Universitaires de France, "Épiméthée", 2010
- MARLIÈRE Éric, *Jeunes en cités. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris, L'Harmattan, 2005
- MARTY Éric, *Pourquoi le XXe siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, Paris, Seuil, 2011
- MAUGER Gérard, *La Sociologie de la délinquance juvénile*, Paris, La Découverte, « Repères », 2009
- MILON Alain, *L'Art de la conversation*, Paris, Presses Universitaires de France, "Perspectives critiques", 1999
- MINKOWSKI Eugène, *Le Temps vécu*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995
- MORIN Isabelle, *Gens et choses. De la chose à l'objet a*, Paris, Editions de l'insu, 2002
- *La Phobie, le vivant, le féminin*, Presses Universitaires du Mirail, coll. "Psychanalyse &", 2009
- MOURE José, *Michelangelo Antonioni : cinéaste de l'évidement*, Paris, Harmattan, 2011
- NAHOUM-GRAPPE Véronique, *L'Ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*, Paris, Éditions Austral, 1995
- NIETZSCHE Friedrich, *L'Antéchrist*, Paris, Flammarion, 2022
- NIZET Jean, HIERNAUX Jean-Pierre, *Violence et ennui : Malaise au quotidien dans les relations professeurs-élèves*, Paris, Presses universitaires de France, 1984
- OURY Fernand et PAIN Jacques, *Chronique de l'école-caserne*, Paris, F. Maspero, 1972
- PĂLĂȘAN Daniela, *L'Ennui chez Pascal et l'acédie*, Cluj-Napoca : Eikon, 2005
- PASCAL Blaise, *Trois Discours sur la condition des grands*, Oeuvres complètes, Tome 2, 1871, p. 15

- *Pensées*, Paris, P. Lethielleux, 1896
- PAQUOT, Thierry, *Banlieues : une anthologie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008
- PASQUA Hervé, *Blaise Pascal : penseur de la grâce*, Paris, Pierre Téqui, 2000
- PHILLIPS Adam, *On Kissing Tickling and Being Bored: Psychoanalytic Essays on the Unexamined Life*, Boston, Harvard University Press, 1993
- PHILONENKO Alexis, *Schopenhauer. Une philosophie de la tragédie*, Paris, Vrin, 1980
- PINEL Philippe, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie (2nd édition)*, Brosson, 1809
- PINERI Riccardo, *Leopardi et le retrait de la voix*, Paris, Vrin, 1994
- *Se compter trois. Le temps logique de Lacan*, Toulouse, Erès, coll. "Littoral. Essai en psychanalyse", 1989
- PORGE Erik, *Les Noms du père chez Jacques Lacan. Ponctuations et problématiques*, Toulouse, Erès, coll. "Point Hors ligne", 1997
- PUCCINELLI ORLANDI Eni., *Les Formes du silence. Dans le mouvement du sens*, Paris, Éditions des Cendres, 1996
- PUTNAM Hilary, *Philosophie de la logique*, Arles, Éditions de l'éclat, 1996
- RIBOT Théodule, *La Psychologie des sentiments*, Paris, F. Alcan, 1896
- ROSA Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, coll. "Théorie critique", 2010
- ROTHLIN Philippe, WERDER Peter, *Diagnose Boreout*, Munich, Redline Wirtschaft, 2007
- ROUSSET Jean, *Forme et signification : Essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, J. Corti, 1964
- ROUZEL Joseph, *La Supervision d'équipes en travail social*, Paris, Dunod, 2015
- RUYER Raymond, *Les Nourritures psychiques : la politique du bonheur*, Paris, Calmann-Lévy, 1975
- SCHNELL Alexander, *De l'existence ouverte au monde fini. Heidegger 1952-1930*, Paris, Vrin, 2005
- SOLER Colette, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Hors collection", 2009
- *Les Affects lacaniens*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011
- SOLLERS Philippe, *Une Vie divine*, Paris, Gallimard, 2005
- SOUS Jean-Louis, *Lacan et la politique*, Toulouse, Erès, coll. "Psychanalyse - Poche", 2017
- TARDIEU Emile, *L'Ennui. Etude psychologique*, 2e édition, revue et corrigée, Paris, Alcan, 1913
- VALERY Paul, "Le bilan de l'intelligence", *Œuvres*, Paris, Éditions de la N.R.F., Vol 11, 1939
- VERNIER Théodore, *Caractère des passions, au physique et au moral : Moyens de les mouvoir, de les diriger, de les rendre utiles à l'homme, à la société, à la patrie*, Tome second, Clavelin, 1807

VEZEANU Ion, *L'identité personnelle à travers le temps : De quelques difficultés en philosophie de l'esprit*, Paris, L'Harmattan, 2006

VIEIRA Marcus André, *L'Éthique de la passion : L'affect dans la théorie psychanalytique avec Freud et Lacan*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. "Clinique psychanalytique et psychopathologie", 1998

VILLA François, *La Notion de caractère chez Freud*. Paris, Presses Universitaires de France, "Hors collection", 2009

VIRILIO Paul, *Vitesse et Politique*, Paris, Galilée, 1977

VITET Louis, *Médecine expectante, contenant les maladies fébriles, inflammatoires, etc.*, Tome second, A. Leroy, 1803

ZAFIROPOULOS Markos, *Œdipe assassiné ? Œdipe roi, Œdipe à Colone, Antigone ou L'inconscient des modernes. Les mythologiques de Lacan 2*, Toulouse, Érès, coll. "Point Hors Ligne", 2019

ZHANG Li-fang, *The Value of Intellectual Styles*, Cambridge University Press, 2017

ZAPPAROLI Giovanni Carlo, *La Peur et l'ennui : Contribution à la psychothérapie analytique des états psychotiques*, Paris, P.U.F, coll. "Le fil rouge", 1982

Chapitres d'ouvrage

AGAMBEN Giorgio, « Qu'est-ce qu'un camp ? », In. *Moyens sans fins, Notes sur la politique*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 2002

ALTER Norbert, « Chapitre 1 - Taylor et l'organisation scientifique du travail », In. ALTER Norbert, *Sociologie du monde du travail*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Quadrige", 2012

ANSALDI Jean, « La notion de Das Ding », In. *Lire Lacan : L'éthique de la psychanalyse. Le Séminaire VII*, Nîmes, Champ social, coll. "Psychanalyse", 1998,

BEAULIEU Étienne, « L'inqualifiable ennui de Senancour », *L'Éclat du neutre. Études sur les cultures romantiques de la prose*, Paris, Classiques Garnier, coll. "Études romantiques et dix-neuviémistes", 2019

BRAVO Federico, « Du corps au signe : pour une sémiogénèse de l'insulte », In. *L'insulte* (BRAVO Federico dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, 2015

CARRAUD Vincent, « Pascal », In. *Le Néant. Contribution à l'histoire du non-être dans la philosophie occidentale*, Jérôme Laurent éd., Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Épiméthée", 2011

CAUSSE Jean-Daniel, « Le concept de création ex nihilo et ses enjeux cliniques », In. VINOT Frédéric, *Les médiations thérapeutiques par l'art. Le Réel en jeu*, Toulouse, Érès, "Psychanalyse", 2014

CHEMAMA Roland, « Angoisse et fantasme », In. *Questions cliniques : qu'appelons-nous fantasme ?*, Toulouse, Érès, coll. "ALP", 2013

CLERGET Joël, « Vague à l'âme, lettre à l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, Toulouse, Érès, coll. « Actualité de la psychanalyse », 2005

— « Leçons de l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, Toulouse, Èrès, coll. « Actualité de la psychanalyse », 2005

— « Théâtre de l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, Toulouse, Èrès, coll. « Actualité de la psychanalyse », 2005

DUBET François, « Pourquoi les élèves supportent-ils mal l'ennui ? » In. *L'ennui à l'école* (sous la direction de VINCENT Jean-Didier), Paris, Albin Michel, 2003

DURIF-VAREMBONT Christiane, « Contrepoint pédagogique de l'ennui à l'envie », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, Toulouse, Èrès, coll. « Actualité de la psychanalyse », 2005

DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « Voyage au bout de l'ennui », In. CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, DURIF-VAREMBONT Christiane, CLERGET Marie-Pierre, *Vivre l'ennui à l'école ou ailleurs*, Toulouse, Èrès, coll. « Actualité de la psychanalyse », 2005

ENRIQUEZ Eugène, « L'art de gouverner », In. *Les trois métiers impossibles*, FAIN Michel, CIFALI Mireille, ENRIQUEZ Eugène, CURNUT Jean, Paris, Les Belles Lettres, 1987

FENICHEL Otto, « On the psychology of boredom », In. RAPAPORT David, *Organization and pathology of thought: Selected sources*, New York, Columbia University Press, 1953

FEYLER Patrick, « Gustave Flaubert : trois mois d'ennui », In. *L'Ennui*, PEYLET Gérard (dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, coll. "Eidolon", 2013

FREUD Sigmund, « Les psychonévroses de défense », In. *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973

— « Esquisse pour une psychologie scientifique », In. *Naissance de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, 1973

— « Psychologie des foules et analyse du moi », In. *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981

— « Le moi et le ça », In. *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981

— « Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que « névrose d'angoisse », In. *Oeuvres Complètes, tome 3*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989

— « La négation », In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XVII. 1923-1925*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992

— « Inhibition, symptôme et angoisse » (1926), In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XVII. 1923-1925*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992

— « De la psychanalyse » (1909), In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. X. 1909-1910*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993

— « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », In. *Œuvres complètes, T. XIX*, Paris, Presses universitaires de France, Paris, 1995

— « L'inquiétante étrangeté » (1919), In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XV. 1916-1920*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996

— « Lettre à Eduard Silberstein », en date du 30 juillet 1873, In. *Freud fragments d'une histoire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003

— « Métapsychologie », In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XIII. 1914-1915*, Presses Universitaires de France, 2005

— « Etudes sur l'hystérie », In. *Œuvres complètes. Psychanalyse. Vol. II 1893-1895*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009

— « Lettres 65 à 153 », In., *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Bibliothèque de psychanalyse", 2009

— « Abrégé de psychanalyse », In. *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XX. 1937-1939*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010

FREYMANN Jean-Richard, « Le sujet face au totalitarisme », In. *L'art de la clinique. Les fondements de la clinique psychanalytique*, Toulouse, Érès, Hypothèses, 2013

GIUST-DESPRAIRIES Florence, « Le mythe de l'école républicaine : une fondation identifiante saturée », In. *L'institution en héritage. Mythes de fondation, transmissions, transformations*, (dir. NICOLLE Olivier et KAËS René), Paris, Dunod, 2008

GUYON Bertrand, « Allocation de M. B. Guyon, doyen de la Faculté des lettres d'Aix », In. *Le Marquis de Sade : Colloque d'Aix-en-Provence sur le Marquis de Sade les 19 et 20 février*, 1966, Paris, Armand Colin, 1968

HEIDEGGER Martin, « Le Concept de temps », In. *Heidegger*, Paris, L'Herne, coll. "Les Cahiers de L'Herne", 2016

HOMAS-FOGIEL Isabelle, « La ruée vers le réel », In. *Choses en soi. Métaphysique du réalisme*, Paris, PUF, coll. "MétaphysiqueS", 2018

JAKAB Attila, « L'Égypte chrétienne au temps de Jean Cassien », In. *Jean Cassien entre l'orient et l'occident*, Paris, Editions Beauchesne, 2003

JUNOD Éric, « La Pratique au désert ou la première invasion de la pratique dans le monde de la théologie », In. *Pratique et théologie, volume publié en l'honneur de Claude Bridel*, Genève, Labor et Fides, 1989

KHAN Mohammed Masud Raza, « Introduction », in WINNICOTT Donald Woods, *Holding and Interpretation. Fragment of an analysis*, London, Hogarth Press, 1986

LACAN Jacques, « La science et la vérité », In. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

— « Le séminaire sur "La Lettre volée" », In. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

— « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », In. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

— « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

— « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », In. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

— « Remarques sur le Rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

— « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

— « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966

— « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

- « La Chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse. Amplification d'une conférence prononcée à la clinique neuro-psychiatrique de Vienne le 7 novembre 1955 », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966
 - « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966
 - « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966
 - « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966
 - « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966
 - « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001
 - « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001
 - « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001
 - « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001
 - « Discours à l'École freudienne de Paris », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001
- LITTRE Émile, « Ennui », In. *Dictionnaire de la langue française*, Volume 2, Paris, Hachette, 1889
- MAROT Patrick, « Deuil et métaphore », In. *Deuil et littérature* (GLAUDES Pierre et RABATE Dominique, dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, coll. "Modernités", 2015
- MAZAUURIC Simone, « Descartes et le mécanisme », In. *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, coll. "Collection U", Paris
- MESNARD Jean, « Le thème des trois ordres dans l'organisation des Pensées », In. *Pascal. Thématiques des Pensées*, Paris, Vrin, 2000
- PECAULT Elie, « Ennui », in. *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* (sous la direction de BUISSON Ferdinand), Paris, Librairie Hachette, 1887, Vol. 1
- PIGEAUD Jackie, « L'Antiquité et les débuts de la psychiatrie française », In. *Nouvelle histoire de la psychiatrie* (dir. POSTEL Jacques et QUETEL Claude), Paris, Dunod, 2012
- PUEL Bernard, « Pour une philosophie de l'ennui. L'ennui en tant que préalable ou que rempart face aux contradictions de la culture de masse », In. *L'Ennui*, PEYLET Gérard (dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, coll. "Eidolon", 2013
- SLINGENEYER Thibaut, « La réinsertion sociale dans le dispositif belge de la libération conditionnelle : une analyse foucauldienne des conditions d'octroi et des instances décisionnelles », In. *Les sens de la peine*, BERNARD Diane et LADD Kévin (dir.), Bruxelles, Presses de l'Université Saint-Louis, 2019
- TRIOU Jean, « Esquisse d'une subjectivation », In. *Ethique du désir : une lecture du séminaire de Lacan : "L'éthique de la psychanalyse"*, Essai Collectif, Paris, De Boeck Supérieur, 1999

Ouvrages littéraires

Anonyme, *La Chanson de Roland*, Le livre de poche, coll. "Lettres Gothiques", 1990

- BALZAC, Honoré de, *Un Début dans la vie*, In. *Œuvres complètes*, Vol. 5, Paris, Michel Lévy Frères, 1866, p.216
- BAUDELAIRE Charles, « Du gouvernement de l'imagination », *Curiosités esthétiques*, Paris, Conard, 1923
- *Les Fleurs du Mal*, Paris, GF-Flammarion, 1991
- *Correspondance I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993
- « Lettre à A. Baudelaire, 1er janvier 1834 », *Correspondance générale*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, Vol. 1
- CAMUS Albert, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1957
- COHEN Albert, *Belle du Seigneur*, Paris, Folio, Gallimard, 1968
- DE GONCOURT Edmond et Jules, *Madame de Pompadour*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1888
- DE GRAFFIGNY Françoise (dit Mme de Graffigny), *Correspondance de Madame de Graffigny*, Oxford, Voltaire Foundation, 1985
- DE MACHAUT Guillaume, *Œuvres*, Reims, P. Tarbé, 1849
- DE MUSSET Alfred, « Rolla », *Poésies Nouvelles (1836-1852)*
- DU CAMP Maxime, *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1892
- DURAS Marguerite, *La Vie tranquille*, Paris, Gallimard, Paris, 1972
- DOSTOÏEVSKI Fiodor, *Les Pauvres Gens*, In. *Les Œuvres littéraires de Dostoïevski*, Vol. 1, 1961
- FLAUBERT Gustave, « Lettre de Flaubert à Ernest Chevalier, Rouen, 23 juillet 1839 », Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, Vol. 1
- « Lettre de Flaubert à Louise Colet », Rouen, 2 décembre 1846, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, Vol. 1
- *Madame Bovary : mœurs de province*, Paris, G. Charpentier, 1880
- FOSTER WALLACE David, *Le Roi pâle*, Vauvert, Au diable vauvert, 2012
- GREEN Julien, « Avant-propos », In. *Si j'étais vous...*, Paris, Fayard, 1993
- GREEN Julien, *En avant par-dessus les tombes (1996-1997)*, Paris, Fayard, 2001
- HOUDAR DE LA MOTTE, Antoine, « Les Amis trop d'accord », *Fables Nouvelles*, 1719
- HUGO Victor, *Oeuvres complètes, Théâtre. Tome 2*, Paris, Hachette, 1853
- JOSSE Gaëlle, *Ce matin-là*, Paris, Noir et Blanc, 2021
- IONESCO Eugène, *Un Homme en question*, Paris, Gallimard, 1979
- JULIET Charles, *Ténèbres en terre froide, 1957-1964. Journal I*, Paris, POL Editeur, 2011
- LAFORGUE Jules, *Œuvres Complètes*, Lausanne, L'Âge d'Homme
- LINHART Robert, *L'Établi*, Paris, Éditions de Minuit, 1981
- MALLARMÉ Stéphane, « Variations sur un sujet », In. *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1945

MICHAUX Henri, *Fables des Origines*, Paris-Bruxelles, Disque Vert, 1923

MORAVIA Alberto, *L'Ennui*, Paris, GF-Flammarion, 1986

PENNAC Daniel, *Chagrin d'école*, Paris, Gallimard, NRF, 2007

PESSOA Fernando, *Le Livre de l'intranquillité*, Paris, Christian Bourgois, 1999

POE Edgar Allan, « La lettre volée », In. *Histoires extraordinaires*, Paris, Pocket, 1989

SADE Donatien Alphonse François de, *Les 120 journées de Sodome*, Paris, P.O.L., 1992

SARTRE Jean-Paul, *La Nausée*, In. *Œuvres Romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982

SENAUCOUR Étienne Pivert de, *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, Paris, Tynna, 1798

SENAUCOUR Étienne Pivert de, *Obermann*, Paris, Gallimard, coll. "Folio classique", 1984

SLAOUI Nesrine, *Illégitimes*, Paris, Fayard, 2021

VALLÈS, Jules, *Le Bachelier*, Paris, Le Livre de poche, 1881

ZOLA Émile, *Le Roman expérimental*, G. Charpentier et cie, Paris, 1890

Articles de revue

ABRAMSON Edward, STINSON Shawn, « Boredom and eating in obese and non-obese individuals », *Addictive behaviors*, 2(4), 1977

ADLER Karin, « Juliette et la dialectique de la raison chez Horkheimer et Adorno », *Psychanalyse*, 2013/3, n° 28

AMES Genevieve, CUNRADI Carol, « Alcohol use and preventing alcohol-related problems among young adults in the military », *Alcohol Research & Health*, 2004-2005, n°28(4)

ANONYME, « L'infini et la castration », *Scilicet*, n°4, mars 1973, Paris, Seuil

AQUATIAS Sylvain, « Temps mort et mouvement perpétuel. L'ennui des jeunes de cité », *Revue française des affaires sociales*, Vol. 52, n°3, 1998

ARPIN-CAPLAN Dalila, « Racine et le semblant », *Quarto*, n°70, Avril 2000

ASKOFARÉ Sidi, « L'identité au temps du discours de la science », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6

ASSOUN Paul-Laurent, « L'introuvable identité. Destins freudiens de l'identification », *Rue Descartes*, n°66, 2009

AYOUCHE Thamy, « “Réglons-lui son cas“. Psychanalyse, récits cliniques, enjeux », *Psychologie Clinique*, 2017/2, n° 44

BATAILLE Sabine, « Le bore-out, nouveau risque psychosocial ? Quand s'ennuyer au travail devient douloureux », *Références en santé au travail*, n°145

- BELON Danièle, « Le nom, lien à l'identité et aux identifications », *Revue des Collèges de Clinique psychanalytique du Champ Lacanien*, 2016/1, n° 15
- BERNARD David, « Lacan et la modernité », *Mensuel. École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien*, n°109, Novembre 2006
- BERNSTEIN Haskell E, « Boredom and the Ready-Made Life », *Social Research*, Vol. 42, n°3, 1975
- BIDAUD Éric, « Réflexions sur la parole : entre le rire et l'ennui », *Cliniques méditerranéennes*, 2016/1
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », In: *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63, juin 1986
- BOURION Christian, TRÉBUCQ Stéphane, « Le bore-out-syndrom », *Revue internationale de psychosociologie*, 2011/41, Vol. XVII
- BRASSARD Nancy, « COVID-19 et les retombées positives : l'autre côté de la médaille ! », *Ad machina - L'avenir de l'humain au travail*, 2020/4, p. 31
- BRÉMAUD Nicolas, « Quelle volonté pour le sujet psychotique ? Approche historico-critique », *L'Évolution psychiatrique*, 2015, 80/4
- BRÉMAUD Nicolas, « Sur l'ennui pathologique », *L'Évolution psychiatrique*, Vol.85, n°4, 2020
- BRITTON Annie, SHIPLEY Martin, « Bored to death ? », *International Journal of Epidemiology*, Vol. 39/2, 2010
- BROUSSE Marie-Hélène, « Érotique du travail », *La Cause du Désir*, 2018/2, n° 99
- BRUNO Pierre, « Le père et ses noms (7e partie) », *Psychanalyse*, 2012/1, n° 23
- BRUURSEMA Kari, KESSLER Stacey, SPECTOR Paul, « Bored employees misbehaving: The relationship between boredom and counterproductive work behaviour », *Work & Stress*, 2011, n°25(2)
- CANTEUX Camille, « Sarcelles, ville rêvée, ville introuvable », *Sociétés & Représentations*, 2004/1, n° 17
- CHATENAY Gilles, « Se vendre (sur le marché du travail) », *La Cause du Désir*, 2018/2, n° 99
- CHRUSZCZEWSKI Michał H., « Boredom and its typologies », *Culture-Society-Education*, n° 1(17), 2020
- CHTIOUI Aziz, HECHICHE SALAH Lamia, BEN OTHMANE Sandra, « Le bore-out ou l'épuisement professionnel par l'ennui : un corollaire à la souffrance au travail », *@GRH*, 2022, n° 44/3
- CIORAN Emil, "Cavaliere del malumore", entretien avec Irène Bignardi, *La Repubblica*, 13 octobre 1982
- CLERGET Joël, « L'ennui, fleur du désir », *Enfances & Psy*, 2016/2, n° 70
- CODART-WENDLING Béatrice, « Le principe de substitution de Leibniz : condition nécessaire et suffisante de l'opacité référentielle ? », *Documentation et recherche en linguistique allemande contemporain*, Vincennes, n°40, 1989
- COURNOT Michel, « Les infortunes du divin marquis », *Le Nouvel Observateur*, 03-09 janvier 1991
- DAHAN Patricia, « Unité du langage, singularité de la langue », Wunsch, *Bulletin international de l'École de psychanalyse des Forums du Champ Lacanien*, n°11, 2011
- DE GAULTIER Jules, « Le Bovarysme », *Mercure de France*, Paris, 1902

- DE NEUTER Patrick, « Interview de Roland Gori », *Cahiers de psychologie clinique*, 2011/1, n° 36
- DOUVILLE Olivier, « “La force de l’ennui, ici ou là.” Entretien mené par Jean-Yves Le Four », *Enfances & Psy*, 2016/2, n° 70
- DUMONT Martine, « Le succès mondain d'une fausse science », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 54, septembre 1984
- DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, CLERGET Joël, DURIF-VAREMBONT Christiane et CLERGET Marie-Pierre, « L'ennui vu par les élèves : ses indicateurs et ses effets », *Connexions*, 2005/2, n° 84
- DURIF-VAREMBONT Jean-Pierre, « L'ennui, opérateur privilégié pour une clinique du lien social », *Cliniques méditerranéennes*, 2008/2, n° 78
- DUVERGER Philippe, « Ennui ? Quel ennui ?! », *Enfances & Psy*, 2016/2, n° 70
- DYER-SMITH Martyn, WESSON Dave, « Resource allocation efficiency as an indicator of boredom, work performance and absence », *Ergonomics*, 1997, 40(5)
- ENRIQUEZ Eugène, « Institutions, pouvoir et création », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1989, n° 13,
- « Le travail, essence de l'homme ? Qu'est-ce que le travail ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2013/1, n° 15
- ERNOTTE Philippe, ROSIER Laurence, « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? » In. *Langue française*, n°144, 2004
- ESMAN Aaron H., « Some Reflections on Boredom », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 27/2, 1979
- ESTELLON Vincent, « La passion de l’ennui », *Adolescence*, 2015/1, T.33 n° 1
- FAES Hubert, « Le sens du travail », *Transversalités*, 2011/4, n° 120
- FELMAN Shoshana, « Modernité du lieu commun. En marge de Flaubert : Novembre », In. *Littérature*, n°20, 1975
- FENICHEL Otto, « The Ego and the affects », *The Psychoanalytic Review*, Vol. 28, n°1, 1941
- FERREIRA Francine, CADOT Olivier, « Les enfants s'ennuient le dimanche... », *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2005/2, n° 60
- FERRIÈRE Séverine, « L'ennui en contexte scolaire : Transmission des représentations de l'ennui comme système d'explication », *Carnets du GRePS*, 2009, n°1
- FERRIÈRE Séverine, MORIN-MESSABEL Christine, « L'ennui en contexte scolaire : effets de variation et typologie de représentations chez les futurs professeurs des écoles, selon le sexe de l'élève et son niveau scolaire », *Bulletin de psychologie*, 2012/6, n° 522
- FIERENS Christian, « L’inconscient n’aime pas l’identité », *La Revue lacanienne*, 2020/1, n° 21
- FRONE Michael, « Predictors of work injuries among employed adolescents », *Journal of Applied Psychology*, 1998, n°83(4)
- GABELLONE Pascal, « “La noia è come l’aria“ : expérience et pensée de l’ennui chez Giacomo Leopardi », *Italies*, 7, 2003
- GABRIEL Justin, NWAÈKE Lawrence, UZAH Kingsley, « Industrial Boredom: An exploration of causes, consequences and control », *International Journal of Arts and Humanity*, 2017, n°1/9

- GALEY Matthieu, « Le mythe sadien », *La Revue de Paris*, 1966, Vol. 76/1
- GARCIA-FONS Tristan, « L'obscur clarté de l'ennui », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2005/2, n°60
- GAY-CROSIER Raymond, « Camus et Sade : Une relation ambiguë », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1988, Bd. 98/2
- GOLSE Bernard, « L'ennui du bébé autiste. Une déception en deçà de l'objet », *Enfances & Psy*, 2016/2, n° 70
- GORI Roland, « Gouverner, éduquer et analyser : trois métiers impossibles ? », *Cliniques méditerranéennes*, 2016/2, n° 94
- GREENSON Ralph R, « On Boredom », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 1/1, 1953
- GUENANCIA Pierre « Quel est l'ordre du soi ? », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 1, 1997
- GUERIN Nicolas, « Traversée de l'angoisse », *Psychanalyse*, n°23, « Kafka - L'angoisse - Le père et ses noms - Artaud /Queneau, correspondance inédite », 2012/1
- GUY Claude, « L'autre en soi », *Le Coq-héron*, 2018/1, n° 232
- HABIB Stéphane, « Sans identité », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6
- HANS Danielle, « Uniformité versus Singularité. Quelle autonomie pour l'établissement scolaire ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2010/1, n° 9
- HENGELBROCK Jürgen et LANZ Jakob, « Examen historique du concept de passion », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 21, 1980
- HOLLAND John, « La fin du monde », *Psychanalyse*, 2013/3, n° 28
- HOSY Delphine, BOURION Christian, « Du burn-out au bore-out : vers l'emploi qui rend heureux », *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 2017/Supplément (HS)
- HOUILLON Vincent, « La ban-lieu de la vie sacrée », *Passant ordinaire*, n°44, 2003
- HUGUET Michèle, « Les femmes dans les grands ensembles. Approche psychologique de cas d'agrément et d'intolérance », *Revue française de sociologie*, 1965, 6-2
- IZCOVICH Luis, « Identité de séparation », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6
- « La hâte et la sortie », *Champ lacanien*, vol. 7, n° 1, 2009
- « Le sens de l'insensé », *L'en-je lacanien*, 2011/2, n° 17, p. 39
- KALLEL Raoudha, « Deux facettes de l'ennui chez Madame de Graffigny : de l'ennui quotidien à l'ennui tragique », *Lumen: Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Lumen : travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, vol. 27, 2008
- KOBER Marc, « Douleur de Sade : de la laideur à la beauté », *L'Ull crític*, 2005, n°9-10
- KOCH Erec R, « La contagion des passions, de Descartes à Malebranche », *Littératures classiques*, 2009/1, n°68
- LACAN Jacques, « L'étourdit », *Scilicet*, n°4, 1973
- LACAN Jacques, « La Troisième », *La Cause freudienne*, 2011/3, n° 79

- LACOSTE Yves, « Un problème complexe et débattu : les grands ensembles », *Bulletin de l'Association de géographes français*, N°318-319, 40e année, Novembre-décembre 1963
- LACOTE Christiane, « Sur la haine », *Le Bulletin Freudien, Revue de l'association freudienne de Belgique*, n°43-44, Février 2004
- LEBRUN Jean-Pierre, « L'avenir de la haine », *La clinique lacanienne*, 2006/1
- LE COAT KREISSIG Patricia, « Le marché de nos identités, une affaire de discours », *La Revue lacanienne*, 2020/1, n° 21
- LEFEBVRE Henri, « Les nouveaux ensembles urbains (un cas concret : Lacq-Mourenx et les problèmes urbains de la nouvelle classe ouvrière) », *Revue française de sociologie*, 1960, 1-2
- LE GAUFEY Guy, « Un inconnu fait signe », *L'Unebvue*, n°12, 1998
- « À qui profitent les vignettes cliniques ? », *Psychologie Clinique*, 2017/2, n° 44
- LEGRAND Georges. « Le réalisme dans le roman français au XIXe siècle », *Revue néo-scholastique*, 9e année, n°34, 1902
- LELOUP Stéphanie, « Le cours ennuyeux : de la différence des attentes à la déception partagée », *Spirale, revue de recherches en éducation*, n°33, 2004
- LEPAPE Pierre, « Des masques nommés Sade », *Le Monde*, 10 novembre 1995
- LEPOUTRE Thomas, FERNANDEZ Isabel Victoria, CHEVALIER Fanny, LENORMAND Marie et GUÉRIN Nicolas, « Les frontières psychanalytiques du moi : Freud, Klein, Winnicott, Lacan », *L'Évolution Psychiatrique*, 2019, 84(1)
- LERUDE Martine, « "Personne à risque" », *La Revue lacanienne*, 2020/1, n° 21
- LEVER Maurice, « Le mythe du fol », *Magazine littéraire*, n° 175, 1981
- LOGRE Joseph, « Caractère et personnalité », *Le Monde*, 20 mai 1954
- LORIGA Sabina, « Tolstoï dans le scepticisme de l'histoire », *Esprit*, n° 315, Juin 2005
- MELMAN Charles, « Le sujet de la science et le sujet de la psychanalyse », *Le Discours psychanalytique, Revue de l'Association Freudienne*, n°2, 1989
- MENÈS Martine, « D'une lecture de trois identifications selon Freud », *Revue des Collèges de Clinique psychanalytique du Champ Lacanien*, 2016/1n n°15
- MILLER Jacques-Alain, « Une fantaisie », *Mental*, n°15, 2005
- « Les affects dans l'expérience psychanalytique », *La Cause du désir*, 2016/2, n° 93
- MINET Serge, entretien avec LEMAITRE Alain, « Usages excessifs d'Internet. Une pathologie familiale », *Prospective Jeunesse*, 2014, n°69
- MONNIER Jean-Luc, « Introduction à la Chose », *L'a-graphie, Revue de l'institut du Champ freudien*, Section clinique de Rennes, 2008-2009
- MORIN Isabelle, « La traversée de la loi », *Psychanalyse*, n° 4, « La loi, le symptôme, la passe », 2005/3
- « Les mots et la Chose », *Psychanalyse*, 2007/1, n° 8
- NGUYÊN Albert, « Père enraciné et père excédé », *L'en-je lacanien*, 2006/1, n°6
- NOMINE Bernard, « La psychanalyse et le signifiant-maître », *Champ lacanien*, 2008/1, n° 6

— « La place, la classe, la race », *Mensuel, École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien*, n°133

OPPENHEIMER Agnès, « In Memoriam. Le retour de l'identité dans la psychanalyse : perspective historique et critique », *Champ psy*, 2010/2, n° 58

PARADIS André, « De Condillac à Pinel ou les fondements philosophiques du traitement moral », *Philosophiques*, 20/1, 1993

PAVÓN-CUÉLLAR David, « La Chose en cause », *Lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*, n° 242, 2005

REY-DEBOVE Josette, « Le sens de la tautologie », *Le Français moderne*, 1978/4

ROBERT-DEMONTROND Philippe, LE MOAL Yann, « L'acédie comme mal des ambitions déçues : repères théoriques et études de cas », *Revue internationale de psychosociologie*, 2004/23, Vol. X

SAUVADET Thomas, « “Jeunes de la cité” et contrôle du territoire : le cas d'une cité de la banlieue parisienne », *Hérodote*, 2004/2, n°113

SCHEIDHAUER Marcel, « Le symptôme, le symbole et l'identification dans l'hystérie dans les premières théories de Freud », *Enfance*, tome 40, n°1-2, 1987

SCHRÖTER Michael, « Les lettres de Freud : état des lieux, caractéristiques, histoire de l'édition (Avec une "coda" pour ma propre cause) », *Essaim*, 2007/2, n° 19

SEIGNEUR Georges, « L'ennui, l'intelligence, l'enthousiasme », *Le Croisé*, Vol.2, n°1, 1860

SOLER Colette, « La politique du symptôme », *Quarto*, n°65, 1998

— « Vers l'identité », *Collège clinique de Paris*, Année 2014-2015, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2015

— « Sujets appaolés au capitalisme », *Le Mensuel, École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien*, Février 2015, n°94

— « L'Un qu'il y a et ses liens », *Champ lacanien*, 2017/1, n° 19

— « Angoisse et destitution subjective », *Revue Nationale des Collèges Cliniques du Champ Lacanien*, n°1, « L'angoisse », Mars 2002

STAROBINSKI Jean, « Le passé de la passion », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 21 , 1980

SIBONY Daniel, « La "haine de soi", mauvais concept », *Le Coq-héron*, 2018/1, n° 232

TENG Michale, HASSAN Zaiton, KASA Mark, NOR, NORSYAMIMI Nik, BANDAR Fatihah Abdullah, AHMAD Rusli, « Mediating role of Boredom in the Workplace on Turnover Intention: A Proposed Framework », *International Journal of Academic Research in Business and Social Sciences*, 2020, n°10(12)

TEXIER Dominique, « Peut-on parler d'un ennui contemporain à la génération numérique ? », *Enfances & Psy*, 2016/2, n°70

VENGEON Frédéric, « La force de l'ennui », *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2005/2, n° 60

VEZEANU Ion, « Les lois fondamentales de la théorie de l'identité absolue », *Logique et Analyse*, Vol. 49, n° 194, Juin 2006

VILTARD Mayette, « Parler aux murs. Remarques sur la matérialité du signe », *L'Unebèvue*, n°5, 1994

VITELES Morris, « L'Homme et la machine : Le problème de l'ennui », *Le Travail Humain*, 1952, n°15 (1/2)

WIESNER Margit, WINDLE Michael, FREEMAN Amy, « Work stress, substance use, and depression among young adult workers: an examination of main and moderator effect model », *Journal of Occupational Health Psychology*, 2005, n°10(2)

ZÉNONI Alfredo, « Une cure de psychotique chez Searles, le cas de Madame Douglas », Quarto n° 1, Bruxelles, *Bulletin de l'École de la Cause Freudienne en Belgique*, 1981

Articles en ligne

« A 11 ans, une petite fille s'ennuie et allume un feu de forêt », Magicmaman, 11 juin 2011, <https://www.magicmaman.com/a-11-ans-une-petite-fille-s-ennuie-et-allume-un-feu-de-foret,2224,1820528.asp>.

« Allemagne : l'infirmier avait assassiné une trentaine de patients par "ennui" », Linfo.re, 21 février 2015, <https://www.linfo.re/monde/europe/663063-allemande-l-infirmier-avait-assassine-une-trentaine-de-patients-par-ennui>.

« Roubaix : ivre, il vole et brûle des voitures "par ennui" », France 3 Hauts-de-France, 11 juin 2020, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/hauts-de-france/roubaix-ivre-il-vole-et-brule-des-voitures-par-ennui-910371.html>.

« Une femme a mis huit fois le feu "par ennui" en Haute-Vienne », Sud Ouest, 18 août 2022, <https://www.sudouest.fr/faits-divers/incendies/une-femme-a-mis-huit-fois-le-feu-par-ennui-en-haute-vienne-11980178.php>.

« Elle avoue avoir causé 20 départs de feu "par ennui" depuis 2019 : une sexagénaire jugée à Limoges », RMC, 24 août 2022, https://rmc.bfmtv.com/actualites/police-justice/faits-divers/elle-avoue-avoir-cause-20-departs-de-feu-par-ennui-depuis-2019-une-sexagenaire-jugee-a-limoges_AN-202208240380.html.

ABORD DE CHATILLON Emmanuel et DESMARAIS Céline, « Que penser du bore-out et de son traitement médiatique ? », 2015, [En ligne] [URL : ww.e-rh.org]

ALBERT Solène, « Les conditions de l'angoisse », Ironik, Bulletin Uforca pour l'Université populaire Jacques Lacan, n°29, 2018 [En ligne] [URL : <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2018/03/07-Ironik29-Solenne-Albert.pdf>]

ALLOUCH Jean, « Histoire de vivre sans histoire », *Colloque Elp*, Juin 2005, p. 11 [En ligne] <http://www.jeanalouch.com/document/222/2005-histoire-de-vivre-sans-histoire.html>

ARPIN Dalila, « Pourquoi la haine ? », *Nouage : Bulletin de l'association de la cause freudienne Midi-Pyrénées*, 17 novembre 2020 [En ligne] www.acfnouage.fr/pourquoi-la-haine-3-dalila-arpin/

ASKOFARÉ Sidi et SAURET Marie-Jean, « La contribution éthique de la psychanalyse au monde de la globalisation : faire fond sur le symptôme », *Les Cahiers psychologie politique. Revue d'information, de réflexion et de recherche*, n°22, Janvier 2013 [En ligne]

BEQUE Marilyne, KINGSADA Aimée, MAUROUX Améline, « Autonomie dans le travail », *Synthèse, Stat'*, n°26, 2019 [En ligne] [URL : https://dares.travail-emploi.gouv.fr/sites/default/files/pdf/dares_synthese_stat_no26_autonomie.pdf]

BEN JELLOUN Tahar, « La banlieue s'ennuie », *Le Monde*, 10 avril 2010 [En ligne] https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/04/10/la-banlieue-s-ennuie-par-tahar-ben-jelloun_1331700_3232.html

BONNEAU Chantal, « Du "réel contingent" », *UFORCA pour l'Université Populaire Jacques Lacan* [En ligne] [URL : <https://www.lacan-universite.fr/du-reel-contingent/>]

CASTEL Robert, « Les jeunes de banlieue, ces “étrangers de l'intérieur assignés à résidence” », *Le Nouvel Observateur*, 13/03/2013, [En ligne] <https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20130313.OBS1712/les-jeunes-de-banlieue-ces-etrangers-de-l-interieur-assignes-a-residence.html>

CATHELINÉAU Pierre-Christophe, "Les pièges du réalisme" de Frank Pierobon et Christian Fierens, [En ligne] <https://www.freud-lacan.com/getpagedocument/27152> Mise en ligne : 26/01/2018.

CHAGOURIN Ghislaine, « Malaise dans le travail ou d'un maltraitance ordinaire généralisée », *Association lacanienne internationale*, [En ligne] [Url : <http://www.ali-provence.com/2013/07/malaise-dans-le-travail-ou-dune-maltraitance-ordinaire-generalisee-par-ghislaine-chagourin/>]

CHTIOUI Aziz, HECHICHE SALAH Lamia, « Le bore-out : quand ennui et épuisement professionnel - vont “de pair”. Une compréhension en profondeur d'un phénomène en gestation », *Communication au 32e congrès de l'Association Francophone de Gestion des Ressources Humaines*, 15 octobre 2021, Paris [En ligne] [URL : https://agr2021.sciencesconf.org/data/pages/Communication_AGRH_2021_Chtioui_Hechiche_Salah.pdf]

COTTET Serge, « Élever le cas à la dignité du paradigme », *Ironik! Le bulletin de l'Union pour la FORMation en Clinique Analytique (Uforca) pour l'université populaire Jacques Lacan*, Hors-Série, Décembre 2017, p. 1 [En ligne] <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2017/12/06-Ironik-hors-se%C2%B4rie-Serge-Cottet-Elever-le-cas-a-la-dignite%C2%B4-du-paradigme.pdf>

DENIAU Alain, « Partir de l'Étourdit », Intervention du 20 juin 2012 dans le cadre du Cercle Freudien [En ligne] www.cerclefreudien.org/wp-content/uploads/2012/11/41.pdf

DUPUIS Léon, « L'ennui morbide », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1922, T. 93

ENGLUND ÖRN, Julia, « Lost in a Bureaucratic World : A Thematic Study of Boredom in David Foster Wallace's The Pale King », *Institutionen för Språk och Litteraturer*, 2015 [En ligne] [URL : https://gupea.ub.gu.se/bitstream/handle/2077/40813/gupea_2077_40813_1.pdf]

FIERENS Christian, « L'affect en psychanalyse expliqué par le détour de l'Éthique de Spinoza », *Ecoles pratique des Hautes Etudes en psychopathologies*, [En Ligne] [URL : https://ephep.com/fr/content/info/cfierens-l'affect-en-psychanalyse-explique-par-le-detour-de-lethique-de-spinoza#_ftn1]

FRÉRY Nicolas, « Ennui de roi », [En ligne] [URL : <https://www.numance-lettres.fr/etudes-diverses/ennui-de-rois/>] Mis en ligne le 04/06/2019

GENET Sophie, « L'aliénation dans l'enseignement de Jacques Lacan. Introduction à cette opération logique et à ses effets dans la structure du sujet », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 14, 2008, [En ligne] [URL : <http://traces.revues.org/383>]

- GÉRARD-SEGERS Marie-Jeanne, « Weltanschauung et fétichisme », *Le Bulletin Freudien*, n°23-24, 1994 [En ligne] <http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/26-BF23.06SEGERS.pdf>
- JAMET Constance, « Trois jeunes Américains tuent pour tromper leur ennui », *Le Figaro*, 23 août 2013, <https://www.lefigaro.fr/international/2013/08/21/01003-20130821ARTFIG00256-trois-jeunes-americaains-tuent-pour-tromper-leur-ennui.php>.
- LAPEYRE Michel, « Chaque individu est un prolétaire », *Ce qui reste, Séminaire à Albi*, séance du 21 octobre 2008 [En ligne] [URL : <https://www.apjl.org/contribution-par-auteur/lapeyre-michel/>]
- LE CHATELIER Luc, « Sarcelles, ville éprouvée des Trente Glorieuses », *Télérama*, [En ligne], mis en ligne le 26 décembre 2017, consulté le 27 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/1839>
- LE GAUFÉY Guy, « Haro sur l'universel ? », Intervention à l'ELP [En ligne] http://www.legaufey.fr/Textes/Attention_files/171.docx
- LELOUP Stéphanie, « Pourquoi ils s'ennuient ? », *Cahiers pédagogiques*, n° 531 [En ligne] [URL : <https://www.cahiers-pedagogiques.com/pourquoi-ils-s-ennuient/>]
- LE MERCIER Anne-Marie, « Chapitre VIII, commentaire », *L'a-graphe, Section clinique de Rennes, Institut du Champ Freudien, 2012-2013* [En ligne] [URL : <http://www.sectionclinique-rennes.fr/nuevo/wp-content/uploads/2015/08/Extrait-2-La-graphe-2001213-1.pdf>]
- LOISEAU Jean-Claude, « Banlieues : les “loubards” vous parlent », *L'Express* n°1156 du 3 septembre 1973, [En ligne] [URL : https://www.lexpress.fr/societe/1973-banlieues-les-loubards-vous-parlent_2069567.html]
- MARMANDE Francis, « D'un procès l'autre, ennui de Sade », *Le Portique*, 34, 2014 [En ligne] [URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2798>]
- MELMAN Charles, « Les quatre composantes de l'identité », Conférence prononcée le 27 octobre 1990 à l'Hôpital Bicêtre [En ligne] URL : <https://www.freud-lacan.com/getpagedocument/10319>
- MELMAN Charles, « D'où organisons-nous notre identité ? », *Conclusion des Journées de Grenoble des 17 et 18 novembre 2006* [En ligne] URL : [www.ali-aix-salon.com/Ch.Melman conclusion Journées IDENTITE Grenoble 2006.pdf](http://www.ali-aix-salon.com/Ch.Melman%20conclusion%20Journ%C3%A9es%20IDENTITE%20Grenoble%202006.pdf)
- MEUNIER Christophe, « Nicole et les grands ensembles », *Strenæ* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 15 mai 2018, consulté le 27 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/1839>
- OTTAVI Laurent, « De la loi morale », *L'a-graphe, Revue de l'institut du Champ freudien, Section clinique de Rennes, 2008-2009*
- PINHEIRO SAFATLE Vladimir, « L'acte au-delà de la loi : Kant avec Sade comme point de torsion de la pensée lacanienne », *Essaim*, 2002/2, n°10
- PONTOIZEAU Pierre-Antoine, « La perversion du principe d'apathie », *Cahiers de Psychologie Politique*, n°35, 2019 [En ligne] [URL : https://doi.org/10.34745/numerev_1210]
- RENAULT Alexandra, « Le sujet de l'expérience chez Freud », *Astérion 1*, 2003, p. 10 [En ligne] [URL : <http://asterion.revues.org/28>]
- SAKELLARIOU Dimitris, « Fonction du Symptôme et réalité psychique dans la psychose », [En ligne] <https://www.leparidelacan.fr/fonction-du-symptome-et-realite-psychique-dans-la-psychose/>
- SAINT JUST de, Jean-Luc, « SADE contemporain, l'invention d'une écriture, d'un réel ? », *Association Lacanienne Internationale - Lyon* [En ligne] [URL : <https://psychanalyse-freud-lacan->

lyon.com/index.php/les-ecrits/206-jean-luc-de-saint-just-sade-contemporain-l-invention-d-une-ecriture-d-un-reel]

SIMONELLI Thierry, « L'Esquisse d'une psychologie scientifique », [En ligne] [URL : <http://www.psychanalyse.lu/articles/SimonelliEsquisse01.htm>]

SOLER Colette, « Le désir, pas sans la jouissance », *Revue Tupeuxsavoir*, novembre 2017 [en ligne] <https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/le-desir-pas-sans-la-jouissance>

SOPHIE Leo, *Les Banalités de la haine*, [Site Internet] [URL : <https://www.leparidelacan.fr/les-banalites-de-la-haine>]

TRAVIER Nathanael, « Le renard qui voulait être un hérisson : Tolstoï à la lumière de Joseph de Maistre », *Philitt* [En ligne] <https://philitt.fr/2020/10/29/le-renard-qui-voulait-etre-un-herisson-tolstoi-a-la-lumiere-de-joseph-de-maistre/>

Thèses et mémoires

ANDEVERT, Anne-Laure, *L'Ennui dans quelques romans de Julien Green : Du « violent dégoût de tout » à « l'effroi d'être au monde »*, thèse de doctorat, Université d'Avignon, 2015

ASSEMAN Justine, *L'Ennui en contexte scolaire*, Mémoire de recherche SMEEF, sous la direction de VIGNE Mickael, 2014

BORLE Malorie, *La Cité, du solidaire au « chacun sa mère » Regards de jeunes adultes issus des cités Néréides/Bosquet*, Mémoire de fin d'étude pour l'obtention du diplôme HES d'éducatrice sociale (directeur : António Magalhães de Almeida), Haute École Spécialisée de Suisse occidentale, 2007-2009

BOURRÉLY Arielle, *Faut-il tromper l'ennui ? L'ennui, du divertissement à la pathologie*, Thèse de doctorat en Philosophie, psychanalyse et esthétique, Université Paul Valéry Montpellier, sous la direction de SALIGNON Bernard, 2016

CHIIHA Sami, *Martyre et Amok en répétition. Destins du politique dans le sujet de la modernité*, Thèse de doctorat en psychologie sous la direction de SAURET Marie-Jean, 2018

DANG Benjamin, *Bouffons des temps modernes : figures de morosophes dans les œuvres théâtrales d'Alfred Jarry, Michel de Ghelderode, Samuel Beckett, Roland Dubillard & Alain Badiou*, thèse soutenue le 16/10/2020, sous la direction de BOBLET Marie-Hélène, Université de Caen, p. 79

FERRIÈRE Séverine, *L'Ennui en contexte scolaire : Représentations sociales et attributions à l'école primaire*, thèse de doctorat en psychologie sous la direction de HOUEL Annik, Université Lyon II, 2009

FOGIELMAN Charles-Antoine, *Les Deux traités à Euloge d'Evagre le Pontique. Introduction, édition critique, traduction, commentaire et note*, Thèse de doctorat en patristique grec, Ecole Pratique des Hautes Études, sous la direction de BOULNOIS Marie-Odile et GEHIN Paul, 2015

GIANGIOBBE Julie, *L'Acédie. Essai d'un devenir existentiel au contrepoint de l'ennui*, Thèse de doctorat en philosophie, Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand II, sous la direction de CATTIN Emmanuel, 2013

GRUEV Radoslav, *Construction de l'acteur « ennemi » et institution concentrationnaire. Étude comparative entre les camps de Rivesaltes (sous Vichy) et de Béléné (République populaire de*

Bulgarie), Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris Descartes, sous la direction de MOUCHTOURIS Antigone, 2013

GUERIN Nicolas, *L'Ennui à l'école primaire : Comportements, causes et solutions*, Mémoire de Master 2 MEEF (sous la direction de ROUQUET Francis), 2016

JEAN Marie, *L'angoisse dans la clinique de Freud à Lacan, la dimension structurelle et la place de l'angoisse*, Thèse de doctorat en psychologie, Université Toulouse 2 Le Mirail, sous la direction de SAURET Marie-Jean, 2011

KEBIR Ali, *Éléments pour une généalogie de la démocratie*, thèse de doctorat en philosophie sous la direction de COLLIOT-THELENE Catherine, soutenue le 6 décembre 2019, Rennes

LASSERRE Sandrine, *Le Malaise au travail : À la recherche du sens perdu*, thèse de doctorat sous la direction de ASKOFARE Sidi, Toulouse, 2019

LELOUP Stéphanie *L'Ennui des lycéens. Du manque de motivation au décalage des attentes*, Thèse de doctorat en sciences de l'éducation sous la direction de BAILLAT Gilles, 2003 [En ligne] [URL : pedagopsy.eu/ennui_des_lyceens.html]

ROUX-LAFAY Corine, *De l'éthique à l'école*, thèse de doctorat en psychanalyse sous la direction de PATURET, Jean-Bernard, Université Paul-Valéry Montpellier III, 2012

VICTORIA Bernard, *L'Époque, les discours, l'amour : approche structurale et historique de l'indifférence aux choses de l'amour*, Thèse de doctorat en psychologie sous la direction de ASKOFARE Sidi, 2015

Inédits

CASTEL Pierre-Henri, *La Névrose obsessionnelle, Séminaire de psychanalyse à l'Association lacanienne internationale*, 16 juin 2005

DARRIULAT Jacques, « Être et existe », [En ligne] [URL : www.jdarrulat.net/Essais/EtreExister/Exister3.html]

GORI Roland, « La certitude de la haine », *Journées d'Etudes freudiennes*, Toulouse, 5-6-7 Février 1999

LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, transcription Staferla

— *Le Séminaire Livre IX, L'identification*

— *Le Séminaire, Livre XII, Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse*

— *Le Séminaire, Livre XV, L'acte psychanalytique*

— *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupent errent*

— *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*

— *Le Séminaire, Livre XIII, L'objet en psychanalyse*

MILLER Jacques-Alain, *La Clinique lacanienne*, Cours 1981-1982

— *1, 2, 3, 4, Cours 1984-1985*

— *Extimité, Cours 1985-1986*

— *Ce qui fait insigne, Cours 1986-1987*

- *Le Banquet des analystes, Cours 1989-1990*
- *De la nature des semblants, Cours 1991-1992*
- *La fuite du sens, Cours 1995-1996*
- *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique, Cours 1996-1997*
- *Le réel dans l'expérience analytique, Cours 1998-1999*
- *Les us du laps, Cours 1999-2000*
- *Pièces détachées, Séminaire 2004-2005*
- *Vie de Lacan, Séminaire 2010*

MOUSSAY Jean-Daniel, « L'angoisse, entre désir et jouissance », *Groupe d'étude Nancy-Metz de l'Ecole de la Cause Freudienne. Rencontre Inter-cartels Nancy-Metz Strasbourg*, « Désir et jouissance », Samedi 21 janvier 1989

PAVÓN-CUÉLLAR David, *La Chose de Lacan*, cours au Département de Psychanalyse de l'Université de Paris VIII, 2003-2004

SAURET Marie-Jean, *Tous les symptômes ne se valent pas*

SOLER Colette, *Séminaire 2000-2001, L'angoisse du prolétaire généralisé*

Autre

« La jeunesse s'ennuie dans les cités », un reportage de l'émission « Seize millions de jeunes » diffusée le 3 décembre 1964 – *ORTF*

Étude du Skyblog « Pour ma ville », Rapport final (V1) pour la DIV, *Association pour la Promotion et l'Organisation de la Recherche en Sciences Sociales* (Lyon), Responsable scientifique : ROCHE Sébastien, 2007

Résumé : L'ennui et ses destins. Approche psychanalytique

La propension actuelle tend à marquer l'Esprit du temps du sceau de l'action, si ce n'est de la violence ; et la clinique, qui en repère les effets, se fait clinique de l'agir, clinique du passage à l'acte. Mais c'est oublier que d'un même mouvement, la positivité de l'oisiveté refait régulièrement surface dans les rayons des kiosques à journaux, dans la littérature du développement personnel et dans la psychologie positive. Ainsi, et malgré la prévalence de l'anxiété dans la clinique actuelle, l'affect d'ennui paraît revêtir une place et une importance qui mérite une étude. Ce travail visera donc à étudier l'ennui dans une perspective clinique. Après un rappel historique et interdisciplinaire, la thèse abordera les questions suivantes : quelles sont les lieux "producteurs" d'ennui et pourquoi ? De quoi est-il le signe ? Quelles fonctions a-t-il ? Nous suivrons ici les traces de l'enseignement de Lacan, de l'Autre-chose à l'*unien*.

Summary : Boredom and its fates. A psychoanalytical approach

The current tendency is to stamp the spirit of the times with the seal of action, if not violence; and the clinic that identifies the effects of this becomes a clinic of doing, a clinic of acting out. But this overlooks the fact that, at the same time, the positivity of idleness regularly resurfaces on the shelves of newsstands, in personal development literature and in positive psychology. Thus, despite the prevalence of anxiety in current clinical practice, the affect of boredom seems to occupy a place and an importance that merits further investigation. The aim of this work will therefore be to study boredom from a clinical perspective. After a historical and interdisciplinary review, the dissertation will address the following questions: which places 'produce' boredom and why? What is it a sign of? What functions does it serve? We will follow in the footsteps of Lacan's teaching, from the *Autre-chose* to the *unien*.